RB120,230

Library

of the

University of Toronto

dxx-es
c.c.
patent

edition originale en
3 vols - Rare

Paris. Imp. Gerdès. r. Bonaparte, 42.

L'ESPRIT DES BÊTES.

LE MONDE
DES
OISEAUX

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE

PAR

A. TOUSSENEL

Auteur des *Juifs, rois de l'époque.*

Le monde des animaux est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte, quand nous pourrions en absorber par torrents. LAMARTINE.

La femme *est*, l'homme *devient*.
CARUS.

L'Amour est le Génie de la Raison.
MOI.

PARIS
LIBRAIRIE PHALANSTÉRIENNE
25, QUAI VOLTAIRE

1853

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespritdesbetesl01tous

ERRATA.

Tous les hommes sont faillibles, même les analogistes; donc il n'est pas impossible que le présent *Traité d'Ornithologie passionnelle* soit entaché d'erreurs. Néanmoins je déclare n'accepter que la responsabilité de celles qui ont trait à mes opinions zoologiques, et je renvoie impitoyablement à qui de droit celle des lettres tombées ou omises et des fautes d'orthographe.

J'avais dit, page 72, que, lorsque le conteur du désert arabique prononçait avec enthousiasme la formule sacrée : *Louange à Dieu, qui a créé la femme,* ses auditeurs répétaient avec un accent *pénétré l'expression* d'admiration et de gratitude. On m'a fait dire : *accent pénétré d'expression*, ce qui est un non-sens.

Je crois me souvenir encore que j'avais cité l'*épeiche,* et non la pie grièche (page 160), à propos des oiseaux qui portent des miroirs sur leurs ailes.

J'avais écrit, page 190, que la liberté est une *force incompressible;* on m'a fait dire : *force incompréhensible.* Je répudie énergiquement la paternité de cette triste épigramme.

Page 208, au lieu de : *la région des oiseaux,* lisez : *le règne des oiseaux.*

Page 225, au lieu de : *pendactyles,* lisez : *pentadactyles.*

Mais c'est bien moi qui ai écrit avec un doubliou le substantif anglais *love,* qui ne demande qu'un simple v. L'excuse de ce barbarisme, qui métamorphose l'amour en je ne sais quelle bête, est dans mon ignorance absolue et systématique de l'idiome britannique, et aussi dans l'habitude universelle où sont les jeunes personnes

qui commencent à griffonner cette langue, de mettre des doubliou partout.

Cette erreur n'est pas, du reste, la seule dans laquelle m'ait fait tomber ce dédain systématique et dangereux que j'ai toujours professé pour l'étude des langues. Par exemple, je ne serais pas étonné d'avoir armé celle du pivert d'une pince, bien qu'un examen approfondi de cet organe m'ait convaincu naguère que cette prétendue pince était un vrai poignard. S'il est bien de confesser ses erreurs, il serait mieux de n'en pas commettre.

Je ne comprends pas bien encore quelle funeste préoccupation a poussé ma plume à décorer l'Argus, qui est un faisan, d'une queue en éventail; car la preuve que ma pensée n'a jamais été complice de cette faute d'attribution se trouve dans la description même que j'ai faite de cette queue pharamineuse, qui ressemble beaucoup plus à une queue de raie ou de papillon qu'à celle d'un dindon, d'un coq de bruyère ou d'un paon.

En comptant bien le nombre des chevaliers, page 305, je me suis aperçu que j'en avais annoncé onze et que je n'en avais livré que dix. Je m'empresse de restituer à cette série peu intéressante le terme dérobé, qui est la Grive d'eau.

J'avais oublié aussi de faire figurer le héron pourpre sur la liste courante des huit hérons français; mais je n'ai pas omis la notice de cet oiseau, ce qui atténue considérablement la gravité de l'omission, dont personne ne se serait aperçu probablement si je n'avais rien dit.

J'ai toujours écrit avec un *p* le nom du révérend père Kempfer, l'auteur de l'*Histoire du Japon*. Par conséquent, la mutilation que ce substantif a subie dans ce livre, page 335, n'est aucunement de mon fait.

J'ai peut-être eu tort d'affirmer d'une manière trop positive que l'introduction du canard de Barbarie dans nos provinces du sud-ouest datait de l'invasion sarrasine; car les auteurs ne paraissent pas mieux renseignés sur la date de la conquête du volatile exotique que sur le lieu de son origine, les uns le faisant venir d'Égypte, les autres du Congo, ceux-ci de l'Inde asiatique, et ceux-là du Brésil. Il est possible que ma version soit la seule bonne, mais la loyauté

néanmoins m'oblige de convenir qu'elle ne s'étaie sur aucun fait probant.

Je ferais peut-être bien encore de déclarer d'avance, pour ôter tout prétexte à un reproche d'exagération dans le poids de mes volailles, que les livres dont se sert Audubon pour peser ses dindardes sont des livres anglaises et non pas des françaises.

Comme j'ai péché contre la lettre, j'ai dû pécher aussi contre l'esprit.

Je m'accuse notamment d'avoir été irrespectueux envers les maîtres de la science, bien qu'il y ait à faire valoir en ma faveur ces deux circonstances atténuantes : que je ne me suis jamais insurgé contre les maîtres que lorsque je les ai surpris eux-mêmes en flagrant délit de rébellion contre la nature, et que j'ai toujours eu l'attention délicate de leur demander pardon de mes offenses chaque fois que je les ai offensés.

Je n'ai pas craint d'affirmer, contrairement à l'opinion de Buffon, que la couleur du manteau de la bécasse était une couleur douce aux yeux, et que la population des petites outardes dépassait d'un chiffre exorbitant celle des grandes; mais je ne crois pas être sorti des limites de mon droit en m'avançant ainsi, surtout ayant pour moi la raison et la vérité.

J'ai ri trop haut peut-être de l'excès de sensibilité dans lequel l'auteur du Système de la Nature est tombé à propos de la grive, oiseau de belle humeur et de tempérament bachique, qui passe les trois quarts de sa vie à boire et à chanter, et dont le sort par conséquent ne devait guère inspirer la complainte ni les larmes. Mais je n'ai fait ainsi que pour mettre le public en garde contre une tendance à l'attendrissement irréfléchi trop prononcée chez M. de Buffon, qui est avant tout un grand homme de style et que la nature même de son talent entraîne à doter les créatures ailées de maux imaginaires, afin d'avoir une occasion de verser sur leurs plaies le baume de son éloquence. J'appuie de toutes mes sympathies la propension de l'ami des bêtes à s'apitoyer sur leur sort, mais je lui demande seulement de bien placer sa pitié et de ne pas chercher à m'attendrir par le tableau des vertus champêtres de la taupe ou à m'attrister par le récit des tribulations de la grive.

Ce n'est pas moi qui voudrais de gaieté de cœur et sans de graves motifs d'intérêt public, m'attaquer à un écrivain de la valeur de M. de Buffon, *de qui le génie fut égal à la majesté de la nature*, à ce que dit sa statue.

Je renvoie du reste les personnes qui seraient tentées de me garder rancune de cette irrévérence, à la lecture du livre de M. Da Gama Machado, le plus illustre amateur d'oiseaux vivants et empaillés que je connaisse, un grand seigneur lusitanien qui a de l'esprit comme trois Français et de l'originalité comme trois lords. Le savant étranger a puisé, en effet, dans l'étude passionnée du règne de ses créatures favorites des convictions bien autrement opposées que les miennes à celles de M. de Buffon. Ainsi, non-seulement l'auteur de la *Théorie des Ressemblances* repousse, au nom de l'oiseau, l'insultante pitié de l'homme; mais il tient que si l'une des deux races de bipèdes doit ce sentiment à l'autre, c'est incontestablement l'emplumée... Thèse bien facile à soutenir, hélas! contre l'humain des sociétés maudites! car il est certain que l'être privilégié qui mange quand il a faim, qui boit quand il a soif, qui aime et qui voyage quand le temps est venu de voyager ou d'aimer, a belle à déplorer le sort de l'infortuné prolétaire des champs ou de la ville que la misère cloue à son ingrat métier, à son galetas infect, à ses cieux embrumés. J'appelle surtout les méditations des penseurs sur ce fameux discours de l'étourneau, bien plus intéressant que celui de l'ambassadeur des Scythes à Alexandre, où il est prouvé d'abord, à l'aide de *calculs* effrayants, extraits du corps de l'homme, que la supériorité organique de ce dernier sur l'oiseau est une prétention contestable... Et ensuite que ces mêmes hommes qui goûtent un plaisir infini à se manger entre eux, à se brûler vifs, à se pendre, à s'empaler, à se crucifier, à se faire périr de mille morts, sont des êtres complétement insociables et très-inférieurs aux étourneaux sous le rapport des qualités morales, étant inouï que jamais oiseau de cette espèce ait mis son semblable à la broche en ce monde ni dans l'autre.

A MADAME HENRIETTE L.....

MADAME,

Personne ne sait comme vous les joies et les tristesses des fleurs, et ne les a entendues soupirer et se plaindre en un langage plus suave et plus harmonieux. C'est vous qui avez dit que le parfum des fleurs était un hymne d'amour comme le chant des oiseaux.

Jamais le mal contagieux qui brûle les pêchers et les vignes ne s'est attaqué à l'espalier ni à la treille que votre regard protége ou que votre main a touchés; et quand la chenille ignoble déshonore les vergers voisins, un génie protecteur semble veiller sur les vôtres, et leur réserver pour l'automne les fruits les plus superbes et les plus savoureux.

Les gens simples qui vous servent croient que vous possédez l'art de charmer le fléau au moyen de paroles

apprises dans des livres. Je m'explique mieux le secret de ces faveurs du ciel.

Votre demeure hospitalière est une demeure bénie où le rouge-gorge reste l'hiver, où chaque arbre a son nid et son nid respecté, où tous les rosiers portent des chansons et des roses. Les petits oiseaux que leur heureuse étoile a fait naître près de vous appellent leur patrie le jardin des délices; ils en gardent le souvenir dans la terre d'exil, et s'y donnent rendez-vous au printemps pour aimer,

Et les beaux jours venus, c'est du matin au soir, et du fond de la vallée jusqu'au sommet de la colline sur lequel est assis le manoir romantique, une adorable mêlée de cadences sonores, de réclames attendries, de petits cris joyeux et de battements d'ailes; c'est une lutte sans fin d'infatigables virtuoses, un étrange concert où chaque exécutant, sans nuire à l'harmonie, chante son morceau à part et brode sa fantaisie sur le thème commun. Ce thème universel est le bonheur d'aimer, qui fait le fond de la poésie des oiseaux comme de celle des fleurs et de celle des humains.

Jamais solitude embaumée de l'Isère ou des Vosges n'abrita plus d'heureux que ce riant domaine. L'hymne d'amour y retombe du ciel par la voix de l'alouette et de la farlouse des bois, à mesure qu'il y monte par le gosier perlé des fauvettes et du rossignol. Les professeurs de musique vocale y sont en si grand nombre que les jeunes élèves ne savent auquel entendre, et répètent

fréquemment la leçon du voisin au lieu du grand air paternel. Et vous avez votre part en ces chants d'allégresse, vous la bienfaitrice et la reine de ce frais paradis.

L'hirondelle gazouilleuse se perche sur l'appui de vos fenêtres et se tait pour vous entendre, lorsque votre voix sympathique prélude à quelque touchante mélodie, et le rouge-gorge qui vous voit passer oublie sa famille pour vous suivre et vous accompagne en chantant jusqu'à l'extrémité de l'avenue ombreuse qui conduit vers la ville.

Or, c'est là le secret de l'éclat et du parfum de vos fleurs, de l'abondance et de l'exquise délicatesse de vos fruits. Les petits oiseaux chanteurs, ennemis nés des insectes, sont les génies ailés à qui Dieu a confié la garde des vergers de l'homme, en même temps que le soin d'égayer sa demeure; et les douces créatures dont vous protégez si charitablement les amours vous paient par leurs services et leur fidélité la tendre sollicitude que vous avez pour elles.

Je vous ai dédié ce livre du *Monde des Oiseaux*, Madame, parce que vous êtes, de toutes les personnes que je respecte et que j'affectionne, celle que les oiseaux aiment le plus.

Agréez, etc.

A. Toussenel.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

L'histoire de tous les oiseaux de France n'est que le prétexte et le but apparent de ce livre. Le but réel et secret de l'auteur a été de tirer parti de l'étude approfondie qu'il a faite des mœurs et des institutions de ces créatures privilégiées pour en faire surgir les deux propositions révolutionnaires ci-après :

« Le règne de l'homme, créature inférieure, est le règne de la force brutale, de la contrainte, de l'imposture et des vieux, le règne de Satan. Il coïncide fatalement dans l'histoire de l'humanité avec la phase d'enfance, âge des folles terreurs et des superstitions.

« Le règne de la femme, créature supérieure, est le règne du droit et de la liberté, le règne de la vérité et des jeunes, le règne de Dieu dont les bons cœurs implorent la venue chaque jour. Il coïncide avec la phase d'apogée ou de plein développement de l'espèce humaine. »

Mais ce livre n'en est pas moins pour cela un traité complet d'ornithologie *passionnelle*, c'est-à-dire un traité dans lequel sont consignées avec une fidélité

scrupuleuse toutes les observations relatives aux mœurs et aux coutumes des oiseaux de France, sans compter une multitude de détails analogiques inédits. Seulement le monde des oiseaux n'en est que le sujet accessoire, tandis que le monde des hommes en est le sujet principal.

En conséquence, ce traité s'adresse de préférence aux âmes pieuses et candides, à la femme, à l'enfant, amis naturels de l'oiseau.

L'auteur a fait du reste, suivant son habitude, tout ce qu'il a pu faire pour dissimuler son érudition classique sous la simplicité de ses récits. Il a imprimé les mots latins et les vers français en caractères italiques, et mis la traduction en regard. Il a cherché à relever l'importance de la partie culinaire de son sujet en donnant à l'article *Rôti* plus de place qu'il n'en occupe habituellement dans les œuvres scientifiques. En un mot, il a travaillé consciencieusement, et dans la mesure de ses forces, à mériter le prix de satisfaction institué par Horace :

Omne tulit punctum... qui miscuit utile dulci.

Celui-là enlève tout poinct...
Qui le doux à l'utile joint.

ORNITHOLOGIE PASSIONNELLE.

LE MONDE DES OISEAUX.

CHAPITRE PREMIER.

Le monde des oiseaux, leur politique, leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes. — Singuliers résultats de l'accord de la tonique avec la dominante. — Formule du gerfaut.

Les oiseaux aiment beaucoup; quelques-uns aiment toujours. C'est la tribu des créatures privilégiées du Seigneur; car la faveur du ciel se mesure pour chaque être à la puissance qu'il a reçue d'aimer.

Et comme Dieu ne fait rien à demi, il a eu soin de prodiguer à ces créatures charmantes les dons qui font aimer. Il a répandu à profusion, sur le manteau du colibri, du paon, du paradis et du faisan doré, les rubis, les saphirs, les émeraudes, les topazes, les tons les plus brillants et les mieux assortis de la gamme des couleurs. Il a choisi de même, dans la gamme des sons, les notes les plus suaves pour accentuer la voix de l'humble oiseau chanteur.

L'oiseau est, après l'homme, la seule créature qui puisse remercier Dieu par ses chansons joyeuses. Mais il faut que le cœur de l'homme et celui de l'oiseau soient contents pour que leur voix chante. Prier, c'est chanter son bonheur.

Et comme l'amour est une passion de luxe dont l'épanouissement intégral exige pour conditions premières la richesse, un air chaud, un ciel limpide et bleu, Dieu a doté l'oiseau de la faculté de locomotion rapide qui lui permet d'accompagner le soleil en ses courses et de réaliser l'utopie des printemps éternels. L'hirondelle et la tourterelle, ces modèles heureux de la fidélité ou de la tendresse conjugale, ignorent le froid des saisons comme celui du cœur. Une femme a écrit : « Les soupirs des harpes éoliennes qui résonnent dans les chaudes contrées du midi sont les accords dont la nature amoureuse accompagne les chants des amants. »

L'amour est facile aux oiseaux, car il n'y a parmi eux ni moins beaux ni moins riches; c'est comme chez les hommes en période d'harmonie.

Lorsque la liberté, cet incompressible élan de l'âme vers le bonheur, embrase une poitrine d'homme, le premier mouvement de l'inspiré est d'élever son regard vers le ciel, domaine de l'oiseau, et d'ouvrir ses bras comme des ailes, pour prendre possession de l'espace.

A l'âge des longs espoirs et des roses pensées, où tout fleurit et chante au dedans de nous-mêmes, où les cloches sonnent dans l'air le nom de l'ange aimé, où les étoiles l'écrivent sur la voûte du ciel; au temps où les deux moitiés de l'être, entraînées par le courant de leurs électricités contraires, se recherchent et s'aspirent pour faire retour à l'unité primordiale..., alors l'ardente imagination de l'amoureux éprouve le besoin d'incarner dans une forme aérienne l'idéal adoré. Je n'ai jamais aimé sans *lui* prêter des ailes. Les poëtes qui inventèrent les anges étaient des amoureux, car tous les anges sont femmes.

Quand vous aviez vingt ans, vous avez quelquefois senti dans le sommeil votre corps allégé quitter le sol et planer dans l'espace, défendu contre la loi de la gravitation par des esprits invisibles. C'était une révélation que Dieu vous faisait alors et un avant-goût

qu'il vous donnait des jouissances de la vie aromale, cette vie d'où nous sortons et où nous rentrerons un jour, à la fin de cette existence terrestre, qui est à la vie supérieure ce que le sommeil est à la veille. Nous envions le sort de l'oiseau et nous prêtons des ailes à celle que nous aimons, parce que nous sentons d'instinct que, dans la sphère du bonheur, nos corps jouiront de la faculté de traverser l'espace comme l'oiseau traverse l'air. Et il en sera ainsi de tous nos désirs et de toutes nos aspirations, puisque tous nos désirs sont des promesses de Dieu, qui ne peut nous tromper.

L'oiseau, vif, gracieux, léger, reflète de préférence les images adorées, jeunes, suaves et pures.

Jéhova, le dieu des Juifs, dit à son peuple, par la voie d'Isaïe : « Ceux qui ont foi dans Jéhova *prendront des ailes comme l'aigle, et ils voleront partout au lieu de travailler.* » (Chap. 40, v. 31.)

Le bienheureux saint François d'Assise dit aux oiseaux, ses frères : « Aimez Dieu, qui vous a vêtus de plumes, et qui vous a donné le pouvoir de voler dans le ciel. »

Cette perpétuelle aspiration de l'homme, et surtout de la femme, vers les sphères éthérées, est donc un des plus légitimes essors de la nature humaine. Les obscurantistes de l'antiquité ont lâchement applaudi à la chute d'Icare, le premier inventeur du ballon, disant que les dieux l'avaient puni pour s'être trop approché du soleil. Les obscurantistes de ce temps-là étaient pétris de la même pâte que ceux d'aujourd'hui, qui souffrent horriblement de voir qui que ce soit s'élever au-dessus d'eux; mais nous, qui ne sommes ni moralistes ni envieux, et qui valons mieux que nos pères, nous donnerions des larmes à la chute d'Icare, et nous lui dresserions des statues, ainsi qu'à Prométhée, qui découvrit le feu.

Si l'homme, depuis Icare jusqu'à Montgolfier et les autres, a constamment tendu à s'emparer des domaines de l'oiseau, qui font partie intégrante de son globe, c'est que Dieu a logé quelque part, dans un secret recoin de son cerveau, l'idée de cette conquête future, pour qu'elle servît de boussole et d'aiguillon à ses efforts scientifiques. La locomotion aérienne est, en effet, la première condition de la réalisation de l'unité et de la fraternité des peuples, but suprême de la science. C'est la locomotion normale et omni-

mode qui résume toutes les autres. L'aérostat léger, aux proportions immenses, est le char de feu qui passe sur les eaux, le navire qui court sur la superficie des continents, qui se rit de la fureur des éléments et monte sur la tempête, qui méconnaît les obstacles, mais respecte partout l'œuvre de Dieu, se dispensant de combler les vallées et de percer les montagnes, à l'instar de la locomotive homicide, que l'agioteur a déshonorée.

Or, le génie de l'homme, docile aux indications de l'instinct, a déjà planté son drapeau dans la région des nues; il a gravi plus haut que l'aigle et le condor, et l'heure n'est pas loin où il régnera en souverain maître aux champs de l'Empyrée. Ce jour-là, les douanes, les tyrannies et les nationalités s'évanouiront comme par enchantement sur tous les points du globe, et l'homme n'aura plus rien à envier à l'oiseau, que le privilége des ardeurs éternelles. Et encore, qui sait si cette bonne fortune ne lui viendra pas comme le reste? Les femmes seront si adorables, si touchantes et si fières, la constance leur sera si facile, quand on leur aura rendu le droit de disposer librement de leur cœur !

Puisque c'est Dieu lui-même qui créa pour ses fidèles les types aériens de la péri, de l'ange, de la sylphide, le servant d'amour qui adore la divinité sous ces espèces est un fidèle à l'état de grâce, qui fait preuve de soumission aux décrets du Très-Haut. Que celles qui ont des oreilles pour entendre conservent religieusement dans leur mémoire cette définition de l'amoureux.

C'est Dieu qui fait partout du don des ailes le signe d'avénement à la phase d'apogée. Manteaux de gaze translucide aux nuances irisées, les ailes sont à la fois attribut de nubilité, de favoritisme et d'amour.

Dans quelques tribus intéressantes d'insectes, comme celle des fourmis, où la virginité est tenue en haute estime, le droit de porter des ailes et de s'élever dans les airs n'appartient qu'à la corporation des vestales. Celle qui a aimé se punit elle-même de son innocente faiblesse,en déchirant de ses propres mains sa tunique virginale. Une coutume analogue s'observe au phalanstère, commune harmonienne d'où la pureté incomparable des mœurs a exclu de tout temps la fourberie d'amour. Au phalanstère, où la couronne

de roses blanches est l'insigne du vestalat, la jeune fille qui a donné sa démission de vestale et renoncé courageusement aux innombrables priviléges attachés à ce titre, le fait savoir plus tard à tous en paraissant dans une cérémonie publique, le front ceint d'une couronne de roses rouges. Je ne dissimule pas la vive admiration que j'éprouve pour l'institution qui a réussi à introduire la loyauté dans toutes les relations sociales et à bannir du foyer des affections intimes le mensonge et l'hypocrisie. Combien ce respect des droits de l'amour heureux qui a besoin de s'envelopper d'ombre et de solitude, combien ce délicat procédé de l'échange des roses me paraissent préférables aux coutumes immorales de ces civilisés sans vergogne, qui n'ont pas honte d'initier le public aux mystères de leurs félicités conjugales, prenant grand soin de publier à son de trompe et à l'avance le jour, le lieu et l'heure où le sacrifice aura lieu, afin que la victime demeure exposée aussi longtemps que possible aux propos railleurs des jeunes hommes, aux médisances jalouses des jeunes filles, aux sales quolibets des vieillards. Je ne puis m'empêcher d'avertir ici les législateurs de ma patrie que le cynisme des unions légitimes révolte la pudeur de tous les amoureux honnêtes et soulève de dégoût tous les cœurs délicats.

Je fais remarquer en passant que c'est l'histoire de la fourmi qui a prêté à la mythologie moderne le mythe de la sylphide, mythe gracieux et charmant que Marie Taglioni, la reine de la danse, traduisit autrefois en pirouettes immortelles sur la scène chorégraphique de l'Opéra français. La sylphide est, comme la fourmi ailée, une vierge de l'air à qui les ailes tombent au premier baiser d'amour.

L'histoire du papillon confirme plus vigoureusement encore que celle de la fourmi la théorie du glorieux attribut des ailes.

Quand la chenille immonde, qui ne vit que pour son ventre, a suffisamment dévoré, le souffle de la puissance génératrice qui plane sur les eaux, les forêts et les plaines, pour veiller à la conservation des êtres, avertit la chenille qu'il est temps d'arrêter le développement de l'*individu* et de songer aux intérêts de l'*espèce*. La chenille avertie s'arrête, et, se fixant à l'extrémité de la tige par elle dénudée, bâtit la chrysalide où s'accomplit sa transformation mys-

térieuse. Après quoi l'insecte rampant, qui a dépouillé sa livrée de misère, s'élance de sa prison de soie sous la forme d'un sylphe aérien aux ailes d'or et d'azur, qui ne vit plus que de parfum, de soleil et d'amour, et va demander sa compagne à toutes les corolles des fleurs, moins coquettes, moins parées que lui.

La métamorphose de la chenille en papillon symbolise le passage de la société limbique (civilisation), régie par les hommes et la contrainte, à la société harmonienne, régie par l'attraction, et où nul n'obéit qu'à la souveraine de son choix. Le temps où nous vivons est la période mystérieuse et sombre d'incubation de l'harmonie future.

L'analogie, qui est la mère de la poésie et de la science, a représenté longtemps aussi cette métamorphose comme l'image de l'immortalité de l'âme et de la transition des misères de la vie terrestre aux délices de la vie ultra-mondaine. Je regrette de n'être pas libre de m'expliquer à fond sur cette question intéressante; mais je me suis juré de garder pour moi tout ce que je savais des ravissements sans fin de la vie aromale, ne voulant pas qu'on m'accusât de pousser les populations au suicide. Tout ce que je consens à dire, et j'ai peut-être tort, c'est que l'usurier qui a usé indignement les facultés de son âme à gonfler son coffre-fort en cette vie, au lieu de travailler à accroître les trésors de son intelligence, est attaché dans l'autre monde aux services les plus souterrains et les plus ténébreux, comme les papillons de nuit.

Les personnes curieuses qui désiraient savoir pourquoi il existe des papillons de jour et des papillons de nuit, seront heureuses de mon indiscrétion, qui leur donne la clef d'une énigme terrible, celle du dogme religieux des peines et des récompenses après la mort.

Les savants, qui confessent quelquefois la moitié de la vérité sans le vouloir, reconnaissent eux-mêmes que l'insecte qui revêt la parure des ailes est parvenu à son état parfait; mais c'est à peine s'ils osent convenir avec Dieu et les poëtes que cet état parfait est la phase d'amour.

La vie de l'oiseau n'est qu'un épithalame. L'oiseau n'existe que pour aimer. Sa parure éclatante, ses chants mélodieux, son talent d'architecte, son industrie, son courage, ses ruses, sont autant de

dons de l'amour. Le peuple des oiseaux s'est voué corps et âme au culte de Vénus, et la déesse reconnaissante n'a jamais voulu atteler à son char que des coursiers ailés.

L'oiseau, qui est né de l'œuf, affecte naturellement la forme de l'ellipse, courbe d'amour. Le globule du sang, sphérique chez les quadrupèdes et chez l'homme, est elliptique chez l'oiseau.

Tous les oiseaux changent de plumage au moins une fois l'an : ce qui s'appelle muer ; beaucoup d'espèces muent deux fois. Les oiseaux ont la grande tenue d'amour et la petite tenue de voyage, le plumage de printemps et le plumage d'automne.

Comme le preux chevalier, le mâle ne se fait beau et n'endosse sa plus brillante tenue que pour plaire. Comme le joyeux ménestrel, il n'accorde sa lyre que pour en tirer des chants d'amour. La belle saison passée, adieu plumage, adieu ramage, adieu la passion des beaux-arts et de la musique. Je ne sais pas sous la voûte du ciel deux êtres plus dissemblables d'extérieur et d'esprit que le Combattant du mois de mai et celui de septembre. Je défie le chasseur vulgaire de reconnaître à première vue dans le simple chevalier à manteau gris, arpentant pacifiquement à la mi-août les grèves de l'Armorique, le farouche Combattant qu'il a rencontré sous la même latitude trois mois auparavant, le casque en tête et la lance en arrêt, se mirant, se pavanant, se trémoussant dans sa fraise, et offrant à tout venant la bataille pour l'honneur et les dames... C'est qu'il y a du chevalier amoureux du printemps au chevalier rassis de l'automne la même distance, hélas ! que de l'adolescent au vieillard.

L'amour, qui a fait don au mâle d'un éclatant plumage et d'un ramage qui s'y rapporte, a été envers la femelle plus magnifique encore. Il lui a attribué le monopole des travaux d'art, le privilége du génie, de la sagesse, du dévouement et du courage. Il a paré l'âme chez l'une de tous les trésors du sentiment et de l'intelligence, comme il avait paré le corps chez l'autre des plus riches couleurs de l'arc-en-ciel.

C'est ici le cas néanmoins de relever une erreur grossière, dans laquelle se complaisent une foule de savants superficiels, à propos du mot de beauté. On penche trop généralement, parmi les hommes,

à croire que la beauté est, comme le chant, apanage exclusif du mâle chez la gent emplumée. Je concède volontiers le monopole du chant au mâle, parce que je serais au désespoir de ravir le moindre de ses mérites à un sexe qui n'en est pas cousu. Je conviens de bonne grâce que l'espèce humaine est la seule où la femelle gazouille plus agréablement que l'autre; mais, quant à ce qui est de la supériorité de la beauté masculine, je la nie et le nierai jusqu'à la fin des siècles.

D'abord, la meilleure preuve que la femelle est plus belle, ou du moins plus jolie que le mâle, c'est que c'est elle qui attire l'autre. Or, tout le monde sait que la beauté n'a qu'une mesure, la force d'attraction. Je dis ensuite que, pour être vêtue avec plus de simplicité que le mâle, la femelle n'en porte pas moins son costume de pierrette, de poule ou de faisane avec infiniment plus de grâce que le pierrot, le coq ou le faisan, et qu'il n'est pas besoin d'étudier si longtemps la mise de la Parisienne pour reconnaître que la simplicité dans le costume est un des plus dangereux artifices de la coquetterie. J'ajoute que la tourterelle, qui porte la même robe que le tourtereau, se distingue cependant de ce dernier par la sveltesse de la taille, la finesse de la tête et la délicatesse des attaches du col; que la même différence existe à l'avantage de la chatte contre le matou, et si j'osais pousser la comparaison plus haut, à l'avantage de la femme contre l'homme.

Je suis désolé d'être obligé de le dire aussi crûment à ceux de mon espèce, mais la plupart de ces civilisés qui décernent au coq le prix de la beauté sur la poule ne sont que des goujats en matière d'esthétique.

Qu'on prenne une sylphide parisienne du type le plus pur et le plus idéal, aussi belle que possible de sa seule beauté. Qu'on la pose en son plus simple appareil sur un piédestal de marbre noir auprès d'un tambour-major de six pieds orné de son colback et de sa canne à ramages et risiblement galonné sur toutes les coutures. Qu'on fasse ensuite venir un coq et qu'on lui demande laquelle des deux créatures, de la sylphide ou du tambour-major mérite le prix de beauté. Je parie mille contre un que le stupide animal décide en faveur du géant à canne et à panache!

Vous riez de la stupidité de la brute et vous ne vous apercevez pas que la sentence ridicule qu'elle vient de prononcer est la même que ces bergers Pâris de l'espèce humaine que j'ai qualifiés de goujats prononçaient tout à l'heure sur la même question.

Personne n'a stygmatisé peut-être avec plus d'énergie que l'écrivain français la manie de l'empanachage. Personne n'a chargé avec plus de verve que le peintre de la même nation le portrait du Soulouque, du nègre, du barbare qui préfère le voyant au simple, et pour qui l'uniforme anglais réalise le beau idéal ; mais je ne connais pas de nation plus amoureuse au fond des panaches et des oripeaux que la nation française. Notre véritable théâtre national, le seul qui exerce une influence incontestée sur nos votes politiques, n'est pas celui de Molière ni celui de Rossini, mais bien le Cirque-Olympique. Nous nous moquons avec infiniment d'esprit des coqs et des barbares, ce qui ne nous empêche pas de nous laisser faire la loi par ces empanachés, et les barbares sont en majorité chez nous comme chez les bêtes. Ajouterai-je que notre barbarie, je veux dire l'indélicatesse de notre goût, se traduit dans nos sympathies pour les fleurs, et que le dahlia et la rose trémière, qui jouissent en ce moment d'une si grande vogue en France, sont des fleurs ridicules que la même manie de l'empanachage a perdues?

Il est si vrai que la femelle chez l'oiseau est en tout supérieure au mâle, qu'elle n'a qu'à se baisser pour lui prendre son costume le plus éblouissant et sa voix la plus mélodieuse. Il n'y a pas de jour qu'on ne voie de vieilles poules, paonnes ou faisanes, endosser la livrée des mâles quand elles sont trop lasses de la maternité. On a vu aussi des femelles de canaris, que l'imprévoyance de leurs propriétaires avait condamnées au célibat, se passionner pour la musique vocale et vaincre dans les combats du chant les plus illustres virtuoses, puis se taire soudainement, pour consacrer leurs facultés à des occupations plus sérieuses, lorsqu'on leur donnait des époux.

Mais laissons de côté la question de la beauté corporelle pour aborder la question de la beauté spirituelle. Ici plus de conteste. C'est la femelle seule chez l'oiseau qui choisit l'emplacement du nid,

et ce choix est presque toujours fait avec un discernement admirable. On reproche quelquefois à la mère imprudente de ne pas assez dérober son nid à la curiosité des enfants; mais on oublie que l'enfant n'était pas né pour être le persécuteur des oiseaux qui vivent dans son voisinage, et qu'il y avait, au contraire, dans l'état primitif des choses, sympathie mutuelle et pacte d'alliance entre eux. Si l'oiseau a été seul à se souvenir de la loi de nature, ne lui faisons pas un crime de sa trop grande mémoire et de sa foi en nous.

Quand la femelle du loriot d'Amérique choisit pour domicile d'amour la Louisiane, où il fait très-chaud, elle n'emploie pour la bâtisse de son nid que la mousse, le construit à claires-voies et l'expose au nord-est. Quand elle s'établit un peu plus haut, vers la Pensylvanie et New-York, elle tisse ce nid des étoffes les plus chaudes et l'expose au midi. L'observation est d'Audubon, chasseur américain enthousiaste et naïf, dont l'ouvrage coûte mille écus.

C'est la femelle chez l'autruche qui non-seulement couve les œufs pendant la nuit, mais qui ensevelit, dans le voisinage de l'entonnoir de sable où ses petits doivent éclore, un certain nombre d'œufs qui serviront à leur première nourriture. Ce sont les femelles de l'Anis et du Moineau Républicain qui s'associent pour bâtir ces immenses rotondes où l'on niche, où l'on pond, et où l'on couve en société. La femelle est le lien de sociabilité dans toutes les espèces. Les femelles des albatros, qui sont les plus gros oiseaux de la mer, s'entendent pour bâtir des manières de camps retranchés et palissadés en forme de rectangles, au sein desquels elles déposent leurs œufs qu'elles surveillent à tour de rôle. Les femelles des hérons, qui se réunissent de cinquante lieues à la ronde pour nicher en commun sur les grands chênes, procèdent d'une manière analogue et en vertu des mêmes principes de prévoyance et de solidarité.

C'est la femelle seule qui collige les matériaux des nids, ces édifices aériens si variés de forme et de style, qui charment les regards de l'homme et confondent sa pensée. C'est l'amour maternel qui inspire l'artiste et produit ces merveilles, merveilles de tissage et de céramique, d'architecture ou de maçonnerie. Les femelles des

oiseaux sont de tous les états, maçonnes, tailleuses, tisseuses, sculpteuses, mineuses, vannières, potières, filandières, plumassières. La femelle du pic noir se taille chaque année dans le tronc des sapins une niche sphérique de seize pouces de diamètre et parfaitement polie à l'intérieur. Le guêpier niche dans de véritables souterrains qu'il creuse avec ses doigts. L'hirondelle et la sitelle bâtissent en pisé plus solidement que les hommes. Il y a dans le Levant une fauvette charmante qui coud l'une à l'autre avec son bec et du fil les deux feuilles voisines d'un arbuste, pour établir sa famille dans cette poche de son invention. La cisticole de nos marais construit de la même façon à peu près sa demeure invisible. La grive de vigne pétrit avec les matières les moins poétiques une coupe imperméable, d'une forme aussi élégante que le calice de la tulipe, pour y déposer ses jolis œufs bleus tiquetés de noir. La litorne emploie avec le même succès la pâte de bois mort. La linotte, le chardonneret, le pinson, travaillent le crin, le coton et la laine, avec une perfection non moins désespérante; et jamais le génie adulateur de l'ébénisterie ne fabriqua pour un fils d'empereur, en naissant roi de Rome, un berceau plus charmant, plus moelleux et plus doux que la barcelonnette de laine que la femelle du loriot suspend par quelques fils aux branches du peuplier mobile, comme pour forcer la brise à bercer ses petits.

Tous ces chefs-d'œuvre d'élégance, de solidité, de finesse, sont œuvres exclusives des femelles. Le mâle n'est admis que par faveur insigne, et pour récompense de sa bonne conduite, à coopérer à la confection de l'édifice, en qualité de manœuvre. Il apporte les brindilles, les plumes, les flocons de laine à la femelle, qui les travaille et les dispose de la façon convenable. On ne rencontre d'exception à cette règle générale que chez certaines familles titrées en monoganisme (fidélité), où le mari est le plus parfait modèle de toutes les vertus conjugales. C'est ainsi que le mâle de l'hirondelle a gagné, par ses rares mérites, le droit d'exercer, conjointement avec la femelle, le métier de maçon. On ne saurait s'imaginer combien les petits oiseaux honorent le travail. La glorification du travail est le fondement de toute leur politique. Si les législateurs des sociétés humaines avaient le moindrement conscience de leur mission, ils

chercheraient toujours à s'inspirer des leçons de l'oiseau. Je ne connais, pour les peuples, que deux moyens d'être heureux : le premier, d'être gouvernés par des analogistes; le second, et le plus sûr, de n'être pas gouvernés du tout.

Le privilége de l'incubation est dévolu à la femelle, comme celui de la construction du nid, et cette nouvelle règle générale souffre encore moins d'exception que l'autre. Il n'y a que les maris passionnés, comme ceux de la tribu des ramiers, des tourterelles, des cigognes, etc., qui soient admis aux honneurs de la fonction auguste. Généralement, le rôle du père de famille ne commence à prendre un peu d'importance qu'après l'éclosion des petits, alors qu'il passe de la fonction de pourvoyeur et de *charmeur* de la mère à celle de nourrisseur en chef de la jeune famille. L'importance du mâle est d'autant plus réelle à cette époque, que la femelle, qui a été réduite par la fièvre de l'amour maternel à un état de maigreur extrême, n'est pas fâchée de prendre un peu de bon temps à son tour, et d'essayer de réparer ses forces, en se débarrassant sur son époux des premiers soins de l'éducation de sa progéniture. Le silence du rossignol au mois de juin s'explique par le poids des charges de famille qui tombent tout à coup sur lui. Chez les canaris, la femelle abandonne complétement au mâle le monopole de l'éducation primaire et l'office de la becquée; elle se réserve l'éducation secondaire et professionnelle : c'est elle qui apprend à ses pauvres petits à se servir de leurs ailes, dont ils n'useront jamais.

C'est le monde des oiseaux qui offre à l'observation du philosophe les plus nombreux et les plus ravissants exemples de l'ordre dans la liberté amoureuse, de la fidélité conjugale et du dévouement maternel. L'histoire des hirondelles, des pigeons, des cygnes, des moineaux francs eux-mêmes, fourmille d'Artémises et de Niobés inconsolables, qui se laissent mourir de faim et de douleur près du cadavre de leurs époux défunts ou de leurs enfants égorgés, et qui ne font pas de leur deuil l'occasion d'une réclame commerciale, comme tant d'épiciers que l'on connaît.

Qui n'a pas vu la poule, la dinde, la perdrix ou la caille défendre leurs petits, ne peut avoir qu'une médiocre idée de l'héroïsme. Un homme qui déploierait une seule fois, dans le cours de sa carrière

de citoyen, la dixième partie du dévouement que ces pauvres bêtes déploient à toute heure de leur existence pour assurer le salut de leur couvée plantureuse, aurait des places d'honneur à tous les théâtres durant sa vie, et des statues dans tous les forums après sa mort. Une perdrix qui traîne l'aile et fait la blessée devant le chien, qui lui saute au visage pour lui crever les yeux; une pie grièche, qui met en fuite par la vigueur de sa résistance le gamin maraudeur qui a médité l'invasion de son domicile; le cygne qui ne veut pas laisser boire une cavalcade aux eaux de ses petits, toutes ces pauvres mères dont l'existence n'est qu'une longue série d'actes héroïques et de dévouements sublimes, auraient beaucoup de peine à comprendre notre admiration pour l'Athénien Codrus ou le Romain Curtius. « N'est-ce que cela? » diraient-elles, si on leur cornait aux oreilles, comme à nous, le mérite de ces gens.

Il est inouï que dans une famille de bipèdes à plumes une mère ait abandonné volontairement ses petits, hors le cas de force majeure. Les cas d'infanticide, si communs chez la truie, chez le lapin et chez l'homme, sont si rares chez l'oiseau, que les savants les plus dignes de foi en contestent l'existence. Ces cas d'infanticide, au surplus, ne sauraient, en aucun état de cause, être attribués aux mères. Ils seraient le fait exclusif de la brutalité amoureuse des mâles, qui détruiraient les petits, comme ils cassent les œufs, pour reprendre possession des femelles. Si quelques oiseaux de proie chassent leurs petits de l'aire de trop bonne heure, c'est qu'ils n'ont pas les moyens de subvenir aux frais de leur éducation.

Si l'infanticide est un crime ignoré des oiseaux, la charité, en revanche, s'exerce chez eux, à l'endroit des enfants trouvés, avec une ferveur qui fait honte à notre philanthropisme. Placez à la première fenêtre venue un pauvre petit moineau, orphelin de père et de mère et dépaysé; aussitôt toutes les mères et tous les pères des alentours viendront, l'un après l'autre, lui apporter la becquée. Les tout jeunes moineaux, sortis du nid à peine, et qui n'ont pas encore de famille, profiteront de l'occasion pour s'essayer à la pratique de la maternité. Noble et touchante inspiration du sentiment de solidarité universelle que l'homme ne manquera pas d'exploiter avec une barbarie sans excuse!

Ainsi agissent la plupart des petits oiseaux amis de l'homme, le pinson, le linot, l'hirondelle. Le préjugé vulgaire qui tendrait à laisser croire que les parents de l'orphelin captif lui apportent du poison, pour le soustraire par la mort aux tourments de la captivité, est un préjugé tout aussi stupide que celui qui suppose que les enfants du bourreau sont condamnés par la loi à hériter de la profession de leur père. Les gouvernants n'ont pas besoin d'employer la contrainte pour trouver un exécuteur des hautes œuvres, un homme tout disposé à en assassiner un autre pour un morceau de pain. (*Homo homini lupus,* a dit Hobbes, et Hobbes a eu raison.) Quand meurt le titulaire d'un de ces offices infamants de guillotineur, l'autorité qui veut lui donner un successeur est toujours sûre d'avoir à choisir parmi des milliers d'aspirants.

Je le répète, les oiseaux ne tuent pas leurs enfants par tendresse; ces vertus de Romain, de Spartiate ou de Juif, répugnent à leurs mœurs; ils aiment mieux, comme les gens simples, garder l'enfant morveux que de lui arracher le nez.

Les parents n'empoisonnent pas leurs petits, comme tant d'ignorants l'affirment. Seulement, quand ces petits ont déjà goûté quelque peu les charmes de la liberté, au lieu de leur apporter exclusivement des aliments et des consolations, ils leur rapportent des conseils d'évasion, et les pauvres captifs, qui n'ont déjà que trop de penchant à la tristesse, ne se nourrissent bientôt plus que de désirs et de regrets ardents et finissent par succomber à la double fatigue de l'esprit et du corps.

La charité maternelle va si loin chez l'oiseau qu'elle dégénère en abus et qu'elle aboutit au suicide. Exemples : le rouge-gorge, le proyer, la fauvette, dans le nid desquels la femelle du coucou a déposé son œuf, et qui sacrifient l'intérêt et l'existence même de leur propre famille à la voracité du bâtard parasite introduit en fraude dans leur nid.

Le coucou est l'emblème trop fidèle des fainéants qui sont incapables de tout travail et de toute industrie par eux-mêmes, et que la loi de nature condamnerait à mourir de faim, si le travail n'était pas condamné à nourrir la paresse. Le rouge-gorge et le proyer, qui élèvent le jeune coucou au détriment de leur propre famille,

symbolisent les pauvres jeunes filles des champs qui sont obligées de refuser aux fruits de leurs entrailles le lait de leurs mamelles, pour le vendre aux enfants des riches étrangères. La femelle du coucou, c'est la femme incomplète qui méprise les joies de la maternité et n'accepte l'amour que sous bénéfice d'inventaire.

Le génie de l'amour maternel, qui révèle à la femelle de l'oiseau ses éminentes facultés de travailleuse et d'artiste, illumine son intelligence des mêmes lueurs. Il lui donne à la fois et le courage pour défendre sa jeune famille et la prévoyance pour l'abriter contre les orages qui menacent sa sécurité.

On n'allie pas avec plus de fermeté que la femelle de l'oiseau la sagesse et l'amour. De ce qu'il y a promesse de mariage et cohabitation entre le tourtereau et la tourterelle, entre le pierrot et la pierrette, n'allez pas vous aviser de croire que l'amant soit investi de tous les droits du mari. Il ne suffit pas au mâle d'une parole en l'air et d'une cavatine plus ou moins bien filée pour triompher de la résistance de la femelle. Celle-ci n'entend pas raillerie sur cette matière, et elle ne cédera aux sollicitations amoureuses de son fiancé qu'après avoir donné les derniers coups de bec à son nid. Comme elle sait que l'amour amènera la famille, elle aura la force de maîtriser ses sens et retardera sa défaite jusqu'au jour où la possession d'un domicile comfortable l'aura complétement rassurée sur les conséquences de sa faiblesse et sur l'avenir des siens.

Tout le monde comprend l'ironie de l'allusion et connaît la classe d'amoureux à laquelle l'oiseau sage fait ici la leçon. Je n'aurai pas la cruauté de retourner le fer dans la plaie et d'envoyer l'épigramme à son adresse. Il est bien facile, en effet, de s'imposer la contrainte, quand on sait que le plaisir n'est ajourné que pour un instant, quand on a pour garanties de son prochain bonheur l'aisance, le printemps et l'abondance des insectes, un domicile à soi... et les oiseaux, qui possèdent tout cela et le reste, en parlent bien à leur aise. Mais je voudrais bien savoir comment ils écouteraient la voix de la sagesse et de la prévoyance, s'ils étaient à notre place, à nous autres, pauvres prolétaires, pour qui l'amour est la seule consolation de ce monde et la seule fantaisie de luxe qui ne dépasse pas nos moyens.

La pureté des mœurs de l'oiseau est déjà une raison des affections puissantes que toutes les âmes tendres ont pour lui, surtout les enfants et les femmes. Dieu a mis le cœur de la femme en communion intime avec toute la nature par la maternité, et comme nulle autre histoire n'offre de plus touchants détails de tendresse maternelle que celle des oiseaux, la femme chérit ces douces natures d'une affection toute spéciale. Les oiseaux le lui rendent bien du reste. Le perroquet et la tourterelle aiment à se percher sur son col et à boire à ses lèvres, et il y a de ces oiseaux qui poussent l'attachement pour leur maîtresse jusqu'à la jalousie.

J'ai dit, et je ne saurais trop souvent le redire, que l'ambition secrète de tous les animaux était de se rallier à l'homme, de l'aimer et de le servir, et que la puissance de l'affection de chaque bête pour son souverain légitime pouvait même servir à mesurer son intelligence et à indiquer le degré que cette bête occupait dans l'échelle de l'animalité. Cette vérité est bien autrement saisissante quand elle s'applique à l'affection des bêtes pour la femme, souveraine légitime de l'homme.

Ainsi, parmi les quadrupèdes les plus intelligents, l'éléphant, le dromadaire, le chien et le cheval se sont laissé aller, dès les premiers jours du monde, à l'essor de leur dominante affective, et ils ont sollicité un emploi dans la maison de l'homme. Mais il n'est pas une de ces bêtes ralliées, à les interroger toutes, qui ne déclare franchement préférer de beaucoup le service du sexe le plus léger et le plus sensible à celui du sexe le plus lourd et le plus brutal. Il faut entendre avec quel mépris les chevaux d'une jolie femme parlent de ceux d'un banquier. Cet orgueil est légitime; à leur place, j'en dirais autant.

On a été jusqu'à prétendre que si beaucoup d'autres nobles bêtes à quatre pattes, comme le lion, l'ours, le zèbre, avaient différé jusqu'à ce jour de conclure avec l'homme un traité d'alliance définitive, leur hésitation provenait exclusivement de leur horreur invincible pour le régime d'anarchie et d'anthropophagie sous lequel l'humanité se débattait, régime d'iniquité dont elles attribuaient la prolongation à l'asservissement de la femme. Je n'affirmerai pas que le lion, le zèbre et l'ours soient dans le vrai, bien que je par-

tage complétement leur opinion à cet égard, et que je sois de ceux qui pensent qu'il n'est pas donné à la femme esclave d'enfanter des hommes libres; mais il est certain que le lion, le zèbre et l'ours ont l'histoire et la tradition pour eux, et qu'ils ont le droit de s'appuyer sur cette double autorité. Les bêtes ont, en définitive, plus d'intérêt que les hommes à se souvenir que la femme était reine aux jours tant regrettés de l'ère paradisiaque, où la paix fut entre l'homme et les bêtes. Et s'il est vrai que le retour du règne de l'harmonie sur la terre se lie indissolublement, dans leur espoir, à l'idée de la restauration de la royauté féminine, il me semble qu'elles ont parfaitement raison de persévérer dans leur hostilité et dans leur refus de concours, jusqu'à ce que la restauration ci-dessus soit un fait accompli.

Ne blâmons pas trop sévèrement les pauvres bêtes de leur obstination systématique et rationnelle. Les bêtes sont comme l'enfant, elles ne savent rien que de Dieu; et comme Dieu, qui régit les mondes par l'attrait, n'a déposé le cachet de sa puissance que sur le front de la femme, elles vont à la femme comme l'enfant, séduites et subjuguées par le charme souverain de sa grâce et le timbre caressant de sa voix; et elles se rient des vains discours des hommes qui composent tous les ans des milliers d'affreux volumes pour établir la supériorité de la laideur de leur sexe sur la beauté de l'autre. Il est impossible, par exemple, que les zèbres, les quaggas, les daws, les hémiones et les chevaux nains, qui se savent destinés à être les porteurs de la future cavalerie enfantine, sympathisent à la politique de nos hommes d'État, qui traitent d'utopies les institutions équestres où elles doivent trouver une position honorable. Ces bêtes attendent, pour se rallier à l'homme, que l'homme se soit rallié à Dieu. Les poneys d'Écosse, qui sont de capricieuses et mutines créatures, dont le plus vif bonheur est de s'échapper de leur box pour faire courir après eux leurs maîtres jusqu'à extinction de chaleur naturelle, reviennent, comme de véritables caniches, à la première voix de la jeune enfant qui les appelle. Le poney est le porteur né de l'enfant. Ces deux êtres sont faits pour s'estimer et se comprendre.

Le lion ne demande pas mieux non plus que de se laisser rogner

les ongles, pourvu que ce soit une jolie fille qui tienne les ciseaux. Ce fameux lion de Florence, qui a conquis une si belle place dans le traité de la morale en action pour avoir rendu aux larmes d'une mère l'enfant qu'il tenait dans sa gueule, n'eût jamais fait au père une pareille concession.

L'homme ne s'est encore occupé jusqu'ici des géants de la mer, des immenses cétacés, que pour leur percer le flanc et y puiser des tonnes d'huile. C'est un tort et un crime; car l'homme ne sait pas tout le parti qu'il eût pu tirer du concours de ces locomotives naturelles avec un peu de patience et une éducation appropriée au caractère et aux allures de ces monstres. Et quand je me mets à songer qu'il ne faut pas plus de quinze jours à la baleine franche ou au cachalot pour faire le tour du monde, je ne puis m'empêcher de regretter que l'ambition de rallier un pareil auxiliaire ne soit pas encore venue à l'homme. Quelle conquête, cependant, que celle d'un remorqueur qui file soixante-quinze nœuds à l'heure (vingt-cinq lieues)! et qu'est-ce que la vapeur auprès de ça! Ah! convenons que les savants de l'Institut, qui dépensent tant de génie et de pièces de cinq francs pour obtenir une race de mulots sans oreilles ni queue, pourraient parfaitement employer notre argent et leurs veilles d'une façon plus profitable pour la science et pour l'humanité!

Il y avait surtout deux races de mammifères aquatiques que Dieu semblait avoir marquées d'un signe particulier pour que l'homme les reconnût comme ses auxiliaires et s'appropriât leur puissance : c'étaient le lamantin et le phoque, deux espèces d'une douceur et d'une intelligence remarquable, toutes deux douées de la voix et facilement domesticables et attelables, à raison de la conformation singulière de leurs narines qui permettent à l'homme de les empêcher de plonger. Le lamantin avait reçu pour mission de paître et de détruire les herbes sous-marines qui croissent à l'embouchure des grands fleuves de l'Amérique équatoriale, l'Orénoque, l'Amazone, etc., et d'empêcher ces végétations vénéneuses d'envahir les mers adjacentes. Or, aussi longtemps que la pauvre bête put remplir sa fonction hygiénique providentielle, le fléau de la fièvre jaune, du *vomito nero*, fut inconnu, même de nom, dans les parages du

golfe mexicain. Mais il arriva qu'un jour le commerce européen décréta l'extermination du cétacé herbivore, sous prétexte que sa chair fournissait de l'huile. Alors le fléau naquit et se développa au fur et à mesure de la tuerie, et il est aujourd'hui plus que jamais en voie de progression. Il tient cernées d'un cordon contagieux les plus belles demeures que la nature ait jamais faites à l'homme sur cette terre; il règne paisiblement de l'embouchure de la Plata à celle du Mississipi, dévaste périodiquement la Nouvelle-Orléans et Rio-Janeiro, et fait de temps à autre quelque courte apparition en Europe, comme pour prendre date de possession à l'instar du choléra, et préparer peu à peu les esprits à son établissement définitif.

La fièvre jaune est le résultat de l'empoisonnement de l'air et des eaux par les herbes marines putréfiées que le lamantin ne paît plus, comme le choléra provient des exhalaisons pestilentielles des cadavres humains précipités dans le Gange, et que les crocodiles du fleuve oublient quelquefois de croquer.

Je crois qu'il serait facile encore de limiter le fléau de la fièvre jaune jusqu'à un certain point, et de faire suppléer le lamantin par les tortues de mer, qui sont d'innocentes bêtes, vivant aussi d'herbes marines et habitant les mêmes parages. Mais la première mesure à prendre pour en arriver là, serait de supprimer la soupe à la tortue. Or, le moyen, je vous prie, de faire entendre raison sur ce chapitre au bourgeois de New-York, de Londres ou d'Amsterdam, qui raffole de ce potage! le moyen d'obtenir qu'il renonce à cette odieuse ratatouille dans un intérêt d'humanité supérieur! Et pourquoi, après tout, cet Apicius de taverne s'inquiéterait-il outre mesure du prix que ses jouissances de table coûtent aux populations d'un autre monde? Pourquoi se condamnerait-il au sacrifice, lui d'abord, lui plutôt qu'un autre, quand il est reconnu que le premier mets venu peut fournir ample matière à des sensibleries analogues? Et qui de nous, qui des plus philanthropes, a jamais renoncé à sucrer son café de sucre des Antilles pour ne pas boire du sang de nègre?

Mais le fléau causé par la disparition successive du lamantin et de la tortue n'est qu'un bobo sans conséquence, en regard de celui que la disparition des phoques et des baleines réserve à nos neveux. Oui, le jour approche rapidement, je vous le dis, où va se faire sentir

l'absence de ces grands estomacs que Dieu avait chargés d'écumer la face des mers;... où les océans encombrés de poulpes, de méduses, de calmars et de tous ces tas d'infamies semblables à des cadavres que voiturent leurs flots, deviendront tout à coup le foyer d'une putréfaction animale universelle dont les résultats épouvantables sont plus faciles à imaginer qu'à peindre!!...

Alors, quand le vent de mer fauchera les populations des empires comme l'incendie l'herbe sèche des prés, le moment sera venu pour les sages de remettre sur le tapis la question du lamantin et du phoque, agitée jadis par les fous. Alors quelque hardi penseur se lèvera peut-être pour flétrir la sottise des gouvernements d'autrefois qui, trouvant que le mal ne marchait pas assez vite, encourageaient par des primes la pêche de la baleine. *O vanas hominum mentes!* Enfin, quoi qu'il arrive, j'aurai accompli mon devoir d'avertisseur public. Trois fois malheur à ceux qui ne m'entendront pas!

L'indifférence des modernes à l'endroit de la conquête du cétacé me semble d'autant plus coupable qu'il paraît presque démontré, par une myriade de preuves tirées de la mythologie grecque, que l'antiquité a connu le secret de la domestication du dauphin. Virgile, Ovide, Orphée, Homère, Hésiode, toutes les autorités les plus respectables des vieux temps s'accordent en effet sur l'existence des troupeaux de Neptune, qu'ils font même garder par le devin Protée, un prestidigitateur de première force, qui ne fait pas mentir le proverbe que tous les bergers sont sorciers. Or, de quels monstres marins devaient se composer ces troupeaux authentiques, sinon des variétés de cétacés et de phoques les plus connues dans les parages de l'Archipel, et notamment du dauphin macrocéphale, dont le pinceau des peintres et le ciseau des sculpteurs nous ont transmis les traits légèrement embellis. Je le demande à toutes mes lectrices de bonne foi, est-il supposable que tous ces historiens, que ces analogistes subtils, ces gens de sens, de sagesse et d'esprit, eussent associé le dauphin à leurs fêtes, à leurs jeux, à leurs arts, voire à l'illustration de leur gloire nationale, s'ils n'avaient jamais eu à se louer de ses rapports avec lui? On ne se jette pas ainsi à la tête des bêtes sans avoir une raison. Je ne saurais, pour mon compte,

exiger de preuve plus magnifique de l'amabilité du dauphin et de son goût passionné pour la musique que cette histoire touchante du sauvetage d'Arion, exécuté par un de ces intelligents souffleurs, à la vue de tout un peuple rassemblé sur la plage... Pline le naturaliste, qui n'était pas un poëte, puisqu'il n'écrivait pas en vers, Pline, qui était payé par son gouvernement pour étudier les bêtes, corrobore de son témoignage de savant officiel l'opinion des Grecs sur les mœurs sociables du dauphin : « Non-seulement, écrit-il, le dauphin est ami de l'homme et de la musique, comme le lézard, mais il aime à choisir parmi les noms qu'on lui offre, et le sobriquet qu'il préfère est celui de *Simon*, parce que... il est camard. » Le même a constaté que ce cétacé gastrosophe nourrissait une passion profonde pour le vrai biscuit de Reims saturé de vieux bordeaux. Ce goût certainement est d'une honnête bête.

Si les archipels d'aujourd'hui étaient peuplés, comme ceux de jadis, de Néréides et de Sirènes, vous verriez les dauphins revenir à l'homme comme jadis, et répondre complaisamment à l'appel de leurs noms. Il ne manque à beaucoup de bêtes que de connaître la femme pour fraterniser avec l'homme.

Le faucon, qui est la plus noble et la plus intelligente de toutes les créatures ailées, fait commerce d'amitié depuis soixante siècles avec l'homme ; mais toutes ses préférences de cœur sont pour la femme. L'histoire de la fauconnerie est pleine d'exemples remarquables de ces attachements passionnés. Ici, c'est un gerfaut qui ne veut pas voler loin des yeux de sa maîtresse, qui n'obéit qu'à sa voix, qui ne veut pas se poser sur un autre poing que le sien, à l'instar de Bucéphale, qui n'admettait d'autre familiarité que celle d'Alexandre. Une autre fois, c'est un sacre qui renonce à chasser en public et se retire dans un désert, parce qu'il a manqué sa proie devant celle dont il ambitionnait l'estime. On en cite un qui se laissa mourir pour avoir été remplacé dans les bonnes grâces de sa maîtresse par un rival heureux. Aussi le faucon fait-il admirablement dans les vieux tableaux, au poing des châtelaines. Les beaux jours de la fauconnerie sont contemporains par toute l'Europe des beaux jours de la chevalerie. Cet art atteint son apogée, en France, à l'époque où régnaient Diane de Poitiers, Marie Stuart, Marguerite de Navarre,

Gabrielle d'Estrées, Marion de Lorme, Anne d'Autriche, où Catherine de Médicis, la grande chasseresse, réalisant l'idéal de la fable, à la chasteté près, qu'elle n'exigeait pas de ses compagnes, parcourait les forêts, les montagnes et les plaines, suivie d'un escadron de nymphes de vingt ans.

Tous les jolis oiseaux ont au cœur une passion malheureuse pour la femme; tous désirent ardemment être appelés à orner et à habiter sa demeure. L'exemple de l'apprivoisement des ramiers des Tuileries en dit plus sur ce point que les plus longs discours.

Les ramiers, à l'état naturel, sont les oiseaux des bois les plus défiants, les plus farouches, les plus inabordables; cependant leur humeur sauvage a fondu comme neige à la douce chaleur du foyer d'attraction qui s'appelle, dans toutes les langues européennes, la femme de Paris. Je suis peut-être le premier historien qui n'ait pas craint de révéler aux jeunes beautés de ma patrie cette preuve merveilleuse de la toute-puissance de leurs charmes.

Les ramiers sont les oiseaux chéris de la Vénus aphrodite, de nobles et élégantes créatures qui admettent, avec les socialistes de la meilleure école, que le bonheur est la destinée des êtres et que le bonheur est d'aimer. Un beau jour de printemps, il y a de cela un siècle ou deux, le hasard en amena quelques-uns sous les ombrages du château royal des Tuileries; ils virent et entendirent, et se fixèrent pour toujours dans ces lieux sympathiques à leurs secrètes attractions.

L'influence magique qui retint ce jour-là, sous les marronniers des Tuileries, les oiseaux de Vénus, et qui les y fixa depuis, ne fut pas seulement le charme personnel des hôtesses de céans, mais encore et surtout l'écho des paroles d'amour qui se croisaient sous ces voûtes mystérieuses, et le parfum de jeunesse et de bonheur qui s'exhalait de ce milieu de jolies femmes et de jolis enfants qui viennent là pour aimer, sautiller et jouir. Si l'oiseau voyageur, qui avait le droit de choisir entre vingt capitales, a choisi pour sa résidence de prédilection le jardin de Paris, c'est parce que la beauté qui *l'honore par ses pas* était douée d'un attrait de séduction suprême; c'est parce que la grande allée des Tuileries a été de tout temps la véritable cour d'amour du monde européen. Je sais bien

que je tombe dans les redites, et qu'il y a bel âge que tous les hommes de goût de la France et d'ailleurs ont accepté la suzeraineté de la beauté parisienne; mais il manquait à cette opinion unanime de l'homme la sanction de l'opinion du ramier, juge souverain en matière d'amour.

Aujourd'hui, ces ramiers farouches circulent familièrement au milieu des promeneurs, et s'humanisent jusqu'à recevoir et à se disputer, comme de simples moineaux-francs, les miettes de pain qu'on leur jette. C'est le spectacle qui m'a le plus vivement frappé la première fois que j'ai mis le pied dans le jardin de Le Nôtre; c'est encore celui qui m'y attache le plus. Hélas! pourquoi le gouvernement français, qui protége les amours des ramiers dans un jardin gardé et privilégié de sa capitale, n'a-t-il jamais songé à étendre à tous les autres oiseaux et à toutes les autres localités de la France les bénéfices de sa tutelle? L'entreprise est si facile, le succès est si sûr, après la conquête du ramier!

J'aurais le droit de répondre à l'économiste moral et politique qui hausse les épaules de pitié en lisant ce passage, que je n'écris pas pour lui; mais j'aime mieux lui apprendre que l'apprivoisement du ramier, effectué aujourd'hui à Paris, demandait cent fois plus d'efforts, d'intelligence et de temps, que la solution du fameux problème de Malthus, qui l'intrigue depuis vingt-cinq ans, et que je me charge de faire comprendre en moins de deux minutes au plus sourd, à l'aide de la rose double, d'une carpe ou d'un lapin.

Il est bien certain que si l'homme est parvenu, à force de persévérance et d'égards soutenus, à dompter la sauvage humeur des ramiers et à les faire manger dans la main, il réussira sans peine à rallier à son service tous les autres oiseaux, qui ne demandent peut-être qu'à lui voir faire le premier pas pour faire le second. Mais que l'homme n'oublie pas que l'initiative de tout ralliement de ce genre appartient exclusivement à la femme.

Cela est si vrai que, s'il plaisait à quelque stupide pacha de police d'interdire le jardin des Tuileries aux jolis enfants et aux jolies femmes de Paris, pour en faire un champ de manœuvre ou une succursale de la Bourse, tous les ramiers auraient déserté avant six mois leur Paradis perdu. Les ramiers ont quitté le Luxembourg

depuis le jour néfaste où la noble promenade consacrée aux amours et aux études de la jeunesse a vu s'élever dans son enceinte d'ignobles baraques de campement, où le pantalon rouge a envahi les allées solitaires, et où le commandement : *Joue, feu!* a remplacé les éclats de la joie enfantine.

A dater de ce jour, tout ce qui restait de ramiers au Luxembourg prit son essor vers la forêt lointaine. Ils attendent là-bas que la démocratie triomphe, pour rendre au jardin du peuple-roi ses parures naturelles, ses couples d'amoureux, ses couples de ramiers.

Ainsi, les ramiers affectionnent les Tuileries parce que les cœurs aimants, dont la colombe est l'emblème, y sont en majorité, et parce qu'il s'exhale de cet ardent milieu un parfum d'amoureux bonheur qui correspond à leurs intimes sympathies, les attache et les charme; et ils abandonneraient les ombrages du grand bassin, si ces allées privilégiées cessaient d'être le rendez-vous habituel d'une société élégante et choisie et s'occupant exclusivement d'aimer.

Je préviens loyalement mes lecteurs que l'histoire des oiseaux, comme celle des abeilles, des fourmis et des fleurs, est un sujet d'études fécond en rapprochements peu agréables pour l'homme. L'histoire des oiseaux prouve, en effet, que toute grande pensée vient du cœur... et que le cœur tient plus de place chez la femme que chez l'homme... et que, si la femme est moins forte que celui-ci en géométrie et en thème, elle lui est supérieure dans toutes les fonctions où les affectives sont en jeu, comme l'amour et la danse, le drame et l'opéra. Qu'est-ce qu'un acteur auprès d'une actrice? Rien ou fort peu de chose. Dieu, en faisant la poitrine plate à l'homme, lui a évidemment interdit les plus beaux mouvements oratoires.

L'histoire des oiseaux a confirmé pour moi une grande vérité que tous les enfants heureux ont pu entrevoir dans leur bas âge, à travers les baisers et les adorations de leur mère, à savoir que de tous les amours, le plus sublime et le plus éthéré est l'amour maternel. Ce n'est pas la faute de l'homme, soyons juste envers lui, si Dieu n'a pas voulu lui graver ce sentiment dans le cœur; mais il est de fait que sa conformation et sa nature s'opposent à ce que ce sentiment germe et se développe en lui. La mère aime *son* enfant,

l'homme n'aime que l'enfant d'*une* autre. C'est Abraham qui consentit à faire griller son fils, soi-disant pour être agréable au Dieu juif, et qui ne rougit pas de s'en vanter plus tard, comme d'un acte méritoire. Jamais un Dieu humain n'aurait osé demander à une mère de brûler son enfant. Je fais observer à ce propos que les dieux de la Grèce étaient plus femmes que celui de la Judée, car ils infligèrent un supplice épouvantable à Tantale, qui n'avait pas commis d'autre crime que celui d'Abraham, à cette différence près qu'il avait mis son fils à l'étuvée au lieu de le rôtir.

Je ne crains pas d'afficher ma ferveur pour le culte de Cupidon, et je ne reculerais pas, au besoin, devant l'apologie de l'amour que symbolise l'ellipse aux foyers convergents; mais la ferveur de ce zèle ne saurait m'empêcher de voir que dans cet amour elliptique, le plus sensuel et le plus égoïste, on s'aime chacun pour soi. Or, comme il y a plus de bonheur que de mérite à être heureux, je consens à envier le bonheur des amants, mais je ne peux pas admettre qu'on leur décerne pour ce fait un prix de mérite quelconque. Non, l'idéal de la tendresse ne réside pas dans l'amour elliptique. Le beau idéal de la tendresse est d'aimer pour eux ceux qu'on aime et de s'attacher aux gens en proportion des maux qu'ils vous ont fait souffrir. Et je ne connais en ce monde que les mères pour aimer de la sorte, pour idolâtrer leur progéniture en raison directe de la laideur et des imperfections d'icelle, et pour s'attacher de préférence à celui de leurs petits dont l'éducation leur a coûté le plus d'angoisses, de pleurs et d'insomnies. L'homme a bien ses raisons pour être jaloux de la femme.

J'ai vu de jeunes mères, âgées de vingt ans au plus, et parées pour le bal, renoncer à leur toilette et aux espérances les plus légitimes de succès, et dépouiller en pleurant leur armure de bataille pour obéir aux caprices féroces de marmots sans pitié qui s'étaient habitués à ne pouvoir dormir que leur mère *ne fût là et leur main dans sa main*. Et des larmes d'admiration me sont venues aux yeux au spectacle de cette résignation de martyre. Trouvez-moi d'autres amours pour se faire obéir ainsi.

Trouvez-moi dans toutes vos histoires une illusion plus naïve, plus sublime que celle de cette pauvre mère à qui un instituteur

désolé écrit pour l'engager à retirer son fils de pension, *attendu qu'on ne peut rien lui apprendre,* et qui trouve dans cette confidence la preuve sans réplique *que son enfant sait tout.* Je ne pardonne pas à l'histoire d'avoir oublié d'enregistrer dans ses annales le nom de la digne femme, plus digne certainement de passer à la postérité que celui de Cornélie mère des Gracques.

La tendresse de ces mères est capable de tout. On s'est beaucoup moqué, dans le monde, de l'admiration enthousiaste du hibou pour ses petits; c'est à tort. Le hibou est de bonne foi, quand il dépeint à l'aigle, son ami de fraîche date, la beauté sans seconde de sa progéniture. Toutes les vraies mères et tous les oiseaux en sont là. Trop heureux le hibou, emblème de l'imposture religieuse et de l'obscurantisme, s'il n'avait sur la conscience d'autre crime que l'exagération de la tendresse maternelle!

Ce doit être une grande jouissance que celle de l'amour maternel, puisque les dieux furent jaloux jusqu'à la folie furieuse du bonheur de Niobé!

La nature, qui ne crée rien sans motif, a symbolisé le charme tout-puissant de cette affection sainte par le parfum suave et pénétrant qu'elle a donné à la jonquille, emblème de la tendresse maternelle. Beaucoup de jeunes mères, qui préféraient l'odeur de cette fleur adorable à celle de l'œillet et même à celle de la rose, sans savoir pourquoi, me sauront quelque gré peut-être de leur avoir expliqué la raison de leur prédilection instinctive.

Cette puissance de favoritisme ou rayonnement d'attraction, dévolue par Dieu à la femme et devant qui tout s'incline, homme et bête, n'est pas seulement le caractère qui trahit l'essence supérieure de l'être, c'est encore le signe révélateur de la mission glorieuse, le cachet du vase d'élection.

La vierge de Nanterre, qui chassa les Huns de Paris, avait le don de charmer les bêtes comme son homonyme de Brabant, dont les tribulations vous ont fait verser tant de larmes au spectacle des ombres chinoises. Jeanne d'Arc, qui chassa l'Anglais de France, et qui était aussi bergère de son métier, ne pouvait faire un pas dans la plaine sans voir accourir autour d'elle toutes les créatures du bon Dieu.

« *Quand elle étoit petite et qu'elle gardoit les brebis, les oyseaulx des bois et des champs, quand elle les appeloit, ils venoient manger son pain dans son giron comme pricez.* » (Journal d'un bourgeois de Paris.)

Jocelyn dit de Laurence :

« *Il* me montre.....

Les oiseaux qu'il a pris en leur jetant du grain,
Et les chevreuils privés qui mangent dans sa main;
Car, soit par préférence, ou soit par habitude,
Tous ces doux compagnons de notre solitude,
Biches de la montagne, élans, oiseaux des bois,
Accourent à sa vue et volent à sa voix. »

Jocelyn ne sait pas encore en ce moment que Laurence est une femme; mais les biches de la montagne et les oiseaux des bois en savent plus long que l'amoureux, et ils n'ont pas eu besoin, pour distinguer la jeune fille du jeune homme, qu'on leur mît les points sur les i.

George Sand, la première plume de ce temps (une plume sans barbe), aime à choisir aussi ses héroïnes étranges parmi ces types supérieurs de favoritisme qui portent leur royauté écrite sur leur front, et dont le charme irrésistible s'impose à première vue à tout ce qui respire.

Les deux Geneviéves, Jeanne d'Arc et les autres, sont autant de créatures ravissantes choisies par Dieu pour accomplir de grandes choses, autant de vases d'élection!

On rencontre tous les jours, dans le monde, des blondes et des brunes adorables qui, pour n'être pas des Jeanne d'Arc et des Geneviève de Brabant, n'en possèdent pas moins le don de fascination à un degré très-redoutable et qui, du premier regard, posent le pied sur vous.

Mais vainement les romanciers de l'un et de l'autre sexe, historiens distingués du cœur, ont mis leur imagination à la torture pour inventer des types masculins de favoritisme. Leurs efforts ont échoué; les plus heureux n'ont abouti qu'à de vulgaires héros de mélodrame ou de cour d'assises, tous plus ou moins escrocs, corsaires ou assassins; et c'est à grand'peine si dans toute cette bande de Leones-Leoni, de Lovelaces, de Szaffies et d'Horaces Beuze-

vals, on trouverait un seul fascinateur capable de charmer un pigeon.

Alexandre-le-Grand, qui charmait les chevaux, et dont le corps exhalait la senteur de la violette, est le plus illustre type de favoritisme dont l'histoire ancienne fasse mention; mais Alexandre avait le malheur d'être roi, et qui peut nous garantir qu'on ne l'ait pas flatté, à l'instar de Henri IV et de Louis XIV, dont le corps n'exhalait pas une odeur de jasmin?

Saint François d'Assise, que les oiseaux du lac Rieti suivaient avec amour, et qui était obligé d'aller reporter dans les bois les faons des biches qui s'obstinaient à se réfugier dans ses bras; saint François d'Assise, qui faisait nicher les tourterelles partout où il voulait, voire sur son bâton, qu'il avait soin préalablement de transformer en orme ou en chêne touffu; saint François d'Assise, qui fut vaincu par un rossignol dans une lutte musicale; saint François d'Assise, qui avait l'oreille de toutes les bêtes, eut malheureusement la faiblesse de céder aux exigences de son époque et de faire des miracles, ce qui a tué sa gloire; car depuis qu'il a été démontré que jamais miracle ne s'était accompli en ce monde sans l'autorisation de la police, ce don des miracles ne peut plus que nuire à tous ceux qui s'en sont servis.

Je ne connais qu'un seul homme dans l'histoire moderne qui ait possédé à un degré remarquable la puissance de favoritisme : c'est Léonard de Vinci, qui mourut au château d'Amboise ou de Fontainebleau dans les bras de François Ier. Léonard de Vinci ne fut pas seulement un peintre de la taille de Raphaël et de Rubens, un grand sculpteur et un grand architecte comme Michel-Ange, un grand ingénieur comme Vauban, un grand compositeur comme Rossini, un grand instrumentiste comme Liszt; Léonard de Vinci joignit à tous ces génies le don plus singulier et plus rare de captiver à première voix les coursiers les plus indociles, de se faire suivre et accompagner par tous les oiseaux dans les bois, de passionner pour ses propres goûts tout ce qui l'approchait, hommes ou femmes. L'arrivée de Léonard de Vinci à la cour galante de François Ier (1515) fut le signal d'une révolution radicale dans le costume des deux sexes; et pour la première fois dans l'histoire, on vit des femmes,

des femmes de Paris, emprunter à un homme, à un étranger, à un vieillard, un moyen d'ajouter à l'éclat de leurs charmes. Les biographes de Léonard n'ont pas assez admiré cette page glorieuse de la vie du grand artiste.

Léonard de Vinci écrivait de droite à gauche, suivant la méthode orientale. S'il n'a pas converti à cet usage les gentilshommes de la cour de France, cela vient probablement de ce que les gentilshommes de cette époque se faisaient honneur de ne savoir écrire ni signer.

L'enfant qui tient encore de sa mère la grâce, la naïveté, la douceur et la voix argentine, inspire aussi à l'oiseau, comme au chien, de vives sympathies. L'amour des oiseaux, en revanche, est la première passion sérieuse de l'enfance. Elle lui vient à l'heure où le besoin de l'éducation de l'âme ou de l'instruction se fait sentir. C'est la première fenêtre qui s'ouvre dans l'entendement de l'homme sur le monde extérieur. Les larmes que l'enfant verse sur la mort du moineau chéri sont pour lui le premier enseignement de la loi de solidarité qui relie tous les êtres.

On accuse les enfants de dépenser trop d'oiseaux. C'est la faute de l'éducation qu'on leur donne, bien plutôt que l'indice de leur méchant naturel. Si les instituteurs de l'enfant, au lieu de travailler à abrutir sa jeune intelligence par des exercices mnémotechniques insipides et rebutants, s'ingéniaient à lui enseigner tout d'abord les arts qui parlent à son cœur, comme l'équitation, le jardinage, l'art d'élever les lapins et les petits oiseaux, on ne tarderait pas à voir sortir de nos écoles une foule d'écuyers valeureux, de savants naturalistes et d'éleveurs experts, dont l'émulation produirait de magnifiques résultats. De telles pépinières fourniraient à en revendre des Bakewels, des Franconis et des Cuviers de douze ans, qui s'attacheraient à la science en raison du succès de leurs efforts ; et alors les pauvres bêtes, objets de leur affection, ne seraient plus, comme aujourd'hui, les victimes nées de leur ignorance et de leur gaucherie. Si l'enfant de nos écoles paraît être sans pitié pour les petits oiseaux, dont il déniche les nids avec une indifférence barbare, c'est qu'il ne sait pas toutes les peines que leur éducation coûte, de même qu'il prend plaisir à casser les barreaux de chaises, parce qu'il n'en a jamais tourné, et à briser les tiges de fleurs, parce qu'il n'en a jamais

planté. Faites de lui un éleveur, un tourneur, un jardinier, vous en ferez en même temps un conservateur exagéré des oiseaux, des bâtons de chaises et des fleurs. Les enfants du phalanstère, qui exercent dès l'âge de sept à huit ans une demi-douzaine de professions honorables, poussent jusqu'au fanatisme l'esprit de conservation, et attachent un certain point d'honneur à faire durer leurs culottes des espaces de temps infinis.

Je ne sache pas de spectacle plus émouvant, plus intéressant pour l'enfant, que celui de l'éducation d'une nichée de chardonnerets, de pinsons, de mésanges. Le souvenir du premier nid d'oiseaux que j'aie trouvé tout seul est resté plus profondément gravé dans ma mémoire que celui du premier prix de version que j'ai remporté au collége. C'était un joli nid de verdier avec quatre œufs gris-rose historiés de lignes rouges comme une carte de géographie emblématique. Je fus frappé sur place d'une commotion de plaisir indicible qui fixa pendant plus d'une heure mon regard et mes jambes. C'était ma vocation que le hasard m'indiquait ce jour-là.

Je sais des gens qui courent après l'or pour acheter des plaisirs, des vins vieux, des femmes jeunes; je sais des épiciers qui se damnent à vendre de fausses denrées à faux poids, pour avoir sur leur fin une voiture qui jette de la boue aux piétons; je connais des imbéciles qui économisent dans leur jeunesse pour avoir une superbe fortune à manger quand ils n'auront plus de dents. Je remercie le ciel d'avoir détourné de mon âme ces ambitions vulgaires. Si j'ai désiré quelquefois les faveurs de Plutus, comme on dit en rhétorique, si j'ai bâti comme tout le monde mon château en Espagne, c'était uniquement pour être maître d'aller chercher des nids dans les cinq parties du monde. A l'heure qu'il est, je n'envie encore qu'une gloire, celle des Levaillant, des Audubon et des Adulphe Delegorgue. Au temps où je me faisais de Dieu la plus folle des idées, m'imaginant que l'ordonnateur suprême des mondes était toujours disposé à troubler l'ordre immuable des choses pour faire plaisir au premier venu qui lui adressait sa prière, je ne lui demandais qu'une seule grâce, celle de me laisser donner en mourant mon nom à un oiseau.

Mais Dieu propose, hélas, et le père dispose. Dieu vous avait mis

au cœur l'amour des oiseaux et du vagabondage; Dieu vous avait donné le don merveilleux de percer la feuillée la plus obscure pour y découvrir des nids de merle; il avait joint à cette faveur, qu'il n'accorde pas à tous, un besoin prodigieux de mouvement, une inquiétude perpétuelle dans les jambes... Votre père a fait de vous un géomètre ou un receveur des domaines.

Cependant cette passion immodérée des forêts et des eaux, cette faculté divinatoire supérieure qu'exige l'art de trouver les nids, étaient bien pour vous les révélations d'une destinée brillante. Cette ardeur de vagabondage, cette propension décidée à la vie de bohème et à l'étude des choses de la nature, indiquaient que vous étiez né voyageur, cosmopolite, naturaliste, pionnier, chasseur; que votre place était à vous geler les orteils aux pics neigeux des Andes ou à vous vitrifier le regard à la brûlante réverbération des sables du désert, et non à croupir dans l'infect bourbier des grandes villes, à l'attache d'un bureau. Mais la société marâtre sous les lois de laquelle vous vivez, et qui ne tient pas note de ces révélations mystérieuses, n'a pas jugé à propos de tirer parti de votre dévouement à la science, de votre amour chevaleresque du péril et de l'inconnu qui fait les héros de haut titre. Non-seulement la société a dédaigné de profiter de vos aptitudes précieuses, mais quelquefois elle vous a imputé à crime les indices innocents de vos capacités. Dans votre besoin insatiable de mouvement, elle n'a vu qu'une menace pour la paresse d'autrui; dans votre passion pour l'étude des vraies sciences, qu'un danger pour l'étude des fausses. En foi de quoi elle s'est insurgée contre la volonté de Dieu qui mesure les attractions aux destinées des êtres; et elle a brisé sans pitié votre gracieuse originalité, sous prétexte d'assouplir votre nature rebelle. Hélas! les misérables éducateurs auxquels elle remet le soin de vous défaire ne réussissent que trop bien dans leur tâche de Procuste; ce qu'il est facile de constater en se regardant dans une glace au sortir du collége. Mais il arrive alors qu'à la vue de l'état dans lequel cette éducation civilisée vous a mis, la fureur vous emporte, et que, prenant en exécration cette société à rebours, vous lui rendez guerre pour guerre. Il arrive que vous renouvelez à neuf ans, contre Rome et contre toute espèce d'autorité, le serment d'Annibal, et plus tard que vous vous

faites, suivant les circonstances et les localités, braconnier, contrebandier, feuilletoniste..... Et voilà comme les âmes se gagnent au Satan des révolutions!

Et moi aussi, *Anch'io*, j'étais né pour parcourir le monde et pour lire un jour mon nom gravé au-dessous de celui de quelques oiseaux rares dans les galeries vitrées du Muséum d'histoire naturelle! J'étais né pour gagner le prix de la gazelle mélampyre ou celui du touraco blanc, et non pas des prix de thème! Et plus d'une fois j'ai maudit la tendresse inconsidérée de l'auteur de mes jours, du fond de mon obscurité et de ma gloire perdue!

Alors..... par suite de la fatale direction des études, l'art de trouver les nids n'a plus été qu'une carrière semée de ronces et d'épines, féconde en déceptions et en déchirements; un talent qui pour mener haut quelquefois, conduit bien rarement à la fortune ou à la célébrité dans le temps où nous sommes. Triste réalité à confesser pour l'observateur persévérant qui fit de cette étude ingrate la principale occupation de sa vie!

Un jour, la raison et les mœurs, plus fortes que la loi, prendront sous leur égide tutélaire les amours de tous les oiseaux amis de l'homme, et l'art de trouver les nids sera partie intégrante de l'éducation de l'enfant. Quelle fête ce sera alors au printemps, dans les buissons, dans les vergers, dans les forêts, dans les plaines! Quel contraste avec le silence et la désolation de nos bois d'aujourd'hui! car un bel arbre sans nid, c'est le jardin des Tuileries sans la femme parisienne, la pelouse sans l'enfant, le mois de juin sans les roses, la jeunesse sans l'amour. J'ai rompu sans retour avec le bois de Meudon, depuis que j'y ai passé une journée entière du mois de mai sans y entendre chanter un rossignol.

Pour les femmes, les enfants, les amoureux, les poëtes, la nature est sans charme quand elle est sans oiseaux. L'oiseau est de toutes nos fêtes; il foisonne dans les jardins d'Alcine comme dans les tapisseries à ramages. L'imagination de l'homme en fait l'inséparable compagnon de ses joies et de ses félicités. Les esprits les plus indifférents par état aux harmonies de la nature partagent même à l'égard de l'oiseau beaucoup d'opinions de l'artiste. J'ai connu des banquiers et des fabricants d'assiettes plates qui tenaient aux fai-

sans de leurs parcs avec autant d'amour qu'à leurs billets de caisse. J'ai trouvé plus d'une fois des volières admirablement meublées dans des villas charmantes habitées par des épiciers en retraite, anomalie qui s'explique par l'habitude qu'ont les gens de cette classe de prendre femme au-dessus d'eux.

Par une raison analogue, mais contraire à la précédente, le signe de la région maudite est l'absence de l'oiseau. Les Arabes, qui sont poëtes, et les Grecs, qui le furent, emploient la même image pour exprimer le caractère de malédiction empreint par la colère céleste aux rives de la mer Morte ou de l'Averne ; ils disent qu'aucun oiseau ne passe et ne s'arrête sur ces bords désolés.

La sympathie universelle des âmes tendres pour l'oiseau a deux puissants mobiles dont l'homme jusqu'ici ne s'est pas assez rendu compte, mais sur lesquels il ne m'est pas permis de garder le silence. Voici que nous touchons, en effet, au vif de la morale de ce livre, et que nous allons sonder l'esprit des bêtes dans toute sa profondeur.

Le premier mobile de la sympathie de l'esprit humain pour l'oiseau est un mobile presque instinctif; c'est la révélation secrète de la loi de solidarité qui nous avertit que la plupart des oiseaux sont des auxiliaires naturels que Dieu nous a donnés pour protéger nos vergers, nos moissons, notre sommeil, ou bien pour égayer nos domiciles, pour charmer nos palais, nos oreilles, nos yeux. C'est une sympathie qui court au-devant de l'analogie passionnelle, laquelle doit restituer un jour à chaque bête son rôle et son utilité spéciale, et faire rentrer tous les ordres d'animaux dans la voie de leurs destinées harmoniques. C'est la sympathie mystérieuse qui enfanta dans les religions anciennes le culte de l'ibis, du crocodile et du chien.

Il n'est pas de peuple, en effet, qui n'ait eu ou qui n'ait encore ses oiseaux sacrés, à commencer par l'Inde, par la Chine et l'Égypte, c'est-à-dire par les contrées les plus anciennement civilisées du globe, et qui furent le berceau des arts et de la science. Le culte que les Égyptiens vouèrent à l'ibis et à l'épervier était basé, comme celui du bœuf Apis ou du chien Anubis, sur la reconnaissance, l'excuse la plus plausible et la plus dangereuse peut-être de toute

idolâtrie. Sans l'ibis et sans l'épervier, destructeurs acharnés des reptiles et des grenouilles que multiplient outre mesure les périodiques inondations du Nil, la vallée de ce fleuve n'eût pas été habitable, et il fût advenu de la fertile Égypte ce qui advint une fois de notre riche colonie de la Martinique, d'où le trigonocéphale expulsa les premiers colons.

Les peuples de l'Amérique du Sud chargent certaines espèces de vautours, l'Urubu et le Caracara, d'opérer l'enlèvement de toutes les immondices d'origine quelconque qui déshonorent la voie publique, et ces omnivores, non moins intelligents qu'insatiables, remplissent les fonctions répugnantes qu'on leur a assignées avec un zèle et une régularité au-dessus de tout éloge. Il y a des Urubus ambitieux qui ont des actions dans les entreprises de curage de cinq ou six localités différentes, distantes quelquefois l'une de l'autre de 50 à 100 kilomètres (25 lieues), et qui n'oublieraient pas, pour un empire, de se rendre chaque jour, à heure fixe, sur tous les points de leur cantonnement. La périodicité de ces visites est même si régulière qu'elle sert de montre aux indigènes pour mesurer le temps. On cite des Urubus qui ont été ainsi vingt ans sans avancer ni retarder d'une seconde, et Bréguet a fait plus d'un chronomètre qui eût porté envie à cette régularité. Le Caracara accompagne le voyageur et le chasseur dans la solitude pour leur tenir compagnie à table et recueillir les débris de leurs festins ; ce qui a fait dire qu'il était impossible dans ce pays-là de voyager seul.

La personne du Caracara et celle de l'Urubu sont inviolables et sacrées au Mexique, à la Guyane, dans la Terre-Ferme. Il en est de même pour le Secrétaire ou Messager du cap de Bonne-Espérance et le Cariama de l'Amazone, deux espèces fort voisines, que la nature a armées des hautes jambes de la cigogne et du bec crochu de l'aigle, pour qu'elles triomphassent plus aisément des reptiles venimeux.

L'Agami ou oiseau trompette de Cayenne a témoigné le plus vif désir de conduire les troupeaux aux champs. Le Héron garde-bœuf d'Algérie ne demande qu'à justifier son titre. Le Cormoran et le Pélican, qui sont les plus habiles de tous les oiseaux pêcheurs, attendent, comme la loutre, que l'homme leur dise un mot pour traiter avec lui.

L'Inde, l'Orient, l'Afrique, ont des vautours ; la Russie, des corbeaux familiers qui s'acquittent aussi, tant bien que mal, du service de la petite voirie dans les villes, et de la destruction des mulots et des larves de coléoptères dans les campagnes. L'Allemagne, la Suisse, les Pays-Bas, la Hollande, l'Algérie, la plupart des contrées de l'ancien continent, révèrent la Cigogne, cousine germaine de l'Ibis égyptien, et apte à rendre à l'homme les mêmes services que lui. Un préjugé populaire, raisonnable cette fois, attache un signe de protection divine à l'élection de la cigogne ; on dit qu'elle porte bonheur comme l'hirondelle à la maison qu'elle a choisie pour y établir sa demeure semestrielle. La Hollande, amie de la cigogne et du héron, a en outre ses vanneaux, qui protégent ses digues contre la multiplication des tarets perce-bois, mais que les lois de ce pays ne protégent pas suffisamment contre le fusil et le filet. L'hirondelle, douce compagne du foyer domestique du pauvre, et qui a reçu mission de purger l'atmosphère de tous les insectes ailés qui troublent le repos du travailleur, l'hirondelle a sa légende sainte dans les annales poétiques de toutes les nations de l'hémisphère septentrional. Les chardonnerets, les pinsons, infatigables échenilleurs des vergers, attendent encore la leur ; les linots, qui défendent la vigne contre l'invasion de la pyrale, le moineau franc, qui fait au hanneton une guerre cruelle, ont droit à notre gratitude au même titre que l'hirondelle, le vanneau et la cigogne.

Toutes ces bonnes créatures sont dans la joie de leur âme, quand elles peuvent déployer au service de l'homme les divers talents que leur a départis la nature. Seulement, il est douloureux de songer que l'homme n'a encore su tirer qu'un bien faible parti de ces dispositions obligeantes, et que, sur sept à huit mille espèces d'oiseaux environ qui peuplent cette planète, on en compte douze à peine qui soient *domestiquées* et vingt *auxiliaires*. Me faut-il avouer que ma patrie, la France, n'a plus un nom à mettre dans la dernière des deux catégories ?

Le second mobile de la sympathie de l'espèce humaine pour l'oiseau prend sa source aux plus hautes régions de l'intelligence humaine. Ce n'est plus, comme le premier, une sorte de réaction logique de l'égoïsme ; c'est au contraire l'inspiration de l'esprit

d'unitéisme, c'est-à-dire du plus noble sentiment qui soit au cœur et au cerveau de l'homme.

Nous admirons l'oiseau pour son obéissance à la loi de Dieu, parce que le ménage de l'oiseau est le plus magnifique exemple du ménage harmonien que nous rêvons pour nous ; parce que chez l'oiseau, comme dans toute politique bien organisée, comme dans la ruche et dans la fourmilière, c'est la galanterie qui distribue les rangs. Nous admirons l'oiseau pour la pureté de ses mœurs, pour la sagesse de sa législation, qui a investi de la direction suprême du mouvement social la femelle, l'être producteur et travailleur par excellence.

En effet, nous comprenons tous d'instinct que la femme est une créature plus parfaite que l'homme, bien avant que le raisonnement nous ait démontré cette vérité de sentiment plus claire que la lumière du jour. Il est bien évident que nous n'adorerions pas la femme si elle ne valait pas mieux que nous et que nous ne la chargerions pas de porter à Dieu nos prières, si nous ne savions pas sa parole plus agréable à Dieu.

Nous croyons à la supériorité de l'essence féminine, parce que cette supériorité nous frappe comme elle frappe les bêtes ; parce que c'est la femme qui porte plus particulièrement le caractère du genre humain ; parce que l'homme peut rester beau dans le vice, dans l'orgie, dans le meurtre, tandis que la moindre atteinte portée à la beauté morale de la femme la dégrade et fait pleurer les anges.

Nous sentons d'instinct que la femme, qui est sortie des mains du Créateur après l'homme, a été faite pour commander à celui-ci, comme celui-ci est né pour commander aux bêtes qui sont venues avant lui. C'est pour cela que nous cherchons toujours, quand nous sommes jeunes et purs, à deviner les désirs de la femme pour prévenir ses ordres. Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, on le fera.

Nous lisons dans la grâce des mouvements de la femme, dans l'élégance idéale de ses formes, dans la délicatesse des teintes de sa chair, qu'elle a été créée pour la danse et pour le bonheur de nos yeux, et non pour le travail des bras, qui défigure le corps et fa-

tigue les traits; tandis que la conformation anguleuse et peu achevée de l'homme dénote évidemment qu'il a été façonné tout exprès pour les travaux pénibles et surtout pour découvrir la mesure de l'angle B A C inscrit à la circonférence.

Nous nous disons enfin que le sentiment qui inspire le bon mouvement, conseil instantané de Dieu, l'emporte autant sur la réflexion qui suggère le biais que le carquois de Cupidon sur la giberne du gendarme, — et que la sagesse, qui sortit un jour tout armée du cerveau de l'homme sous la forme féminine, n'a jamais atteint dans ses ascensions les plus audacieuses à la hauteur des aspirations d'unitéisme qui jaillissent du cœur de la femme en bouquet continu.

Or, dans notre soif ardente de justice et de bonheur, nous honorons l'oiseau du courage qu'il a, et que nous n'avons pas encore, de professer hardiment ses opinions passionnelles et de proclamer la supériorité du sexe qui attire sur le sexe qui est attiré.

L'oiseau est, en effet, de tous les êtres parlants le premier qui ait dit :

Le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine...

L'homme n'aurait pas trouvé une formule aussi simple et tenant en aussi peu de mots tant de choses, entre autres le secret des destinées heureuses et la loi du mouvement pivotal.

En ornithologie passionnelle, nous appelons cette formule la formule du Gerfaut.

Le gerfaut est un magnifique oiseau blanc aux yeux d'or. C'est le plus fort, le plus beau et le plus brave des faucons. La race des faucons est une race d'élite aussi remarquable par sa bravoure et son intelligence que par la puissance de son vol, et la première naturellement qui se soit ralliée à l'homme. Le gerfaut tient la tête dans l'ordre des oiseaux supérieurs, et porte la parole pour l'immense majorité des espèces dans toute occasion solennelle.

La formule du gerfaut est claire comme eau de roche et simple comme bonjour. Il est fort probable néanmoins que jamais la sagesse des hommes n'a écrit dans aucun décalogue, dans aucun traité de législation ou de philosophie, dans aucun code, dans aucune

charte, une proposition qui approche de celle-ci pour la sagesse et la fécondité, qui lui soit comparable pour le grandiose et la majesté du principe, pour l'ubicuité et l'immensité des conséquences.

La formule du gerfaut contient toute la science et toute l'histoire de l'avenir,... plus celle du passé,... plus la solution immédiate et radicale de toutes les questions épineuses auxquelles cette pauvre humanité se déchire depuis six mille ans, religion, politique, beaux-arts, littérature, etc., etc.

Je ne jalouse pas la sépulture de Newton, qui dort dans le caveau des rois, côte à côte de Georges III l'imbécile, pour avoir découvert que l'attraction sidérale agissait en raison directe des masses et inverse du carré des distances. Mais je me demande ingénument ce que l'on fera pour les découvreurs des lois du monde passionnel, si l'on décerne de tels honneurs aux découvreurs des lois du monde matériel. Car, enfin, il faut bien se pénétrer de cette grande vérité, que le mouvement passionnel est tout dans l'univers, et le mouvement matériel pas grand'chose; et que la plus minime découverte de l'ordre pivotal a mille fois plus d'importance pour une humanité que la découverte de tout l'ensemble du système matériel. Les habitants d'une planète comme la nôtre peuvent parfaitement se passer de savoir que leur domicile tourne autour du soleil avec une vitesse de 1,600 kilomètres à l'heure. Cette ignorance leur va même d'autant mieux qu'il leur est à peu près impossible de concilier l'idée de cette rapidité prodigieuse avec le fait de leur immobilité apparente; mais ce qui est formellement interdit à ces humains, c'est de vivre heureux une minute en dehors de la connaissance des lois de l'ordre passionnel. Donc, qu'on m'apporte un bout de vérité morale qui réussisse seulement à supprimer le héros, le bourreau et le mouchard, et je proclamerai l'apporteur de cette bonne nouvelle plus grand à lui tout seul que Newton, et Keppler, et Galilée, et Laplace, et que tous les flâneurs du firmament qui s'amusent aux bagatelles des astres. Si le Christ n'avait fait que révéler aux hommes les lois du mouvement sidéral, il est probable que personne de nous ne l'eût reconnu fils de Dieu. Il y a du monde moral au monde matériel toute la différence qui sépare Jésus-Christ de Newton.

Ces considérations, qui ont échappé jusqu'ici à un trop grand nombre de penseurs, sont grandes comme le monde, et il importe d'autant plus d'en signaler la gravité pyramidale que les lois du mouvement matériel sont en antagonisme direct avec celles du mouvement passionnel. Je veux dire que la loi de gravitation ne gouverne que la partie terraqueuse de notre corps, et que notre esprit aspire aussi énergiquement à monter que notre corps à descendre, et que tout ce qui constitue en nous l'essence de la vie aromale, la pensée, l'amour, les fluides, électrique, magnétique et autres, est en révolte permanente contre la géométrie. Je ne veux pas démontrer sur-le-champ ces deux ou trois propositions, parce que la démonstration pourrait entraîner de gros livres, mais je crois qu'il me suffira d'arrêter au passage les deux premiers faits venus pour constater l'antagonisme des deux mouvements et en déduire logiquement la preuve que la loi newtonienne, très-bonne à consulter pour l'intelligence de la mécanique céleste, n'est propre qu'à égarer les consciences dans la recherche des lois du monde passionnel. J'appelle en témoignage Cupidon et Pluton, deux divinités qui habitent les deux points les plus opposés de ce monde, pour qu'on ne m'accuse pas de ne jamais faire entendre qu'une cloche et qu'un son.

L'idée d'appliquer à l'amour la loi de l'attraction proportionnelle au poids ou à la masse a par elle-même quelque chose de si burlesque, que je ne sais pas si l'on trouverait parmi les géomètres les plus déterminés une seule bouche pour la formuler. Il est certain que l'amour aurait ici beau jeu pour se railler de la géométrie et pour lui riposter que la mathématique sidérale n'a pas le sens commun. On a bien vu quelquefois en Turquie l'attraction féminine agir en raison directe de la masse; mais, si la proposition est vraie pour ce pays étrange, il n'est pas moins évident qu'elle est fausse pour le reste du globe.

La loi d'amour statue, contrairement à celle de Newton, que c'est le sexe le plus léger qui entraîne le plus lourd, et que le *summum* d'attraction des charmes féminins correspond à leur état naissant.

On voit que nous sommes loin de compte avec les géomètres, mais il n'y a pas à s'insurger contre cette vérité. L'expérience est pour elle comme la théorie. On avait quelquefois observé à Genève que

certaines jeunes personnes jouissaient de la propriété d'irradiation magnétique au point d'aimanter tous les instruments d'horlogerie qu'elles touchaient, ce qui était on ne peut pas plus désagréable pour elles. Un recensement opéré naguère par les soins de la science pour établir le chiffre et la puissance de ces piles voltaïques de chair vive, a constaté que cette désastreuse faculté d'aimantation était l'apanage exclusif de l'âge heureux de *quinze à dix-huit ans,* orné d'une sagesse exemplaire. J'ajoute que Cléopâtre et Aspasie, qui n'ont jamais été citées l'une ni l'autre comme des modèles de bonne conduite, mais qui n'en exercèrent pas moins une influence magnétique sur les plus puissants personnages de leur temps, étaient de mignonnes créatures. La reine d'Égypte tenait dans un panier à bras.

L'application de la loi de Newton aux relations d'amour n'est que risible. Nous allons la trouver désastreuse dans l'ordre économique.

Que de gens écrivent sur les misères des États civilisés et recherchent les moyens de les guérir, qui ne se doutent pas le moins du monde que la plupart de ces misères ont leur source dans ce fait : que le capital est régi par la loi de Newton.

C'est-à-dire que, dans tous les pays civilisés et barbares, à Paris comme à Londres, à Mexico comme à Constantinople, la puissance d'attraction du capital agit en *raison directe* de la masse et *inverse* du carré de la distance.

Cette formule signifie que l'intérêt du capital est d'autant plus élevé que ce capital est plus fort, et qu'il est plus facile à un misérable juif de quadrupler ses millions sans travailler, qu'à un noble vigneron français de conserver son méchant coin de terre en l'arrosant perpétuellement de ses sueurs.

Ainsi la première réforme à opérer dans la sphère du crédit et de l'organisation du travail consisterait à renverser les termes de la loi de Newton dans son application au capital.

Cette conclusion est si juste que tous les projets de loi sur le crédit foncier, que tous les travaux si méritants de M. Loreau et de M. Vidal, que toutes les propositions d'impôt unique ou d'impôt progressif, la conversion des rentes, la fondation des caisses d'épargne et des caisses de retraite pour la vieillesse sont autant de propositions qui

aboutissent net au renversement des termes de la formule de Newton, et qui demandent que cette formule soit changée en celle-ci : *La puissance d'attraction du capital* (intérêt) *est en raison inverse de la masse et directe du carré de la distance.*

C'est-à-dire que l'intérêt du capital doit aller diminuant à mesure que ce capital grossit (résultat qu'on cherche à obtenir par l'impôt progressif), et que si le capital de l'artisan qui a 1,000 francs à la caisse d'épargne produit un intérêt de 4 pour 100, par exemple, celui du banquier qui a 1 million à la banque ne doit produire qu'un *quart pour cent,* puisque le quart est la raison inverse du quadruple.

Là est en effet le dernier mot de la science économique, le guide-âne des gouvernements, le point de départ de l'utopiste pour le voyage d'harmonie. Je ne connais pas de solution qui, de près ou de loin, ne découle de la formule du gerfaut. J'appuie ici sur le danger de l'engouement général pour les sciences *inférieures,* comme l'astronomie purement géométrique, parce que cet engouement a pour conséquence habituelle le dédain des sciences *supérieures.*

Or, la science supérieure, celle dont nous avons le plus besoin, est la science qui nous apprend à marcher dans la voie de nos destinées, et à dépenser de la manière la plus avantageuse et la plus agréable les cent quarante-quatre ans que la nature nous donne de temps à autre à vivre sur cette terre. D'ici à ce que nous connaissions le procédé, nous n'avons que faire de la science de luxe qui nous enseigne que les antipodes marchent la tête en bas et les pieds en l'air, et que notre globe est un fort tonton qui pirouette dans l'espace avec une vélocité inconvenante. Dieu s'est ouvert, il y a deux mille cinq cents ans, à Pythagore sur le carré de l'hypoténuse, et, quelques siècles plus tard, il révélait à Archimède le secret de la pesanteur spécifique des corps. Je demande ce qu'il est advenu pour le bonheur de l'humanité de cette double confidence qui n'a pas empêché le monde antique de rétrograder mille ans après de Civilisation en Barbarie et de Barbarie en Patriarcat. Je demande quand viendra le jour où la science du nécessaire aura enfin le pas sur celle du superflu dans les conseils des hommes!

Les hommes, par grand malheur, ont chargé de penser pour eux

des corps savants qu'ils rétribuent convenablement pour cette tâche, et qui pourraient faire de grandes choses, s'ils n'étaient trop généralement composés de gens chauves. Cet inconvénient capital, qui pousse à la paresse et à l'esprit de vieillerie, est cause que les académies accordent volontiers des primes de 500 francs et plus à l'auteur du meilleur mémoire sur une planète microscopique, mais qu'elles ne feraient pas l'aumône d'un misérable centime à l'auteur de la meilleure histoire des institutions politiques de Saturne ou de Jupiter. Ces pauvres corps savants, par parenthèse, sont travaillés en ce moment d'une manie étrange : la vogue y est si fort aux découvertes ou plutôt aux inventions planétaires, qu'on n'exige plus même de l'inventeur pour le décorer et le renter outrageusement qu'il exhibe son produit. Je laisse à penser les abus, et les mystifications sans nombre, et les planètes fabuleuses qui doivent naître de tels encouragements.

J'ai signalé dans le temps la mésaventure arrivée à un de ces prétendus découvreurs qui ne put jamais dire ni le nom, ni la couleur, ni l'odeur de sa planète, ni ses principales productions,... et qui les ignorerait probablement encore à l'heure qu'il est sans moi.

Je le répète une fois de plus, je ne jalouse pas le géomètre, je ne m'inscris pas en faux contre l'illustration des noms propres de la géométrie; j'exprime simplement le désir que cette science peu agréable ne s'en fasse plus accroire et qu'on la remette à sa place. Je ne méprise pas le génie du calcul non plus; je regrette seulement que ce génie se soit fourvoyé dans l'impasse du mouvement matériel, au lieu de s'élancer hardiment dans la sphère radieuse du mouvement passionnel. Dieu ne demandant pas mieux que de se laisser lire par les gens curieux, et tenant habituellement son livre ouvert au chapitre *bonheur*, j'accuse la myopie de nos chercheurs qui n'ont pas su encore nous déchiffrer ce texte, et qui se sont divertis à des puérilités. On objecte parfois que Dieu est plus mystérieux, plus cachotier, s'il est permis de s'exprimer ainsi, à l'endroit de ses vérités morales qu'à l'endroit de ses vérités physiques. L'accusation est matériellement et moralement fausse. Dieu nous inspire à tous le désir d'être aimés avant celui d'être forts en géométrie ou en thème. C'est donc de notre faute, et non de la sienne, si

nos regards de taupes n'osent pas suivre par-delà les fausses sciences la direction constante de nos propres pensées. Versons des larmes amères sur cette timidité d'optique qui provient bien plus encore de la misère de nos cœurs que du manque de lunettes. On ne sait pas assez que cette misère du cœur est la pire de toutes celles qui pèsent sur un globe. Le retard de la Terre dans la marche générale du tourbillon solaire n'est qu'un retard d'amour.

Or, la formule du gerfaut, qui doit révolutionner la science et redresser l'entendement humain, c'est du moins mon espoir, la formule du gerfaut a été extraite du chapitre en question par ce voyant de premier ordre. C'est une traduction littérale de la loi divine d'harmonie. De là sa portée incroyable.

La formule du gerfaut révèle de prime-abord aux âmes tendres, femmes et poëtes, le mystère de leurs sympathies pour l'oiseau.

Cette sympathie est un hommage involontaire et tacite que ces natures privilégiées rendent à la loi d'harmonie ou d'amour, qui n'a pas sur cet infortuné globe de sectateurs plus fervents et plus enthousiastes que le moineau franc, le canari, l'hirondelle et les autres.

Les oiseaux sont les précurseurs et les révélateurs de l'Harmonie. Voici le fait. L'Harmonie est cette phase d'apogée des humanités et des globes qui s'intitule le règne de Dieu dans le *Pater noster*. Pendant toute sa durée, qui occupe heureusement les trois quarts de l'existence des humanités planétaires (soixante mille années sur quatre-vingt-un mille pour nous), l'homme est en accord parfait avec lui-même, avec ses semblables et avec Dieu. Et, comme en cette phase de délices où le bonheur des individus se noie et se confond dans le bonheur collectif, toute passion mène au bien, il s'ensuit que jamais le langage ne ment à la pensée. Nous appelons cette concordance de la parole avec le sentiment l'accord de la *Tonique* avec la *Dominante*.

L'accord de la Tonique avec la Dominante, qui est la base de l'accord parfait dans le monde musical (*ut-sol*), joue un rôle identique parmi les institutions des humanités planétaires. Il constitue la loyauté ou la franchise, qui est le signe caractéristique des sociétés harmoniennes.

Les sociétés subversives, au contraire, la civilisée notamment, sont celles où la Tonique jure perpétuellement avec la Dominante. Ces sociétés se reconnaissent au mensonge, à la fourbe, à l'hypocrisie, vices infects qui dégradent l'espèce humaine et sont étrangers à l'oiseau. Sénèque, l'agioteur millionnaire, qui prêche le mépris des richesses ; Messaline l'impudique, qui couronne les rosières; tous ces illustres chevronnés du parjure qui discourent sur l'honneur, et à qui les faux serments comptent comme années de campagne; tous ces coquins, toutes ces coquines, sont des créatures perverties chez lesquelles la Tonique (vertu) discorde complétement avec la Dominante (ardeur à la curée).

Et nos mépris légitimes pour cette canaille ont précisément la même base que nos sympathies pour l'oiseau. Ce qui nous ravit en celui-ci, sans que nous nous en doutions le plus souvent, c'est l'accord constant de sa Tonique avec sa Dominante. Un oiseau ne ment jamais, à moins d'avoir été dressé à ce vice par l'homme. Ce qui nous révolte chez le Robert-Macaire de robe ou d'épée, c'est la discordance scandaleuse de son langage et de ses actes, et le chiffre de ses serments.

Ma lectrice ne devine pas encore à quelle conclusion éblouissante je la conduis à travers cette courte discussion sur l'accord de la Tonique avec la Dominante, qui lui semble d'ici un hors-d'œuvre. Je jouis d'avance de l'ébahissement profond dont elle sera frappée à l'aspect de l'horizon magique que va lui ouvrir cette percée.

S'il est une vérité bien prouvée, bien incontestable, c'est que l'amour est la dominante de la gamme universelle. Les anciens poëtes avaient constaté le fait en écrivant que l'amour était le dominateur suprême des hommes et des dieux. La science moderne est d'accord sur ce point avec la poésie antique, quand elle fait de l'amour, qu'elle nomme attraction, la puissance génératrice du mouvement universel. Il faut bien que l'amour soit la dominante de la gamme naturelle, puisque la perpétuation des espèces est l'objet quasi exclusif des préoccupations de la nature.

Mais, du moment que cette vérité est admise et que nous savons la dominante de la gamme universelle, nous tenons la clef de l'accord parfait de Dieu et des harmonies célestes : car la tonique de

cette dominante est connue. C'est la galanterie ou déférence *passionnée* du sexe masculin pour l'autre.

Cela veut dire que l'amour parfait est celui qui force l'amoureux à fléchir le genou devant sa souveraine et à la reconnaître comme l'arbitre suprême de sa félicité, et que Dieu ne reconnaît pour siens que ces agenouillés et ne se combine avec les esprits humains qu'à de hautes températures, ainsi que fait l'oxygène à l'égard de certains métaux.

Cela veut dire que l'amour est le commencement de la sagesse, contrairement à l'opinion des sots et des burgraves, et que, la phase d'amour étant la seule phase de lucidité morale pour tous les êtres, il est superlativement absurde de confier le gouvernement de quoi que ce soit à des vieux.

Cela veut dire encore que l'amour est la clef du bonheur *composé*, qui est d'*aimer* et de *connaître*, et que toutes les questions de science et de classification ne sont que de pures questions de *galanterie ou de préséance des sexes*, et que Linnæus et Geoffroy Saint-Hilaire n'ont manqué la classification des plantes et des bêtes que pour avoir trop cru aux paroles de Lhomond. Ce Lhomond fut un cuistre, particulièrement répulsif aux jeunes gens de huit à quinze ans, qui, après avoir eu l'imprudence d'écrire dans un affreux bouquin que le masculin était plus *noble* que le féminin, crut atténuer sa sottise en ajoutant que le féminin était plus noble que le neutre! *Risum teneatis!* Il sera fait enfin justice de cette théorie scandaleuse qui a perdu tant de jeunes âmes, occasionné tant de pensums et couvert d'une cataracte si épaisse tant de magnifiques entendements.

Mais je ne finirais pas d'écrire, si j'entreprenais d'enregistrer l'une après l'autre, en manière de programme, les propositions innombrables que soulève cette façon nouvelle d'envisager l'amour. Il faut bien se borner pourtant, quand on ne veut pas donner à un chapitre la dimension d'un volume. Bornons-nous donc modestement à donner en icelui, et en dehors de notre sujet principal, la solution de cinq à six problèmes sociaux d'intérêt supérieur, et reprenons, sans plus tarder, notre formule fulgurante. N'énonçons plus, prouvons.

Prouvons ! le mot est bientôt dit, la chose est bien facile quand on est léger de preuves, comme le géomètre qui n'en a qu'une, comme le théologien qui n'en a pas du tout, ce qui est cause qu'il est quelquefois obligé d'employer le bourreau en guise d'argument. La besogne est moins commode en analogie passionnelle, où l'emploi de ce dernier argument est sévèrement interdit et où le démonstrateur, tiraillé de tous côtés, accablé, surchargé par le nombre et le poids de ses autorités, ne sait à laquelle entendre et redoute toujours de blesser quelque pauvre fleur ou quelque pauvre bête en ne la citant pas. Ah ! le métaphysicien et le théologien qui se plaignent de misère sont bien heureux d'ignorer l'embarras des richesses ; il n'y a pas de jour, pour mon compte, que je ne porte envie à leur félicité. En ce moment même, où j'ai à prouver que le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine, je n'ai peur que d'une chose : de devenir banal à force de clarté.

Le bonheur des individus proportionnel à l'autorité féminine ! mais c'est l'affirmation première que la nature écrit en caractères de feu sur tous ses horizons ; c'est la devise qui se lit sur l'étendard de tous les règnes ; c'est la fanfare éclatante que sonnent les anges de lumière aux quatre points cardinaux du ciel. Là où il n'y a qu'à regarder pour voir et qu'à écouter pour entendre, qui peut demander des preuves, sinon les aveugles et les sourds ?

J'oublie, hélas ! dans l'ardeur de ma foi, que les aveugles et les sourds sont en majorité dans les phases subversives et que c'est précisément pour guérir ces malheureux de leur infirmité que j'écris ! Alors que les clairvoyants et les bons entendeurs, qui comprennent à demi-mot, soient indulgents à ma surabondance et ne se rebutent pas trop vite de mes banalités. C'est un devoir pour les intelligences privilégiées de se mettre à la portée des intelligences paresseuses.

J'ai coupé la formule en deux parties, pour traiter séparément chacune d'elles, espérant que cette séparation me permettrait d'apporter un peu d'économie dans mes preuves. Je débute par la thèse concernant le bonheur des individus, pour finir par celle relative au rang des espèces.

CHAPITRE II.

Où il est prouvé par le témoignage de tous les règnes que le bonheur des individus est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine.

Cette question de bonheur est si ardue et si controversée ; elle plane de si haut sur tous les intérêts de ce globe et des autres, que je sens le vertige qui me gagne, rien qu'à en mesurer du regard les proportions colossales. Elle est si compliquée, si vaste ; elle débouche sur tant de conclusions inattendues, stupéfiantes, que mon embarras n'est pas moindre de savoir par où l'attaquer que par où la finir. Le moment favorable serait venu pour le poëte épique qui se trouverait à ma place, d'adresser une invocation à sa muse et de la prier poliment de lui ouvrir l'Hélicon. Commençons, s'il se peut, par le commencement.

Pour m'élever jusqu'à la hauteur de l'oiseau, pour prouver que le bonheur des individus est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de l'autorité masculine, but essentiel et pivotal de ce traité d'ornithologie passionnelle, il s'agit d'établir d'abord ce principe contesté que l'amour est l'état parfait de l'être, l'état spécial de grâce où Dieu lui révèle sa loi. Puisque le maximum d'amour correspond au maximum d'asservissement de l'amoureux à l'être aimé, c'est-à-dire au maximum de l'autorité féminine, il est évident qu'il aura suffi de démontrer que ce servage d'amour est l'état de bonheur parfait et de lucidité suprême pour conférer la puissance de l'axiome à la formule du *bonheur proportionnel à l'autorité féminine*, etc.

Je tiens en main un argument vainqueur, une simple définition

de l'amour à l'aide de laquelle il me serait facile de couper court à la discussion ; mais, comme je ne suis pas homme à me priver gratuitement du concours des autorités de tous les règnes sous le futile prétexte d'éviter une redite ou d'économiser quelques phrases, j'entends ne démasquer cette batterie formidable qu'après que chacun aura parlé. Et, pour régler le tour de la parole, je suivrai l'usage établi dans les conseils de guerre, où les derniers en grade opinent les premiers : Minéraux, Végétaux, Insectes, Oiseaux, Hommes. Ces pauvres minéraux ont si rarement occasion de deviser d'amour que c'est presque une bonne œuvre que de leur offrir celle-ci.

Si la chimie passionnelle n'était pas à créer, hélas ! de l'alpha jusqu'à l'oméga ; si la chimie, qui est la science des amours et des répulsions des corps simples, ne s'ignorait pas elle-même au point qu'il n'est peut-être pas encore aujourd'hui de chimiste en renom capable de dire à première vue le sexe d'un métal, d'un gaz ou d'un acide, ce serait par milliers que je compterais les adhésions aux doctrines du gerfaut dans l'ordre des composés chimiques. Car les corps simples, croyez-le bien, n'aiment pas moins vaillamment que les plantes et les bêtes, témoin l'amour désordonné de l'hydrogène pour l'oxygène et le chlore, pour n'en citer qu'un ou deux ; et les haines de ces prétendus corps inertes ne sont peut-être pas moins ardentes que leurs feux. Rien n'a fait plus de bruit dans le monde que les démêlés orageux de l'oxygène et de l'azote, ces deux principaux éléments de l'air atmosphérique, ces deux substances de tempéraments si inconciliables qui semblent ne pouvoir vivre l'une sans l'autre, et qui ne sont jamais plus voisines d'une séparation détonnante que lorsqu'elles vous paraissent plus intimement unies. Et pourtant le vulgaire, qui ne sait rien de plus inflammable que l'incompatibilité d'humeur de ces deux gaz, parce qu'elle a fourni le principe de la poudre à canon, est loin de s'imaginer que le salpêtre n'est, auprès du chlorure d'azote et de vingt autres tapageurs du même acabit, qu'un modèle de patience, un lézard engourdi.

Explique maintenant qui pourra comment, malgré la violence ostensible des passions qui les brûlent, ces corps que l'on dit si simples ont réussi à tenir secrètes jusqu'ici leurs affinités passionnelles.

Je crois bien pour mon compte que le scintillement des diamants, des rubis, des saphirs, n'est qu'un croisement indéfini de déclarations d'amour ardentissime, parce que l'analogie m'indique que la passion d'amour est la seule qui rayonne ainsi. Je sais encore que la cristallisation est la fleur des minéraux, que la pureté de l'eau et l'inaltérabilité des pierres précieuses sont les images de la pureté et de la pérennité de leurs feux; mais, comme personne, pas même l'analogiste, n'a le droit de donner pour des preuves ses convictions personnelles les plus mûres et les plus arrêtées, il faut bien que j'avoue ici, en toute humilité, que les autorités dont j'aurais besoin pour étayer la formule du gerfaut sont absentes, et que l'état peu avancé de la chimie et de la minéralogie passionnelles ne me permet pas de soumettre cette doctrine au suffrage universel des corps simples. Mais à quoi pensent donc tant de jeunes chimistes distingués que je connais, de n'avoir pas su encore arracher à chaque substance élémentaire le secret de ses amours? Ce doit être pourtant chose facile, car tous les amoureux sont jaseurs. Un phénomène surtout qui me passe, c'est que les mêmes gens qui ont des yeux pour voir que le diamant est du carbone pur, n'en aient plus pour reconnaître que ce carbone ne diffère de l'autre que par l'éclat et l'ardeur de la passion. Poussez le carbone (charbon) de cuisine à la température où il aime, c'est-à-dire à une température impossible, accompagnée d'une pression adéquate, vous aurez du diamant à bâtir des palais.

Si la cristallisation a bien gardé son secret, la fleur a été moins discrète. Linnæus a fait jaser la bavarde et lui a fait dire à peu près tout ce qu'il a voulu. Voici le résumé de sa conversation.

La fleur est l'explosion de l'amour et de la fécondité chez les plantes. Elle est au végétal ce qu'est l'aile à l'insecte. C'est, en même temps que sa parure d'amour, son attribut de perfection suprême et de nubilité. Si l'état parfait de la plante n'est pas celui où elle ravit les yeux par l'éclat de ses couleurs et où elle embaume l'atmosphère des senteurs de sa corolle, il faut dire tout bonnement que les mots n'ont pas de sens. Pourquoi cultive-t-on les plantes, si ce n'est pour jouir de leurs fleurs?

De même que l'insecte, transfiguré dans ses appétits et dans sa

forme, s'élève glorieusement dans les airs, ainsi la fleur y verse ses parfums. Le parfum de la corolle est un hymne d'amour comme le feu des rubis et le chant des oiseaux. «. La corolle, a écrit Linnæus, est la couché nuptiale des fleurs, » pour dire que le luxe de cette enveloppe radieuse était l'ouvrage de l'amour.

Et Linnæus a dit vrai : ces tentures splendides de l'enveloppe florale, où la richesse du coloris le dispute à la suavité du parfum, sont l'œuvre de la fée bienfaisante qui préside à l'union des cœurs, qui souffle aux individus de tous les règnes la passion immodérée du luxe et des brillants atours, et qui se charge partout, avec une munificence sans égale, des frais du trousseau des fiançailles.

Il est si vrai que la fleur est l'état parfait de la plante, que c'est dans sa fleur seulement et au pourtour de sa corolle que la plante porte écrits son nom propre et son titre caractériel. La fée qui préside à l'hymen ne se borne pas à tisser pour les fleurs des costumes splendides et à baigner les rideaux de la couche nuptiale d'aromes enivrants pour que la brise du printemps en imprègne ses ailes et sème dans l'espace l'encens qui fait aimer : elle varie la senteur et la nuance des pétales suivant la gamme des caractères humains que chaque plante symbolise. Par exemple, si la senteur du lilas est moins pénétrante que celle de l'œillet, et la nuance de ses pétales plus pâle, cela veut dire que la passion représentée par le lilas (cousinage ou amour enfantin) est moins vive que la passion symbolisée par l'œillet (emblème d'amour adulte, impétueux, débordant). La vigne, emblème cardinal d'amitié, se contente d'embaumer l'atmosphère et dédaigne d'éblouir les yeux, parce que l'affection qu'elle figure prend sa source dans une affinité spirituelle et ne dépend que faiblement des charmes extérieurs. Aussi la fleur parfumée de la vigne est-elle dépourvue de corolle. Voyez au contraire ce qui se passe chez les fleurs du dahlia, de la balsamine et de la rose trémière, fleurs d'automne, symboles parlants des bourgeoises enrichies qui ne peuvent briller que sur le retour. Toutes ces fleurs cherchent à écraser leurs rivales par le luxe de leurs corolles voyantes et innombrables. Leur toilette est riche et fastueuse, mais c'est une toilette de mauvais goût qui sent sa parvenue. La rose trémière, malgré tout son éclat, est empesée, froide et

pharmaceutique. Il n'y a pas jusqu'à son surnom de passerose qui ne rappelle l'idée d'une tante Aurore quelconque, moins l'amour des romans. La balsamine est imprenable par défaut de pédoncule; le dahlia, avec ses pieds larges et sa haute fraise gaufrée et tuyautée, est l'image du collet monté. Comme le parfum manque à ces fleurs, ainsi qu'à leurs emblèmes, les amoureux et les poëtes n'ont jamais songé à faire avec elles ni bouquets ni sonnets. On sait que les jolies femmes n'adorent que les fleurs odorantes, qui gagnent prodigieusement de leur côté à se faner sur leur sein.

Le buis, qui représente le pauvre déshérité, est bien plus éloquent encore en son muet langage. Sa fleur est dépourvue de parfum aussi bien que de corolle, et son fruit ironique représente une marmite renversée! Peinture trop fidèle du ménage du pauvre habitant des campagnes qui ne possède pas même les deux meubles les plus indispensables au bonheur de l'espèce humaine, la marmite et le lit.

L'intérêt que nous portons aux plantes revient si exclusivement à leurs fleurs, et la fleur est si bien pour nous toute la plante, que notre langage a subi de ce fait une altération singulière. Nous disons *la passion des fleurs* et *le marché aux fleurs*, au lieu de la passion des plantes et du marché aux plantes, et certainement la plupart de ceux qui s'expriment ainsi ne comprennent pas toute la portée de leur synecdoque. La synecdoque est une figure de rhétorique à nom barbare qui consiste à prendre la partie pour le tout et qui signifie, dans l'espèce, que la floraison chez les plantes est la phase de l'état parfait. Il serait curieux après tout qu'une plante qui cause si agréablement quand elle est en fleur et qui charme l'esprit en même temps que l'odorat et les yeux, nous parût moins intéressante qu'à l'époque où elle est complétement inodore, incolore et muette.

La plante qui ne fleurit pas est une plante déclassée par les savants de l'Institut eux-mêmes, qui la relèguent aux plus bas degrés de l'échelle végétale et la désignent ordinairement sous quelque sobriquet injurieux de cryptogame ou d'agame, comme qui dirait sans sexe. Cette plante déshéritée s'appelle lycopode, moisissure. C'est

encore le champignon immonde qui pousse sur le fumier comme l'ultramontanisme sur les cerveaux malades.

Botaniquement parlant, j'en ai peut-être dit assez pour gagner cette cause; toutefois je ne quitterai pas le domaine embaumé des lilas et des roses sans lui demander une autre preuve, une preuve édifiante de la puissance salutaire de cette loi d'harmonie qui régit toute sphère où l'on aime et qui veut que le sexe féminin, pivot universel d'attraction, occupe la place d'honneur en toute cérémonie.

Assurément, s'il est un monde où l'on sache obéir aux lois de la nature et s'associer intimement à ses vues, c'est ce monde de verdure et de fleurs qui s'épanouit avec tant d'allégresse au printemps pour fêter le retour du soleil, qui se colore à l'automne de teintes si affligées et si mélancoliques pour pleurer son départ. Et ce monde feuillu est heureux d'aimer et de vivre, et personne n'oserait soutenir que les cèdres du Liban, et les baobabs du Sénégal, et les pins de Guatemala, qui vivent depuis quelques milliers d'années, soient minés par le spleen. Or il est facile de se convaincre, avec un peu d'étude, qu'en ce monde si heureux et si parfaitement uni de mouvement et de pensée avec Dieu, la galanterie chevaleresque est le ton général. Beaucoup de gens s'estiment très-forts sur la botanique et la professent même avec quelques succès et plusieurs milliers d'écus d'appointements, qui ne se sont jamais aperçus peut-être de cette particularité. Je pourrais aller plus loin, si je ne craignais d'anticiper sur la démonstration de la deuxième partie de la formule, et prouver que la déférence du sexe masculin pour l'autre est d'autant plus marquée, que la plante appartient à une famille plus distinguée par la dignité du caractère, la régularité de la conduite et la beauté de la forme. Pour les logiciens qui comprennent les exigences de la loi de l'accord parfait universel et qui ont l'habitude d'aller droit leur chemin, il n'y a rien d'excentrique dans ces coutumes de galanterie des plantes, attendu qu'elles sont conformes au plan universel de la nature. Mais, comme il arrive fréquemment que ce qui est le normal pour l'homme à principes fixes soit le monstrueux et l'anormal pour le savant civilisé, je ne

serais pas surpris que la double proposition parût paradoxale à plusieurs. Mais ne nous laissons pas plus longtemps interrompre par les vains murmures de ces gens.

La fleur, réduite à sa plus simple expression, se compose de deux parties principales : la fleur femelle, que les savants appellent d'un nom masculin, le *pistil* ; la fleur mâle, qu'ils ont naturellement baptisée d'un nom féminin, l'*étamine*. Les savants n'en font jamais d'autres, et il faut s'attendre à tout de la part de ces parrains barbares qui ont donné le nom d'un astronome anglais à la planète cardinale d'Amour (Herrschell) et celui d'un calculateur français à l'ambiguë de cette cardinale (Leverrier). J'aime à croire que si les savants savaient quels accès d'hilarité folle ces dénominations grotesques ont soulevés dans le temps parmi les rieurs de ces mondes, ils s'empresseraient de retirer leurs épithètes désobligeantes. Le véritable nom d'Herrschell, que j'ai déjà indiqué mainte fois est *Aphrodite* ; celui de Leverrier, *Sapho*. La première parfume de tubéreuse, la seconde de *caporal*.

L'étamine peut occuper diverses positions relativement au pistil. Elle peut se souder sur lui et même faire domicile à part ; mais les choses se passent plus délicatement chez l'immense majorité des espèces, surtout chez les espèces les plus belles et les plus estimées.

Dans ces espèces d'élite, la fleur femelle occupe invariablement le centre de la corolle, où elle trône sur l'ovaire, et reçoit avec une majesté pleine de grâce les hommages d'amour de la foule empressée des fleurs mâles. La lionne des salons, la coquette Parisienne de haut titre, ne pose pas plus royalement au milieu de sa cour de dandies à tous crins. Écoutez ce qui se dit et regardez ce qui se passe au sein de la corolle embaumée de la rose ; admirez comme les étamines font cercle autour de leur idole et courbent respectueusement leurs fronts devant sa gloire, et font pleuvoir sur elle un nuage d'encens ! Ainsi l'enfant de chœur aux processions de la Fête-Dieu, renouvelée des Grecs, sème l'encens et les fleurs au-devant du saint Sacrement.

Ce nuage d'encens est l'agent mystérieux de la fécondation végétale. Vous le voyez tous les ans, au mois de mai, s'élever en brouillards transparents sur la houle des seigles ; les insectes dorés et les

brises du printemps, qui recherchent si ardemment la société des étamines, sont les facteurs que Dieu a chargés de transmettre à distance leurs messages amoureux.

La déférence passionnée de l'étamine pour le pistil (galanterie) est presque toujours la raison de ces attitudes mélancoliques et de ces airs penchés que se donnent certaines fleurs, et qui font que les jeunes filles s'éprennent pour ces fleurs de si vives sympathies. Je sais le secret de la douce compassion de George Sand pour l'infortuné cyclamen à la hampe chétive, à la feuille malingre, à la corolle renversée, échevelée, sanglante. Le cyclamen symbolise la martyre de la passion, l'héroïne du roman noir, c'est-à-dire du roman qui finit mal et où l'on ne se marie pas. Les professeurs de botanique de la Sorbonne et d'ailleurs ont généralement le tort de taire et d'ignorer ces détails que je révèle complaisamment pour eux.

Quand l'étamine est plus longue que le pistil et que la fleur se tient debout, ce qui est le cas le plus fréquent, l'étamine n'a qu'à s'incliner respectueusement et à ouvrir ses anthères pour laisser tomber au-dessous d'elle ses trésors de pollen; mais, si la fleur mâle est plus courte que la femelle, il faut que la corolle se renverse pour que la fécondation ait lieu. Ainsi procèdent un grand nombre de fleurs de la plus haute distinction, les lis, les campanules et mille autres. La couronne impériale, qui possède tant de droits à notre estime, offre en sa floraison un des plus charmants exemples de galanterie qui se puissent citer. Indépendamment des puissantes raisons d'analogie passionnelle qui forcent la noble fleur à prendre l'attitude de la désolation, un motif plus charnel la pousse à renverser sa corolle : c'est le désir de complaire aux caprices du pistil, dont la hauteur dépasse considérablement celle de ses étamines. On sait que la couronne impériale, douée d'aromes amers, est l'emblème de l'homme de génie méconnu pendant sa vie et glorifié après sa mort. Par allusion aux tribulations et aux chagrins dont la carrière du savant est semée pendant la durée des périodes civilisées et barbares, la nature éloquente a logé trois grosses larmes au fond du calice de cette fleur. Je maintiens calice pour corolle par pure espièglerie.

J'ai dit que la galanterie était la tonique générale chez les fleurs. Mais une série n'est complète qu'à la condition d'être fermée par ses ambigus. Je cherche à exprimer en langage rationnel cette banalité absurde que toute règle générale a son exception. La nature ignore l'exception et ne connaît que la transition. Le caractère du terme de transition est cumulatif des caractères des deux genres voisins; mais ce terme est le *lien externe* de la série, et non la négation de l'ordre *interne* d'icelle. Et, de même qu'il se rencontre quelquefois dans nos sociétés des natures féminines d'exception, des Messalines, des Cléopâtres, des bacchantes, qui foulent aux pieds la pudeur et toutes les vertus de leur sexe, il doit se rencontrer également dans le monde des fleurs des images fidèles de ces organisations volcaniques, puisque toutes les plantes sont tenues de refléter, comme les autres êtres inférieurs, un caractère quelconque du type supérieur qui est l'homme. Je dirai, pour les personnes qui pourraient l'ignorer, que la mission de symboliser la bacchante est échue à l'ardente passiflore de la zone torride, une liane amoureuse aux enlacements frénétiques et surchargée de fleurs opulentes qu'ils ont nommée, au Mexique, la Fleur de la Passion. Ici la fleur femelle ne figure plus la souveraine adorée accueillant avec plus ou moins de froideur ou de coquetterie les hommages empressés de ses servants d'amour : c'est Rachel dans le rôle de Phèdre, en proie à Vénus tout entière; c'est Mme Putiphar cherchant à entraîner Joseph dans une conversation criminelle; c'est une vierge folle, en un mot, qui brise ses attaches pour courir au-devant des baisers de l'étamine, qui se tord pour l'atteindre, et la mord et l'étouffe en ses embrassements. La vanille aux parfums brûlants est aussi une liane embrassante originaire de cette chaude contrée de l'Amérique méridionale, où toute l'énergie des mortels se dépense à aimer. Heureusement pour le sexe féminin que les cas exceptionnels ci-dessus figurés sont fort rares, et qu'ils s'en vont disparaissant chaque jour avec la liberté et le progrès des mœurs. En Harmonie, la pudeur est de ton chez l'homme comme chez la femme. La constance est la règle générale, et la mobilité l'exception. On y rit sur la scène des Richelieux et des Lovelaces, comme en Civilisation des Cassandres, des Sganarelles et des maris vexés.

Ainsi la fleur, poésie de la végétation et miroir des passions humaines, chante de sa voix parfumée l'*Hosanna in excelsis* à l'amour, état de grâce spécial des âmes et des corps, don de lucidité suprême qui fait lire couramment dans le livre de Dieu.

L'histoire des abeilles et celle des fourmis répètent mot à mot, comme celle des fleurs, des diamants et les autres, la formule du gerfaut.

La ruche est, à ma connaissance, la seule république dont la richesse repose sur le travail seul, et n'ait pas pour assises la guerre ou le commerce, une rapine quelconque. Le cas est assez rare pour valoir que nous l'honorions d'une mention toute spéciale, et que nous nous empressions de reporter à qui de droit le mérite d'une telle exception.

Or, il n'y a dans la ruche qu'une seule autorité, responsable de tout ce qui s'y fait de bien comme de mal : c'est l'autorité féminine. Politiquement parlant, le mâle, en cette espèce, est un mythe ; le mâle n'existe pas.

La richesse de la ruche, qui n'a coûté de sang ni de larmes à personne *au dehors*, semblerait démontrer *a priori* que c'est bien là le patron de la république modèle, et que la richesse et le bonheur sont dans la sagesse et dans la supériorité de la politique féminine. Mais la médaille là aussi a son revers, ce bonheur exigeant des victimes *au dedans*.

C'est une femelle qui est reine dans la ruche. Je demande pardon d'être obligé de me servir de cette expression de reine pour me faire comprendre du public illettré, car elle est complétement impropre à caractériser la présidence de la république des abeilles. Ce n'est pas la Reine qu'il faut dire avec le vulgaire, mais bien la *Femelle* ou la *Mère*, attendu que la fonction de cette prétendue reine n'est pas de régner, mais de pondre, et qu'elle seule en a les moyens. Et puis ce mot de royauté emprunté aux institutions politiques des hommes, et qui emporte avec lui l'idée d'oisiveté et de luxe fabuleux, jure avec la sainteté de la fonction maternelle, qui, loin d'être une sinécure chez les abeilles, constitue au contraire la plus pénible et la plus absorbante des occupations. On estime en effet que les plus fécondes de ces mères pondent jusqu'à vingt mille

œufs par printemps. On voit par là qu'il ne peut pas leur rester une somme énorme de loisirs. D'ailleurs les malheureuses paient bien cher leur haute position. La reine des abeilles est plus esclave de la loi du travail qu'aucune de ses sujettes; elle est emprisonnée dans l'intérieur de la ruche et gardée à vue par d'impitoyables argousines toujours empressées à la lustrer, à la brosser, à l'aduler et à la nourrir, mais qui ne lui permettent pas de se distraire une minute de son rude labeur. Elle n'est adorée, respectée et servie qu'à titre de travailleuse et de productrice par excellence. La ruche a emprunté une foule d'institutions à la commune harmonienne. Elle est fondée comme celle-ci sur le travail attrayant; on n'y trouve jamais ni oisifs ni improductifs. Elle en diffère surtout en ce que la fonction supérieure s'y décerne à la capacité... abdominale, et en ce que les travailleuses ne peuvent se défaire de la triste habitude de porter sous leurs paletots des armes prohibées.

L'ordre et la sagesse que l'homme admire dans le gouvernement des abeilles n'en sont pas moins le fait d'une institution où la femelle est tout. La prévoyance qui caractérise cette espèce semble en effet être l'attribut exclusif de la féminité et de la maternité dans tous les règnes. C'est une vertu en grand honneur dans les institutions politiques de Jupiter, planète pacifique et généreuse de qui nous tenons la vache nourricière et la pomme de Calville. Je prie à ce propos les jeunes personnes qui savent toutes ces choses-là pour me les avoir entendu conter, de ne pas m'accuser trop précipitamment de redite. D'abord les grandes vérités ne sauraient trop se redire, et ensuite les détails de cette espèce ne sont pas encore assez profondément entrés dans le domaine des idées courantes pour qu'il y ait réellement péril à les rappeler de temps à autre. C'est à force de répéter tous les matins la même calomnie contre l'hydre du socialisme que les journaux du grand parti de la peur ont fini par faire croire à l'existence du monstre et par y croire eux-mêmes. C'est bien le moins que les apôtres du progrès mettent autant de persévérance à semer la vérité que les apôtres de la routine à propager le mensonge.

Point de richesse sans le travail attrayant; point de travail attrayant hors de l'autorité féminine : voilà la formule des abeille.

Elle se rapproche en une multitude de points de celle du gerfaut, sans être aussi complète. La tribu des abeilles occupe parmi les insectes le même rang que celle des faucons parmi les oiseaux. C'est la plus intelligente, la plus brave et la plus industrieuse de toutes, celle qui porte le plus grand cœur dans le plus petit corps, celle qui la première s'est ralliée à l'homme.

Et la formule de l'abeille n'est pas de mon invention plus que l'autre. On sait que quand la Femelle ou la Reine des abeilles périt, la république prend instantanément le deuil, que le travail devient répugnant et que les ateliers se mettent en grève ; enfin, que l'Anarchie succède à l'Ordre, et que les ouvrières démoralisées se ruent sur les provisions et les pillent. Des mâles ne feraient pas pis.

Il est difficile de nier les magnifiques résultats de la politique adoptée par les habitants de la ruche. Toutefois, j'accorde volontiers aux mâles de toutes les espèces le droit de protester contre l'infimité et l'indignité du rôle assigné à ceux de leur sexe par cette politique ombrageuse.

Ceux qui ont un peu étudié l'histoire des abeilles savent, en effet, que tous les mâles d'une tribu sont réservés aux plaisirs du harem de la Sultane-Mère; qu'ils sont là trois ou quatre cents amoureux qui se disputent la possession d'une coquette, et que la première faveur accordée par celle-ci à un seul de ses soupirants devient le signal de l'extermination de tous. Il est clair qu'on pourrait se conduire d'une façon moins indélicate avec ces malheureux ilotes, et je ne suis pas assez partisan des harems féminins des Turcs, où l'on engraisse les odalisques, mais où on ne les tue pas, pour approuver l'institution des harems masculins des abeilles, où l'on extermine les mâles aussitôt qu'on n'a plus besoin de leurs services. Les abeilles ouvrières qui se chargent de la tuerie, et qui sont sans pitié parce qu'elles ont peu de sexe, disent bien, pour repousser l'accusation de barbarie qu'on leur adresse, que les mâles n'ont pas besoin qu'on les tue pour mourir, qu'ils se savent destinés à périr aussitôt que leur mission est remplie, et qu'ils sont tellement familiarisés avec l'idée de cette mort tragique qu'ils courent au-devant d'elle et l'acceptent comme un bienfait, la sollicitent même... Mais je ne sais pas jusqu'à quel point cette version est croyable; et, d'ail-

leurs, je ne saurais me faire à l'idée de ces pratiques philanthropiques qui consistent à poignarder les gens pour les empêcher de traîner.

Je partage à cet endroit l'opinion d'une jolie femme d'un esprit infini qui m'écrivait une fois : « Que vos abeilles soient plus sensées que les civilisés, je le crois facilement ; que leur politique produise d'admirables résultats, qu'elle prouve que l'espèce féminine de tous les règnes est remplie d'ordre et de sagesse, et qu'il est absurde de se priver de ses conseils dans les choses du gouvernement, c'est là une vérité d'évidence axiomatique; mais ce n'est pas une raison suffisante pour nous faire prendre ces dames pour modèles, nous qui avons des hommes qu'il est défendu de tuer et qui s'entêtent à vivre. Jamais une société où l'enfant ne connaît pas sa mère ne sera mon idéal. »

Ni à moi non plus, madame ; mais il n'y en a pas moins là un fait que toutes nos critiques n'invalideront pas, et qui confirme glorieusement la théorie du bonheur proportionnel à l'autorité féminine. C'est que la ruche est un immense laboratoire où règnent l'autorité et l'ordre, la liberté, l'égalité et la solidarité, où l'amour sacré du travail est poussé jusqu'au fanatisme et où l'expression du bonheur de vivre est écrite sur chaque physionomie. S'il a fallu acheter ce résultat par quelques sacrifices regrettables, cela vient de ce que les insectes ne sont pas parfaits d'abord, et ensuite de ce qu'il est difficile de faire une excellente omelette sans casser quelques œufs. Enfin le résultat obtenu justifie en quelque sorte les moyens employés. Il est juste de faire observer d'ailleurs que ces mâles sacrifiés étaient des consommateurs improductifs complétement impropres à l'industrie, et qu'ils ne formaient qu'une fraction minuscule de la population de la république. Ah! si seulement les hommes qui tiennent depuis six mille ans les femmes à la chaîne pouvaient justifier par leur propre bonheur, comme les abeilles, la barbarie de leur conduite à l'égard de leurs mères!

Quand on interroge la fourmi, cousine germaine de l'abeille, sur le secret de ses institutions politiques si grandioses, si durables, elle répond comme sa parente par la phrase stéréotypée : *Attribution exclusive de l'autorité aux femelles, garanties naturelles d'attraction.*

Peut-être même la fourmi a-t-elle poussé plus loin que l'abeille le culte fanatique de la femelle, car je ne sache pas que les abeilles aient jamais adopté la méthode du palanquin pour voiturer à la promenade les jeunes personnes qui se trouvent dans une situation intéressante, et l'usage de ce véhicule est pratiqué chez les fourmis depuis un temps immémorial. Les abeilles se disputent l'honneur d'apporter le miel à leur reine, et se précipitent sur ses pas pour lui caresser le corsage, pour brosser et lustrer toutes les pièces de son habillement; les fourmis ne se bornent pas à ces attentions délicates. Lorsqu'une de leurs femelles meurt, elles s'empressent autour du cadavre, le tournent et le retournent dans tous les sens, le manipulent, le frictionnent, et ne consentent à se séparer de l'objet de leur tendresse qu'après des heures entières passées à cette pieuse besogne, et après avoir reconnu l'inutilité de leurs efforts pour rappeler la défunte à la vie.

La fourmi a été assez longtemps calomniée par les fabulistes ignorants et par les historiens perroquets pour qu'un écrivain courageux croie enfin l'heure venue de prendre sa défense et de lui restituer ses mérites. Non, *la fourmi n'est pas avare*, et *c'est là son moindre défaut*, entendez-vous, mons La Fontaine. La fourmi n'amasse aucune provision pour l'hiver, *ni mil, ni vermisseau*, attendu qu'elle n'en a pas besoin, et qu'elle passe sagement cette saison à dormir comme l'ours et la marmotte; partant, elle n'a jamais rien eu à refuser à la cigale, qui d'ailleurs ne lui a jamais rien demandé, attendu qu'il n'y a pas de cigales en hiver, et que la cigale n'attend pas pour disparaître que la bise soit venue. Convenons-en tout bas pour l'honneur du bon La Fontaine, mais son déplorable apologue de la Cigale et de la Fourmi n'est qu'une petite flagornerie à l'adresse des capitalistes philanthropes qui fondent des caisses d'épargne et qui ne demandent pas mieux que de s'autoriser de l'exemple de la fourmi industrieuse pour faire de la morale au peuple, quand ce peuple lui demande du travail et du pain. Ces capitalistes philanthropes sont les mêmes qui trouvent fort étrange que ce soient toujours les malheureux qui se plaignent de l'état social et qui désirent changer de situation. Moi qui suis un homme simple, je comprends cette velléité, et je ne vois rien de bizarre à ce que ce soient

ceux qui ont faim qui demandent à manger. La plainte m'étonnerait davantage sortant de la bouche des repus.

Une chose que les fabulistes n'ont pas sue et que les historiens n'auraient pas osé écrire, c'est que de toutes les histoires de ce bas monde, celle de l'abeille exceptée, mais celle de l'homme comprise, la plus intéressante sous une foule de rapports, la plus curieuse à étudier, la plus féconde en enseignements politiques, est celle de la fourmi. On ne voudra peut-être pas ajouter foi à mes paroles, quand j'affirmerai que les principes les plus avancés du socialisme ont pénétré dans les fourmilières depuis des milliers d'années; mais le fait n'en est pas moins constant ni moins irrécusable. Oui, voilà dix mille ans et plus que ces insectes quasi microscopiques que nous foulons aux pieds ont résolu, dans leur simple bon sens, toutes les graves questions politiques qui agitent encore si profondément aujourd'hui la pauvre espèce humaine. Voilà dix mille ans que les fourmis, ainsi que les abeilles, ont dit le dernier mot sur la meilleure des formes gouvernementales, après avoir usé à la pratique, lois de Minos, lois de Lycurgue, communautés de Saint-Benoît et d'Icar, royautés absolues, royautés mitigées, théocraties, aristocraties, oligarchies, démocraties masculines et le reste. Et remarquez que l'opinion des fourmis et des abeilles est une opinion sérieuse qui s'étaie sur l'expérience et qui ne varie pas suivant les latitudes comme celle des versatiles humains : erreur en deçà des Pyrénées, vérité au delà. La foi que confessaient les fourmis et les abeilles, dès avant la naissance de l'homme, est encore celle qu'elles confessent à cette heure. Aujourd'hui comme il y a cent siècles, dans le vieux continent comme dans les nouveaux, la fourmi et l'abeille portent gravée sur leurs étendards la rayonnante devise du travail attrayant. Et comme ces petites bêtes sont des logiciennes de haut titre, elles ont compris d'emblée que le principe du travail attrayant était incompatible avec la fainéantise, le parasitisme et l'oppression des femelles, les productrices par excellence. Puis, conformant leur conduite à leur foi, elles ont décrété sans phrase la suppression des parasites et la supériorité du sexe féminin sur l'autre.

Or, admirez la fécondité magique du principe divin. Il a suffi de

ces décrets héroïques pour élever les républiques modèles des fourmilières à des hauteurs de prospérité fabuleuses. C'est le travail glorifié qui enfante ces prodiges d'architecture, de sculpture et d'édilité dont le caractère cyclopéen stupéfie l'observateur au premier regard qu'il aventure dans les détails du labyrinthe d'argile qui sert de domicile à une tribu de fourmis. On a fait beaucoup de bruit de l'audace sans seconde des francs-maçons du moyen âge, artistes inconnus qui bâtirent avec leur truelle et leur foi tant de gigantesques cathédrales, Strasbourg, Rouen, Cologne, merveilles de l'art gothique, où la pierre spiritualisée semble avoir pris dans les mains du sculpteur la souplesse et la flexibilité du roseau. On élève jusqu'aux nues le grandiose génie de Michel-Ange, qui jeta dans les airs le Panthéon païen pour en faire la calotte d'une basilique chrétienne. Enfin, j'ai entendu vanter outre mesure, parmi les chefs-d'œuvre de l'art romain, le pont-aquéduc du Gard avec ses trois étages de voûtes. Or, écoutez ceci, pauvres génies humains, qui vous imaginiez avoir poussé jusqu'à l'impertinence suprême l'élégance et la fioriture de l'architecture idéale, et souffrez que ma voix franche rabatte un peu les fumées de votre orgueil.

En vérité, je vous le dis, les plus sublimes hardiesses de l'art gothique, de l'art romain et de la Renaissance, vos voûtes vertigineuses qui ne tiennent en l'air que par la force de l'habitude, vos piliers de fusées volantes, vos flèches évidées qui se balancent au vent, vos triples rangs d'arcades, vos pyramides d'Égypte elles-mêmes, ne sont que jeux de goujats limousins auprès des constructions impossibles de telle fourmi dédaignée de nos bois, de nos jardins, de nos plaines, qui jette insolemment cinquante ponts l'un sur l'autre, qui construit des pyramides de la taille de l'Hymalaya, et qui vous bâtit en huit jours une ville fortifiée avec ses ponts-levis, ses fossés, ses places publiques, ses monuments, ses rues et ses portiques, et même des faubourgs à chaque porte.

Artistes à deux pieds sans plumes, inclinez-vous de bonne grâce devant vos maîtres les artistes à six pattes. Politiques, guerriers, législateurs, éleveurs, professeurs de barricade ou de boxe, travail-

leurs de tous états, allez apprendre votre métier à l'école des fourmis. Il y a là de l'enseignement pour vous tous.

Car, bien avant que le chien eût fait don de la vache et de la brebis à l'homme, c'est-à-dire bien avant qu'il y eût des peuples pasteurs, la fourmi de nos rosiers se livrait avec succès à l'élève et au parcage du bétail, industries qui font aujourd'hui l'Anglais et le Normand si fiers.

Avant qu'il y eût des musées de peinture et d'anatomie comparée, la fourmi de nos bois montait déjà des squelettes de reptiles et de toutes sortes d'animaux pour en décorer ses galeries publiques, et elle avait acquis dans l'art de préparer ces pièces un talent surhumain.

O hommes, mes semblables, qui n'avez qu'à vous baisser pour voir et pour apprendre des plus humbles créatures le secret des destinées heureuses, combien de temps encore le fol aveuglement de l'orgueil vous condamnera-t-il à croupir dans les bas-fonds de la misère? Quelles sanglantes leçons et quelles douloureuses épreuves attendez-vous encore pour proclamer l'avénement de la femme reine et confesser le travail attrayant?

Mais accordons enfin la parole à l'oiseau qui la réclame avec impatience pour chanter à son tour les vertus du printemps. L'oiseau est plus hardi que pas un dans la définition de sa passion dominante. Il appelle l'amour le flambeau de la vertu. Cette définition est fort juste.

L'oiseau nous crie depuis des siècles sur tous les tons, sur tous les modes, et par-dessus les toits et par-dessus les feuillages, que toute beauté naît de l'amour au *spirituel* ainsi qu'au *matériel*; que toutes les vertus sont du printemps, tous les vices de l'automne.

Comme il a été suffisamment constaté par de précédents détails que c'était l'amour qui donnait au mâle son éclatant plumage et son brillant ramage, à la femelle ses talents d'architecte, sa sagesse, sa prévoyance, son courage maternel, son dévouement sublime; comme personne ne s'est jamais insurgé contre cette attribution, pas même le savant d'Institut, je n'insiste pas sur la démonstration de l'axiome que toutes les vertus de l'oiseau sont de son printemps.

Je ne demande plus qu'une chose : quand est-ce que la nuit se

fait dans son intelligence, et que sa voix se perd, et que ses plumes s'en vont, et que le ventre lui vient?

Sinon quand il cesse d'aimer, quand la passion rectrice qui illuminait son esprit s'est éteinte elle-même...

Quand est-ce qu'il s'adonne à l'ivrognerie comme la grive, à la gourmandise comme le bec-figue, à la paresse comme la caille? Quand est-ce qu'il se laisse prendre à tous les piéges que l'homme tend à ses vices?

Sinon à l'arrière-saison! *Tous ses vices sont de l'automne!*

Tous ses vices sont de l'automne. La sagesse éternelle a parlé par le bec des oiseaux.

Car il y a dans cette simple comparaison des mœurs de l'oiseau aux diverses phases de son existence plus d'enseignement et de véritable science que dans les quatre cent mille tomes de la philosophie, de la théologie et de la métaphysique, ouvrages bons à chauffer les bains, et qui n'ont jamais servi qu'à faire vivre les philosophes et autres pervertisseurs de l'entendement humain.

Car à nous aussi, fils de la femme, nos vertus sont de notre printemps, nos vices de notre automne. Je voudrais voir pour beaucoup cette sentence de la nature écrite en lettres d'or au frontispice de tous nos monuments.

Remarquons, en effet, que cette vérité cruelle n'est que le développement de cette autre que l'amour est l'état parfait de l'Être, — et que la glorification de l'amour entraîne fatalement celle des jeunes, — et la glorification des jeunes la démolition des vieux, — et la démolition finale de ceux-ci celle de toutes les impostures religieuses, politiques et scientifiques, y compris les règles de Lhomond. Quand je disais qu'il était difficile de calculer du premier coup d'œil la portée de la formule du gerfaut!

Nous voici arrivés à l'histoire de l'homme par celle de l'oiseau, et là aussi il nous sera facile de démontrer par mille preuves que le bonheur des individus est en raison *directe* de l'autorité *féminine* et *inverse* de la *masculine*. Fasse le ciel qu'aucune considération d'intérêt personnel ne m'arrête en cette tâche courageuse, en m'inspirant pour mes contemporains une pitié coupable! Car tout n'est pas rose, je le sens, dans le métier d'avocat du bel âge, quand on

touche à la fin de son dixième lustre. Et pourtant il faut bien avoir un peu vécu pour savoir ce que c'est que vivre, pour juger et pour comparer.

C'est une femme qui nous console de notre première douleur, qui cueille notre premier sourire, qui guide nos premiers pas; c'est la main d'une femme qui écarte de notre voie le mal et la souffrance, et colore pour nous de teintes roses les premiers horizons de la vie. Notre amour de la justice et des petits oiseaux, notre franchise, notre grâce et notre naïveté sont exclusivement de nos mères, anges gardiens du bonheur et de la pureté de l'enfant, qui ne lui font connaître de l'autorité que le bénéfice et les charmes, et qui jamais ne demandent à la contrainte ce qu'elles peuvent obtenir par la douce persuasion, les caresses et les confitures.

Mais, si le premier bonheur de l'enfant lui vient de la femme, son premier cauchemar est de l'homme, sa première bête noire est le pion. Pion est le nom qu'on donne dans le monde à l'argousin du bagne collégial; c'est une des variétés les plus déplaisantes du genre homme.

Il n'y a qu'une grande douleur et qu'une grande joie dans l'enfance : la grande douleur quand on quitte sa mère pour aller au collége; la grande joie quand on quitte le collége pour se retrouver dans les bras de sa mère après dix mois d'absence.

Je me souviens encore comme si c'était d'hier, malgré quarante ans d'intervalle, du jour où ils m'ont arraché à mes vertes pelouses, au grand air, au vagabondage, aux lapins et aux merles; où ils m'ont pris tout chaud encore des larmes et des baisers de ma mère pour me livrer à des cuistres crasseux, lesquels m'ont tout d'abord cloîtré dans des murs sombres, comme un poulet à l'épinette, mais non pour m'engraisser, les traîtres! Je crois subir encore les tortures effroyables qu'ils m'infligèrent dix ans en châtiment d'une prétendue passion immodérée des fruits rouges, doublée et chevillée d'une répugnance invincible pour le *que retranché*, souvenir odieux qui me remonte au cœur comme un rhumatisme moral par les temps nébuleux. En ces jours-là j'entends encore et je me répète mot pour mot les longs discours qu'ils me tenaient de leur voix nazillarde sur les mérites de la sobriété et sur les inconvé-

nients de la pâte ferme, les misérables qui économisent sur la ration de leurs pensionnaires de quoi garnir somptueusement leur table, et qui ne manquent jamais d'abriter leur cupidité révoltante sous la sainte égide de la morale et des commandements de Dieu. Et ma haine contre ces tortureurs jurés de l'enfance n'a fait que s'aviver avec l'âge, et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je saisis l'occasion de leur jeter à la face mes malédictions passionnées. Un pion que je rencontrai dans le monde, dix ans après ma sortie du collége, me disait qu'il n'oublierait jamais le mal que je lui avais fait. « Ni moi non plus, monsieur, lui répondis-je avec une fermeté dont je m'honore, car je sais encore tous les vers de l'*Héloïse*, de *Warwick* et de *Fernand Cortès*. »

Le lâche, abusant de la ductilité de ma mémoire, me donnait à apprendre pour la moindre peccadille des tragédies de M. La Harpe et de M. Colardeau !

Oh! oui, soyez maudits, méchants marchands de soupe, affreux empoisonneurs des enfants et des peuples, vous qui entamez l'œuvre de perversion de la créature humaine en lui faisant un crime de ses appétits légitimes, et qui l'armez dès l'âge de neuf ans contre toutes les institutions de votre ordre social sans tenir aucun compte de la volonté de Dieu. Car c'est Dieu lui-même, entendez-vous, qui a voulu que les développements de l'être physique précédassent ceux de l'être moral chez l'homme, et qui a fait au moutard de sa gourmandise providentielle la condition première de son développement normal. Et comme il faut absolument que la volonté de la Providence s'accomplisse, c'est vous qui êtes cause qu'au bout de six mois de votre régime de morale et de pain sec, cette gourmandise d'institution divine que vous prétendiez comprimer éclate de toutes parts en essors subversifs. J'ai vu des enfants de dix ans nés honnêtes et sortis de la maison maternelle, vierges de toute pensée mauvaise, devenir, au bout d'un trimestre, de damnés sacripants, bons à tout, hors le bien et le métier de soldat, et qui vous escaladaient les toitures avec la légèreté d'un chat maigre pour voler des pruneaux. Et quels pruneaux, Dieu du ciel ! des pruneaux de collége..... Dignes fruits de l'enseignement masculin !

On comprend que la modestie me retient de citer ici un nom

propre ; mais ce que j'ai vu, hélas ! ce que j'ai fait peut-être, tout le monde l'a vu et l'a fait comme moi.

C'est-à-dire qu'il ne faut pas même une année de cette éducation classique tant vantée pour conduire l'enfant à la gourmandise, au vol et au mensonge, et pour inoculer à une créature libre tous les vices de l'esclave. Apprendre toutes ces belles choses assaisonnées de quelques méchantes bribes de grec ou de latin de cuisine, est ce qu'on appelle en jargon de Sorbonne faire ses humanités !

Le pire de ce système d'enseignement masculin est que la tonique du pion, qui est l'éloge exagéré du pain sec, discorde affreusement avec sa dominante, qui est l'amour de la bécasse, et que cette discordance, qui n'échappe jamais à la perspicacité du gamin, finit par donner au maître, aux yeux de son élève, le caractère méprisable du hâbleur soldé pour mentir. Or, comme les impressions du jeune âge sont celles qui durent le plus, vous pouvez être certains d'avance que cette idée plus ou moins juste que l'enfant se sera faite au collége de la moralité de l'autorité déteindra quelque jour sur l'opinion de l'homme mûr, et contribuera puissamment à affaiblir chez lui le respect dû à tous les dépositaires assermentés du pouvoir. L'histoire du dernier demi-siècle nous dit si ce mépris déplorable de l'autorité gouvernementale a été fécond en bouleversements politiques et en révolutions. Une preuve positive que les trois quarts des révolutions ne sont que les explosions posthumes des colères du moutard contre le pion, c'est que toutes celles dont les bourgeois ne se mêlent pas échouent.

La théorie de la supériorité du pain sec sur la tarte aux cerises a été inventée par les hommes ; mais il serait très difficile de citer une seule phrase d'une femme célèbre à l'appui de cette dangereuse doctrine, qui est en opposition formelle avec le fameux précepte de la gastrosophie chrétienne : « Ne faites pas manger à autrui ce que vous ne voudriez pas manger. »

Ce qui prouve que non-seulement le bonheur des enfants est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine, mais que, de plus, tout système d'enseignement national qui ne débute pas par confier à la femme le monopole de l'éducation primaire est un système funeste qui ne peut aboutir qu'à des mons-

truosités. C'est précisément parce que Dieu a destiné la femme à jouer ce rôle d'institutrice primaire qu'il lui a départi avec tant de libéralité, l'esprit, la sensibilité et la grâce, et qu'il lui a refusé la force musculaire nécessaire à l'exercice des industries pénibles. Il l'a faite gracieuse, douce et charitable, pour nous forcer à nous modeler sur elle à l'âge des impressions faciles; car Dieu souffre plus qu'on ne pense de notre grossièreté et de notre gaucherie. Mais les hommes qui avaient accaparé la toute-puissance politique pour ceux de leur sexe, ont bien compris que pour conserver à la barbe ce fructueux monopole, il fallait lui attribuer aussi le monopole de l'enseignement de l'enfance; alors ils ont banni la femme de sa sphère d'action légitime. Ceci a été de leur part un trait de haut machiavélisme. On verra dans un autre alinéa de ce traité d'ornithologie passionnelle sous quelle tente s'est retirée la femme, indignement spoliée par l'homme de la fonction auguste que Dieu lui avait assignée.

Donc tout le bonheur de l'enfant gît dans l'autorité de la mère ; mais cette autorité-là a le tort d'être quasi légitime, quasi de droit divin. L'attachement des deux êtres l'un pour l'autre n'est pas libre ; l'enfant est la chair de sa mère. Le désir de l'adulte aspire vers un autre idéal, parce que la sphère de la liberté illimitée est la seule où l'amour puisse déployer ses ailes, et la liberté illimitée n'est que là où s'exerce sans contrainte la souveraineté de la femme. Bonheur, Liberté et Servage d'amour sont trois mots synonymes, l'idéal de félicité suprême que rêvent les amoureux étant de demeurer *enchaînés* aux pieds de leur souveraine. « *Reprends sur tout mon être un invincible empire ; Sois le jour qui me luit, sois l'air que je respire.* » Les gens qui parlent ainsi et disent ce qu'ils pensent, désirent modérément qu'on les délivre de leurs fers.

Jamais je n'ai demandé à nos gouvernements que de se faire obéir ainsi de fougue et sans gendarmes. Mais les gouvernements, qui sont presque toujours menés par des hommes très-vieux et qui n'ont pas les mêmes moyens de séduction que les jeunes femmes, aiment mieux se faire détester, parce que c'est plus facile et ensuite parce qu'ils ont la ressource de rejeter sur l'esprit d'insubordination des masses les torts de leur impuissance sénile et de leur in-

capacité. Je désire maintenant qu'on me dise de quel côté se trouvent la charité et la générosité chrétiennes, du côté de ces mêmes vieux à lunettes qui n'hésitent jamais à mettre le feu aux quatre coins du globe pour défendre leurs emplois menacés, ou de celui de ces touchantes martyres qui meurent si souvent du regret de leur souveraineté perdue, mais qui jamais n'ont recours à la force pour faire rentrer les insurgés dans le devoir, sachant trop que là où il n'y a plus d'amour, la reine perd ses droits.

Je ne suis pas le premier sage qui ait écrit que l'amour était l'état de lucidité suprême qui permettait de lire dans le livre de Dieu. Saint Augustin, qui avait beaucoup aimé et qui n'était pas myope, avait entrevu dès son époque cette faculté d'intuition divine dévolue à l'amour : « *Donnez-moi un homme qui aime,* dit le docteur de la grâce, *et il comprendra tout.* »

Boileau, qui était un grand poëte et qui se rendait volontiers justice en se plaçant au-dessus de Racine et au-dessous de Molière sur la liste des illustrations littéraires de son siècle, Boileau, qui a écrit une méchante satire contre les femmes, confesse, dans son *Art poétique,* que ce n'est pas assez d'*être poëte pour exprimer les transports heureux de l'amour, qu'il faut être,* en outre, *amoureux.* Il constate, dans le même volume, que de l'amour *la fidèle peinture... est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.* C'est-à-dire que le régent du Parnasse n'admet guère que les amoureux à l'honneur d'enfourcher Pégase, le bidet du local.

Ce double certificat d'aptitude poétique supérieure délivré à l'amoureux par un homme qui ne l'était guère, mais à qui l'on ne peut cependant pas refuser une dose de bon sens peu commune, est une pièce capitale. On ne s'attendait guère, j'en suis sûr, à voir le gerfaut et Boileau voter oui sur la même question.

Lamartine, qui eut le triste sort d'être plus aimé qu'amoureux, écrivait, en son meilleur temps : « *Et rien, excepté nos amours, ne mérite un regret du sage.* »

Et si l'amour n'était l'état parfait de l'être, le point culminant de la sagesse, pourquoi le sage regretterait-il l'amour ?

Je cite les poëtes de préférence aux géomètres, parce que je crois les premiers plus compétents que les seconds sur la question d'a-

mour. Il est fort naturel d'abord que les gens d'imagination qui traversent fréquemment les régions de l'idéal en sachent un peu plus long sur le chapitre des harmonies divines que les professeurs d'x, gens généralement casaniers. Et puis la géométrie n'est que du cerveau, tandis que la poésie est du cœur. Le géomètre dit ce qui est, le poëte ce qui sera ou ce qui devrait être. Si bien que ceux qu'on nomme les rêveurs sont toujours de quelques milliers d'années en avant des esprits positifs. Qu'est-ce que la vapeur, s'il vous plaît, cette vapeur animée dont le siècle est si fier, à côté de l'hippogriffe de l'Arioste,... une bête infatigable, qui n'a besoin que d'être remontée comme une pendule pour entreprendre sans hésiter des voyages dans la lune? Qu'est-ce que votre palais des Tuileries avec ses cheminées qui fument, et vos jardins de Versailles où il tombe de la neige et où les arbres perdent leurs feuilles, en regard des jardins et des palais d'Alcine ? Et comme la lecture de *Roland furieux*, de *Paul et Virginie*, de *Robinson Crusoé*, ou de *Don Quichotte de la Manche*, est plus intéressante, plus suivie et plus instructive que la démonstration du binôme de Newton!

C'est l'amour qui, dans tous les actes de l'homme comme dans ceux des oiseaux, a créé le plus de merveilles. Et de toutes ces merveilles, la plus rare, la plus regardée et la plus admirée est une image de femme en marbre, en ivoire ou en or. Quand un conteur arabe veut enthousiasmer son auditoire inflammable aux veillées du désert, il n'a qu'à entreprendre le portrait de son héroïne. Alors tous les regards s'allument, toutes les respirations se suspendent, et quand l'orateur a terminé sa description par la formule consacrée : *Gloire à Dieu qui créa la femme*, tous les auditeurs répètent en chœur avec un accent pénétré d'expression, d'admiration et de gratitude : Grâce à Dieu qui créa la femme!

On dit que c'est le mot d'amour qui sonne le plus doux dans tous les idiomes de la terre : *amour, amor, éros, lowe, liebe*, etc.

Je ne comprends pas qu'on ose dire que l'amour rend aveugle, quand il est prouvé au contraire par l'expérience universelle des siècles que l'amour fait découvrir à chaque instant chez l'être aimé une foule de perfections adorables, invisibles à l'œil nu pour tout autre que pour l'amoureux.

L'amour donne du cœur aux poltrons et de l'esprit aux sots; il double celui des filles.

J'ai vu des écrivains distingués de ma patrie qui avaient trop profité de la lecture d'Hégel faire retour à la lucidité nationale pour plaire à une grisette. J'ai vu des géomètres blessés d'un trait de Cupidon redevenir des hommes, et passer violemment du culte de l'angle aigu à celui de l'ellipse, gracieuse courbe d'amour.

Je sais vingt définitions charmantes de l'amour faites par l'homme; car l'homme abandonné à lui-même, c'est-à-dire à la pression de Dieu, a une forte tendance à se préoccuper de cette passion d'amour, et il emploie généralement pour la peindre son style le plus chaud et le plus coloré. Il n'est pas une de ces définitions qui n'apporte un argument de plus à la théorie du gerfaut, tant les esprits supérieurs sont d'accord pour glorifier l'amour.

Un premier Allemand a écrit :

« L'amour est le souvenir de l'unité primordiale de l'être. L'amour est à la fois souvenir et tendance. »

Un second Allemand :

« L'amour est un arbre magnifique qui a ses racines dans la chair, mais dont les rameaux planent au-dessus du monde matériel et amènent à maturité des fruits impérissables. »

C'est une femme qui a dû penser, en levant ses doux regards bleus vers les nuages, que l'amour était la nostalgie de la patrie céleste.

On lit dans tous les poëtes chrétiens et même musulmans que l'amour est un parfum qui ne peut se conserver que dans des vases d'or.

Celui qui a écrit que l'amour était la colonne de feu qui guidait les élus vers la terre promise pourrait bien appartenir au rite juif. Il n'y a pas de religion, si absurde qu'elle soit, qui défende d'aimer. David, qui était un roi saint, et son fils Salomon, qui était un roi sage, ont aimé vaillamment. Le sage possédait, dit l'histoire, trois cents femmes légitimes et sept cents concubines. Trop de biens pour un homme seul.

J'ai souvenance d'avoir été accablé de très-nombreux sarcasmes, et d'avoir même été officiellement gratifié de l'épithète de cerveau

timbré pour avoir affirmé dans un de mes moments de lucidité extrême que l'Amour était le génie de la Raison. Mais je n'en persisterais pas moins à considérer cette définition comme la meilleure de toutes celles qui précèdent, si elle n'était de moi; car elle a pour elle l'adhésion quasi unanime des bêtes, des métaux et des fleurs, plus celle de l'histoire de ce globe.

En effet, si l'amour, la jeunesse, le dévouement, la loyauté, le courage, ne sont pas des mots synonymes dans le langage des hommes, ces mots sont liés l'un à l'autre d'un ciment indissoluble dans le langage de Dieu.

La pudeur, qui est le coloris de la vertu, ne fleurit qu'au printemps, et la jeunesse a de telles grâces d'état que sa gaucherie et sa timidité sont des charmes. Mais la nature ne donne la jeunesse à l'homme que pour aimer, et ne tolère pas volontiers qu'on emploie ce temps à autre chose. Ce bonhomme Jadis de Murger, qui prie un jeune niais de lui prêter sa jeunesse puisqu'il n'en use pas, est un vieillard sensé taillé sur le patron des vrais sages par une main jeune et sûre.

On m'a demandé quelquefois pourquoi la nature, qui paraît attacher tant de prix à l'exécution de ses ordres amoureux, a fait cependant la part d'amour si petite à l'homme, après l'avoir faite si large et si magnifique à l'oiseau. Je me tue de répondre à cette question que l'oiseau a déjà les trois quarts du corps en Harmonie, tandis que l'homme n'y a pas encore mis le premier orteil, — et que, le bien ne figurant jamais que *par exception*, c'est-à-dire pour un *huitième* dans les sociétés limbiques, il suit fatalement de cette loi que l'âge de l'amour ou de la *lucidité morale* ou *du bien* ne peut occuper que le huitième de la vie des civilisés. Heureusement que le contraire a lieu en harmonie, et que ce n'est par conséquent qu'un peu de patience à avoir. En attendant, hélas! cette limitation fatale de la phase d'amour au huitième de la vie humaine actuelle est cause que les amoureux se trouvent forcément en minorité dans toutes les assemblées législatives de ce monde, et chacun doit comprendre l'excessive gravité de cet empêchement. Puisque l'entrée en harmonie ne peut être déterminée que par l'avénement de la royauté féminine, et puisque la jeunesse est le seul âge où l'homme,

conscieux de ses vrais intérêts, soit disposé à proclamer avec enthousiasme la légitimité des droits de la femme à la couronne, il est bien évident que cette ère fortunée ne s'ouvrira pas que les jeunes n'aient la majorité dans les conseils des nations. Or, je laisse à imaginer si les vieux, qui jouissent depuis la Chute d'un pouvoir usurpé, et qui y sont plus âpres que le vautour à sa proie, s'en laisseront dépouiller philosophiquement et sans mot dire par la sentence du scrutin, ou si plutôt ils ne remueront pas ciel et terre pour conjurer le péril dont ils sont menacés... Car ces vieux sont les mêmes à qui la calomnie, l'imposture et la corde sont des armes familières, et qui ont déjà inventé contre la nature et contre la femme tant de fausses religions, de fausses morales et de faux codes. Et il sera prouvé que toutes les fausses religions et que toutes les constitutions politiques des barbares et des civilisés ne sont que des tentatives de rébellion de l'homme contre Dieu. Mais revenons pour le moment aux grâces d'état de la jeunesse, dont nous mènerons dorénavant l'apologie de front avec la démolition de l'âge mûr.

Bien entendu qu'en m'armant contre le vieillard, ce n'est pas à ses droits, mais à sa tyrannie que je porte la guerre. Je sais les priviléges de cet âge, qui sont de se reposer dans les délices du *far niente*, loin du bruit et de l'agitation fébrile, et d'y jouir doucement de la considération acquise par une vie bien remplie. Je veux faire au vieillard ces riches et plantureux loisirs; seulement je ne veux pas qu'on confonde les égards et la reconnaissance dus aux anciens services avec le respect dû à la femme jeune et belle. Je ne veux pas qu'on dise que l'arbre orné de son feuillage, de ses fleurs, de ses fruits, est moins digne de respect que l'arbre chauve. En harmonie, le mot de *respect* ne s'emploie jamais que de l'inférieur au supérieur et de l'homme à la femme.

Au surplus, quand je compare le sort que les civilisés font à leurs vieillards avec celui que nous faisons aux nôtres en cette même harmonie, je ne puis me défendre d'une sainte colère à l'endroit de l'hypocrisie de ces impudents philanthropes dont la bouche est toujours pleine de protestations de *respect* et d'*amour* pour les cheveux blancs, mais dont l'imagination desséchée n'a pu encore trou-

ver mieux que Bicêtre et la Salpêtrière, deux ignobles *prisons de fous*, pour loger convenablement ces objets de leur culte.

C'est que dans notre Éden d'harmonie, l'affection est au fond du cœur, et non pas sur les lèvres comme dans votre enfer, ô civilisés hâbleurs. Nous n'avons pas, comme vous, la mauvaise habitude de vanter outre mesure les priviléges de l'âge, parce que nous n'admettons pas que l'homme gagne beaucoup à vieillir, et parce que nous avons besoin de tenir notre Tonique d'accord avec notre Dominante. Nous n'appelons pas le vieux Nestor le confident des dieux parce qu'il a vécu trois âges d'homme et qu'il radote en conséquence; mais nous le logeons, lui et ses contemporains, en des appartements magnifiques et exposés au midi, dans l'aile la plus paisible et la plus retirée du palais communal. Là, nous le laissons dormir au sein des délices du comfort, à l'abri de tout souci et de toute inquiétude, entouré des soins affectueux des enfants et de tous ceux dont il a dirigé les premiers pas dans la carrière du travail attrayant, et qui sont enchantés de lui payer en tendresse et en gratitude sur ses vieux jours les leçons qu'ils ont reçues de lui en leurs jeunes années. C'est un charmant spectacle à faire reprendre goût aux choses de ce monde et à faire désirer de vieillir que cet exemple édifiant des effets de la loi du contact et du ralliement des extrêmes. Mais la sphère affective des relations du vieillard et de l'adulte se borne à cet échange cordial de bons offices et de reconnaissance. Il est inouï qu'en harmonie un jeune homme ait jamais consulté un patriarche sur une affaire de cœur, ni que celui-ci ait prétendu s'entremettre dans une question de mariage à un titre de parenté quelconque, abus qui se renouvelle tous les jours chez les civilisés. Comme on regarde en harmonie que les vieilles gens n'y voient goutte en amour, on a le bon goût de ne jamais leur parler de ces matières-là.

Donc, la jeunesse, disions-nous, ne vaut que par l'amour. On n'est brave, élégant, prodigue de sa bourse et de sa vie, varié dans ses cravates et soigné dans ses chaussures que pour Elle. On se trompe de bonne foi quand on croit venger une offense en coupant la gorge à un ami; on ne se bat généralement, quand on est jeune, que pour qu'*Elle* sache qu'on est un homme et qu'on saurait *la* pro-

téger au besoin. C'est même une observation très-curieuse que l'homme joue d'autant plus facilement sa vie que cet enjeu a plus de valeur, et qu'il tient d'autant plus à sa peau que d'autres s'en soucient moins. Il n'y a peut-être pas un seul chauve en France et en Angleterre, où cette espèce est fort commune, qui, s'il était sincère, n'avouât naïvement qu'il a senti une vertu se retirer de lui avec chacun de ses cheveux.

Les vieux traitent rudement cette précieuse faculté exclusivement dévolue à la jeunesse, de tout embrasser par la foi, de tout comprendre par le cœur ; mais je n'en connais guère qui ne soient énergiquement disposés à troquer les trésors de leur expérience contre ce qu'ils appellent tous la déplorable inexpérience du jeune âge, et j'en connais, au contraire, un grand nombre qui donneraient encore cinquante de leurs plus belles années de sagesse par dessus le marché. Je ne crois pas m'aventurer en disant que s'il existait quelque part une fontaine de Jouvence et qu'on y menât un chemin de fer, ce serait de toutes les lignes du globe celle qui donnerait les dividendes les plus forts et les plus scandaleux. On peut se faire une idée de la presse des voyageurs par le récit de la fameuse émeute des octogénaires, qui eut lieu à Lisbonne vers 1520 dans des circonstances analogues et qui nous a été fidèlement conservée par Lorent Vasco le voyageur, en ses curieux mémoires, retrouvés naguère par Antony Méray.

Encore une fois, si l'âge de la prétendue folie ne valait pas mieux que celui de la prétendue sagesse, pourquoi les prétendus sages le pleureraient-ils sans cesse et feraient-ils, au besoin, des émeutes pour s'en rapprocher? Hélas! ces Jérémies ne se doutent même pas que cette rétrogradation perpétuelle vers le passé n'est qu'une aspiration vers l'avenir d'harmonie. Le désir entre toujours pour moitié dans le regret : *desiderare* en latin veut dire *regretter*.

Quand vient le mois de mai, le doux besoin d'aimer se réveille ou s'allume au cœur de tous les êtres. Un désir infini de doubler son existence tourmente les créatures les plus chéries de Dieu, les vierges, les oiseaux, les fleurs. La vie circule à flots sous l'écorce des saules. La terre, nue naguère et sonore sous l'étreinte glacée des frimats, se dilate et se gonfle sous la chaude haleine du midi, et sa

puissance génératrice éclate par un débordement fastueux de verdure et de fleurs. La prairie épaissit ses moelleux divans de paquerettes pour assourdir les pas des amoureux ; la forêt se fait sombre pour protéger les mystérieux promeneurs contre les regards indiscrets. L'amour veloute le gosier des oiseaux en même temps que les pétales des fleurs. Le rossignol, le merle, le rouge-gorge, la fauvette font assaut d'harmonie, pendant que les lilas, les marronniers, l'aubépine luttent de coloris, de parfum, de parure. Le sang bat plus vite aux artères de la jeune recluse de Saint-Denis, qui commence à professer pour la raquette un souverain mépris. Ses lèvres et ses joues s'empourprent chaque jour d'un incarnat plus vif, et le besoin de rêverie lui fait trouver du charme aux allées solitaires dont elle avait peur autrefois. L'auteur de toutes choses a placé sous le sein gauche des vierges une harpe éolienne qui rend des sons divins sous le souffle d'amour, et cette harpe résonne sous les caresses de la brise du soir, qui rapporte à la jeune captive les senteurs enivrantes et les élégies contagieuses qu'elle a ramassées en courant sur les buissons fleuris.

Mais laissez dire l'hiver, l'hiver qui clôt les lèvres ardentes d'un fermoir de glaçon et qui fait le nez rouge, l'hiver que la Mythologie antique nous représente judicieusement sous la figure d'un vieillard fortement enrhumé. L'hiver vous prouvera que la nature imprudente se ruine chaque printemps en des dépenses folles, et que ce linceul de neige dont il recouvre à peine les noirs squelettes des arbres leur va mieux mille fois que leurs habits de noces.

La nature a sa politique qui ordonne de s'aimer et, quand vient le printemps, de respirer à deux le parfum des lilas. Et la jeunesse, toujours prête à souscrire aux ordres venus d'en haut, ne demanderait qu'à profiter des beaux jours pour aimer et jouir, parce qu'elle sent parfaitement que le plaisir est la seule chose sérieuse de l'existence, et que la vie humaine la mieux remplie compte à peine vingt printemps.

Mais la politique du vieux vient se mettre en travers de celle de la nature, parce que le bonheur des vieux est comme celui des eunuques, d'empêcher les autres d'aimer.

Et le vieux commence par décréter d'immoralité la promenade

sentimentale, les chansons des oiseaux et la passion des fleurs. Puis, quand vient la pousse des feuilles, il proclame à son de trompe que le moment est venu... de se rompre les os...

Il y a eu dans ce pays, en l'an de folie 1840, un ministère sérieux composé d'hommes très-forts et à qui poussa l'idée de faire la guerre, parce qu'il était né le 1er mars, mois du dieu des combats. La politique belliqueuse de ce ministère s'appelait la politique *printanière* dans les pamphlets du temps.

Les grands hommes d'État d'aujourd'hui, les fortes têtes politiques de l'Europe, de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse, tous ceux qu'on appelle les sages, sans aucune exception, en sont encore à considérer la question des beaux jours sous le même point de vue. Il y a des écrivains qui écrivent de gros livres, lesquels livres sont très-lus, pour démontrer que la guerre est le plus noble des passe-temps de l'homme; et la masse stupide est si intimement convaincue que le métier de tueur d'hommes est le plus honorable de tous, que tous les souverains des États civilisés sont forcés de se déguiser en généraux d'armée dans les cérémonies d'apparat pour faire plaisir à leurs peuples. Il n'a manqué à Lamartine qu'un uniforme de général pour étouffer dans son principe la sanglante insurrection de juin 1848, cause de tant de malheurs pour la France. Cette déférence insensée de la vile multitude pour le sabre est arrivée en France à un tel paroxysme qu'on y voit tous les jours de bons pères de famille, d'estimables bourgeois qui n'y sont pas forcés, habiller leurs enfants en hussards ou en artilleurs, et les faire peindre en ce costume, sans respect pour leur âge. La folie à cet égard est quasi-universelle.

Des hommes ont été jusqu'à associer leur Dieu *bon* qui n'en pouvait mais à leurs fureurs sanguinaires, et à lui imposer l'incroyable obligation de bénir les massacreurs à la suite d'une grosse tuerie. Le sacrilége a même pris quelquefois un caractère grotesque quand, par exemple, chacune des deux armées qui viennent de se cogner fait chanter le *Te Deum* (nous te remercions, Seigneur); car c'est le même Dieu, notez bien, que l'on remercie de la victoire dans chaque camp! J'ai lu beaucoup d'histoires de bêtes, je n'y ai jamais rencontré de telles extravagances.

Le peu de sagesse que possède ce monde lui a été donné par les fous, a dit Mirabeau, mort très-jeune.

Il est d'autant plus juste d'être dur envers les vieux qu'ils sont, de leur côté, sans pitié pour les jeunes. La sagesse qu'on leur prête par lâcheté et par habitude est une charité mal placée et dont ils font mauvais usage. Ce n'est pas tant la sagesse qui est le fruit des cheveux blancs que l'égoïsme, cet affreux égoïsme à un seul qui, pour vous mettre à l'abri des dangereuses impulsions de l'égoïsme à deux, ou à trois ou à quatre, commence par vous dessécher le cœur comme un vieux parchemin.

La vieillesse, c'est l'hiver, la décadence, la ruine; c'est pis que tout cela encore, c'est l'âge où l'on ne peut plus apprendre et où l'on ne peut plus oublier, même les tragédies de Ducis, de Piron ou de Colardeau.

Le respect exagéré des vieilles culottes de peau qui a perdu la France est un préjugé d'autant plus déplorable qu'il est en contradiction formelle avec le principe même du respect dû à l'autorité de l'âge,... *attendu que les enfants sont toujours plus âgés que leurs pères.*

Cette proposition, qui a le tort de choquer les idées reçues et de paraître paradoxale au premier aperçu comme toute vérité neuve, n'en est pas moins irréfutable, moralement et mathématiquement parlant. Si l'on me concède, en effet, que l'humanité a aujourd'hui six mille ans de plus qu'au déluge, ce qu'il est difficile de contester, il faudra bien me concéder aussi que la génération la plus vieille est la dernière-née. Cette vérité, mise au jour par Pascal et Bentham, et consacrée par l'autorité religieuse du Dalaï-lama, a l'inflexibilité rigoureuse du chiffre. Le Dalaï-lama, qui réside au Thibet, est une incarnation permanente de Bouddha dans l'humanité. Le dieu Bouddah ou Fô est celui des Chinois; c'est un dieu qui, par parenthèse, compte plus de fidèles à lui seul que tous les cultes chrétiens, musulmans et juifs réunis. Or, comme le dieu qui sort du corps d'un vieillard pour entrer dans celui d'un enfant ne meurt pas, il s'ensuit que la série de ses incarnations constitue une chaîne insécable dont chaque anneau se compose d'une existence humaine, et que la dernière incarnation ou génération a *vécu la vie de toutes les*

incarnations antérieures, et par conséquent que le dernier-né est le plus vieux. Cela est si vrai que le Dalaï-lama ne parle jamais des actes de ses prédécesseurs que comme de ses actes personnels.

Et le simple bon sens nous fait tous agir et penser comme le grand Lama du Thibet. L'humanité d'il y a six mille ans n'était que l'enfance de la nôtre, comme la nôtre n'est que l'enfance de la période d'harmonie. Nons sommes plus vieux que nos pères, puisque nous savons tout ce qu'ils savaient, plus une multitude de choses et de procédés qu'ils ne connaissaient pas. Je vous demande comment nous recevrions aujourd'hui, à l'Institut ou ailleurs, un Épiménide qui se serait endormi vers l'époque de la guerre de Troie et qui, se réveillant tout à coup de sa longue léthargie, et ne comprenant rien aux usages du présent, voudrait nous ramener aux méchants bateaux plats et aux affreux rôtis de ses contemporains, en vertu de l'autorité de l'âge et de l'expérience. Il est plus que probable que nous inviterions ce marmot à se recoucher au plus vite, au nom de la susdite autorité de l'âge et de l'expérience, et nous ferions très-bien. Cependant la prétention de ce revenant mal-avisé ne serait pas plus ridicule et plus inconvenante au fond que celle qu'affichent journellement les pères d'en savoir plus long que leurs fils. L'enfant qui vient au monde trente ans après son père sait, au bout de trente autres années, comme j'ai dit, tout ce qu'a su son père, plus tout ce qui s'est découvert depuis que le père a atteint l'âge où l'on cesse d'acquérir pour commencer à perdre. Par conséquent, les jeunes en savent toujours plus que les vieux ; il n'y a même que les vieux de mauvaise foi qui nient la chose. Seulement ces vieux de mauvaise foi sont en majorité.

Si la prétention des vieux à en savoir plus que les jeunes était admissible un seul jour, ce serait la preuve que le monde viendrait de s'arrêter dans sa marche, et que le trésor des connaissances humaines, au lieu de se grossir, s'en irait diminuant. Ainsi, quand le flambeau d'une Civilisation s'éteint quelque part, comme il est arrivé autrefois pour Rome, pour Athènes, pour Memphis ; quand une société fait retour, *rétrograde* à la Barbarie, c'est tout simplement que les fils font retour aux us et coutumes de leurs pères, car les Civilisés sont les fils des Barbares, comme ceux-ci sont les fils des

Patriarcaux et des Sauvages. Or, il est à remarquer que la plupart des historiens qui ne sont cependant pas jeunes ne manquent jamais d'accompagner de leurs sanglots et de leurs jérémiades ces mouvements de recul qui ne sont pourtant que des triomphes des vieux sur les jeunes.

Maintenant, si les jeunes en savent plus que les vieux, on est bien forcé de leur décerner le prix de Sagesse en même temps que celui de Science, puisque le savoir est le véritable fonds de la sagesse; et alors ce serait aux cheveux blancs à s'incliner devant les noirs. Cette conclusion rigoureuse n'a rien qui m'horripile.

La supériorité de l'adulte sur le vieux n'a jamais fait, du reste, question en Harmonie, et si les civilisés n'osent pas encore la proclamer officiellement comme les harmoniens, c'est parce que l'hypocrisie empoisonne leur langue; mais il est trop facile de percer leurs mensonges, et de faire voir au travers que les déclamations des vieux contre les jeunes ne sont que des affirmations solennelles des mérites et des vertus de la jeunesse.

Jamais vieux, en effet, n'a insulté un jeune que du haut de sa jeunesse défunte;... jamais il n'a cherché à établir la supériorité *absolue* de l'âge de soixante ans sur celui de vingt-cinq, mais seulement, notez bien, la supériorité *relative* de l'époque où il avait vingt-cinq ans sur celle où il en a soixante. L'apologie du bon vieux temps n'est pas dans sa bouche une insulte gratuite au bon sens et à l'histoire, c'est tout simplement le regret et la glorification du temps où il aimait.

Je voudrais respecter ce chagrin légitime jusque dans l'injustice de la plainte, je serais tout disposé personnellement à pardonner à ceux qui n'aiment plus de jalouser ceux qui aiment; mais c'est un si grand malheur pour les humanités des jeunes globes que cette obstination de la génération qui s'en va à nier la supériorité de celle qui arrive, que la voix du devoir m'empêche d'écouter la pitié. Continuons donc de flétrir de toute notre énergie cette révolte impie des pères contre les fils qui a coûté et qui coûtera encore à notre infortunée planète tant de larmes et de sang.

Mais reconnaissons d'abord que cette révolte insensée n'est qu'un des accidents naturels de la grande rébellion des sociétés subver-

sives contre Dieu; que c'est une des gourmes de la Terre dont la Terre se débarrassera à son heure, comme de la croûte de glace qui emprisonne ses deux pôles, et que ce mal enfin a eu sa raison d'être à un instant donné. Je ne cite qu'une preuve de cette nécessité fatale. Où en serait aujourd'hui notre littérature sans cette rébellion et cette tyrannie des pères? Où le Drame, la Comédie, le Roman et le reste auraient-ils pris hors de là la matière de leurs chefs-d'œuvre? Mais que les chefs-d'œuvre de la littérature nous coûtent cher, ô mon Dieu!

Les vieux savants, ceux dont la vue est protégée par un abat-jour vert, et qui protestent dans leurs conciliabules contre la coalition des heureux, des oiseaux et des poëtes, sont des rebelles sans foi et qui mentent à leur propre pensée, quand ils soutiennent que l'état parfait de l'homme est celui où les cheveux s'en vont et où le ventre arrive, contrairement à l'opinion de l'insecte. Et vainement ils décernent des prix avec l'argent des jeunes pour encourager la doctrine de la sainteté et de la supériorité des vieux. La meilleure preuve qu'ils mentent et qu'ils ne croient pas eux-mêmes à la puissance de leur principe, c'est qu'ils sont obligés de payer l'apologie pour trouver des apologistes. Leur vertu est si déplaisante par elle-même qu'ils sont obligés de la doter pour lui procurer des amants. Ne pouvant la faire belle, ils la font riche, à l'instar du statuaire antique.

Et même, si la science officielle tolère parfaitement le mensonge à propos de la vertu et de l'état parfait, quand il ne s'agit que de l'homme, il est juste de reconnaître que ses lâches complaisances s'arrêtent là. Ainsi, du jour où elle a admis que la fleur était l'état parfait de la plante, le papillon l'état parfait de la chenille, et que la corolle et les ailes étaient les attributs caractéristiques de la phase du plein développement, de ce jour-là la Science a pris sous sa protection spéciale les amours des insectes et des fleurs, et malheur à qui aujourd'hui diffamerait ces êtres! Tirez à votre plaisir sur la passion humaine, sycophantes moralistes, la science constituée vous la livre; mais que nul ne s'avise de toucher aux amours du puceron ou de la lentille, s'il ne veut avoir sur les doigts.

J'ai entendu quelquefois de ces contempteurs gagés de la nature

humaine s'oublier jusqu'à dire que c'était l'amour qui allumait le fanal des lucioles dans les belles nuits d'été; mais pas un de ceux qui expliquent si bien le mystère de la phosphorescence des lucioles n'a pu m'expliquer l'aigrette bleuâtre qui scintille au cimier du casque de la capucine le soir des jours brûlants où l'orage est dans l'air et où le cœur des jeunes vierges donne cent pulsations par minute. J'ai été obligé de découvrir moi-même, comme si j'étais payé pour ça, que cette fleur originaire du Pérou, et dont la feuille est un soleil, symbolisait le prophète dont la mission est d'illuminer le monde et dont la parole jette souvent des éclairs au moment solennel qui précède le cataclysme social. J'ai quelquefois désiré que certains philosophes et certains savants n'eussent qu'une tête, pour me donner le plaisir de les coiffer du bonnet d'âne d'un seul coup.

Le vieux est l'ennemi du bien, a dit la Sagesse des nations.

Chateaubriand le poëte, qui eut la singulière chance de mourir jeune à soixante-quinze ans passés, a écrit de sa tombe, à propos d'une espièglerie du vieux roi Charles X : « Les vieilles gens se « plaisent aux cachotteries, n'ayant à montrer rien qui vaille. Je « voudrais qu'on noyât quiconque n'est plus jeune, à commencer « par moi et douze de mes amis. »

Je ne pousse pas le fanatisme du principe jusqu'à la passion du suicide, mais je proposerais volontiers un amendement à la proposition ci-dessus en faveur d'un certain nombre de Burgraves que la pudeur et la loi m'interdisent de nommer.

Le même grand écrivain a écrit :

« L'âge nous flétrit en nous enlevant une certaine *vérité de poésie* qui fait le teint et la fleur de notre visage. »

Je ne crois pas qu'il soit possible de parler plus sagement.

Toutes les misères de ce monde lui viennent d'avoir été gouverné, depuis six mille ans, par des vieux. Moïse, qui *damna la femme* et qui eut l'impudence d'affirmer qu'il avait avec Dieu des entretiens secrets, Moïse, qui règne encore aujourd'hui par la superstition sur les dix-neuf vingtièmes des peuples civilisés, Moïse, qui décréta le commandement de l'usure, était vieux quand l'idée lui vint de fabriquer ses dogmes oppresseurs.

N'oublions pas de remarquer, à propos de Moïse, que tous les révélateurs des dogmes inhumains commencent par établir la déchéance de la femme. Tous les imposteurs sont en insurrection systématique contre la formule du gerfaut.

Jésus-Christ, que le vrai Dieu suscita pour démolir la Bible et qui racheta la femme, l'esclave et le travailleur de leur dégradation, Jésus-Christ, l'ennemi impitoyable de l'usure et du négoce, avait l'âge du sans-culotte Desmoulins, lorsque les Pharisiens et les Princes des prêtres le clouèrent sur la croix. Et rien ne me garantit qu'il ne fût pas mort conservateur, s'il eût vécu trente ans de plus.

Presque tous les grands noms de l'histoire sont des noms de jeunes filles ou de jeunes hommes.

Les vierges qui sauvent leur patrie de l'invasion étrangère passent rarement vingt ans.

Tous les grands capitaines de l'antiquité et de l'âge moderne, Alexandre de Macédoine, Jules César, Gustave Adolphe, Charles XII, Bonaparte, ont atteint l'apogée de leur gloire militaire avant l'âge de trente ans. Tous les héros de la révolution française, Girondins ou Montagnards, orateurs ou soldats, Vergniaud, Robespierre, Saint-Just, Hoche, Marceau, Joubert, périssent avant l'ère de leur septième lustre. Ceux qui dépassent cette période finissent tristement, comtes ou barons d'empire.

Tous les réactionnaires de nos plus mauvais jours, tous ces méchants professeurs d'histoire, de trahison et d'économie politique, tous ces marchands de phrases renégats dont les noms reviennent si souvent, depuis quinze ans, dans les malédictions du peuple français, sont peut-être encore plus coupables de vieillesse que d'apostasie. Ils ont eu aussi leurs beaux jours, leurs jours de pauvreté, de jeunesse et de cœur, et, à l'âge de trente ans, ils prêchaient comme nous le progrès et la liberté. L'un s'emportait en imprécations généreuses contre les bourreaux de la Pologne et demandait la réintégration de la nation martyre sur le livre de vie des États; l'autre échauffait de sa parole éloquente une jeunesse enthousiaste; l'autre protestait contre la censure, au prix de ses pensions et de ses dignités. Mais l'âge leur est venu à tous avec

l'or et le pouvoir, et ils n'ont pas su rester jeunes en prenant des années. Ils ont brûlé ce qu'ils avaient adoré et ils ont fléchi le genou devant le juif qu'ils avaient conspué. Ils ont pratiqué à l'extérieur la politique de l'aplatissement continu; à l'intérieur, ils se sont ingéniés à corrompre et à établir le tarif des consciences; si bien que la patrie, malade d'un tel régime, les vomit un jour de son sein par un violent effort. Le ridicule et le mépris se sont attachés au nom de la plupart de ces apostats du libéralisme; et ces deux sentiments sont plus justes que celui de la haine, car ces natures vulgaires étaient, je le répète, des transfuges de la jeunesse, plus encore que de la liberté. Aussi, de peur de finir comme eux, ai-je eu soin de rédiger mon testament politique et social le jour où j'ai atteint ma trente-cinquième année, pour protester d'avance et dans toute la plénitude de ma raison contre les défections et les palinodies involontaires que l'imbécillité et la peur, filles de l'âge, pourraient m'imposer au lit de mort.

L'histoire de France nous apprend que jamais trahison n'a manqué, faute d'un vieux général, ni un assassinat juridique, faute de juges édentés. Dans les époques fécondes en bouleversements politiques, les plus vieux fonctionnaires ont naturellement la chance d'avoir sur la conscience plus de faux serments que les jeunes.

Il y a peut-être pourtant quelqu'un de plus dangereux pour les États que le ministre très-vieux, c'est le ministre très-laid. Quand un pays consent à se laisser représenter ou gouverner par des hommes très-laids, c'est un signe qu'il a déjà perdu le sentiment du beau physique et qu'il ne tardera pas à perdre celui du beau moral. L'institution du clergé catholique, qui fait de la laideur un cas d'indignité pour le prêtre, est une institution très-sage et à laquelle je suis sûr que l'Église a dû bien des triomphes. J'admire que le régime représentatif ne s'en soit pas emparé. Montesquieu ne fait pas figurer les progrès de la laideur masculine parmi les causes de la décadence des Romains; mais, moi, je ne crains pas d'attribuer celle du régime parlementaire à la laideur abusive et générale des hommes éloquens. Ces orateurs, qui jouaient les rôles de jeunes premiers sur la scène parlementaire, avaient oublié que

cette sorte d'emploi exige impérieusement un physique agréable. C'est ce qui les a tués.

Les femmes, chez qui le sentiment de la pudeur et du beau est plus développé que chez les hommes, n'ont jamais voulu de laiderons pour les représenter. Pourquoi dites-vous *un laideron* et non une laideronne ?

Les trois quarts des révolutions ont péri faute de tomber aux mains des amoureux. Celle de 89 n'a pas tenu parce qu'elle n'avait fait que décréter l'égalité des hommes ; celle de février a vécu ce que vivent les roses, parce que les constituants de 1848 n'ont pas osé réparer l'iniquité de leurs pères.

Un seul, parmi eux, avait compris la signification de la révolution du mépris, un jeune, Victor Considérant, aujourd'hui en exil. Un seul avait senti la nécessité de mettre la victoire d'un grand peuple sous la sauvegarde d'une grande mesure de réparation sociale. Un seul avait osé sommer ses collègues de restituer à la femme ses droits imprescriptibles de libre créature et d'inscrire l'égalité des deux sexes dans la Constitution. Mais les vieux, qui avaient la majorité dans la Commission des Quinze, n'ont pas même pris la proposition au sérieux ; alors la vengeance du ciel n'a pas tardé à s'appesantir sur leur œuvre. Je n'avais pas attendu qu'elle fût morte, leur Charte, pour la déclarer non viable. Je contemple, d'un œil serein, les infortunes de ces faux démocrates, qui ne s'émurent jamais des infortunes de leurs filles, de leurs sœurs, de leurs mères, et je déplore modérément le renversement de l'édifice assis sur une iniquité. Votre malheur, à vous, Victor Considérant, m'afflige davantage, car il n'accuse pas seulement la sottise des hommes.

Je me suis laissé dire qu'après que les collègues du citoyen Considérant eurent repoussé sa proposition à l'unanimité, l'un d'eux s'approcha de lui pour lui demander pardon de son vote, confessant que l'opinion publique aurait bien de la peine, dans *vingt ans*, à s'expliquer le rejet d'une mesure aussi équitable, et dont la France, hélas ! avait si grand besoin. Le coupable qui avouait si ingénument sa faute appartenait à cette variété de philanthropes puritains qui voyagent dans tous les hémisphères pour chercher des modèles

de prison et de potence utilitaires, et qui ont doté leur patrie du régime cellulaire volé à l'Amérique. Le système de l'emprisonnement cellulaire, qu'on a oublié de faire essayer à ses importateurs, est un système odieux de torture physique et morale, qui n'a pas dû germer dans l'imagination d'une femme ; car il condamne le détenu au silence éternel, et, sous prétexte de le préserver de la contagion du vice, le pousse fatalement au suicide ou à la folie noire. Je n'ai pas attendu vingt ans pour déclarer à ce vertueux ami du silence et des hommes que ses collègues et lui, en refusant de conclure, avec Victor Considérant, à l'émancipation politique de la femme, ont voté en raison inverse du carré du bon sens.

Je connais peu d'histoire triste plus triste que la fin de la dernière Constituante ; mais quels magnifiques enseignements nous offre cette lamentable histoire, quand on la rapproche de celle de Robert d'Arbrissel ! Comme l'éphémérité de la constitution de 48 et la longévité de l'institution de Fontevrault confirment triomphalement en mode inverse et en mode direct la formule du gerfaut ! Il ne faut pas beaucoup d'exemples de cette nature pour démontrer que la raison est fatalement absente des conseils où l'homme parle seul.

La Constituante n'est plus et sa chétive enfant n'a guère fait de plus vieux os qu'elle. Le moment est donc venu de lui rendre justice et de dire que jamais assemblée révolutionnaire ne fut moins que celle-là à la hauteur de sa tâche, ne compromit plus sottement les intérêts démocratiques qu'elle avait mission de défendre et ne fit la partie plus belle à la réaction absolutiste... Mais gardons-nous d'être trop sévère à la défunte, puisque sa mort a déjà expié ses fautes, et ne demandons pas que le sang de la république romaine, des Hongrois et de Robert Blum retombe sur sa tête.

La liberté du monde saignera bien longtemps des sept plaies que la maladresse des législateurs de la Constituante a faites à la démocratie française. Longtemps encore les amis de cette liberté sainte auront à déplorer l'inconcevable vertige qui poussa tant d'hommes mûrs à remplacer la royauté héréditaire par la royauté présidentielle, comme pour mettre l'appât tentateur au niveau de l'ambition de tous. Mais la terrible catastrophe n'aura que faiblement surpris

le logicien inflexible, qui considérait le mouvement révolutionnaire d'un œil calme, car cette catastrophe était inévitable. Où pouvaient nous conduire, sinon dans le fond des abîmes, des guides assez aveugles pour ne pas voir les droits politiques de la femme en plein midi de la révolution ?

L'homme inspiré de Dieu, qui fonda Fontevrault vers la fin du XIe siècle, savait mieux la justice que les constituants de 1848, bien que plus jeune que ceux-ci d'environ huit cents ans. Alors que le travailleur asservi se débattait avec peine sous le poids de la féodalité, Robert d'Arbrissel eut l'idée de rallier tous les hommes sous la loi de la femme, pour les pousser au défrichement des terres incultes de la France par la méthode du travail attrayant. C'était un plan fort avancé pour son époque et qui, même de nos jours, serait très-susceptible d'être qualifié d'utopie impraticable et absurde. L'utopie cependant obtint, au moyen-âge, un succès prodigieux, auquel le Dieu des catholiques lui-même ne dédaigna pas de s'associer par des miracles, si j'en crois les récits des chroniques locales. En effet, les populations enthousiastes de l'Ouest accoururent à flots pressés sur les pas du saint homme, désireuses de s'enrôler sous la bannière de l'autorité féminine, et quand elles furent arrivées vers la Thébaïde de Fontevrault, Dieu fit jaillir du rocher, suivant l'usage, une source miraculeuse pour indiquer le lieu où devait s'établir la sainte colonie. Aux alentours de la source fut donc bâtie la célèbre abbaye de Bénédictins et de Bénédictines de Fontevrault, qui prospéra si rapidement sous la douce loi de la femme, que la colonie-mère dut essaimer de nombreuses succursales du vivant même du fondateur et que la France compta un jour cinquante-sept prieurés régis par la règle de Fontevrault. Cette règle, qui me paraît beaucoup plus suivant le cœur du vrai Dieu que le Décalogue de Jéhova, conférait l'autorité suprême et l'administration temporelle de l'abbaye à une Supérieure. C'étaient les femmes aussi qui étaient chargées de l'office de la prière, comme possédant une âme plus pure que l'homme et un organe plus agréable au Seigneur. Les religieux labouraient et rentraient les récoltes, priant par le travail et réhabilitant ainsi la condition du serf attaché à la glèbe; tout était pour le mieux. L'histoire, qui en

registre sottement tant de puérilités royales, a oublié de constater le chiffre des milliers d'hectares que ces valeureux pionniers rendirent à la culture pour mériter les bonnes grâces de leur Supérieure ; mais ce chiffre est énorme, et il est bien certain que si jamais ordre religieux eut droit aux bénédictions du peuple, c'est celui des bénédictines.

Or, Robert d'Arbrissel, le précurseur de Charles Fourier, n'avait fait que mettre en pratique la formule du gerfaut ; et pour cette cause, son œuvre a déjà duré près de huit siècles ; et nous la verrons quelque jour, galamment transformée suivant la nécessité du progrès, s'incarner glorieusement dans toutes les institutions industrielles de ce globe, pour fournir sa carrière jusqu'aux derniers beaux jours de notre humanité.

Ainsi Dieu accorde la durée à toutes les institutions basées sur le principe de l'autorité féminine, et la refuse aux constitutions barbares qui ne tiennent pas compte des droits imprescriptibles et sacrés de la femme. Ceci est de l'histoire des hommes comme de celle des abeilles et de celle des fourmis.

Michelet, qui est un grand historien et un voyant de haut titre, Michelet, qui pénètre encore plus avant par le cœur que par le raisonnement dans le secret des choses, a parfaitement expliqué pourquoi la femme avait manqué jusqu'à ce jour à la démocratie.

La femme a manqué à la cause du progrès et viré à la superstition, parce que les chefs de la superstition sont les seuls qui lui aient donné dans leurs rangs une place honorable et fait une destinée proportionnelle à ses attractions.

La société de Jésus, si redoutable aux rois, aux peuples et aux hommes, ne vit que des iniquités de la loi masculine, comme l'absolutisme ne vit que des sottises de la démocratie. Toute la puissance de cet ordre fameux, dont les membres s'intitulent les Chevaliers de la Vierge, lui vient de l'habileté extrême avec laquelle il a su exploiter les ressentiments légitimes de la femme contre une constitution sociale qui l'a mise hors la loi. Voulez-vous frapper au cœur la société de Jésus, le ban et l'arrière-ban de la superstition et de l'ultramontanisme, appliquez à votre politique la formule du gerfaut.

La femme, qui n'est que sentiment, charité et justice, appartient par essence au parti de la jeunesse, du mouvement, du plaisir et de la liberté. La démocratie ne peut pas, sans commettre un crime de lèse-humanité et sans trahir sa cause, se priver plus longtemps des secours d'un auxiliaire si puissant.

Je termine cette série de preuves qui m'a coûté tant de phrases par cette définition victorieuse de l'amour que j'avais gardée pour la fin, et qui rend inutile toute autre démonstration de la première partie de la formule du Gerfaut : — *Le bonheur proportionnel à l'autorité féminine*. Écoutez :

L'AMOUR EST LA PARTICIPATION DU FINI A L'INFINI QUI CRÉE...

Si quelqu'un connaît pour l'être fini un état plus parfait que celui de participant de l'infini, qu'il le dise. Quant à moi, je déclare que mon ambition s'arrête là. Et je passe sans plus tarder à la démonstration de la seconde partie de la formule : *Le rang des espèces proportionnel à l'autorité féminine...*

On remarquera que je n'ai pas fait la preuve de la raison inverse. J'ai cru en effet parfaitement inutile de prouver que le Collége, le Séminaire, le Régiment, le Vaisseau et la Prison, *où les hommes font la loi*, sont de véritables bagnes, et que les bagnes sont des séjours où l'on s'amuse peu, et qui ne valent pas pour l'agrément, le costume et les belles manières, le Bal et l'Opéra, *où les femmes sont reines*. J'ai retenu du jeu de barres, que je ne pratique plus, l'habitude charitable de ne pas tuer les morts.

CHAPITRE III.

Où il est prouvé par la même méthode que le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine, et que l'Ignorance est la Haine, comme la Science est l'Amour. — Solution radicale et inattendue d'une foule de questions insolubles. — Résumé.

Rien de plus simple et de moins ambitieux au premier aperçu que cette moitié de formule : *le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine,* ce qui revient à dire que le rang d'une espèce est d'autant plus élevé que le rôle de la femelle y est plus important. C'est tout au plus si la proposition a l'air de vouloir vous révéler le dernier mot de la classification universelle. Mais gardez-vous bien de vous fier à cette modestie apparente. Cette simplicité n'est qu'un leurre, et ce leurre cache un abîme prêt à engloutir le vieux monde. La formule du gerfaut est encore mieux peut-être qu'un abîme : c'est un vaste alambic dans lequel la Médée de l'analogie passionnelle s'est amusée à entasser toutes les questions capitales des sociétés limbiques pour les amalgamer et les fondre, et former de leur essence combinée l'embryon d'une société nouvelle. La formule du gerfaut est, à proprement parler, la formule de la Palingénésie scientifique, économique et sociale.

L'expérience m'avait déjà fait comprendre avant cette dernière leçon qu'il était aussi impossible d'assigner une limite à la portée d'une formule analogique bien conçue que de constater *à priori* ce qu'il peut tenir de sagesse et de folie au fond d'une bouteille d'encre. Aussi n'ai-je eu qu'à effleurer du regard les dix mots du théorème hypocrite pour me faire une idée du nombre indéfini de ses scho-

lies et de ses corollaires, de ses tenants et de ses aboutissants. A la suite de la question de la classification universelle marchent cinquante autres questions réputées comme celle-ci insolubles, mais qui s'ouvrent néanmoins avec une facilité extrême et avec la même clef.

C'est un des graves inconvénients de l'analogie passionnelle de ne pouvoir mettre les pieds dans un fourré quelconque, sans en faire partir à la fois cinquante solutions différentes qui vous éblouissent, qui se croisent et qui s'envolent si bien dans tous les sens qu'il vous est impossible d'en mirer une seule. Les chasseurs qui ont envahi Marly, Saint-Germain ou Vincennes un matin de révolution, peuvent se faire une idée très-juste de cet empêchement; cependant l'inconvénient est moindre encore que de faire buisson creux. Sans doute que cette épée flamboyante de la solution *ubicuitaire* dont l'analogie est armée est une arme lourde et embarrassante, et qu'il est difficile de remettre au fourreau quand on l'en a tirée; mais cette épée a l'avantage de trancher tous les nœuds gordiens d'un seul coup. C'est quelque chose; et si petit que soit ce mérite, il faut bien lui en tenir compte. Les ennemis de l'analogie l'accusent encore de se perdre au pourchas des rapprochements impossibles, et quelquefois aussi de déserter les oiseaux pour courir après les papillons, les abeilles et les fleurs. Et quand cela serait, voyez-vous le grand mal, et comme on est bien venu à se plaindre des écarts d'une science qui vous enseigne l'histoire totale de l'humanité ou de l'animalité entre deux parenthèses. Mieux vaut encore allonger les récits sans faire de tort à personne que de bizeauter les phénomènes comme font les autres sciences pour se donner beau jeu. Somme toute, et balance faite des agréments et des travers de l'analogie passionnelle, j'estime que le sage a plus de bénéfice à la laisser aller au courant de sa fantaisie qu'à la quereller pour ses frasques; ainsi fais-je.

Tous les lecteurs sont des ingrats qui trouvent bien que les chapitres d'analogie ne finissent pas, mais qui ne considèrent pas que le moindre de ces chapitres les dispense d'étudier une centaine de gros livres. La plupart des lecteurs ne comprennent pas assez non

plus que l'analogie passionnelle, qui considère toutes les sciences comme *la même*, ne doit voir que des détails là où nous voyons des ensembles, et doit dire ajustage là où nous disons, nous, solution de continuité.

Il est bien évident pourtant que ce que nous appelons *esprit de suite*, nous autres barbigères, êtres doués de la triste faculté de Séparation et d'Analyse, ne peut avoir le même nom dans la langue des femmes, créatures harmoniennes douées de l'esprit de Synthèse et de Raccordement. Et, en effet, nous voyons que l'esprit de suite auquel l'homme attache le plus grand prix est celui qui parque l'intelligence dans une spécialité quelconque, et qui fait réussir dans l'épicerie, dans la géométrie ou dans le notariat; tandis que la femme préfère l'autre, l'esprit d'embrassement, qui saisit les rapports des choses, qui voltige dans l'espace pour planer sur tous les horizons, et qui s'habille volontiers de paraboles, d'allégories et de métaphores, parce que ces figures sont des mariages d'idées. Ce brave mathématicien qui prit un soir la farce des *Plaideurs* pour le dénoûment de la tragédie de *Britannicus*, parce que les deux pièces sont du même auteur, était un homme qui possédait l'esprit de suite à un degré éminent. Or, non-seulement la femme est incapable de commettre une semblable méprise, mais elle est plus disposée à en rire fortement comme d'une bourde que de l'admirer comme un trait de génie supérieur. C'est ce qui est cause que la femme est si faible en géométrie, et qu'elle réussit beaucoup mieux dans l'art de la conversation et dans celui de la danse. Charles Fourier m'a complétement rassuré sur l'avenir de la femme, à laquelle il assigne la supériorité absolue dans une science adorable, celle de la botanique passionnelle, qui consiste à entendre le langage des fleurs et à le traduire fidèlement. On sait que ce genre de traduction doit se payer 12,000 francs la ligne. L'analogie est femme comme les poëtes et les anges.

Ces considérations préliminaires m'ont paru indispensables au début d'un chapitre d'ornithologie passionnelle où nous devions voir la question de la classification universelle, qui en est le sujet principal, aboutir droit à la question religieuse et aussi à la poli-

tique, à l'esthétique, à l'historique et à la grammaticale, sans qu'il y eût moyen de trouver un faux-fuyant pour éviter la rencontre.

. . . . . .

C'est la nature qui a créé les êtres et qui les a disposés dans l'ordre où ils sont. Par conséquent, le naturaliste n'a pas de classification à inventer ; il n'a qu'à copier celle que la main de Dieu a tracée. Ç'a été jusqu'à présent le tort de tous les savants, hormis de quelques astronomes, de distribuer les êtres à leur guise, sans tenir compte de cette distribution de Dieu.

J'ai déjà exposé ailleurs le vice originel de toutes les classifications scientifiques, et développé les vrais principes de la nomenclature naturelle. Je ne ferai donc que rappeler en quelques lignes, à l'occasion des oiseaux, la théorie que j'ai précédemment émise à l'occasion des mammifères.

Les animaux de tous les règnes sont, à l'instar des minéraux et des plantes, des moules particuliers de la passion humaine, des verbes inférieurs de Dieu, destinés à refléter le verbe typique et supérieur de la création terrestre, qui est l'homme. Cette dernière phrase est de celles que je suis forcé de répéter, jusqu'à ce qu'elle soit passée à l'état de lieu-commun.

Les choses étant ainsi, le seul moyen rationnel et scientifique de distribuer l'harmonie dans les rangs d'un ordre quelconque, et de mettre chaque individu à sa place, consiste à dresser l'échelle passionnelle des êtres inférieurs en regard de l'échelle passionnelle de l'homme, puis à classer chaque série, chaque groupe, chaque genre, chaque variété, dans le cadre correspondant indiqué par son étiquette analogique. Hors de cette méthode naturelle et passionnelle, la nomenclature la plus scrupuleuse est fatalement condamnée aux lacunes, aux méprises et aux alliances monstrueuses.

Plusieurs obstacles s'opposent malheureusement à l'application immédiate de cette méthode si simple, et le plus puissant de tous est l'absence complète du tableau échelonné des huit cent dix caractères humains en majeur et en mineur. On conçoit, sans que je l'explique, combien il doit être difficile de tirer une copie d'un tableau qui n'existe pas.

Si je n'ai pas cherché à dresser ce tableau du clavier passionnel humain, c'est que j'ai parfaitement compris que l'œuvre était de beaucoup au-dessus des forces d'un homme seul, et qu'elle exigeait le travail collectif de plusieurs académies morales et médicales pendant un grand nombre de lustres, plus le triple génie de Molière, de Geoffroy Saint-Hilaire et de Charles Fourier. On peut se retirer, je suppose, devant de telles exigences, sans mériter l'épithète de poltron ni de fainéant.

Mais parce que le temps, la puissance, le savoir et le génie me faisaient faute à la fois pour dresser l'échelle caractérielle du genre homme, et tracer un cadre de classification universelle qui eût environné mon nom de quelque éclat chez les races futures, ce n'était pas cependant une raison suffisante pour m'empêcher d'essayer l'œuvre en petit sur les bêtes de France, ni pour me forcer de garder pour moi ce que je pouvais savoir des dominantes caractérielles des oiseaux de ma patrie. Parce que je n'avais pas en main la carte qui pouvait me guider sûrement à travers les parages inconnus de l'analogie transcendante, je ne vois pas pourquoi je me serais astreint à côtoyer lâchement les nomenclatures officielles, à l'instar du navigateur antique que le défaut de boussole condamnait à serrer la terre. Le cadre n'existait pas, je l'ai supposé existant. Ne pouvant élever de mes débiles mains l'édifice glorieux, j'ai voulu au moins apporter quelques pauvres matériaux pour la bâtisse future. En un mot, forcé de brouter là où j'étais attaché comme la chèvre de Sancho Pança, j'ai tâché d'atteindre aussi loin que me le permettait la longueur de ma laisse. J'ai fait ce que je devais, car j'ai fait ce que j'ai pu.

D'autre part, j'ai eu connaissance que la découverte de la loi de la classification universelle était contemporaine des derniers jours des sociétés maudites, et que c'était en quelque façon l'arche d'alliance qui annonçait la réconciliation de l'homme avec Dieu et la venue du règne de la femme. J'ai su qu'en Jupiter et en Saturne, globes plus avancés que le nôtre et qui sont depuis longtemps en pleine phase d'apogée, la découverte n'avait précédé que de fort peu d'années l'entrée en harmonie. Alors considérant l'obscurantisme et la malice universelle des habitants de la terre, je me suis dit que

les jours de la nomenclature passionnelle n'étaient pas venus encore, et je me suis fait une raison.

D'ailleurs, s'il était au-dessus des forces d'un homme seul de dresser le tableau du clavier passionnel humain, et par suite de classer les oiseaux *analogiquement*, c'est-à-dire relativement au type unitaire supérieur, rien n'empêchait cet homme de classer méthodiquement ces êtres *par rapport à eux-mêmes*. Le but était même suffisant pour une ambition raisonnable. La chose faite, l'œuvre simpliste achevée, rien ne s'opposait désormais à ce que le nomenclateur fît sortir des rangs de la série nouvellement ordonnée tous les types qui lui conviendraient pour en faire le sujet d'autant d'études analogiques particulières, c'est-à-dire autant de spécimens de sa classification idéale. C'est le plan que j'ai adopté par la raison de sagesse qui dit qu'à défaut de grives, il faut se contenter de merles, et aussi par considération de la timidité intellectuelle de mes contemporains. J'ai même poussé la complaisance plus loin qu'elle ne pouvait aller; car je ne me suis pas borné à esquisser le cadre d'une nomenclature ornithologique passionnelle isolée, mais de concession en concession, j'en suis venu à façonner de mes propres mains une méthode de classification purement matérielle, une méthode-pédiforme, susceptible d'être professée dans les classes et même de servir de guide-âne aux savants. Tant j'avais désir que chacun trouvât son compte à mon système, la femme comme l'homme, le poëte comme le géomètre, l'analogiste comme le savant classique, l'harmonien comme le civilisé.

Si le travail de la classification analogique est un travail d'Hercule, celui de la classification spéciale et *intrà-muros* n'est qu'une besogne d'enfant. La nature a écrit la loi de cette classification partout et en caractères gros et lisibles, et la formule du gerfaut la répète à qui veut l'entendre. Seulement, comme les oiseaux disent souvent bien des choses que tout le monde n'entend pas, il n'est peut-être pas inutile d'entrer, à ce sujet, dans quelques petits détails.

Une question de classification n'est qu'une question de préséance, c'est-à-dire d'étiquette. Cette dernière expression me paraît la meilleure, parce qu'elle est vraie au physique ainsi qu'au figuré.

Or, la question d'étiquette n'a jamais été une question pour la nature. Du moment où elle prenait l'amour pour principe du mouvement universel, elle était bien obligée de donner la préséance au sexe féminin sur l'autre, puisque la femelle en tout règne est pivot normal d'attraction. Il est clair que si Dieu n'avait pas voulu subalterniser l'homme à la femme, il n'aurait pas été prendre l'amour pour principe de sa loi. Mais bien des hommes sont galants et très-bien dans un bal, qui ne se doutent pas que la galanterie est un commandement de Dieu.

On va voir pourquoi cette loi de la préséance féminine est la base de l'ordre universel, comme quoi elle s'applique à tous les règnes et ne souffre pas d'exception. Je crois que le moment est venu, pour mes jeunes auditrices, de redoubler d'attention ; car je vais leur dire des choses neuves.

Tout ce qui a vie en ce monde a deux pôles : ces deux pôles s'appellent l'espèce et l'individu. La Vie constitue entre l'individu et l'espèce un antagonisme permanent.

Pour la Nature, l'espèce est tout, l'individu rien, ou du moins peu de chose.

Or, l'intérêt de l'espèce s'incarne dans le sexe féminin et celui de l'individu dans l'autre.

L'idée d'amour ne correspond généralement chez le mâle qu'à un simple désir de bonheur individuel et passager, tandis que cette idée éveille inévitablement chez la femelle celle de la maternité. La courbe de l'amour masculin est une ellipse, celle de l'amour féminin une parabole. De là les préférences légitimes de la nature pour la femelle.

Les intérêts de l'individu étant en opposition antipodique perpétuelle avec ceux de l'espèce, il arriverait que celle-ci périrait si l'individu ne songeait qu'à lui seul. Mais la nature prévoyante a paré à cette éventualité désastreuse en faisant de la passion qui entraîne l'individu à la conservation de l'espèce, le plus puissant et le plus irrésistible des mobiles.

Cette puissance irrésistible a reçu le nom d'amour dans la langue des fleurs, des animaux et des hommes. Les minéraux passent pour insensibles ; mais c'est, comme je l'ai dit, une fausse réputa-

tion que leur a faite l'ignorance générale aidée de la paresse des chimistes. Le mutisme systématique des minéraux n'est pour moi qu'un argument de plus à l'appui de l'aphorisme si vrai que les grandes passions sont muettes.

On voit déjà que l'amour qui entraîne l'individu à sacrifier son intérêt personnel à celui de l'espèce est en soi une passion éminemment vertueuse, puisque le mot de *vertu* veut dire, dans toutes les langues, *sacrifice* de l'intérêt *individuel* à l'intérêt collectif, patrie, religion, croyance politique, etc., etc.

L'amour fait explosion chez tous les êtres par la séparation ou la déclaration des sexes. Cette explosion s'appelle cristallisation chez les minéraux, floraison chez les plantes, puberté ou nubilité chez les animaux. Un exemple, que nous prendrons près de nous dans l'ordre des oiseaux, va nous faire comprendre la diversité du mode d'action de cette révolution organique en chacun des deux sexes ; et cet exemple justifiera amplement les prédilections de la nature pour son sexe favori.

Jusqu'au moment critique de la nubilité, les jeunes oiseaux portent la livrée de leur mère, comme les enfants des hommes ; ils se ressemblent tous.

Mais à l'heure où cette nubilité éclate comme une seconde vie qui s'éveille chez tous les êtres sous le souffle chaud du printemps, le jeune coq change soudain de tenue, de langage et d'allures ; il endosse le harnais de guerre, chausse l'épée, orne son chef d'une armure quelconque, aigrette, casque, panache, huppe de chair ou de plume. L'abondance des esprits vitaux qui circulent en son organisme tuméfié injecte d'un sang vermeil et colore d'une riche teinte écarlate toutes les nudités de ses joues, de son front, de son col. L'enfant est devenu un homme ; il prend une voix provocante et des poses de bataille en signe de sa virilité. Rien de semblable chez la poule.

Pendant que le mâle dépensait en frais de costume, d'apparat, d'armement, c'est-à-dire en luxe extérieur et *personnel*, toute l'exubérance de vie que lui avait apportée la Nature, la femelle consacrait cet afflux de vitalité au développement de ses ovaires. Pen-

dant que celui-là s'absorbait dans l'étude des moyens d'éblouir et de plaire, celle-ci ne songeait qu'à assurer les intérêts de l'espèce. Pendant que le coq aspirait à se montrer, à briller, à combattre, et clouait son cartel à toutes les tribunes de la ferme, la poule recherchait la solitude et les retraites sombres ; sa voix ne changeait que pour s'attendrir et se convertissait en un gloussement caractéristique, langage expressif et intime de la maternité.

Je conçois facilement que la Nature distingue entre ces diverses façons de procéder à son égard et que toutes ses sympathies et ses faveurs soient pour la poule ; je conçois que la Nature affiche tout haut, et en toute circonstance, ses préférences passionnées pour le sexe féminin et sa froideur pour l'autre ; mais, ce qui m'afflige profondément et me révolte presque, est de voir que cette froideur descende dans les règnes inférieurs jusqu'à l'outrage et à la barbarie. Examinons ce qui se passe chez les fleurs.

L'ovaire, qui est en tout et partout l'expression de la féminité, occupe dans la corolle la place pivotale. Toute la vitalité de la plante converge à son développement. C'est pour lui faire honneur que les pétales s'habillent de si riche velours et versent tant de parfums dans l'espace ; c'est pour lui rendre hommage que les humbles étamines l'entourent comme une garde fidèle, et tiennent penchées sur sa tête leurs urnes fécondantes. Dévouements bien mal récompensés, hélas ! car l'*accroissement de volume et de vie* que doit recevoir l'ovaire ne lui peut venir que de *la mort de l'étamine* et de la corolle que la fécondation aura tuées. Elles mortes et leur gloire éclipsée, l'ovaire hérite de leurs trésors, acquiert des proportions colossales, revêt la pourpre et l'or dans la pêche, la grenade, la poire, l'abricot, le coing, l'orange, accapare toutes les teintes harmonieuses, toutes les formes élégantes, s'assimile tous les parfums et toutes les saveurs, et réunit au plus haut degré toutes les conditions du beau et de l'utile. Il s'appelle le fruit, en un mot ; il est pour l'homme une des suprêmes jouissances du palais, de l'odorat et des yeux, et la nature n'a trouvé rien d'assez beau, d'assez délicat, d'assez riche, pour parer cette précieuse capsule où repose la graine, espoir des générations à venir. Mais qui s'occupe du destin

des pauvres étamines? Personne, pas même les poëtes, qui savent rarement la botanique, et qui ignorent quelquefois que les étamines sont de l'étoffe parfumée dont on fait les pétales.

L'histoire du règne des insectes fait éclater d'une façon plus scandaleuse encore que celle des fleurs cette indifférence outrageante de la nature pour le sexe masculin. On connaît l'histoire des abeilles et la façon dont les mâles sont traités par les ouvrières, quand la reine n'a plus besoin de leurs services. Le sort du papillon, du ver à soie, du hanneton et de tous les insectes ailés n'accuse pas en termes moins vifs la cruauté de la nature envers ces malheureux forçats d'amour. Pour l'immense majorité des espèces, l'amour du mâle pour la femelle pourrait rationnellement être qualifié de *monomanie du suicide*. On citerait des milliers de familles où la nature ne laisse à vivre aux mâles que le temps absolument nécessaire pour aimer. Euripide le mysogyne ne pardonnait pas aux dieux d'avoir fait de la femme un agent indispensable de la conservation de l'espèce humaine. La nature ne partage pas la stupide opinion d'Euripide; elle ne tolère le mâle qu'en raison du besoin que la femelle peut avoir de lui. Les femelles d'araignées croquent leurs amoureux sans scrupule, pour peu que les déclarations d'amour de ceux-ci leur semblent mal rédigées.

Si l'amour ne revêt pas ce caractère de suicide foudroyant chez les mâles dans les espèces supérieures de l'animalité comme chez ceux des espèces inférieures, encore est-il vrai de dire que ces mâles n'obéissent jamais aux ordres impérieux de la nature sans éprouver des avaries notables. L'amour casse les ailes et les jambes à l'outarde mâle et au coq d'Inde, et les rend incapables de se défendre contre les chiens. Le combattant, le paon, le faisan doré, le canard de la Caroline, perdent leur brillant costume aussitôt que leurs femelles dédaignent leurs hommages. Dans une foule d'espèces mammifères, le mâle n'est que la bête de peine de la femelle. Le rut énerve le cerf, le sanglier, le taureau, les amaigrit et leur échauffe la chair au point de les rendre immangeables. Ce n'est pas pour eux, mais bien pour les femelles, que la nature fait les mâles si beaux. Le paon éblouit sa femelle par la fascination de la beauté;

la femelle du bruant repousse les hommages du mâle qui a perdu sa queue.

Il n'est pas rare malgré cela d'entendre des professeurs d'ornithologie distingués, et même des chasseurs, s'apitoyer sur les disgrâces imméritées du sexe féminin, et déplorer, par exemple, que la nature, si prodigue de ses dons envers le faisan, se soit montrée si parcimonieuse à l'égard de la faisane. Je souffre horriblement de ce langage, et ne cache pas qu'il m'est pénible d'avoir à réfuter de semblables erreurs.

Oui, vous avez raison, mes maîtres, la nature a été bien injuste envers la pauvre faisane, peut-être plus injuste encore qu'envers le roseau de la fable. Elle lui a refusé la voix et l'éperon du mâle et le riche manteau rutilant aux reflets métalliques; elle l'a forcée de se contenter d'une modeste robe grise de la couleur du sol. C'est très-mal à elle, j'en conviens.

Il faut dire cependant que ce mutisme fâcheux auquel la faisane a été condamnée par la nature ne l'expose pas à trahir sa retraite ni celle de ses petits, et que la couleur de sa robe, qui se marie avec celle des herbes et du sol, lui facilite singulièrement les moyens de se soustraire à l'œil perçant de ses nombreux ennemis... tandis que la voix retentissante du coq lui sert surtout à renseigner chaque soir le renard et le braconnier sur la place qu'il a choisie pour dormir et où l'on pourra venir l'assassiner la nuit,... et que ses voyantes couleurs ont le triste privilége d'appeler sur lui pendant le jour le regard du faucon, du milan, de la buse, qui l'épient et le guettent sans cesse... Quant à l'éperon, qui est sans contredit une arme très-avantageuse, et avec laquelle il est facile de se débarrasser d'un rival, il y a à objecter encore qu'on ne peut guère essayer de couper la gorge à son voisin sans courir la chance de la réciproque, et que cette éventualité redoutable atténue sensiblement la valeur du privilége.

C'est-à-dire que tous ces dons si vantés que la nature a versés avec tant de profusion sur le coq, sont des dons à la grecque, des dons d'une ennemie perfide qui a parfaitement réussi à dissimuler ses antipathies masculines sous l'apparence d'une libéralité fastueuse.

J'ai vu aussi le cerf dix cors, le roi de la forêt, se pavaner le matin dans sa gloire et bondir d'assurance, fier de sa riche taille et de son front couronné... qui devait avant la fin du jour expier sa superbe. Et j'ai entendu l'orgueilleux à son heure dernière, haletant, épuisé, accuser amèrement la barbarie du sort qui avait fait les couronnes si lourdes, et envier le destin de la biche *au front nu* qu'aucun obstacle n'arrête en sa course légère, et qui fuit, rapide comme la flèche, à travers les halliers.

La nature ne se borne pas à témoigner en toute occasion de sa préférence pour la femelle, garantie de la prospérité de l'espèce. Elle fait l'homme complice de sa partialité inique. Ces mêmes chasseurs qui s'apitoient si charitablement sur les infortunes de la poule faisane, de la biche ou de la chevrette, sont tous d'accord pour interdire le meurtre des femelles par l'article 1er de leur charte.

Je ne puis moins faire pour couronner dignement cette théorie des préférences de la nature que d'aller chercher ma dernière preuve, une preuve triomphale dans l'espèce typique supérieure. Je consens, puisque j'y suis forcé par les exigences de mon sujet, à établir un parallèle toujours intéressant entre l'homme et la femme. Seulement je déclare que je ne veux plus appeler comme précédemment l'amour, la poésie, les beaux-arts et l'assentiment unanime des siècles à proclamer la femme le plus charmant chef-d'œuvre qui soit sorti des mains du Créateur. Je laisserai désormais toute la tâche à la science, c'est-à-dire à la physiologie et à l'anatomie comparée. Qui oserait demander la parole en faveur de la barbe, quand j'aurai contraint Humboldt, Cuvier, Carus, Burdach, etc., etc., à confirmer Homère, Phidias et Raphaël !

Un poëte dirait que si Dieu a fait la femme plus petite que l'homme, c'était pour la faire plus parfaite. La science ne s'exprime pas ainsi. La science dit par la voix de Cuvier et de tous les physiologistes : « Que l'élévation dans l'échelle animale est en raison de la capacité de la cavité cranienne par rapport au volume du corps, et que le caractère est d'autant plus élevé que la face est plus petite relativement au crâne. »

Or, il a été constaté par des millions d'expériences, de pesées et de contre-pesées que le poids des os du crâne de la femme est au

poids de son squelette total comme *un* est à *six*, tandis que cette proportion n'est chez l'homme que de *un* à *huit!* La portion centrale de l'encéphale et la glande pinéale, où quelques savants logent l'âme, sont proportionnellement aussi plus volumineuses chez la femme que chez l'homme.

Enfin Cuvier est obligé de convenir en termes exprès que la face est plus petite à l'égard du crâne chez la femme, d'où Sœmmering conclut naturellement à la supériorité du type féminin.

Cette supériorité, selon d'autres, n'a pas besoin d'être démontrée; elle se lit à première vue sur ces joues veloutées et roses, sur cette peau satinée et fine qui n'offre plus de vestige de la pilosité animale, tandis que la peau velue de l'homme offre encore tous les caractères des téguments de la bête. C'est pourquoi la femme seule porte sur sa figure le caractère de l'humanité.

Mais, comme le don de la pensée ne serait rien sans celui de la parole, Dieu a eu soin de proportionner la perfection de l'appareil vocal chez la femme à l'ampleur du cerveau. Il a fait la trachée-artère féminine plus longue de deux arcades que celle de l'homme (18 au lieu de 16), afin que la voix en sortît plus flûtée, plus sonore et plus argentine, et il a donné à la langue une aisance de jeu et une prestesse de mobilité qui devaient faire le désespoir éternel de l'autre sexe. Je lis dans Burdach :

« L'homme est donc plus *animal*, la femme plus *humaine;* l'homme est plus carnivore, la femme plus herbivore et par conséquent moins impure; car la carnivorie est une aberration de la nature humaine et un quasi-retour à la nature bestiale.

« La prédominance des appétits carnivores ou herbivores est un des caractères des deux sexes. La femme *forte, esprit fort ou carnivore,* est une anomalie et une dégradation; car la femme ne revêt jamais le caractère ou la forme de l'homme sans descendre.

« La forme de la femme porte le cachet de l'union et de la fusion; celle de l'homme le cachet de la séparation et de la destruction. La direction du dehors au dedans, qui est la direction de la féminité, aboutit à l'unité; la direction contraire à la pluralité. L'homme qui va du dedans au dehors n'exprime qu'une direction particulière de la vie. La femme est l'image de la vie universelle, de la *nature*.

« Or, l'amour est la conscience de l'*imperfection de l'individualité* et le besoin de se compléter en cherchant son contraire... Et la double ivresse des sens et de l'âme produite par le véritable amour prouve que le bonheur n'est que dans l'unité. »

Saint-Évremond, ami de Ninon de Lenclos : « J'ai cru moins impossible de trouver dans une femme la plus forte et la plus saine raison des hommes, que dans un homme les charmes et les agréments naturels aux femmes. »

Je ne sais qui : Tous les peuples grossiers considèrent la femme comme inférieure.

La sagesse est sortie du cerveau de Jupiter sous la forme d'une femme.

Les anciens Germains, à qui devait appartenir un jour l'empire du monde, considèrent la femme comme un intermédiaire entre Dieu et l'humanité, dit Tacite.

Auguste Comte, le chef de l'école positiviste, un des plus grands penseurs de ce siècle, a écrit tout récemment :

« Supérieures par l'amour, mieux disposées à toujours subordonner au sentiment l'intelligence et l'activité, les femmes constituent spontanément des êtres intermédiaires entre l'Humanité et les Hommes. Telle est leur sublime destination aux yeux de la religion démontrée. Le Grand Être leur confie spécialement sa Providence morale pour entretenir la culture directe et continue de l'affection universelle, au milieu des tendances théoriques ou pratiques qui nous en détournent sans cesse. »

« La nature, dit Humboldt, a pris les femmes sous sa protection spéciale, et les a traitées avec la préférence la plus marquée. Semblables aux filles de la maison, elles se pressent autour de leur mère diligente; tandis que le fils, aveuglé par le sentiment de sa force, s'élance à corps perdu dans le torrent de la vie... La nature vient plus en aide à la femme qu'à l'homme quand il s'agit de démêler la vérité ou de résister à la maladie. »

« La nature de l'homme et celle de la femme peuvent être excellentes toutes deux, dit Carus; mais la femme *est* et l'homme *devient*. Or, *devenir* est chose *incertaine*. La masculinité est plus propre à fournir des génies que la féminité, mais elle court aussi plus de

chances d'être féconde en idiots et en imbéciles. Toutes les vertus de l'humanité sont *inhérentes* à la femme; l'homme *est forcé de les acquérir.* »

Le bon sens et l'esprit, qui est la gaieté du bon sens, sont surtout d'essence féminine. Les Allemands ont appelé le bon sens *mutterwitz,* c'est-à-dire *esprit maternel.* L'entrée d'une seule femme d'esprit dans une famille suffit pour déniaiser plusieurs générations.

Si les gouvernements civilisés avaient songé à utiliser cette magnifique puissance de déniaisement départie à la femme; s'ils avaient seulement dépensé en frais d'amélioration de la race humaine la moitié de ce qu'ils ont dépensé pour l'amélioration de la race bovine ou chevaline, l'humanité n'en serait pas où elle en est à cette heure. Mais, comme l'une des premières conditions de l'amélioration de toute espèce est d'interdire sévèrement les mariages entre vieux et jeunes, les vieux, qui ont la haute main dans les gouvernements, n'ont jamais voulu laisser mettre la question sur le tapis.

On a remarqué que les mariages d'inclination, c'est-à-dire les mariages les plus heureux et les plus naturels, donnaient plus de filles que de garçons, et qu'il naissait au contraire plus de mâles des unions tourmentées, forcées, illégitimes. De là, suivant de profonds physiologistes, la supériorité de bon sens et de lucidité dévolue à la femme. On sait que les enfants se ressentent généralement de l'influence passionnelle qui a présidé à leur conception. La plupart des idiots sont des enfants procréés dans l'ivresse bachique.

L'homme est plutôt un être pensant qu'un être sentant; c'est pourquoi le sentiment de l'équité est si peu développé chez lui et dans ses institutions. On trouve des écrivains pour justifier toutes les sottises et toutes les infamies; il y en a qui adressent des odes à la peste. L'archevêque catholique le plus pieux vous prouvera, si vous voulez le laisser dire, que le Dieu de la Paix est le même que celui de la Guerre.

L'épée est sainte, disent les chanteurs de *Te Deum,* oubliant que le Christ a ordonné à saint Pierre de remettre le glaive dans le fourreau.

L'homme est le champion de la logique, qui pousse invincible-

ment, dit Mme de Staël, à n'aimer que soi et à n'estimer que l'Argent et la Force, les deux plus laides puissances de ce monde.

La femme a, au contraire, plus de sentiment que de logique, et le sentiment associe au lieu que la logique divise. Elle ne discute pas la justice comme l'homme; elle la sent, ce qui vaut mieux, et ne se trompe jamais. Elle a horreur de l'échafaud, *quel que soit le sang qu'on y verse,* et ne comprend pas la théorie des rigueurs salutaires. La femme n'a pas encore pardonné à la première République la mort d'André Chénier et de la princesse de Lamballe.

L'homme cherche la lumière, la femme porte en elle la chaleur. La femme est la poésie, l'homme la prose.

« La religion, dit Carus, est esprit et vérité pour l'homme; pour la femme, c'est foi et amour. »

La femme bâille et s'endort aux discussions subtiles sur l'infini, parce qu'elle n'a pas besoin qu'on lui démontre ce qu'elle sent. L'homme, à force d'apprendre, tombe dans le scepticisme; la femme, qui est en communion plus intime avec la nature, ne perd jamais l'idée de Dieu. C'est pour cela aussi que la femme n'éprouve jamais le besoin de se faire apôtre comme l'homme, quand elle croit à une vérité religieuse; c'est pour cela qu'elle a plus de tolérance, et qu'elle n'a jamais songé comme l'homme à se déifier. Or, la déification de l'homme par l'homme est le *nec plus ultrà* des extravagances de l'esprit humain.

Si les bêtes à quatre pattes, les oiseaux et les fleurs sympathisent si volontiers avec la femme, et la respectent et l'écoutent avec plus d'intérêt que l'homme, c'est parce que la sympathie pour tout ce qui a vie est plus active chez la femme, qui porte en elle le germe de création et de vie, et à qui la nature révèle mystérieusement l'unité.

L'homme veut paraître avant tout grand et fort; la femme aime mieux intéresser et plaire, et elle ne craint pas de confesser ses faiblesses, parce que la faiblesse intéresse.

La forme de la femme a été créée pour l'expression la plus sublime de la beauté composée, beauté du corps et beauté de l'âme. Quand le beau moral manque à la femme, elle ne tarde pas à provoquer le dégoût. L'homme peut rester beau dans le vice à cause

de la force, mais la femme devient hideuse par la flétrissure des traits. J'ai déjà écrit cette phrase.

Je lis dans une petite brochure rose toute neuve, intitulée *de la Prééminence de la Femme*, par M. le docteur Guilmot, de Lille (Paris, Chamerot et Masson, libraires) :

« Le savant et vénérable Deleuze, homme judicieux, méthodique et fort peu enthousiaste, surtout recommandable par sa véracité, dit, dans son *Instruction pratique sur le magnétisme animal*, qu'en trente ans d'exercice du magnétisme, il n'a vu *l'extase* se produire que quatre fois. En cet état, tandis que les cinq sens sont engourdis d'un sommeil de mort, la perceptivité prend une si extraordinaire transcendance, cet état est tellement supérieur aux autres degrés de somnambulisme, il ouvre de si brillantes percées sur les régions lumineuses de la vie ultramondaine, qu'être témoin, ajoute Deleuze, d'un pareil spectacle, est le plus grand bonheur qui puisse arriver à un homme en toute sa vie. Or, l'on voit plus de femmes que d'hommes atteindre les hauts degrés du somnambulisme, plus de femmes aussi passer à l'extase, reprend le docteur Guilmot; donc la femme, je le répète, est plus *éthérée* que l'homme, plus voisine, pour ainsi parler, des intelligences célestes et plus en rapport avec elles. »

Le savant qui s'exprime ainsi est un ancien chirurgien-major de la garde impériale, naguère médecin en chef de la maison de Loos, et qui n'est plus, comme lui-même l'affirme, dans l'âge du madrigal et des tendres illusions.

Je trouve dans le même écrit, au milieu d'une foule d'arguments plus puissants les uns que les autres, cet argument triomphant :

« Pour comble, enfin, dans cet ordre de preuves, c'est au sein de la femme que le Messie, le Dieu incarné des chrétiens, daigna revêtir la forme humaine. C'est au sein de la plus pure des vierges que le Christ prit un corps, à l'exclusion absolue de toute participation de l'homme. L'homme, *être inférieur*, en ce sens qu'il est moins dégagé de la matière, l'homme, immédiatement sorti du limon originaire, eût de son souffle seul terni le vase d'élection! »

Sur mon honneur et sur ma conscience, devant Dieu et devant

les dames, je jure que rien de ce qui précède n'est de moi, mais des sages, hormis le commentaire.

Maintenant que nous avons sous les yeux la loi universelle de Dieu avec l'exposé des motifs, la seconde partie de la formule du gerfaut ne nous présente plus qu'un sens clair.

Puisque c'est Dieu lui-même qui a dévolu la préséance au sexe féminin, il est bien évident que plus une espèce honorera ses femelles, plus elle agira conformément aux volontés de Dieu et s'élèvera dans l'échelle... et, réciproquement, que plus elle honorera ses mâles, plus elle s'insurgera contre l'ordre naturel et se dégradera.

Ceci, je le répète, non sans un sentiment d'orgueil bien légitime, ceci est le critérium de toutes les sciences nées et à naître, la clef de toutes les solutions, la démolition de toutes les erreurs et la restauration de la vérité une sur son trône divin.

Ce qui est vrai des insectes, des oiseaux et des fleurs, est également vrai de l'homme; ce qui est faux des classifications de la science botanique ou zoologique est également faux des religions, des politiques, des grammaires et de toutes les institutions humaines. Le fond de toutes les erreurs est le même, la révolte impie contre Dieu.

Savez-vous pourquoi tous les savants et tous les génies de premier ordre ont manqué jusqu'ici la classification botanique et zoologique? — Pour avoir trop goûté les préceptes de M. Lhomond, qui a écrit que le masculin était plus noble que le féminin, et pour n'avoir pas compris la formule du gerfaut qui affirme le contraire, à savoir que le rang de la femelle détermine le titre des espèces.

Il y eut au siècle dernier en Suède un homme de génie du nom de Linnæus, savant de son métier et poëte à ses heures, et analogiste comme pas un. Le poëte découvrit un beau jour le mystère des amours des plantes, et il écrivit que la corolle était la couche nuptiale des fleurs; mais là s'arrêta son génie pour le malheur des hommes. Semblable à Christophe Colomb qui, débarqué sur la terre d'Amérique, croyait fouler encore le sol de l'ancien continent, Linnæus ne s'aperçut pas qu'il venait de découvrir un nouveau monde. L'œil de son corps ne vit pas aussi loin que l'œil de sa pensée, et Dieu, pour le punir de sa myopie, lui ravit comme à son émule la

gloire de baptiser de son nom sa découverte immortelle, et réserva cet honneur à un autre Vespuce.

Certes, ce n'était pas la hardiesse du génie, ni le savoir et l'amour du nouveau, qui manquaient à Linnæus; mais les grands explorateurs sont ainsi faits pour la plupart que tel qui a franchi avec bonheur les écueils les plus impraticables et les passes les plus périlleuses de l'Océan scientifique se butte à un grain de sable en terre ferme et se casse le cou. Linnæus, originaire des froides contrées du Nord où la langue des morts est toujours honorée; Linnæus, qui n'avait pas craint de donner des sens et des passions aux fleurs, n'osa pas s'affranchir des préjugés grossiers de la grammaire latine dont on l'avait imbu dès sa plus tendre enfance. Le respect du rudiment fut plus puissant chez lui que le respect de Dieu, et sa gloire fut perdue.

Dominé par la déplorable influence de cette éducation classique qui a stérilisé tant de génies inconnus, le grand naturaliste suédois, qui croyait naïvement à la supériorité de noblesse du genre masculin, prit pour caractère générique de sa classification botanique l'étamine,... l'étamine, la fleur mâle, l'organe le plus ténu, le plus inconsistant et le plus fugitif de tous les organes de la plante, et il éleva sur cette fragile base son triste et stérile système. Comme vous aviez raison, ô Boileau Despréaux, d'écrire que ce n'était pas assez d'être poëte pour bien comprendre l'amour!

Linnæus, hélas! n'était que poëte. Cependant le principe de sa classification était si fécond et découlait si purement de la vraie science, c'est-à-dire de l'amour, qu'il a suffi à Vespuce de Jussieu de corriger quelques imperfections du système de son devancier pour inventer ce qui a été inventé de mieux jusqu'ici en matière de classification. Je sais parfaitement que Bernard de Jussieu et son neveu Laurent, qui lui prêta main-forte, étaient d'honnêtes savants aussi et qui n'entendaient pas plus que Linnæus à l'amour, et qui ont fait de la méthode passionnelle sans le savoir; mais le résultat auquel ils sont parvenus n'en est pas moins remarquable. S'ils n'ont pas eu plus que le naturaliste suédois la conscience de la grandeur de leur œuvre, c'est que l'amour, qui n'égare jamais ses fidèles, les a guidés à leur insu dans la voie de la sagesse et sans se dévoiler à leurs

yeux. Ainsi se conduisit autrefois la déesse Minerve à l'égard du jeune Télémaque, qu'elle pilota pendant nombre d'années sous la figure de Mentor.

Le système de classification botanique de Linnæus a péri par suite du respect exagéré de son auteur pour les doctrines de M. Lhomond, c'est-à-dire par suite de l'option de l'étamine comme type sériel; celui des de Jussieu a vécu, parce que ses auteurs ont simplement tenu plus de compte de la corolle et de l'ovaire que de l'étamine. Que cet exemple redoutable du châtiment cruel infligé à un grand homme en punition de son irrévérence involontaire envers le sexe féminin, demeure toujours présent à la mémoire du classificateur, et lui serve éternellement de préservatif contre le poison de la grammaire latine.

Voyez maintenant à quoi tiennent la gloire des humains et les destinées de la science. Que Linnæus eût vivement aimé et qu'il eût deviné par une illumination soudaine de l'amour toute l'absurdité de la règle latine des genres;... qu'il eût reconnu avec le gerfaut que la vérité se trouvait dans la règle contraire, tout changeait aussitôt dans le monde et dans la science. Le poëte de génie ne se bornait pas à écrire que la corolle était le lit nuptial des fleurs, il ajoutait que cette corolle était une cour d'amour où trônait royalement l'ovaire; il affirmait avant tous les analogistes à venir que dans les relations d'amour le rôle pivotal appartient au sexe féminin, et que la galanterie est la loi de l'ordre divin. Le dernier mot de la classification universelle était trouvé, la science et la philosophie marchaient à pas de géant, et le nom du Christophe Colomb suédois resplendissait à tout jamais dans les siècles futurs du même éclat que l'étoile Sirius dans nos cieux d'aujourd'hui.

Mais il n'a pas aimé, et tout cet avenir de gloire et de services éclatants s'est enfui comme un songe, et le génie plantureux qui contenait en virtualité tant de merveilles s'est allé briser les ailes contre l'affreux bouquin. Il est bien certain que l'amour, qui prouve que le féminin est plus noble que le masculin, est le seul antidote à prendre contre l'intoxication par les préceptes de la grammaire latine, où il est écrit que le masculin est plus noble que le féminin.

Encore si Linnæus était le seul que M. Lhomond eût perdu en

l'entraînant dans sa rébellion contre Dieu! mais la science contemporaine a une perte bien autrement grande à pleurer.

Remarquez que quand j'accuse M. Lhomond d'avoir perdu Linnæus, je fais abus de la prosopopée. La prosopopée est un trope qui sert habituellement à faire parler les morts, et que j'ai peut-être tort d'employer ici à faire parler les gens qui ne sont pas encore nés, car ce n'est pas la même chose. Le lecteur, en effet, serait en droit de ne pas comprendre comment M. Lhomond, dont la notoriété fut postérieure à la chute de Linnæus, et qui n'a pas été connu de lui, aurait pu lui faire tant de mal, si je n'avais soin de déclarer à l'avance que M. Lhomond n'est pas pris ici pour un homme, mais pour un rudiment. La science, je le répète donc, a mieux que Linnæus à pleurer.

Il y a eu de nos jours en France un savant plus universel que Linnæus, plus poëte que Keppler, aussi hardi et aussi révolutionnaire dans ses conceptions scientifiques que Fourier dans ses utopies. J'ai nommé Geoffroy Saint-Hilaire, le véritable créateur de la science zoologique et du Jardin des Plantes, l'homme de ce dernier demi-siècle qui a réuni au plus haut degré le génie de l'ensemble et celui du détail, le même qui a découvert dans la tératologie le mystère des créations successives et la loi de la progression indéfinie des êtres, et qui a réhabilité la mémoire d'Hérodote, faussement accusé pendant près de trois mille ans d'avoir trompé le monde sur la question du trochylus. J'ai ignoré longtemps pourquoi la nature, qui écrit partout ses décrets, n'avait pas voulu se laisser lire par Geoffroy Saint-Hilaire, par l'homme qui eut la gloire de porter pendant vingt ans sur ses épaules tout le monde de la philosophie et de la science, qui pratiqua dans la zoologie la même opération qu'Hercule dans les écuries d'Augias, qui étouffa dans une lutte immortelle le monstre de la superstition mosaïque vainement défendu par Bossuet, Cuvier et les jésuites, qui intéressa l'Europe et Goethe à ses triomphes, et finalement démontra que les globes ne se font pas de rien, mais bien de quelque chose. Longtemps je me suis demandé comment en ce vaste cerveau qui avait logé tant de sagesse avait pu trouver place cette idée incroyable que la femelle, le moule conservateur par essence du type primitif et qui

ne déroge jamais, put n'être que le résultat d'un temps d'arrêt dans le développement du mâle. Un détail révélé par M. Flourens dans l'éloge de Geoffroy Saint-Hilaire, prononcé cette année à l'Institut, m'a tiré de mes perplexités et m'en a appris plus que je n'en désirais savoir.

M. Flourens est ce même immortel qui persiste depuis cinq à six ans à ne pas vouloir me dire pourquoi les canards mâles ont une plume frisée sur la queue.

« *Geoffroy Saint-Hilaire,* dit le panégyriste, *eut le bonheur d'avoir pour maître et pour ami Lhomond, auquel il dut beaucoup, et dont les sages principes...* » Ma plume se refuse à transcrire les termes de cette indécente plaisanterie.

Les sages principes de Lhomond... le masculin plus noble que le féminin... La femelle mâle manqué, ou temps d'arrêt de développement du mâle. Les deux idées étaient effectivement connexes; la grammaire avait déteint sur la zoologie. Je compris toute l'atrocité de l'ironie contenue en ces paroles : Geoffroy dut beaucoup à Lhomond.

Geoffroy doit entre autres choses à Lhomond sa seule grande erreur, l'erreur qui lui a fait manquer la découverte de la loi de la classification, qu'il avait déclarée lui-même être la science des sciences.

La cause de l'erreur de Geoffroy Saint-Hilaire saute aux yeux. Le maître qui déchiffra si brillamment les mystères de la série a pris comme tout le monde le phénomène pour la substance.

Si ces paroles semblent obscures, je m'explique... Geoffroy Saint-Hilaire eut le tort d'accepter comme des signes de supériorité manifeste la grandeur de la taille, la richesse du costume et la sonorité de la voix. Et sur cent personnes qui liront ce chapitre, il s'en sera trouvé quatre-vingt-dix-neuf pour le moins qui, avant cette lecture, partageaient complétement l'erreur de Geoffroy-Saint-Hilaire; ce qui prouve qu'en matière d'histoire naturelle, on ne saurait trop se défier du témoignage des yeux. Cependant cette erreur monstrueuse et quasi universelle ne tient pas une seconde devant le raisonnement, et les faits eux seuls la réfutent.

Il est à remarquer d'abord que l'opinion de la supériorité des mâles est née généralement d'observations faites sur des oiseaux

domestiques appartenant à la famille des gallinacés, coq, faisan, paon, dindon, etc., espèces peu morales, vouées au culte impudique de la polygamie, et chez lesquelles le mâle l'emporte considérablement sur la femelle en poids et en beauté. La théorie du rudiment de Lhomond n'a jamais invoqué de plus puissant argument que le coq.

Si, au lieu de porter exclusivement sur des espèces *esclaves*, comme le coq et le dindon, l'observation eût porté sur des espèces *auxiliaires*, c'est-à-dire ralliées à l'homme par un lien supérieur, il est plus que probable que le mal que je déplore ne fût point arrivé. En effet, les races d'élite parmi les oiseaux, les espèces les plus remarquables par le courage, l'intelligence et la docilité, les premières en rang, les plus éminentes, en un mot, par toutes les qualités de l'esprit et du cœur, sont celles où la femelle l'emporte sur le mâle en force et en beauté. Dans la grande et illustre famille des faucons, la femelle est beaucoup plus grande que le mâle, et c'est elle naturellement qui porte le nom de l'espèce : le Gerfaut, le Lanier, le Sacre. Le mâle, qui est plus petit d'un tiers que sa maîtresse, porte pour cette cause le nom de *tiercelet*. On dit *tiercelet* de *pèlerin*, de *lanier*, ou bien encore *pèlerinet*, *laneret*. On ne voit pas bien *à priori* dans ces races supérieures comment la femelle, qui est d'un tiers plus grosse que le mâle, pourrait n'être que le résultat d'un temps d'arrêt dans le développement de celui-ci. Cette théorie, pour être spécieuse, a donc besoin de ne pas sortir des espèces disgraciées où le mâle l'emporte sur la femelle par l'ampleur de la taille et l'éclat du costume.

Et ces dernières races sont, par malheur pour Geoffroy Saint-Hilaire, les races lourdes, épaisses, les races sans génie, oublieuses de leurs ailes, et vouées par nature à l'esclavage et à la broche. C'est le coq, c'est le dindon, c'est la riche tribu des pulvérateurs (gallinacés) tout entière, gent de basse-cour et d'épinette, très-estimable sous le rapport de la délicatesse de la chair et prenant facilement la graisse, mais race sans noblesse, sans imagination, sans ressort. Je n'ai jamais pu pardonner aux parrains de la République française d'avoir laissé infliger à leur infortunée filleule pour emblème national un roi de basse-cour qui vit sur le fumier; et j'a-

vais bien mes raisons de redouter que ce triste attribut ne lui portât malheur comme au gouvernement qui l'avait précédée. Le coq vire au chapon par une tendance fatale. Un peuple spirituel et sensé doit s'abstenir autant que possible de faire des révolutions et de se mettre dans la peine pour donner le pouvoir à des hommes de phrase, très-faibles sur l'analogie.

Personne ne me reprochera, j'aime à le croire, d'être un ingrat qui oublie tout ce que la grasse famille des pulvérateurs, ces *ruminants* de l'ordre des oiseaux, a fait pour l'homme, et dans quelles proportions colossales ses diverses variétés figurent comme éléments de nos jouissances gastrosophiques et cynégétiques. Je sais tout ce que l'homme doit à la poule domestique, à la faisane, à la perdrix, à la caille; j'estime ces espèces à leur haute valeur, et suis prêt à leur payer en toute circonstance le tribut de la gratitude de l'estomac et du cœur. Je proclame volontiers ces femelles les modèles des mères; j'ai fait adopter le principe de l'inviolabilité des faisanes et des chanterelles dans toutes les chasses où j'ai été le maître, et je voue encore aujourd'hui quiconque les fusille aux mépris des gens de bien. Je vais même à cet égard plus loin que la raison : je déclare que je ne conçois pas le bonheur de l'existence hors de la société des volailles. Mais toutes mes sympathies personnelles et toutes mes gratitudes de chasseur et de gastrosophe ne sauraient altérer la nature des choses et faire que ce qui est ne soit pas; et je ne puis pas, moi historien des bêtes qui me respecte, me résigner à commettre un mensonge pour flatter le coq gaulois; je ne puis pas assimiler un matamore de basse-cour qui trône sur le fumier, un gladiateur inintelligent qui se donne en spectacle et trempe dans des paris, au vainqueur du milan qui trône dans la nue. Je voudrais mentir d'ailleurs, que l'analogie m'arrêterait et briserait ma plume.

Le coq est l'emblème du tambour-major empanaché et maître d'armes, tapageur et mauvais coucheur, Lovelace de bas lieu.

Le faucon est l'emblème du chevalier Bayard.

Le faucon est l'auxiliaire le plus indépendant et le plus glorieux de l'homme. On lui fera attaquer le lion quand on voudra.

Il y a entre l'esclavage abrutissant auquel s'est *résigné* le coq pour

éviter une liberté plus dangereuse et le *ralliement spontané* du faucon, *qui n'a pas besoin de l'homme pour vivre,* toute la distance qui sépare l'ilotisme passif de la domesticité passionnée, une passion adorable dont l'amour seul offre l'exemple en civilisation, et que les amoureux ont décorée précisément du nom de galanterie.

Le Faucon est au Coq ce que le chevalier Bayard est au bourreau des crânes, qui se baisse en passant sous l'arc de triomphe de l'Étoile, de peur d'offenser de son colbak les voûtes du monument.

Voilà cependant les autorités que Geoffroy Saint-Hilaire a été obligé de citer pour justifier sa funeste théorie de l'infériorité des femelles, empruntée à Lhomond, son ami et son maître!

Laissons de côté pour un moment ces comparaisons de races, pour pénétrer au fond même de l'erreur, et démontrons par des arguments sans réplique les égarements du prince de la science.

Nous avons mis précédemment en regard la conduite de la poule et celle du coq à l'époque de la puberté; nous avons vu comment la poule consacrait à l'intérêt de l'espèce l'exubérance de vitalité que le coq employait à l'ornement de son individu. Or, ce qu'on aura peine à comprendre, c'est que Geoffroy Saint-Hilaire et les autres aient appelé ce développement normal des ovaires, qui est la condition première de la conservation de l'espèce, un temps d'arrêt dans le développement du mâle!

Entendez-vous. Cette noble abnégation de la femelle qui ne veut rien distraire pour sa toilette et sa coquetterie particulière des trésors qu'elle reçoit de la nubilité... c'est là ce que des savants n'ont pas craint de signaler comme le caractère de l'infériorité sexuelle!

Il y avait pourtant ici un fait qui tranchait catégoriquement la question de préséance des sexes, et j'admire que les moins clairvoyants ne l'aient pas encore aperçu.

Ce fait, c'est la faculté qu'ont toutes les *vieilles poules, malades d'esprit ou de corps,* de se métamorphoser en coqs quand elles ne sont plus propres à autre chose, c'est-à-dire quand elles ont perdu la faculté de pondre.

Il arrive tous les jours, en effet, qu'une poule sur le retour, soit par fatigue des tribulations de la maternité, soit pour cause d'avaries graves dans ses ovaires, renonce tout à coup aux attributs de

son sexe, abdique l'humilité et la douceur, et revêt le caractère batailleur et le costume éblouissant du coq. Le fait est acquis à la science; il a été observé dans toutes les espèces de gallinacés domestiques, paon, faisan doré ou argenté, coq vulgaire. Une poule qui chante le coq n'est pas rare dans nos basses-cours; une faisane non plus dans nos bois. La femelle du faisan doré, celle du paon, ne se gênent jamais pour échanger leur costume plus que modeste contre la parure resplendissante de l'autre sexe. La moindre blessure à l'ovaire sert de prétexte et d'excuse à ces travestissements. D'où il résulte clairement que l'état de coq est un pis-aller pour la poule.

Je demande alors à M. Lhomond et à tous ceux qui marchent sous sa bannière de m'expliquer comment un état maladif, un état qui résulte toujours d'une avarie majeure et d'un affaiblissement quelconque des facultés morales et physiques d'un individu, peut être considéré sérieusement comme une promotion de cet individu à un grade supérieur!!...

L'argument est embarrassant, n'est-ce pas? et d'autant plus embarrassant que, s'il est permis à la femelle invalide de se métamorphoser en mâle, la réciproque est formellement interdite à celui-ci, nouvelle preuve que le féminin est plus noble que le masculin. Mais les savants sont comme les lézards verts : quand ils ont mordu à l'erreur, ils ne démordent pas facilement. Au lieu de répondre directement à la question, ils biaisent, et ils finissent par trouver dans ce fait même de métamorphose volontaire qui tue leur opinion une raison pour y persévérer.

Puisque la femelle peut changer de sexe à volonté, disent-ils, c'est une preuve que le sexe féminin n'est que transitoire et que la femelle n'est qu'un arrêt de développement du mâle. Son ambition de passer à la masculinité est la révélation de son infériorité.

Mais d'abord laissez-moi vous dire, ô savants que vous êtes! que cette expression de changer de sexe dont je me suis servi comme vous est une expression vicieuse, et que la femelle ne change pas de sexe, mais seulement de costume et de voix dans sa métamorphose, et qu'elle y perd son sexe sans en reconquérir un autre. Pour que son ambition révélât son infériorité, il faudrait que cette

ambition la tourmentât dans son état de santé parfaite, et c'est le contraire qui est vrai.

Et puisque la métamorphose de la femelle en mâle provient de l'arrêt de développement des ovaires,... vous voyez bien que c'est le mâle qui est le résultat de l'arrêt de développement de la femelle, que c'est le mâle qui est une femelle manquée!

C'est vous-mêmes qui venez de vous percer d'outre en outre avec votre propre argument!

Et maintenant, ô maîtres vénérés, Linnæus, Geoffroy Saint-Hilaire, que j'ai osé rappeler à l'ordre de Dieu, au nom de l'analogie passionnelle, accueillez avec indulgence l'acte de contrition que mon humilité vous adresse. Vous qui recherchiez la loi de l'unité avec tant d'ardeur en cette vie, vous ne pouvez blâmer dans l'autre ceux qui essaient courageusement de marcher sur vos traces, de si loin que ce soit. Vous n'êtes pas de ceux que le verbe de vérité offense dans leur tombe, et vous devez l'entendre avec faveur de quelque part qu'il vous arrive, de la bouche des faibles comme de celle des puissants. Alors vous excuserez la hardiesse de l'écrivain obscur qui n'a pas craint de signaler vos erreurs, fruits de la grammaire latine, parce qu'il a compté sur votre générosité. Quel triomphe ce serait cependant pour la doctrine de la lucidité amoureuse, s'il suffisait à un simple chasseur, à un ornithologiste de rencontre, de se trouver dans l'état spécial de grâce indiqué par Boileau et par saint Augustin, pour découvrir dans les verbes de la nature un sens qui vous aurait échappé, à vous les princes de la poésie et de la science, les génies lumineux!

Le temps n'est plus où les savants paraient avec amour leur nom d'une docte particule en us, et les esprits les plus avancés de ce siècle commencent à comprendre les vices de l'enseignement classique. Beaucoup conviennent même que l'étude de plusieurs langues vivantes, qui sont d'une utilité extrême dans le commerce de la vie, remplacerait avec avantage l'étude d'une seule langue morte qui n'est plus guère propre qu'à inspirer des songes de tragédie et des inscriptions tumulaires, genre d'industrie peu lucratif et peu réjouissant. Enfin le père de famille, que l'expérience a instruit des disgrâces inévitables que l'avenir réserve aux jeunes gens forts en

thème, les redoute naturellement pour ses rejetons mâles; de sorte que c'est depuis trente ans bientôt à qui jettera la pierre à l'Université, fille des rois. J'ai suivi l'exemple de tout le monde; mais j'ai l'orgueil de croire que personne n'avait encore indiqué aussi traîtreusement que moi le côté vulnérable de la place. Espérons tous que la langue latine ne se relèvera pas du coup que je lui ai porté.

Simplistes qui accusez les auteurs latins de créer des générations de rhéteurs et de révolutionnaires, comment ne voyez-vous pas qu'il n'en saurait être autrement de l'étude d'un idiome qui a décrété en principe que le masculin était plus noble que le féminin? Et le moyen, s'il vous plaît, qu'une langue qui commence par se mettre en insurrection contre Dieu et la femme, soit plus respectueuse à l'endroit des institutions des hommes? La honte et le malheur sont l'apanage naturel du fils qui outrage sa mère!

Je parle sérieusement et suis de bonne foi quand j'accuse M. Lhomond d'hérésie, et quand je lui reproche d'être cause du malheur de Linnæus et de Geoffroy Saint-Hilaire. A Dieu ne plaise que je m'en aille de gaieté de cœur appeler les foudres de l'excommunication majeure sur un homme qui ne les mérite pas; mais le mot d'hérésie n'a pas deux significations sur la terre, c'est le crime de rébellion contre Dieu, et nous avons vu que le rudiment tendait de tous ses essors à consolider cet état de rébellion qui est le caractère normal des sociétés subversives.

Il n'y a qu'une vérité d'ailleurs, comme il n'y a qu'un mensonge. La vérité est tout ce qui s'accorde, le mensonge ou la fausseté tout ce qui discorde avec Dieu; et lorsque Dieu affirme pour la botanique ou pour l'ornithologie, c'est comme s'il affirmait pour l'ordre universel, moral ou matériel. Dieu est un et ne se dément pas.

Or, la vérité en classification ornithologique étant que le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine, et cette formule étant diamétralement opposée à celle du rudiment, il s'ensuit que le rudiment est en opposition radicale et universelle avec Dieu. Il s'ensuit encore que si la formule du gerfaut est une clef qui ouvre toutes les serrures, la formule du rudiment est un éteignoir qui fait la nuit dans tous les entendements. On conçoit parfaitement, en effet, que la nature répugne à confier à ses ennemis avoués le

secret de ses lois. Alors je n'ai pas été trop rigoureux envers le rudiment en demandant sa tête.

Mais voyez donc quelle adorable science que cette analogie passionnelle qui non-seulement fait lire aux simples le texte écrit de la loi divine, mais qui leur fait découvrir dans l'unité de cette loi un procédé infaillible pour discerner la vérité de l'erreur et un autre pour ranger chaque chose à sa place, leur révélant à la fois la double loi de l'ordre matériel et de l'ordre moral! Qu'on aille me chercher dans les académies françaises, morales ou politiques, un immortel qui m'explique pourquoi le latin est contraire en principe à la loi de Dieu, et qui me fasse découler de cette explication le classement méthodique de toutes les littératures, de tous les peuples, de toutes les religions!

Mais ce que le plus illustre et le plus savant de tous les académiciens ne vous dira jamais, mît-il cinq lustres (1) à vous répondre, le dernier des analogistes va vous le dire à la seconde et sans hésitation aucune.

La langue latine est contraire en principe à la loi de Dieu, parce qu'elle subalternise le féminin au masculin ; et puisqu'elle se conduit ainsi, c'est une langue fausse. C'est une langue *mâle* qui a vécu ce que vivent les mâles, et qui n'a pu servir d'expression qu'à une législation barbare comme celle des Romains, laquelle maintenait la femme en état de servage conjugal, et donnait au père droit de mort sur son fils. Le latin est une langue particulièrement répulsive à la femme, et qui n'a dû conséquemment enfanter aucun chef-d'œuvre, même au temps de sa plus haute splendeur, attendu que les chefs-d'œuvre littéraires consistent exclusivement en peintures d'amour, romans, drames, comédies. Or, il n'existe ni drames, ni comédies, ni romans en latin, par la raison qu'il était impossible d'en faire. Ce qu'on appelle improprement les comédies de Térence sont des œuvres bâtardes baignées d'une atmosphère glaciale qui vous donne l'onglée et vous empêche totalement de tourner le feuillet. Virgile, avec tout son talent de poëte, n'a jamais pu nous faire

(1) Le dictionnaire du Tintamarre définit ainsi le lustre : Espace de cinq ans qui donne du reflet aux étoffes.

croire à l'amour de Didon pour le pieux Énée, un héros assommant pétri des quatre semences froides, et qui se dit fils de Vénus on ne sait pas pourquoi, car sa principale occupation semble être d'occasionner du chagrin à sa mère. Parmi les érotiques latins, Virgilius Maro y compris, je n'en vois pas un seul qui n'ait sali l'amour. S'il est vrai que la littérature soit l'expression de la société, toute la littérature romaine est dans Sénèque, dans le Digeste et dans les Pandectes.

Le rang des littératures est en raison directe de l'importance du rôle qu'y joue la femme. Telle est la loi que vous retrouverez invariablement au bout de toutes les comparaisons de toutes les littératures antiques et modernes. C'est la formule du gerfaut appliquée à la poésie.

Vénus et Cupidon, Diane et l'Aurore, Junon et Minerve, Hélène, Léda, Procris et les mille autres personnifications de la beauté féminine tiennent dix fois plus de place dans la poésie des Grecs que dans celle des Romains. Donc la poésie des Grecs est dix fois supérieure à celle des Romains.

Shakespeare doit être le plus grand de tous les poëtes de l'Humanité, puisque c'est lui qui a créé les types les plus divins et les mieux réussis de la femme, Ophélia, Cordelia, Desdemona, Julietta, Titania, etc., etc. Shakespeare écrivait sous le règne d'une femme.

Molière, Byron, l'Arioste et ceux qui viennent après, n'ont fait toute leur vie qu'aimer, et leur adoration pour la femme s'est traduite en chefs-d'œuvre dans leurs chants immortels.

La littérature française, qui est la plus riche et la plus conquérante de toutes les littératures de l'âge moderne, ne doit son éclat irradiant qu'à la prédominance du principe germain sur le principe latin dont elle est infestée. J'ai dit, d'après Tacite, que les Germains considéraient la femme comme un être intermédiaire entre Dieu et l'homme. Ils l'environnaient d'une vénération infinie, et prenaient ses conseils dans toutes les grandes occasions. De là, conclut cet historien immense, la pureté des mœurs de ce peuple, sa fidélité à la foi jurée, sa valeur indomptable dans les combats...

Quel hommage rendu par Tacite à la puissance des principes du gerfaut!

Là est, en effet, tout le secret de l'influence de la littérature française. Le respect traditionnel du Germain pour la femme a été le salut de la France qui avait à lutter contre l'influence de l'abominable héritage qu'elle avait reçu de Rome, le code du servage conjugal et l'atroce principe grammatical que le masculin est plus noble que le féminin. Il a fallu que nos mœurs chevaleresques fussent plus fortes que nos lois pour assurer à notre littérature la domination de la terre.

Une tradition touchante qui est dans notre sang veut que le pays ne puisse être sauvé que par une femme en ses grandes afflictions. J'ai invoqué plus d'une fois depuis dix ans l'apparition de l'ange de salut.

Boileau, qui a toujours raison quand il demeure lui et quand il ne demande pas à Juvénal son opinion sur les femmes, a parfaitement saisi et exprimé la différence du génie des deux langues latine et française :

> Le latin dans les mots brave l'honnêteté.
> Mais le lecteur français veut être respecté;
> Du moindre sens impur la liberté l'outrage, etc.;

c'est-à-dire que la langue française est femme, et que la pudeur, qui est la plus incendiaire des vertus féminines, fait partie de son apanage. C'est à cette sensibilité exquise que la langue française devra de devenir l'idiome universel de l'humanité avant un demi-siècle. Elle conservera même ce privilége jusqu'à la première période d'harmonie; mais alors sa parenté malheureuse avec la romaine sera cause qu'on lui fera bien des misères et qu'on lui reprochera de se parler du nez comme la portugaise, de mâcher ses lettres, d'être sourde, et finalement qu'on la répudiera. La vraie langue universelle, celle de pleine phase d'harmonie ou d'apogée, sera souple et pudique comme la française, riche et melliflue comme la grecque, pleine, sonore et majestueuse comme l'espagnole, molle et douce à chanter comme l'italienne. Elle se chantera et ne se parlera pas, et elle différera essentiellement de tous les idiomes civilisés et barbares en ce que le féminin y sera plus noble que le masculin.

Si le peuple français avait le bon esprit de s'entendre dès aujourd'hui pour ne parler aucune langue étrangère et pour n'aller à

aucun peuple, il forcerait bien vite tous les autres peuples à venir à lui. C'est même le moyen le plus sûr et le plus économique qu'il possède de réaliser sa chimère qui est d'attacher à son char une foule de nations.

Un professeur de littérature comparée, qui joindrait à beaucoup d'esprit et de savoir une forte dose d'imagination poétique, ne devrait pas être fort embarrassé, à mon sens, d'écrire douze charmants volumes sur cette simple formule : *Dis-moi comme tu aimes, je te dirai ce que tu vaux.*

Avais-je tort d'affirmer que ni l'Académie française, ni celle des Inscriptions et Belles-Lettres, ni même le Conseil supérieur de l'instruction, n'avaient encore considéré l'enseignement de la langue latine sous son véritable point de vue? Parlons de l'Art maintenant.

On a écrit de tout temps que l'Art et la Poésie étaient sœurs. Le fait est vrai, toutes les deux sont filles de Vénus. Un puriste dirait *frères* au lieu de *sœurs* et *fils* au lieu de *filles*; mais j'aime mieux commettre trois fautes contre la grammaire que de me résigner à prononcer des mots qui blessent la pudeur. Tant pis pour l'art si ses parrains l'ont reconnu pour être du genre masculin, je n'endosserai pas la responsabilité de leur sottise.

Il est si vrai que l'art est du genre féminin que le domaine de l'art est celui où la formule du gerfaut s'applique de la façon la plus intolérante et la plus tyrannique : *Tant vaut l'amour, tant vaut l'artiste,* dit l'histoire de l'art.

La raison de ce despotisme est bien simple, et se trouve dans la définition même de l'art.

L'art est l'incarnation de l'idéal. Or, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais pour l'homme qu'un idéal, l'idéal féminin, l'ange, la Vierge-Mère. Et Virginité et Maternité sont deux aspects si ravissants, si poétiques de la même figure, que l'homme est entraîné par les aspirations de son éternel amour à les rallier bon gré mal gré dans un seul et même type, dans un type divin. La Vénus de Milo est une vierge-mère comme celle du paradis. La muse inspiratrice s'appelle partout du nom de la femme adorée.

Pygmalion, qui souffla une âme à une statue de marbre, et Or-

phée, qui attendrit les Mânes par sa lyre, sont peut-être les deux artistes qui ont démontré le plus vaillamment la puissance prodigieuse de l'art. Or Pygmalion et Orphée ne personnifient qu'un seul type, celui de l'amant passionné. C'est le feu de l'amour divin allumé dans leur cœur qui anima le marbre et faillit ravir une proie à l'avare Achéron.

Que vous parliez d'épopée, de pinceau, de ciseau ou de lyre, la question de classification ne change pas. Je la tiens emprisonnée dans la formule de la classification ornithologique. Le pivot de série autour duquel s'échelonnent les innombrables produits de l'intellect humain demeure là impassible, immuable, *indifférent*.

La mélodie est la voix de l'amour, ainsi qu'il est prouvé par le chant des oiseaux et par une foule de romances.

La danse est le langage expressif et muet de l'amour. L'art de la danse est si essentiellement féminin que l'homme y est déplacé, sinon souverainement ridicule. Les grues sont des oiseaux très-amis de la danse ; on a donné le nom de *demoiselle* à l'espèce de ce genre la plus forte en chorégraphie. Le plaisir excessif que les hommes éprouvent à regarder travailler une jolie danseuse provient de ce que Dieu, qui tira l'homme du *limon* et la femme de l'*homme*, prit soin de corriger sur sa seconde épreuve les vices de la première.

Sculpture, peinture, ciseau, pinceau, appellent invinciblement les noms harmonieux de Phidias et de Raphaël, les deux artistes qui comprirent le mieux l'idéal de la beauté féminine. Une statue de Vénus dont on ignore l'auteur s'attribue à Phidias. Les vierges d'Italie, de France et d'Angleterre rêvent d'amants aux yeux bleus ayant nom Raphaël.

Cet artiste géant qu'on nomme Michel-Ange est peut-être un génie plus sublime et plus surhumain que les deux autres ; mais parce qu'il n'a sculpté que des *Moïse* et peint que des *Jugement dernier*, le monde le connaît moins et moi je le conteste. L'auréole qui brille à son front ne peut avoir la même intensité d'éclat que celle qui couronne le statuaire du Parthénon et le peintre des Madones. Dieu refuse au génie lui-même la puissance de détourner l'admiration humaine de sa tendance irrésistible vers son idéal exclusif, la femme reine de beauté.

On m'objecte que Phidias a sculpté des figures masculines, le Thésée, le Jupiter, que Michel-Ange a peint des figures de femme, et que ces ouvrages sont des chefs-d'œuvre. Je ne dis pas le contraire; mais qui s'occuperait de Phidias, s'il n'eût fait que des hommes! Qui voudra jamais croire aux femmes de Michel-Ange, le peintre du hideux!

L'histoire de l'avenir, oublieuse des conquêtes et des noms des tyrans, ne mentionnera peut-être aux âges d'harmonie que deux races d'élite, les deux races d'essence féminine auxquelles la Providence avait remis le soin d'illuminer le genre humain et de le racheter par la Charité du mal de la Misère et du mal d'Ignorance. Ces deux races, vers lesquelles les regards des nations sont déjà tournés aujourd'hui et dont le radieux génie brille comme un double fanal au milieu de l'obscurité des temps, sont la race grecque et la race française, unies toutes deux à travers la distance par la noble culture de l'intelligence et des arts, fécondes toutes deux en apôtres et en martyrs de la sainte liberté. Bien des races éminentes les égalent en bravoure et les surpassent même dans l'art d'égorger, d'asservir et de pressurer les peuples, comme la romaine et l'anglaise ; mais Dieu n'a donné à aucune autre comme à elles le privilége de vaincre les vainqueurs et de conquérir par l'idée. Pour tout ce qui sent, pour tout ce qui pense, pour tout ce qui aime, l'humanité n'a que deux patries, Athènes dans le passé, Paris dans le présent. Et la puissance d'absorption et d'irradiation intellectuelle dévolue à ces deux races leur vient de ce qu'elles ont été les premières à adopter en principe dans la poésie et dans l'art la formule du gerfaut.

Comme l'Athénien et le Français sont marqués au faucon, le Romain et l'Anglais le sont à l'aigle. L'aigle est vaillant aussi et monogame, et il s'élève plus haut que le faucon dans les airs, et la nature l'a armé d'un bec plus fort et de serres plus terribles. Mais il n'use que pour lui de la puissance de ses armes ; il ne se rallie pas au service de l'humanité, il s'isole dans son orgueil et finit par mourir misérablement de faim au milieu de ses richesses. Révélation prophétique du supplice terrible que la justice divine réserve aux conquérants parjures et aux larrons insatiables !

J'ai donné ailleurs de vastes développements à cette donnée historique de la parenté des deux nations grecque et française par l'art et la divinisation de la femme, et je n'y reviendrais pas si le courant de la démonstration n'entraînait malgré moi ma plume ; mais le sujet est si important pour l'élucidation de la question littéraire, historique et philosophique, qu'on me pardonnera, je l'espère, cette redite.

Je le répète donc, l'art grec consiste tout entier dans la divinisation de la femme, ou, si vous aimez mieux, dans la féminisation de toutes les vertus et de toutes les beautés, ce qui est la même chose. Je dis que si l'on ôte au peuple grec son culte frénétique et respectueux de la beauté féminine qui le fait s'incliner devant Laïs sortant de l'onde ; que si l'on retire de sa mythologie Vénus, mère de l'Amour et des Grâces, le peuple grec n'est plus et que la cité de Minerve se confond aussitôt avec les autres cités mortes dans l'oubli du cercueil. Je dis que le divin Phidias et le divin Homère perdent du même coup leur immortalité. Je dis que la sculpture des Grecs est Vénus Aphrodite, et Vénus toute seule.

Et cela est si vrai que les types de beauté masculine les plus ambitieux de l'art grec n'osent pas porter la barbe, parce qu'ils sentent que cet ornement léonin ne les sépare pas suffisamment de la brute. Cela est si vrai que ses Méléagres, ses Antinoüs, ses Apollons, ses Bacchus visent à l'*hermaphrodite* pour se rapprocher autant que possible du type féminin. Le plus beau de tous les Apollons antiques s'appelle l'Apolline. Le Jupiter et l'Hercule, qui sont presque les seuls à ne pas rougir de leur sexe, ont du moins la pudeur de se montrer constamment en puissance de femme, pour honorer l'amour. La tradition du travestissement s'est, du reste, fidèlement conservée usqu'à nous. Quand nous avons besoin d'un trop joli chérubin à la scène, nous donnons le rôle à une femme.

Or, ce qui est vrai de l'art grec est tout aussi vrai de la comédie française, et de l'esprit français, et de tous les autres esprits, de quelque lieu qu'ils soient. Tout ce qui s'est fait de beau, comme tout ce qui s'est fait d'un peu grand dans ce monde, s'est fait sous l'influence de l'autorité féminine ou de l'adoration de la femme. Littérature, poésie, beaux-arts, tout ce qui s'appelle le progrès,

tout noble essor de l'intelligence humaine, tend virtuellement à la glorification de la femme. Le roman et la comédie, ces deux vastes écoles d'enseignement mutuel où s'instruisent les peuples, ne sont que d'éternelles protestations de la raison humaine contre le régime de contrainte qui pèse sur la femme. Le *divin* Platon, qui se félicitait d'être *Grec* et non pas *barbare*, d'être *homme* et non pas *femme*, était lui-même un barbare qui n'a jamais fait que de belles phrases pour justifier son surnom de divin. Un faiseur d'utopies qui chasse de sa république idéale les musiciens et les poëtes, Rossini et Shakespeare, le drame et l'opéra, est un maniaque absurde, qui ne mérite pas plus d'être appelé divin que le législateur *qui admet la promiscuité des femmes* n'a droit de donner son nom à l'amour *céladonique* (spirituel). *Divin* Platon et amour *platonique* sont des termes impropres, inconvenants et ridicules, et contre lesquels je proteste de toute mon énergie, attendu que les hommes vraiment divins, c'est-à-dire inspirés de Dieu comme Fénelon et Vincent de Paul, considèrent tous les hommes comme des frères et respectent la liberté d'amour. Si l'idéal de nos réunions de plaisir est le bal où la femme est reine, si le poëte est le roi de la scène qui procure à l'esprit les jouissances les plus délicates, si la musique est la voix des fêtes, je comprends qu'un utopiste, embrasé de l'amour de ses semblables, invente des républiques pour multiplier outre mesure les institutions ci-dessus, le poëte, le musicien et le reste. Mais qu'on veuille faire du neuf pour démolir le peu de gaieté qui subsiste en ce monde et pour porter l'ennui à la septième puissance, voilà ce qui me passe et ce que je considérerai toujours comme le dernier degré sous zéro du bon sens.

Je demande qu'on me cite dans tout le personnel de l'Académie des Beaux-Arts un seul sculpteur, un seul compositeur, un seul peintre qui ait jamais soupçonné la connexion intime qui lie la question d'art à celle de la classification ornithologique. Je demande, par la même occasion, le nom du maître assez osé pour dire publiquement devant des hommes ce que les oiseaux disent tous les jours devant Dieu par leurs chants, leurs nids, leur parure, ce que le grand Corneille avouait ingénument lui-même : « La première condition du génie est d'aimer. »

Je viens d'écrire, sans le vouloir, en traitant la question d'esthétique, l'histoire de deux grands peuples; je ne serais même pas étonné d'avoir écrit du même trait de plume un discours abrégé de l'histoire universelle. Ces carambolages de hasard, s'il est permis de s'exprimer aussi légèrement sur une matière aussi grave, sont fréquents en analogie, où toutes les questions se touchent; celui-ci était immanquable et me livre une série qui ne finirait pas si je voulais ménager mes effets.

Car la formule du gerfaut contient aussi la méthode historique supérieure, c'est-à-dire une méthode qui permet de faire tenir commodément en une demi-page le travail immense de Bossuet, surchargé du travail immense d'une foule d'autres historiens.

Laissons parler l'oiseau : « Le rang des peuples, dit-il, est en raison de l'autorité féminine. »

Traduction par Charles Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, page 178 :

Les progrès sociaux et changements de périodes s'opèrent en raison des progrès des femmes vers la liberté, et les décadences d'ordre social en raison des décroissements de la liberté des femmes...

L'extension des priviléges des femmes est le principe général de tout progrès social.

Voici qui simplifie étrangement l'étude de l'histoire. Aidés de la formule et de son commentaire, nous pouvons désormais marcher droit et sans crainte d'encombre à travers le labyrinthe des faits universels ou des faits spéciaux à chaque peuple.

Pour pénétrer au fond de l'histoire de chaque peuple, nous laissons de côté le chiffre de ses impôts et le chiffre de l'effectif de ses troupes. Nous ne nous occupons plus du nombre des victoires que ses généraux ont gagnées, encore moins du nombre d'hectares qu'enclavaient ses frontières. Nous cherchons au Code civil l'article concernant les droits de la femme, et suivant que ces droits sont plus ou moins étendus, nous concluons à l'enfance, à l'apogée ou à la décadence de ce peuple. Une simple visite au harem du Grand Seigneur nous en apprend plus sur l'histoire de la Turquie et de ses dépendances que les trente volumes de Hammer, dont la composition a coûté à son auteur trente années de recherches. Quels

tintouins, quels efforts désespérés de mémoire épargnés pour l'avenir à la jeunesse studieuse, et notamment à tous les ambitieux qui aspirent au baccalauréat ès lettres, laminoir obligé du barreau, de la médecine et de l'enregistrement. Oh ! que si une méthode aussi simple eût existé de mon temps !

Pour l'histoire universelle ou l'histoire comparée, procédé plus expéditif et plus infaillible encore. Le premier des empires n'est plus celui où le soleil ne se couche jamais, mais celui où la loi fait le sort le plus doux à la femme. Deux peuples sont entre eux comme leurs femmes. Alors les rangs se donnent à la galanterie et à la finesse du pied. C'est le peuple français qui prend la tête. O France ! ô ma patrie ! quand cesseras-tu de t'enivrer de la fumée de la poudre à canon pour voir clair dans ta gloire ?

On peut appliquer la méthode aux États puissants d'aujourd'hui pour en vérifier la justesse.

Dieu a livré le monde aux races de souche germanique qui honoraient la femme.

La plus puissante de ces nations est l'anglaise, où le sceptre est aux mains d'une femme, et où les plus illustres monarques s'appellent Élisabeth, Anne, Victoria. Le gouvernement anglais est jusqu'ici le seul où un premier ministre M. Disraëli ait osé soutenir en public qu'il y aurait justice à accorder le droit de suffrage à la femme, qui devait être capable de *voter* puisqu'elle était capable de *régner*.

L'empire russe, qui est le plus puissant après le britannique, est un empire de sang-mêlé, mais où les souverains s'appellent aussi Élisabeth et Catherine.

Si la fortune de la France est moindre que celle de l'Angleterre ou de la Russie, c'est la faute de la loi salique qui, sous prétexte d'empêcher le sceptre de tourner en quenouille, nous a soumis au régime avilissant des maîtresses et nous a ôté les *grande* Élisabeth et les *grande* Catherine pour nous infliger les Maintenon, les Pompadour, les Cotillons II et les Cotillons III.

La France ne peut remonter au premier rang qu'en remettant les soins de sa destinée à ses femmes, qui sont aussi supérieures à

celles de Russie et d'Angleterre que ses hommes politiques sont inférieurs à ceux de ces derniers pays.

Rapprochement singulier et qui n'a peut-être frappé que moi encore parmi tous ceux qui recherchent les causes de la grandeur et de la décadence des empires!

La nation anglaise et la russe, les deux nations les plus puissantes du globe, sont précisément celles où l'homme fait le plus d'efforts pour ressembler à la femme... l'Anglais en se *rasant sans cesse,...* le Russe en se *bombant la poitrine!!!*

Vous pouvez voir par ce simple parallèle que toute l'histoire est là où je viens de vous dire, là et non pas ailleurs; vous pouvez consulter, phase par phase, les archives de l'humanité, chacune vous répondra à son tour par la formule du gerfaut.

Les Japonais, qui sont les plus industrieux, les plus braves et les plus honnêtes d'entre les Barbares, dit encore Fourier, *sont les moins jaloux et les plus indulgents pour les femmes.*

Les Otahitiens, pour la même cause, furent les meilleurs de tous les Sauvages.

Les Français, qui sont les moins persécuteurs des femmes, sont aussi les meilleurs d'entre les Civilisés.

On peut de même observer que les plus vicieuses nations ont toujours été celles qui ont le plus asservi les femmes, témoin la chinoise qui est la lie du globe, la plus fourbe, la plus lâche, etc., etc.

Je crois sincèrement qu'il y a plus de véritable science historique dans ces dix lignes de Fourier que dans tous les écrits de MM. Bossuet, Rollin, Crevier, Lebeau, Hammer. Je vais plus loin, j'affirme que toute l'histoire du passé de l'humanité pourrait tenir moins de place encore et se borner au simple rapprochement du sort de l'Yankee et de celui de l'Iroquois.

Pourquoi l'Iroquois et l'Yankee occupent-ils aujourd'hui les deux degrés extrêmes de l'échelle sociale?

Pourquoi le dernier des Iroquois va-t-il mourir de faim et disparaître de la surface de ce même sol où l'Yankee a su trouver les éléments d'une prospérité fabuleuse?

— Parce que chez ces Iroquois, friands de chair humaine, la

femme était esclave, dégradée et assujettie à tous les travaux pénibles; tandis que la North-Amérique, vers laquelle en ce moment l'Europe entière émigre, est la seule terre où la femme ait été affranchie de toute rude corvée, où elle soit honorée et considérée à l'égal de l'homme, où l'on ait commencé à lui restituer la jouissance de ses droits politiques.

Immense enseignement du passé et de l'actuel... Solution radicale de la question politique... Histoire de l'avenir...

Puisque le bonheur des sociétés humaines se mesure à l'échelle des libertés de la femme, il est clair que la politique, qui est l'art de rendre les gens heureux, consiste exclusivement à étendre ces libertés. Un enfant qui vient de naître trouverait cette conclusion.

Un enfant qui vient de naître, c'est vrai, mais pas un vieux professeur d'histoire de Sorbonne ou de l'Institut. L'Académie française foisonne d'historiens célèbres, qui ont eu deux ou trois gouvernements tués sous eux; mais on y chercherait vainement un Washington capable d'assurer l'évolution pacifique de la société actuelle vers la société à venir par une transition ménagée.

Le salut de la société n'est pas dans la conservation des anciens abus, comme le prétendent les vieux, ni dans la *banque d'échange*, comme Proudhon l'a rêvé longtemps. Il est encore moins dans le *Circulus* de Pierre Leroux, attendu d'abord qu'une société, quelle qu'elle soit, ne peut pas être sauvée par un mot latin et ensuite parce que ce salut est ailleurs. Un espoir plus ridicule encore serait de l'attendre d'une *troisième ou quatrième restauration du droit divin monarchique* dans une branche aînée ou cadette. Le salut de la société gît exclusivement dans la *restauration du droit divin de la femme*, à laquelle il a été réservé de mettre fin au régime de l'imposture et d'écraser la tête du serpent.

L'histoire des diverses phases qu'ont parcourues les humanités des planètes Jupiter et Saturne nous apprend que la Civilisation (période actuelle de notre humanité) transite en Garantisme par la reconnaissance universelle de l'égalité politique entre l'homme et la femme, et le Garantisme en Harmonie par la reconnaissance de la supériorité de la femme. Or, je ne sais qu'un moyen

de bien faire, c'est de suivre l'exemple de ceux qui ont fait mieux que nous.

Si vous n'avez pas foi aux dires des historiens de Jupiter et de Saturne, vous ne refuserez peut-être pas créance aux rapports de Swedenborg, de Saint-Martin, de Louis Lambert et des autres explorateurs courageux qui ont pénétré dans la vie ultra-mondaine. Or, tous ces témoins oculaires constatent à l'unanimité que l'ange au corps glorieux n'est qu'une transfiguration de la femme qui règne souverainement là-haut.

Je n'ai pas besoin à présent de faire une grande dépense de dialectique pour démontrer que la solution de la question religieuse tient dans la formule du gerfaut. Je me contenterai pour cela d'affirmer la supériorité de la religion Chrétienne sur la Juive.

Or qu'est-ce que c'est que la religion de Moïse? — Une religion qui pivote sur l'*indignité de la femme*, où notre première mère est représentée comme complice de Satan, *où la Femme perd le Monde*.

Dans la religion du Christ, au contraire, *la femme est réhabilitée*; le fils de Dieu veut naître d'*elle*. La Vierge-Mère s'appelle Notre-Dame de *Délivrance*, Notre-Dame de *Bon-Secours*, etc., etc. C'est la patronne et la consolatrice de tous les affligés, qui aiment bien mieux s'adresser dans leurs afflictions à une femme qu'à un homme; c'est la *Rédemptrice du genre humain!!*

« Le culte systématique de la femme, écrit Auguste Comte, est le précurseur nécessaire de l'adoration de l'Humanité. »

Ainsi la formule du gerfaut résout toutes les questions d'*ordre moral* par la formule du bonheur des individus proportionnel à l'autorité féminine — et toutes les questions d'*ordre scientifique* par celle de la classification des espèces par rang de galanterie.

Pour l'analogiste bien trempé, l'idée de la série qui distribue l'harmonie universelle revêt invinciblement la figure de la pyramide triangulaire, ou, pour me servir d'une image moins ambitieuse, la figure d'une échelle double ou d'un escalier gigantesque. Au sommet de cet escalier trône, assis dans sa gloire, le moule pivotal de l'ordre, dominant les Puissances étagées par rang de mérite ou de galanterie sur toute la hauteur des gradins, aileron

ascendant à gauche, aileron descendant à droite. S'agit-il, par exemple, de la série ornithologique, l'échelle mystérieuse se dresse incontinent sous l'œil de ma pensée. Au gradin inférieur de gauche pose debout l'Autruche, indigène des déserts de feu; l'Autruche, ambigu monstrueux du dromadaire au volatile, ovipare emplumé sans ailes, cloué par sa pesanteur à la terre. A droite, au poste correspondant, se tient le Manchot-géant, habitant des déserts de glace, ambigu de l'oiseau au phoque, ovipare aussi privé d'ailes et cloué par sa masse aux roches des banquises,... pendant qu'au sommet de l'échelle le Gerfaut et la Frégate se mirent dans leur immobilité majestueuse, rivés tous deux à la calotte du ciel par l'envergure démesurée de leurs ailes. Et la galanterie distribue les rangs intermédiaires avec une régularité si parfaite que toute ligne menée d'un point quelconque de l'un des côtés du triangle à l'autre, et parallèlement à la base, divise ces deux côtés en parties proportionnelles, et rallie deux groupes homologues, Autruche-Manchot, Faucon-Cormoran, Effraie-Épouvantail! *Ab uno disce omnes!*

Toute classification d'ordre moral ou d'ordre physique s'étage et se range dans ce cadre avec une facilité excessive, et le redressement des erreurs de Linnæus ne coûte pas plus de peine que celui des erreurs de Geoffroy Saint-Hilaire. Je prouverai par plus d'un exemple les avantages de cette disposition.

Un jour, lorsque la science aura pénétré dans les secrets de Dieu par la brèche que je viens d'ouvrir, et laissé entrevoir l'unité du principe qui régit le monde moral et le monde physique; lorsque ces deux mots de Mathématique et de Justice ne réveilleront qu'une seule et même idée dans le cerveau des hommes, alors un académicien se lèvera pour dire que la découverte du procédé sériaire était le pont aux ânes de la science; il s'étonnera que ses collègues des temps antérieurs, qui possédaient la notion du clavier sidéral et celle du clavier musical, ne soient pas arrivés à la découverte deux ou trois siècles plus tôt; il démontrera enfin que le nombre des familles d'oiseaux, de minéraux, de fleurs, est le même que celui des familles humaines répandues sur la face du globe et que celui des touches du clavier sidéral. Combien de familles humaines? combien de touches au clavier sidéral? Trente-deux... vingt-quatre

touches ou notes composant la gamme majeure et la gamme mineure, plus quatre notes pivotales et quatre notes ambiguës. Donc.....

Alors ce révélateur des lois de la série sera comblé de renommée et d'honneurs pour être arrivé en son temps. Et le bouquiniste fâcheux, qui vit dans la poussière des livres oubliés, sera le seul à protester contre le triomphateur du jour et à revendiquer le mérite de l'invention pour l'utopiste obscur mort depuis de longues années dans la mémoire des hommes, et à qui la même audace n'aura valu, hélas! que le titre de cerveau timbré et les rires dédaigneux de ses contemporains.

Mais, pour l'amour de Dieu, concluez! me crie-t-on de toutes parts. Je m'empresse de souscrire à ce désir unanime; je conclus.

. . . . . .

Nobles enfants du beau pays de France, terre de gloire et d'amour, empressons-nous de revenir aux nobles suggestions de notre nature germaine qui nous dit qu'en la femme est la toute Sagesse.

Puisque toutes nos révolutions nous ont été confisquées par des hommes d'âge, profitons de l'enseignement de nos fautes et procédons à l'avenir par la méthode de l'Écart absolu.

Puisque toutes nos révolutions avortées s'étaient faites au nom des droits imprescriptibles de l'homme tout seul, faisons-en une au nom des droits imprescriptibles de la femme, pour voir si elle réussira mieux.

Puisque le plaisir est l'unique boussole que possède notre raison pour nous guider vers le pôle de notre destinée, puisque le bal est la seule réunion où les hommes sachent se tenir, habituons-nous à calquer toutes nos institutions sur le bal, où la femme est reine.

Puisque, de l'aveu des oiseaux, de Tacite et de Robert d'Arbrissel, l'usage d'adorer la femme et de la consulter dans toutes les affaires importantes est la source de toutes les vertus, le mobile de toutes les grandes choses et la garantie de tous les succès, ayons la force de remettre en honneur les pratiques de nos ancêtres les Germains. Ne nous bornons plus à dorer la chaîne de notre esclave, brisons-la; faisons passer dans la constitution ce qui est dans nos mœurs,

et inscrivons au frontispice de la loi fondamentale l'immortelle déclaration de Carus : La femme *est*, l'homme *devient*.

Puisque Dieu a concédé à la femme le privilége exclusif d'enthousiasmer les hommes et d'attendrir les lions par le charme de la parole, lui mettant des larmes dans la voix, des flammes magnétiques dans le regard, ajoutant à ces talismans de séduction irrésistible la dent blanche, la narine mobile et le don plus magique encore de traduire les invisibles palpitations de son âme par les visibles palpitations de son sein, rendons à la femme ce qui appartient à la femme; ouvrons-lui la tribune pour qu'on sache une fois ce que c'est que l'éloquence.

Ouvrons-lui la tribune, foyer de loyale propagande et d'irradiation lumineuse, pour arracher à l'obscurantisme ses auxiliaires les plus redoutables, et les métamorphoser en apôtres du progrès.

Revenons en toute hâte au suffrage universel véritable, à celui d'où la femme ne sera pas exclue, et au système des deux chambres, l'une d'hommes, l'autre de femmes; la première qui propose, la seconde qui dispose. Cette hiérarchie est dans l'ordre des choses, puisque le sentiment, qui est le lot de la femme, est le critérium souverain de l'équité, et juge les choses de plus haut et de plus loin que la science, qui est le lot de l'homme.

Décidons que nulle ne pourra être élue représentante avant l'âge de quinze ans ni passé celui de trente; l'homme avant vingt ans et passé trente-cinq. Et laissons railler les mauvais plaisants qui mentent lorsqu'ils disent que la femme aimera mieux renoncer à son droit de vote que de décliner son âge. Disons que l'assemblée sera renouvelée tous les ans, à la saison des fleurs; que les femmes seront élues par les hommes exclusivement, et *vice versâ* les hommes par les femmes, afin que le vrai mérite ait désormais place au soleil et que le titre d'homme d'esprit ne soit plus un titre d'incapacité législative comme par le passé. Enfin, pour éviter toute querelle et toute jalousie, que le sceptre de l'autorité exécutive, essentiellement temporaire et annuelle comme l'Assemblée qui la nomme, revienne de droit à la plus jeune, à l'instar de ce qui se pratique dans la république des abeilles.

Hors de là point de salut ; car il est écrit que nulle société ne peut

se perpétuer sans la femme, et l'histoire et les oiseaux nous apprennent que Dieu a refusé la durée à toute institution où la femme, pivot d'attraction, n'occupe pas le premier rang.

L'institution d'une assemblée législative féminine, c'est le coup de grâce de la force brutale; c'est le glas funèbre du sabre et de la culotte de peau, le glas de l'imposture, de la corruption et de la vénalité; c'est la fin de la prostitution masculine et de l'autre; c'est l'aurore d'harmonie, c'est l'ère de clémence, de justice et de charité où la punition disparaîtra avec le crime pour laisser la société se tenir seule, en vertu de la mirifique puissance du principe d'attraction qui soutient les globes dans l'espace. Je sais de science certaine que le dernier mot de la navigation aérienne n'attend pour se laisser lire que le grand jour de la réparation.

L'institution du parlement féminin en France, c'est la renaissance des arts, des plaisirs, des fêtes éternelles; c'est l'explosion électrique de la liberté, du bonheur, sur toute la surface de la terre; c'est l'embrassement universel de toutes les nations, de toutes les classes et de tous les âges; c'est le règne de l'amour et de la fraternité, dont la venue fera tressaillir les planètes d'allégresse.

O mon Dieu! qui voulez toujours tout ce que veut la femme, preuve que la femme ne veut jamais que ce que vous voulez, faites par votre toute-puissance que le peuple de ma patrie se passionne pour le programme ci-dessus, et faites aussi que je voie toutes ces choses... Ensuite vous pourrez prendre votre serviteur pour le transporter n'importe où...

CHAPITRE IV.

De l'oiseau considéré sous le rapport physique.

Le monde des oiseaux, que nous venons de parcourir, est un monde passionnel. Il nous reste à examiner le monde matériel, car l'homme de la civilisation n'a pas moins à envier et à emprunter à l'oiseau sous le rapport physique que sous le rapport moral. Bon nombre de nos institutions d'harmonie sont calquées sur les institutions modèles de ce règne emplumé.

L'oiseau, créé pour vivre dans l'élément le plus subtil et le plus pur, est nécessairement de tous les moules de la création dernière le plus indépendant et le plus glorieux. La charpente de ces fins voiliers de l'air est une merveille de légèreté et de grâce, un modèle désespérant d'économie de ressorts et de solidité dont chaque pièce est évidée, polie, percée à jour avec une délicatesse exquise. Les deux sens qui mettent le plus rapidement l'être en communion avec le monde visible et le monde aromal, la Vue et le Toucher, atteignent chez l'oiseau un degré de sensibilité si exquise que toutes les autres créatures sentantes sont en droit d'accuser la nature de partialité envers lui.

L'oiseau vit plus dans un temps donné que tous les autres êtres. Car vivre, ce n'est pas seulement aimer, c'est aussi se mouvoir, agir et voyager. Les heures du martinet de nos églises, qui franchit en soixante minutes une distance de quatre-vingts lieues, sont plus longues que celles de la tortue, parce qu'elles sont mieux remplies et qu'il y tient plus de choses. Les hommes d'aujourd'hui, qui vont d'Europe en Amérique en huit jours, vivent quatre fois

autant que ceux du dernier siècle, qui mettaient un mois et plus à faire ce trajet. Cette sensation de bien-être indicible que l'aéronaute éprouve dans ses rapides traversées atmosphériques, lui vient d'une révélation interne de son orgueil qui lui affirme qu'il a conquis le temps et subjugué l'espace. La science a triplé la durée de l'existence humaine. L'homme qui a cinquante ans aujourd'hui a plus d'années à vivre que n'en reçurent à leur berceau Michel-Ange et Voltaire.

Indépendamment de ce que l'oiseau vit plus que tous les autres êtres dans le même temps, l'âge semble glisser sur lui sans y laisser d'empreinte, ou plutôt l'âge ne fait qu'aviver ses couleurs et ajouter à la sonorité des cordes de sa voix. La vieillesse embellit l'oiseau au lieu de l'enlaidir comme l'homme, *dont la figure dans sa décadence prend une expression vulgaire qui permet à peine la pitié... L'incarnat de la vie ne se change pas pour lui en livides couleurs, et ses yeux éteints ne ressemblent pas à des lampes funéraires qui jettent de pâles clartés sur un visage flétri.*

Non-seulement chaque nouvelle mue apporte un nouveau lustre au costume de l'oiseau, mais les vieux, dans toutes les espèces, muent beaucoup plus tôt que les jeunes, c'est-à-dire sont encore plus affolés de parure, ce qui est cause que Ruy Gomez de Sylva commet une faute d'ornithologie effroyable lorsqu'il dit à Doña Sol, pour la mettre en défiance contre l'amour des jeunes hommes :

.....Tous ces jeunes oiseaux
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.

Le brave oncle se trompe, mais non pas sa nièce, qui sait parfaitement que les amours des jeunes sont bien plus sûrs et bien moins trompeurs que les amours des vieux.

Les petits des oiseaux ressemblent tous à leurs mères jusqu'à la puberté, comme les enfants des hommes. Leur sexe ne se révèle qu'après leur première mue ; ils n'aiment, pour la plupart, qu'à leur second printemps. On parle de moineaux francs qui anticiperaient sur ce terme. La chose se concevrait plus facilement du moineau franc que de toute autre espèce. Le fait n'est pas prouvé néanmoins.

L'oiseau est un navire modèle construit de la main de Dieu et dont les conditions de rapidité, de docilité et de légèreté sont absolument les mêmes que pour le navire bâti de la main de l'homme. Il n'y a pas dans le monde deux objets qui se ressemblent plus, mécaniquement et physiquement parlant, que la carcasse de l'oiseau et celle du navire. C'est la même physionomie, quant à l'ensemble; ce sont les mêmes dispositions de détail, les mêmes moyens d'action. Le sternum ou la partie saillante de la poitrine de l'oiseau figure si exactement la quille que les Anglais lui en ont conservé le nom. Les ailes sont les rames, la queue le gouvernail. Et de même que la vélocité et la docilité de la fringante yole, qui glisse sur la crête des vagues sans se mouiller les flancs, dépendent de la hardiesse de sa quille, de la longueur des rames et de la puissance des bras qui mettent en jeu celles-ci, la rapidité de l'oiseau et la sûreté de son vol sont en raison directe de la saillie de sa carène sternale, de la longueur de ses rémiges et de la puissance de ses muscles pectoraux. Le martinet, le faucon et la frégate, dont il faut, bon gré mal gré, s'habituer à m'entendre répéter les noms, sont *quillés* jusqu'au gouvernail et portent l'aile taillée en faux, tant sont longues les pennes qui leur servent d'avirons. Le squelette de l'oiseau-mouche, qui est aussi un marcheur aérien de premier ordre, semble un modèle réduit du plus hardi canot de la flotte d'Asnières. Convenablement décorée, gréée et illustrée de paillettes d'or, de rubis et d'arabesques, cette coque élégante fournirait un char de parade magnifique pour une fée Mab des eaux.

Plus de quille au contraire, plus de carène sternale chez les oiseaux sans ailes que leur pesanteur cloue au sol. Le sternum chez l'autruche, le nandou, le casoar, se réduit à une simple plaque osseuse en forme de bouclier qui n'occupe que la partie antérieure de la poitrine. Le développement osseux qui manque ici se compense par le développement prodigieux du bassin.

L'analogie matérielle qui existe entre l'aile de l'oiseau et l'aviron du navire est si frappante qu'elle a forcé toutes les langues à marier les deux mots. Virgile avait dit en latin le *Rémige des ailes* (*remigium alarum*), et depuis lors ce terme de rémige a été employé pour désigner les pennes les plus externes de l'aile, celles qui jouent

ostensiblement le rôle de rames. Un savant de Genève, un vra chercheur, Huber, qui a fait de curieuses observations sur le vol des oiseaux de proie, a même usé de la métaphore pour établir une distinction caractéristique entre ces espèces supérieures qu'il a divisées en deux classes principales, celle des *Rameurs* et celle des *Voiliers*. Rameurs sont les faucons, chez lesquels la première ou la seconde penne de l'aile est la plus longue, et qui peuvent, à l'aide de cette longue rame et de leur longue quille, piquer droit dans le vent et rompre le courant de l'air, comme le batelier habile dompte le courant du fleuve à l'aide de l'aviron. Les simples voiliers sont les aigles, les vautours et les buses, dont les ailes ne sont pas assez aiguës pour entrer dans le vent et ressemblent à des voiles. L'infériorité de ces voiles dépend de ce que ce n'est plus ni la première, ni la seconde de leurs pennes qui a la plus grande dimension, mais bien la troisième ou la quatrième, ce qui leur donne nécessairement une forme arrondie. L'oiseau rameur est à l'oiseau voilier ce que le bateau à vapeur qui se joue des vents contraires est au navire à voiles qui ne peut courir vent debout.

Les os de l'oiseau de haut vol, comme ses plumes, sont des tubes remplis d'air en communication intime avec un réservoir pulmonaire d'une capacité prodigieuse. Ce réservoir communique également avec des cellules aériennes pratiquées entre les muscles de l'intérieur, et qui sont autant de vessies natatoires à l'aide desquelles l'oiseau peut enfler considérablement son volume et diminuer proportionnellement sa pesanteur relative. Chez les oiseaux chargés d'une lourde armure de tête, comme les toucans et les calaos, la nature a ménagé entre cuir et chair un si large intervalle qu'il en résulte une désadhérence quasi complète de la peau, ce qui fait que ces oiseaux se dépouillent avec la même facilité que le lapin. Les grèbes, les plongeons et tous les oiseaux d'eau, qui sont condamnés à demeurer quelque temps dans un milieu irrespirable, jouissent également à un puissant degré de cette faculté d'emmagasiner l'air à l'intérieur et de se dépouiller tout d'une pièce. L'art charmant du fourreur a su tirer de cette facilité d'écorchement un merveilleux parti.

Au lieu que le sang aille au devant de l'air comme chez l'homme

et chez les autres mammifères, c'est l'air qui va au devant du sang chez l'oiseau et qui le rencontre partout. De là une ubicuité de respiration et une rapidité d'hématose qui explique l'infatigabilité des ailes de l'oiseau. Les muscles ne se fatiguent pas, parce que le sang toujours vivifié apporte à chaque seconde une nouvelle vigueur à chaque muscle. J'ai écrit au chapitre du Cerf et à celui du Lièvre, livre Ier, que les bêtes se forçaient bien plus par la fatigue des poumons que par celle des jarrets. La puissance de locomotion de l'oiseau, dont les cavités aériennes ne se vident presque jamais, est une preuve indirecte de cette vérité bien connue des veneurs. Mais, quand un oiseau plongeur a dépensé sa provision d'air en restant trop longtemps sous l'eau, il ne peut plus replonger avant d'avoir rempli de nouveau ses magasins; alors le chasseur n'a qu'à l'empêcher de gonfler ses outres pour le prendre à la main. De même, comme l'air dont l'oiseau se sert pour se ballonner est chaud, ce qui le rend encore plus léger que l'air froid, il suffit de faire à un oiseau un trou par lequel cet air chaud puisse fuir, pour l'empêcher de s'élever.

Il existe entre les diverses parties du corps de l'oiseau une sorte de pondération et de balance qui fait qu'aucun organe, qu'aucun membre ne peut prendre un développement exagéré sans que tout aussitôt, par une espèce de compensation équilibrée, un autre organe ou un autre membre ne perde en pareille proportion. Ainsi les ailes démesurées coïncident généralement avec des pieds très-courts. Exemples : la frégate, le martinet, l'oiseau-mouche, déjà nommés. Des pieds patus, c'est-à-dire couverts de plumes, correspondent également avec la brévité de ces supports. Exemples : le pigeon patu, le coq de Java, les lagopèdes, les tétras. La bécasse, qui a les jambes plus courtes que la bécassine, les a, par la même raison, mieux couvertes. De très-longues jambes, comme celles des échassiers, consonnent avec un petit corps : grue, héron, flammant, échasse, etc. Les autruches aux longues jambes et aux vastes flancs n'ont point d'ailes. Le cygne, le pélican, l'albatros, qui sont d'énormes oiseaux pourvus de grandes ailes, sont bas sur jambes. La nature économise toujours sur une partie quelconque du corps de l'oiseau ce qu'elle a dépensé de trop sur une autre. Les bons mar-

cheurs sont mauvais voiliers, et réciproquement; les coureurs et les plongeurs de premier ordre sont privés de la faculté de s'élever dans les airs; les myopes, comme les hiboux, ont l'ouïe très-fine; les clairvoyants sont volontiers durs d'oreille. Les oiseaux les moins bien partagés sous le rapport du costume et de la taille sont d'excellents chanteurs. Dieu a donné à l'alouette, au rossignol et au rouge-gorge, qui sont des espèces victimes, le don de poésie pour se consoler de leurs peines.

Le plus exquis de tous les sens de l'oiseau est celui de la vue. L'acuité et la perspicacité de la rétine sont en raison directe de la rapidité du vol. L'aigle, le faucon, le vautour et tous les oiseaux de proie, à l'exception des oiseaux de nuit, embrassent de leur regard un horizon immense dix fois plus étendu que celui de l'homme. Le martinet, au dire de Belon, aperçoit distinctement un moucheron à la distance de 500 mètres, fond dessus avec la rapidité de la foudre, et l'enlève avec une dextérité sans égale. Le milan, qui plane dans les airs à des hauteurs inaccessibles à nos débiles yeux, aperçoit facilement le poisson mort qui flotte à la surface des ondes ou le mulot imprudent qui se dispose à sortir de son trou.

Dieu fait bien ce qu'il fait. S'il n'eût proportionné la justesse du coup d'œil de l'oiseau de proie ou de l'hirondelle à sa vélocité, cette vélocité extrême de l'oiseau ne lui eût servi qu'à se casser la tête. Rien n'est plus commun que de voir les grives et les alouettes se rompre le cou en donnant dans la pantière, grand filet vertical qu'on tend au crépuscule sur la route de ces oiseaux. Tous les jours des perdrix s'assomment contre les fils de fer des télégraphes électriques, et les gardiens de nos phares font moisson quotidienne de cadavres de bécasses durant la saison des passages.

Ces malheureuses bécasses sont des voyageuses de nuit qu'attire la lumière et que leur myopie extrême ne sait pas préserver des dangers de l'abordage contre la cage de verre du perfide fanal.

Le mécanisme de l'appareil de vision de l'oiseau explique cette faculté qu'il possède d'embrasser du regard des horizons de quarante à cinquante lieues de rayon, suivant le degré de transparence de l'atmosphère où il plane. L'oiseau a l'œil beaucoup plus grand et beaucoup plus ouvert que tous les autres animaux. L'oiseau n'a

pas de cils; mais, indépendamment des deux membranes palpébrales (paupières) dont il jouit comme nous, il en possède une troisième, qui circule entre les deux autres, couvre tout le globe de l'œil, le parcourt sans cesse pour le tenir propre et brillant comme un verre de lorgnette, et lui sert à la fois de frottoir et de rideau contre l'éclat des rayons lumineux. Le globe de l'œil chez les oiseaux de proie n'est pas simplement mobile, comme chez nous, de haut en bas et de gauche à droite; il peut se projeter en avant ou se retirer en arrière, à l'instar du cylindre de nos lunettes d'approche, ce qui permet à la pupille d'agrandir indéfiniment le champ de ses investigations et à la rétine de trouver commodément son point.

Cette puissance d'embrassement de l'espace par la vue commence à vous donner la clef de ce fameux problème de la fixité de direction des oiseaux dans leurs migrations périodiques. Tous ces routiers de l'air qui transhument deux fois par an du pôle à l'équateur et retour portent gravée dans le cerveau en traits ineffaçables une carte itinéraire qu'ils ont levée dès le commencement des choses, à l'aide de points nombreux de triangulation et de repère espacés de cinquante en cinquante lieues au-dessus des régions à parcourir. Cette série de points de repère guide aussi sûrement les oiseaux de passage à travers l'océan des airs, que les poteaux de la grand'route nos soldats gagnant leur couchée.

Cette série se composera, suivant les circonstances, de cimes de montagnes, de volcans, de cours d'eau, voire de clochers de cathédrales dans les pays de plaine. Une cigogne native de Strasbourg qui a passé la mauvaise saison dans les parages de l'équateur, et qui veut regagner au printemps le foyer paternel, ne peut guère s'égarer en route. La première étape à franchir est le désert des sables; or, les limites du désert sont tracées par les sommets sourcilleux de l'Atlas qui sépare la région des palmiers de celle du froment. Notre voyageuse pique droit vers ces derniers monts, et descend aux plages de la Méditerranée vers Alger, Tripoli, Tunis. La voilà hors d'Afrique... Maintenant, du sein de la mer bleue surgit un bloc pyramidal immense qui s'empanache de fumée pendant le jour et de flammes durant la nuit : c'est l'Etna, dont la base s'appelle la Sicile. La Sicile, la plus grande des îles méridio-

nales de l'Europe, est la plus importante des stations de la grande ligne du Nord. De ce point, regardez vers l'Est cette arête azurée qui sillonne l'horizon jusqu'à perte de vue : c'est la crête du mont Apennin, la vertèbre dorsale de la Péninsule italique. Le chenal de la navigation aérienne est creusé entre cette arête orientale et celle que dessine vers l'ouest la cime du Monte-Rotondo. Des promontoires de la Sardaigne et de la Corse à la corniche de Gênes le chemin est tout droit et l'étape légère. Mais voici que déjà scintillent dans le lointain par-delà les rampes maritimes les aiguilles diamantées des pics de la Savoie. Ces pics-là sont voisins des monts géants des Alpes, générateurs des glaciers d'où le Rhin s'échappe; le Rhin c'est la patrie. La pèlerine est arrivée au terme de sa course; car cette flèche menaçante de 132 pieds de haut qui se dresse vers le ciel est le grand mât de la nef gothique qui commande la vallée du fleuve. Des palmiers de Bournou aux pénates chéris du Munster le voyage de l'oiseau n'a pas duré plus d'une semaine, y compris les séjours aux stations principales.

Sans doute voilà bien expliquée, pour l'oiseau de passage à l'envergure puissante, pour la cigogne munie de fortes études géographiques et qui passe de jour, voilà bien expliquée la fidélité à l'itinéraire de la direction pivotale des grandes émigrations. Mais la démonstration s'applique mal aux habitudes des espèces paresseuses, des cailles à l'aile pesante, des râles qui font à pied les trois quarts de la route, des fauvettes qui voyagent en buissonnant, de toutes ces espèces enfin que la peur des mauvaises rencontres force à passer de nuit. La science géographique la plus vaste, même étayée sur une perspicacité de nerf optique incomparable, est surtout impuissante à rendre compte de ces merveilleux retours du pigeon de volière qui, transporté en vase clos à des distance de trois cents lieues de son pays natal, à travers des contrées qui lui sont inconnues, n'en reprend pas moins sans hésiter, aussitôt qu'il est libre, le chemin de ses foyers.

Cette rectitude merveilleuse de jugement du pigeon belge, qui a la propriété de stupéfier le vulgaire, s'explique tout aussi facilement que le retour ou le départ de la cigogne. Seulement le phénomène appartient à une série de sensations combinées où la vue

n'est plus seule en jeu, et il semble sortir de la catégorie des faits spéciaux d'optique pour entrer dans une autre.

J'ai parlé avec enthousiasme de la perfection du sens de la vue chez l'oiseau, mais peut-être me suis-je trompé en affirmant que c'était le plus parfait de ses sens; peut-être l'organe du tact est-il doué d'une subtilité de perception plus exquise.

En effet, l'air étant le plus variable et le plus mobile des éléments, l'oiseau a dû recevoir de la nature un don de sensibilité universelle qui pût lui fournir les moyens d'apprécier et de pressentir les plus minimes perturbations du milieu qu'il habite. En conséquence, tous les volatiles sont armés d'une impressionnabilité nerveuse qui résume les diverses propriétés de l'hygromètre, du thermomètre, du baromètre et de l'électroscope. Le lièvre, qui sait la veille le temps qu'il fera le lendemain, et le rhumatisme goutteux, qui procure au vieux guerrier l'agrément de prévoir ses douleurs, ne jouissent que d'une sensibilité obtuse en regard de celle de l'oiseau. Jamais tempête qui surprend le baromètre du savant et la barque du pêcheur n'a surpris l'oiseau de mer. Les fous, les cormorans, les goëlands et les mouettes sont instruits quarante heures à l'avance par la voie du télégraphe électrique qui gît en chacun d'eux du jour et du moment précis où l'Océan doit entrer en ses grandes colères, entr'ouvrir ses abîmes verdâtres, et cracher au front des falaises l'écume de ses flots. Et le même avertissement qui ramène à la côte la masse des fuyards va réveiller en sa demeure souterraine la noire satanite, l'épouvantail du marin, sinistre messagère des naufrages qui aime à se mirer dans le sillage du navire en détresse, et qui redevient invisible aussitôt que la tourmente a cessé. Tel oiseau est chargé de prédire le printemps et tel autre l'hiver. Le coq de basse-cour, vivante horloge des champs, sonne régulièrement certaines heures du jour et de la nuit; ce qui n'était pas une raison suffisante pour en faire un emblème religieux de vigilance et pour le jucher au haut des cathédrales où la tête lui tourne. Le corbeau et le rossignol annoncent l'approche de l'orage par une expression particulière qu'ils semblent avoir empruntée tous les deux au vocabulaire de la grenouille, créature éminemment nerveuse et qui a beaucoup contribué à fonder la science du

galvanisme. Le pinson, qui fait si volontiers élection de domicile sur les pommiers des grandes routes du nord et dans les vergers attenant à l'habitation de l'homme, a l'air de n'avoir adopté ces deux postes que pour exercer plus commodément sa mission charitable. Cette mission consiste à annoncer le beau temps par sa ritournelle triomphale, et le mauvais par une note attristée et plaintive. Quand le temps n'est pas sûr, le pinson recommande au voyageur de prendre son parapluie; il conseille à la ménagère imprudente de ne pas se hâter d'étendre sa lessive.

Il n'est pas d'oiseau voyageur qui ne dise à premier tact les quatre points cardinaux de sa localité. L'oiseau de France sait, par exemple, d'une façon positive que le nord souffle le froid, le midi le chaud, l'est le sec, l'ouest l'humide. C'est déjà plus de connaissances météorologiques et astronomiques qu'il n'en faut pour diriger sa marche sans le secours du soleil ni des yeux.

Cela est si vrai que les preneurs de cailles du midi de la France n'ont jamais besoin d'entourer de leurs filets que la face de leur champ qui regarde la mer quand a lieu le passage d'automne, c'est-à-dire quand les cailles se dirigent vers le midi. Voici qui suffit déjà pour nous rassurer sur le sort de l'oiseau voyageur. Ajoutons à cette considération météorologique que les oiseaux qui émigrent de nuit s'embarquent rarement seuls, et qu'ils ont presque toujours la chance de rencontrer en route une foule de voyageurs qui ont déjà plusieurs fois accompli leur tour de France, d'Italie et d'Espagne, et qui se font un véritable plaisir de piloter la jeunesse.

L'impressionnabilité tactile des plumes et de la chair de l'oiseau est si vive qu'elle persiste même après la mort. Le cadavre d'un martin-pêcheur, convenablement empaillé et suspendu par un fil dans la boutique d'un drapier, ne sert pas seulement à préserver les étoffes de la voracité des mites; il remplit de plus le double office de baromètre et de boussole, indiquant comme l'aiguille aimantée la direction du nord, comme le tube barométrique les variations de la pesanteur de l'atmosphère.

Ceci posé, reprenons l'histoire du pigeon messager.

Le pigeon domestique, transporté de Bruxelles à Toulouse dans

un panier couvert, n'a pas eu, il est vrai, le loisir de relever de l'œil la carte géographique du parcours; mais il n'était au pouvoir de personne de l'empêcher de *sentir*, aux chaudes impressions de l'atmosphère, qu'il suivait la route du midi. Rendu à la liberté à Toulouse, il sait déjà que la ligne à suivre pour regagner ses pénates est la ligne du nord. Donc il pique droit dans cette direction, et ne s'arrête que vers ces parages du ciel dont la température moyenne est celle de la zone qu'il habite. S'il ne retrouve pas d'emblée son domicile, c'est qu'il a remonté perpendiculairement à l'équateur et qu'il a trop appuyé sur la gauche ou sur la droite, Bruxelles et Toulouse ou l'autre ville ne se trouvant pas exactement sous le même méridien. En tous cas, il n'a plus besoin que de quelques heures de recherches dans la direction de l'est à l'ouest pour relever ses erreurs; et c'est ce travail de rectification qui explique la différence qu'on observe entre les heures d'arrivée des divers courriers expédiés. La rencontre des pirates qui croisent dans les hautes régions des nues, et qui s'appellent le faucon, le milan, l'épervier, est la seule cause qui empêche tous les pigeons d'être de retour au toit natal à heure fixe. Les bons pigeons messagers font habituellement vingt-cinq à trente lieues par heure. C'est moins vite que certains chemins de fer; mais on ne peut pas exiger d'un oiseau qui a ses besoins et ses inquiétudes la même régularité et la même rapidité que d'un rail-way inerte et sans passion.

Les chiens, qui n'ont jamais prétendu rivaliser avec les navigateurs de l'air sous le rapport de l'érudition géographique et de la mémoire des yeux, mais qui possèdent en revanche la mémoire du nez que n'ont pas les seconds, ne s'y prennent pas autrement que les oiseaux voyageurs pour retrouver leur route. Un chien de chasse prudent qui s'embarque en diligence ou en chemin de fer pour une expédition lointaine, n'oubliera jamais de prendre des notes, à l'aide du regard et du nez, sur l'aspect général du pays qu'il traverse, sur les accidents d'arbres, de rochers, de fleuves, de collines, sur la *senteur* des lieux. Qu'une circonstance fatale le prive quelques jours plus tard de son maître, à soixante lieues de chez lui, il ne sera nullement en peine pour retrouver le chemin de son domicile. Les documents dont il s'est muni, et qu'il a eu soin de

classer par ordre dans son cerveau, lui en donnent les moyens. Ce chien caniche qui revint de Lille à Paris en une nuit, bien qu'il n'eût fait le voyage qu'une seule fois dans sa vie, était une bête sage qui avait procédé comme je viens de dire. Mais j'ai connu un chardonneret qui faisait mieux que cela encore, et qui partait toutes les semaines de sa petite ville, située en Picardie, pour s'en venir à Paris faire préparer l'appartement de son maître. Castagno, qui avait fini par se ruiner le cœur à force de se meubler l'esprit, voyageait toujours en lapin. Quand on résume de sang-froid toutes ces merveilles de la sagacité animale, on est effrayé de la somme prodigieuse d'esprit qu'il a fallu que Dieu départît à l'homme pour le racheter des imperfections de sa nature physique et le mettre en mesure de tenir contre les bêtes.

C'est la sensibilité exquise du tact de l'oiseau qui lui a valu dans l'antiquité tant d'hommages de considération et de respect de la part des mortels. On ne peut guère imaginer pour des oiseaux un sort plus brillant que celui des poulets sacrés de Rome, qui étaient non-seulement largement entretenus, logés et nourris aux frais du gouvernement, mais qui avaient en outre à leur service un collége de médecins appelés *augures*, dont l'unique fonction était de leur tâter le pouls et de les maintenir en gaieté. Si l'institution a péri, ce n'est pas par la faute des poulets, mais bien par celle des augures, qui en étaient venus à ne plus pouvoir se regarder sans rire.

Néanmoins cette sensibilité exquise du tact qui fait de l'oiseau un sujet magnétique si précieux et si lucide, l'expose en retour à des désagréments nombreux, notamment au rhume de cerveau, infirmité désastreuse à laquelle les oiseaux chanteurs ne sont pas moins enclins que les gendarmes, et dont on les guérit comme ceux-ci, à l'aide de la réglisse. Il est bien rare aussi que l'homme, la pomme de terre et le bled soient frappés d'une contagion soudaine sans que l'épidémie ait d'abord sévi sur l'oiseau. Il est fatal, en effet, que les créatures les plus délicates soient les premières victimes de ces fléaux empoisonneurs dont la cause est inconnue du vulgaire et surtout des médecins. Et comment les médecins, qui ne savent pas que le fluide magnétique est le sang des planètes, com-

prendraient-ils des maladies qui résultent de l'interception de la circulation magnétique!

Il y a maintenant une raison péremptoire qui explique la supériorité de la finesse du tact chez l'oiseau. L'oiseau est, de tous les êtres animés, celui qui aime le plus et qui le dit le mieux; par conséquent le sens du toucher, qui joue le principal rôle dans les phénomènes d'électricité et d'amour, devait être marqué dans cet ordre au coin de la suprême perfection. Quelques mystiques de génie ont déjà attribué la faculté de divination des oiseaux à une sensibilité particulière qui les mettrait en rapport avec des courants électriques qui sillonnent l'atmosphère, et dont la direction leur serait parfaitement connue. Je ne vois pas un argument scientifique à opposer à cette théorie.

L'oiseau unit encore à ce don précieux de tactilité exquise deux autres facultés non moins brillantes, la Mémoire et l'Imagination. Il rêve.

Après l'organe de la vision et celui du toucher vient par rang d'importance le sens de l'audition. La finesse de l'ouïe de l'oiseau appert suffisamment de la passion d'une foule d'espèces pour la musique vocale. On verra quelque jour, par l'histoire du pinson et par celle du rossignol, jusqu'à quel degré d'incandescence cette mélomanie peut monter. La sensibilité du nerf auditif était une nécessité de nature, non pas seulement pour les oiseaux chanteurs, qui ont posé l'enseignement de la musique vocale comme un des premiers devoirs des pères envers leurs fils, mais encore pour toutes les espèces qui vivent en société ou qui émigrent en grandes bandes, et qui ont besoin de pouvoir faire entendre à des distances considérables leurs cris de ralliement ou de détresse. On conçoit encore que le suprême distributeur d'harmonie ait, dans une pensée de justice, traité l'oiseau de nuit plus favorablement que l'oiseau de jour sous le rapport de la perfection de l'appareil acoustique. Des savants mal renseignés ont accusé plusieurs oiseaux d'être complétement sourds, et notamment le gros-bec, qu'on nomme pinson royal dans quelques contrées de la France. L'accusation doit être calomnieuse, du moins quant au gros-bec, car le gros-bec a une voix, et Dieu l'aurait fait muet si son langage

n'eût pas dû lui servir à se faire entendre des siens. Parce qu'un oiseau n'est pas fanatique de la musique et méprise l'appeau du pipeur, ce n'est pas un motif suffisant pour le déclarer atteint et convaincu de surdité complète. Passe pour dur d'oreille, et encore...

Il y a lieu d'appliquer ici, du reste, une loi physiologique universellement admise et qui précise mathématiquement l'importance des fonctions de l'ouïe dans l'ordre des oiseaux. C'est la loi de correspondance intime et invariable qui existe entre les organes de la voix et ceux de l'audition chez tous les animaux. Or, les oiseaux sont les Stentors de la nature. On sait que le taureau, qui est un quadrupède énorme doué d'une immense capacité thoracique, ne mugit pas plus fort que le butor, oiseau de nos étangs qu'on appelle *bœuf d'eau* en Lorraine. La note de l'oiseau est douée d'une acuité et d'une portée de son qui feront à jamais le désespoir des espèces mammifères, celle de l'homme y comprise. Une grue qui trompette à deux ou trois mille mètres de la surface du sol vous tire la tête en haut tout aussi violemment que l'appel d'un ami qui vous souhaite le bonjour du balcon d'un cinquième étage, tandis que le Mirabeau tonnant qui voudrait haranguer le peuple parisien du haut des tours de Notre-Dame risquerait fort de n'être pas entendu d'une seule de ses ouailles. Enlevez-vous dans les airs, au moyen d'un aérostat, avec un vieux lion de l'Atlas dont les rugissements formidables emplissaient naguère d'effroi les solitudes algériennes, et quand vous aurez atteint la simple hauteur d'un kilomètre, forcez votre compagnon de voyage à nous lancer ses notes de poitrine les plus retentissantes; ces notes s'éteindront dans l'espace avant de toucher jusqu'à nous,... cependant que le milan royal qui planera dans les régions supérieures, à un kilomètre plus haut, ne nous laissera pas perdre une seule inflexion de ses miaulements de chat, diminutifs du rugissement du lion. C'est chose facile que de se faire entendre comme l'homme sous une cloche à plongeur ou, ce qui revient au même, dans l'*enceinte* d'un forum où le son reste prisonnier, où l'orateur parle debout, appuyé sur le sol dont la densité conduit ou répercute les vibrations sonores, tandis que l'oiseau qui parle des hauteurs de la nue se trouve placé dans

les plus détestables conditions d'acoustique, n'émettant pas un son qui n'irradie immédiatement dans toutes les directions au plus grand préjudice de l'effet utile. Si l'on veut bien considérer encore que le son aspire naturellement à monter et non pas à descendre, et que les chasseurs de chamois qui escaladent les pics sont forcés de hausser le verbe à mesure qu'ils s'élèvent, on finira par se faire une idée nette et précise de la puissance téléphonique des cordes vocales de l'oiseau qui traverse les déserts du ciel à une lieue au-dessus de nos têtes. Il est plus que probable que la nature a dépensé plus de génie dans la construction du larynx d'un roitelet ou d'un rossignol que dans celle des gosiers de tous les mammifères.

Beaucoup d'oiseaux semblent même avoir été munis d'un double larynx, l'un supérieur, l'autre inférieur, et ce dernier est surtout très-développé chez les espèces qui ont la faculté d'imiter le chant des autres, comme les pies-grièches, les merles-moqueurs. D'autres fois, la trachée est si longue qu'elle est obligée de se creuser un domicile hors du cou, ce qui arrive par exemple pour la grue, le cygne et le phonigame, oiseaux à voix retentissante qui sont les Sax-horns de là-haut.

Ici s'arrêtent enfin, et il en était temps, les libéralités de la nature à l'égard de l'oiseau. Ici nous abordons une double sphère sensitive où la perfection des organes cesse d'appartenir à l'oiseau pour passer au chien et à l'homme. Je veux parler des deux sens du goût et de l'odorat.

Les animaux se repaissent, dit Brillat Savarin; *l'homme mange, l'homme d'esprit seul sait manger.* Cet aphorisme gastrosophique d'une vérité rigoureuse s'applique bien plus exactement aux oiseaux qu'aux mammifères, car ce dernier ordre renferme encore quelques gastrosophes de haut titre, tandis que l'ordre des oiseaux ne compte guère que de gros mangeurs. Les oiseaux-mouches, qui vivent du miel des fleurs et qui symbolisent la jeunesse dorée, sont peut-être les seuls volatiles qui se montrent délicats sur le choix de leur nourriture. Un éléphant fait parfaitement la différence de l'affreuse piquette d'Argenteuil au produit du Château-Margot. L'ours distingue tout aussi bien que nous la cressane de la sorbe.

Sa préférence pour la fraise et pour le miel est connue; c'est une fine mouche que l'odeur du sang écœure tant que la saison lui fait litière de produits plus délicats. Le chien d'arrêt qui a l'habitude de manger dans la porcelaine a de la peine à s'habituer à la gamelle du chien courant. L'oiseau n'a point de ces faiblesses de goût. Il mange par appétit et par désœuvrement bien plus que par gourmandise; il s'engraisse par ennui et pour passer le temps bien plus que par envie de mourir gras, but secret de l'ambition de tous les Lucullus. Il n'a pas, en un mot, la conscience de la finesse exquise que son embonpoint donne à sa chair, et Dieu soit loué de son ignorance... Pour la plupart des espèces qui aiment à ceindre leurs reins et leurs poitrines d'une blanche écharpe de graisse, ce vêtement délicat, ainsi que nous le démontrerons plus tard, n'est qu'une précaution contre le froid, une provision de combustible, une manière de gilet de flanelle, ou bien encore un portemanteau de voyage muni de provisions de bouche.

L'autruche, qui occupe un des degrés inférieurs de l'échelle des oiseaux, a le goût tellement obtus qu'elle engloutit sans distinction tout ce qu'on lui jette, cailloux, chiffons, ferrailles. Il y en eut une au Jardin des Plantes qui se déchira l'œsophage avec un fragment de vitre qu'elle avait avalé.

L'absence du sens gastrosophique chez l'oiseau s'explique sans beaucoup de peine par l'imperfection même de l'organe du goût. On sait que ce sens réside chez les mammifères dans les papilles du palais et de la langue, et que ces papilles ont besoin d'être lubrifiées par un liquide provenant de la glande salivaire sous-maxillaire pour accomplir leur fonction gustative. Or cette glande sous-maxillaire, qui fournit le liquide indispensable à la perception des saveurs, est totalement absente chez l'oiseau aussi bien que la glande parotide qui fournit le liquide nécessaire à la mastication. La seule glande salivaire que possède l'oiseau est donc la sublinguale, qui se borne à sécréter la matière visqueuse favorable à la déglutition. Cette explication physiologique, dont je demande pardon à mes lecteurs, tranche nettement la question.

J'ajoute que ce défaut de goût s'accorde merveilleusement avec l'appétit prodigieux de l'oiseau, appétit dont il a besoin pour sub-

venir aux énormes dépenses de chaleur animale que nécessite l'entretien de sa constitution supérieure. Il ne faut pas s'étonner de voir des canaris perpétuellement occupés à manger dans leur cage, et des geais en bas âge qui consomment en un seul jour le tiers de leur poids de fromage blanc. L'oiseau est une locomotive de première vitesse, une machine à haute pression qui brûle plus de combustible que trois ou quatre machines ordinaires. L'oiseau ne mange pas seulement pour vivre, comme l'homme de la zone équatoriale ; il mange encore pour tenir allumé son foyer de chaleur interne, comme l'homme des pays froids qui consomme autant que dix Arabes, et qui éprouve surtout le besoin de consommer des corps gras, corps combustibles par excellence. Or, la nature, comme on peut le voir par l'exemple du porc et du tapir, a toujours soin de marier la grossièreté du goût à la puissance de caléfaction des viscères. Il faut songer encore que les dix-neuf vingtièmes de ces oiseaux sont chargés de détruire des tas de mauvaises graines, de mauvaises bêtes et de mauvais insectes qui mettraient à néant tous les travaux de l'homme, si la prodigieuse puissance de régénération dont est douée cette triple vermine n'avait pour correctif, chez certaines espèces ailées, un besoin de la dévorer sans cesse renaissant.

La langue de l'oiseau ne ressemble aucunement non plus à celle des mammifères. Elle est ordinairement couverte d'une espèce d'enveloppe lisse et parcheminée enduite d'un vernis épais, et cette couverture et cet enduit sont deux obstacles matériels apportés à la sensibilité de l'organe. La langue charnue est une exception dans le règne; la langue armée de crochets, de tenons, de dards, la langue sèche, engaînée, empennée, rigide, y est au contraire la règle générale. C'est plutôt un instrument de préhension qu'un organe destiné à percevoir les saveurs. L'habitude commune à beaucoup d'oiseaux de faire macérer leur nourriture dans l'eau avant de l'avaler, n'est pas un raffinement de gourmandise, mais un simple procédé pour attendrir les substances trop dures.

Reste le sens de l'odorat, qui peut rivaliser quant à l'imperfection avec le précédent.

D'abord les narines de l'oiseau sont creusées dans la mandibule

supérieure du bec, et la substance des mandibules est une substance cornée parfaitement insensible. Quelques espèces seulement, comme les courlis et les bécasses, qui se servent de leur bec en guise de sonde pour fouiller dans la vase et dans la terre humide, paraissent posséder au bout de cet organe une sorte de sensibilité qui les avertit de la présence d'un ver. Mais ces becs sensibles sont très-rares et parfaitement reconnaissables à leur structure molle et spongieuse et au renflement qui se remarque à l'extrémité de leur mandibule supérieure. En outre, chez tous ces sondeurs de vase la narine est un sillon profond creusé dans toute la longueur du bec. Mais il est évident que cette faculté de sentir le lombric sous le sol est dépendante du sens du tact et non de celui de l'odorat.

Les oiseaux n'ont pas de nez par le même motif qui fait qu'ils n'ont pas de goût. Il n'est pas nécessaire que des bêtes qui sont destinées à manger beaucoup de choses et à trouver tout bon aient au devant de l'estomac, comme nous, une sentinelle vigilante qui fasse des difficultés pour laisser passer l'aliment. Par conséquent, tout ce qui a été dit de la finesse d'odorat du corbeau et du vautour, qui éventeraient la poudre ou les cadavres à des distances incroyables, est absurde. Il y a d'abord une excellente raison pour que les corbeaux ne sentent pas la poudre, c'est que la poudre ne sent rien avant d'avoir brûlé. J'ajoute que si les corbeaux avaient la perception de cette odeur, cette odeur les attirerait au lieu de les faire fuir, attendu que les corbeaux et les vautours sont des oiseaux de carnage qui aiment par-dessus tout la curée des batailles, et qui se plaisent à la fumée de la poudre comme au bruit du canon. Une fois que les fils du dernier roi avaient commandé un simulacre de petite guerre aux environs de Fontainebleau pour faire plaisir aux bourgeois de Paris, race éminemment friande de ces spectacles puérils où l'on voit des hommes d'ordre faire mine de s'entre-tuer, un vieux corbeau du pays qui avait fait la campagne de 1812 s'imagina reconnaître dans les manœuvres de l'armée de parade la répétition de ces drames meurtriers qui lui avaient procuré tant de riches aubaines au bon temps. En conséquence, il fit part à ses collègues de la forêt et de tous les alentours de l'heureuse chance qui leur advenait, leur recommandant expressément d'aiguiser leurs becs

et leurs ongles. Et tous les croque-morts d'accourir et de voltiger par masses épaisses au-dessus des deux camps, et d'exciter par leurs vociférations les deux armées qui se trouvaient en présence à en venir aux mains. Ce ne fut pas leur faute si le sang ne coula pas, et rien n'égala leur dépit et leur rage quand ils s'aperçurent que la démonstration n'était pas sérieuse, et qu'on s'était joué indignement de leur crédulité. Ce jour-là, il fut facile aux quelques milliers de badauds qu'avait attirés la parade, de vérifier que la peur de la poudre était le moindre des défauts de maître corbeau.

Il me reste pour clore ce chapitre à déshabiller l'oiseau de la tête aux pieds; car je ne veux pas engager mes lecteurs dans le dédale de la nomenclature ornithologique sans m'être entendu préalablement avec eux sur le nom de chacune des pièces qui composent la charpente extérieure et l'armure de l'oiseau. La détermination du sens précis des mots est une œuvre préliminaire obligée pour tout écrivain qui respecte son public, et je n'aspire nullement à la gloire de ces braves professeurs de philosophie allemande qui se croiraient déshonorés d'être compris de leurs auditeurs, et qui s'enveloppent avec tant d'art d'une phraséologie nébuleuse pour se mettre à l'abri de ce désagrément. J'abrégerai d'ailleurs la besogne en traitant du même coup la question de vocabulaire et celle d'anatomie externe.

J'appelle le bec un bec, conformément à l'usage vulgaire, et parce que cette expression me semble moins prétentieuse que celle de *rostre*, dont l'étymologie latine, *rostrum*, signifie tribune aux harangues ou éperon de galère antique. Néanmoins j'admettrai quelquefois ce dernier substantif sous la forme terminale adjective pour éviter les périphrases. Ainsi, je dirai comme tout le monde *curvirostre*, *rectirostre*, pour désigner un oiseau à bec recourbé ou à bec droit.

Le bec se compose de deux mandibules (mâchoires), l'une supérieure, l'autre inférieure, la première ordinairement plus longue que la seconde. Les mandibules s'insèrent dans le crâne; l'endroit où l'insertion a lieu est dit la base du bec. La mandibule supérieure est généralement fixe chez les oiseaux comme chez l'homme; elle n'est mobile à l'égal de l'inférieure que chez certaines espèces,

comme le perroquet et le chat-huant, maudites engeances symbolisant l'apôtre de superstition et le sophiste, gens toujours prêts à parler et jamais à se taire. Le bec est la véritable enseigne de la profession industrielle de l'oiseau.

Le bec est dit, suivant sa forme, droit, arqué, pointu, crochu, en ciseaux, en cuiller, en spatule, en poignard. Un bec unguiculé est celui dont la mandibule supérieure se termine par un crochet en forme d'ongle comme chez la pie-grièche, le corbeau et le merle.

Les narines, qui sont deux orifices fort simples percés dans la mandibule supérieure du bec à une distance plus ou moins grande de la base, ont conservé le nom qu'elles portent parmi nous. Elles sont fréquemment garnies de petites plumes rigides qui affichent la prétention de ressembler à des poils de mammifères.

La cire est une membrane épaisse, nue et ordinairement colorée en jaune, qui entoure la base du bec chez les oiseaux de proie et qui déborde chez les petits oiseaux en nourrice.

La moustache est une bande colorée ordinairement noire qui part aussi de la base du bec pour s'étendre en arrière des deux côtés de la face ou sur les joues. Exemples : la mésange à moustache, le geai, le faucon pèlerin. La moustache se transforme en bride quand elle se prolonge à travers la face, et descend sur le cou comme chez la perdrix rouge.

Il y a des oiseaux qui portent la moustache frisée et retroussée comme l'outarde. D'autres individus, comme le gypaëte, portent à la fois la moustache et la mouche impériale, autrement dite barbiche. Cette barbiche est un pinceau de filets rigides qui s'attache au menton, c'est-à-dire au-dessous de la mandibule inférieure.

Le tour du bec est une zone circulaire comprise entre les yeux et la racine du bec. C'est cette bande écarlate qui encadre si gracieusement la face du chardonneret, et fait lire sur sa physionomie la noble ambition qui l'anime.

Les yeux de l'oiseau sont dégarnis de cils, mais pourvus de sourcils qu'on appelle la bande sourcilière. Le tour des yeux est cette raie écarlate demi-circulaire qui accentue d'un si vif éclat le regard des coqs de bruyère et d'une foule d'autres oiseaux. La membrane transparente de l'œil a nom l'iris, comme chez les autres animaux.

L'orbite est souvent dénudée et colorée en rouge par l'afflux du sang artériel.

Le front est la partie antérieure de la tête. Le sommet de la tête s'appelle le bonnet, le chapeau, le vertex; la partie postérieure ou occiput comprend le chignon, qui en est la saillie, et la nuque, qui descend du chignon sur le cou.

La diversité des coiffures de l'oiseau est chose merveilleuse, parce que la forme et la couleur de cette coiffure sont toujours en rapport avec la richesse ou la pauvreté du mobilier intellectuel qu'elle recouvre. Dieu avait fait don à la femme d'une splendide chevelure, et doué ce tissu électrique d'une souplesse adorable pour qu'il se prêtât sans efforts à la réalisation de toutes les combinaisons architecturales enfantées par le génie de la coquetterie. Or la femme, obéissante de tout temps à la volonté de Dieu, eut grand soin de rehausser l'éclat de ses charmes par les emprunts qu'elle fit à la toilette de l'oiseau comme à celle des fleurs, et il est arrivé de là que toutes les coiffures d'oiseaux ont reçu de jolis noms et les ont conservés jusque dans la langue scientifique. Ainsi nous aurons l'auréole, la couronne, le diadème, l'aigrette, la huppe et même le nom des coiffures d'hommes, le casque, le cimier, le capuchon, la calotte, le panache. Non-seulement nous aurons la couronne et l'aigrette, mais bien la série des couronnes, des aigrettes et des huppes, etc., couronnes de roi et d'empereur, de duc, de marquis, de baron, etc.; aigrettes flamboyantes qui menacent le ciel, aigrettes repentantes qui aspirent vers le sol; huppes relevées, huppes fuyantes, crête de chair, casque de cuir bouilli, casque d'ivoire, calotte grecque, calotte noire, camail, capuchon et capuche, etc., caroncules nues et colorées de toutes formes, pendeloques, barbillons, etc.; car chacun des insignes ci-dessus subit, au gré de l'espèce et des individus, des modifications innombrables. Donc ici point de noms inconnus, point de termes barbares. La géographie de la tête de l'oiseau, à l'exception des seuls mots d'occiput et de vertex, parle une langue convenable.

La nature ne pouvait déployer tant d'imagination et de luxe dans la parure du chef de l'oiseau sans décorer à l'avenant le col, support élégant de la tête. Les parures du col s'appellent le collier, la

cravate, la fraise, le camail. Les oiseaux enclins au duel, comme le coq domestique, le faisan et le chevalier-combattant, se couvrent volontiers les épaules et le col d'une housse mobile en guise de cotte de mailles. Seulement la plupart de ces ornements magnifiques sont pièces intégrantes de la grande tenue d'amour, et s'en vont à la mue d'été.

Le col chez les oiseaux commence à l'insertion de la colonne vertébrale dans le crâne, et il se termine à l'insertion dans le thorax.

La gorge est la partie inférieure ou antérieure du col la plus voisine du bec. C'est cet enfoncement qui est coloré d'une tache noire chez une foule d'oiseaux, notamment chez le moineau franc, la caille, l'ortolan de roseau.

Au bas du col et sur le devant du corps est situé le plastron qui couvre la poitrine. Le plastron est au corps de l'oiseau ce que la proue est au navire. La nature aime à marquer la séparation de cette partie antérieure d'avec le reste de la carène sternale par des zones colorées. Exemples : le rouge-gorge, la gorge-bleue, le ganga, la canepetière, la pie.

Le dos est la partie supérieure du corps comprise entre l'intervalle des ailes, depuis leur origine jusqu'au croupion. Le croupion est l'extrémité postérieure du corps que recouvrent les ailes à l'état de repos, et qui se laisse voir pendant le vol. La charpente de cette pièce qui se redresse en éventail au bout de la carcasse a été douée chez certaines espèces d'une grande puissance musculaire; c'est à cette partie externe que s'attachent les pennes de la queue. Le croupion porte à sa partie supérieure un corps glanduleux sécrétant une matière huileuse destinée à lustrer les plumes de l'oiseau.

L'aile de l'oiseau se divise, comme le bras de l'homme, en trois parties principales : l'humérus ou os supérieur, qui s'insère au thorax et va de l'épaule au coude; le radius et le cubitus réunis, qui vont du coude au poignet et forment l'avant-bras; enfin le poignet ou la main, qui se compose des quatre doigts et du pouce.

Les plumes les plus fortes et les plus longues, celles qui sont spécialement destinées à soutenir l'oiseau dans les airs, sont dites *pennes*. Celles qui s'attachent aux quatre doigts, et qui sont les plus extérieures et les plus longues, constituent l'aile proprement dite;

elles sont habituellement au nombre de dix, et s'appellent les rémiges ou les pennes *primaires* et *métacarpiennes*. Le fouet de l'aile s'entend de la réunion de ces pennes externes. On coupe le fouet de l'aile à l'oiseau quand on veut l'empêcher de voler.

Les plumes qui partent du pouce sont excessivement courtes et dites *policiales* (du latin *pollex*, pouce). Elles constituent un aileron bâtard quasi inutile. Ce pouce se transforme en un ongle semblable à celui de la chauve-souris chez certaines espèces d'oiseaux, comme le courlan et le talève. Ce même ongle sert encore au jeune martinet pour se traîner sur son grabat dans son bas âge; mais c'est à peu près le seul parti que les oiseaux tirent de cet organe.

Les pennes qui s'insèrent au cubitus sont dites *cubitales* ou *secondaires*. Leur nombre varie de dix à dix-huit; elles sont séparées des pennes métacarpiennes par un certain intervalle. Ces pennes secondaires prennent dans certaines espèces un développement considérable; c'est ce développement anormal qui contribue le plus activement à la magnificence des ailes de l'argus.

Les pennes de l'humérus sont courtes et peu nombreuses; on en compte rarement plus de quatre. Elles sont dites *tertiaires* ou *internes*.

Les grandes plumes de la queue portent aussi le nom de pennes.

Cette division des plumes en pennes et en plumes proprement dites n'a rien d'arbitraire. Le tissu des pennes des ailes et de la queue diffère complétement de celui des plumes qui couvrent le corps, et ce tissu constitue un système de voilure plus audacieux et plus admirable encore que tout le reste du mécanisme de l'oiseau, qui est une merveille d'architecture.

Ces pennes se composent d'abord d'une tige médiane résistante et flexible d'une substance cornée au dehors, spongieuse au dedans. Cette tige est convexe et polie à la surface supérieure, et creusée d'un sillon longitudinal à sa face inférieure; elle s'insère à ses diverses racines au moyen d'un tuyau transparent et vide, arrondi et se terminant en pointe. L'air arrive à l'intérieur au moyen d'une ouverture invisible percée à la jonction de la partie creuse du tuyau et de la tige. Cette tige, qui figure assez bien un mât garni de ses vergues, est bordée à droite et à gauche dans toute sa longueur de

barbes contiguës perpendiculaires à sa direction, et qui s'attachent l'une à l'autre au moyen d'innombrables barbules qui se croisent dans tous les sens. Ce lacis finit par former un tissu agglutiné et feutré aussi léger qu'imperméable, et assez solide pour que l'oiseau s'en puisse servir comme d'une rame et d'un parachute. L'oiseau frappe l'air de sa rame pour se créer un point d'appui par la pression, et s'élance dans l'espace. Les autres plumes ne présentent pas cette contexture résistante. Les plumes de l'autruche, qui n'ont point à remplir d'office de rame ni de parachute, puisque l'autruche ne vole pas, sont complétement dépourvues de barbules, ce qui leur permet de friser et d'offrir à la coquetterie des deux sexes un riche contingent. Je dis la coquetterie des deux sexes, parce que les plumes d'autruche sont aussi recherchées par les guerriers de l'Orient que par les dames européennes. Le commerce de cet article donne lieu, pour le seul port de Marseille, à un mouvement de fonds de 40 à 50,000 francs par an.

Les petites plumes écussonnées qui couvrent l'insertion des pennes et bordent les muscles de l'aile sont dites les petites couvertures des ailes. On donne le nom de scapulaires à celles qui couvrent les épaules et forment un ourlet sur l'humérus. Ces plumes sont souvent colorées des nuances les plus vives. Immédiatement au-dessous d'elles s'insèrent d'autres plumes qui descendent plus bas sur les ailes, et s'appellent les grandes couvertures des ailes. On les désigne quelquefois aussi sous la dénomination de tectrices. Les grandes couvertures des ailes présentent souvent en leur milieu une plaque rectangulaire ou ovale qui se découpe brillamment sur le fond par la disparate des couleurs. Cette plaque, qui est rectangulaire chez la plupart des oiseaux d'eau, a nom le miroir. Le canard sauvage, la sarcelle, la pie-grièche, le chardonneret, ont des ailes à miroir.

Les pennes de l'aile sont également couvertes en dessous par de courtes tectrices qui sont dites tectrices inférieures.

Les ailes sont dites *aiguës*, quand les pennes les plus extérieures sont en même temps les plus longues; *obtuses*, quand ce rang de longueur appartient à la troisième ou à la quatrième penne; *rondes*, quand la penne la plus longue est celle du milieu.

La rapidité des ailes est en raison de l'acuité des rémiges, mais leur force n'est point en raison de la longueur des supports. La largeur et la brévité combinées qui donnent au martinet et à l'oiseau-mouche leurs ailes suraiguës, étroites, infatigables, offrent les meilleures conditions de solidité et de vitesse.

Les pennes de la queue sont dites les pennes *caudales* ou simplement *rectrices*. Elles sont habituellement au nombre de douze, rangées symétriquement, et elles se comptent par paires. Les deux pennes du milieu sont celles dont la dimension varie le plus; elles prennent parfois un développement considérable, comme chez le faisan, le coq, le guêpier, le paille-en-queue, etc. Elles sont les plus courtes chez les oiseaux à queue fourchue, comme le milan, le chardonneret, l'hirondelle de cheminée. M. de Blainville a donné à cette paire de rectrices le nom de *coccygiennes*, sous je ne sais quel prétexte scientifique. C'est un très-vilain nom auquel je préférerais infiniment celui de *capricieuses*, d'*excentriques* ou de *fantasques*, qui aurait l'avantage d'exprimer une idée, puisque cette paire de rectrices est celle qui se livre aux écarts les plus extravagants.

Les noms de la queue sont aussi multipliés que les caprices de sa forme. Il y a des queues en éventail, comme celles du paon, du dindon, de l'argus; des queues en forme de lyre, comme celle de la lyre-magnifique; des queues étagées comme celles des pies et des pics, bifurquées ou fourchues, arrondies, etc.

Les plumes qui couvrent la partie supérieure de la queue à son origine sont dites les tectrices caudales supérieures; les plumes correspondantes au-dessous, tectrices caudales inférieures.

Le ventre, en langage anatomique, est toute cette partie *molle* qui commence où finit le sternum, promontoire de l'enveloppe osseuse de la poitrine, et qui finit à la naissance de la queue. En langage de chasse, ce mot s'entend plus généralement de toute la partie qui se trouve au-dessous de la ligne de flottaison chez l'oiseau d'eau.

Les flancs sont les parties latérales abritées par les ailes.

Les membres inférieurs de l'oiseau se divisent en quatre parties fort distinctes dont l'ensemble représente bien au fond une disposition analogue à celle des membres inférieurs de l'homme, mais dont les divisions présentent des différences si grandes qu'il est dif-

ficile de ne pas se tromper à première vue à la comparaison. Ainsi la plupart des personnes étrangères à la science de l'anatomie comparée commettent journellement la méprise de prendre pour la jambe du coq cette partie du membre inférieur habituellement nue qui s'attache immédiatement au pied; et l'on dit en langage vulgaire d'une personne peu favorisée sous le rapport des mollets, qu'elle est *jambée comme un coq*. Or cette locution pittoresque couvre une erreur profonde : les coqs appartiennent précisément à la famille de volatiles la mieux partagée en mollets. Cette erreur vient de ce que le vulgaire confond la jambe avec le tarse, et de ce que le tarse, qui est le cou-de-pied chez nous, prend chez les mammifères et surtout chez les oiseaux un développement beaucoup plus considérable. Mais procédons par ordre.

Le membre inférieur se divise donc chez l'oiseau en quatre parties distinctes, la cuisse, la jambe, le tarse et le pied.

La cuisse, qui s'insère au bassin, offre une analogie parfaite avec celle de l'homme sous le rapport de la conformation intérieure. Elle n'a qu'un os situé dans la partie médiane et qui s'appelle le fémur, et elle s'articule avec la jambe au moyen d'une charnière mobile qui figure exactement le genou ; seulement sa direction, au lieu d'être verticale comme chez l'homme, est presque parallèle au sens longitudinal du corps, et au lieu de sortir presque entièrement du corps, elle y demeure presque complétement renfermée, et c'est la jambe proprement dite, avec laquelle elle fait un angle obtus, qui semble tenir à sa place le rôle que joue la cuisse chez les bipèdes sans plumes. La jambe est cette partie que nous appelons le pilon dans le poulet; elle est très-développée chez les oiseaux coureurs et chez les gallinacés, et ordinairement couverte de plumes. Elle s'articule avec le tarse au moyen d'un second genou qui a accaparé ce titre. Ce tarse, qui est presque toujours nu au contraire, est la portion du support qui sépare le pied de la jambe. Il est essentiellement dépourvu de chair, mais possède en échange de robustes tendons qui communiquent le mouvement du corps au pied et réciproquement. De la hauteur proportionnelle et de la vigueur de ce tarse dépend la rapidité de tous les animaux coureurs, l'autruche et le lévrier y compris.

Le genou remplit sa fonction de charnière avec une docilité merveilleuse, et tous les grands échassiers, comme la grue, la cigogne, ainsi qu'une foule de palmipèdes, profitent de cette complaisance pour dormir sur une seule jambe, spectacle qui vous surprend toujours et vous force involontairement à rêver. Le mécanisme qui permet à la cigogne d'affecter cette pose pittoresque est fort simple. L'os supérieur s'insère dans l'inférieur comme un moignon d'invalide dans sa jambe de bois, et les deux os s'emboîtent pour former un seul support vertical continu qui a pour appui sur le sol le large pied du palmipède ou de l'échassier.

Le genou est renflé dans quelques espèces, comme chez l'œdicnème, qui prend son nom de cette disposition particulière, à l'instar du roi Œdipe, dont le nom veut dire pieds gonflés. Quelques oiseaux coquets, comme le mâle de la poule d'eau, portent une jarretière ou un bracelet de couleur au-dessus du genou; car il faut bien le reconnaître, l'homme et la femme elle-même n'ont pas inventé un seul moyen de s'embellir dont les oiseaux ne leur aient suggéré l'idée ou taillé le patron.

Le propre du tarse est d'être nu, celui de la jambe d'être couverte. Mais cette règle générale admet de nombreuses exceptions. Il n'est même pas rare de voir dans la même famille des espèces qui portent des pantalons tombant jusque sur les doigts des pieds, tandis que d'autres s'en tiennent à la culotte. Les plus grands échassiers ont, outre le tarse, une partie de la jambe nue. Quelques espèces, en revanche, ont le tarse emplumé. Les oiseaux de proie nocturnes, qui sont naturellement plus douillets que leurs cousins germains les éperviers et les aigles, portent des gants fourrés qui leur couvrent les doigts jusqu'à la naissance des ongles. Les lagopèdes, qui ne sont pas des oiseaux amis du luxe, mais qui vivent dans les neiges, ont été contraints par la rigueur du froid d'adopter la même mode.

Le tarse est dit *squammeux*, quand il semble couvert d'écailles comme chez le balbusard; *réticulé*, quand la peau qui le recouvre offre à l'œil une certaine ressemblance avec les mailles d'un filet; *éperonné*, quand il est armé d'ergots et d'éperons.

Le pied de l'oiseau, dans sa forme normale et dans son développement le plus parfait, se compose de quatre doigts, trois en avant, un en arrière : ce dernier s'appelle le pouce; il fait habituellement opposition aux trois premiers.

Le doigt du milieu, dit le *médian*, est ordinairement le plus long des trois. Le doigt qui regarde l'extérieur est dit le doigt *externe*, celui qui regarde l'autre pied l'*interne*.

Cette disposition n'est que générale et non universelle. Dans l'ordre des oiseaux d'eau comme dans celui des oiseaux de rivage, et parmi beaucoup d'autres espèces appartenant à d'autres ordres, le pied conserve bien encore ses quatre doigts, mais le pouce cesse de faire opposition aux trois doigts de devant. Tantôt il s'insère à l'arrière, mais à une élévation trop grande pour être utile à la marche; tantôt à droite, tantôt à gauche; quelquefois même il pousse l'esprit de fantaisie jusqu'à se diriger en avant.

Quelquefois les quatre doigts du pied s'accouplent par paires, deux en avant, deux en arrière : c'est la disposition particulière qu'ont adoptée les grimpeurs.

Non-seulement la disposition relative des doigts n'est pas fixe, mais le nombre même de ces doigts varie. Ainsi un grand nombre de familles et d'espèces ne possèdent que trois doigts. En ce cas-là, c'est le doigt de derrière ou pouce qui disparaît. Quand le pied n'a que deux doigts, comme chez l'autruche, il ne reste plus que le médian et l'externe.

Les oiseaux sont dits palmipèdes ou rémipèdes, lorsque les doigts sont joints par une large membrane comme chez les oiseaux nageurs, cygnes, canards, etc.; lobipèdes, lorsque chaque doigt est orné d'une membrane particulière, mais libre : foulque, grèbe, phalarope, etc.; scissipèdes, lorsque les doigts sont parfaitement indépendants les uns des autres; jugipèdes et zygodactyles, lorsque les doigts sont appariés, mais non unis par une membrane.

Les ongles sont dits rectilignes quand ils ne font qu'une même ligne droite avec le doigt et qu'ils posent à plat sur le sol. Les qualifications de crochus et de tranchants portent leur signification avec elles. Un ongle rétractile est celui qui a la faculté de se replier dans son étui comme la griffe du chat ou le crochet à venin de la

vipère. Les oiseaux de proie les mieux armés n'ont pas seulement les ongles tranchants, crochus et rétractiles, ils les ont encore canaliculés, c'est-à-dire creusés en gouttière pour laisser écouler le sang.

Les oiseaux de proie ont des mains prenantes; leur tarse par conséquent doit prendre le nom de bras.

Les bigarrures qui décorent les diverses parties du plumage de l'oiseau ont reçu leurs différents noms de leur forme. Ainsi la poitrine du faucon-pèlerin à sa sixième mue est historiée de *larmes* ou de *virgules*; celle de l'autour et celle du coucou sont *striées* de bandes transversales. Une strie est une rangée d'écussons contigus qui finissent par s'articuler et par former une ligne droite ou une barre. Ces barres, en se multipliant, ont grand soin de conserver leur symétrie et leur parallélisme pour flatter le regard. Elles sont dites longitudinales quand elles courent dans le sens de la longueur de l'oiseau, et transversales quand elles courent dans le sens du petit axe. Il y a des oiseaux de proie qui, après avoir porté la barre transversale ou longitudinale dans leur jeune âge, prennent l'autre dans l'âge adulte. Les perdreaux et les faisandeaux *piquent la maille* à leur première mue, qui a lieu à leur premier automne; mais la plupart des oiseaux de luxe ne revêtent leur plumage de noces qu'au printemps. La grive, la farlouse, le becfigue, ont le plastron *grivolé* ou marqué de *grivolures*. Ce dernier mot, n'en déplaise aux puristes, me va mieux que celui de grivelures qui devrait vouloir dire voleries. Il y a des mouchetures, des perlures, des aiglures, des plaques, des épaulettes, des flammèches, etc. Il y a des pennes et des plumes rubannées, zébrées, lancéolées, écussonnées en manière de boucliers, imbriquées à la façon des tuiles ou des écailles de poisson. Les plumes *ocellées* sont celles qui sont couvertes d'yeux, comme celles de la queue des paons et des argus. J'aurai soin d'ailleurs d'expliquer le sens de toutes les expressions bizarres ou exotiques toutes les fois que mon respect pour les droits acquis des mots me forcera à les employer. Je pousserai même la déférence pour le vieux langage jusqu'à baptiser quelquefois une série, un groupe, un genre, d'un triple nom français, grec ou latin, afin que chaque lecteur en trouve un à sa guise. Néanmoins je me

servirai de préférence du latin francisé, et je n'aurai guère recours à la langue grecque que dans les cas extrêmes ou par raison d'euphonie. C'est ainsi que dans la classification d'après la forme du pied, où le mot doigt devra fréquemment revenir, j'aimerai à faire usage du vocable *dactyle*, qui veut dire doigt en grec, parce que ce mot sonne mieux à l'oreille que le mot latin *digitus* et le mot français doigt, qui sont complétement dépourvus d'harmonie terminale. Je ferai observer du reste que ce mot grec si commode a déjà passé dans la langue scientifique latine, qui écrit aujourd'hui *dactylus* sans scrupule.

Les renseignements qui précèdent étant plus que suffisants pour donner l'intelligence complète de tout ce que j'ai à dire, j'en reste là de ce chapitre, abandonnant volontiers aux maîtres de la science répugnante le monopole du scalpel et le droit d'entrer plus avant dans les entrailles de mon sujet.

CHAPITRE V.

Aspect général de l'oiseau de France. — Sa patrie, ses voyages.

L'oiseau définit la patrie : le pays où l'on aime, *ubi amor*. Cette définition me va mieux que celle du juif cosmopolite, *ubi fœnus*.

La patrie n'est pas non plus, comme disent les dictionnaires, l'endroit où l'on est né, attendu que nul ne choisit l'endroit de sa naissance. La patrie est avant tout la terre de l'élection du cœur. C'est la femme qui fait la patrie.

L'oiseau de France sera donc pour nous l'oiseau qui niche en France et passe en cette contrée la saison des beaux jours. On verra un peu plus loin pourquoi *terre natale* et *patrie* ne peuvent être synonymes dans la langue de l'oiseau.

Trois cent dix espèces d'oiseaux environ ont la France pour patrie, c'est-à-dire aiment en France, y nichent et s'y reproduisent.

Parmi ces trois cent dix espèces indigènes, un très-petit nombre, trente à quarante sont sédentaires. On appelle sédentaires les oiseaux qui vivent et meurent au lieu qui les vit naître, comme la perdrix et le moineau franc.

Les deux cent quatre-vingts autres espèces sont dites voyageuses ou émigrantes, parce qu'elles quittent leur patrie tous les ans, à époque fixe. On les désigne en langue vulgaire sous le nom d'oiseaux de passage; mais cette qualification s'appliquant également aux oiseaux qui ne font que passer en France, je la repousse pour défaut de précision. Les espèces émigrantes ou voyageuses seront pour nous celles qui quittent leur patrie en même temps que le soleil et le suivent vers l'autre hémisphère, comme les cailles et les hirondelles. Pour cette cause, je demanderai la permission de

les désigner quelquefois sous la dénomination d'*estivales*, c'est-à-dire qui passent en France leur semestre d'été.

Par une raison analogue, j'appellerai *hivernales* les espèces qui ont le nord pour patrie et que la rigueur du froid oblige à hiverner dans nos climats tempérés comme pour remplacer nos espèces fugitives. De ce nombre sont les cygnes, les oies sauvages, les pinsons d'Ardennes et une foule d'autres oiseaux qui séjournent dans les régions arctiques pendant la saison des amours, et qui ne font que camper en France. Ces espèces-là sont les vraies passagères, les seules qui méritent chez nous le nom d'oiseaux de passage. J'en compte une cinquantaine, appartenant pour la plupart à la série des palmipèdes ou oiseaux d'eau.

Ainsi la France nourrit temporairement ou à demeure trois cent soixante espèces d'oiseaux.

Il arrive quelquefois encore qu'une tempête, un coup de vent terrible, des intempéries extrêmes, jettent sur nos plages méditerranéennes un oiseau égaré, dépaysé, perdu; mais je n'ai pas cru devoir former une catégorie spéciale pour les rares naufragés dont j'aurai soin néanmoins de signaler les apparitions à leur heure.

Trois cent soixante! c'est un chiffre harmonique, mais un chiffre bien faible, si on le compare à celui des espèces qui vivent au Sénégal, à la Guyane, au Brésil et dans l'Inde. Mais il y a lieu de répéter, à propos de la faune des oiseaux de France, ce que j'ai déjà dit de la faune de ses mammifères : *Non quantæ, sed quales* (la qualité et non la quantité). Les oiseaux de France se recommandent plus en effet par les qualités de leur voix et de leur chair que par l'éclat et la variété de leurs costumes.

Les oiseaux s'habillent mieux dans le midi que dans le nord. La zone équatoriale est la zone de luxe pour tous les produits de la terre, et c'est là seulement que les oiseaux qui aiment à se couvrir de rubis, de topazes et de saphirs, peuvent se livrer sans crainte à leur amour désordonné de la parure; parce que la flore de ces contrées heureuses, modulant sur tous les tons, fournit aux plus riches toilettes un fond éblouissant comme elles. Alors ce luxe de costumes, qui serait extravagant et dangereux en Suède, concorde tout simplement à l'universelle harmonie dans les plantureuses forêts

vierges du Brésil, du Mexique et d'ailleurs, où l'éclat de toutes les robes de la faune locale s'éteint dans la splendeur du manteau de pourpre et d'or qui revêt toutes choses, et qui empêche de scintiller les mouchetures du jaguar, les anneaux du boa, les brillants du collier de l'oiseau-mouche, les feux du lophophore. Mais dans les contrées disgraciées de la nature, où la nature n'admet que trois nuances, le gris terreux, le blanc de neige et le vert de feuille, la couleur de la robe des oiseaux et de celle des quadrupèdes doit fatalement, et pour des raisons analogues, virer du gris au blanc.

Les oiseaux de France semblent tenir du caractère industriel, progressif et voyageur de la population humaine des zones tempérées. Ils sont humbles d'habits et de taille. Néanmoins la faune tropicale serait fort mal venue à accuser de pauvreté la faune d'un pays où chantent avec amour le rossignol, l'alouette, le rouge-gorge, le roitelet, le merle, le pinson, les fauvettes; où s'engraissent avec béatitude le becfigue, l'ortolan, la caille, la bécasse, la bécassine, la grive, le râle, le faisan et le chapon du Mans et la poularde de Bresse, et tant d'autres créatures dodues et succulentes dont une divinité jalouse sema cette vallée de misère et de larmes pour nous punir d'un crime que nous n'avions pas commis. Du reste, depuis que j'ai rencontré des Français d'Algérie qui préféraient l'orange à la pêche de Montreuil, et des Anglais d'Angleterre qui tentaient d'établir la supériorité de la pomme cuite sur le beurré vert, je ne dispute plus des goûts ni des couleurs. Pourquoi, d'ailleurs, chercher à humilier l'Anglais dans sa passion pour la pomme cuite, s'il est bien vrai, comme on l'affirme, que ce fruit soit le seul qui mûrisse en son île. Heureux qui se contente de ce qu'il a!

J'ai dit ailleurs les dons heureux dont la faveur du ciel a comblé ma patrie, ses femmes au parler séducteur, aux allures de sylphides, délices du genre humain, charmes de l'esprit et des yeux. Je n'ai point à revenir sur ces détails intéressants dont la répétition m'amuse, mais froisse l'étrangère. J'ai dit ses vignobles fameux, les amours du soleil; ses raisins parfumés dont la chair savoureuse communique au gibier qui s'en nourrit un fumet supérieur; ses vins dont le bouquet exquis allume en tous climats la poésie et les chants; ses vins, source de désirs et de regrets sans fin pour qui les

a goûtés. On sait pourquoi la France est le pays où l'on aime et où on boit le mieux. L'histoire des oiseaux nous dira à son tour pourquoi la France est le seul pays où l'on mange...

La France est le seul pays d'Europe où l'on mange, parce que la France est le seul pays d'Europe où le gibier-plume aime à être mangé.

Mais la solution de ce problème délicat se relie si intimement à l'histoire des migrations périodiques des oiseaux, d'où elle découle en manière de conclusion triomphante, que la logique me condamne à couper court dès le premier mot à la question gastrosophique, pour revenir à la question des passages, n'étant pas de bonne logique, à mon sens, que la conclusion précède les prémisses. Reprenons donc, puisqu'il le faut, notre premier récit : jetons un coup d'œil rapide sur l'ensemble des évolutions mystérieuses de l'oiseau ; assistons un moment, spectateurs attentifs, à ces grandes manœuvres des armées aériennes qui s'opèrent tous les six mois au-dessus de nos têtes, au printemps et à l'automne ; observons le défilé de chaque corps principal ; dessinons à larges traits la carte itinéraire des bandes voyageuses en fixant sur le sol l'ombre de leurs ailes, et marquons d'un signe particulier les étapes, les lieux de réfection, les séjours. Cette étude importante nous permettra de dresser en courant l'inventaire des richesses ornithologiques et cynégétiques de la France, sujet immense de joie et de tristesse, de consolation et de deuil... après quoi nous reviendrons à la solution de la question culinaire.

Il est dans l'ordre des oiseaux voyageurs appartenant à nos zones tempérées, des espèces ennemies du repos que la passion désordonnée du changement de lieu pousse chaque année du pôle nord au pôle sud, et qui ne s'arrêtent réellement dans leurs courses que là où leur manque le sol. Or cette passion, comme on pourrait le croire, n'est pas exclusive aux familles que la nature semblerait avoir plus spécialement appropriées à cette destinée vagabonde. C'est ainsi, par exemple, que la caille au vol lourd et pénible, et qui ne voyage que la nuit, rivalise pour l'amour des expéditions aventureuses avec les plus fins voiliers de l'air, les hirondelles et les étourneaux, qui voyagent de jour. La caille quitte au mois d'août les rivages du Cap Nord et de la mer d'Archangel, et s'a-

vance dans l'hémisphère austral jusqu'aux derniers confins de la mer du Midi, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, deux ou trois mille kilomètres par delà l'équateur, traversant de bout en bout le continent d'Europe et le continent africain, séparés l'un de l'autre par une mer. Dieu a voulu qu'il en fût ainsi pour que chaque contrée de la terre eût sa part de cette manne céleste qu'il fait pleuvoir indifféremment sur les continents et les îles, sur les déserts brûlants et les vertes prairies.

Plus vagabonds, plus aventureux et plus capricieux encore que les cailles et les étourneaux sont les oiseaux de rivage à la vaste envergure, qui ne peuvent tenir en place et prétextent des moindres affollements de la girouette pour entreprendre immédiatement des voyages de long cours ; oiseaux inquiets qui, pour trop fréquenter les grèves, semblent avoir pris à la mer qui les baigne quelque chose de l'inconstance et de la mobilité de ses flots.

Beaucoup de ces espèces voyageuses s'arrêtent en deçà de l'équateur, comme les tourterelles, les râles, les bécasses ; quelques-unes même en deçà de l'Atlas, comme les bizets et les palombes. D'autres, comme le rouge-gorge et la grive, n'osent pas même tenter la traversée de la mer d'Afrique, et passent la rude saison dans les contrées les plus méridionales de l'Europe, Andalousie, Portugal, royaume de Naples, îles de l'Archipel, de l'Adriatique ou de la Méditerranée. D'autres encore, comme l'émerillon, la crécerelle, les foulques, les canards, l'outarde, le pinson, etc., qui ont vu le jour dans les provinces du Nord ou du milieu de la France, choisissent tout simplement pour leurs quartiers d'hiver nos provinces du Midi. Il est telles espèces enfin, comme l'alouette, dont les migrations ne vont pas plus loin que d'un département à l'autre, quelquefois même d'un arrondissement à l'arrondissement contigu. Ces espèces-là vagabondent plutôt qu'elles n'émigrent. L'oiseau des cimes neigeuses, comme l'accenteur des Alpes, qui se borne à descendre pendant l'hiver au rez-de-chaussée du pic qu'il habite pendant l'été, ne peut pas être non plus réputé voyageur.

Or, à mesure que les espèces frileuses et délicates de poitrine abandonnent nos climats pour aller retrouver ailleurs les insectes, les graines et les fruits que font éclore et mûrir les rayons du so-

leil, la même cause, comme je l'ai déjà dit, peuple de nouveaux hôtes nos régions désertées. Le froid qui chasse de nos forêts, de nos eaux et de nos plaines les becs fins et la caille, y ramène la bécasse, les oies et les canards, et cette masse innombrable de palmipèdes étoffés que nourrissent dans leurs roseaux les lacs marécageux de la Finlande, de la Laponie, de la Suède, ces antiques officines des barbares qui ne vomissent plus aujourd'hui, grâce à Dieu, que des nuées de gibier-plume sur les douces contrées du Midi. Ces grands oiseaux, les grues, les oies, les cygnes, traînent naturellement à leur suite les rapaces qui les mangent.

Les émigrations périodiques dont je parle n'ont pas toutes lieu du nord au sud et réciproquement. Toutes ces nuées de voyageurs ne suivent pas une ligne géométrique parallèle au méridien, car plus d'une raison s'oppose à cette unité de direction; quelquefois ces émigrations se font du nord-ouest au sud-ouest. Ainsi nous voyons fréquemment une foule d'oiseaux de France dériver par les Alpes vers le Tyrol, la Lombardie et la rive orientale de l'Adriatique, au lieu de passer par l'Espagne, l'Italie et les îles de la Méditerranée pour se rendre en Afrique, et atterrir aux plages de Tripoli ou de l'Égypte, au lieu d'aborder le littoral africain par Maroc, Alger, Tunis, qui semblent les points naturels d'arrivée et de départ du convoi en ligne directe. Les mêmes anomalies se peuvent observer au retour. Ces anomalies ont pour cause première la variation des vents qui soufflent dans les hautes régions de l'atmosphère vers l'époque des départs; car les navigateurs de l'air sont tenus de conformer leur marche aux caprices des vents comme les navigateurs des ondes; et cette obéissance forcée explique en partie la prétendue inconstance des oiseaux voyageurs. Il a été constaté en outre par l'expérience que la plupart de ces oiseaux aimaient à cheminer par les nuits sereines, à la clarté du flambeau de la lune. L'obligation d'attendre la coïncidence de ces deux conditions de départ, lune et vent favorables, donne une raison de plus de l'irrégularité de l'époque des passages périodiques, dont la date varie quelquefois d'un mois à six semaines entre une année et l'autre. Une multitude de circonstances locales, provenant de l'intempérie des saisons, telles que débordements, inondations, sécheresses excessives, froids ou

chaleurs outrés, sont également de nature à déterminer un changement de front ou du moins une demi-conversion dans la marche de l'armée volante. Parfois l'apparition fortuite de nombreux insectes ou l'abondance extraordinaire de certains fruits, de certaines graines dans tel canton forestier, dans tel bassin de fleuve, aura suffi pour y appeler une masse de volatiles ambulants à peu près inconnus dans le pays avant ce jour et qu'on n'y reverra pas pendant toute la durée d'une vie d'homme. Ainsi les martins-roses et le faucon à pieds rouges, qui affectionnent le grillon d'un appétit tout spécial, n'apparaissent dans les plaines du midi qu'à la suite d'une éruption formidable de ces insectes, et l'on compte quelquefois une dizaine d'années d'intervalle entre deux apparitions de martins-roses. Il en est de même du bec croisé du Nord dans les mêmes contrées. La présence de cet oiseau dans nos provinces méridionales ne s'explique jamais que par la générosité insolite de quelque arbre vert qui aura porté fruit cette année par hasard. J'ai remarqué que les pigeons ramiers de la Lorraine émigraient peu, malgré les plus grands froids, dans les années à glands, années, par parenthèse, qui commencent à devenir extrêmement rares en France où la terre semble s'user pour le chêne comme elle est usée déjà pour l'aulne et le châtaignier. Les années d'inondations désastreuses, comme celles de 1836, de 1840 et de 1846, voient affluer sur les eaux de nos fleuves, transformés en petits bras de mer, des types de palmipèdes qu'on aurait crus exclusifs aux lacs hyperboréens des deux continents d'Amérique et d'Asie, et qui ne se déplaceraient certes pas de la sorte sans de graves motifs de curiosité. Il m'est arrivé trop souvent, comme à tous les chasseurs, de prédire de furieux passages de rouges-gorges, de cailles ou de bécassines à la suite de certains dérangements atmosphériques et de me tromper lourdement. Quelquefois aussi le sort a voulu que l'événement dépassât mes prophéties. J'avais annoncé en 1841, dans le *Journal des chasseurs*, une simple nuée de marouettes, il en tomba un déluge.

Toutes ces raisons, et plusieurs autres qui sont demeurées des secrets entre les bêtes et Dieu, expliquent d'une manière satisfaisante pourquoi les printemps et les automnes qui amènent par-

fois de si prodigieuses quantités de cailles, de pluviers et de bécassines, sont suivis de printemps et d'automnes qui leur ressemblent si peu.

Il est très-naturel encore que les oiseaux voyageurs qui ont été créés pour vivre et passer un semestre sous une certaine latitude s'amusent à visiter en flânant tous les points de la vaste zone qui leur fut assignée pour demeure par décret du Très-Haut. Les voyages ont servi de tout temps à fortifier l'intelligence et les muscles. Aussi les oiseaux émigrants, qui sont à belle école pour s'instruire, sont-ils généralement d'une force prodigieuse sur la géographie. Nos pigeons de colombier, qui s'en vont de Paris à Bruxelles en droite ligne, et qui *reconnaissent* à première vue des pays *qu'ils n'ont jamais traversés,* comblent d'admiration le badaud civilisé, pour qui l'idéal de la science est de savoir par cœur le nom des principales capitales de l'Europe et des fleuves qui les baignent. Mais que sont ces tours de force, encore une fois, en regard des exercices de cinquante autres espèces? Il est telle cigogne de la Frise qui sait la latitude, le nom et la hauteur de toutes les cathédrales de l'Europe, de la Baltique à la Méditerranée, qui donnera rendez-vous à une amie sur le faîte d'un édifice, à deux mille kilomètres et à quinze jours de distance, et qui se croirait déshonorée de ne pas arriver, heure militaire, au lieu dit. Il y a telle bécasse de l'Islande, tel canard du golfe de Bothnie, qui savent mieux que pas un de nous le gisement de chaque flaque marécageuse de nos forêts, de nos plaines, pour y avoir barbotté avec agrément pendant une demi-heure de leur vie, et qui tomberont dessus les yeux fermés, à quelques années de là, sans hésitation, sans détours. Et remarquez que la bécasse et le canard sauvage travaillent de nuit, tandis que le pigeon de colombier ne travaille que de jour; remarquez que la bécasse et le canard feront des traites de quatre à cinq cents lieues au besoin, et sous la seule impulsion du caprice, tandis que le pigeon fuyard a pour stimulants de vitesse les deux plus puissants mobiles du cœur de tous les êtres, l'amour et la famille.

Tout le monde connaît l'histoire de cette famille de rouges-queues qui nicha pendant vingt ans, de mère en fille, dans le corps de pompe d'une maison, subit un changement forcé de domicile de

trois ans par le fait de la destruction de l'établissement hydraulique, et s'y réinstalla de nouveau quand des réparations convenables eurent remis les lieux en état. Ceci n'est plus simplement un miracle de la mémoire des yeux élevée à la trente-deuxième puissance, mais bien un fait d'enseignement oral, une transmission d'idée par le langage, un souvenir du souvenir d'autrui. Je crois un peu, comme la nièce de Descartes, que sa fauvette avait du sentiment.

Nous disons donc qu'il n'y a pas émigration proprement dite quand les voyages des oiseaux ont lieu de l'est à l'ouest, parallèlement et non perpendiculairement à l'équateur; quand il n'y a, en un mot, que simple déplacement au milieu d'une zone isotherme et non changement de climat. Ce déplacement ne peut plus être considéré que comme une simple promenade provoquée par le besoin d'exercice qui tourmente la gent emplumée, et qui est cause que l'on retrouve à l'autre bout du monde et sur la majeure partie des points du parallèle de la France la plupart des oiseaux vagabonds de ce pays. Les naturalistes Van Siebold et Burger, qui avaient été chargés par le gouvernement hollandais d'une mission scientifique au Japon, trouvèrent dans ce pays de mœurs et de costumes impossibles cent dix espèces au moins de nos oiseaux indigènes.

Il faut bien se figurer, du reste, que cette expression de l'autre bout du monde, qui conserve encore pour quelques immobilistes d'entre nous une signification romanesque, n'a rien que de très-banal et de vulgaire pour des oiseaux comme l'épervier, l'étourneau et la bécassine, qui font sans se gêner leurs trente lieues à l'heure, partent au vent qui leur va, stationnent où bon leur semble. Un voyage à l'autre bout du monde, c'est tout bonnement, pour la plupart de nos oiseaux bons voiliers, un simple déplacement de quelques jours, puisqu'il n'est pas de martinet de nos églises, bien portant, qui ne fasse en se jouant ses trois à quatre cents lieues par jour. Les cailles elles-mêmes, qui seraient les oiseaux voyageurs les plus lourds si le râle et le grèbe n'étaient pas inventés, les cailles, si paresseuses devant le chien en septembre, opèrent leur traversée avec une vitesse minima de quinze et vingt lieues à

l'heure; à preuve qu'on retrouve encore dans leur jabot, lors de leur débarquement en Sicile, en Sardaigne ou en France, les graines recueillies en Afrique la veille, à quelques centaines de lieues de là. Il n'est pas rare que les chasseurs de la région des grands lacs d'Amérique tuent le soir des pigeons qui ont déjeuné le matin avec du riz de la Caroline, à trois cents lieues plus au sud.

Cette habitude qu'ont prise un certain nombre d'oiseaux voyageurs d'aller digérer leur nourriture à un millier de kilomètres de l'endroit où ils l'ont prise, a fourni pendant très-longtemps à la science botanique les seuls renseignements qu'elle possédât sur la flore de l'intérieur du continent africain. C'est par le témoignage d'une cigogne qui eut le courage de rapporter de ce pays à Bâle en Suisse une flèche dont elle avait été traversée de part en part vers les bords du lac Tschad, que les armuriers de Londres on acquis la certitude que le fusil à piston n'avait pas encore pénétré chez les noirs habitants de cette contrée mystérieuse.

Je me suis laissé dire que quelques oiseaux de long vol s'étaient sentis piqués au vif par l'invention de la machine à vapeur et du ballon, et reculaient de jour en jour les limites extrêmes de leurs pérégrinations. On m'a affirmé notamment que les étourneaux, qui avaient complétement dédaigné jusqu'à ce jour les champs de l'Australie, s'étaient décidés récemment à lancer quelques essaims de voyageurs dans ce continent bizarre et fécond en fourmilières, parce qu'ils avaient entendu dire que les Anglais avaient fondé là un empire florissant. Cette préoccupation jalouse n'a rien qui me surprenne de la part d'un volatile à qui les déplacements aventureux coûtent si peu, ainsi que son nom l'indique, et qui aime d'ailleurs à se réchauffer les pattes aux toisons des brebis. On sait que l'éducation des bêtes à laine était la principale industrie de la Nouvelle-Hollande avant que l'idée ne lui fût venue de faire concurrence à la Californie.

L'ordre que suivent les convois d'émigrants dans leur marche explique d'une façon fort simple pourquoi terre natale et patrie ne sont pas synonymes dans la langue des oiseaux.

Les émigrations périodiques et semestrielles, les expéditions régulières qui ont lieu du nord au sud et réciproquement, ne se font

pas tout d'un coup et du jour au lendemain, comme il est facile d'en juger par l'exemple de l'indécision touchante des cigognes et des hirondelles, oiseaux amis de l'homme, qui habitent sa demeure et ne l'abandonnent jamais sans lui adresser leurs adieux. Avant de s'embarquer pour le long voyage, on s'assemble sur les combles de quelque haut édifice, sur la cime dépouillée d'un vieil arbre, quelquefois au sein des prairies; on discute la route à suivre, les inconvénients et les avantages de telle ligne, les filets, les chiens, les oiseaux de proie; on écoute les communications des estafettes apportant les nouvelles de l'approche et de la direction des convois du Nord qui ont pris l'initiative du mouvement; on procède enfin au triage des émigrants, opération essentielle et condition première de discipline et de régularité dont une longue expérience a démontré la sagesse. Aux plus vieux qui ont déjà fait la route, et qui ont d'ailleurs subi la mue de meilleure heure que les jeunes, l'honneur de marcher les premiers et de serrer les pôles au plus près.

On a eu vent que de nombreux corsaires, ayant nom l'aigle, le faucon, le vautour, l'épervier, l'émerillon, croisaient au débouché des principales routes d'étape, affriandés par l'espoir du carnage et l'attrait du fruit nouveau. Il faut donc, pour affronter ces passes périlleuses et soutenir vaillamment ce rude choc, des voiliers courageux, expérimentés et rapides; rapides, c'est le point essentiel. Et tout d'abord le conseil des espèces à l'aile paresseuse décide à l'unanimité que le passage s'effectuera de nuit. Ce n'est pas que la nuit chôme d'assassins plus que le jour, mais la série des assassins des ténèbres (chouettes et ducs) est pleine d'individus plus ou moins amis du repos et comptant avec la fatigue, et qui généralement préfèrent la chasse du mulot qui trottine menu sur le sol à celle de l'oiseau qui chemine dans les airs. Gibier-poil, gibier-plume, il y en a pour tous les goûts dans cette saison bienheureuse où l'émigration des campagnols opère une diversion avantageuse à l'oiseau voyageur.

La caille, la marouette, les râles, les foulques, une foule de becfins bocagers qui voyagent à petites étapes, adhèrent donc d'enthousiasme à la proposition du déménagement nocturne; et plus

d'un oiseau à l'aile vigoureuse qui se défie de la puissance de son vol n'a pas honte de recourir à ce moyen de salut. La grive, oiseau cher à Bacchus, invoque à l'appui de sa ruse sa passion immodérée pour les fruits de la treille, qui la fait s'attarder jusqu'au soir dans les vignes du Seigneur ; ou bien encore les pesanteurs de cerveau auxquelles elle est sujette vers le temps des vendanges, et enfin cette obésité fâcheuse qui a fait de sa chair, pour l'émerillon, le hobereau et la crécerelle, l'objet d'une ardeur insensée. Il n'est pas jusqu'au pigeon ramier lui-même et à son cousin germain le biset, à qui la vigueur de leurs ailes semblerait devoir inspirer plus d'audace, qui ne prennent toutes sortes de précautions pour dissimuler leur marche. Le ramier et le biset n'attendent pas pour partir la venue de la nuit ; seulement, comme ils redoutent presque autant la venue du jour, ils choisissent pour se lancer dans l'espace cette heure matinale où la brume, fille des nuits d'octobre, défend avec succès l'héritage maternel contre les clartés de l'aurore, submerge l'horizon dans un bain de ténèbres, et clôt de ses doigts humides l'œil perçant du douanier et de l'autour pour livrer grande ouverte au contrebandier et à l'oiseau voyageur la gorge des Pyrénées.

L'alouette, l'étourneau, les farlouses et les bergeronnettes, oiseaux diurnes par excellence et qui aiment à se jouer dans les rayons du soleil, ne voyagent que par les beaux jours ; mais que de fois mal leur a pris de leur témérité !

Conformément à la loi générale du mouvement, qui fait de la préséance le privilége de l'âge, les cailles, qui devront pousser leurs excursions hivernales jusqu'aux limites extrêmes du continent, devront donc justifier d'une campagne pour le moins et de deux années d'âge. Celles qui auront vu le jour en la présente année formeront le centre et l'arrière-garde, par rang de force et de primogéniture ; et ici la confusion n'est pas possible, car l'âge se reconnaît à la voix et au plumage, et les vétérans se montrent inflexibles sur l'article de l'admission des conscrits dans leurs rangs. Les cailles qui donneront le branle seront celles qui auront été nicher sous la calotte du pôle arctique, dans les plaines marécageuses de l'Islande ou dans les steppes herbues du gouvernement

d'Arckangel, pays où la saison d'amour ne dure que trois mois. Ces voyageuses intrépides entraîneront en passant leurs contemporaines de la zone tempérée à l'autre extrémité du globe, où séjourneront quelque temps les plus lasses avant de se lancer dans les hasards des nouvelles aventures. Puis, les vieilles cailles passées, viendra le tour des jeunes, qui partiront et se distribueront les étapes suivant l'ordre convenu; c'est-à-dire que les cailles nées au printemps prendront la tête et s'en iront stationner vers les parages de l'équateur, et les cailles d'été en-deçà de cette ligne. Les cailles tardives de l'automne qui auront assez d'ailes pour traverser la Méditerranée hiverneront au littoral de l'Afrique nord, de l'Égypte au Maroc; celles qui se seront trouvées trop faibles pour tenter le passage se cantonneront aux gorges et aux vallées les plus chaudes des îles et des presqu'îles de l'Europe, ce qui sera cause que les chasseurs européens en rencontreront quelques-unes encore dans les palmiers nains de la Sicile, de l'Andalousie ou de la Capitanate. Quelques traînardes enfin de la ponte d'octobre, soit qu'elles aient été privées trop tôt des soins affectueux de leurs mères, soit qu'elles aient éprouvé des malheurs à la chasse, demeureront clouées par les infirmités et la faiblesse aux champs de la Camargue, du Languedoc et du Roussillon.

Par une raison analogue à celle qui fait que les vieux précèdent les jeunes dans les grandes émigrations périodiques, les mâles, qui sont toujours plutôt prêts pour les voyages que les femelles, précèdent généralement celles-ci. Toutefois la règle générale souffre de nombreuses exceptions. Ainsi, dans l'espèce des pinsons, ce sont les femelles qui tiennent la tête; même chez les ortolans, ce sont les jeunes qui précèdent les vieux. Mais je fais observer ici que les migrations des ortolans et des pinsons, bien que régulières et périodiques, ne sont que des migrations pour rire. L'ortolan, qui ne fait qu'alterner de la Catalogne au Milanais, en passant par la Guienne, le Languedoc et la Provence, ne voyage évidemment que pour son plaisir; le pinson, qui ne dépasse guère dans ses plus grands écarts les frontières de nos départements du Midi, fait son tour de France et rien de plus. D'ailleurs, je ne suis pas sûr que la moitié de ces pinsons, qu'on prend pour des femelles à l'arrière-

saison, ne soient pas des mâles dépouillés de leur costume d'amour par la mue de septembre.

Maintenant, le même ordre de marche étant suivi pour le retour, pour l'émigration du pôle sud au pôle nord, il en résulte que les plus vieilles cailles, qui s'ébranlent les premières, s'établissent dans les contrées les plus septentrionales et y choisissent les places, reprenant quelquefois celles qu'elles y avaient occupées l'année précédente. Les jeunes, qui partent plus tard et qui savent d'avance que les places sont prises dans leur *pays natal*, ne remonteront pas jusque-là. Ainsi se gouvernent les coucous et même les hirondelles. Ces hirondelles de cheminée, qui reviennent quinze ans de suite au foyer familial, sont des hirondelles mères, les mêmes hirondelles qui définissent la patrie la maison où l'on a son nid. Mais les jeunes hirondelles ne reviennent pas toutes s'établir aux mêmes lieux que les auteurs de leurs jours; elles se créent ailleurs une *patrie*. J'ai remarqué que les hirondelles de fenêtre, qui ne quittaient pas l'Afrique et s'arrêtaient dans leur émigration du printemps à nos villes d'Algérie, jouissaient généralement d'une complexion si délicate et si fragile que le moindre abaissement de la température suffisait pour les abattre par milliers sur le sol. J'en ai vu que le froid retenait prisonnières dans leur maison d'argile et faisait mourir sur leurs œufs.

La rapide exposition qui précède explique encore pourquoi, à de certaines époques de passage, les tendeurs et les chasseurs ne prennent ou ne tuent que des vieux ou bien des mâles, d'autres fois que des femelles ou des jeunes, et aussi pourquoi les premiers arrivants sont toujours les plus riches de taille et de plumage. Les tendeurs de Lorraine distinguent parfaitement le rouge-gorge aux pattes noires, qui est le véritable rouge-gorge de passage, du rouge-gorge aux pattes blanches, qui est le rouge-gorge indigène ou le rouge-gorge de l'année, et qui passe le premier.

J'aurai à revenir plus d'une fois dans le cours de cette histoire sur cette importante question des migrations aériennes, si grandiose dans ses résultats, si curieuse dans ses causes, et qui donne à chaque ligne un démenti solennel à ceux qui accusent Dieu d'avoir placé l'homme et la femme sur cette terre pour leur faire endurer

toutes les souffrances de la misère et toutes les tortures du besoin. J'aurai à ajouter à l'histoire spéciale de chaque oiseau la carte de ses voyages.

Tous les oiseaux vivent de chair ou de poisson, d'insectes, de fruits ou de graines ; leur contrée de prédilection doit donc être celle qui leur offre la réunion la plus complète et la jouissance la plus continue de ces divers éléments de nourriture et de bien-être. C'est pour cela que la zone tropicale, où les fruits mûrissent en tout temps, où le froid ne solidifie jamais l'eau des fleuves et ne détruit jamais l'insecte, est la patrie d'un si grand nombre d'espèces volatiles. La France, qui gît par le 45e degré de latitude nord, juste à égale distance de l'équateur et du pôle, et qui doit à cette position l'alternative de saisons et de climatures qui fait le désespoir et l'envie de l'habitant de la zone torride, la France, appelée à jouir des magnificences et des bienfaits de l'hiver, devait subir aussi les charges et les misères de la rude saison. L'hiver, qui tue les insectes et ameublit le sol, flétrit en même temps les fleurs; or, des tribus nombreuses, comme celles du colibri et de l'oiseau-mouche, qui vivent de l'insecte et du suc enfouis au calice des fleurs, ont besoin que la coupe embaumée où ils boivent ne se ferme jamais. Naturellement elles n'ont pu faire élection de domicile en Europe, quoique le colibri remonte parfaitement du Brésil et du Mexique à la Louisiane et aux États-Unis dans la belle saison.

Mais si nous comparons la France aux autres contrées situées sous la même latitude, nous reconnaîtrons du premier coup d'œil qu'aucune autre ne fut mieux partagée qu'elle, au jour de la distribution solennelle des eaux, des forêts et des plaines. Ainsi, la Flandre, l'Artois, la Picardie, la Normandie, la Bretagne, la Champagne, la Lorraine, la Franche-Comté, le Nivernais, le Berri, l'Orléanais, le Poitou, le Languedoc et la Guienne, les deux tiers de la France, sont semés de lacs, d'étangs, de marais d'une étendue sans fin, qui offrent aux oiseaux d'eau d'innombrables demeures. Cinq cents lieues de côtes maritimes, de Dunkerque à Bayonne et de Port-Vendres à Antibes, y appellent tous les oiseaux de rivage, à l'ouest et au midi. Des forêts de toute essence, chênes, pins, sapins, bouleaux, hêtres, charmes, érables, frênes, y occupaient autrefois la cin-

quième partie de la superficie du sol, dix millions d'hectares environ, s'étendant sans interruption des Ardennes et du Palatinat, à l'est, jusqu'à l'extrême limite méridionale du Var, et couvrant d'un épais manteau de verdure les épaules et les flancs des Vosges, de la Côte-d'Or, du Jura, des Cévennes et des Alpes. L'Ouest et le Centre, de la Normandie et de la Bretagne jusqu'aux Pyrénées, pour être moins boisés que les versants montagneux de l'Est, ne laissaient pas que de fournir un magnifique contingent de nourriture et d'abri aux oiseaux des forêts. L'apanage de l'oiseau des bocages, des prairies, des plaines et des vignes, comprenait un parcours de 40 millions d'hectares, et il y avait des plaines humides pour le pluvier doré, le vanneau, la caille et les râles, comme des steppes arides pour l'outarde, le guignard, le ganga et la canepetière.

D'ailleurs, la France, assise sur trois mers au centre du continent européen, n'était pas seulement une étape obligée de la grande route du midi pour tous les émigrants du nord et du nord-ouest de l'Europe (Iles Britanniques, Hollande, Danemark, Suède, Norwége, Laponie et Islande), la nature en avait fait surtout une délicieuse station d'hiver pour une foule d'oiseaux d'eau, de la plaine et des bois.

La nature a bordé, en effet, les rivages français de la Méditerranée d'une riche ceinture d'étangs salés communiquant avec la mer, pour servir de refuge à tous les palmipèdes de la zone boréale. Elle a enclavé toute la France elle-même entre une chaîne interminable de hautes montagnes à l'est et l'Océan à l'ouest, ne laissant qu'une passe libre sur son territoire, celle du nord, afin que le gibier eût toute facilité pour y entrer et toute difficulté pour en sortir. C'est dans ce but évident de multiplier les difficultés à la sortie qu'elle avait barré au gibier français ses deux issues principales du midi, la porte de l'Italie et celle de l'Espagne, par les deux barrières colossales des Alpes et des Pyrénées, qui ferment les issues latérales, pendant que la mer bleue, avec ses menaces de tempêtes et ses horizons sans limites, condamne l'issue du milieu. Puis, pour rendre à tous les voyageurs captifs leur prison agréable, elle avait pris soin de couronner toutes les cimes et tous les plateaux élevés de la France d'une coiffure de sombres forêts dont le manteau pro-

tecteur abritait les vallées de la neige et les eaux de la gelée. Elle avait semé enfin sur les revers méridionaux des monts et des collines les baies et les graines qui enivrent et qui font passer aux voyageurs l'envie des autres lieux.

Ainsi avait fait la nature, et aussi longtemps que la main de l'homme n'a pas lutté avec trop de succès contre la générosité du ciel, tous les oiseaux du nord se sont abattus chaque année avec amour sur la contrée bénie, et les provinces du midi de la France ont été pour le veneur et pour le fauconnier la terre de promission. Mais la fureur de destruction qui consume le civilisé l'a emporté à la longue sur le génie du bien ; le défricheur impitoyable a fini par jeter bas les forêts qui couronnaient les cimes des montagnes et protégeaient leurs rampes, et il a réussi à tarir dans leur source la fraîcheur des vallées. Le bourreau n'a pas eu de cesse qu'il n'eût livré au sirocco et au mistral les champs du doux pays qui s'appelait la *Province* du temps de la domination romaine, comme Rome s'appelait la *Ville*, c'est-à-dire la province par excellence, la terre des délices. Alors les prairies plantureuses de l'Occitanie et les verdoyants bocages où s'aimaient autrefois Némorin et Estelle se sont convertis peu à peu en mornes Thébaïdes, les fleuves sont devenus torrents, et le gibier de passage des forêts et de la plaine a fini par désapprendre jusqu'au nom des contrées déshonorées du Midi.

Le gibier d'eau a continué d'hiverner dans les étangs contigus à la mer, parce que l'homme n'a pu parvenir encore à mettre ces grandes nappes d'eau à sec ; mais la grive, le rouge-gorge, le proyer, l'étourneau et le merle n'ont pas attendu cette profanation dernière pour se détourner de ces rives maudites. Je ne crois pas que le midi de la France compte aujourd'hui cent espèces indigènes, en dépit de ses grands lacs, de ses climats divers, de ses hautes montagnes et de toutes les faveurs topographiques dont le ciel l'a comblé.

Il fut un temps pourtant où le sire d'Esparron, contemporain de Richelieu, écrivait *que si on cessait un moment de chasser les perdrix en Provence, elles rendraient en dix ans le pays inhabité*, ainsi qu'il arriva à la malheureuse ville d'Anaples, dont les habitants furent obligés de céder leurs demeures aux perdreaux, par suite de l'imprudence d'un étranger qui avait oublié un couple de ces oiseaux

dans l'île. Hélas! ce n'est pas l'exubérance de la population des perdrix qui menace aujourd'hui de rendre inhabitée la Provence; c'est bien plutôt l'absence totale de la perdrix et du reste qui l'a rendue inhabitable; car la Provence est devenue une patrie de chasse ridicule depuis que le lièvre, la perdrix et l'alouette y sont devenus des mythes, depuis surtout que la ferveur du culte de Diane, comme on dit toujours à Marseille, a crû en raison inverse du gibier.

Je n'étais pas avec Méry, le jour où il fit rencontre de ce forcené chasseur marseillais, appartenant à l'orchestre du Grand-Théâtre, qui s'était égaré au beau milieu de la campagne de Rome, à cent lieues de son domicile, à la suite d'un châstre enchanté. Par conséquent, je n'oserais affirmer que la riche imagination du poëte n'ait pas laissé tomber quelques perles de son trésor sur le récit de l'historien; mais j'ai vu de mes propres yeux des spectacles non moins affligeants en cette contrée aride.

Si Marseille est la ville de France où, à population égale, il se dépense annuellement la plus grande somme d'esprit, c'est malheureusement aussi la ville où, la même proportion gardée, il se tue le moins de gibier et où il se brûle le plus de poudre. A Marseille, tous les oiseaux qui ne dépassent pas la grosseur de l'alouette sont réputés ortolans. Ortolan le verdier, ortolan le pinson, ortolan la linotte. Et ne vous avisez pas, comme j'ai fait, de protester au nom de la science contre l'exactitude de la qualification que le chasseur de la Canebière décerne si généreusement à tous les granivores. N'allez pas dire, pour le troubler dans ses joies : Ceci est un bruant, cela un chardonneret...; car le chasseur de la Canebière vous répondra par-dessus l'épaule gauche et avec ce ton de souveraine indifférence et de fatuité admirable qui n'appartient qu'aux indigènes de cette rue sans seconde :

« *Il ne s'agit pas que c'est de bruants ou bien de sardonnerets à Paris ; il s'agit que c'est d'ortolans à Marseille...* »

On sait que le suprême bonheur du badaud marseillais est de contrecarrer le badaud parisien dans toutes ses croyances de géographie, de chasse et de cuisine. Vous lui dites, vous de Paris, que Pondichéry n'est pas une île; le Marseillais vous répond avec calme

et sérénité que tout le monde a le droit d'avoir son opinion là-dessus, mais que pour lui Pondichéry est une île. Le Marseillais, qui n'a jamais tiré sur un faisan, qui n'a jamais vu le cerf ni le chevreuil se jouer sur les galets de Ratonneau et de Pomègue, est nécessairement incrédule à l'endroit de l'existence de ces êtres mythologiques. Il se contente néanmoins de vous répondre par son sourire le plus sceptique, lorsque vous lui affirmez avoir forcé dix cors, daguets, brocards. Il ne s'inscrira pas en faux contre vos prouesses, il se contentera de vous désigner désormais dans la conversation sous le nom de *ce Monsieur qui prend les cerfs*. C'est surtout sur le chapitre de la cuisine parisienne que la verve du Marseillais est intarissable de mordant et de sel. Le Marseillais est plein de mépris pour le beurre qui ne croît pas dans les Craus de la Provence, plaines semées de cailloux et où le roc est la seule forme que la végétation revête. Ce n'est pas de l'envie, mais bien de la pitié qu'il éprouve pour l'indigène des contrées plantureuses où le lait coule à flots; et l'on peut dire que si le beurre est le fonds de la cuisine honnête dans tous les pays où l'on mange, il est en même temps le fonds le plus inépuisable de la gaieté phocéenne. C'est un mauvais plaisant de la Canebière qui força un jour un voisin naïf et crédule en partance pour la capitale, où il allait se faire peindre, d'emporter son huile avec lui, lui jurant ses grands dieux que, sans cela, le peintre de Paris lui ferait son portrait au beurre!

J'ai parcouru naguère ces plaines caillouteuses où le sire d'Esparron vit prendre quarante-sept perdrix en un jour,... le même sire d'Esparron qui préférait son pays (la plaine d'Aix) à tout autre, parce que *le vol y était plus plaisant pour l'extrême variété du gibier*, le fauconnier n'ayant qu'à choisir, pour divertir ses oiseaux, entre la perdrix, le héron, le lièvre, la canepetière, le vanneau, le cocu, le sabat et le gabereau. Et sur cette terre jadis privilégiée entre toutes, je n'ai rencontré que des affûteurs de poste à feu, peu habiles à distinguer l'ortolan de la bergeronnette, et nul parmi ces héritiers bâtards des illustres veneurs de Provence n'a pu me donner des nouvelles sûres du sabat ni du gabereau.

En ces temps de richesse que mes regrets font revivre, le tétras blanc des saules, encore une espèce disparue, peuplait le lit des

séché des ruisseaux de ces plaines; le tétras blanc des saules, que le fusil à silex et le fusil à percussion ont également chassé des rives de l'Arno, et qui était aussi commun aux rives couvertes du Gardon, de la Durance et du Petit-Rhône que la canepetière et l'outarde dans les Craus, au dire de Bélon et de ses contemporains.

En ce temps-là encore, le lanier, le quatrième des faucons par l'intelligence et le cœur, posait régulièrement son aire aux roches de la corniche qui borde la mer de Provence, et le faucon pèlerin s'égarait volontiers dans ces giboyeux parages; car l'oiseau de proie n'a guère *d'attache* pour les demeures spéciales, et se tient naturellement là où sa nourriture abonde. Dites-moi ce qu'un oiseau mange, je vous dirai où il vit. Refrain monotone et cruel de ma chanson plaintive! le lanier et le faucon pèlerin sont presque passés en Provence à l'état de mythes, comme le chevreuil, le lièvre et la perdrix.

Alors l'aigle royal, l'aigle criard, le jean-le-blanc, qui aiment à planer au-dessus de la région des nuages, inspectaient constamment du haut de leur observatoire leur populeux domaine, et tenaient suspendue sur la tête du faucon et de l'autour la menace de mort. C'est en ces plaines-là que l'on voyait s'abattre ces tyrans redoutés des airs qui prenaient d'un seul coup deux faucons et leur proie, tuaient le tout, et, dédaigneux d'y mordre, remontaient majestueusement vers le ciel, chargés des malédictions furibondes du fauconnier impuissant.

Les aigles et le jean-le-blanc, plus fidèles à la tradition que le lanier et le faucon pèlerin, sillonnent encore par échappées l'atmosphère azurée de la région du midi.

Les autres contrées de la France n'ont pas autant perdu que le midi à la sottise de l'homme, et j'ai pu dans mon enfance dénicher en Lorraine plus de cent soixante-dix espèces d'oiseaux. Le Berry, la Bretagne, la Normandie, le Jura, en nourrissent encore une grande quantité; mais la détérioration du climat et des demeures du midi a réagi douloureusement sur les demeures du centre, de l'est, de l'ouest et du nord.

Du jour, en effet, où l'oiseau qui avait coutume de passer la froide saison dans les régions méridionales de la France a été forcé

de renoncer à l'hivernage de la Provence et du Languedoc, il a dû naturellement choisir pour nouvelle patrie ou domicile d'amour la contrée la plus rapprochée de ses nouveaux quartiers d'hiver. Alors la masse des émigrants s'est retirée plus à l'est, de l'autre côté des Alpes, vers la Bavière, la Hongrie et l'Autriche, aux lieux d'où il est le plus facile de passer en Italie, en Grèce, en Morée, en Épire. Les vastes eaux dormantes de la Hongrie, ses prairies inondées, ses forêts quasi vierges, ses montagnes boisées et ses vallées fertiles ont, depuis une centaine d'années, le privilége d'attirer tous les six mois le gros des oiseaux voyageurs de l'Europe, en quelque sens qu'ils volent. La diminution qui s'est opérée dans le nombre des oiseaux de France par suite de cette déviation forcée a atteint à cette heure des chiffres désastreux. Elle s'est fait surtout sentir parmi les espèces bocagères et granivores, grives, rouges-gorges, merles, becfigues, alouettes, dont les forêts et les plaines de l'est furent pendant tant de siècles d'inépuisables pépinières. Heureusement que les oiseaux d'eau ont mieux tenu pour les causes plus haut exposées, et aussi les oiseaux de rivage, race éminemment capricieuse et mobile, mais à qui le flux et le reflux de la mer apportent soir et matin de splendides repas.

Si j'étais libre du choix de mon domicile de chasse, j'irais dès demain m'établir sur les rives du lac Balaton. La Hongrie d'aujourd'hui est le seul pays d'Europe qui puisse donner, au point de vue de la richesse ornithologique, une idée suffisante de la France d'autrefois.

Entre temps, l'accroissement déplorable de la population humaine qui force le rapprochement des hameaux et des bourgs, et qui convertit les villages en cités, rétrécissait de jour en jour le désert de la plaine, et le soc impitoyable de la charrue mordait sur la bruyère. Alors la grande outarde, la canepetière et le pluvier de terre, qui jadis arpentaient en bataillons serrés les steppes de la Champagne, de la Beauce, du Berry, du Poitou. de la Brenne, du Languedoc et de la Provence, ont reculé peu à peu devant les débordements de la culture; puis ces espèces ont fini par demander un asile à des contrées plus sauvages et plus respectées du laboureur. Et la Russie méridionale et l'Espagne, pays où la verdure

brille par son absence, ont ouvert à ces peuplades fugitives leurs landes désolées, et les bords heureux mais calcinés du Tage sont devenus la patrie d'une foule d'émigrants.

Et en même temps que le défrichement des landes chassait l'outarde du désert champenois, le défrichement irréfléchi des forêts causait un vide parallèle dans la riche tribu des tétras. A l'est, le grand coq de bruyère, le superbe auerhan, disparaissait des Vosges, et ses débris épars gagnaient la forêt Noire à tire-d'aile, ou s'allaient confiner aux contrées les plus inaccessibles des Alpes. A l'ouest, il cherchait un refuge aux limites de la région des neiges pyrénéennes, lit d'agonie des espèces victimes et leur dernière station sur la voie de la mort. Je pleure sur les deux nobles races du grand coq de bruyère et de la grande outarde, autruche de nos climats, honneurs perdus des plaines et des forêts de la Gaule, et dont ma génération avicide aura pu contempler les derniers survivants.

Assurément que s'il est une cause digne d'intérêt en ce monde, une cause capable d'absorber l'ambition d'un homme d'État vraiment digne de ce titre, c'est la cause de ces races d'élite menacées d'une extinction prochaine. Je parle de l'éléphant, de l'hippopotame, du rhinocéros, de l'aurochs, de l'élan, du daim, du bouquetin, du cerf, aussi bien que de l'outarde, du coq de bruyère et du faisan. Assurément que s'il est une loi dont l'urgence soit démontrée, c'est celle qui aurait pour effet d'arracher à une mort imminente le reste des plus magnifiques moules de la dernière création. Mais vainement l'ami des bêtes élève-t-il courageusement la voix en faveur des nobles victimes..., cette voix plaintive, semblable à celle de l'onocrotale dont parle l'Écriture sainte, s'éteint dans le désert, se perd dans le chaos des discordes politiques. Et pourtant chaque minute de retard que nous laissons courir sans nous occuper de cette œuvre, est un crime de lèse-humanité dont la génération actuelle se rend coupable envers les générations à venir.

Étrange et indéchiffrable logogriphe de la raison humaine! Nous sommes inexorables dans notre indignation contre les Érostrates et les Omars qui brûlent des temples ou des bibliothèques; nous dé-

cernons le prix de l'infamie suprême aux vandales qui écornent la moindre parcelle des trésors artistiques acquis à la génération vivante par la génération des aïeux, et nous n'avons pas même une imprécation charitable à jeter à la face de ceux qui détruisent criminellement l'œuvre de Dieu! Aveugles et insensés que nous sommes, de ne pas voir que ces merveilles des arts, verbes de l'homme, sont indéfiniment ressuscitables, tandis que tous les efforts de la volonté humaine, armés de toutes les inventions de la science, ne sauraient parvenir à retirer du tombeau le cerf à larges bois, le bouquetin des Alpes, ni le dronte de l'île de France, verbes de Dieu éteints pour jamais, et que nous avons laissés descendre dans la nuit éternelle avec une indifférence stupide qui témoignera éternellement contre nous. Eh! quand on chaufferait les bains publics avec tous les livres ennuyeux, où serait le mal? Et quels ouvrages plus ennuyeux, plus assommants et plus lourds savez-vous, que ces traités de philosophie, de théologie et de morale qui n'ont jamais servi qu'à encombrer les bibliothèques et à enrayer le progrès! Quel individu un peu sensé ne donnerait de grand cœur tous les théologiens et tous les moralistes pour ne plus avoir de philosophes! Quel homme de goût, par contre, ne déplore amèrement chaque soir la disparition du gibier! Qu'on m'ôte de la bibliothèque nationale tout ce qui a trait aux arts, à la poésie et à la science, le reste, se composât-il de 300,000 volumes, ne ferait pas trébucher un becfigue aux balances de ma raison.

Mais essayez donc de faire comprendre à des hommes du pouvoir l'importance de la question de l'outarde, ou de celle du coq de bruyère au double point de vue de la gastrosophie et de la solidarité des générations humaines; et avisez-vous de prétendre que chacune de ces générations est comptable envers celle qui la suit de l'héritage qu'elle a reçu de celle qui la précède, et que son devoir est d'ajouter à la richesse du fonds commun, sa honte de l'amoindrir!

J'ai vu bien des ministres, hélas! se remplacer sur les tréteaux de la politique dans le cours de ces derniers lustres; mais j'en cherche encore un, un seul, qui n'ait pas considéré comme plus urgent d'arrêter la propagande des théories socialistes que d'arrêter la

destruction des animaux utiles. Déplorable illusion d'où sont nés tous nos maux!

Car la science gouvernementale tout entière réside dans l'étude approfondie de cet aphorisme de la sagesse éternelle, passé à l'état de proverbe : *Quand il n'y a pas de foin au râtelier, les ânes se battent.*

Or, aucun de ces ministres n'a médité assez attentivement ce proverbe ; tous ont dégarni sans pitié le râtelier du travailleur, pour garnir outrageusement celui des parasites, agioteurs et fonctionnaires.

Si Charles X et les siens, Louis-Philippe et les siens, le roi de Prusse et le pape ont été forcés l'un après l'autre d'entreprendre de si longs voyages, c'est pour avoir négligé les enseignements de l'analogie passionnelle, qui démontre :

— Qu'il n'y a de bonheur pour les peuples et de sécurité pour les potentats que dans la généralisation illimitée du bien-être moral et matériel des travailleurs.

— Que la liberté est une force incompréhensible qui ne peut manquer de faire explosion et de jeter des éclats très-dangereux à la tête de tous les maladroits qui essaient de l'emprisonner dans un mortier législatif quelconque, ainsi qu'il a été déjà et qu'il sera incessamment prouvé dans ce siècle par l'histoire d'une foule de révolutions.

Le chancelier Oxenstiern écrivait à son fils : « Mon fils, vous ne vous douterez jamais de la faible dose de sens commun qui est nécessaire pour le gouvernement des sociétés humaines. »

C'est que le chancelier Oxenstiern était un homme simple, qui avait parfaitement compris que si les ânes ne se battent jamais que lorsqu'il n'y a pas de foin au râtelier, le devoir de tout bon ânier, ami de la tranquillité publique, est de veiller à ce que ledit râtelier soit toujours bien garni, afin qu'aucun prétexte de collision fâcheuse ne se glisse entre ses administrés. Tout le secret de la politique est là et non ailleurs.

Voulez-vous que je vous apprenne, à vous autres, historiens de malheur, pourquoi vous admirez si chaudement le triple talent

d'Henri IV, et pourquoi ce roi est le seul dont le peuple ait gardé la mémoire?

Ce n'est pas assurément parce que ce prince était un *Pentatone* de haut titre (caractère à cinq dominantes), car les historiens sont généralement peu ferrés sur le chapitre du clavier passionnel de l'homme, et seraient fort embarrassés probablement de donner une définition satisfaisante du Pentatone.

L'illustration légitime du Béarnais lui vient de ce qu'il était avant tout homme de sens et très-fort sur l'analogie.

Le Béarnais, qui était un socialiste de la plus dangereuse école, avait l'habitude de dire que les tumultes populaires *provenaient plus souvent d'avoir trop de mal que du désir d'en faire*. Traduction en bon français : C'est la misère seule qui rend l'homme méchant et pousse à la révolution, ou bien encore, suivant la version de Mme de Staël : *L'absence du bien-être entraîne l'absence de moralité.*

Et le Béarnais en concluait, avec cette témérité de logique qui caractérise l'analogiste, que l'unique moyen d'empêcher les révolutions était de supprimer la misère... et, de conséquence en conséquence, il en arrivait à la reconnaissance du *droit à la poule au pot*, ce qui est un droit bien plus dangereux que *le droit au travail*, lequel pourrait fort bien n'être que le *droit à la corvée*.

Voilà pourquoi le Béarnais est le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Là où le Béarnais cesse d'être mon ami et celui du peuple, c'est quand l'analogie lui fait faute ; quand, après avoir accordé au travailleur le droit à la poule au pot, il lui refuse le droit au lapin de garenne. Un analogiste d'aujourd'hui ne tomberait pas dans cette contradiction mesquine.

Je crois, comme Henri IV, que si tout le monde était heureux, personne ne se révolterait ; mais j'ajoute que le meilleur moyen d'empêcher les populations de se plaindre est de leur fermer la bouche, non-seulement avec de vieilles poules bouillies, mais encore avec des lapins de garenne, des becfigues, voire des bécasses toutes rôties.

Mais cette figure de rhétorique qu'on appelle hyperbole me ramène heureusement à mon sujet, et me fait souvenir qu'un pieux

ecclésiastique du Midi attend impatiemment que je lui explique quelle cause pousse le gibier-plume de France à s'envelopper, vers l'automne, de cette pelote exagérée d'embonpoint qui lui fait tant d'amis, ou, si vous aimez mieux, tant d'ennemis. Hâtons-nous de satisfaire à cette légitime impatience.

La graisse, réduite à sa plus simple expression, est un porte-manteau de voyage dont la nature force les oiseaux émigrants à se munir vers l'époque solennelle de leur départ d'automne. Or, rien n'étant moins certain que l'état de l'atmosphère aux environs de l'équinoxe, rien de plus variable et de plus capricieux que les vents que l'oiseau voyageur est exposé à rencontrer dans une traversée de plusieurs semaines, rien de moins assuré que l'hospitalité des bords sur lesquels pourrait le jeter la tempête, la nature, en mère prévoyante, a dû imaginer un moyen de parer à toutes ces éventualités de contre-temps, de famine et de misère.

Dans ce but, elle a commencé par accumuler les ressources alimentaires aux lieux que l'oiseau va quitter; elle y fait mûrir à foison les fruits, les baies, les graines, en même temps qu'elle y fait pulluler les insectes. Elle a eu soin préalablement de munir l'estomac du voyageur d'un appétit proportionné à l'abondance des biens de toute sorte qu'elle a semés sous ses pas, et, après lui avoir fortifié le tempérament par quelques semaines d'un régime tonique, elle le fait avertir par un secret message, quelquefois par la voix d'un mentor de son espèce, des dangers et des privations de tout genre qui l'attendent au-dessus de l'horizon des mers. Elle lui révèle que la graisse est le seul grenier d'abondance et surtout le seul magasin de combustible où l'oiseau puisse fouiller dans les jours de détresse, et elle le convie par toutes les amorces à jouir des richesses du présent et à thésauriser pour l'avenir.

Or, la logique exige que ce grenier d'abondance soit d'autant mieux fourni que les oiseaux sont plus délicats sur la nourriture et plus exposés à ne pas rencontrer dans les contrées qu'ils ont à parcourir les aliments qui leur conviennent.

La nature *proportionne en effet l'épaisseur de la cuirasse d'embonpoint dont elle ceint les bêtes* aux privations et aux épreuves qui les attendent.

Alors il est facile de se rendre compte de l'obésité excentrique qui caractérise le becfigue, l'ortolan, la caille, la grive, la bécasse, la bécassine et tout le gibier-plume de France.

La meilleure preuve que la graisse a été donnée aux oiseaux comme munition de voyage, c'est qu'il n'y a d'oiseaux gras que les oiseaux voyageurs, et que ces oiseaux ne sont gras qu'à l'époque des passages. De toutes les espèces de gallinacés, la caille est la seule qui voyage; c'est la seule qui s'engraisse toute seule et sans le secours de l'épinette.

Il suffit maintenant de jeter un coup d'œil sur la carte orographique d'Europe pour reconnaître d'emblée que les oiseaux voyageurs de France sont ceux qui ont à faire la traversée la plus longue et la plus périlleuse, étant condamnés à franchir la Méditerranée dans sa plus grande largeur, sinon à s'élever par-dessus les cimes glaciales des Alpes ou des Pyrénées, les plus hautes montagnes du continent européen.

La France, vue de très-haut et considérée dans ses rapports avec le gibier de passage, fait à l'observateur, comme je l'ai dit, l'effet d'une forte nasse d'où l'oiseau ne peut sortir sans de douloureux efforts une fois qu'il s'y est engagé.

Et voilà les deux causes qui obligent le gibier-plume de France à ceindre ses reins d'une triple ceinture de graisse, à l'instar de l'homme fort de l'Écriture.

Et voilà pourquoi la France est le seul pays où l'on mange!

Cette habitude de s'approvisionner d'embonpoint dans la prévision des mauvais jours n'est pas, du reste, particulière à l'oiseau. L'ours, le chameau, le bison, tous les animaux à bosse et tous les dormeurs la pratiquent. La bosse, qui n'est jamais chez l'homme qu'une boîte à malice, est toujours chez les bêtes un de ces magasins de réserve dont je viens de parler. Le chameau n'aurait jamais porté la bosse s'il n'eût été destiné à fréquenter le désert où les malheureux navigateurs sont si souvent exposés à périr de soif et de faim. Dieu ne fait pas de l'art pour l'art.

Et en effet, c'est parce que le chameau a reçu mission de servir de vaisseau à l'homme à travers l'océan des sables que la Providence l'a pourvu d'appareils perfectionnés d'équipement; c'est dans

ce but unique que Dieu a fait de la pauvre bête si disgracieuse de forme au premier aperçu une véritable merveille d'architecture animale dont chaque pièce constitue un chef-d'œuvre. Car ce sabot qui vous semble d'une largeur si démesurée, et qui ambitionne la dimension du battoir, a été taillé de la sorte pour que l'animal pût glisser avec sa lourde charge sur la houle mouvante sans enfoncer ni broncher. Ces yeux trop ombragés ont été garnis d'un double filet de cils de soie, pour intercepter les particules les plus impalpables de la poussière embrasée que le sirocco chasse dans l'air, et qui pénètre dans les appartements les mieux clos, à travers les carreaux des vitres. Dieu a fait don au chameau d'un estomac à plusieurs compartiments pour que l'une des poches de cet estomac lui servît de réservoir de liquide en même temps qu'il lui a planté sur le dos une bosse en manière de magasin de comestibles pour les en cas de jeûne. Et de même que le chameau boit dans son estomac quand il est pressé par la soif, de même il *mange sa bosse* quand il est pressé par la faim. Le vulgaire, qui aimait à se représenter ce ruminant comme le parfait modèle de la frugalité, a longtemps ignoré que l'excès de la faim pût le pousser à de semblables extrémités contre une partie essentielle de lui-même; mais il faut bien que tout finisse par se découvrir à la longue, et le fait est aujourd'hui avéré et acquis à la science.

Bien entendu que cette expression de manger s'applique ici à une autre opération que celle de la manducation ordinaire qui procède par la mastication, la déglutition et l'ingestion du bol alimentaire dans l'alambic stomachal. L'absorption de la bosse s'accomplit au moyen du procédé que les physiologistes appellent *résorption*, et qui se comprend parfaitement lorsqu'on dit d'un financier devenu maigre que sa graisse a fondu. La bosse du chameau est un magasin de graisse qui fond littéralement dans certaines circonstances au bénéfice du reste du corps, et qui profite du premier retour d'abondance pour reprendre ses dimensions primitives.

Le même phénomène s'observe chez le bison des prairies de l'Orégon et de la Californie, obligé, lui aussi, d'encaisser des provisions de richesse intérieure pour braver les rigueurs de la rude saison, où l'herbe disparaît parfois pendant des mois entiers sous

d'épaisses couches de neige qui se solidifient peu à peu sous la pression du froid, et finissent par retenir l'infortuné quadrupède emprisonné dans un étau de glace.

L'ours n'a été avantagé d'une bosse à l'instar du chameau et du bison que parce qu'il a été condamné à dormir, c'est-à-dire à vivre sans travailler pendant une partie de la mauvaise saison.

On me demande pourquoi les loirs, qui sont si gras au mois d'octobre et qui passent aussi la majeure partie de l'hiver dans un sommeil léthargique, amassent néanmoins des provisions de noisettes pour les mauvais jours. L'anomalie s'explique d'une façon toute naturelle. Les loirs ne sont pas bêtes à travailler en pure perte comme tant de pauvres diables que je sais. Si l'automne leur a été propice et qu'ils aient eu la chance d'emmagasiner quelques provisions, ils interrompent leur somme pour se mettre à table, puis, le repas pris, se rendorment. Si leur garde-manger est vide, ils en sont quittes pour ne pas se réveiller et pour mettre philosophiquement en pratique l'adage écrit par eux : *Qui dort dîne.*

Je n'ai jamais entendu citer la bosse du chameau, non plus que celle de l'ours, comme mets de saveur princière et dignes de figurer dans la série des éprouvettes gastronomiques. C'est là évidemment un inexplicable oubli des cuisines civilisées et barbares, et contre lequel l'analogie m'ordonne de protester à haute voix.

Peut-être n'a-t-il manqué à la bosse du chameau et à celle de l'ours qu'un Cooper pour les immortaliser ! Dites-moi où en serait la gloire d'Achille, fils de Pelée, sans Homère,... ou celle du preux Roland, neveu de Charlemagne, sans l'archevêque Turpin !...

CHAPITRE VI.

De la classification pédiforme et de l'éclosion des mondes.

La France ne nourrit que trois cent soixante espèces d'oiseaux, avons-nous dit, et ce chiffre ne représente que le vingtième de l'effectif total des espèces répandues sur le globe, qui est de sept à huit mille. Il semblerait que la nomenclature d'une fraction aussi peu importante dût offrir moins de difficultés que celle de l'ensemble; mais c'est précisément le contraire qui a lieu. L'ornithologie française possède en effet, malgré la pauvreté de son mobilier, un échantillon de presque tous les types de volatiles, et il en résulte que le travail de la classification spéciale est absolument le même que le travail de la classification universelle, et ne permet de réaliser de notables économies que dans les détails. Encore ce dernier avantage se trouve-t-il considérablement réduit par l'obligation où se trouve le nomenclateur de signaler les lacunes qui déparent les séries.

Il m'eût été facile de m'affranchir de tous les désagréments de ce travail de classification en me renfermant strictement dans le principe de l'analogie passionnelle, qui n'admet d'ordre hiérarchique possible que dans le rapport de tous les êtres inférieurs au type supérieur humain. J'aurais pu, conformément à ce principe, me borner à diviser tous les oiseaux de France en cinq grandes catégories : la première comprenant les oiseaux ralliés à l'homme, à titre d'*auxiliaires* ou à titre de *domestiques*; la seconde comprenant les *oiseaux du bon Dieu*, ou serviteurs libres; la troisième, les oiseaux de pur agrément ou de volière; la quatrième, les oiseaux de chasse; et la cinquième enfin, la masse des oiseaux indifférents qui

ne se mangent ni ne se chassent. Mais j'ai refusé noblement d'abuser des avantages de ma position; et j'ai cru que la délicatesse me faisait une loi de ne revenir à ce mode abréviatif de division des chapitres qu'après avoir vaincu sur son propre terrain et avec ses propres armes la science officielle. Analogie oblige... à rebâtir d'une main quand on démolit de l'autre, et j'ai essayé, en conséquence, de prouver aux savants, dans le travail qui va suivre, que même en acceptant leurs données et en se renfermant dans leur cadre, on pouvait faire mieux qu'eux.

L'ornithologie abonde, comme toutes les autres branches de la zoologie, en systèmes de classification plus ou moins ingénieux, plus ou moins décousus, et il suffit de citer les noms des Linnœus, des Geoffroy Saint-Hilaire, des Buffon, des Cuvier, des Blainville, des Brisson, des Gmélin, des Temmynck, des Latham, des Charles Bonaparte pour démontrer que ni le génie, ni le talent, ni l'amour enthousiaste de la science, n'ont manqué en aucun temps à l'étude de cette science. A chacun des noms illustres que je viens de passer en revue, s'attache, en effet, un système de classification ornithologique; mais aucun de ces systèmes n'est né viable, et tous sans exception sont viciés de simplisme. Ce vice de constitution, je l'ai répété assez de fois, est le fruit de l'ignorance des lois de l'analogie passionnelle, qui est, à proprement parler, la boussole scientifique. Qui repousse le flambeau de l'analogie, dit Raspail, abdique le plus bel apanage de son intelligence! Or, beaucoup de savants illustres qui se sont occupés d'ornithologie ont abdiqué leur plus bel apanage.

Geoffroy Saint-Hilaire, qui tablait sur l'unité du règne et sur l'unité de composition, et qui a écrit un grand traité sur *la Théorie des Analogues*, était bien muni de cette boussole qui guide si sûrement le navigateur à travers les ténèbres, mais nous savons quelle influence néfaste lui voila en partie la manière de s'en servir. Ne revenons pas, s'il est possible, sur ce texte affligeant.

Buffon a bien écrit :

« L'Être suprême n'a voulu employer qu'une idée et la varier en même temps de toutes les manières possibles, afin que l'homme pût admirer également et la magnificence de l'exécution et la simplicité du dessein. »

Buffon est dans le vrai jusqu'au cou, c'est-à-dire dans l'analogie, comme Geoffroy Saint-Hilaire, comme Newton lui-même, comme vingt autres; mais tous ignorent que la véritable théorie des analogues a pour base la science du clavier passionnel humain. Voilà le mal. Du reste, j'ai entendu un professeur éminent du Jardin des Plantes, le propre fils de Geoffroy Saint-Hilaire, déplorer publiquement, dans son cours, l'imperfection et le décousu de toutes les méthodes en vigueur, et inviter ses nombreux auditeurs à sortir de la voix battue pour tâcher de trouver mieux. Je serais heureux et fier d'avoir été le premier à répondre à cet appel d'une façon distinguée.

C'eût été perdre mon temps sans profit pour personne que de m'attacher à faire ressortir les défectuosités de chacun des systèmes de nomenclature ornithologique adoptés jusqu'ici par la science. Il y a de ces erreurs qu'il est plus généreux et plus sage d'enterrer dans l'oubli que de faire revivre par des critiques posthumes. Mais si la générosité interdit de frapper le système couché par terre, elle n'enjoint aucunement d'honorer d'un semblable respect l'erreur officielle triomphante; au contraire. Ainsi devais-je, par exemple, le silence au système de Buffon tombé en désuétude, et la vérité à celui de Georges Cuvier, universellement adopté par l'enseignement public.

Georges Cuvier, que je révère comme une des gloires de ma patrie et comme le créateur de la paléontrologie, n'a pas mon estime comme penseur ni comme classificateur. Sa faiblesse, sous ces deux derniers points de vue, se démontre par le seul fait de son opposition à Geoffroy Saint-Hilaire. Un homme qui reconnaît quatre plans et quatre types dans le règne animal, où il n'y a qu'un seul plan et qu'un seul type, et qui voit la variété de composition là où il y a unité, est un homme jugé pour la science. C'est en vain que les honneurs académiques et les princes des prêtres auront été pour le contradicteur de l'unité durant le cours de son existence dorée, la justice de la postérité ne ratifiera pas cet engouement déplorable, et cette justice même lui sera d'autant plus sévère, que la faveur de ses contemporains lui aura été plus partiale.

On sait l'importance de la lutte que soutinrent, pendant un quart

de siècle, Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, ces deux illustres champions de la foi et du doute, et que cette lutte, qui se dénoua comme toujours par la défaite de la foi, tint fixés, pendant tout ce temps, les regards du monde pensant. « Vous connaissez les nouvelles de France, disait, le 31 juillet 1830, Gœthe à l'un de ses amis ; le volcan a fait éruption.— C'est une triste histoire, répond l'autre, et au point où en sont les choses, on doit s'attendre à l'expulsion de la famille royale. — Et que diable nous radotez-vous là? reprend l'auteur de *Faust*, il s'agit parbleu bien de trônes, de dynastie et de révolutions politiques. Je vous parle de la dernière séance de l'Académie des Sciences de Paris et du dernier mémoire de Geoffroy Saint-Hilaire. C'est là qu'est le fait important, la révolution véritable, la révolution de l'esprit humain. »

La critique de la classification de Cuvier, ou, pour mieux dire, de la classification universitaire et officielle, peut se faire en un trait de plume. On y rencontre un ordre de *passereaux* qui part du corbeau ou des environs, pour aboutir au roitelet, en passant par le pinson et par la tourterelle. Pour donner une idée de l'esprit de suite qui a présidé à cette méthode, il suffit de faire observer que le corbeau est l'image de l'homme de loi, rapace et croasseur; que le roitelet est celle du furetage enfantin; que la tourterelle symbolise les amants ardentissimes; le pinson, l'artiste jaloux! Linnœus, qui fut tant blâmé et avec tant de raison pour avoir marié, dans une de ses divisions botaniques, les iridées et les graminées, sous prétexte que les plantes de ces deux familles, qui n'ont entre elles aucun lien de parenté, portaient le même nombre d'étamines, Linnœus, s'il eût connu la théorie des emblèmes passionnels, eût été probablement scandalisé lui-même de cette alliance monstrueuse du procureur et de l'artiste.

Je conçois qu'on range dans un même ordre, dans celui des *percheurs*, par exemple, ou des *monogames*, des oiseaux comme le corbeau et la tourterelle, qui ont la commune habitude de *percher* et de se *marier*, mais je ne comprends pas comment un titre comme celui de *passereau*, qui ne veut rien dire du tout, peut servir de commun dénominateur à deux espèces aussi éloignées l'une de l'autre par leurs principes politiques, leurs appétits et leurs mœurs.

La méthode officielle ne comprend pas malheureusement que des anomalies de ce genre : elle a un pied dans le *passionnel*, un autre dans le *matériel* ; ce qui l'expose à trébucher à chaque pas, et la fait ressembler à un système de numération bizarre dans lequel seraient confondus le chiffre arabe et le chiffre romain. Ainsi, elle a baptisé les oiseaux de proie *Rapaces*. Rapaces, c'est très-bien, j'accepte le vocable ; mais je fais observer que cette désignation, qui serait parfaitement admissible dans la classification passionnelle, puisqu'elle indique une *dominante caractérielle*, est tout à fait déplacée dans une classification où les oiseaux des bois s'appellent *passereaux*, et les oiseaux d'eau *palmipèdes*. Choisissez entre le passionnel et le matériel, je ne vous en empêche pas, mais une fois votre choix fait, tenez-vous-y, par grâce. Une nomenclature qui aurait la moindre prétention à l'unité ne tolérerait jamais un semblable amalgame. La série qui distribue l'harmonie exclut toute promiscuité.

Si donc la classification de Cuvier a des admirateurs et des adhérents fanatiques, je déclare humblement que je ne suis pas du nombre ; même ma franchise brutale irait volontiers jusqu'à baptiser cette chose-là de son nom véritable, qui est pour moi *chaos*. Et l'on sait que de tous les chaos, hélas ! le pire est le chaos systématique, le chaos organisé, le chaos qui singe l'ordre, comme qui dirait, par exemple, le pouvoir bureaucratique en France.

Dès qu'une méthode de classification réputée la meilleure en est encore là, c'est-à-dire à diviser un règne en cinq ordres qu'on appelle des Rapaces, des Passereaux, des Gallinacés, des Échassiers, des Palmipèdes, on peut se faire idée des autres, des méthodes inférieures. Soyons charitable envers elles, et ne les accablons pas de notre raillerie. Examinons plutôt quels étaient, en dehors de la méthode *passionnelle*, les caractères *génériques matériels* les plus aptes à servir de base à une classification ornithologique acceptable.

Ces caractères génériques en dehors de la Dominante passionnelle sont au nombre de cinq :

L'élément ou le milieu habituel de l'oiseau ;

Le genre de nourriture ;

La forme du bec ;

Celle de l'aile;

Celle du pied.

Passons attentivement chacun de ces systèmes en revue, afin de pouvoir choisir à bon escient, et tâchons de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Peut-être l'analogie passionnelle, en rémunération de notre humilité forcée, nous reviendra-t-elle en aide au moment où nous y penserons le moins.

Dans le premier système de classification, celui qui a pour base l'élément habituel, les oiseaux se divisent d'eux-mêmes en cinq grandes séries naturelles, ornées de leurs séries *ambiguës* ou de *transition*. Il y a :

1° Les oiseaux de haut vol, qui habitent *la région des nues* et qui *planent*;

2° Les oiseaux *des bois*, dont l'existence est attachée aux arbres, et qui ne planent pas, mais *perchent*;

3° Les oiseaux *des champs*, qui *courent*, et ne planent ni ne perchent;

4° Les oiseaux *de rivage ou de marais*, qui *barbotent*, et ne perchent ni ne planent;

5° Enfin les oiseaux *d'eau*, qui *nagent*, et ne perchent, ne planent ni ne courent.

Donc, cinq grandes divisions ou Ordres : *Planeurs*, *Percheurs*, *Coureurs*, *Barboteurs* et *Nageurs*.

La science n'a pas osé accepter cette méthode naïve, naturelle et simple à la fois, et dont le mérite avait frappé dans tous les temps et partout l'homme du peuple et le chasseur. Les instituts ont l'horreur née du simple, et cette répulsion a pour note complémentaire la passion de l'amphigourique. C'est un double vice qui leur est entré dans le sang à la suite de deux préjugés fâcheux, et qui les fera mourir.

Le premier de ces préjugés a sa source dans une tradition respectable, mais ridicule. Les savants de ces instituts ayant ouï dire, il y a très-longtemps, que les prêtres de Memphis avaient une langue secrète ou sacrée fort différente de celle du profane vulgaire, se crurent obligés de se conformer à cet antécédent déplorable pour maintenir leur prestige. Ils travaillèrent en conséquence à se forger

un charabia dont le succès dépassa leur espoir. Il est possible de tirer d'un savant d'énormes in-folio pleins de choses inutiles, mais non de lui faire appeler un oiseau qui vit sur l'eau *oiseau d'eau*. Le mot propre l'horripile et semble lui écorcher le gosier, comme au poëte classique qui a mieux aimé s'ensevelir dans sa pudeur comme Virginie et mourir que de dire *homme* pour *mortel*. Le poëte classique n'est plus, le ridicule et le romantisme l'ont tué. J'appelle de tous mes vœux une révolution analogue qui réalise dans la langue scientifique la réforme opérée dans le langage de la scène.

Tout le monde sait aujourd'hui que penser de cette langue sacrée des prêtres de Memphis. Le prêtre de Memphis, indigène d'une contrée où l'unique occupation des vivants était de pleurer et d'empailler les morts, et où l'on riait fort peu, devait naturellement chercher autour de lui une allégeance à ses ennuis profonds. Il la trouva dans l'innocente invention du rébus illustré qu'il écrivit sur la pierre, bien éloigné de penser que cette distraction drolatique serait pour les générations futures l'objet de tant de mystifications, de voyages scientifiques et de pensions littéraires. Or, le savant de nos jours, à qui la vie est moins triste qu'au savant de Memphis, n'a pas de prétexte pour légitimer l'emploi de son grimoire, et sa conduite est d'autant plus condamnable que la puissance répulsive de ce grimoire a eu pour résultat de détourner les masses de l'étude instructive des bêtes, qui leur eussent enseigné depuis des siècles la solution de toutes les questions sociales, si on les eût laissées vivre et causer ensemble.

Le second malheur des académiciens provient de ce vice de crédulité native dont les mauvais plaisants ont si cruellement abusé. On leur a fait accroire tantôt que c'était le grec et tantôt le latin qui était la langue naturelle de l'homme; c'est-à-dire que deux enfants qui seraient abandonnés à eux-mêmes dans une île déserte, éloignés du contact de tous les humains, finiraient par parler à quinze ans le pur idiome de Thucydide ou celui de Tacite. De là cette manie déplorable, devenue endémique dans toutes les académies, d'employer des mots barbares et d'une prononciation strangulante pour désigner des êtres qui pour la plupart avaient reçu de la bouche du peuple des noms de baptême expressifs et char-

mants. Ainsi le peuple et le chasseur avaient appelé la grive d'hiver *tiatia*, le coucou *coucou*, la tourterelle *tourtour*, le geai *jâques*, le cricri *cricri*. Il n'y avait pas une seule syllabe à changer à ces noms naturels, car c'était Dieu lui-même qui les avait donnés à ces bêtes au jour de leur naissance; et la meilleure preuve que ces noms sont bien les leurs, c'est qu'ils sont toujours les seuls auxquels ces mêmes bêtes répondent. Allez au bois dans la saison favorable, et appelez le geai, la tourterelle et le coucou par leurs noms naturels, ils ou elles vous répondront incontinent; parlez à votre chien d'arrêt du gibier qu'il chérit, perdrix, faisan ou caille, en imitant la voix de ces espèces, et il comprendra parfaitement tout ce que vous pourrez dire et suivra votre conversation *con amore*. On remarquera que cette propriété d'être comprise du premier mot par les êtres intelligents, hommes et bêtes, est le cachet caractéristique de la langue universelle. Mais le savant, qui est presque toujours très-faible sur la pipée, n'a jamais voulu entendre de cette oreille, et il a réformé l'appellation vulgaire et poétique pour donner au geai, par exemple, le nom de *corvus glandarius* ou bien *glandicorus* (corbeau mangeur de glands). Alors adieu raison et langue intelligible, adieu la poésie et le reste, et la possibilité pour votre chien d'entrer dans votre conversation. J'ai essayé bien des fois, par pure complaisance pour les maîtres, de faire venir le geai sur un arbre de pipée en l'appelant *corvus glandarius*; mais je dois confesser que je n'ai jamais recueilli de sa part qu'indifférence absolue ou mépris. Je n'ai jamais eu en revanche qu'à prononcer avec une certaine intonation, et à de certaines époques, le nom de *jâques* pour mettre en rumeur la forêt. Que ceux qui doutent de ma véracité refassent l'expérience.

Les peuples oublient de faire bien des choses le lendemain des émeutes réussies, et notamment de remettre les vieux corps savants à l'heure de leur époque et de leur interdire le privilége de déshonorer la langue naturelle. Cet oubli m'est pénible. L'homme a, sans contredit, le droit de donner un nom de famille à l'oiseau par mesure d'ordre et de police, mais il n'a pas celui de lui retirer son nom de baptême, le nom que la nature lui a assigné au commencement des choses, et par lequel elle a voulu expressément

qu'on l'appelât dans le langage familier. Cette usurpation est un mal bien plus grand qu'on ne pense. Si l'homme eût obéi en cette chose à la volonté de la nature, il s'ensuivrait que les mêmes oiseaux auraient le même nom dans tous les pays de la terre, et que nous posséderions à l'heure qu'il est un élément des plus précieux pour la fabrication de la langue unitaire, qui est une des conditions essentielles de la réalisation de la fraternité universelle. Encore une fois Dieu a gravé le nom des oiseaux dans leur cri comme le nom de la fleur au pourtour de sa corolle, et les savants n'ont pas le droit de substituer leurs caprices à la sagesse de Dieu.

Les gamins des rives de la Meuse, parmi lesquels j'ai vécu huit ans, de douze à vingt, et qui sont presque tous des ornithologistes forcenés, ont au plus haut degré le respect des noms naturels. Ils appellent le geai *jâques*, le troglodyte *trîtri*, le pouillot *touïte*, la fauvette jaseuse des roseaux *tirlibara*; et c'est évidemment à cette habitude qu'ils ont d'appeler les oiseaux par leur nom véritable qu'ils doivent leur supériorité indéniable dans l'art de la pipée.

La nomenclature tirée de l'élément habituel était d'autant plus acceptable pour les académies que rien ne les empêchait de concilier l'ordre naturel des choses avec leur monomanie d'archaïsme. S'il était absolument impossible au savant de se passer de latin pour sa nomenclature, il se trouvait ici parfaitement à son aise pour en fourrer partout. Ainsi il eût pu choisir, pour les oiseaux de haut vol, entre l'ordre des planeurs et celui des *nubicoles*; pour les oiseaux des bois, entre branchiers et *sylvicoles*; pour les oiseaux des plaines, entre coureurs et *arvicoles*; pour ceux de marais, entre barboteurs et PALUDICOLES ou *luticoles*; pour les oiseaux d'eau enfin, entre nageurs et *undicoles!*

Même latitude pour les amateurs exclusifs de l'idiome d'Homère qui auraient pu préférer le nom de *tachydromes* à celui de *cursores*, ou celui de *macroskèles* à celui de *longipèdes*. J'admire que l'Académie des Sciences soit demeurée insensible à tant de jolis mots!

Mais la nomenclature ci-dessus, malgré les avantages de sa simplicité extrême, eût péché par la confusion, ce qui est cause que je n'en ai pas voulu. Ainsi l'ordre des planeurs eût dû rallier forcément la cigogne, le martinet et l'aigle, et renfermer dans la même

famille le héron et le gerfaut, son ennemi intime ; car la cigogne, le héron et le martinet sont des oiseaux qui planent. Et chaque grande division eût été viciée fatalement de disparates non moins choquantes. D'ailleurs le nombre cinq est un nombre essentiellement inharmonique et impropre à toute combinaison sérielle. J'aurais rejeté la méthode pour cette seule raison.

Mais si je repousse l'élément habituel comme type insuffisant de division primordiale, je l'accepte volontiers comme type de division secondaire, et réclame d'avance le droit de m'en servir quand j'en aurai besoin.

Après la méthode basée sur l'élément ou le milieu habituel venait celle basée sur le genre de nourriture, et d'après laquelle le règne des oiseaux semblerait devoir se diviser en six grands ordres : — *carnivores*, ou mangeurs de chair; — *piscivores*, mangeurs de poisson; — *insectivores*, vivant d'insectes ; — *frugivores*, de fruits ; — *granivores*, de grains ; — *mellivores*, de miel.

C'était bien là à peu près la véritable division naturelle d'après le genre de nourriture. Malheureusement ce caractère est si fugitif, si vague, si propre à engendrer les méprises et les alliances contre nature, qu'il présente une base encore moins solide que le premier. Dans quel ordre ranger, par exemple, les espèces comme le milan et le pygargue, comme le héron et la cigogne, qui sont tout à la fois piscivores et carnivores? Lequel des deux titres, de baccivores ou d'insectivores, donner aux becs-fins et aux merles, qui vivent d'insectes dans la saison du printemps et de baies après l'été?

Vieillot, l'un des ornithologistes modernes les plus éminents, a essayé de parer aux vices de la méthode et de répondre aux objections de la critique en portant le nombre des grandes familles de six à douze dans l'ordre ci-après : *Carnivores*, — *Frugivores*, — *Baccivores*, — *Omnivores*, — *Mellisuges*, — *Insectivores*, — *Granivores passereaux*, — *Granivores-gallinacés*, — *Vermivores*, — *Reptilivores*, — *Piscivores*, — *Herbivores*. Il est évident que cette augmentation du nombre des familles a diminué les chances de confusion et de méprise ; mais ces deux inconvénients n'en persistent pas moins.

Et d'abord, il paraît étrange que l'auteur ait fait suivre immédiatement la famille des carnivores de celle des frugivores, au lieu de

lui donner pour cortége immédiat celle des reptilivores, qui mangent avec une égale avidité les rats, les serpents et les grenouilles. La distinction entre les baccivores et les frugivores est subtile; les baies sont des fruits à pulpe molle, mais ce sont de véritables fruits.

La frégate, qui est le plus puissant navigateur de l'air, se trouve accolée malgré elle par la similitude de la nourriture au manchot qui n'a pas d'ailes, et au pingouin qui n'en a guère. Le pygargue et le martin-pêcheur, vivant l'un et l'autre de poisson, seront-ils de la même famille? ou bien, pour éviter le reproche d'alliance monstrueuse, sera-t-on obligé de retirer au balbusard, au pygargue et au milan noir leur titre légitime de piscivores pour les river à la série des carnivores?

Le cygne et l'autruche, qui vivent d'herbes tous les deux, ne peuvent pas être raisonnablement colloqués sous la même étiquette. Cependant si l'auteur recule devant cet accouplement bizarre, que devient sa méthode?

Les loriots et les merles, qui vivent de vers au printemps, de cerises pendant l'été, seront-ils frugivores, vermivores ou baccivores?

Mêmes questions pour la fauvette, le rouge-queue, le rossignol, qui passent de la nourriture animale à la nourriture végétale d'une saison et d'une heure à l'autre.

Les gallinacés mangent de tout, baies, fruits, insectes, grains, vers : pourquoi ne pas les classer parmi les omnivores? pourquoi surtout faire deux grandes familles d'une famille naturelle si compacte et si bien unie?

Je demande encore quelle place sera donnée à la mésange, qui vit de chènevis, de chair morte et d'insectes? Mais je sens que cette série de questions n'est pas près de finir, et je m'arrête.

Il ne faut, du reste, qu'un mot pour tuer ce système. Les poissons et les mollusques sont venus au monde avant les oiseaux et les fruits; donc personne n'a le droit de mettre les carnivores et les frugivores avant les piscivores.

A tant faire que de prendre le genre de nourriture pour caractère générique, mieux valait spécifier ce caractère par la forme du bec, qui est un organe complexe indiquant à la fois la nature des

aliments dont se nourrit l'oiseau et la nature de ses fonctions industrielles.

La classification de Vieillot, malgré ses imperfections et ses incohérences, est encore préférable, selon moi, à celle de Cuvier. Au moins le caractère générique est-il acceptable. L'esprit d'ailleurs se repose avec confiance dans ce nombre sacramentel douze, pivot d'arithmétique passionnelle et triple garantie d'ordre, de précision, d'harmonie.

La science a adopté le plus grand nombre des termes de cette série naturelle. Elle a bien fait, et je ferai comme elle; car le genre de la nourriture est un caractère trop important pour qu'on le néglige, et il peut même se rencontrer mille cas où le moyen séparatif qu'il présente soit le plus facile à saisir.

Après le genre de nourriture se présentait, comme type de classification, la forme du bec, organe qui, chez la plupart des oiseaux, cumule la fonction de la main avec celle de la bouche, et joue par conséquent le rôle le plus important dans l'économie domestique. Le bec, ainsi que je viens de le dire, n'indique pas seulement d'une façon claire et catégorique l'industrie spéciale de chaque genre, il lui donne de plus sa physionomie particulière. Mais ici se représentent avec plus de force encore les objections que j'ai fait valoir à l'encontre des systèmes précédents. La science elle-même n'a consenti à admettre la forme du bec que comme caractère de division secondaire. Les termes de *Curvirostres, Rectirostres, Dentirostres, Serrirostres, Tenuirostres,* etc., etc., expriment parfaitement la forme du bec, mais ne suffisent pas évidemment pour distinguer les espèces. L'aigle, le goëland et le coq domestique sont tous trois curvirostres, c'est-à-dire qu'ils ont le bec recourbé. Or, jamais nomenclateur, si complaisant qu'on le suppose, n'aura assurément l'idée bizarre de loger ces trois têtes sous le même bonnet. Distinguez-vous entre les diverses courbures de ce bec; alors les nuances deviennent difficiles à saisir, et le but que vous cherchez est manqué. Réservons donc le caractère générique du bec pour les divisions de deuxième ou de troisième ordre, comme nous avons fait pour le genre de nourriture et l'élément habituel.

L'aile, qui est l'attribut spécial de l'oiseau et l'agent pivotal de sa

locomotion, semblerait *à priori* devoir constituer ce caractère générique supérieur destiné à servir de base à la classification ornithologique la plus naturelle. L'esprit philosophique, qui ne peut s'élever encore à la hauteur de la classification passionnelle, marche au devant d'une méthode qui classe les oiseaux d'après la puissance de leur vol. Il y a là, en effet, les éléments d'une sériation rationnelle. Ainsi M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, qui est un esprit éminemment synthétique, et à qui je ne connais d'autre défaut comme professeur que de pousser trop loin l'indulgence pour les erreurs des maîtres; M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, dis-je, a établi d'après la forme de l'aile une classification ornithologique qui eût pu être parfaite si l'auteur eût osé la mener jusqu'au bout, et si, après avoir admirablement débuté en faisant de l'ordre véritable, il ne se fût rallié presque immédiatement au désordre en adoptant par déférence la classification de Cuvier. Je ne saurais trop vivement déplorer cet excès de modestie de la part du célèbre professeur qui soutient avec tant de distinction l'éclat du nom qu'il porte. M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a dépensé certainement à récrépir et à étançonner le vieil édifice de la classification officielle plus de talent, de science et d'efforts qu'il ne lui en eût fallu pour bâtir de toutes pièces un édifice neuf et solide, d'une distribution méthodique et savante, supérieure à tout ce qu'on aurait vu jusque-là.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire commence par diviser la région des oiseaux en trois grands ordres, *Alipennes, Rudipennes, Impennes.* Les alipennes sont les oiseaux qui ont des ailes et qui volent : cet ordre comprend à lui tout seul les quatre-vingt-dix centièmes des espèces; les rudipennes sont des oiseaux qui n'ont que des moignons d'ailes, comme l'autruche, le nandou, le casoar, l'aptérix, etc.; les impennes, enfin, sont des oiseaux qui, comme le manchot et deux ou trois autres genres voisins, portent des nageoires en place d'ailes. Ainsi voilà du premier coup le tableau général qui se dessine. Point de confusion à craindre entre des ordres si parfaitement tranchés. Éliminons les rudipennes et les impennes, dont la monographie nous demandera peu de place, et taillons nos divisions secondaires dans l'ordre pivotal des alipennes en prenant pour caractère de classification cet attribut de l'aile véritable que nous avons brodée

sur le champ de notre étendard. Voici que nous avons déjà les ailes aiguës et les ailes suraiguës, les ailes obtuses ou arrondies, les ailes démesurées, les ailes rudimentaires, et que nous allons pouvoir utiliser la fameuse distinction d'Huber entre les voiliers et les rameurs. L'affaire est parfaitement engrenée; mais quel obstacle imprévu nous arrête dès les premiers pas? Je crois deviner, hélas! L'intention du savant professeur était bien de s'engager jusqu'au bout dans la voie qu'il avait entrevue; mais il aurait fallu pour cela passer sur le corps à la classification officielle, outrager dans sa tombe le génie de Cuvier, et l'on sait par expérience que l'irascible susceptibilité des maîtres en zoologie persiste au-delà du tombeau, et qu'il s'échappe même quelquefois de leur cercueil des prosopopées formidables à l'adresse des impies qui troublent le repos de leurs cendres. Alors le professeur a reculé devant le sacrilége, et il a pactisé avec la méthode sorbonnienne, espérant que l'idée progressive dont il était l'apôtre voyagerait plus sûrement sous le passe-port de l'erreur accréditée que sous celui de la vérité méconnue... Et au-dessous de la division cardinale des alipennes, nous avons vu reparaître la division inévitable des cinq ordres de Cuvier et de ses complices, Rapaces, Passereaux, Gallinacés et le reste : et la science de l'ornithologie, qui semblait pour un moment vouloir relever la tête, s'est replongée jusqu'à nouvel ordre dans le chaos. Maintenant il y a à dire contre la méthode de classification d'après la forme de l'aile que cette méthode est plus spécieuse encore que rationnelle, et que ses prémisses donnent plus d'espoir que ses conséquences n'en peuvent réaliser.

Le premier tort de cette méthode est de scinder violemment les familles naturelles et de porter le trouble dans les catégories en ralliant par un seul caractère des groupes et des espèces séparés de tous les autres côtés par d'incommensurables distances. Si nous admettons en effet la forme de l'aile pour caractère de ralliement ou de séparation des espèces, voici que du premier coup l'oiseau-mouche prime l'aigle; car l'aile de l'oiseau-mouche est plus aiguë que celle de l'aigle : elle est taillée en forme de faux comme celle du faucon, et il faut de toute nécessité que l'oiseau miniature, qui

vit du miel des fleurs, prenne rang avec le martinet, la frégate et les oiseaux de mer dans l'illustre série des rameurs, tandis que l'aigle devra être relégué à un échelon inférieur. Par la même raison, le canard s'en ira prendre la tête des palmipèdes et distancera le cygne, et ainsi de mille autres.

La méthode aliforme a cet autre inconvénient encore, de ne pas différencier à première vue les espèces et d'exiger de longues inspections et de longues comparaisons de détail avant de permettre au classificateur d'avoir une opinion. C'est un vice radical qui suffit pour démontrer d'avance que ce système de classification n'est pas parfait.

Je ne saurais parler de la méthode aliforme récemment établie par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire sans mentionner une méthode bien autrement ingénieuse et quasi analogique, exposée plutôt que développée par le même professeur en son cours du Muséum, il y a une quinzaine d'années. Cédant à la pression de la synthèse passionnelle ou de l'esprit d'unité qui agite les grandes intelligences, le père avait signalé de nombreux rapprochements entre les dominantes caractérielles et les similitudes organiques de certaines familles d'oiseaux et de mammifères. Dominé par la même influence, le fils entrevit dans cette comparaison les éléments d'une méthode de classification ornithologique beaucoup plus intéressante que les anciennes et surtout beaucoup plus expéditive, réduisant la tâche du classificateur à calquer la nomenclature des oiseaux sur celle des quadrupèdes. On doit apercevoir d'ici quelques détails heureux du nouveau classement.

Ainsi le noble gerfaut, le rapide lévrier de l'air, qui met son intelligence et ses ailes au service de l'homme, occupait dans l'ordre des oiseaux la place correspondante à celle occupée par le chien de chasse dans l'ordre des quadrupèdes. Rapaces et Carnassiers, hiboux et chats, vautours et hyènes, s'arrangeaient dans leur case respective de manière à se faire vis-à-vis. La riche et plantureuse tribu des gallinacés et celle des ruminants, qui se disputent l'honneur de servir de fond à la nourriture quotidienne de l'homme, siégeaient dans une position analogue à la même hauteur de gradins. L'au-

truche et ses plus proches parents réflétaient les Pachydermes; le canard l'animal immonde qui fait graisse de tout; les Conirostres les rongeurs; les perroquets les singes, etc., etc.

L'auteur oubliait bien de faire figurer au tableau comparatif quelques ordres importants, mais ce n'était là qu'un détail, et le tableau tel quel était rempli de charme, parce que l'analogie avait passé par là. Un oubli bien plus grave à reprocher au maître était de n'avoir pas songé à refondre le moule original avant d'en tirer une copie. Je veux dire qu'il eût été opportun de démolir de fond en comble et de refaire la classification des mammifères avant de rien calquer dessus. Ce n'est certes pas moi qui refuserai jamais mes éloges enthousiastes aux tentateurs audacieux que je vois disposés à se lancer à corps perdu dans la bonne voie; mais c'est précisément en raison même de l'estime et de la sympathie ardente que je porte aux esprits de cette trempe que je souffre de les voir s'exposer à des déconvenues inévitables en courant après un but chimérique, et que j'éprouve le besoin de leur crier *casse-cou*. Il est évident qu'ici le savant professeur du Muséum était arrivé aussi près que possible de la vraie classification, et qu'il ne lui a manqué pour la saisir de ses deux mains qu'une chose : de se souvenir que le type supérieur ou humain est l'unique terme de comparaison entre les règnes inférieurs, et que deux individus de règnes différents, comme l'oiseau et le quadrupède, par exemple, ne peuvent se ressembler qu'à travers la ressemblance de l'homme.

« Ceci est mon principe absolu et ma loi, a dit l'Analogie à ses fidèles, et vous n'en observerez pas d'autre. »

M. de Blainville, qui était doué aussi à un degré éminent de l'esprit de synthèse, a failli pour une autre cause dans son entreprise de classification ornithologique. S'appuyant sur la loi de l'antagonisme naturel qui existe entre l'appareil de locomotion pédestre et celui de la locomotion aérienne, et considérant que les os du sternum sont d'autant plus développés que ceux du bassin le sont moins, l'illustre académicien avait indiqué la structure du premier de ces os comme type généalogique de classement, et je ne nie pas que ce système n'eût pu fournir de précieux éléments à la nomenclature supérieure. Malheureusement la fidélité aux principes reli-

gieux et politiques fut plus forte chez le savant que la fidélité aux principes de la nature, et cet antagonisme entrava déplorablement l'essor de son génie. Un Zoïle sans pudeur ne manquerait pas cette occasion de faire remarquer que ces accidents-là s'expliquent d'une façon fort simple, attendu que c'est l'attachement aux opinions politiques régnantes et non l'attachement aux lois de la nature qui donne les emplois richement rétribués; mais Dieu me garde de me faire l'écho de pareilles médisances et d'offenser jamais par le moindre propos la gloire des défunts.

Restait donc la forme du pied, à laquelle je me suis rallié en désespoir de cause, et toutes réserves faites en faveur de la méthode passionnelle.

Le pied, à raison de l'harmonie admirable qui existe dans tous les règnes de l'animalité entre le système de la marche et les autres systèmes de l'organisme, constitue à mes yeux le caractère externe le plus générique, c'est-à-dire le plus propre à servir de type pivotal à une classification. C'est le caractère qui réunit au plus haut degré les deux attributs de la spécialité et de la généralité. Il est plus important que l'aile, puisque l'appareil de la locomation aérienne fait défaut à de nombreuses espèces, tandis que l'appareil de la locomotion terrestre est indispensable à toutes, et que son absence ne peut se concilier avec l'idée de vie. A ce seul titre, le pied constituait une base de classification supérieure à toute autre.

Maintenant les plus simples observations démontrent qu'il y a correspondance étroite et directe entre la forme du pied de l'oiseau et ses divers systèmes de voilure et de nutrition, c'est-à-dire la forme de l'aile et celle du bec. Qui dit forme du bec, en effet, dit en même temps genre de nourriture et milieu habituel. La forme du pied résumait donc l'ensemble de tous les avantages spéciaux que pouvait présenter chacun des caractères génériques que nous avons précédemment analysés. Or, cette faculté d'amplexion synthétique dévolue à certains caractères physiques est le cachet indéniable de leur préexcellence comme types de classement.

Cette correspondance de la forme du pied avec celle des autres organes extérieurs n'est d'ailleurs qu'une des conséquences pre-

mières des deux grands principes religieux de la justice distributive et de l'économie de ressorts. C'est pourquoi la raison analogique pouvait la formuler *à priori* hardiment.

Le principe de la justice distributive exige que l'importance du pied de l'oiseau augmente ou diminue en raison de la faiblesse ou de la puissance de son vol. En conséquence, l'autruche, dont le vaste corps est porté par de véritables jambes de chameau, et qui court plus rapidement que tous les quadrupèdes, a dû se passer d'ailes, et ainsi de tous les coureurs rapidissimes ; ainsi également du manchot et du pingouin, qui plongent et nagent mieux que les poissons.

Par contre, le martinet de nos églises et la frégate de la zone torride, qui sont les mieux ailés de tous les navigateurs de l'air, ont si peu de pieds que cet appareil ne peut leur être d'aucune utilité pour la marche. Et que l'on ne m'objecte pas ici que la règle n'est pas générale, et que les faucons et les aigles, qui possèdent aussi une envergure prodigieuse, n'en ont pas moins été munis de pieds vigoureux et utiles. Utiles, l'expression est juste, mais non pas quant à la marche, car tous les oiseaux de proie sont très-mauvais marcheurs, et le pied des faucons et des aigles est une main véritable, un organe de préhension et non de locomotion. Le pied n'a pas perdu de son importance, c'est vrai, mais il a changé de fonctions. N'oublions pas, du reste, que les oiseaux dont nous parlons ici sont les tyrans de l'air, et appartiennent à ces espèces dominantes pour lesquelles la nature a tout fait. Voilà pour les rapports de la forme du pied avec celle de l'aile.

Même loi, même constance de rapports entre le pied et le bec. Dans cet ordre des oiseaux de proie que nous venons de toucher, l'adoncité et le tranchant des ongles sont en raison directe de l'adoncité et du tranchant du bec. Le vautour, moins féroce que l'aigle, et qui ne demande ses festins qu'aux cadavres, a les ongles quasi rectilignes, et ces ongles ont été taillés dans le même moule que son bec. Maintenant le faucon, qui est mieux armé que l'aigle pour la chasse, a les ongles plus crochus et le bec plus arqué que ce prétendu roi des oiseaux, qui ne semble armé que pour la boucherie. Il y a du faucon à l'aigle toute la distance qui sépare le chasseur du soldat.

Je crois inutile d'augmenter le chiffre de ces comparaisons pour établir que la forme du bec indique le genre de nourriture, et le genre de nourriture le milieu où vivent les espèces. Je demande à ne pas être obligé de prouver que le long bec mou de la bécassine n'est pas fait pour casser des noix comme celui du gros-bec, et que l'oiseau porteur d'une sonde destinée à fouiller la vase doit hanter de préférence les marais, les terres molles.

La forme du pied raconte tout aussi explicitement que le genre de nourriture la nature du milieu habituel de l'oiseau; mais le pied ne ment pas comme le bec. Prenez l'aigle, le goëland et le coq par les pieds au lieu de les prendre par la tête, vous ne confondrez pas.

Je sais que cette loi générale des rapports constants entre ces divers organes présente de nombreuses exceptions, offre même des lacunes, mais je ne suis pas comptable de ces dernières, et je ferai remarquer en passant, quant à l'exception, que ce mot n'a aucune valeur dans le langage analogique. *Exception*, pour l'observateur judicieux, veut dire *transition*, et rien de plus. Les moules de transition, que j'appelle ambigus de leur nom véritable, ont été créés pour servir de trait d'union entre deux groupes voisins ou deux séries voisines, et pour faire leur devoir, il faut absolument qu'ils fassent exception. Ainsi ne l'oublions plus désormais, l'exception est le lien de l'harmonie *externe*, et non, comme le pense le vulgaire, une révolte contre l'harmonie *interne* de la série. J'ajoute que l'ambigu possède un double privilége qui doit nous le rendre cher, celui d'être essentiellement utile ou agréable à l'homme, comme il sera prouvé plus tard par la comparaison des rôtis les plus délicieux.

Je crois donc sincèrement et du meilleur de mon âme qu'un modeste savant qui bornerait ses vœux à la possession d'un simple fauteuil à l'Institut ou d'une chaire au Jardin des Plantes, avec six mille francs de traitement et un logement gratis pour le reste de ses jours, pourrait commodément arriver à ses fins avec la méthode pédiforme. Je crois que cette clef de nomenclature peut être pour l'ornithologie, entre les mains d'un finisseur habile, ce que la disposition intégrale de la corolle a été pour la botanique entre les

mains des deux de Jussieu. Malheureusement pour moi, mon ambition vise plus haut, et je n'ai pas besoin de dire aux jeunes personnes qui me lisent que si j'ai pris le pied de l'oiseau pour type de classification préférablement à tout autre organe, c'est que ce caractère m'avait paru plus maniable qu'aucun autre et plus propre surtout à couvrir mes perfides desseins.

Ces perfides desseins, que je ne cache pas plus longtemps, sont de faire marcher de front la méthode pédiforme avec la méthode passionnelle, et de prouver catégoriquement à chaque ligne que la perfection du pied est dans toutes les espèces en raison directe de l'élévation morale d'icelles ou, ce qui revient au même, en raison de la prépondérance du sexe féminin.

Quel désappointement amer pour un tas de rivaux jaloux qui m'accusaient déjà de faire faux bond à l'analogie passionnelle... de voir que je n'ai choisi mon caractère de sériation ornithologique qu'à la suite de fortes études spéciales, lesquelles m'ont convaincu que si la Parisienne pur sang était considérée à juste titre comme le type supérieur du genre femme, le cachet de cette supériorité glorieuse se trouvait surtout dans son pied!

Deux mots pour démontrer *à priori* l'existence universelle du parallélisme des deux méthodes. Bien entendu que ce n'est ni pour les poëtes, ni pour les jeunes personnes, ni pour les amoureux de haut titre, que je vais querir des preuves. La preuve est injurieuse quand elle est inutile, et elle est ici inutile pour les natures d'élite dont l'imagination rapide vole au devant de la vérité. Quand j'ai recours à ce triste moyen de persuasion, ce n'est guère que par condescendance pour les petits esprits, géomètres ou vieillards, chez lesquels l'abus de l'analyse ou les glaces de l'âge ont paralysé l'entendement.

Je dirai d'abord que la science officielle elle-même semblait avoir compris les avantages de la méthode pédiforme, puisqu'elle l'avait appliquée avec quelque succès à la nomenclature de certaines familles, à celle des palmipèdes dans les oiseaux, par exemple, et à celle des solipèdes parmi les mammifères. Et je me permettrai de regretter à cette occasion que la science n'eût pas eu le bon esprit de l'appliquer à toutes. Il est évident pour moi que si les nomen-

clatures ornithologiques officielles sont demeurées entachées de confusion et d'arbitraire, le mal provient principalement de ce que leurs auteurs, à qui le pied de l'oiseau avait commencé à servir de fil d'Ariane, n'ont pas su dévider la pelote jusqu'au bout et s'arrêter à tous les nœuds formés par la nature dans la longueur de ce fil; car les divisions formées par ces nœuds séparatifs indiquent précisément les séries, les groupes et les genres. La preuve qu'il n'y avait ici qu'à regarder pour voir, c'est que la science y a vu parfaitement toutes les fois qu'elle s'est donné la peine d'ouvrir les yeux, et que la critique la plus malveillante trouverait fort peu à reprendre à la distribution naturelle des séries là où la forme du pied a servi de type de sériation. Il y a, comme on voit, entre la science empirique des Instituts et la science analogique cette différence fort remarquable que la première est un phare à éclipses, et la seconde un phare à illumination continue.

La science s'est même approchée si près de la lumière dans sa classification des quadrupèdes qu'elle a failli *brûler*.

En effet, sur les neuf divisions que comporte, je crois, la distribution actuelle de ce règne, il en est trois qui reposent sur le système de la marche ou, ce qui revient au même, sur la disposition du pied, et l'on voit figurer au plus haut degré de cette échelle les quadrumanes (genre singe) et les *bimanes* (genre homme). Cela veut dire, si je ne me trompe, que l'espèce occupe dans la série une position d'autant plus élevée que la forme de son pied est plus complexe, et que la forme supérieure de ce pied est la main. Or, telle est précisément la gradation que la méthode que j'ai adoptée va m'obliger de suivre.

Mais je viens de m'apercevoir que j'avais oublié jusqu'ici de parler de l'éclosion des mondes et du développement de leurs animalités. Réparons cette omission, s'il en est temps encore, et servons-nous de la donnée analogique que va nous fournir cette histoire succincte pour achever de prouver que le pied est, de tous les caractères physiques d'une certaine importance, le plus propre à servir de type de classification ornithologique.

On sait comment les globes naissent, vivent et meurent, et comment ils passent successivement de l'état gazeux à l'état liquide, puis

solide. Le mystère de ces transformations curieuses, dont les archives de Jupiter et de Saturne conservent soigneusement toutes les pièces, a été expliqué. Un globe commence par vivre quelques millions d'années à l'état de *nébuleuse*. La nébuleuse est une sphère de vapeurs ignées et translucides qui voyage dans l'espace en décrivant une orbite quelconque. Ces vapeurs se condensent par le refroidissement, les métalliques d'abord, et forment un noyau solide autour duquel continue à circuler une atmosphère immense d'air et de vapeur d'eau. Le refroidissement graduel continuant, la vapeur d'eau atmosphérique se résout en une nappe d'eau étendue et d'une profondeur prodigieuse. Mais, comme tous les métaux sans aucune exception ont la propriété de décomposer l'eau à une très-haute température, et comme les métaux solidifiés se trouvent dans le principe à l'état incandescent, il arrive que le contact de l'eau et de la croûte métallique du globe donne lieu à une effervescence formidable et universelle, d'où résulte la formation des terres, qui sont des composés d'oxydes métalliques unis à une foule d'acides. Figurez-vous qu'après cette formation de la croûte terreuse, la mer, qui la presse de toutes parts, y pénètre par une fissure quelconque, et parvienne par ce canal jusqu'à la masse métallique sous-jacente qui est demeurée en fusion, alors la scène change, et vous assistez par l'esprit au spectacle sublime des horreurs du volcan. La croûte terreuse se déchire et se fend sous l'effort de la pression interne d'un amas de gaz incompressibles; la couche horizontale se redresse en parois de mur, et ouvre le cratère d'où s'échappent avec fracas de larges torrents de flammes, d'eau, de fumée, de scories embrasées, de vapeurs de toute nature, de métal et de soufre; une écume rougeâtre sort de la gueule de l'abîme en longs serpents de feu. Vous en savez désormais presque autant que les plus savants géologues sur la fameuse question de la formation des montagnes, qui ne se sont pas faites en un jour. L'infiltration des eaux a enfanté le volcan; la profondeur du puits volcanique ou cratère mesure l'épaisseur de la couche terreuse qui séparait la surface du sol du foyer de l'explosion, et c'est pour cela que les pics qui jettent des flammes sont généralement les plus élevés des chaînes de montagnes auxquelles ils appartiennent, comme l'Etna, le Saint-Élie, le Chimbo-

raço et le Cotopaxi. Les montagnes formant chaîne sont les résultats du soulèvement produit par la partie de la masse liquide que n'a pas absorbée ou revomie le volcan. La direction de ces chaînes a écrit au-dessus du sol la ligne que le courant a suivie au-dessous. Je n'entre pas à ce sujet dans de plus amples détails.

Ceci n'explique peut-être pas encore parfaitement comment le pied de l'oiseau est un caractère générique préférable au bec ou à l'aile, mais nous met sur la voie.

Il résulte, en effet, du tableau ci-dessus que les eaux couvrent à une certaine époque la totalité de la surface des globes. Alors les madrépores, les huîtres et les poissons doivent être dans chaque monde les premiers représentants de l'animalité. Viennent ensuite l'amphibie, le saurien, l'oiseau d'eau, etc., et la Création va se perfectionnant de jour en jour à mesure que les continents et les îles émergent du sein des Atlantiques, et que le titre du globe implané se raffine.

L'oiseau est intermédiaire entre le poisson et le mammifère. Le premier trait d'union entre l'ordre des poissons et celui des oiseaux est le poisson volant, ambigu non moins excentrique que la chauve-souris qui relie l'oiseau au mammifère.

Le premier-né des ovipares à plume est un oiseau qui nage, mais ne vole pas, et qui se nourrit de poisson, puisqu'il n'y a que des poissons à manger à l'époque où il vient au monde. Cette dernière circonstance explique et justifie par parenthèse l'habitude qu'ont prise certains poissons de se manger entre eux de père à fils et de frère à sœur. Cette habitude, qui est devenue pour eux une seconde nature, provient, à n'en pas douter, de cette prolongation forcée du régime de carême auquel ils furent soumis au commencement des choses. Or, c'est toujours un signe d'infériorité que de vivre de soi, comme c'est un signe de noblesse de vivre d'autrui, et la faculté de s'assimiler son prochain est un signe infaillible de supériorité sur lui. L'animal est supérieur à la plante qu'il absorbe ; l'homme, qui mange les éléphants et les hippopotames, qui hume les baleines et fait frire les requins, qui se fait des tapis de pied avec la peau des lions et des bonnets à poil avec la fourrure des ours, l'homme doit en grande partie sa supériorité universelle à cette fa-

culté précieuse qu'il a de s'assimiler les plus grands animaux, et de s'accommoder aussi bien de l'escargot et du homard que du blé, de la pomme de terre, du sagou, du chlorure de sodium et du nid d'hirondelle. L'homme vit de gazelles comme le lion, mais le lion ne vit pas de navets comme l'homme, ce qui le constitue vis-à-vis de ce dernier en état flagrant d'infériorité. L'homme, qui vit de chair comme le lion et de fruits comme le singe, a la main plus parfaite que ces deux animaux, qui sont exclusivement astreints à l'un des deux régimes. Or la main est le moule le plus achevé du pied. Voici que vous devez commencer à entrevoir les rapports de la forme du pied avec la question du soulèvement des montagnes.

C'est une fort triste histoire que celle de l'amour des poissons, et dont je ne parlerai pas pour n'humilier personne. Peut-être même serait-il plus vrai de dire que cette passion est inconnue chez les poissons, et qu'elle ne commence à se manifester que dans les séries des ambigus, tels que phoques et crocodiles, *bêtes qui ont des pieds...*

Le premier oiseau qui habite le premier îlot habitable a donc pour ailes des nageoires en corne, pour vêtement un justaucorps de duvet ras semblable à du velours d'Utrecht; il se tient debout comme l'homme, et n'a pas la physionomie spirituelle. Il a vingt-quatre pieds d'intestins, et ne peut marcher ni courir. Il a quatre doigts au pied; mais le pouce, par une de ces excentricités de la nature qui semblent une révolte contre ses propres lois, et que nous ne retrouverons plus que chez le martinet et la frégate, le pouce, le doigt de derrière, est *tourné vers l'avant!* Enfin cet oiseau, premier-né de l'alliance de l'eau et de la terre, creuse dans le sol des terriers où toutes les femelles se réunissent pour pondre et pour couver en commun; c'est-à-dire que la république adopte pour le régime de famille et d'amour la règle de Platon ou de *la promiscuïté universelle,* adoption qui ne fait honneur ni au disciple ni au maître. Que vous semble, *à priori,* de la sagesse d'une utopie qui se présente dans le monde sous le patronage du manchot? car manchot est le nom de cette ébauche ou de ce premier début de la volatilité. La série, peu féconde en variétés, appartient exclusivement aux déserts glacés de l'hémisphère austral qui fait son entrée dans la vie.

Le manchot du pôle antarctique serait volontiers, pour l'observateur superficiel, le résumé de toutes les anomalies, au dedans comme au dehors, au physique comme au moral; mais pour l'analogiste qui raisonne et qui sait l'importance du pied, cette série de prétendues anomalies n'est que la série des attributions multiples et normales du chaînon ou de l'ambigu.

La promiscuité amoureuse, les vingt-quatre pieds d'intestin, l'attitude verticale, les nageoires et le reste, s'expliquent par la *structure embryonnaire du pied*. Nous avons vu que dans le règne des oiseaux le support ou membre inférieur se divisait en quatre parties, la cuisse, la jambe, le tarse, le pied. Les membres inférieurs du manchot ne se composent que de trois pièces; *il pose sur son tarse!*

Cette singulière économie de ressorts dans la structure des membres inférieurs caractérise ce que nous venons de nommer l'ébauche de la volatilité.

La nature, qui procède par gradation, est bien obligée de créer ces moules primitifs. Seulement, comme elle n'aime pas à se mirer dans ses types défectueux, elle a soin d'en réduire le nombre. Voilà qui explique pourquoi la série des *Tarsigrades*, que d'autres nomment Impennes, ne comprend que deux ou trois genres qui logent au bout du monde en des lieux impossibles.

Du reste, bien que le sort de ces malheureuses espèces n'ait rien de très-attrayant, il faut reconnaître que la nature a fait tout ce qui dépendait d'elle pour adoucir leur misère. Si elle leur a donné des nageoires en place d'ailes, c'est parce que les nageoires sont infiniment préférables à des ailes quand on est destiné à vivre entre deux eaux; si elle leur a refusé la faculté de marcher et de courir, elle leur a accordé en revanche celle de sauter comme le kangourou, qui est une ébauche de mammifère comme le manchot est une ébauche de volatile. Or il est évident que, pour qui fréquente quasi exclusivement les falaises des banquises et les glaçons flottants, pouvoir sauter vaut mieux que pouvoir courir, et que cet empêchement de la course ne peut pas priver considérablement des bêtes qui n'ont jamais besoin de se rendre à terre que pour pondre et couver.

Mais il est très-naturel aussi que la création améliore ses types et

corrige ses moules imparfaits à mesure que les aromes de la planète se raffinent et que son goût se forme. Il est certain, quant à ce globe, que toutes les espèces qui vivent dans l'hémisphère boréal, qui est le nôtre, sont beaucoup plus richement titrées, hommes, bêtes ou plantes, que celles qui vivent dans l'hémisphère austral, patrie du nègre et de l'Australien, du manchot, de l'autruche, de l'ornithorinque et d'une foule de plantes paradoxales. Cette supériorité de raffinement de notre hémisphère ne provient que d'une seule cause, l'*antériorité d'émersion*. Nous n'avons pas le droit d'en être fiers; car ce n'est pas de notre faute, mais bien de celle du dernier accident arrivé à notre planète, il y a environ six mille ans, si la race australienne et la noire n'ont pas acquis par le raffinement progressif les qualités morales et physiques de la caucasienne, et si la race caucasienne elle-même n'a pas monté d'un cran. Je demande à ne pas être forcé de revenir sur le récit de cette douloureuse catastrophe qui ravit à la Terre sa couronne et ses lunes, et son équinoxe perpétuel, et qui fit que la faculté de créer s'arrêta soudain en elle, en même temps que ses pôles s'englaçaient et que l'éléphant de la Nouvelle-Zemble et l'oranger du Spitzberg se couchaient pour mourir. S'il a été permis à M. Delille de s'écrier, à propos du sac d'Ilion pris par un cheval de bois, que,

> Au seul souvenir de ces scènes d'horreur
> Son cœur épouvanté reculait de terreur,

à plus forte raison doit-on me permettre, à moi, de garder le silence sur un sujet bien autrement navrant.

On comprend, d'après ce qui vient d'être dit, comment les premiers-nés d'un globe peuvent cependant en être les plus jeunes, puisque tous les continents et toutes les îles du même globe n'émergent pas simultanément des mers, et que la création est en train de se raffiner dans un hémisphère alors qu'elle ne fait que commencer à se manifester dans l'autre. Or il est d'observation universelle que les continents de l'Afrique et de l'Amérique australe, ainsi que l'Australie et les îles de l'Océanie, sont d'émersion plus récente que l'Europe, l'Asie et l'Égypte. Alors nous ne serons plus surpris de trouver dans cet hémisphère tous les moules défectueux ou embryonnaires.

Quand le manchot naissait aux îles magellaniques et ailleurs, les contrées homologues de l'Europe avaient déjà répudié ce moule, et le tarsigrade à nageoires y était remplacé comme moule inférieur par le pingouin, qui ne vole pas encore, mais qui a déjà un commencement d'ailes et la jambe faite comme tout le monde, et l'intestin aussi. A partir de ces deux gradins, la série des palmipèdes s'échelonnera maintenant dans les deux hémisphères en suivant les mêmes lois hiérarchiques, lois que nous apprendra l'étude des modifications successives de la forme du pied.

Or, pendant que ce travail de gradation s'opérait dans la série des oiseaux d'eau, une œuvre analogue s'opérait dans la série des oiseaux de terre. Et d'abord apparaissaient à la vie les oiseaux de rivage ou de marais qui barbotent dans les terrains noyés, les savanes, les vases liquides, et qui ont besoin de larges pieds palmés, de hautes jambes, de longs cous, pour subsister convenablement dans ce nouveau milieu. Voici venir l'échasse tridactyle, le flammant, l'avocette, des moules extravagants, bizarres, excentriques, précédant l'innombrable série des oiseaux de rivage.

Et les terres émergeaient toujours et gagnaient en superficie, et cette superficie se desséchait peu à peu sous l'influence combinée du vent et du soleil, et les grandes plaines et les grands plateaux nus se faisaient. Alors les déserts s'installèrent au centre des continents, et ces contrées nouvelles demandèrent de nouveaux hôtes. C'est l'époque de l'apparition de l'autruche, du nandou, du casoar, du dronte, du dinornis et de l'épiornis, et de ces oiseaux gigantesques inconnus qui ont laissé l'empreinte de leur pied sur les grès rouges de l'Amérique du Nord.

Le désert occupe encore de nos jours tout le milieu de l'Amérique australe, de l'Afrique, de l'Australie, et c'est là que nous retrouverons les débris de ces moules monstrueux. Les déserts de l'Asie et de l'Amérique septentrionale appartenant, comme il a été dit, à un hémisphère plus raffiné d'aromes, ne possèdent plus ces types des premiers temps.

L'oiseau des grès rouges d'Amérique mesure quinze pieds de haut et n'a que trois doigts au pied, ce qui donnerait à penser que le continent du nouveau monde tout entier pourrait bien être

d'émersion plus récente que l'ancien. Le dinornis de la Nouvelle-Zélande a trois doigts au pied également; sa hauteur est la même que celle du précédent. L'épiornis de Madagascar, dont le Muséum d'histoire naturelle de Paris possède l'œuf, a la même taille au moins et le même nombre de doigts. L'œuf de l'épiornis contient neuf litres, c'est-à-dire qu'il équivaut en capacité à six œufs d'autruche et à douze douzaines d'œufs de poule. Cet oiseau, dont il est question pour la première fois dans la chronique de Simbad le marin, est le Rock des poésies arabes, le même qui habite des cavernes sombres et enlève des bœufs, au dire des conteurs, affirmation d'autant plus téméraire que l'inspection du squelette de l'épiornis démontre qu'il n'a jamais pu parvenir à s'enlever lui-même. Les habitants de Madagascar disent que l'oiseau existe encore à cette heure dans certaine partie de leur île, où il a établi sa demeure au sein de rochers inaccessibles. Je ne me porte point garant de la véracité des Malgaches; mais ce qui est certain, c'est que l'épiornis a vécu à Madagascar comme le dinornis à la Nouvelle-Zélande en même temps que l'homme d'aujourd'hui, attendu que les ossements ou les œufs de ces deux espèces ne se rencontrent que dans les terrains de formation récente, comme ceux du notornis. Le notornis est une poule sultane de la Nouvelle-Zélande que l'on a crue longtemps fossile comme l'épiornis, et dont on a fini par retrouver l'espèce vivante en ces dernières années.

Le nandou, le casoar et l'émeu de la Nouvelle-Hollande sont tridactyles comme l'épiornis et le diornis. L'autruche est le seul oiseau qui n'ait que deux doigts au pied.

Étrange coïncidence! tous ces oiseaux à la taille gigantesque, à l'ossature démesurée, aux supports musculeux et longs, proportionnés au poids et au volume de leur corps, sont des moules embryonnaires de la volatilité. Tous sont dépourvus d'ailes et sont par conséquent de grands coureurs; et comme la rapidité de la course est en raison de la simplicité du pied, il s'ensuit fatalement que le pied le plus rudimentaire correspond à l'état le plus rudimentaire de la volatilité.

Mais cette correspondance intime ne se borne pas seulement à fixer des rapports de membre à membre, rapports purement maté-

riels. Écoutez cette autre conclusion formidable applicable à un autre ordre de faits :

Presque tous ces oiseaux sans ailes, et qui sont en dehors des conditions premières de la volatilité, vivent au sein de la polygamie et de la promiscuité! Les mâles y sont plus forts et plus beaux que les femelles...

Mais l'apterix de la Nouvelle-Zélande, qui a moins d'aile encore que l'autruche, a quatre doigts au pied. Alors c'est le modèle des époux. On en a vu se laisser prendre à la main sur le cadavre de leur femelle!

Donc l'élévation des espèces croît et diminue en raison de la perfection ou de l'imperfection du pied.

Reprenons notre récit des journées de la création, qui diffère peut-être de celui de la Bible, mais qui a le grand avantage d'être plus près de la vérité, et terminons d'un trait ce tableau émouvant.

Les terres continuent de surgir; les volcans soulèvent les montagnes; celles-ci ont engendré les fleuves et les fleuves les vallées. Les prairies se sont émaillées de fleurs, les coteaux de forêts; le luxe de la végétation a débordé partout; les fruits, les graines et les insectes apportaient de riches éléments de nutrition à des espèces nouvelles. L'oiseau qui perche naquit alors, l'oiseau qui sait bâtir, l'oiseau qui sait chanter, l'oiseau qui sait aimer,... l'oiseau dont le pied a quatre doigts!

Puis est venu à sa suite, et pour remédier à la trop grande pullulation des espèces, l'oiseau qui vit des autres, l'oiseau qui pratique avec le plus de ferveur le dogme de la supériorité de la femelle,... l'oiseau qui a une main, c'est-à-dire le pied le plus parfait de tous.

Qu'on me dise maintenant si je n'ai pas eu raison de faire cette excursion rapide au-delà de l'Atlantique, de la Méditerranée et des âges, avant d'entrer de plain pied dans la classification des oiseaux de France, et si cette excursion ne m'était pas aussi indispensable pour étayer les bases de ma méthode que pour parer sagement aux vices de lacune qui auraient pu affaiblir l'intérêt de mon œuvre. Que serait une classification ornithologique sans ses termes extrêmes, le manchot et l'autruche, et comment les avoir s'ils n'habitent pas la France, à moins de les aller interroger chez eux?

Il ne s'agit plus que de savoir tirer parti de ce voyage. Revenons à la classification.

Le pied de l'oiseau réduit à sa plus simple expression, se composant de deux doigts et n'en portant jamais plus de quatre dans son plus large développement, une des premières pensées qui saute à l'esprit du classificateur est de prendre le nombre de ces doigts pour caractère sériel. Il est donc plus que probable que j'aurais adopté ce caractère tentateur, si l'exemple du malheur arrivé à Linnæus, qui avait pris aussi le nombre des étamines pour base primordiale de sa classification botanique, ne m'eût tenu en garde contre la tentation. Au surplus, il n'en coûte pas beaucoup d'essayer le système en présence de témoins pour en démontrer péremptoirement l'insuffisance et le péril.

Si l'on commence par appliquer ce système à la série des mammifères, ce premier travail donne incontinent sept séries : la première dite des *monodactyles*, c'est-à-dire des animaux dont le pied est formé d'une seule pièce (les porteurs, cheval, âne, zèbre); la seconde dite des *didactyles* (ruminants); la troisième des *trydactiles* (rhinocéros, etc.); la quatrième des *tétradactyles* (canins, félins, mustéliens); la cinquième des *pendactyles* (ours). La transformation du pied en main engendre les deux dernières séries des animaux supérieurs, celles du singe et de l'homme. Cette classification, dans laquelle il serait facile de loger à leur place les diverses séries d'ambigus, pourrait donc marcher avec les mammifères; mais, avec les oiseaux, elle trébuche à chaque pas, comme on va le voir, ce qui est un indice d'imperfection notable.

Dans ce système, en effet, l'ordre des oiseaux se divise en trois grands ordres : didactyles, ou oiseaux qui n'ont que deux doigts au pied; tridactyles, trois; tétradactyles, quatre. La Monodactylie et la Pentadactylie sont absentes.

Or, pour que ce système de classification fût le bon et le vrai, il aurait fallu de toute nécessité que la série monodactyle, qui nous a donné en quadrupèdes la brillante série des porteurs, nous eût fourni en bipèdes ovipares une série analogue. L'analogie indique bien pour type de cette série absente un oiseau de la taille de la girafe, à dos légèrement ensellé, monté sur de hautes jambes en-

tées sur un pied d'une seule pièce. L'animal devrait courir facilement ses douze lieues à l'heure avec un cavalier sur les épaules. Ses œufs auraient le volume et le poids du plus fort potiron. Mais l'indication analogique ne suffit pas. Il est possible que ce monodactyle ait vécu autrefois quelque part, et en même temps que l'homme, sur le sol de quelque Atlantide aujourd'hui submergée, et qu'on retrouve son squelette quelque jour en société de celui de l'homme; mais il est néanmoins permis de douter de l'existence de ce moule jusqu'à plus ample informé. Quant à l'absence de la Pentadactylie, elle s'explique tout simplement par l'infériorité de l'ordre des oiseaux relativement à celui des mammifères. Il est tout naturel que les animaux supérieurs portent au pied un ou deux doigts de plus que les animaux inférieurs.

La défectuosité de la nomenclature botanique de Linnæus et la lacune de la monodactylie étaient donc déjà des arguments puissants contre la prise en considération du nombre des doigts du pied comme caractère générique de classification; mais j'en trouve d'autres dans la pauvreté ridicule des deux premiers ordres et dans l'impossibilité des alliances forgées par le système. Ainsi, d'abord, le grand ordre de la Didactylie ne renfermerait qu'un seul genre et qu'une seule espèce, l'autruche; ensuite la ligne de démarcation tracée par le nombre brutal entre la Didactylie et la Tridactylie séparerait violemment de ce genre le nandou, le casoar et l'émeu, qui sont des oiseaux *rudipennes* comme l'autruche, pour les apparenter forcément avec des voiliers de premier ordre comme le pluvier et l'œdicnème; enfin dans ce système les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des espèces appartiendraient à l'ordre de la Tétradactylie. Or ce fut toujours à mes yeux, en économie politique comme en ornithologie, un méchant procédé de distribution que celui qui met tout d'un côté et rien de l'autre. Pour ces diverses raisons et beaucoup d'autres encore, j'ai conclu à prendre la disposition comparée du pied en général, et non pas simplement le nombre des doigts dont il est armé, pour base de mon travail; c'est-à-dire que j'ai répudié le système de Linnæus pour me rallier à la méthode de De Jussieu.

La Tridactylie étant un caractère d'infériorité morale et matérielle

dont la nature a fait le signe de l'état rudimentaire de la volatilité, j'ai dû me préoccuper avant tout de lui conserver ce caractère analogique, et j'ai en conséquence assigné à la Tridactylie les échelons inférieurs des ordres qui l'admettent, au lieu d'en faire le type de divisions impossibles.

Maintenant qu'aucun obstacle ne nous arrête plus, entrons dans la classification, nous souvenant toujours que le développement du pied et celui de l'aile sont en antagonisme normal, mais que toute série est ornée de son ambigu, ce qui traduit en langage scientifique le dicton absurde et vulgaire que toute règle a son exception. Rencontrez-vous par hasard une espèce qui jouit du double avantage de la facilité de locomotion terrestre et aérienne, affirmez sans crainte d'erreur que vous avez affaire à un moule de haut titre passionnel.

DIVISION CARDINALE.

Tous les oiseaux, à partir du manchot du pôle antarctique jusqu'au gerfaut du cap Nord, ont le pied plat ou arqué.

Un pied plat est celui dont les doigts sont rectilignes et posent d'aplomb sur le sol, et où le pouce, quand il y en a, s'éloigne indéfiniment des doigts antérieurs. Dans le pied arqué, au contraire, les doigts sont voûtés ou concaves; ceux de devant font opposition à celui ou à ceux de derrière, et tendent à se rejoindre comme le pouce et les doigts dans la main de l'homme.

Donc le règne tout entier des oiseaux se divise d'abord en deux grandes classes, l'une dite *Planipédie* ou *Planidactylie*, l'autre *Curvipédie* ou *Curvidactylie*. Je n'ai pas trouvé de substantif voulant dire *pieds voûtés ou bombés* comme *Bombipédie* ou *Cavipédie, Arcipédie, Hamipédie*. Je le regrette. Bombipédie eût mieux valu cent fois que Curvipédie.

Arrêtons-nous dès ce premier début pour admirer l'étrange coïncidence de la loi d'ordre moral avec la loi d'ordre matériel :

La Polygamie ou l'agamie confuse est la règle générale de la Planipédie; la Monogamie celle de la Curvipédie!

Chez les pieds plats, barbarie universelle, ignorance absolue de l'art architectural (nidification) et de l'art musical;... règne du mâle! Je sens qu'un calembour est au bout de ma plume.

. . . . . .

Chez les pieds mieux bâtis, architectes et musiciens hors ligne;... règne de la femelle! Nous ne sommes pas au bout de nos étonnements.

. . . . . .

Les pieds plats servent à trois choses : à marcher sur les eaux, à marcher sur la vase, à marcher sur la terre. De là trois ordres principaux dans la Planipédie : Nageurs, Barboteurs et Coureurs.

Les pieds arqués ou voûtés ont aussi trois emplois distincts : percher, grimper, saisir. D'où trois grands ordres principaux dans la Curvipédie : Percheurs, Grimpeurs, Empoigneurs.

Suivons l'ordre de la création que nous avons écrit déjà pour classer ces six grandes divisions cardinales d'après la forme du pied.

Oiseaux nageurs. — Pour que la conformation du pied de l'oiseau d'eau fût en harmonie avec la destinée d'icelui; pour que l'oiseau pût glisser avec aisance et rapidité sur la surface de l'élément liquide; pour qu'il pût fendre l'eau sans effort, il fallait que ce pied fût armé d'une *rame* large et puissante, que le tarse fût court et comprimé latéralement, que la carcasse affectât la forme du navire. La nature a donc taillé sur ce patron le moule de l'oiseau d'eau, et lui a ramé les doigts au moyen d'une membrane large, mince et flexible. D'où les savants ont donné à l'oiseau nageur le nom générique de *Palmipède,* oiseau à pieds palmés.

J'aurais préféré *Rémipède,* parce que rémipède veut dire pied muni d'une rame et indique clairement la fonction essentielle de l'organe, tandis que palmipède a le tort de rappeler à l'imagination les palmiers de l'Arabie et les palmes du martyre, ce qui n'est pas la même chose. Ensuite on peut porter des membranes en guise de patins pour marcher sur la boue et non pas sur les eaux, ainsi que font le flammant et l'avocette. De sorte que le nom de pieds palmés n'emporte pas essentiellement l'idée de nageoire qui demeure invinciblement attachée au contraire au nom de rémipède. Mais comme je suis toujours heureux de pouvoir faire une concession à

l'Institut quand l'occasion s'en trouve, je consens volontiers à appeler indifféremment du nom de rémipèdes ou de palmipèdes l'ordre des oiseaux d'eau.

Donc le premier ordre de la Planipédie, par rang de primogéniture, sera pour nous celui des *Rémipèdes*.

Barboteurs. — Maintenant ce n'était plus un tarse court, mais bien un tarse d'une dimension exagérée qui était nécessaire à l'oiseau de rivage pour arpenter commodément *et sans souiller sa robe* la vase des prairies marécageuses ou celle des plages maritimes que le flot vient d'abandonner. La nature, qui va toujours au devant des besoins de ses créatures, a donc imaginé de jucher ce moule, le second-né du règne, sur de véritables échasses, c'est-à-dire sur des tarses longs, grêles et nus, amincis par devant suivant la liquidité du milieu à parcourir, et portant sur des pieds plus ou moins membranés ; puis elle a proportionné la légèreté de la carcasse à celle de ses supports, et souvent la longueur du bec et la longueur du cou à la hauteur des échasses, ainsi que le témoigne ce vers du fabuliste :

> Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Mais gardons pour une autre place les détails de ces harmonies piquantes, et bornons-nous pour le moment à signaler les principaux caractères séparatifs des ordres. Les savants qui continuaient à être bien inspirés, considérant ces échasses, baptisèrent le nouvel ordre du nom d'*Échassiers*.

J'accepte encore cette qualification pour donner une preuve de plus du grand esprit de conciliation qui est en moi, et aussi parce que le mot fait image. Je pourrais à toute force objecter que *Longitarses* vaudrait mieux qu'échassiers comme dénomination scientifique et régulière,... et encore que ce dernier titre est un titre masculin qui ne se prête pas à la substantivation féminine comme Longitarse, qui fait Longitarsie. Mais enfin, dès que c'est l'analogie qui fournit le vocable, dès que c'est la forme du tarse qui attribue le nom, comme c'était tout à l'heure celle du pied, je crois avoir parfaitement le droit d'approuver et de me taire, et j'en profiterai. N'oublions pas de mentionner un caractère commun à tous les échassiers, qui est la nudité partielle de la jambe.

Ordre second de la Planipédie, *dito* des Échassiers ou des Longitarsiens.

Coureurs. — Passons des terres molles aux steppes, de la vase qui tient les pieds crottés aux sables brûlants, aux cailloux, qui les tiennent secs, et examinons attentivement les modifications que cet organe va subir. Nous devinons d'avance qu'un oiseau coureur ne se chaussera pas de la même façon qu'un oiseau barboteur, et qu'il préférera l'espadrille à la botte de marais. C'est ce qui a lieu en effet : la nature, sachant que la rapidité de la course exigeait pour condition première un jarret impétueux, a commencé par munir le coureur d'un tarse robuste attaché par le haut à une jambe opulente, et par le bas à des pieds courts, légers et vigoureux, chaussés de semelles inusables. Le tarse n'est ici ni trop court, comme chez le nageur, ni tubulé, ni comprimé, ni trop long, comme chez l'échassier ; il est plein et cylindrique, et réunit dans une juste proportion les avantages des deux autres modes. Il n'est pas toujours nu non plus, comme dans les deux précédents ordres, mais bien duveté et fourré suivant la température des milieux. Et le pied n'a conservé de la forme primitive que des rudiments de membranes qui semblent encore nécessaires pour assurer la solidarité des diverses parties de l'appareil de progression. J'ai déjà expliqué, par la comparaison des os du sternum avec ceux du bassin dans toutes les espèces, pourquoi les bons coureurs font de méchants voiliers et d'excellents rôtis. Je dirai un autre jour pourquoi les mêmes coureurs se distinguent à première vue de tous les autres bipèdes ailés par la majesté de leur port ; mais une chose que je ne dirai jamais ni personne pour moi, c'est la raison qui a fait baptiser par les savants cet ordre si tranché des coureurs du nom de *Gallinacés,* d'*Échassiers* et de *Gralles.* Je suis condamné cette fois à tenir rigueur à la science et à rejeter sa nomenclature ridicule par respect pour la science elle-même et pour le sens commun ; c'est-à-dire que, de mon autorité propre, j'ai débaptisé ledit ordre *Échassi-Gallino-Grallique* pour l'appeler des *Vélocipèdes,* oiseaux aux pieds rapides. Je laisse à choisir d'ailleurs entre Vélocipèdes, *Cursoripèdes, Dromipèdes* et *Tachydrômes,* qui veulent dire la même chose. J'avouerai même que Dromipède m'irait parfaitement pour trois causes : la première, parce

qu'il est le plus court; la seconde, parce que le public sait déjà par les jeux de l'Hippodrome que *drome* répond à *course*, et enfin parce que je tiens, comme je l'ai déjà dit, à rester au mieux avec la science qui emploie fréquemment cette même désinence, *Oxydromes, Dromés, Eudromie*. Malheureusement des personnes graves que j'ai consultées au sujet de cette option m'ont détourné de Dromipède par cette considération que le nouveau substantif faisait involontairement rêver au dromadaire. D'autres ont objecté la confusion étymologique résultant de l'emprunt fait à deux langues. Bref, je n'ai pas insisté sur cette candidature. Hélas! il y a un nom qui convient mieux que tous les autres à l'ordre des coureurs, en ce qu'il peint d'un trait son histoire et ses mœurs. C'est celui qu'il porte dans la nomenclature passionnelle : l'ordre des *Raffinés!*

Soit donc dit le troisième ordre de la Planipédie ordre des Vélocipèdes.

La Tridactylie, caractère d'infériorité ou de primogéniture et de promiscuité scandaleuse, est commune aux trois ordres de la Planipédie. Elle simplifie extrêmement la tâche du classificateur en lui offrant le moyen de diviser d'abord chacun de ces trois ordres en deux grandes classes parfaitement distinctes par le nombre des doigts du pied : Tridactylie et Tétradactylie. Après quoi vient la subdivision de la Tétradactylie en deux nouvelles classes également séparées par un caractère net et tranché, celui de l'*utilité* ou de l'*inutilité* du pouce. L'oiseau n'appuie-t-il dans sa marche que sur les trois doigts de devant, il est *dactylirème* ou *dactyligrade;* sur les quatre doigts, *pollicirème, pollicigrade*. Ces divisions sont si naturelles et si simples qu'on a lieu de s'étonner tout d'abord qu'elles n'aient pas frappé les esprits les moins clairvoyants. Mais comment apercevoir les choses les plus visibles quand l'Analogie passionnelle vous retire son flambeau?

Je crois le premier ornithologiste venu très en état de me différencier d'emblée un tridactyle d'un tétradactyle par le nombre des doigts de pied; mais je donne cent ans au plus fort, avec un merle blanc par-dessus le marché, pour me dire sans l'analogie la distance morale prodigieuse qui sépare l'oiseau marchant sur trois doigts de l'oiseau qui marche sur quatre. Là est cependant toute la science.

Et une science facile et commode, et attrayante pour le jeune âge; car, les institutions des bêtes n'étant que des copies très-ressemblantes des institutions passées et futures de l'homme, il ne s'agit que d'être un peu au courant de son histoire pour pouvoir classer n'importe quoi. Par exemple, grimper est un travail pénible; le grimpeur me représentera aussitôt les corporations des maçons, des charpentiers, des ramoneurs. Percher n'a rien de répugnant; le percheur chante et tisse : c'est l'art, c'est l'industrie reine des états modernes. Les empoigneurs sanguinaires sont la tribu guerrière et aristocratique, comme les coureurs des champs étaient les laboureurs du sol et les oiseaux nageurs les laboureurs des flots, etc. C'est-à-dire qu'il m'aura coûté plus de peine à établir un semblant d'ordre dans la division matérielle de la Curvipédie que je n'en aurais dépensé à loger dans la nomenclature passionnelle le règne tout entier. Mais ne nous laissons pas aller à ces regrets amers, et continuons notre tâche. Examinons les conditions de la forme du pied chez les oiseaux percheurs.

Percheurs. — Percher, c'est se tenir assis sur la branche dans une attitude horizontale, tandis que grimper consiste à se mouvoir autour du tronc dans une attitude verticale. Il tombe donc sous le sens que la forme et la direction des supports ne seront pas les mêmes dans l'un et l'autre cas. Cette considération explique *à priori* pourquoi je n'ai pu admettre une classification qui confond les deux ordres des percheurs et des grimpeurs, et fait même de ce dernier une simple famille de l'ordre des passereaux.

Pour que le pied puisse servir de support à l'oiseau sur la branche, il faut d'abord que ce pied soit doué de la faculté de saisir et d'embrasser cet appui; et, pour qu'il y ait possibilité d'embrassement, il faut qu'il y ait opposition directe entre l'avant et l'arrière-main, avec facilité pour les doigts et le pouce de se rejoindre. Aucun tridactyle ne peut percher, pas plus qu'il ne peut chanter ni se construire une habitation sortable, parce que le pouce, qui est nécessaire pour opérer la jonction ou l'enchâssement et *conférer la dextérité,* lui fait défaut. Les tétradactyles, comme le vanneau et la caille, chez lesquels le pouce n'est qu'un simple objet de luxe et ne peut servir à rien pour cause d'exiguïté, sont aussi empêchés

que les tridactyles à l'endroit du perchement. Enfin le martinet de nos églises, qui est un excentrique en tout genre et qui porte ses quatre doigts à l'avant pour ne pas faire comme tout le monde, le martinet se trouve placé par ce singulier caprice dans une position bien autrement anormale. Il en est réduit à rester constamment en l'air faute de pouvoir faire usage de ses pieds.

Mais ce n'est pas encore assez que les doigts et le pouce se fassent opposition. Pour que cette opposition soit sérieuse et l'assiette solide, il faut que le doigt de derrière qui tient tête aux trois doigts de devant soit pourvu d'une puissance de contractilité extrême, d'une vigueur et d'une longueur à l'avenant. D'un autre côté, l'oiseau, dont l'existence est attachée aux végétaux, et qui vit de leurs fruits, de leurs insectes, de leurs graines, peut être appelé à chaque instant à ramasser sur la terre ces divers éléments de nourriture que le vent ou la maturité ont détachés de la branche. Il faut donc encore que son pied voûté soit doué de la propriété de s'aplatir comme celui des coureurs pour lui servir d'appui sur le sol. Enfin, comme ses ongles ne lui ont été donnés que pour se soutenir sur son perchoir et non pour déchirer, il n'est pas nécessaire qu'ils soient soigneusement renfermés dans une gaîne comme un rasoir anglais ou une griffe de chat.

Pour toutes ces causes donc la nature a doté l'oiseau percheur d'un tarse grêle, élégant, diaphane, d'une longueur moyenne, généralement nu et supporté par des doigts opposés et libres, garnis d'ongles innocents. L'existence de la membrane interdigitale n'appartient dans cet ordre qu'aux espèces ambiguës, et ces espèces se rapprochent plus des grimpeurs que des percheurs. Tous les oiseaux percheurs peuvent se mouvoir à terre par la marche naturelle ou par le sautillement; tous se branchent pour dormir et ont le tarse dirigé dans le sens vertical; tous font des nids, et c'est le seul ordre qui fournisse des chanteurs, à une ou deux exceptions près. L'ordre des percheurs comprend un nombre considérable de familles; mais je ne sais pour quelle cause les ornithologistes ont pris la mauvaise habitude de le considérer comme un ordre en quelque sorte négatif et destiné à servir de refuge à tous les genres qui n'ont pas de caractère séparatif bien tranché. Nous verrons à

l'usage que l'ordre des percheurs n'est pas plus dépourvu de ces caractères que les autres, et que la confusion qui y règne n'est pas le fait de la nature, mais bien celui des savants, qui ont commencé à y introduire le chaos en baptisant cet ordre du nom absurde de *passereaux*, nom qui n'a de comparable en négation et en insignifiance que celui de Gallinacés.

Il y avait à choisir entre six caractères pédiformes pour donner à cet ordre une dénomination convenable : *Antidactyles, libéridactyles, fissipèdes*, de l'opposition et de la séparation des doigts; *lévipèdes*, de la légèreté des tarses et des doigts; *hamipèdes, innoxipèdes*, pour distinguer les ongles innocents des ongles assassins de l'oiseau de proie. J'ai opté pour le terme générique de *sédipèdes*, qui signifie tout simplement pieds servant à s'asseoir. *Ramo sedens*, a dit Virgile à propos de Philomèle (rossignol).

Ordre premier de la Curvipédie : Sédipèdes.

Grimpeurs. — Nous passons de cet ordre à celui des grimpeurs, chez lesquels la structure du pied présente une contradiction si flagrante avec tout ce que nous avons vu jusqu'à présent et tout ce que nous verrons plus tard, qu'il devient plus que jamais impossible de comprendre comment les ornithologistes n'ont pas été d'accord pour en faire une des grandes classes du règne des oiseaux. Il y a bien une classification de Cuvier, semblable de tout point à celle-ci, et dans laquelle les grimpeurs forment un ordre à part; mais cette classification-là n'est pas l'officielle.

Le système de progression chez les grimpeurs est tellement en antagonisme avec celui de tous les autres oiseaux que rien de ce que nous avons appris jusqu'alors ne saurait nous en donner une idée. L'existence des rémipèdes est attachée aux ondes, celle des échassiers à la boue, et celle des vélocipèdes à la terre. L'existence des grimpeurs est attachée au tronc des arbres dans toute la force du terme. Ils ne peuvent pas plus quitter cette place que le plongeon son bassin.

Le rémipède, l'échassier, le vélocipède, le sédipède, progressent sur un plan horizontal au moyen de doigts formant un système pareillement horizontal et perpendiculaire à la direction du tarse qui transmet le poids du corps à ces doigts. Il faut intervertir tous les

termes de ces rapports pour tomber sur la loi du système de progression du grimpeur et de la structure de son pied.

Le plan sur lequel progressent tous les autres oiseaux est un plan horizontal, avons-nous dit; ils marchent de l'arrière à l'avant. Le plan sur lequel progresse le grimpeur est vertical; il marche de bas en haut. Cette marche est une ascension graduée qu'il exécute au moyen d'une série de bonds successifs semblables à ceux que nous accomplissons quand nous gravissons les marches d'un escalier à pieds joints. Et les malheureuses bêtes n'ont pas toujours l'agrément que nous avons, nous autres hommes, de pouvoir redescendre cet escalier quand nous l'avons monté. Cette faculté de redescendre n'est pas dans les dons du grimpeur. Le grimpeur ne marche pas *sur*, mais *contre*.

Alors nous devons voir d'ici quelle sera la forme du pied chez l'oiseau grimpeur; car la nature est une, quoique multiple, et variée en ses combinaisons. La métamorphose du plan horizontal de progression en plan vertical entraînera évidemment dans l'agencement du pied un renversement analogue. Les oiseaux qui marchent sur l'eau ou sur le sol ont le plan du pied parallèle à celui de leur point d'appui et le tarse vertical. La loi sera la même pour le grimpeur; seulement, comme le plan de progression du grimpeur (le tronc d'arbre) est vertical, le plan de son pied sera vertical et la direction de son tarse horizontale. Tous les autres oiseaux ayant la paume du pied tournée en bas, le grimpeur l'aura tournée en haut. Voyons maintenant par quels autres moyens extraordinaires la nature, si féconde en ressources, a dû pourvoir aux nécessités du nouveau système, et mettre le grimpeur en état d'accomplir sa rude et importante mission de conservateur des forêts.

Nous avons établi à l'occasion du pied du sédipède les conditions de la solidité de l'assiette en matière de perchement. Parmi ces conditions figure la nécessité d'une opposition sérieuse entre l'avant et l'arrière-main. Or, si nous réfléchissons que le pied, chez l'oiseau grimpeur, a une charge beaucoup plus lourde que chez l'oiseau percheur, en ce que l'effort nécessaire pour s'élever de bas en haut est plus violent que celui exigé par la progression de l'avant à l'arrière sur un plan horizontal, nous serons amenés sur-le-champ

à comprendre que la nature a dû non-seulement doubler et tripler la puissance d'élasticité du pied chez le grimpeur, mais accroître l'intensité de l'opposition entre l'avant et l'arrière-main jusqu'à équitable répartition de la charge du corps entre ces deux parties.

C'est ce qu'elle a fait en raccourcissant et en fortifiant d'abord les tarses, les jambes et les cuisses, puis en partageant les quatre doigts du pied en deux sections égales, deux à l'avant, deux à l'arrière. La nature n'a pas borné là les avantages qu'elle a cru devoir faire aux grimpeurs en compensation de la rude besogne qu'elle leur a attribuée; elle les a dotés d'une queue rigide, étagée et pointue, qui leur sert de point d'appui dans leurs ascensions; d'un bec droit et taillé en coin, propre à creuser le bois, et mû par des muscles cervicaux d'une force prodigieuse. Ce bec a été de plus muni à l'intérieur d'une langue vermiforme d'une dimension exagérée, enduite d'une matière visqueuse et terminée par une pince, à l'aide de laquelle les grimpeurs s'emparent facilement des insectes logés dans les fissures les plus profondes de l'écorce. Les grimpeurs de France et d'Europe sont exclusivement insectivores; ils font des nids pour eux et pour une foule d'espèces, mais pas un d'eux ne chante; ils remplacent d'une façon désagréable la musique par le bruit. C'est pour cela que dans la nomenclature passionnelle ils viennent avant les percheurs et non après, comme je les ai fait venir ici pour être agréable à ceux qui ont assimilé les Perroquets (percheurs) aux Singes.

Nous possédons désormais dans ce caractère de la division du pied en deux parties égales le moyen de désigner l'ordre des grimpeurs par un nom convenable. Nous aurions pu nous servir avantageusement déjà de l'adjectif latin *supinus*, qui veut dire *paume en l'air*, pour baptiser cet ordre du nom de *Supinipèdes*. Nous aurions pu encore emprunter à l'art du tonnelier le nom de l'instrument qui sert à rapprocher de force les cercles des futailles et qui s'appelle *tirtoir*, attendu que ce tirtoir, composé de deux mâchoires *mousses* qui se font opposition sans se rejoindre, est l'image parfaite du pied de l'oiseau grimpeur. Mais, comme le caractère de division du pied en deux parties égales avait frappé autrefois les savants, qui en avaient pris texte pour donner à cet ordre le nom de

Zygodactyles (doigts attelés par couples, du mot grec *zygos*, joug), nous avons préféré conserver cette dénomination en la latinisant, et nous disons, à l'instar des savants, le second ordre de la Curvipédie, ordre des *Jugipèdes*. A ceux qui aiment à choisir, je laisse *Scansoripèdes*, qui veut dire pieds grimpeurs, et qui n'est pas sans charmes.

Reste le troisième et dernier ordre, celui des Empoigneurs, que la structure de ses doigts armés ne permet de confondre avec aucun autre, et qui tient dans le règne des oiseaux, par le privilége de la main prenante, la même place que l'homme parmi les mammifères; de même que le perroquet, qui fait partie de l'ordre des grimpeurs, occupe dans son règne le même rang à peu près que le singe dans le sien. L'ordre des Empoigneurs, vulgairement désigné sous le nom d'ordre des Rapaces, sera pour nous l'ordre des *Griffus* ou des *Serripèdes* (pieds armés de serres), ou encore des *Rapacipèdes* (pieds ravisseurs). J'aurais pu au besoin employer *Serrimanes*.

Récapitulons nos six ordres : Rémipèdes, Échassiers, Vélocipèdes, Sédipèdes, Jugipèdes, Serripèdes. C'est la même classification que celle de Cuvier, à cette différence près qu'il règne un peu d'ordre dans la première et beaucoup de confusion dans la seconde. Les savants sont très-forts pour dire que tout s'enchaîne dans la nature, mais bien plus forts encore pour désunir ce que la nature a uni. Tâchons de garder le pied sûr aux mauvais pas où presque tous ont bronché.

De chacune de ces divisions cardinales partent successivement une foule de séries ambiguës, ambiguës de groupes à groupes, de familles à familles, d'ordres à ordres, et dont j'aurai grand soin à l'occasion de détailler les attributions conciliatrices; car l'ambigu de tous les règnes, je ne saurais trop le redire, a reçu de la nature une haute mission de ralliement relativement à l'homme, et je connais peu d'espèces de ce genre, à commencer par le phoque, le lamantin, le guépard, la bécasse et l'anguille, qui ne soient capables de le servir ou de lui être servies.

Je ne me borne pas dans le travail qui va suivre à prouver que la classification d'après le pied de l'oiseau est la moins imparfaite de toutes les méthodes de classification ornithologique présentées jusqu'ici, et que la forme de cet organe peut servir de compas pour mesurer la distance qui sépare chaque gradin des deux points ex-

trêmes de l'échelle. J'ai eu grand soin d'écrire à côté du nom de chaque individu sa patrie, son origine, sa demeure d'hiver et d'été, sa taille, son costume, ses mœurs, ses amitiés et ses inimitiés. J'ai dit les caractères généraux de chaque groupe, et j'en ai détaché les individualités les plus saillantes pour en faire le sujet d'études analogiques spéciales aussi souvent que ces types m'ont paru se recommander à la curiosité publique par leur illustration historique, artistique, cynégétique ou gastrosophique. J'ai ménagé le texte aux espèces insignifiantes pour faire une plus large part aux emblèmes les plus touchants ou les plus effroyables de la passion humaine. J'ai été charitable envers les noms reçus toutes les fois que ces noms ne m'ont pas paru s'éloigner trop ouvertement du bon sens. J'ai cherché plus d'une fois, et sans qu'il y parût, à atténuer les torts de la nomenclature officielle. J'ai usé de tous les ménagements, en un mot, pour amener l'esprit de système mesquin et étriqué à une transaction amiable avec le principe supérieur de la méthode synthétique, essayant, suivant ma pratique habituelle, de combattre et de vaincre l'ennemi avec ses propres armes.

J'ai prévenu tous les souscripteurs du *Monde des Oiseaux* que le volume qui suivrait celui-ci contiendrait un traité complet de chasse et d'aviceptologie. L'impossibilité matérielle de donner place dans le même volume à tous les développements analogiques que comporte l'histoire de trois cent soixante espèces, m'a forcé de renvoyer à ce traité de chasse une foule de détails de ce genre, et notamment l'analogie des moules les plus importants de l'ordre des Percheurs, qui comprend à lui seul presque autant d'espèces que les cinq autres. Ce n'est pas de ma faute si les nombreuses illustrations artistiques, culinaires et cynégétiques que renferme cette tribu m'ont fourni un demi-volume de texte; mais il n'y a pas de motifs qui puissent contraindre un analogiste à écourter des sujets tels que le pigeon, l'alouette, le rossignol, le rouge-gorge, le pinson, le chardonneret, la mésange, la pie, le geai, le corbeau, etc. Nécessité fait loi. Au surplus, les personnes qui ne verraient pas de bon œil la présente lacune ont un moyen fort simple de donner satisfaction à leur curiosité. Ce moyen est de souscrire au second volume du *Monde des Oiseaux*.

CHAPITRE VII.

Tous les oiseaux de France.

ORDRE DES RÉMIPÈDES (78 espèces).

L'ordre des Rémipèdes se divise premièrement en deux grandes séries principales d'après le nombre des doigts du pied : Tridactylie, Tétradactylie.

La Tétradactylie se subdivise en quatre séries d'après la disposition des membranes : *Dactylirèmes, Pollicirèmes, Fissirèmes, Sémirèmes.*

La série des Dactylirèmes comprend toutes les espèces qui n'ont de membranes qu'aux *doigts*, c'est-à-dire *à l'avant*, et chez lesquelles les trois doigts sont reliés par deux membranes.

La série des Pollicirèmes comprend les espèces chez lesquelles le *pouce* ou l'arrière est relié à l'avant par une troisième membrane. L'opposition entre les doigts et le pouce est la base de la classification pédiforme; c'est elle qui fournit dans tous les ordres les caractères les plus séparatifs et les plus faciles à saisir.

La série des Fissirèmes ou des *Lobidactyles* comprend les espèces qui ont une membrane *libre* ou découpée à chacun des doigts de devant. Elle est ambiguë entre les oiseaux d'eau et les oiseaux de rivage.

La série des *Sémirèmes* enfin se compose des espèces chez lesquelles les doigts ne sont qu'à moitié palmés. Elle est ambiguë entre les oiseaux d'eau salée et les oiseaux d'eau douce.

Ces deux séries ambiguës sont en *rapport de contraste*. La série

des *Lobidactyles* (grèbes) a *trop de pied* et *pas assez d'aile*; celle des Sémirèmes a *trop d'aile* et *pas assez de pied*. Les espèces de la première sont *Brévipennes*; celles de la seconde *Brévitarses*.

Tous les rémipèdes du globe se logent sans confusion dans les cinq catégories que nous venons d'établir. Mais une réflexion se présente avant toute opération distributive : l'Océan fut avant les fleuves...

L'Océan fut avant les fleuves; donc les premiers débuts de la volatilité eurent lieu sur la scène des mers ; donc nous devrons diviser l'ordre tout entier de la Rémipédie en deux classes : Rémipèdes d'eau salée ou *Pélagiens*, Rémipèdes d'eau douce ou *Fluviatiles*. Cette division, pour n'être pas de nécessité absolue, me semble pourtant naturelle et propre à faciliter le travail de la sériation; elle me semble commandée surtout par les considérations ci-après :

Toutes les espèces tridactyles, c'est-à-dire tous les moules ébauchés, appartiennent à la mer.

Pas une espèce pélagienne n'est ralliable à l'homme,

Pas une n'est mangeable,

Pas une n'offre le touchant tableau de la fidélité conjugale et d'un amour qui persiste au-delà du printemps.

Cette division en pélagiens et fluviatiles devra naturellement se reproduire dans la classification de l'ordre des Échassiers.

Je profite de l'occasion pour prévenir mes lectrices que ces histoires d'oiseaux d'eau, d'oiseaux de rivage, etc., ne sont pas toutes amusantes, et que j'en abrégerai beaucoup par esprit de charité évangélique. Je les préviens encore que je n'appuierai pas assez sur la définition des nuances des costumes, attendu que l'expérience des écrits des autres m'a prouvé que la plume était complétement inhabile à parler aux yeux et à suppléer le pinceau dans les petits détails de couleur. Je ne connais qu'une méthode rationnelle pour bien peindre les oiseaux; c'est celle qu'adopta Audubon, et qui consiste à faire poser dans chaque espèce le mâle et la femelle adultes, les jeunes, le nid, les œufs, le milieu où tout cela se tient, la nourriture, insecte, graine ou oiseau; puis à portraiturer l'ensemble avec ses couleurs véritables, et à le représenter de grandeur naturelle en regard du texte. Ce système n'a

qu'un inconvénient, qui est de produire des ouvrages qui coûtent trois mille francs, et que tout le monde n'est pas en état d'acheter; mais il offre bien des avantages en retour. Les désagréments des autres méthodes sont d'autant plus nombreux que dans une foule de séries les espèces muent deux fois par an, et que les femelles ne ressemblent jamais aux mâles. Dans l'ordre des Rémipèdes où nous venons d'entrer, par exemple, les femelles ont presque toujours un plumage gris et terne, tandis que les mâles se parent de brillantes couleurs. Donc, si l'on voulait être exact, il faudrait faire pour chaque couple d'adultes trois portraits à la plume, sans compter celui des jeunes. Or ce travail fastidieux et inutile est de ceux qui dépassent ma patience. Aussi me contenterai-je d'esquisser, et très-sommairement encore, les principaux détails de la toilette du mâle. Du reste, comme l'histoire des espèces les plus intéressantes de l'ordre a trouvé une large place dans ce volume ou dans le suivant, il n'y a pas beaucoup à s'inquiéter des plaintes des espèces oubliées.

Observation. — Les séries de l'ordre des Rémipèdes prennent leur nom de la forme du *pied*, les groupes de la forme du *bec*. J'ai conservé aux genres leurs dénominations populaires. Maintenant, comme le nombre des oiseaux de France est au nombre total des espèces du globe comme 1 est à 20, le lecteur ne devra pas être surpris de rencontrer dans cette nomenclature des séries qui ne se composeront que d'un seul groupe, d'un seul genre, voire d'une espèce.

RÉMIPÉDIE PÉLAGIENNE (28 espèces).

Quatre séries : Tridactylie, Dactylirémie, Pollicirémie, Sémirémie; un seul groupe : Curvirostres; dix genres : Pingouin, Macareux, Cèphe, Guillemot, Pétrel, Goëland, Mouette, Labbe, Hirondelle de mer, Fou.

C'est dans les continents nouveaux, c'est-à-dire fraîchement émergés, qu'il faut aller chercher l'origine des règnes; c'est à l'ornithologie de l'hémisphère austral qui est en train de se faire et de poser ses assises de corail qu'il faut demander les types primitifs

et l'histoire des débuts de la volatilité. Là, en effet, se rencontrent les moules disgracieux et les séries tronquées par de brusques transitions. On s'aperçoit en y regardant d'un peu près que la nature n'a pas eu le temps d'y achever ses ébauches et d'y ménager les nuances. L'Ornithologie antarctique est semblable à une galerie d'ancêtres remarquables par leur laideur, où beaucoup de cadres seraient vides. Or, l'intérêt de l'immense travail que nous avons entrepris exige que nous tracions une esquisse abrégée de ces créations de premier jet, afin qu'on les puisse comparer avec les créations de seconde touche qui sont spéciales à notre hémisphère, et par le moyen de cette comparaison saisir l'ordre et la marche de la série universelle. Je prie, au surplus, qu'on se rassure, l'esquisse tiendra dans quelques lignes.

Le fleuve est rare dans l'hémisphère austral; par conséquent la Rémipédie y doit être presque exclusivement pélagienne. Elle débute par le manchot, que nous connaissons surabondamment déjà, un Tarsigrade qui porte des nageoires en place d'ailes. Le manchot personnifie à lui tout seul la navigation en pirogue, c'est-à-dire l'enfance de l'art nautique, où le navigateur n'emploie que la pagaie. De ce moule inachevé, la nature saute brusquement à l'Albatros, tridactyle gigantesque de la taille du cygne, nageur parfait pourvu de larges rames et de rémiges aiguës pour piquer dans le vent. C'est déjà une organisation très-puissante, et le nombre des doigts du pied et la forme brutale du bec, où la matière n'a pas été assez ménagée et où l'on aperçoit encore les soudures de la charpente, sont les seuls caractères qui trahissent la parenté rémipédique du manchot et de l'albatros. L'albatros est tout l'ordre des nageurs à trois doigts de l'hémisphère austral.

De l'albatros *tridactyle*, la nature passe au Pétrel Géant, *tétradactyle*. Ici la transition est un peu plus ménagée. Le pétrel est ventru et gros comme l'albatros, pourvu aussi de larges rames et de bonnes ailes. Le bec est semblable de loin; mais de près, la différence des deux systèmes est facile à saisir. Le bec du pétrel a la mandibule supérieure surchargée d'une gouttière longitudinale en très-mauvais état, et qui semble destinée à conduire au dehors les humeurs du cerveau; la mandibule inférieure n'est guère plus achevée que

le reste, et demande aussi comme gouttière de fortes réparations. L'albatros et le pétrel forment tout le personnel de la navigation *mixte*, c'est-à-dire de la navigation qui emploie la rame et les voiles.

La famille des Plongeurs tétradactyles (Plongeons) est absente dans l'hémisphère austral.

Après le pétrel géant et sa famille, espèces tétradactyles, après la navigation mixte, devraient venir les représentants de la navigation à *voiles seules*, qui compte dans l'hémisphère boréal de si nombreux emblèmes; mais ici le groupe est à peine indiqué par la présence d'un goëland, d'une mouette. Cette rareté des intermédiaires est dans l'ordre; le luxe de l'ambigu n'est permis qu'aux très-riches séries.

Puis vient la série des Pollicirèmes ou de la navigation *composée* et *omnimode, infrà, suprà, extrà,* laquelle, à raison de son titre de série *extrême*, fait office de jalon dans le plan et doit être nécessairement représentée dans une création de premier jet. Le Fou, l'Anhinga, le Pélican, remplissent parfaitement, en effet, les cadres de cette série dans le jeune hémisphère.

Remarquez bien encore que toute la série *ambiguë* des Lobidactyles (grèbes, etc.) est absente. Celle des Sémirèmes ou des Brévitarses, qui est aussi une série ambiguë, compte à peine deux ou trois moules, parmi lesquels le *Paille-en-Queue* ou l'oiseau du Tropique, magnifique voilier à manteau de satin blanc dont l'apparition dans le ciel annonce la région tropicale. Mais j'ai à signaler à l'occasion de ce nom de Brévitarses un rapprochement d'excentricités bien bizarre, et qui fait voir combien la nature aime à se répéter.

Il faut dire que les Sémirèmes ou Brévitarses pélagiens ont reçu en langage vulgaire le nom d'hirondelles de mer. Ce nom convenait parfaitement à la série qui joue dans l'ordre des Rémipèdes le même rôle que les hirondelles de terre dans l'ordre des Sédipèdes; mais il est plus que probable que les parrains qui l'ont trouvé ne se doutaient pas de la puissance des liens analogiques qui étaient entre les deux familles.

Non-seulement les hirondelles de terre sont brévitarses comme celles de mer, c'est-à-dire ont des pieds invisibles et des ailes déme-

surées, mais la parenté des deux familles se démontre en ce que chacune a voulu fournir dans son ordre le moule le plus hétéroclite et le plus prodigieux.

La famille des Brévitarses de terre avait donné le grand Martinet noir, qui est le plus rapide de tous les voiliers de l'atmosphère continentale, qui fait quatre-vingts lieues à l'heure et ne se repose jamais.

La famille des Brévitarses de mer, pour ne pas rester en arrière, a produit la Frégate, le plus infatigable des voiliers de l'atmosphère maritime; la frégate, qui n'est pas plus grosse qu'un poulet et qui porte des voiles de douze pieds d'envergure; la frégate, qui fait la traversée du Sénégal au Brésil d'une seule traite pour prendre de l'exercice.

Le martinet ne peut pas se reposer à terre, il y resterait cloué; la frégate n'ose pas davantage s'appuyer sur les flots.

Le martinet, qui ne peut rien ramasser sur le sol, est obligé de voler au moineau franc une partie de son mobilier, des objets de literie tels que plume et paillasse; la frégate agit pareillement, et pour des motifs identiques, à l'égard de plusieurs oiseaux de mer. Elle commence même quelquefois par manger les petits avant d'enlever le matelas, ce qui n'est plus dans les instructions qu'elle a reçues du martinet, et ce qui l'expose à de cruelles représailles de la part des Rapaces.

La Frégate a, comme le Martinet, les quatre doigts tournés vers l'avant, disposition absurde!

La ressemblance des deux excentriques se complète enfin par un fâcheux côté : tous deux sont dévorés de vermine et éprouvent un besoin continuel de se gratter, de se peigner. Or, considérez attentivement la disposition et la structure de ces doigts dont la direction unanime en avant vous avait scandalisé tout d'abord, vous reconnaîtrez que ce pied est un véritable peigne, et que la disposition adoptée est celle qui devait favoriser le plus le jeu de cet instrument. Suivez la frégate et le martinet dans les airs à l'aide d'un télescope, vous les verrez presque toujours s'arrêter dans leur vol pour se gratter le front.

Quelle analogiste intrépide que cette nature, et comme elle se moque qu'on l'accuse de se copier et de se répéter!

Il y a à dire à l'avantage ou peut-être au désavantage de la Rémipédie en général qu'aucune espèce n'est avivore, c'est-à-dire ne fait sa nourriture habituelle de créatures ailées. Il y a bien les pétrels, les goëlands et les mouettes qui ne crachent pas sur la chair des baleines mortes, et qui ne se privent pas plus que la frégate d'avaler les jeunes oisillons au berceau; mais ces déjeuners-là sont des repas de rencontre, de véritables extra qu'il convient de laisser, du reste, au compte des Pélagiens.

Remarquons encore que tous les Rémipèdes pélagiens qui vivent exclusivement de poisson sont d'une maigreur excessive, quoique gros mangeurs. Ce caractère de maigreur, qui paraît résulter du régime de la matelote et de la bouillabesse, fournit à la thérapeutique humaine un spécifique assuré contre l'obésité.

Je signale enfin avant d'entrer en matière un autre caractère de la Rémipédie pélagienne non moins digne de remarque que le précédent. Ce caractère est celui de la *Parciparie* ou de la *Monoviparie*, qui semble particulier à cette catégorie. Beaucoup de Rémipèdes pélagiens nichent dans des souterrains et ne pondent qu'un seul œuf d'une forme très-pointue.

. . . . . .

Première série : *Tridactylie*. — Quatre genres : Pingouin, Macareux, Cèphe, Guillemot; sept espèces.

Caractères généraux. — Physionomie excentrique peu heureuse, attitude verticale, marche sautillante, allures de kangourou, poitrine évidée, bec sillonné et aplati en hauteur, recourbé à son extrémité supérieure; tarses amincis vers l'avant, très-courts et insérés à l'extrémité inférieure du corps; ailes impennes ou insuffisantes, vol défectueux; supra et infranatation excellente; mœurs passables; nids souterrains; monovipares, piscivores, immangeables. Toutes les espèces de la Tridactylie rémipède passent les trois quarts de leur existence sous les eaux. Leur ligne de gravité est parallèle à la direction longitudinale de leur corps, et se prend de la tête aux pieds comme chez l'homme.

Genre Pingouin. — Deux espèces : le grand Pingouin *Impenne*, — le petit Pingouin ou Pingouin torde.

Puisqu'il résulte de l'antériorité d'émersion de l'hémisphère

boréal et du raffinement supérieur de ses aromes que l'animalité dans tous les règnes y a haussé d'un cran, nous savons pour quelle cause les glaces du pôle arctique ignorent les trois tribus du Manchot, du Gorfou, du Sphénisque, qui sont les trois premières expressions de la volatilité, qui se distinguent de tous les autres oiseaux par la privation des ailes et la possession des nageoires, et vivent sous le régime de la promiscuité.

Le moule qui vient immédiatement après ces trois espèces rudimentaires, et qui occupe le gradin le plus inférieur dans l'Ornithologie boréale, s'appelle le Pingouin. C'est le nom sous lequel les marins désignent encore aujourd'hui le manchot antarctique; mais cette désignation est vicieuse : le nom de manchot, qui fait penser à l'invalide, est beaucoup mieux trouvé.

Le pingouin est, en effet, un progrès sur le manchot, mais c'est tout ce qu'on peut dire de plus à sa louange. Le grand pingouin a des ailes, c'est vrai; mais ces ailes sont dépourvues de pennes, et ne peuvent par conséquent lui servir pour le vol. Il se tient debout aussi à l'instar du manchot, et n'a pas la physionomie plus avantageuse; seulement il ne vit pas comme lui sous le régime de la promiscuité amoureuse. La différence du titre aromal des deux hémisphères est cause de cette amélioration spirituelle. Mais quels tristes amours que ceux de ces latitudes! Union temporaire formée par le besoin, rompue par la misère. La femelle ne pond qu'un œuf, qui est excessivement pointu, et qu'elle dépose dans une retraite souterraine. La nature, qui est femme et qui n'aime pas à se mirer dans ses moules inférieurs, a logé cette espèce et les voisines dans les déserts de glace les plus impraticables, comme pour cacher sa faute.

Le grand pingouin égale presque le manchot en hauteur; sa taille, dont il ne perd pas un millimètre, s'élève à plus de deux pieds. Tout le dessus de son corps, y compris son aileron, est d'un noir assez ferme; tout le dessous, à partir du menton jusqu'aux pieds, est d'un blanc pur lustré. Le bec, d'une couleur noir-corné comme les pieds, est beaucoup plus long que la tête; il est ridiculement comprimé dans sa hauteur, crochu à son extrémité, et sillonné de huit à dix rainures verticales. Une longue

tache ovoïde blanc pur, qui va de l'œil à la naissance du bec, contribue à donner une expression étrange à cette physionomie. Le grand pingouin, qui habite en été les parages du Spitzberg et du cap Nord, ne niche pas sur nos côtes; il n'y descend que lorsque les glaces du pôle, sur lesquelles il a fait élection de domicile, débâclent dans nos mers. Il y est du reste extrêmement rare, et n'est même pas très-commun dans sa propre patrie, à en juger par la valeur exagérée de l'œuf de cet oiseau qui trouve facilement acquéreur dans le commerce sur la mise à prix de mille francs.

Le petit pingouin qui vole quelquefois, et qu'on aura surnommé à raison de ces équipées le pingouin *aux grandes ailes,* n'est que le moule réduit du précédent. Sa taille est celle du canard; son bec n'est sillonné que d'une seule rainure. Il habite, comme le grand pingouin, les parages de la mer glaciale, d'où il descend plus fréquemment que son homonyme, grâce à des moyens de locomotion plus puissants. Mêmes habitudes et mêmes mœurs, même chair détestable.

Le Macareux. — Le genre Macareux, qui ne fournit qu'une seule espèce, est si voisin du précédent qu'on les confond parfois. Cependant, quoique le bec des deux tridactyles soit taillé sur le même patron, il offre chez le second des particularités assez bizarres pour mériter qu'on les signale. Chez le pingouin, le bec est plus long que la tête, mesurée de la nuque à l'origine des mandibules. Chez le macareux, les deux longueurs sont égales, mais le bec est beaucoup plus comprimé en hauteur, et n'offre guère plus d'épaisseur qu'une lame de couteau; et comme ce bec prend du sommet de la tête pour aboutir au menton, il finit par ressembler de profil à celui du perroquet, ce qui a fait donner au macareux le nom de Perroquet de Mer. Ce bec, très-propre à fendre l'eau, mais peu avantageux à la physionomie, est de couleur cornée, comme celui du pingouin; il est sillonné de haut en bas par quatre rainures d'un blanc sale qui descendent en courbes parallèles. Il est à remarquer que ce bec excentrique dont la racine, chez l'adulte de trois ans, embrasse toute la partie antérieure de la tête, n'a pas dans le jeune âge ce développement ridicule. Le macareux naissant a le bec quasi-droit et placé, comme chez les oiseaux réguliers, au

milieu du visage. Le bec du pingouin subit, du reste, une transformation analogue, et prend du corps avec les années. Règle générale : voulez-vous apprendre à reconnaître les parentés des becs, étudiez-les à l'état naissant, même avant la naissance, c'est-à-dire dans l'embryon.

Le macareux, assez commun sur les côtes de France, est un oiseau de la taille d'une poule d'eau, au manteau noir et à la poitrine blanche, les deux couleurs fort ternes. La puissance de son vol égale, si elle ne dépasse, celle du pingouin aux grandes ailes, ce qui ne veut pas dire qu'il abuse de ce moyen de locomotion. Il niche dans nos falaises de la côte maritime du nord, ne pond qu'un œuf pointu, et se marie de la main gauche comme la plupart des oiseaux d'eau. Je ne sais pas pourquoi on l'appelle le moine.

Le Cèphe. — Il ne m'est pas prouvé que le Cèphe, qui habite presque exclusivement les parages du Groënland et de l'Islande, se laisse jamais entraîner sur nos côtes par la curiosité, le froid ou les courants; mais je n'ai pas voulu prétexter d'économie pour lui refuser l'hospitalité de cette nomenclature dans laquelle d'autres que moi l'ont logé. Ce que je sais de plus intéressant sur le cèphe, c'est qu'il est de la grosseur d'une caille, s'habille comme le macareux, vit de même et porte un bec encore plus court, mais plus arrondi, moins haut et moins comprimé, ce qui l'éloigne un tant soit peu du perroquet quant à la physionomie. Ce bec est entouré de plumes à sa base comme celui des hiboux. J'ignore quelle raison a pu faire mêler le nom de colombe à celui de cet oiseau.

Le Guillemot. — Trois espèces : guillemot à capuchon, guillemot noir, guillemot nain. Le plus grand des guillemots a de quinze à dix-huit pouces de hauteur; le plus petit est de la grosseur du pigeon. Le manteau est invariablement brun olivâtre ou noir, ainsi que la partie supérieure du col, le dessous du corps depuis le collier, d'un beau blanc. Le bec est plus long que la tête, légèrement recourbé à son extrémité supérieure, et garni de plumes à sa base inférieure. La physionomie s'améliore. La grande espèce est commune sur les côtes maritimes de la Picardie, de la Normandie et de la Bretagne, où elle niche dans les fissures des falaises. Le dénichement des œufs ou plutôt de l'œuf du guillemot

est, dans ces trois pays comme en Écosse, l'objet d'une industrie fort dangereuse; car l'oiseau a soin de choisir pour demeure un trou percé dans une paroi de roche verticale, laquelle n'est abordable qu'au moyen de longues cordes à nœuds accrochées par en haut à des bras d'hommes, et qui vous descendent, vous remontent et vous tiennent suspendu entre ciel et pierre dans les positions les plus favorables pour gagner le vertige. J'ai assisté à ce drame dans le voisinage d'Etretat; mais j'ai refusé d'y prendre un rôle.

Les guillemots s'aiment beaucoup, et les mâles paraissent conserver leur affection pour leurs femelles au-delà de la saison d'amour. C'est une particularité assez rare dans le milieu où nous nous trouvons pour mériter d'être signalée. Ils ont le vol très-court et s'élèvent à peine au-dessus de l'eau, mais ils nagent et plongent beaucoup mieux. Dans la saison des noces, le mâle essaie de tournoyer en volant autour de la femelle. Celle-ci regagne son nid en sautant de roc en roc.

Le guillemot est un progrès sur le pingouin, puisqu'il a des ailes; il a aussi le bec au milieu du visage, et ce bec plus droit, plus effilé, moins aplati en hauteur, est taillé dans des proportions acceptables. Le bec des guillemots *adultes* est semblable à celui des pingouins et des macareux *jeune âge*.

Toutes les espèces des quatre genres ci-dessus sont, comme le manchot du pôle antarctique, exclusivement piscivores. Les mâles quittent peu la mer; les femelles ne grimpent les falaises que pour pondre et couver. L'incubation dure très-longtemps dans ces espèces; les petits naissent couverts d'un épais duvet dont ils ne se débarrassent que fort tard. La chair de tous ces tridactyles est huileuse et de mauvais goût, immangeable pour des Européens, mais bonne pour des Esquimaux qui ont besoin d'ingurgiter force suif, force huile, pour alimenter la combustion de leur lampe intérieure. Cette mauvaise qualité de leur chair, jointe à leur talent remarquable de plongeurs, devait leur faire beaucoup d'indifférents et pas un ennemi; mais l'homme civilisé, qui aime à détruire pour détruire, n'en a pas moins voué ces espèces malheureuses à l'extermination. Il y aurait un moyen de les faire respecter peut-être, ce serait de forcer ceux qui les tuent à les manger.

En rapprochant et en comparant ces quatre genres de la Tridactylie rémipède, on reconnaît sans peine qu'ils forment une famille naturelle des plus parfaites, ce qui prouve que le caractère générique par nous adopté a été heureusement choisi. Seulement, puisque ces caractères généraux sont si faciles à saisir, je regrette qu'il ne soit pas venu à l'idée d'un nomenclateur de remplacer les noms insignifiants que portent toutes les espèces par un nom de série tiré de l'un de ces caractères. J'aurais voulu voir par exemple, en place de pingouin ou de guillemot, quelque chose comme *Statoriens, Saltigrades* (sauteurs), *Bythophiles* ou amis du fond de l'eau, *Géophobes* ou ennemis de la terre, etc. Statoriens fait image, Bythophiles vous dit où vous êtes, tandis que Pingouin et Guillemot ne vous disent rien du tout. On sait peu de détails sur la manière dont pêchent ces oiseaux, malgré la facilité avec laquelle on les pourrait observer du fond d'une cloche à plongeur.

Toutes les espèces de la Tridactylie, voire tous les plongeurs, symbolisent, quant à la forme, les premières ébauches de la création humaine. Le manchot, le pingouin et leurs congénères me paraissent offrir de nombreux traits de ressemblance avec les populations ichthyophages de l'Australie, de la Patagonie, du Groënland et des parages de la mer Glaciale : cheveux épais, laideur surhumaine, courtes jambes, buste exagéré, taille de géants ou de nains; sociétés régies par la promiscuité platonienne; habitudes souterraines.

Cette première entrée en matière suffit pour donner une idée de notre méthode qui commence par le commencement, comme on voit, et que je trouve pour cette raison plus rationnelle et plus philosophique que les méthodes de classification ordinaires qui manquent rarement de commencer par la fin, c'est-à-dire par les Rapaces. Je suis de ceux qui pensent que les oiseaux de proie n'ont dû être créés qu'après ceux qui devaient leur servir de nourriture, de même que le cheval n'a dû être créé qu'après la luzerne et l'avoine. La Tridactylie rémipède dont je viens d'esquisser le tableau est évidemment le début du règne volatile, et voilà que nous venons d'assister aux premiers efforts tentés par l'animalité pour prendre possession du domaine des airs. Les pingouins, les maca-

reux et les guillemots sont les Icares et les Montgolfiers de leur ordre. Ils parviennent déjà à s'élever un peu au-dessus de leur élément naturel, mais ils ne sont guère plus avancés que nos aéronautes d'aujourd'hui quant à la solution du problème de la direction aérienne. Cependant nous avons déjà vu par anticipation que l'albatros, qui pique droit dans le vent, avait jeté sur la question un grand jour par le changement introduit dans le système de sa voilure. Nous allons suivre maintenant la série des expériences aéronautiques dont les résultats se traduisent aussi bien sur la forme du pied de l'oiseau que sur la forme de ses ailes. Mais rions d'abord en passant de cet étrange illogisme des savants dont pas un n'oserait peut-être entreprendre l'histoire de l'Aéronautique des Hommes sans commencer par Icare, et dont pas un n'a manqué encore de commencer l'histoire de l'Aéronautique des Oiseaux par la fin.

TÉTRADACTYLIE PÉLAGIENNE.

Deuxième série : *Dactylèrèmes*. — Un seul groupe : Curvirostres ; quatre genres : Pétrel, Goëland, Mouette, Labbe ; quinze espèces.

La nature ayant eu plus de temps à elle pour parfaire sa série dans l'hémisphère boréal, il en est résulté que la série des plongeurs n'y a pas sauté aussi brusquement à celle des voiliers que dans l'autre. Le manchot avait là-bas pour plus proche voisin l'albatros; nous allons voir ici le rapprochement s'opérer entre les deux ordres d'une façon plus normale.

Et d'abord le manchot a été supprimé pour cause d'excentricité et remplacé par des moules plus présentables. Nous avons vu dans l'étude qui précède le type primitif du bec aller se perfectionnant du pingouin au guillemot. Arrivé à ce dernier terme, ce bec est déjà presque droit, légèrement renflé seulement et courbé à la pointe. Du guillemot à l'albatros, le saut aurait été trop périlleux; la nature a supprimé l'Albatros et réduit le moule du Pétrel-Géant pour adoucir la transition. Ce pétrel-géant s'est transformé en pétrels minuscules de la taille d'une tourterelle. L'énorme bec tubulé de l'espèce primitive, qui en était le caractère le plus sail-

lant, s'est rétréci jusqu'à la dimension de celui du guillemot, tout en gardant son type. L'engrenage s'est trouvé alors parfaitement établi entre la série des tridactyles et des tétradactyles pélagiens par le guillemot *nain* et le pétrel *nain*, et la constatation de la parenté des deux espèces a été d'autant plus facile que nous avons retrouvé chez les deux cousins la même et caractéristique habitude de pondre en des domaines souterrains et de ne pondre qu'un seul œuf.

Groupe des Curvirostres. — Quatre genres : Pétrel, Goëland, Mouette, Labbe; quinze espèces.

Caractères généraux. — Bec recourbé, larges pieds palmés à l'avant, pouce minuscule; les plus marins de tous les oiseaux. Les Curvirostres sont les rapaces de la mer. Il y a la famille des Rapaces de jour et celle des rapaces de nuit, comme chez les Serripèdes.

Genre Pétrel. — Trois espèces.

Caractères généraux. — Oiseaux de nuit, friands de cadavres. Bec articulé, comprimé et crochu à l'extrémité, assez semblable à celui des vautours, la mandibule supérieure ornée d'un fragment de tuyau, l'inférieure creusée en gouttière; tarses vigoureux, doigts largement palmés, ergot crochu pour se tenir au cadavre, ailes longues se croisant à l'arrière, plumage d'un noir fumeux. Les femelles nichent dans des terriers et ne pondent qu'un seul œuf. Les mâles, dans cette espèce ignoble, sont naturellement beaucoup plus gros que les femelles. Piscivores. Immangeables.

Les pétrels s'accouplent, mais ne se marient pas; ils nourrissent leur petit avec de l'huile de poisson qu'ils lui dégorgent dans le bec.

Les pétrels avaient reçu primitivement leur nom de la singulière faculté qu'ils ont de marcher sur les eaux comme saint Pierre; mais, comme on trouva que cette faculté ne les différenciait pas suffisamment des espèces voisines, les savants lui attribuèrent plus tard une dénomination latine qui leur convenait mieux, celle de *Procellaria*, mot à mot *oiseau des tempêtes*. Enfin le peuple et les matelots, qui ont l'imagination plus poétique que les savants, renchérirent sur la correction de ceux-ci, et baptisèrent quelques espèces du genre du nom d'*Épouvantail* et de *Satanite*, comme qui dirait déléguée de l'Enfer.

La satanite la plus connue de nos marins et qui justifie le mieux son titre de fille d'enfer est celle de la mer du Midi, celle qui fait journellement, avec nos bateaux à vapeur, le voyage d'Alger à Toulon et retour. C'est un petit oiseau d'aspect assez lugubre et se rapprochant beaucoup par la couleur et la taille du grand martinet noir.

Invisible à tous les regards durant des mois entiers, aussi longtemps que durent le calme et le soleil, la satanite semble avoir déserté pour toujours le domaine des flots ; mais que le ciel seulement fasse mine de se chagriner, qu'un gros nuage noir, bien rempli de tempête, étende sa draperie funèbre au-devant de l'astre lumineux, la morte se réveille soudain et, sans qu'on l'ait vue venir, sans qu'on sache d'où elle sort, apparaît tout à coup dans tous les sillages des navires. Vous pouvez l'apercevoir à l'arrière du bâtiment en détresse qui inspecte avidement de sa vue basse chaque lame, qui suractive le jeu de ses ailes muettes pour se mettre au diapason de la tourmente, et qui se multiplie à vue d'œil sans appel et sans bruit, à la façon des larves. Puis, tout cela disparaît comme par enchantement, de même que c'était venu, aussitôt que la colère de l'Océan s'est éteinte sur le naufrage.

Mais d'où pourrait venir en colonnes si serrées, sinon du noir abîme, la sinistre messagère de mort ? où pourrait-elle rentrer si vite au retour du soleil, si vite que personne ne l'a jamais vue passer, sinon au manoir ténébreux dont les soupiraux ouvrent sur tous les points du globe ? Pourquoi ces formes noires et légères, qu'on ne voit voltiger que ces jours-là sur les ondes, garderaient-elles le silence, si elles n'étaient des âmes de naufragés qui viennent chercher leurs sœurs ? Ainsi interroge la légende de la satanite, qui n'a guère plus de sens commun que les autres.

Les pétrels ne sont pas des âmes de naufragés, ce sont les hiboux ou les oiseaux de mort de la mer. Ils éprouvent naturellement le même plaisir à voir un bâtiment courir sur un écueil que l'effraie de nos églises à entendre tinter le glas funèbre.

La satanite se dissimule pendant le calme et pendant le soleil parce que l'éclat du jour offense les yeux de l'oiseau nocturne. De même que l'*Effraie* cherche un refuge contre la lumière dans les

plus secrets recoins des voûtes de nos temples; ainsi l'*Épouvantail*, son quasi-homonyme, demeure enseveli de l'aurore à la nuit, au fond de souterrains obscurs et tortueux, terriers de lapin, trous de taupe. C'est là que les pétrels se retirent aussi pour pondre et couver leur œuf unique, et quand on les approche de jour pour leur ravir leur trésor, ils se défendent comme les mouffettes du Mexique, en empoisonnant leurs ennemis, c'est-à-dire en *éternuant* sur les envahisseurs une matière huileuse et fétide qui suinte de leurs narines, et plus d'une fois cette défense a été cause de mort d'homme. On a vu des dénicheurs suspendus sur l'abîme lâcher la corde qui les soutenait pour porter la main à leurs yeux brûlés par le poison et, vaincus par la douleur, se lancer dans l'espace.

Le pétrel, qui fait de l'huile de poisson et qui vit de la chair de baleine morte, pourrait bien représenter le pêcheur de cachalots, qui doit empoisonner le monde.

On connaît sur nos côtes trois espèces de satanite : la satanite de la Méditerranée, à laquelle s'appliquent plus spécialement les détails qui précèdent ; puis le *Puffin-Manck* et le *Petrel-Leach*, assez connus tous deux dans la Manche et dans la Mer du Nord, et dont les rochers des petites îles de l'Écosse semblent être les patries.

Le genre le plus voisin des pétrels est celui des goëlands, chez lesquels la courbure ou l'adoncité du bec est plus prononcée encore que chez les pétrels, et qui n'emploient guère que les voiles, c'est-à-dire les ailes pour la navigation, leurs larges pieds palmés leur servant beaucoup plus à se reposer qu'à naviguer sur les vagues.

Genre Goeland. — Cinq espèces : Goëland à dos cendré, — à manteau bleu, — à manteau noir, — à pieds jaunes, — rieur.

Caractères généraux. — Tarses moyens, pieds largement palmés, bec très-recourbé comme chez les oiseaux de proie ; mandibule inférieure comprimée et carénée; ouverture du gosier démesurée; ailes sur-aiguës, se croisant à l'état de repos ; plumage terne, variant du blanc au brun. Piscivores et carnivores, doués d'une voracité insatiable, peu délicats sur le choix de la nourriture et s'accommodant parfaitement de la domesticité. Immangeables. Les goëlands se réunissent en vols nombreux au printemps pour procéder

au tirage au sort des femelles. Aussitôt que cette opération est terminée, les femelles font choix de certaines falaises pour y pondre et y nicher en société. Je n'ai pas vu que les mâles se chargeassent de nourrir les femelles pendant l'incubation, ni les petits après leur naissance, ce qui me laisserait croire que les goëlands ne se marient que de la main gauche et ne considèrent pas l'union amoureuse comme un contrat sérieux.

Les goëlands sont les vautours de la mer; ils ont toutes les lâchetés et toutes les utilités de cette espèce. Répandus à profusion sur toutes les plages, ils remplissent avec zèle l'emploi de croque-morts maritimes. Ils sont à l'affût de tous les accidents malheureux qui arrivent sur mer, comme les vautours sont à l'affût de tous les meurtres et de toutes les boucheries de la terre. Ils inspectent avec attention l'intérieur de la lame qui s'élance vers le ciel et saisissent avec une dextérité extrême les petits poissons qu'elle roule. Les marins tirent parti de cette habitude du goëland, en clouant un bout de sardine sur un morceau de planche qu'ils jettent dans le flot. Le goëland, qui aperçoit l'appât, se précipite dessus avec acharnement et ne manque jamais de se casser la tête.

Le goëland affamé aboie à la façon des chiens et des grands oiseaux de proie. Son vol, puissant et soutenu, lui permet d'entreprendre les plus longues excursions aériennes. Quand les gros temps arrivent, on voit les goëlands se diriger en grandes masses vers les terres, pour prévenir les pêcheurs qu'il est l'heure de rentrer. Le vol capricieux et facile du goëland, rasant parfois le flot, s'abaissant et se relevant comme la vague, anime la scène des ondes; les peintres de marine en abusent quelquefois; j'en ai tué sur la Loire, à plus de cent lieues dans les terres.

La nature, en faisant cet oiseau immangeable, invite indirectement l'homme à le conserver.

Le goëland à *dos cendré* et le goëland à manteau bleu dépassent le canard en grosseur; le goëland *rieur* a la taille du pigeon domestique. Les deux autres tiennent le milieu. Les femelles sont grises.

Genre Mouette. — Cinq espèces : la Mouette *rieuse*, la Mouette *blanche*, la Mouette *cendrée*, la Mouette à *capuchon brun*, la Mouette *Pygmée*.

Caractères généraux. — Les mêmes à peu près que ceux du groupe précédent : taille inférieure, plumage de même couleur, moins varié encore, bec plus droit, comprimé également par-dessus et par-dessous. Les mouettes sont aussi peu délicates que les goëlands sur le choix de la nourriture, acceptent volontiers le poisson mort en place du vivant, et n'ont même aucune répugnance pour la chair des cadavres. Elles se jouent au-dessus des flots avec la même aisance que les goëlands, et forment une corporation bruyante dont les cris imitent parfaitement le grincement des cordages. — Mêmes habitudes, mêmes mœurs; complétement immangeables.

Les mouettes sont les corbeaux de la mer. Elles descendent fréquemment sur nos grandes rivières, sur le Rhin notamment et sur la Loire, par les gros temps surtout. Elles y font leur curée des cadavres des petits mammifères que les grandes inondations laissent après elles sur les rives. Elles rendent de grands services comme agents de l'hygiène publique en purgeant le littoral et la surface des eaux d'une foule de débris animaux putréfiés. Elles sont respectables pour cette cause.

La mouette rieuse ou grande mouette de l'embouchure de la Seine est de la taille du canard, et porte un bonnet brun foncé et un manteau cendré clair. Elle a le dessous du corps d'un blanc sale, le bec et les pieds rouges. La mouette blanche, dite aussi *Sénateur*, qui est de même taille, se distingue par l'uniformité de son plumage où tout est blanc, excepté le bec et les pieds, d'une couleur gris de plomb. La mouette cendrée et la mouette à capuchon brun se distinguent parfaitement par les deux caractères qui les ont baptisés. La mouette pygmée aux pieds rouges n'est guère plus grosse que la draine. Toutes ces espèces sont richement emplumées et déguisent sous ce luxe de plumes une charpente exiguë.

Genre *Labbe ou Stercoraire.* — Deux espèces : le grand et le petit.

Le genre Labbe donne le type le plus achevé des voiliers-nageurs. Les ailes sont plus rapides, le bec plus recourbé que chez les espèces précédentes. Le doigt du milieu est dentelé en forme de scie.

Très-rapprochés des goëlands par les caractères extérieurs, les labbes s'en éloignent considérablement par les habitudes et les

mœurs. Le labbe, qui devrait s'appeler le *Forban* et non le *Stercoraire*, est un oiseau de grand courage qui attaque avec acharnement les autres oiseaux pêcheurs, même des oiseaux plus forts que lui, comme le fou et le grand goëland, et qui les contraint à lui livrer leur pêche. Le labbe est la frégate de nos mers. Du plus loin que ses malheureux contribuables l'aperçoivent, ils fuient à tire d'aile au lieu de l'attendre de pied ferme, mais le forban, mieux gréé qu'eux, leur donne une chasse rapide qu'ils ne peuvent longtemps soutenir, tombe sur eux de toute la puissance de son poids accrue par la vitesse, et, leur appliquant à un certain endroit du corps un coup de bec savant qui détermine un vomissement instantané, s'empare immédiatement de leur capture. Ainsi fait le pygargue avec le balbusard. L'analogie dans l'un et l'autre cas n'est pas difficile à saisir. J'ai nommé le forban ou l'écumeur de mer. Du même droit aurais-je pu incarner dans ces moules dominateurs les tyrans de la mer et tant d'autres tyrans qui s'engraissent des sueurs et du travail d'autrui. Si vous ne m'entendez pas m'emporter à ce propos en déclamations généreuses contre la tyrannie, c'est que depuis quelque temps la lâcheté des victimes m'a fait indulgent aux bourreaux.

Le grand labbe *Pomarin* (*Penmarin*) porte un costume sombre, uniforme, dont le plumage de la cane domestique ordinaire, s'il était un peu plus foncé, donnerait une parfaite idée. Sa taille est celle d'un gros canard. Celle de la plus petite espèce descend aux proportions de la mouette. Les labbes sont exclusivement piscivores ; ils nichent comme les goëlands dans les falaises de la Mer du Nord et notamment sur les côtes de l'Écosse. On les tue quelquefois, mais on ne les mange pas. Le labbe est un parfait gastronome qui, comme nous, a l'habitude de faire tremper les harengs salés dans l'eau avant de les avaler.

Entre la série des Dactylirèmes et celle des Pollicirèmes, à laquelle nous touchons, la nature a logé la série ambiguë des Sémirèmes ou des Brévitarses, chez lesquels la grandeur exagérée des ailes se trouve compensée par la suppression totale d'une des membranes natatoires de l'avant et la réduction de l'autre.

Troisième série : *Sémirémie*. — Un genre ; cinq espèces.

La Sémirémie ne renferme qu'un seul genre, celui des Hirondelles de mer ou des Sternes de la classification usuelle. Il renferme cinq espèces : la grande Hirondelle de mer, — l'Hirondelle de mer à longue queue, — le Pierre-Garin, — l'Hirondelle noire à ailes bleues, — la petite Hirondelle de mer de nos rivières.

Nous avons déjà vu les mouettes faire irruption dans nos eaux de l'intérieur, empiétant de la sorte sur les priviléges des espèces ambiguës. Cette tendance à émigrer vers les eaux douces signalait l'approche d'un groupe de cette catégorie. Après les mouettes viennent, en effet, dans l'ordre de la série universelle, les sternes ou hirondelles de mer.

Caractères généraux. — Tarses courts et légers, pieds étroits et semi-palmés, les deux doigts externe et médian seulement réunis par une demi-membrane, l'interne généralement libre; bec élégant, plus long que la tête, légèrement arqué et effilé, et se terminant en pointe; mandibules d'égale dimension; ailes très-grandes, aiguës et étroites, se croisant gracieusement à l'arrière; queue fourchue; ressemblance marquée avec les hirondelles. Beaucoup de plumes, peu de chair. Piscivores; rôti détestable.

Les hirondelles de mer se marient réellement, et le mâle nourrit la femelle pendant l'incubation.

Les hirondelles de mer, dont certaines espèces fréquentent plus volontiers nos fleuves que nos mers et nichent en grandes masses sur nos étangs de l'est, sont de charmants voiliers qui aiment à se jouer dans les airs comme leurs homonymes de terre ferme, et qui ne descendent de leur élément favori que pour se reposer sur les flots. Encore préfèrent-ils pour ce lieu de repos la terre, et notamment ces petits ilots de gravier ou de vase qu'on voit émerger aux basses eaux du sein de tous les fleuves. Les hirondelles de mer affluent en vols nombreux, surtout par les gros temps, sur les eaux de la Saône et du Rhône, du Rhin, de la Loire, de la Garonne. La Loire, dont le lit est barré d'une série infinie de bancs de sable, est leur fleuve de prédilection. J'en ai vu tuer un demi-cent d'un seul coup de canardière sur une grève de la Saône que la bande couvrait littéralement de ses corps. On tire fréquemment la petite hirondelle de mer sur les bords de la Seine, dans le voisi-

nage de Paris. Quand une hirondelle est blessée, on voit soudain toutes ses compagnes accourir pour lui porter secours, et le chasseur inhumain ne manque pas d'exploiter cet instinct de charité sociale pour tripler et décupler la tuerie. Cependant les hirondelles de mer sont les plus innocents et les plus gracieux de tous les oiseaux de leur ordre. Elles dessinent dans les champs de l'air d'aussi capricieuses arabesques que le martinet et l'hirondelle de fenêtre, et elles paraissent si heureuses de vivre que c'est presque un crime de les tuer.

La grande hirondelle de mer est un oiseau de la taille du corbeau, mais qui paraît beaucoup plus grand, étant beaucoup plus fourni d'ailes et de plumes. Elle a la tête noire, le dos bleu, le bec et les pieds orangés. Commune sur nos côtes à l'embouchure des fleuves. L'hirondelle de mer à longue queue et l'hirondelle noire à ailes bleues se reconnaissent facilement à ces marques; leur taille est celle de la tourterelle. Le Pierre-Garin est l'hirondelle de mer des côtes de la Picardie et du Nord.

La petite hirondelle de mer porte un manteau gris clair virant au blanc. Elle a le bonnet noir, le front blanc, le bec jaune clair, noir à la pointe, les pieds de même couleur que le bec. C'est celle que l'on rencontre le plus communément sur nos rivières. Sa taille est celle du merle.

QUATRIÈME SÉRIE : *Pollicirémie*. — Un seul genre, une seule espèce.

La Pollicirémie pélagienne, à laquelle nous pourrions concéder trois genres, Fou, Cormoran et Pélican, n'en doit renfermer qu'un seul d'après l'analogie. Ce genre, représenté par une espèce unique, est le premier des trois, le genre Fou. Le pélican n'habitant pas notre pays ou ne s'y rencontrant qu'une fois tous les cent ans, et toujours sur un étang ou sur un fleuve, j'ai eu deux excellentes raisons pour lui refuser place dans la Rémipédie pélagienne de France. Quant au cormoran, j'ai à dire que s'il est incontestable qu'il préfère de beaucoup aujourd'hui les plages maritimes de la Normandie, de la Picardie et de la Bretagne à nos étangs et à nos fleuves, cependant sa passion véhémente pour l'anguille trahit ses vrais penchants, qui sont fluviatiles. J'ai à dire que le cormoran a

reçu des ongles crochus pour percher et pour faire son nid sur les arbres, et que s'il n'ose plus fréquenter les eaux de l'intérieur et nicher dans nos forêts, c'est la méchanceté toute seule de l'homme qui en est cause et qui l'a forcé de chercher un refuge aux rochers des falaises. Laissez au cormoran la liberté du choix, et il optera pour les lacs, les étangs, les eaux douces, où se trouve le poisson qui lui revient le plus. Aussi fait-il en Chine où il y a amitié entre lui et l'homme, et où il n'a pas besoin de forcer ses penchants; et tous les cormorans qui s'expatrient journellement de France pour aller en Hongrie pêcher des anguilles ne viennent pas nous le dire. J'ajoute que le pélican et le cormoran sont deux moules de haut titre que la nature a pourvus de la locomotion omnimode et de la faculté de percher, parce qu'elle les a destinés à servir d'auxiliaires de pêche à l'homme, et que pour cette seule cause le pélican et le cormoran, qui représentent les faucons dans leur ordre, doivent être placés à l'échelon le plus haut de la Rémipédie, lequel ne se trouve pas dans la Rémipédie pélagienne; et voilà pourquoi, de mon autorité privée, je les retire de cette dernière division. Le cormoran et le pélican peuvent d'ailleurs parfaitement exciper de leur caractère de pêcheurs omnimodes pour cumuler les bénéfices des deux pêches. Faites attention ensuite que la division que j'ai établie entre pélagiens et fluviatiles n'a rien de *rigoureux*.

Le Fou de Bassan. — Originaire de la petite île de Bassan, située dans la baie d'Édimbourg et dont les falaises servent de domicile d'amour à des myriades d'oiseaux de mer. Le fou est un oiseau pêcheur de premier ordre; sa taille est celle de l'oie sauvage. Tarses courts et forts, le pouce relié à l'interne par une troisième membrane; pieds noirs lisérés de vert; manteau d'une entière blancheur; un petit coin de la face et de la gorge nu; ces deux parties sillonnées de trois bandes noires, dont deux partent de la naissance du bec et traversent les joues, et la troisième descend verticalement sur le milieu de la gorge; bec conique très-long et très-fort, terminé en pointe et fendu jusqu'en arrière des yeux; mandibules dentelées sur les bords; ailes vigoureuses, d'une envergure immense. Le fou est exclusivement piscivore et sa chair

est détestable; il niche dans des trous de rochers et ne pond qu'un seul œuf. La riche armature de ses pieds indique qu'il se marie.

La nature, qui paraît avoir été si prodigue de ses dons envers le fou de Bassan, a malheureusement oublié de le doter d'une intelligence proportionnelle à ses facultés physiques. Le fou de Bassan est une espèce victime comme la nature, hélas! en a créé partout; c'est le serf de la mer, le manant, le vilain, taillable et corvéable à merci par tous les viveurs parasites, par le labbe dans les mers du Nord, par la frégate dans les mers de l'équateur. Il est lâche, il a peur; il n'a pas la conscience de ses droits; il tend le dos à l'oppression au lieu de lui tendre le bec... alors toute sa puissance industrielle, tous ses moyens d'action, sont comme non avenus. Il travaillera pour autrui jusqu'à la consommation des siècles; même de temps en temps il s'estimera heureux que son digne et excellent maître veuille bien, dans sa miséricorde infinie, lui laisser de quoi vivre à lui le producteur; et il bénira cette réserve; car enfin ce maître pouvait tout prendre, il en avait le droit, puisqu'il en avait la force. Ainsi raisonnent les sots, je veux dire les fous.

Enfin voici donc un oiseau baptisé suivant ses mérites, le fou, un oiseau qui porte la croix noire comme l'âne et qui se laisse dépouiller sans résistance du fruit de son travail. Mais pourquoi ne les a-t-on pas tous baptisés ainsi?

Je soupçonne qu'il n'est pas entré dans l'esprit de beaucoup d'ornithologistes de se demander pourquoi le fou, qui semble appartenir à l'ordre le plus élevé des oiseaux d'eau par ses pieds et par ses ailes, n'a pas reçu de la nature un bec crochu comme tous les autres. C'est que la pauvre bête ayant été destinée à être traitée par l'émétique, il eût été illogique d'armer son bec d'un crochet qui n'aurait pu que contrarier l'effet du purgatif. Quelques ornithologistes distingués révoquent en doute la lâcheté du fou, et le représentent comme victime d'une indigne calomnie. Je respecte cette illusion candide, mais ne la partage pas.

. . . . . .

Ainsi nous avons vu dans la Rémipédie pélagienne franche se perpétuer les principaux caractères de la création primitive : inap-

titude culinaire, nidification souterraine et monoviparie. Ainsi le fou, qui tient la tête dans l'ordre des pêcheurs pélagiens, pond un œuf dans un trou comme le pingouin, qui occupe le gradin le plus inférieur de l'échelle. Je suis obligé de déclarer que ces espèces inférieures sont marquées pour disparaître les premières lors de la prochaine création d'Harmonie. Je pourrais même dès à présent dire par quels moules nouveaux elles seront remplacées ; mais le sujet est assez grave pour mériter un traité à part, et je ne voudrais pas déflorer ce livre par d'indiscrets détails.

RÉMIPÉDIE FLUVIATILE (50 espèces) (1).

Nous émergeons enfin du tempétueux domaine de l'eau salée, que les Égyptiens nomment le domaine de Typhon ou du mal, pour entrer dans le milieu plus raffiné des lacs, des rivières et des fleuves. Aucune des espèces insociables que nous venons de passer en revue n'appelait l'homme, puisqu'aucune n'est mangeable et ne peut se rallier à lui à aucun titre. Mais avec l'eau douce tout va prendre un caractère plus humain ; la chair s'améliorera, quand ce ne sera pas le moral. On ne chantera pas encore, comme dans les règnes supérieurs, mais toutes les espèces bâtiront et nicheront à la face du soleil, et beaucoup s'associeront au souverain de la terre.

Il y a entre la Rémipédie pélagienne et la fluviatile la même distance à peu près qu'entre la pélagienne australe et la pélagienne boréale. La Tridactylie est absente dans la Rémipédie fluviatile comme le manchot (l'oiseau-poisson) dans la pélagienne boréale, et la Rémipédie fluviatile, prenant son point de départ à un gradin plus élevé que la pélagienne, monte naturellement plus haut qu'elle.

La Rémipédie fluviatile se divise en trois séries : Dactylirémie,

---

(1) Au nombre de ces cinquante espèces figurent deux variétés de canards domestiques et six oiseaux, qu'on ne rencontre en France qu'une fois tous les vingt ans.

Fissirémie, Pollicirémie. Ces trois séries renferment dix genres : Plongeon, Grèbe, Phalarope, Foulque, Canard, Oie, Cygne, Harle, Cormoran, Pélican.

Première série : *Dactylirémie*. — Un groupe : Lamellirostres; cinq genres : Plongeon, Canard, Oie, Cygne, Harle; quarante espèces.

Le gradin inférieur de la Rémipédie fluviatile est occupé par la famille des Plongeons, qui paraît être exclusive à l'hémisphère boréal. Les plongeons, comme tous les moules placés aux extrémités des séries, sont ambigus entre les séries voisines. Ici l'ambiguïté est complexe ; elle va non-seulement de la Tridactylie à la Tétradactylie, mais encore de la Rémipédie pélagienne à la fluviatile. Les plongeons sont habitants des lacs, qui sont des mers d'eau douce, et qui forment pour ainsi dire un milieu ambigu entre la mer et le fleuve. Ils nichent à terre sur les îlots et les rives des lacs, y passent la saison des amours, et vivent sur l'océan le reste de l'année. Ils ont des plongeurs tridactyles la brévité des ailes, la station verticale, les habitudes sous-marines, et ils engrènent par le nombre des doigts dans la série supérieure.

Le genre Plongeon renferme trois espèces : le Plongeon Imbrin, le Plongeon Catmarin, le Plongeon Lumme.

Caractères généraux. — Pieds palmés à l'avant, pouce libre comme chez les pétrels; attitude verticale, col long et effilé, bec long, étroit, légèrement arqué dans sa partie médiane et se terminant en pointe; ailes courtes, mais assez longues cependant pour permettre des déplacements considérables; piscivores, immangeables. Monogamie annuelle.

Les plongeons ou plongeurs tétradactyles sont un progrès sur les tridactyles; ils ne sont pas rivés, comme ceux-ci, aux rochers qui les ont vus naître par l'absence ou la brévité des pennes. Originaires des grands lacs du nord de l'Europe, ils descendent fréquemment sur nos côtes maritimes, et c'est presque toujours sur la mer qu'on les tire, ce qui les a fait prendre très-longtemps pour des amis exclusifs de l'eau salée. J'ai dit leur patrie véritable, qui est le lac et non le fleuve. Les plongeons ne muent qu'une fois par an; ils émigrent quelquefois très-loin, et ne craignent même pas

de transhumer de la mer de Norwége à celle de la Corse en passant par le continent. Ils prennent étape en ces longues traversées sur certains grands étangs de France ou sur les lacs de la Suisse, dont ils savent le gisement par ouï-dire. Mais il arrive fréquemment que, faute d'expérience ou de renseignements suffisants, les pauvres voyageurs tombent au milieu des terres au lieu de tomber sur les eaux. C'est ce qui arriva à ma connaissance, en 1838, je crois, à une forte compagnie de plongeurs imbrins qui, pour avoir mal pris leur point, allèrent donner de la tête dans les jardins d'une petite ville de la Côte-d'Or, croyant descendre sur la Saône : beaucoup furent empaillés ou cuits par suite de cette erreur.

Le bec pointu, long et fort du plongeon a dû lui être donné pour forcer des serrures, c'est-à-dire pour ouvrir des coquillages. Je le soupçonne d'aimer les huîtres ou les moules.

Le grand plongeon imbrin est un oiseau d'une taille avantageuse, richement couvert et d'un aspect imposant. Il mesure plus de deux pieds de hauteur de la base au sommet; son manteau, gris ardoisé et historié de larges taches blanches rectangulaires, tranche par sa gaieté et par son émaillure sur les costumes des espèces voisines. La partie supérieure de la tête, du cou et de la gorge, est teinte en noir, le dessous du corps gris argenté d'une seule nuance. Le plongeon lumme, beaucoup plus petit que l'imbrin, et qui ne dépasse que faiblement la grosseur du canard, porte un uniforme tout semblable. Le Catmarin des pêcheurs de Picardie, plus commun et plus connu que les deux autres, approche du volume de l'oie; la couleur rouge-brun de sa gorge ne permet pas qu'on le confonde avec ses congénères. Ces trois espèces, qu'on rencontre beaucoup plus fréquemment sur les côtes d'Angleterre que sur celles de France, nous visitent surtout pendant l'hiver. Elles ne reviennent aux eaux douces qu'à l'époque des amours.

La tribu des plongeons ou des grands plongeurs des lacs donne la main à la série des *Fissirèmes* ou des *Lobidactyles*, plongeurs de moule réduit exclusivement fluviatiles qui sont eux-mêmes contigus par le phalarope et la foulque aux *Coureurs de Roseaux Pollicigrades* (poules d'eau, râles), autre série ambiguë remarquable

qui forme trait d'union entre les rémipèdes et les échassiers. Ici, par conséquent, se trouve le nœud d'insertion de la série ambiguë des fissirèmes qui s'ouvre comme une parenthèse au milieu de la Dactylirémie.

Série des *Fissirèmes* ou des *Lobidactyles*. — Trois genres : Grèbe, Phalarope, Foulque ; six espèces.

Caractères généraux. — Ailes courtes, bec droit et effilé ; une membrane libre à chacun des doigts ; monogames ; nichant sur des amas de roseaux desséchés.

Genre Grèbe. — Quatre espèces : le grand Grèbe ou Grèbe Cornu, — Jougris, — Oreillard, — Castagneux.

Les grèbes, qui ressemblent aux plongeons par le bec, par les ailes et par les habitudes piscivores, s'en distinguent facilement par la forme de leurs pieds, dont les doigts de devant sont enveloppés d'une membrane libre et non festonnée sur les bords. Ils habitent de préférence les eaux douces, surtout celles des étangs et des fleuves ; ils se réfugient l'hiver sur les grands lacs, rarement sur la mer. Les ailes des grèbes sont fort courtes, comme celles des tridactyles, et ils n'aiment pas à s'en servir, parce que l'on ne fait avec plaisir que ce que l'on fait bien. Or, les grèbes ne peuvent pas même quitter l'eau quand ils prennent l'essor ; leurs pieds pendants en rasent la surface, et la sillonnent d'une blanche traînée d'écume. Lorsque le froid de l'hiver les oblige à quitter leur patrie, ils émigrent en nageant et non pas en volant, et cette difficulté qu'ils éprouvent à se transporter d'un lieu à un autre est cause qu'ils affectionnent particulièrement les petits cours d'eau qui ne gèlent pas, et qu'il en reste un grand nombre sur nos grandes rivières par les froids les plus rigoureux. La nature a compensé ce désavantage des ailes courtes, qui ne permet pas aux grèbes de voler dans les airs, par la faculté de *voler sous les eaux* et de traverser ainsi de longs espaces sans être obligés de remonter à la surface. Les tarses sont taillés en lame de couteau comme le bec du macareux. Les pieds étant placés à l'arrière du corps comme chez les pingouins, remplissent à la fois l'office de gouvernail (queue) et d'agents propulseurs, et communiquent au mouvement d'immersion une énergie extrême que favorisent d'autre part la

forme conique de la partie supérieure du corps, un long col effilé, une tête fine terminée par un bec droit et pointu, de dimension moyenne. Le système des cavités aériennes est en outre plus développé chez cette espèce et ses congénères que chez tous les autres oiseaux, ce qui s'explique par le besoin qu'ont les oiseaux qui plongent d'emmagasiner une plus grande quantité d'air que les autres. Triste avantage, hélas! si l'on se souvient de ce que j'ai fait remarquer au quatrième chapitre de ce livre, que cette faculté d'emmagasiner de grandes provisions d'air entraînait comme conséquence fatale la facilité de dépouillement. De plus, si l'on observe que la robe des grèbes est une véritable douillette de duvet qui remplit toutes les conditions de la bonne fourrure, on comprendra aisément que ces deux circonstances réunies aient influé d'une manière désastreuse sur le sort de l'espèce. Tous les malheurs du grèbe lui viennent de ce que sa dépouille vaut un peu mieux que sa chair, qui est un des plus détestables morceaux que je connaisse et qui se défend toute seule.

J'ai consacré quelques lignes à la chasse du grèbe dans le traité spécial. C'est l'espèce qui a eu le plus à souffrir de la funeste invention du fusil à piston, ainsi nommé probablement de ce que le fusil (silex) et le piston sont totalement étrangers à cette arme. J'ai vu dans mon enfance le grèbe castagneux (plongeon vulgaire), très-commun sur la Meuse, se rire du fusil à pierre et se faire un malin plaisir d'épuiser la patience et les munitions du chasseur; mais, depuis trente ans et plus, les beaux jours de l'ironie sont passés pour le grèbe.

Les grèbes sont exclusivement piscivores. Leurs migrations en France ne vont guère plus loin que les lacs salés du Midi. Ils muent deux fois par an, comme la plupart des oiseaux d'eau, et les mâles affectent, en matière de costumes d'amour, les goûts les plus bizarres. Néanmoins, l'influence du quatrième doigt du pied s'est fait sentir vivement dans les rangs de l'espèce. Le ménage des grèbes offre l'exemple de toutes les vertus conjugales. Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la nourriture de la femelle pendant l'incubation, il sollicite et obtient quelquefois l'honneur de remplacer la femelle dans cette fonction délicate. Je ne connais, parmi les oiseaux

d'eau, que cette espèce et celle du pélican où le mâle soit admis à de tels priviléges.

Le grand grèbe ou grèbe cornu. Taille du canard, col plus évidé, tête plus haute et plus fine, bec un peu plus long que la tête, droit et se terminant en pointe; manteau gris-brun lustré; tout le dessous du corps d'un blanc d'argent à reflets satinés, la plus précieuse des fourrures de l'espèce. Commun pendant l'été sur tous les grands lacs d'Europe et sur tous les grands étangs de France où il niche. Les grèbes mettent tout leur luxe dans leur parure de tête. Le costume de noces du grand grèbe se distingue surtout de la tenue de voyage par l'épanouissement d'une vaste coiffe carrée de plumes fines et soyeuses d'une couleur rouge-marron, légèrement nuancée de jaune à la racine, ladite coiffe se relevant aux angles par des pointes et retombant sur la gorge comme un collier de barbe. De l'origine du bec part une tache noire triangulaire qui va s'épanouissant jusqu'au sommet du front, où elle se relève sous forme de cornes noires à ses deux extrémités. Le cygne n'est pas plus vain de sa beauté que le grand grèbe de ses cornes et de sa cravate et n'étale pas plus majestueusement sa blancheur immaculée sur le miroir des eaux.

Le nid du grèbe, que le couple compose avec des brins de roseaux desséchés et qu'il pose sur un lit d'herbes mortes en l'y attachant solidement, est un progrès immense sur les terriers du manchot et du pingouin, et sur le trou de rocher du guillemot, creusé par la nature. C'est la première bâtisse comfortable, créée par l'amour maternel. La femelle y dépose quatre œufs, qu'elle couve alternativement avec le mâle. Les petits naissent couverts de duvet comme tous les oiseaux d'eau et comme beaucoup d'oiseaux de proie. Ils savent nager et plonger *avant d'être sortis de l'œuf*; le fait a été démontré par des expériences solennelles.

Le *jougris*, plus rare que le précédent, habite les grands étangs de l'Est. On le rencontre quelquefois sur la Seine. Son nom lui vient d'une plaque d'un gris métallique qui couvre ses joues et sa gorge. Il a le dessus de la tête noir, le col roux, le dessous du corps grisâtre; sa taille est celle de la poule d'eau.

Le grèbe oreillard, comme le grèbe cornu, se trahit par son nom.

Commun sur tous les grands étangs de la Lorraine, de la Bresse, du Berri. Taille du précédent; deux bandeaux rutilants en arrière des yeux; iris rouge, cravate noire, plastron roux, pieds noirs; le dessous du corps gris lustré.

Le grèbe castagneux, du volume d'une caille, le plus commun et le plus petit de tous les grèbes, se rencontre sur tous les fleuves, sur tous les ruisseaux et étangs, et jusque dans les bassins de la poissonnerie anglaise, rue de Rivoli, à Paris. La tête et le cou du mâle se colorent d'une légère teinte rougeâtre ou plutôt lie-de-vin dans la saison d'amour.

Le Phalarope. — Le plus petit de tous nos oiseaux d'eau, emblème des jolis canotiers. Taille de la grive; manteau brun-fauve, dessous du corps grisâtre; bec arrondi, droit et effilé, légèrement arqué à la pointe. Rare en France, où on le rencontre sur les eaux de la Lys, de la Somme, et dans les grands marais de l'Artois. Le phalarope est un plongeur intrépide dont le pied offre une certaine différence avec celui du grèbe. La rame, dans celui-ci, est partout d'égale largeur; elle est festonnée chez le phalarope et représente une série d'épanouissements et de rétrécissements de la membrane. La nourriture du phalarope n'est plus exclusivement animale : les graines de certaines plantes y entrent pour une partie notable. Une modification dans la forme du pied, si insensible qu'elle soit, ne ne peut avoir lieu sans introduire dans le régime diététique de graves changements. Je ne connais d'autres ennemis au phalarope que le brochet et le naturaliste; encore celui-ci ne le recherche-t-il qu'à cause de sa rareté. L'analogie, à qui je suis forcé de m'en remettre pour avoir une opinion sur la chair de ce plongeur, m'en dit fort peu de bien.

La Foulque. — Macreuse, Macroule, Morelle de Lorraine, Judelle de Paris.

La chasse de la foulque s'élève, dans plusieurs contrées de France, dans le nord-est et dans le midi notamment, au rang de plaisir national de première classe. C'est dire assez que nous avons consacré à cet oiseau, dans le troisième volume, un chapitre d'une étendue proportionnée à ses mérites; ce qui nous permet de passer rapidemet dans cette notice sur les détails de sa vie. Buffon parle d'une

seconde espèce de Foulque ou de grande Morelle qu'il appelle la Macroule. J'ai peur qu'il n'ait confondu cette espèce avec la Macreuse, qui est un véritable canard, dont il sera question dans la prochaine série.

La taille de la foulque est un peu inférieure à celle du canard. Manteau noir, bec droit un peu plus long que la tête, remarquable par une protubérance cornée d'une belle couleur blanche, qui remonte du bec sur la partie frontale et la couvre comme d'un casque. Pieds festonnés, nourriture mi-partie animale, mi-partie végétale, dans laquelle le frai de poisson et la graine de la flambe d'eau entrent pour la meilleure part. Commune sur tous les étangs de France, voire sur ceux de Saclé et du bois de Meudon. Le nid de la foulque annonce déjà que des progrès notables sont à la veille de s'accomplir dans l'art architectural de l'oiseau. C'est une couche de joncs épaisse de plus d'un demi-pied, au milieu de laquelle la mère creuse une légère cavité pour y déposer une douzaine d'œufs. La masse demeure flottante, mais elle est attachée aux roseaux voisins par des brins de jonc assez lâches pour lui permettre de monter avec l'eau, mais non de démarrer. La mère a besoin de toute la chaleur et de toute la sollicitude de l'amour maternel pour veiller à la conservation de sa nombreuse famille; car tous les forbans de la terre et des eaux, le milan, le busard, le brochet et l'homme lui-même semblent avoir conjuré leurs haines contre l'espèce malheureuse et voté son extermination à l'unanimité. Heureusement que la tendresse de cette mère est à la hauteur de sa responsabilité, et que sa fécondité est proportionnelle aux chances de destruction qui menacent sa famille.

La foulque ou la judelle, malgré la pesanteur de son vol, peut entreprendre sans péril de longues traversées. On l'a plus d'une fois rencontrée sur le sommet des Pyrénées et des Alpes, franchissant bravement à tire-d'aile cette barrière de glaces qui sépare la France des contrées sans hiver. Mais le plus souvent les voyages annuels de la foulque française se bornent à une simple transhumation du nord au midi de sa patrie, des étangs de la Lorraine et de la Sologne à ceux des rives de la Méditerranée, depuis Hyères jusqu'à Cette. La chair de la judelle, qui est immangeable pendant la

saison d'été, époque où elle se nourrit principalement de frai de poisson, se corrige complétement à l'automne par le fait de la substitution du régime purement végétal au régime animal. J'ai même connu des pays où cette chair devenait tout à fait présentable, et où l'énorme couche de graisse dont elle était enveloppée formait pour l'épinard et pour la pomme de terre un condiment exquis.

Les foulques se marient; les mâles acceptent noblement les devoirs que l'amour et la paternité imposent à toutes les bêtes de bien. Je demande pourquoi les savants et les chasseurs, qui ont donné tant de noms absurdes à la foulque, y compris ce dernier, ont oublié de lui en donner un joli qui aurait voulu dire casquette blanche, nom indiqué par la nature.

La série des Lobidactyles ou des fissirèmes forme trait d'union entre les rémipèdes et les échassiers.

. . . . . .

Après avoir traversé la série ambiguë des plongeurs fluviatiles, nous rentrons dans la série des Dactylirèmes par le groupe des Lamellirostres.

Lamellirostres. — Nous conservons à ce groupe le nom de *Lamellirostres* que lui ont donné les savants, et qui a été pris de la forme particulière du bec de tous les oiseaux qui en font partie. Ce caractère générique a été si bien choisi, qu'il serait difficile d'en trouver un meilleur; c'est pourquoi nous nous y tenons.

L'histoire de cette famille a pour l'homme un intérêt immense, puisque c'est elle qui lui a fourni toutes les espèces rémipèdes ralliées à titre de *domestiques*, plus une espèce ralliée à titre d'*auxiliaire*, plus toutes les espèces qui se mangent et qui se chassent. A tous ces titres, les lamellirostres sont pour l'homme, parmi les rémipèdes, ce que lui sont les Pulvérateurs parmi les vélocipèdes, les ruminants parmi les mammifères, c'est-à-dire une des plus riches sources de ses plaisirs, de sa richesse et de son industrie.

C'est dans l'étude intéressante des mœurs de cette famille que nous trouverons pour la première fois l'application de ce magnifique aphorisme d'analogie passionnelle : *le granivore est ami de l'homme qui fait*

venir les grains. On n'ignore pas que la plupart des bêtes ralliées à l'homme, à quelque ordre qu'elles appartiennent, l'éléphant comme le chameau, le cheval comme la brebis, la vache, le lapin et le porc comme la volaille, sont unanimes à confesser que leur attachement pour l'homme leur est venu principalement de l'amour de celui-ci pour les dons de Cérès. L'amour du pain a été le commencement de la sagesse pour les espèces dociles ; et il n'y a pas jusqu'aux espèces les plus carnivores et les plus rebelles par nature à la frugalité, comme le chien et le chat, que l'homme n'ait pliées à ses propres appétits par la puissance lénitive du pain. Ce phénomène jette un grand jour sur la loi des rapports moraux de l'homme et de la bête. Mais l'amour du grain ne suffit pas dans la Rémipédie, pour constituer la pleine condition de domesticabilité; il faut que le remipède cumule encore avec cette disposition la solidité des chaussures. Il est presque impossible de rallier l'oiseau nageur qui ne peut pas marcher sur le gravier sans se blesser.

Le groupe des Lamellirostres, qui emploie avec un égal succès les rames et les voiles, représente la navigation mixte fluviatile. Il se divise en trois principaux genres : Canard, oie, cygne.

Caractères généraux du groupe. — Pieds fortement palmés à l'avant, pouce superflu, tarses vigoureux et courts, sortant de l'abdomen à la hauteur de la partie médiane, disposition qui rend la marche à terre possible, quoique peu gracieuse, en répartissant le poids total du corps d'une façon plus équitable que chez les plongeurs. Attitude horizontale et non plus verticale; le plastron large et proéminent, taillé sur le patron de la proue du navire, comme le col sur celui du mât. Ailes plus ou moins aiguës; queue généralement rudimentaire et relevée à l'arrière. Bec essentiellement composé de deux larges mandibules, plus ou moins aplaties ou cylindriques; la supérieure plus longue que l'inférieure et terminée par une plate-forme ornée d'un onglet corné; l'une et l'autre ourlées sur leurs bords d'une garniture de petites dents de scie dirigées vers l'arrière pour retenir la proie glissante ; la langue barbelée aussi latéralement. Deux genres principalement herbivores, le troisième omnivore. Toutes les espèces du groupe sont éminemment voyageuses; elles ont pour principale patrie dans les deux conti-

nents les grands lacs des contrées du Nord, d'où elles descendent vers la fin de l'automne sur les contrées du Midi en bandes nombreuses volant dans l'ordre triangulaire. Vol sibilant et rapide, voix perçante à timbre métallique. A de très-rares exceptions près, les lamellirostres sont polygames, et muent tous deux fois par an; piscivores par occasion seulement. La plupart délicieux à la broche, supérieurs encore en salmis. Espèces fécondes, recherchées pour l'excellence et la tendreté de leur chair par tous les carnivores de la terre et des cieux.

Genre Canard. — Vingt-cinq espèces, dont deux variétés domestiques.

Les espèces du genre canard, généralement omnivores, se distinguent de celles des genres oie et cygne herbivores par la forme de leur bec, dont les deux lames sont beaucoup plus aplaties et plus horizontales et dont l'aspect est beaucoup moins monumental et moins majestueux. Beaucoup de canards ont encore conservé l'habitude d'aller chercher leur nourriture au fond de l'eau comme les plongeurs. Cette habitude a disparu chez l'oie et chez le cygne, qui ne plongent plus que du bec dans les circonstances ordinaires de la vie, et n'ont recours à l'immersion totale que pour se soustraire aux attaques de quelque formidable ennemi. Les canards sont en outre de beaucoup inférieurs pour la taille aux oies et aux cygnes. Ils nichent volontiers en terre ferme, dans les blés, dans les bois. Les autres caractères généraux du genre sont ceux de la famille.

Il est à remarquer qu'aucun canard d'Europe ne perche et que tous ceux d'Amérique jouissent de cette faculté. Cette différence d'habitudes a été attribuée avec juste raison, selon moi, à une nécessité provenant de la prodigieuse quantité de serpents qui infestent les eaux de l'Amérique. Ces serpents auraient fait l'existence trop difficile au canard, si la Providence n'avait octroyé à celui-ci un moyen de se mettre à l'abri du reptile avivore.

Le canard sauvage, qui est le type et le père de notre canard domestique, peut être considéré comme le pivot du groupe auquel on donne son nom. Fidèle à notre système d'échelonnement, qui consiste à placer les espèces de titre inférieur aux plus bas gradins de la série, nous commencerons celle du genre Canard par les

espèces dont les mœurs se rapprochent le plus de celles des plongeurs.

Le Morillon. — Espèce unique. Un des plus petits Canards, taille de la sarcelle. Remarquable par sa huppe de plumes longues, effilées et noires à reflets bronzés, bec bleu clair à onglet noir, iris jaune, tarses et doigts bleus, membranes noires en dehors, rouges en dedans; ventre et flancs d'un blanc pur, domino noir. Le morillon s'apprivoise, mais se blesse en marchant. Plongeur intrépide. Rôti parfait. Passager.

Le Garrot. — Espèce unique. Moins gros que le canard; remarquable par un bec très-court et par une large tache blanche située à la racine du bec et tranchant sur la couleur foncée vert pourpre qui couvre la tête et la partie supérieure du corps. Iris jaune, tarses et doigts de la même couleur. Commun sur toutes les eaux vives à l'époque des passages. Se blesse en marchant. Passager.

La Religieuse. — Espèce unique. Taille et figure du précédent; ainsi nommée de l'opposition des deux couleurs noire et blanche qu'on remarque dans son costume, presque complétement semblable à celui de la pie. Rare et seulement de passage.

Le Chipeau ou Ridenne. — Espèce unique. Moins gros que le canard. Bec plat, tarses et doigts orangés, membranes noires; la tête enveloppée d'un filet à mailles noires sur fond gris; petites couvertures des ailes roux-marron; grandes couvertures, croupion et dessous de la queue noir; miroir de l'aile blanc pur; plastron et flancs rayés de zigzags noirs et blancs. Bon à toutes les sauces. Passager.

Le Siffleur. — Deux espèces : le Siffleur proprement dit, moins gros que le canard; bec bleu, noir à la pointe; pieds plombés, front blanc, tête et col roux-marron; gorge noire, poitrine lie de vin, ventre blanc; miroir de l'aile à trois bandes, celle du milieu verte, les latérales noires. Très-commun en France pendant l'hiver, rare l'été.

Le Siffleur huppé, de même taille que le précédent; huppe noire, bec rouge, tête et col rouge-brique, miroir blanc encadré de noir. Très-rare en France en tout temps; originaire du Volga et du

Danube. Ces deux espèces se distinguent parfaitement de toutes les autres par leur voix aigre et sifflante, qui ne ressemble qu'à celle des pluviers. Passager.

Le Pilet. — Espèce unique. Canard à longue queue; niche en France, commun sur toutes nos rivières.

Le Milouin (*Rouget, Rougeot*). — Taille du canard; bec noir à la base et à la pointe, bande transversale d'un bleu foncé; iris rouge, tarses et doigts bleuâtres, membranes noires; tête et col roux-rougeâtres à reflet; dos, poitrine et croupion noir mat; flanc, cuisses et abdomen cendré clair. Niche en France, commun sur toutes les eaux du Nord et du Midi. Très-gros, très-rond, très-doux; s'apprivoise facilement, préfère les vers au grain; suit le jardinier pour s'emparer des lombrics que la bêche apporte à la surface. Il pêche malheureusement par la qualité de la chaussure.

Le Milouinan. — Même taille; bec bleu-clair, narines blanchâtres, iris jaune, tarses et doigts cendrés, membranes brunes, domino noir à reflets verdâtres taillé en rond sur la poitrine. Niche en France. Moins commun que le Milouin; bec plus court et plus large.

Le Souchet rouge de rivière (*bec en cuiller*). — Le plus délicat de tous les gibiers d'eau; un peu moins gros que le canard. Bec noir très-élargi et très-plat, arrondi à son extrémité; tête et col verdâtres, poitrine blanche, ventre et flanc roux, miroir vert. Niche en France. Omnivore.

La Sarcelle. — Deux espèces : la sarcelle d'hiver (arcanette, racanette). Le moule le plus réduit du canard; taille de la perdrix, tête, joue et cou d'un roux-marron brillant, miroir vert azuré et noir. La sarcelle d'été ou du Midi, plus petite encore que la précédente, bec bleu-cendré comme la précédente, la tête et le cou d'un roux-clair, une raie blanche au-dessus et au-dessous de l'œil, le dessus du corps roux-cendré, le ventre émaillé de taches noires; miroir vert. La sarcelle d'hiver, qui approche du souchet pour la délicatesse de la chair, est, après le canard proprement dit, le plus commun de tous les palmipèdes de nos eaux. La sarcelle niche dans nos étangs de l'intérieur, et plus particulièrement dans les mares des forêts. Elle s'abat fréquemment sur la plaine et se nourrit de

grains. La sarcelle s'apprivoise avec une facilité extrême et fait l'ornement des basses-cours. Cet oiseau a la singulière habitude de porter son grain à l'eau pour l'amollir, après quoi elle le dépose à terre pour barboter.

Le Canard sauvage. — Type et souche du canard domestique, avec lequel il continue ses relations de parenté. Le mâle se distingue de la femelle non-seulement par le volume de la taille et par l'éclat du plumage, mais encore par une plume frisée et recourbée qu'il porte sur la queue. La femelle est dite *Cane;* le jeune *Albran,* et mieux *Halbran,* attendu que le nom vient de l'allemand *halber ente,* qui veut dire *demi-canard.* Le canard sauvage est au canard privé ce que le sanglier est au porc. Il n'est pas plus difficile de réduire le canard sauvage à la domesticité que de faire reprendre la vie sauvage au canard domestique. Les deux espèces s'accouplent encore et vivent fraternellement ensemble dans une foule de localités désertes et marécageuses. Elles viennent à la voix l'une de l'autre, et les femelles de l'espèce ralliée servent d'appeaux pour l'espèce libre. Le canard est omnivore comme le porc et fait ventre de tout; il barbote dans les eaux vaseuses et s'accommode de tout ce qu'on y rencontre, grenouilles, vers ou mollusques. Il est friand de grains et vague par les récoltes; il n'est pas jusqu'au gland, nourriture favorite du porc, qui n'ait pour lui des charmes; pour quelle cause il n'est pas rare de le rencontrer l'hiver dans les forêts de chênes. Enfin, il s'abat en grandes bandes sur les plages maritimes, quand le froid a solidifié la face des étangs et des lacs, ses demeures favorites. L'histoire du canard sauvage ayant été traitée à fond dans le troisième volume, au chapitre du gibier d'eau, je n'ai besoin de signaler ici que les caractères saillants et séparatifs du genre. Un de ces caractères les plus intéressants est la solidité de sa chaussure.

La dureté du pied, comme je l'ai dit plus haut, est la première de toutes les conditions de domesticabilité pour les oiseaux aquatiques; la granivorie ne vient qu'en seconde ligne. Peut-être même aurais-je dû, à raison de l'importance de ce caractère, diviser la série en deux catégories : l'une des *Duripèdes,* l'autre des *Mollipèdes.* Le cygne, l'oie et le canard qui sont, dans la famille des Lamellirostres,

les espèces les plus anciennement ralliées à l'homme, ne doivent cet avantage et cet honneur qu'à la supériorité de leurs chaussures. Il y a des siècles que l'homme eût domestiqué toutes les autres espèces, n'eût été l'impossibilité de leur faire une existence tolérable en terre ferme. Beaucoup de ces espèces et des plus estimables sous le rapport de la beauté du plumage et de la bonté de la chair, ont tenté d'imiter l'exemple du canard; mais une excoriation rapide des doigts et des membranes qui leur rend, au bout de quelques jours, la marche et la station douloureuses, les a toujours contraintes de renoncer à la tentative. Tous les palmipèdes de la série des lamellirostres peuvent être domestiqués, mais à la condition préalable que la basse-cour sera métamorphosée en bassin de Neptune et que les eaux de cette pièce ne gèleront jamais. Les Anglais, qui sont d'excellents expérimentateurs en matière de domestication et d'acclimatation des volatiles, ont donné un magnifique spécimen de la conduite à tenir vis-à-vis de cette famille éminemment sociable. Tous les amateurs, curieux d'augmenter le nombre des rémipèdes domestiques, doivent commencer par prendre pour modèle la création de la rivière Serpentine de Hyde-Park, où vivent doucement, sous la protection du constable et des mœurs, une foule de milouins, de sarcelles, de morillons, de siffleurs, etc., quasi privés, qui ne paraissent aucunement désireux de changer leur existence contre une autre. L'adjonction d'une semblable rivière au Jardin-des-Plantes fut dans les vœux de Geoffroy Saint-Hilaire, qui mourut avant d'avoir vu se réaliser sa modeste utopie. La cité parisienne possède aujourd'hui à sa porte un domaine magnifique, l'ancien parc royal de Neuilly, dont il serait facile de faire le plus charmant jardin zoologique du monde, et où les eaux vives ne manqueraient pas plus aux palmipèdes que les prairies aux bisons, aux élans, aux axis. A qui ne sourirait l'idée de voir les îles et les canaux de ce riant domaine, embellis par la présence du flammant rose, de l'ibis rouge, du grand pélican blanc, du phoque et de l'hippopotame? J'appelle sérieusement sur ce point l'attention de la Grande Maîtrise des Monuments et des Plaisirs publics. On ne saurait trop multiplier les jardins des bêtes et les jardins des plantes. On ne saurait faire vivre les gazelles et les cerfs trop loin des lions

et des tigres. Je crois même qu'à faire de Neuilly une école d'acclimatation pour le *Fauve exotique* et une faisanderie pour toutes les espèces de volailles, il y aurait quelques millions à gagner.

On me dispensera, je suppose, de faire l'éloge des vertus culinaires du canard, dont le pâté d'Amiens a porté la renommée jusqu'en Chine et en Californie.

On dit bête comme une oie, et l'on a grand tort. L'oie n'est pas aussi bête qu'elle en a l'air; elle est même l'emblème du paysan rusé. On ne dit pas bête comme un canard, et l'on a parfaitement raison, car le canard est un animal plein de ressources et de malices, et qui cache parfaitement son jeu lorsqu'il a intérêt à le cacher. Je l'ai vu nicher sur les chênes quand il trouvait à sa convenance un bon nid de corbeau qui lui épargnait la peine d'en construire un de ses propres mains; et dans ce cas, il n'est aucunement embarrassé de mener ses petits à la mare ou à la rivière : la mère les prend délicatement par la peau du cou et les transporte à l'eau l'un après l'autre. Seulement, dans cette espèce, c'est la femelle qui porte les culottes, et le mâle joue le rôle du mari ensorcelé. Le mariage, du reste, est un contrat qui n'engage aucun des contractants, et le mari profite habituellement de la liberté que lui accordent les mœurs pour s'affranchir de tous les embarras du ménage.

Le canard est un goinfre de la famille du porc; il a un appétit qui lui sert de chronomètre et lui fait dire à la minute près les grandes heures du jour, c'est-à-dire les heures où l'on dîne. La montre du renard lui-même, qui est excessivement soigneux de ces détails, retarde presque toujours sur celle du canard, et l'oiseau est bête à en revendre au quadrupède en matière d'imposture.

On sait qu'un blaireau ou qu'un renard qu'on tire vivant du terrier fait volontiers le mort pour qu'on ne l'achève pas, et réussit parfois, au moyen de ce mensonge, à tromper le chasseur novice. On n'est pas sans avoir entendu parler non plus du procédé suprême qu'emploient les chasseurs d'ours qui ont manqué leur coup, et qui consiste à jouer aussi le personnage de cadavre et à se laisser retourner sans mot dire par la bête. Ces ruses, qui le croirait? sont familières au canard cauteleux, comme il sera prouvé par l'histoire qui suit :

Un monsieur avait un furet qui s'ennuyait d'être seul; il lui apporta un jour un jeune canard pour lui tenir compagnie. La bête scélérate s'avance aussitôt vers l'étranger pour lui souhaiter la bienvenue d'usage en lui ouvrant la jugulaire d'un coup de dent, d'après la méthode mustélienne. La pauvre volatille, que ce début chagrine, essaie d'éviter l'accolade et fuit d'abord dans toutes les directions; puis, s'apercevant que toute tentative d'évasion est inutile, elle change de batterie, s'arrête tout à coup, feint de subir une attaque d'apoplexie foudroyante, et s'étend tout de son long sur le carreau comme une masse inerte. Le furet s'approche de la défunte, la flaire dans tous les sens, constate le décès et, dédaigneux de la chair, se couche auprès et se rendort avec la stoïque insouciance particulière à son espèce. A peine a-t-il fermé les yeux que la morte ressuscite et relève la tête pour juger de la situation; mais le mouvement qu'elle a fait a suffi pour troubler le sommeil léger de son argus, à qui l'aspect de cette tête dressée rend l'espoir d'une saignée copieuse, idée fixe des furets. Il tombe sur son sujet d'un bond, et se met en devoir de pratiquer l'opération. Désappointement nouveau, désillusion cruelle; la tête s'est détendue machinalement et s'est raidie en retombant lourdement sur le sol, preuve que l'apoplexie n'était pas simulée et que le col ne s'était redressé que sous l'effort d'une convulsion dernière. Et le praticien trop expert de regagner sa paillasse pour reprendre son somme. Ce que voyant, le propriétaire, qui observait le débat par le trou de la serrure, entre-bâilla la porte pour abréger l'expérience, et le canard, profitant aussitôt de la voie de salut qui lui était offerte, s'esquiva vivement, abandonnant le furet mystifié à ses réflexions amères.

Or, voici en deux mots l'explication du mystère : les furets comme les fouines sont des bêtes qui n'aiment que le sang, et qui savent par expérience que ce liquide ne coule pas de la saignée après la mort. Voilà pourquoi ils méprisent souverainement le cadavre, et pourquoi, dans l'espèce, notre canard fut sauvé. Maintenant, qui avait pu révéler à l'innocente volatile dans un âge aussi tendre les mystères les plus profonds de l'organisme et le secret des secrets du furet?

Le Canard de Barbarie. — Canard *musqué*, canard d'*Inde*, trop connu pour que je le décrive. Originaire d'Afrique et acclimaté dans le midi de la France depuis l'invasion sarrasine; de volume mitoyen entre l'oie et le canard; porteur d'une queue assez longue à l'encontre des habitudes de l'espèce; nature impétueuse et volcanique; désagréable dans ses rapports journaliers avec la volaille. Le canard musqué est peu estimable au point de vue du rôti, à cause du haut goût de sa chair; mais il a l'immense avantage de produire, par le croisement avec la cane domestique du Midi, un métis d'une valeur culinaire sans égale, dit dans quelques cantons le *Mulard*. Le mulard, création de l'homme, de beaucoup supérieure à tout ce qu'a fait la Nature, est le moule précieux qui donne les énormes foies de canard pesant un kilogramme. Le foie de canard est, à mon sens, la merveille des merveilles culinaires. Je suis plus fier d'être Français quand je regarde un pâté de foie de canard que quand je regarde bien d'autres choses.

Le Tadorne (*Canard des Alpes*). — Plus gros que le canard domestique; riche plumage; bec très-court, orangé comme les pieds; tête et cou noir à reflets verdâtres; la poitrine bardée d'une magnifique ceinture orangée sur fond blanc, entourant tout le corps; abdomen et flancs d'un blanc pur, sillonnés d'un large bandeau noir; miroir éblouissant à teintes cuivrées. Le mâle porte au bec un tubercule rouge de sang dans la saison des amours. Le tadorne, qu'il est impossible de confondre avec aucune autre espèce de canard, est rare en France, où il niche dans les dunes de la mer du Nord et de la Manche, et aussi dans quelques hautes montagnes des Alpes. Il choisit volontiers pour domicile d'amour un terrier de lapin. Le tadorne joint à sa remarquable beauté un caractère d'une gaieté folle, et la mère est un modèle de tendresse maternelle. C'est une conquête qui vaut par conséquent la peine d'être tentée, et que je crois facile à réaliser. Ses habitudes terrestres ont dû lui durcir la plante des pieds, et dès lors aucun obstacle sérieux ne s'oppose à sa domestication. J'ai entrevu dans le livre de la gastrosophie de l'avenir une illustration éclatante pour le tadorne, qui ne se doute peut-être pas à cette heure des triomphes qui l'attendent.

L'Eider. — Une seule espèce. Taille voisine de celle de l'oie; manteau de la cane sauvage, illustré seulement de mailles plus serrées et plus fines. L'eider est ambigu entre l'oie et le canard; il a le bec demi-cylindrique de la première et toutes ses habitudes. Je ne l'ai fait figurer à la fin du groupe du canard que pour me conformer aux usages reçus. L'eider, dont le duvet fournit à l'opulence son plus précieux couvre-pieds, est étranger à la France continentale. Sa patrie est au nord de l'Europe, sur les lacs populeux de la Norwège et de la Suède, d'où il descend quelquefois, mais fort rarement, sur nos mers par les froids rigoureux. L'eider, qui s'arrache le duvet pour en faire un lit moelleux et chaud à sa progéniture ou du moins à ses œufs, est nécessairement un emblème de l'amour maternel.

La Macreuse. — Deux espèces : la Macreuse, la double Macreuse. Je déclare qu'en faisant figurer ce genre dans le groupe des canards, j'ai poussé la déférence pour la classification officielle au delà des limites permises; car les macreuses appartiennent beaucoup plus à la Rémipédie pélagienne qu'à la Rémipédie fluviatile. Elles n'ont pas le bec terminé par un onglet comme tous les canards, et elles passent les trois quarts de leur vie sur la mer au-dessus des bancs de mollusques où elles vont chercher leur pâture en plongeant. Leur véritable place était donc un poste d'ambigu entre la Rémipédie pélagienne et la fluviatile, à la hauteur de la Dactylirémie, section des Lamellirostres.

La Macreuse proprement dite est un grand canard à manteau sombre uniforme, qui vit comme je viens de dire, et qui ne s'égare que très-rarement dans les eaux de l'intérieur. La double Macreuse a la taille plus forte, mais c'est la seule différence qui existe entre les deux espèces. Leur chair, comme celle de tous les piscivores exclusifs, est un piètre régal.

Variétés. — Le Canard de Pologne à bec recourbé, dont le plumage est d'une entière blancheur, semble être une création de l'homme; car on ne le retrouve nulle part à l'état libre. Ce serait dès lors une variété et non un genre, et l'espèce qui porte la huppe et qui est connue dans nos basses-cours serait une variété de cette variété. A tort ou à raison, j'ai pensé ne devoir mentionner que

ces deux seules variétés parmi toutes celles que l'homme a obtenues depuis des siècles dans cette famille. On sait que le canard domestique ordinaire, abandonné à lui-même, ne tarde pas à reproduire, comme le coq et le chien, le type primitif de la race : tête et col d'un vert velouté à reflets métalliques, plastron lie-de-vin séparé du col par une zone blanche en forme de collier.

J'aurais eu le droit de faire figurer dans cette nomenclature le plus joli de tous les canards du monde, le canard percheur de la Caroline, qui se reproduit parfaitement en France au Jardin des Plantes et ne tardera pas à s'y acclimater.

Égarés. — J'ai dit que les hivers exceptionnels amenaient sur nos côtes et dans nos eaux de l'intérieur quelques rares individus d'espèces appartenant aux régions les plus hyperboréennes du continent d'Asie et du continent d'Amérique, et que telle de ces apparitions demandait quelquefois un demi-siècle pour se renouveler. J'ai ajouté que les débordements extraordinaires de nos fleuves du Midi stimulent de temps en temps la gourmandise et la curiosité de quelques espèces africaines. Je désigne sous le nom d'*Égarés* ces hardis navigateurs battus par les tempêtes ou détournés de la voie de leurs pérégrinations normales par des intempéries outrées, par la curiosité, par la faim, par un motif accidentel quelconque. Au nombre de ces rémipèdes égarés figureront dans le groupe des Lamellirostres la Macreuse d'Amérique et la Macreuse couronnée de la Sibérie, le Canard à collier du voisinage d'Archangel, le Canard à longue queue de Terre-Neuve, la Sarcelle d'Égypte à iris bleu, marquée d'une tache blanche sous le bec.

Genre Oie. — Six espèces.

Les oies diffèrent des canards par la forme de leur bec beaucoup plus cylindrique, plus étroit, plus développé en hauteur, plus semblable à un nez humain. Les oies vivent plus à terre que sur les eaux, se nourrissant presque exclusivement de la tige des végétaux qu'elles tondent comme les brebis. Elles sifflent à la façon des reptiles. Les mères s'associent pour l'éducation de leurs couvées, et, quoique vivant sous les lois de la polygamie, les mâles ne demandent pas mieux que de se mettre à la tête de ces associations, comme font les étalons dans les steppes. Il y a ici un progrès véritable

dans les mœurs, progrès dû à l'influence amélioratrice de la nourriture végétale. Les oies nichent à terre à la façon des canards. L'oie donne un *duvet* beaucoup plus fin que le canard, qui ne donne que de la *plume*, et si sa chair n'a pas la finesse de celle du rouge ou de la sarcelle, du moins a-t-elle encore une très-haute valeur culinaire; car je ne connais que le pâté de foie d'oie de Strasbourg qui puisse lutter avantageusement contre la terrine de Nérac. C'est l'oie qui remplaça jadis le paon et le faisan comme rôti d'honneur sur la table de nos pères; elle a dû céder à son tour cet emploi glorieux au dindon, précieux cadeau du Nouveau-Monde, qui trouvera bientôt, je l'espère, par un juste retour des choses d'ici-bas, des rivaux plus heureux. Je fais, en m'exprimant ainsi, allusion au coquard, métis du faisan et de la poule domestique, qui me semble appelé aux plus hautes destinées culinaires. Remémorons-nous à ce propos les grands principes de la vraie esthétique.

La nature est le domaine de la Création divine, impersonnelle, immuable; l'art est le domaine de la création humaine, personnelle, variable et infinie. L'art culinaire est l'une des branches les plus importantes de l'art universel. L'homme a créé, en matière de grains, de fruits, tout ce qu'il y a de plus délicieux sur la terre, le blé, la pêche, le chasselas, la reine-claude, et il est tenu de continuer son œuvre de l'*incarnation de l'idéal* dans les moules animaux. C'est ce qu'il fait quand il obtient par le croisement des races des métis dont la chair est supérieure à celle de leurs auteurs. Or, par cette raison bien simple que les meilleurs des fruits et les plus belles des fleurs sont des fleurs et des fruits de création humaine, c'est-à-dire des produits de l'art, il est fatal que l'emploi de rôti d'honneur soit rempli par un gibier créé ou amélioré par l'homme et non par un gibier de création naturelle. Et remarquez que ce rôle est déjà assigné dès aujourd'hui au coquard, au mulard, au chapon, à la poularde, qui sont des créations de l'homme, et que les ortolans, les grives, les carpes, les saumons, les truites, etc., etc., ont essentiellement besoin de l'intervention de la science du croisement des races et de l'engraissement des individus pour valoir tout leur prix. J'ai sous les yeux le menu d'un banquet d'harmonie offert par les hauts gastrosophes de la phalange du Faisan Doré de Bougival aux gastro-

sophes de cent autres phalanges d'Angleterre et de France; j'y cherche vainement parmi les mets d'honneur un ouvrage sorti des mains de la nature.....

On parle trop de la puissance de la nature; cette puissance est en effet immense quand la nature travaille sur son terrain; mais sortez-la de ses attributions et demandez-lui de vous confectionner une pêche de Montreuil, elle vous avouera sans rougir sa maladresse et son incapacité. Tous les fruits supérieurs de nos jardins sont des fruits métis ou bâtards provenant de fabrique humaine et que la nature cherche vainement à copier. Il en est de même du mulard, du coquard et de la poularde, qui sont des moules de création humaine que la nature est complétement impuissante à tailler.

C'est parce que les moules de la nature sont bornés et parce qu'ils peuvent se reproduire indéfiniment par le semis que ces moules ont si peu de valeur. C'est au contraire parce que les œuvres de l'homme sont enfantées par l'imagination, la science et le caprice, parce qu'elles portent le cachet de l'individualité et ne sont pas multipliables par la voie naturelle, que ces œuvres ont tant de prix. Les harmoniens, qui ont reculé les limites de l'art au delà de nos aspirations les plus idéales d'aujourd'hui, ont trouvé le secret de métisser et de chaponner dans l'œuf les coqs, les faisans, les becfigues, les sterlets, les saumons, les truites. Ils ont gagné à cela de doubler et de tripler la taille de ces espèces en perfectionnant leur saveur. Ce n'est pas la nature que l'on dit si puissante qui ferait de ces miracles. La nature ressemble aux enfants; elle adore les fruits aigres, et si on la laissait faire, elle détruirait en un quart de siècle tous les monuments de la sculpture, de la peinture et de l'architecture; elle remplacerait la rose double par la simple et la pêche par l'amande amère. Ce malheureux Jean-Jacques a formulé la plus sotte et la plus dangereuse de toutes les propositions quand il a dit que tout était bien *sortant des mains de la nature.*

Le genre Oie comprend six espèces : l'Oie du nord, — l'Oie première, — l'Oie sauvage, — l'Oie à front blanc, dite aussi l'Oie rieuse, — la Bernache ou l'Oie armée, — le Cravant. Aucune de ces espèces n'est indigène de nos contrées. L'oie sauvage elle-même, qui descend tous les hivers par vols nombreux sur nos pays de plaines,

a cessé de pondre en France depuis la fin du dernier siècle. L'oie domestique, que je n'ai pas voulu séparer de l'oie première qu'on dit être son type primitif, l'oie domestique et la bernache sont les seules espèces qui se reproduisent chez nous, mais en domesticité. La chair de ces espèces est de beaucoup inférieure en général à celle de l'oie domestique, qu'il est facile de charger d'embonpoint à l'aide des moyens les plus naturels et sans recourir à des procédés barbares. Les oies sauvages ont pour ennemi principal le pygargue à tête blanche, qui les accompagne d'habitude dans leurs pérégrinations hivernales.

Le genre Oie confine au genre Cygne, son supérieur immédiat par l'oie *tuberculée,* qui porte un casque au front comme le cygne et l'égale presque en grosseur.

Genre Cygne. — Trois espèces.

Les oies sont des herbivores qui fauchent l'herbe des champs ; les cygnes des herbivores qui extirpent l'herbe du fond de l'eau. On pourrait au besoin distinguer les deux genres par les noms de *Faucheurs* et d'*Extirpateurs,* mais il serait encore bien plus simple de les distinguer par les titres analogiques de *Manant* et de *Gentilhomme.*

Le cygne est la plus magnifique expression de la Rémipédie ; la navigation mixte n'a pas de plus parfait modèle. Le col de l'oiseau de Léda, qui sert d'ornement obligé à tant de fontaines publiques, a été consacré par l'usage comme un type souverain de grâce. L'élévation morale du cygne est au niveau de sa blancheur immaculée et de son élégance suprême ; il aime et se marie, bien que cet amour se ressente encore de la barbare influence du milieu aquatique. Le cygne, en effet, ne se marie que pour un an quand il est libre, et le choix des femelles donne lieu chaque année, sur les eaux douces du Nord, à des combats mortels. La femelle est toujours le prix d'une victoire sanglante et chèrement disputée. Dans l'état de captivité, le cygne, qui n'a pas à choisir, est fidèle, mais, par contre, la violence de ses passions jalouses atteint au diapason des fureurs médéennes et le pousse à l'infanticide, lui faisant voir un rival dans chacun de ses fils.

L'importance de ce moule, qui est aujourd'hui le seul oiseau de France rallié à l'homme à titre d'auxiliaire sans que l'homme

s'en doute, exigeait que j'écrivisse son histoire avec de larges développements. J'ai donc traité le sujet avec luxe et amour. Il est dans ce volume même le texte d'un chapitre tout entier.

Le cygne domestique à bec rose est le seul qui niche en France, mais il serait facile d'y faire nicher les deux espèces de cygnes sauvages du Nord que les grands froids d'hiver amènent tous les ans sur nos côtes maritimes. Ces deux espèces, qui ont été considérées longtemps comme n'en faisant qu'une seule, qu'on appelait le Cygne à bec jaune, diffèrent l'une de l'autre par la taille et par la disposition de la membrane jaune qui couvre la base du bec. Elles ont pour patrie tous les grands lacs du Nord et particulièrement les eaux douces de l'Islande. Elles ont, dans la personne de l'aigle de mer, l'ancienne orfraie, le pygargue à tête blanche d'aujourd'hui, un ennemi acharné.

Les mariages sont faciles entre les cygnes des espèces privées et sauvages. Le cygne domestique ne craint même pas de se mésallier avec l'oie. La chair de cet oiseau, quoique mangeable, manque de plusieurs conditions d'excellence, et je crois qu'un obstacle majeur s'oppose à ce que l'homme la raffine considérablement par un régime diététique quelconque. Cet obstacle viendrait, suivant l'analogie, de ce que ce moule supérieur aurait été créé par la nature pour de plus hautes destinées que le canard, et de ce que sa mission spéciale est d'embellir et d'assainir les demeures de l'homme. Le cygne, en un mot, relève du département des beaux-arts et non de celui de la cuisine.

Dieu n'a pas prodigué cette brillante famille sur la terre, car je ne connais plus que deux autres cygnes dans le monde en dehors des trois que je viens de nommer ; mais il est à remarquer qu'il en a réparti les divers membres sur les deux hémisphères avec une égalité louable. Il a donné à l'hémisphère du Nord les cygnes blancs à bec rose et à bec jaune, à l'Australie le cygne noir à bec rouge, à l'Amérique Méridionale le cygne blanc à cou noir.

Genre Harle. — Trois espèces : le Harle huppé, — le Harle commun, — le Harle piette.

La Dactylirémie, qui débute par des oiseaux plongeurs, finit de même. Le plongeon est un oiseau qui vit essentiellement au fond

de l'eau ; le harle aussi ; mais le dernier ne vole pas seulement entre deux eaux comme le premier ; il a de plus la faculté de naviguer la tête seule hors de l'eau comme le cormoran et le manchot, et d'arpenter les airs comme le canard. Le genre harle est ambigu parfait entre le canard et le cormoran.

Le harle est un pêcheur de rivière d'une habileté excessive et qui ne reconnaît d'autres maîtres dans son art que les Pollicirèmes dont il cherche à se rapprocher par tous les moyens physiques. Son bec long, effilé, conique, terminé par un crochet aigu est déjà parfaitement semblable à celui du cormoran et n'a plus rien de commun avec celui des Lamellirostres que la dentelure des mandibules. Son pied vise à ressembler à celui du cormoran par la longueur du doigt externe, qui lui donne presque la même facilité de virement rapide que la troisième rame de celui-ci. Il a adopté également la coiffure du cormoran, porte volontiers la huppe, adore comme lui les anguilles et fournit une chair non moins rance, huileuse et coriace. Il ne s'en faut enfin que de quelques pouces d'envergure, d'une membrane au talon et de deux ongles un peu plus crochus, pour que le harle atteigne la ressemblance parfaite avec son modèle et mérite par là que l'homme le prenne à son service. Malheureusement il ne se marie pas comme le cormoran ; il abandonne lâchement sa femelle dès qu'elle se met à couver, et il me semble bien difficile que l'homme puisse s'entendre avec un oiseau coupable de telles indignités.

Les harles mâles attachent, comme tous les plongeons, une immense importance aux choses de la toilette ; ils se couvrent d'atours dans la saison des noces. La femelle couve durant cinquante-sept jours ; et, comme les bonnes mères qui s'attachent à leurs petits en raison de la peine que leur éducation leur a donnée, celle-ci pousse la tendresse pour les siens jusqu'à les suivre dans la captivité. Les harles nichent dans les roseaux et quelquefois dans des trous d'arbre.

Les harles ont, comme le cormoran et le martin-pêcheur, et beaucoup d'autres piscivores du reste, l'habitude de rejeter les arêtes de leurs poissons en pelottes, comme les hiboux les os et la fourrure de leurs souris.

Le harle huppé à plastron rose, plus grand que le canard, a tout

le devant du corps et les couvertures des ailes colorés d'une magnifique nuance rose tendre qui n'est pas bon teint par malheur et qui passe immédiatement après la mort, ce qui est cause que l'oiseau empaillé ne donne qu'une idée incomplète de l'oiseau vivant. Le miroir des ailes est blanc, la tête et le manteau d'un beau noir velouté, l'iris rouge sanglant, les pieds rouges. Cette espèce, assez rare en France dans les années ordinaires, abonde au contraire dans nos eaux vives par les hivers neigeux et débordants comme ceux de 1836 et de 1838. Le harle à plastron rose devient alors l'occasion de nombreux désappointements pour les chasseurs de rivière qui le tirent pour canard, mais ne peuvent ni le vendre ni le manger comme tel. J'ignore si c'est à cette espèce qu'on a donné le nom de grand.

Le harle huppé vit parfaitement en domesticité au Jardin des Plantes, et j'ai pu juger par de nombreuses visites à cet établissement qu'aucun autre oiseau d'eau ne manœuvre sur un bassin avec la même rapidité que lui, ne vire de bord avec plus de prestesse, ne se saisit de sa proie avec plus de dextérité et ne l'absorbe avec plus d'aisance. Le harle huppé est un accapareur d'ablettes et de goujons d'une voracité si insatiable, que je le crois capable de tenir un pari avec un pélican ou un phoque à qui en avalerait le plus de douzaines. J'ai cru reconnaître dans cette fringale et dans cette prestesse de bec incomparable du harle huppé les indices de sa domesticabilité. L'affamé est enclin au joug, chez les bêtes comme chez l'homme.

Le harle commun, qui est peut-être le grand harle, est un oiseau de la taille du précédent, avec un col roux, une tête brune et une crête fuyante de même nuance. C'est celui qu'on tue le plus communément l'hiver.

Le harle piette, qui est très-commun dans les environs de Paris, et qui niche sur tous les étangs et sur toutes les rivières, est un fort bel oiseau dans son costume de noces. Ce costume est d'un blanc parfait sur lequel se détachent avec distinction une certaine quantité de taches et de lignes noires; bec noir, huppe blanche, chignon noir, iris rouge encadré d'une large tache noire, cordon noir sur les épaules, tarses et pieds noirs. Le harle piette, qu'on appelle vul-

gairement la *Piotte,* n'est guère plus gros que le castagneux, et les chasseurs ignorants confondent parfois les deux espèces.

Troisième série : *Pollicirémie.* — Deux genres; quatre espèces.

La Pollicirémie fluviatile se compose d'un genre unique, celui du Cormoran, auquel nous adjoindrons par complaisance celui du Pélican, qui a dû vivre autrefois sur nos fleuves et sur nos grands étangs du Midi, mais qu'on n'y retrouve plus que dans des cas exceptionnels.

Les caractères généraux de la pollicirémie sont extrêmement remarquables. D'abord tous les pollicirèmes se marient sérieusement, et la nature a doté toutes les espèces de cette série de moyens de locomotion prodigieux et d'une intelligence proportionnelle à leurs facultés physiques. Le cormoran et le pélican possèdent une rame de plus que les autres oiseaux nageurs, évoluent sur les eaux avec une aisance et une rapidité sans égales. Ils volent entre deux eaux comme les plongeons, tenant leurs ailes ouvertes. Ils ont de plus, comme le manchot et le harle, la faculté de naviguer la tête seule hors de l'eau, ce qui leur permet de disparaître aux yeux de leurs ennemis sans plonger. D'un autre côté, l'envergure puissante de leurs ailes leur assure le libre parcours de l'air. Enfin leurs doigts sont armés d'ongles aigus au moyen desquels ils peuvent se jucher sur les branches, ce qui est interdit à la plupart des oiseaux d'eau de l'ancien continent. Il est facile de reconnaître à ce privilége de locomotion omnimode des moules favoris créés par la nature pour de hautes destinées. Les cormorans et les pélicans sont en effet, comme je me tue à le dire, les auxiliaires nés de l'homme, tenant dans l'ordre des Rémipèdes la même place d'honneur que les faucons dans celui des Serripèdes. Leur mission est de faciliter au souverain de la terre l'exploitation de son domaine des eaux douces. Il sera parlé longuement du cormoran et du pélican dans ce volume. Dès lors, notre tâche actuelle doit se borner à décrire les traits caractéristiques de ces deux groupes.

La faculté exceptionnelle que possèdent le cormoran et le pélican de se reposer sur les arbres, ce qui fait de cette série une série ambiguë entre les rémipèdes et les sédipèdes, pourrait nous servir à leur appliquer un nom sériel convenable qui serait celui de *Sédi-*

remes, c'est-à-dire d'oiseaux nageurs pourvus de la faculté de percher, mais nous leur conserverons les noms de *Cormoran* et de *Pélican* qu'ils portent depuis plusieurs milliers d'années, pour ne pas troubler les habitudes vulgaires; ce qui ne nous empêche pas de protester *in petto* contre l'ignorance traditionnelle qui a fait dériver *cormoran* de *corvus maritimus*, corbeau marin, et *pélican*, d'un mot grec qui veut dire *perce-bois*. Je demande où l'on a vu des pélicans faire des trous dans les arbres.

Tous les pollicirèmes ont une véritable queue fournie de véritables rectrices. Ils ont la face nue, l'attitude verticale, le long col qu'exige l'industrie du plongeur, et leur bec est fendu jusqu'au delà des yeux, ce qui donne à leur physionomie un accent incroyable de ruse et d'ironie. Un des membres de la famille, étranger à nos contrées, l'Anhinga de Madagascar, est de tous les oiseaux du monde celui qui ressemble le plus au serpent malicieux; mais les caractères ci-dessus sont, avec la membranure des quatre doigts, les seuls caractères communs aux diverses espèces du groupe. Il y a un abîme, l'expression n'est pas hyperbolique, entre le bec du pélican et celui du cormoran. Le bec du cormoran est étroit, cylindrique, unguiculé et dentelé comme celui du harle. Celui du pélican, large, plat, monstrueux, est l'ouverture d'un gouffre où se cacherait un enfant. Je renvoie au chapitre des auxiliaires de pêche les curieux détails concernant ce dernier type.

Le genre Cormoran compte encore chez nous trois espèces : le grand cormoran noir, le cormoran nigaud, le cormoran pygmée. Aucune de ces espèces n'est commune sur nos fleuves, et toutes, comme je l'ai dit, ont été réduites à chercher un refuge vers la mer.

Le grand cormoran noir, dont la robe moirée à reflets verdâtres semble couverte d'écailles de poisson, est un superbe oiseau de la taille du canard de Barbarie, haut de col, bas sur jambes. Ses joues sont dénudées ainsi que le dessous de la gorge. Le mâle adulte porte à l'occiput une huppe fuyante; de légers filets de duvet blanc argentant sa chevelure et la partie supérieure de son cou, noires comme le reste du manteau, lui donnent un faux air de vieillard coiffé d'une perruque à frimas. C'est sa parure de noces; elle tombe à la mue d'été, et l'oiseau redevient noir.

La couleur varie dans cette espèce avec le sexe et l'âge. On en trouve de toutes les nuances, pommelés gris, pommelés noirs, noirs parfaits. Un caractère fort remarquable chez les cormorans est la longueur et la rigidité des pennes de la queue. On sait que cet appendice fait défaut à la plupart des oiseaux nageurs et plongeurs, ou du moins n'existe chez eux qu'à l'état rudimentaire.

L'attitude du cormoran à terre est presque constamment verticale. Il a beaucoup de peine à se mouvoir sur le sol et à prendre son essor à raison de la brévité de ses jambes, ce qui est cause que de pauvres observateurs qui n'avaient pas mis leurs lunettes l'ont accusé de se laisser approcher à bout portant par l'homme, et de se faire tuer par paresse et par stupidité. Ainsi l'homme de la civilisation se condamne lui-même, décernant le titre de stupide à toute bête innocente qui ne se défie pas de lui!

Le cormoran n'est rien moins que stupide, ou alors il aurait la physionomie bien trompeuse. Il ne va pas à terre pour son plaisir, mais bien quand les devoirs de sa charge maternelle ou paternelle le commandent; et c'est en prévision des dangers que cette grande difficulté de se lever de terre lui ferait courir que la nature a armé ses doigts d'ongles crochus pour lui permettre de percher et de se reposer ailleurs. C'est encore pour lui fournir un point d'appui dans sa station verticale qu'elle lui a fait don d'une longue queue formée de baguettes rigides. Le cormoran s'appuie sur ces baguettes comme fait le pivert, qui est condamné à gravir le tronc des arbres par de perpétuelles escalades.

Le cormoran vit parfaitement en domesticité, mais il est cependant facile de voir à ses bâillements multipliés et à son attitude morose que l'oisiveté lui fait honte, et qu'il s'indigne mentalement de voir que l'homme méprise ses services et refuse toujours de mettre sa bonne volonté à l'épreuve.

Le cormoran nichait autrefois sur les arbres des forêts voisines des étangs dans toutes nos contrées de l'intérieur. Il faut aller aujourd'hui demander sa demeure aux falaises de Dieppe, d'Étretat et de la mer Terrible.

Le cormoran nigaud, qui n'a jamais justifié son titre, n'habite guère que les côtes maritimes de la Picardie, de l'Artois, de la

Flandre. C'est un oiseau à manteau noir et à reflets verdâtres, porteur d'une queue arrondie composée de douze pennes, et de la grosseur d'un corbeau. Le cormoran pygmée, connu sur le Danube et sur tous les fleuves de Russie, n'apparaît que de loin en loin sur nos rivières. Cou excessivement long; taille de la poule d'eau.

Les cormorans se marient, puisqu'ils appartiennent à la série la plus élevée des rémipèdes; mais leur chair est immangeable parce qu'ils sont piscivores, et encore par cette raison d'ordre providentiel que l'homme ne doit pas trouver profit au meurtre de qui peut le servir.

. . . . . .

Sur ces soixante-dix-huit espèces de rémipèdes, cinq seulement sont ralliées à l'homme, le Cygne, le Cormoran, l'Oie, le Canard sauvage et le Canard de Barbarie; les deux premières espèces à titre d'auxiliaires, les trois dernières à titre de domestiques. Le cygne, l'eider et les grèbes lui fournissent des fourrures. Tous les lamellirostres et la foulque, sans tenir la tête du gibier-plume au point de vue gastrosophique, n'en sont pas moins des espèces précieuses pour les qualités de leur chair, et la chasse de ces oiseaux, qui offre une source de plaisirs intarissable à des myriades de chasseurs, s'élève dans quelques pays de la France à la condition de haute industrie.

Le plus grand de tous les rémipèdes de France est le cygne du Nord en l'absence du pélican; le plus petit est le phalarope. J'ai tué à trois lieues de Paris un cygne sauvage qui pesait vingt-six livres; le phalarope pèse à peine deux onces.

Le plus délicat de tous les rémipèdes est le rouge de rivière (souchet); après le rouge viennent la sarcelle, le milouin, le canard.

CHAPITRE VIII.

ORDRE DES LONGITARSES OU DES ÉCHASSIERS (56 espèces).

Les premiers oiseaux de rivage sont venus à peu près en même temps que les premiers oiseaux d'eau, car ceux-ci n'auraient pu nicher, s'il n'y avait pas eu des terres à proximité de leur élément habituel. La preuve que les rémipèdes et les échassiers sont contemporains de naissance comme de mort, résulte de ce fait que la plupart des oiseaux *fossiles* qui gisent en grand nombre dans les calcaires et dans les gypses d'Italie et de France appartiennent à ces deux grandes familles. Ces familles sont donc antérieures à celles des percheurs et autres, puisqu'elles ont sur le corps un déluge de plus.

En cherchant bien parmi les rémipèdes, nous avons fini par trouver quelques couples de vrais amoureux. Nous serons un peu plus heureux avec les échassiers, parmi lesquels nous rencontrerons plusieurs emblèmes de fidélité conjugale et d'amour maternel, plus un chanteur. Le chant de ce phénix ne sera pas tout à fait aussi mélodieux que celui du rossignol, mais ce sera un chant, une véritable chanson inspirée par l'amour et qui ne retentira qu'au printemps.

Nous avons vu que le plus noble et le plus amoureux de tous les rémipèdes s'appelait le cygne. Le cygne est un des plus magnifiques moules de la création ; c'est l'édile des eaux, et nous lirons plus tard dans son histoire quel concours glorieux il est destiné à prêter à l'homme dans le grand travail de l'assainissement intégral du globe. Le seul oiseau chanteur de la Longitarsie s'appellera la Bé-

cassine!... la bécassine qui pourrait bien être le premier de tous les rôtis du monde, mais à qui aucun autre gibier ne saurait disputer la palme du salmis. Voilà les œuvres de l'amour.

Nous trouverons encore, parmi les ambigus de cet ordre, la bécasse, le râle de genêts, et quelques autres espèces éminemment propres à la broche, et que la nature y a logées, sans doute pour nous consoler de ce que l'ordre entier ne fournit pas à l'homme une seule espèce domestique ou auxiliaire. Il y a bien le serpentaire du cap de Bonne-Espérance et le cariama du Brésil qui méritent ce dernier titre, mais ces deux ambigus appartiennent à un autre hémisphère et à d'autres continents.

C'est encore dans cet autre hémisphère ou dans des continents plus jeunes que le nôtre qu'il faut aller chercher les types primitifs de l'ordre actuel, les jabirus, les maguaris, les tantales, les marabouts, échassiers gigantesques, dont le flammant, qui s'égare parfois sur nos côtes méridionales, nous offre seul un échantillon remarquable. La Nouvelle-Zélande, patrie des oiseaux impossibles, fourmille encore de râles, de poules sultanes et de bécasses sans ailes (ocydrômes, notornis, apterix), mais nos climats trop raffinés d'aromes ne peuvent plus nourrir ces espèces d'essai. Tous les échassiers de France ont des ailes et des ailes rapides, et les plus lourds et les plus paresseux de la famille ne sont pas embarrassés de faire deux fois par an des traites de trois et quatre mille kilomètres.

Dieu a donné aux espèces qui vivent sur les bords de l'Océan un besoin de déplacement perpétuel en même temps qu'une grande puissance de vol, afin qu'ils pussent suivre sans efforts le mouvement du flux et du reflux de la mer qui découvre et recouvre incessamment les plages et leur sert à toute heure de splendides festins. Les hirondelles et les cailles sont de forcenées voyageuses, comme les coucous, les loriots et les sansonnets; mais leurs émigrations sont régulières et périodiques, et ces oiseaux voyageurs suivent invariablement la route perpendiculaire à l'équateur, du sud au nord, du nord au sud. Il y a une époque dans l'année où ils sont sédentaires. La sédentarité, au contraire, semble en dehors des habitudes des oiseaux de rivage qui *passent* pendant toute l'année; c'est à peine si les femelles s'arrêtent quelques semaines pour

pondre. Les oiseaux de rivage suivent plus volontiers dans leurs déplacements la direction parallèle à l'équateur, c'est-à-dire la direction de l'est à l'ouest, ce qui est cause que, sur une trentaine d'espèces d'échassiers maritimes qui habitent nos plages, vingt-cinq au moins se rencontrent à la fois sur la surface du globe aux mêmes latitudes, aux parages du Japon et du Kamschatka comme au littoral de la mer Noire et de la Caspienne, au recto comme au verso de l'Amérique septentrionale, en Terre-Neuve et en New-York aussi bien qu'en Orégon et en Californie. Les espèces paresseuses, qui appartiennent exclusivement aux eaux douces, aux roseaux des étangs et des fleuves, sont travaillées, comme les pélagiennes, de la passion de déplacement qui dévore l'ordre entier; elles ont dans les jambes, comme les autres dans les ailes, de perpétuelles inquiétudes qui leur font entreprendre la traversée de tout le continent européen *à pied*. Échassiers et longitarses sont des noms excellents et qui désignent suffisamment l'ordre des oiseaux de rivage, mais celui de *Marche toujours*, de *Mobiles*, d'*Instables* leur irait encore mieux.

Nous avons vu par la mention d'origine que la grande majorité des espèces rémipèdes se composait d'espèces étrangères, de passage seulement parmi nous. C'est le contraire chez les échassiers, presque tous sont Français.

Je rappelle sommairement les caractères généraux de l'ordre qui sont, avec l'horreur de la stabilité, un corps grêle, des tarses grêles, un cou grêle, un bec effilé, une voix qui s'entend de loin. Tous les os, dans cette famille, ont été tubulés et pneumatisés avec le plus grand soin; les ailes sont longues et étroites, parfois concaves, la queue rudimentaire ou très-courte et souvent absente, ou remplacée par les pieds. Les jambes sont fréquemment nues dans leur partie inférieure comme les tarses, et la coupe de ceux-ci donne sur les mœurs de chaque espèce d'excellents renseignements. Ainsi, l'espèce qui est destinée à patauger dans la vase molle et à entrer dans l'eau aura le tarse aminci par devant à la façon des grèbes, et ses pieds seront en outre protégés contre le danger d'enfoncement par de larges membranes en guise de patins; ce qui prouve, en passant, que j'ai eu raison dix fois pour une de préférer Rémi-

pède à Palmipède pour qualification générique de l'oiseau d'eau. On peut, en effet, rencontrer dans l'ordre des Échassiers des oiseaux comme le flamant et l'avocette qui ont aux pieds de larges palmes et qui ne nagent pas du tout, tandis que d'autres moules, tels que la poule d'eau et la marouette, qui n'ont pas le moins du monde les pieds palmés, nagent très-bien. *Rame* n'est donc pas synonyme de *palme*; rame désigne donc exclusivement un instrument de natation.

L'ordre est régi par la polygamie, au huitième près d'exception. Or, la jalousie étant un des attributs essentiels de la polygamie, il s'ensuit que la saison des amours est pour les échassiers la saison des batailles.

L'immense majorité niche à terre; les femelles ignorent presque toutes l'art de l'architecture, et elles sont obligées pour couver de replier leurs longs tarses sous leur corps. Les petits naissent couverts de duvet et courent généralement en sortant de l'œuf.

La piscivorie qui a l'inconvénient de produire des chairs détestables, n'étant heureusement que l'apanage du très-petit nombre, l'ordre abonde en rôtis généreux et surtout en salmis délectables.

La plupart des oiseaux de rivage muent deux fois par an, en avril et en juillet, comme les rémipèdes, et ils ne sont pas moins que ces derniers affolés de parures. Ils s'assemblent volontiers pour voyager de conserve, vieux avec vieux, jeunes avec jeunes.

J'appliquerai à l'ordre des Échassiers comme à celui des Vélocipèdes, la division que j'ai adoptée pour l'ordre des Rémipèdes. On sait, en effet, que la Tridactylie, qui est la série des moules ébauchés, est commune aux trois ordres de la Planipédie. Je trouve de plus, parmi les échassiers, la division naturelle établie chez les rémipèdes entre les espèces maritimes et les espèces fluviatiles. Seulement, comme les échassiers ne nagent pas, mais marchent, nous aurons des *dactyligrades* et des *pollicigrades* aux lieu et place des dactylirèmes et des pollicirèmes. Je dirai aussi *paludiennes* ou *paludicoles* les espèces qui nichent près des rivages de la mer, et se délectent dans les vases salées; *palustriennes* ou *arundinicoles*, celles qui élisent domicile d'amour dans les marécages de l'intérieur.

Je désignerai ici encore les séries par la forme du pied, et les

groupes par la forme du bec, et je ferai partir les séries ambiguës, ainsi que ci-devant, de leur nœud d'insertion dans les séries normales. Nous pourrons suivre mieux que jamais, dans ce nouveau tableau, la marche parallèle de l'élévation morale et de la perfection du pied dans chaque espèce. Nous y verrons une fois de plus la marche sur quatre doigts coïncider d'une façon merveilleuse et fatale avec la monogamie pure et la faculté de percher.

DIVISION PRIMORDIALE.

L'ordre des Échassiers se divise en deux séries primordiales, d'après le nombre des doigts : Tridactylie et Tétradactylie.

La Tétradactylie se subdivise en trois séries secondaires, d'après la marche ; deux séries normales : *Dactyligradie* et *Pollicigradie* ; une série ambiguë, celle des *Longidactyles* ou des *Brévipennes*.

Dactyligrades sont les espèces pour lesquelles le pouce est un objet de luxe, comme nous l'avons vu précédemment pour les canards et les pétrels ; Pollicigrades sont celles qui appuient sur les quatre doigts en marchant. La série ambiguë des longidactyles ou des brévipennes comprend un certain nombre d'espèces pollicigrades à ailes courtes, à tarses épais, chez lesquelles les doigts sont si longs que ces espèces peuvent s'en servir pour marcher sur les eaux, c'est-à-dire pour nager. J'aurais pu ne faire de cette série qu'une simple division de la Pollicigradie, que j'aurais alors séparée en deux groupes : Pollicigrades — Longipennes ; Pollicigrades — Brévipennes ; mais ce dernier groupe a un caractère d'ambiguïté tellement prononcé, que j'ai dû en tenir compte et le considérer comme une série particulière que j'ai baptisée d'un nom qui rappelle sa spécialité d'une façon nette et précise : série des *Coureurs de roseaux*.

ÉCHASSIERS PALUDIENS (33 espèces).

Deux séries : Tridactylie et Dactyligradie. Deux groupes : *Ténuirostres, Longirostres,* douze genres, trente-trois espèces.

Première série : *Tridactylie*. — Trois genres : Échasse, Huitrier, Sanderling ; une seule espèce pour chaque genre.

L'Échasse. — C'est le moule-type de l'ordre ; son nom lui convient parfaitement, car c'est de tous les oiseaux peut-être celui à qui la nature a fait don des jambes les plus hautes, proportionnellement au reste du corps. L'échasse a près de deux pieds de hauteur de la paume du pied au sommet de la tête, quoique sa grosseur soit à peine celle du pigeon domestique ; mais son aspect ne réveille aucune des idées disgracieuses qui s'attachent chez nous à ce nom d'Échassier. L'échasse est un très-bel oiseau, d'allures élégantes, noir par-dessus, blanc par-dessous, à la jambe fine et tranchante, au tarse nu, aux grandes ailes ; son bec droit, effilé, est taillé, comme son cou, dans des proportions convenables. Elle entre dans le flot jusqu'à mi-jambe pour chercher sa pâture. C'est une espèce cosmopolite de mœurs fort innocentes et qui fait peu parler d'elle. Elle niche en France, dans les champs voisins de la mer. La femelle *s'ajouve* (s'accroupit) pour couver. L'ignorance où je suis des vertus de sa chair ne m'en donne pas une très-haute idée. Polygame.

L'Huîtrier ou la Pie de mer. — J'aime mieux le second nom que le premier, parce que le premier est menteur, et parce que l'oiseau dont il s'agit a beaucoup de ressemblance avec la pie vulgaire, qu'il dépasse un peu en grosseur, mais dont il porte le costume. Ce nom d'Huitrier semble vouloir dire mangeur d'huîtres. Or, on sait que les huîtres sont des mollusques peu vagabonds de leur nature, qui meurent volontiers où ils s'attachent, qui passent toute leur existence ensevelis sous les ondes, et ne se risquent guère à flâner sur les grèves pour servir de pâture aux oiseaux de rivage. Si l'on voulait absolument baptiser la pie de mer d'un nom tiré du genre spécial de sa nourriture, mieux valait l'appeler le Moulier que l'Huitrier, attendu qu'elle peut faire une très-grande consommation de moules et d'autres coquillages de surface et qu'elle n'a, au contraire, que de très-rares occasions de se régaler d'huîtres.

La pie de mer est un assez bel oiseau qui a la partie inférieure du corps d'un beau blanc, le manteau et le plastron noirs, comme la pie, l'iris rouge. Elle est surtout remarquable par son long bec

pointu, droit et fort, qui semble fait d'ivoire rose. Ce bec joue à volonté l'office de levier ou de pince; l'oiseau s'en sert pour ouvrir de force les coquillages et en dévaliser l'intérieur. Ses pieds vigoureux et rapides, ses tarses beaucoup moins longs que ceux de l'échasse, sont teints de la même nuance rose-clair, ce qui a fait donner à l'oiseau par Linnæus le nom d'*Hœmatopus* (pieds couleur de sang). Il est fâcheux que, depuis ce baptême, on ait trouvé dans la Nouvelle-Zélande un second huîtrier qui n'avait plus les pieds roses; car, pour ne pas contrarier le grand naturaliste suédois, la classification officielle a dû enregistrer la nouvelle recrue sous le nom d'Hœmatopus à pieds bruns ou noirs, et l'on a eu de cette façon un oiseau *à pieds rouges* qui *a des pieds noirs*. Cette dénomination n'est guère moins malheureuse que celle de *solipède* donnée au cheval par la même classification : *quadrupède solipède*, c'est-à-dire bête à quatre pieds qui n'en a qu'un seul. Je voudrais cependant bien, à force d'épigrammes, contraindre l'Institut à se mettre d'accord avec le sens commun.

La pie de mer est douée en outre d'une voix de sifflet d'une acuité sans égale qui déchire l'oreille à de grandes distances, perce le bruit des tempêtes et le murmure des flots. Son humeur est très-batailleuse en tout temps, mais surtout dans la saison d'amour, et elle ne rachète pas suffisamment ses défauts par la qualité de sa chair dans la saison d'automne. La pie de mer aime et niche en France, erre d'une plage à l'autre, vagabonde, mais n'émigre pas. La nature, qui ne fait rien sans motif, a dû assigner à cet oiseau une mission de guetteur quelconque, en rapport avec la résonnance de sa voix.

Le Sanderling. — Une des plus petites espèces de l'ordre. Sa taille est celle de la guignette, qui fréquente, aux mois de mai et d'août, les grèves de tous nos fleuves. Le sanderling a seulement la jambe plus haute et le manteau plus brun; bec droit et effilé de longueur moyenne, comprimé légèrement à l'extrémité. Le sanderling compose, avec le bécasseau et la maubèche, espèces voisines, cette famille nombreuse d'échassiers mignons qu'on désigne indistinctement sous le nom commode d'Alouettes de mer. L'espèce est répandue sur toutes les côtes de France, depuis les dunes de Dun-

kerque jusqu'au bassin d'Arcachon et plus bas; mais sa vraie patrie est la plage néerlandaise, ainsi que son nom l'indique. Elle erre en tout temps des parages de la mer du Nord à ceux de la mer du Midi, et se croise fréquemment avec la guignette. Sa nourriture et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celles de cette dernière espèce, si ce n'est qu'elle est plus amie des grèves de l'Océan que de celles des fleuves. Elle ne méprise pas cependant le lit des étangs fraîchement mis à sec, où elle descend quelquefois, à l'automne et au printemps, en petits groupes serrés qui font beaucoup de bruit, volent en tourbillonnant, et ne savent jamais s'ils veulent s'en aller ou rester, s'élever ou s'abattre. Tous ces petits oiseaux-là ont l'amour tapageur et font beaucoup de bruit en avril sur la plage; mais leur chair est excellente à l'arrière-saison et peut devenir l'occasion de salmis généreux.

Beaucoup d'observateurs, considérant les habitudes marécageuses de certains pluviers et le nombre de leurs doigts, s'étonneront probablement de voir ce genre exclu de la série actuelle; mais leur étonnement cessera avec une étude un peu plus approfondie des mœurs de cette famille, laquelle étude leur démontrera que les pluviers sont essentiellement arvicoles, c'est-à-dire amis des champs, et qu'ils appartiennent, par conséquent, à l'ordre des Coureurs ou des Vélocipèdes. Ce qui est vrai, ce qui se sent au fumet seul, c'est que les pluviers sont ambigus entre les tridactyles de terre ferme et les tridactyles de terre molle. C'est, en effet, le genre qui fournit le pluvier doré et le guignard, deux espèces succulentes.

On remarquera que dans cet ordre, ainsi que dans le précédent, aucune espèce marchant sur quatre doigts ne figure dans les séries maritimes, et que les espèces tridactyles, au contraire, appartiennent exclusivement à ces séries; de même la monogamie pure ne se rencontrera que chez les espèces tétradactyles, et notamment chez les *Pollicigrades*.

Deuxième série. *Dactyligradie*. — Deux groupes : *Ténuirostres*, *Longirostres*; neuf genres : Avocette, Maubèche, Bécasseau, Combattant, Chevalier, Tournepierre, Barge, Courlis, Perdrix de mer; trente espèces, dont quatre égarées.

La première place dans cette série revient de droit à un moule

excentrique qui n'appartient à aucun des groupes ci-dessus, et pour lequel on a forgé le nom de *Récurvirostre*.

La nature, qui n'est pas ennemie de la gaieté, débute volontiers dans une série par des moules de cet ordre; et même il lui arrive quelquefois, comme on le verra par l'exemple du flammant, de pousser ses figures jusqu'à la charge, uniquement pour donner à l'homme une idée de la richesse de son imagination.

L'Avocette. — Une seule espèce. L'avocette est un moule bizarre dont la nature n'a voulu tirer que deux exemplaires, pour ne pas avoir l'air de s'insurger contre ses propres lois. C'est le seul oiseau de ce globe dont la courbure du bec rebrousse vers le front et forme crochet par-dessus. Cette disposition étrange qui facilite les tendances à l'écartement et à la disjonction des mandibules, jointe à la faiblesse et à la ténuité des deux branches de cette pince, rend très-difficile à l'oiseau l'acte de préhension, et fait à l'avocette, bien plus encore qu'à l'échasse, une loi impérieuse de chercher sa pâture dans le milieu le moins résistant. Aussi la nature, pour corriger les torts de sa fantaisie et venir en aide à ce moule disgracié, lui a-t-elle accordé de hautes jambes, des tarses tranchants à l'avant et des pieds presque aussi palmés que ceux des rémipèdes. Munie de ce double appareil de sauvetage, l'avocette arpente sans encombre les vases les plus molles et les plus détrempées; elle fouille dans ce milieu à l'aide de son crochet, et, quand elle a senti quelque proie, comme un ver, elle la fait sauter adroitement en l'air et la reçoit dans son bec. L'Avocette est un assez bel oiseau du volume et de la couleur de l'échasse; elle est un peu moins haute sur jambes et moins fluette de corsage; manteau noir, gilet blanc, culotte idem. L'avocette est connue de tous les chasseurs de mer depuis le Pas-de-Calais jusqu'à la baie de Gascogne, et depuis la plage de Port-Vendre jusqu'à celle de Saint-Tropez. Polygame; niche en France. Mangeable comme tous les oiseaux à bec très-fin qui ne peuvent faire leur nourriture que de petits insectes, larves ou vers. Le pouce de l'avocette est presque imperceptible et ne lui a été donné que pour marquer la transition de la Tridactylie à la série supérieure.

Groupe des Ténuirostres. — Quatre genres, vingt espèces.

Caractères généraux. — Bec droit, mince, effilé, et ressemblant en petit à celui de la bécasse; tarses noirs, de hauteur moyenne; pouce minuscule; membrane interdigitale plus ou moins développée; manteau de nuance terne brun ou gris, virant au jaune roux ou au noir dans la saison d'amour, complétement gris dans la tenue de voyage; le dessous du corps invariablement gris pâle, virgulété de brun; voix sonore; vol rasant et rapide, ne restant jamais en repos ni le jour ni la nuit.

Genre Maubèche. — Deux espèces : une de la taille du merle à manteau roux brun, l'autre un tant soit plus forte et de plumage plus clair. Pouce invisible.

Genre Bécasseau. — Six espèces : la Brunette, — le Bécasseau Pygmée, — Temmynck, — Échasse, — Pectoral, — Canut; ces deux derniers fort rares. Histoire sans intérêt. Le genre Bécasseau diffère du précédent par la dimension du bec, qui est plus long. Le bécasseau pygmée, de la taille d'une alouette, est le plus petit de tous les oiseaux de rivage. Le nom du bécasseau échasse s'explique de lui-même.

Genre Combattant. — Une seule espèce, la plus remarquable de tout le groupe. Le combattant mérite une place à part parmi les oiseaux de rivage et une notice biographique moins dédaigneuse que celles qu'on vient de lire.

Le combattant est un des moules les plus intéressants de tout le monde ornithologique, puisqu'il est un de ceux qui démontrent avec le plus d'énergie la vérité de l'aphorisme passionnel que toutes les beautés sont du printemps et toutes les laideurs de l'automne.

Le combattant est l'emblème du paladin, mais non du paladin fidèle, du don Quichotte de la Manche ou de l'Amadis de Gaule, qui brûle d'un unique feu et force tous les chevaliers qu'il rencontre à confesser la supériorité des charmes de la beauté qu'il adore. Le modèle auquel il tient le plus à ressembler est le *raffiné* de la cour des Valois ou de celle de Louis XIII, que l'histoire et la peinture nous représentent tout ruisselant de pierreries, de velours, de dentelles, toujours en quête d'un nouveau duel et d'un nouvel amour, la main gauche fièrement appuyée sur la hanche, la droite en

route vers la rapière. Cependant, au lieu de lui donner l'un de ces deux noms de Raffiné ou de Paladin, les seuls qui lui convinssent, les savants l'ont appelé le *Paon de mer*, d'autres le *Chevalier combattant*. Les chasseurs de Picardie l'appellent tout simplement Combattant, et ils ont plus raison que les autres, puisque ce nom est pris de sa dominante passionnelle. La première qualification est absurde, parce que l'oiseau dont nous parlons ne porte pas les plus riches pièces de son écrin sur la queue comme l'oiseau de Junon (paon domestique). La seconde est insignifiante, parce que ce titre de Chevalier, qui eût été très-acceptable pour notre paladin si on ne l'eût décerné qu'à lui seul, a été prodigué à un tas d'espèces qui n'ont rien de chevaleresque ni dans le costume ni dans les mœurs. Or, un oiseau de la figure et du caractère du combattant ne peut pas s'appeler comme tout le monde.

Le paladin en petite tenue, c'est-à-dire dans la tenue qu'il porte pendant neuf mois de l'année, de la fin de juillet à celle d'avril, est un oiseau de rivage comme un autre, modeste dans ses goûts, humble dans ses habits et noyé dans cette masse confuse d'oiseaux à manteau brun verdâtre, à plastron blanc virguleté de gris, hautes jambes et long col, qui du matin au soir suivent l'ourlet du flot sur la grève maritime, et dont le chevalier guignette (le cul blanc de la Seine) nous représente le type. Le paladin que nous avons à décrire est deux fois gros comme la guignette, un peu moins fort que la bécasse; mais j'ai déjà dit que le paladin de l'automne ne ressemblait pas plus à celui du printemps que le vieillard à l'adulte. En effet, du jour où la fièvre d'amour entre en lui et l'agite, le moral et le physique du paladin subissent une métamorphose si complète que ses amis les plus intimes ne le reconnaissent plus au bout d'une semaine.

Et d'abord ce n'est plus un oiseau au teint pâle et à la poitrine évidée que nous avons sous les yeux; c'est un oiseau de couleurs voyantes, jaune-roux, blanc ou noir, aux nuances accusées, aux formes athlétiques. Le paladin amoureux commence par se cravater le col d'une fraise resplendissante dont les dentelles débordent sur sa poitrine, envahissent peu à peu les épaules, la tête, et finissent par couvrir tout le devant du corps d'une housse mobile,

inquiète, animée, frissonnante : c'est la cotte de mailles du nouveau chevalier, c'est son armure de corps; il en tire des effets et des poses martiales d'une crânerie indicible. Du reste, pleine liberté de goûts; chaque individu se taille son pourpoint à sa mode dans l'étoffe de la fantaisie; chaque paladin se pare des couleurs de sa belle suivant les traditions de la chevalerie antique. Après le choix de la couleur de l'armure de corps vient celui de l'armure de tête, du casque et du panache, et c'est ici surtout que la folle du logis fait des siennes. Il ne m'est pas prouvé que le génie de l'amour et de la mascarade ait fourni plus de types excentriques aux paladins de l'Arioste qu'aux paladins emplumés des grèves de la Manche. De cinquante chevaliers parés pour le tournoi, vous n'en trouverez pas deux vêtus de même sorte, et la plupart se croiraient déshonorés de porter le même costume pendant deux saisons de suite. J'ai cru remarquer que la couleur de favoritisme (noir velouté) et celle de la bécasse étaient les mieux portées.

Une chose qui m'a toujours vivement intrigué dans l'étude de ces physionomies étranges, c'est la tendance universelle des gens qui se travestissent à se mettre des cornes sur la tête. Pour s'expliquer que cette manie de vouloir ressembler au diable soit commune à tous les esprits galants et batailleurs, depuis le plongeon jusqu'au faisan; pour que l'oiseau de guerre éprouve ainsi le besoin d'orner son front de cornes menaçantes comme un monstre de tragédie; pour que le chevalier de la Table-Ronde et le cannibale des Antilles soient enclins au même travers, il faut absolument admettre que cette coiffure satanique recèle un talisman invincible, et un talisman à deux fins, qui terrifie l'ennemi et fascine la beauté. Je ne veux pas creuser la question plus avant, parce que le temps me manque, mais il est fâcheux que les savants qui ont peu de chose à faire ne l'aient pas encore attaquée.

En même temps que le paladin des grèves orne son chef de l'attribut diabolique et couvre son pourpoint d'une riche cotte de mailles, son caractère subit une métamorphose analogue et vire soudainement du pacifique au rageur. Sa jalousie amoureuse, toujours chauffée au rouge, fait immédiatement explosion à la vue d'un individu mâle de son espèce. Il se précipite de tout son poids

et de toute sa vitesse sur le rival inconnu qui, de son côté, se rue à sa rencontre avec le même entrain ; et le choc est quelquefois si terrible que les deux champions roulent du coup sur la molle arène, étourdis et sans pouls. Les mêmes scènes se renouvellent plusieurs fois chaque jour pendant huit à dix semaines, après quoi les combats finissent faute de combattants.

L'attitude de bataille de ces oiseaux, ce qu'on appelle la garde en argot de salle d'armes, est la même que celle du coq domestique : la tête basse, le corps horizontal, la collerette hérissée, le bec tendu, la pointe à la hauteur de la poitrine de l'adversaire. Ce bec, qui ressemble étonnamment à un fleuret démoucheté, est leur seule arme offensive; elle suffit pour ensanglanter chaque rencontre, pour crever un œil à celui-ci, pour démonter celui-là d'une jambe ou d'une aile. Tant il y a que les rivages de la mer du Nord, où ces tournois se tiennent, fourmillent au mois de mai de paladins éclopés, boiteux d'un tarse, manchots d'une voile, et dont l'état piteux inspirerait infailliblement à un Indou l'idée d'un hospice d'invalides.

Le combattant ne quitte presque jamais les plages de l'Océan, où il trouve abondamment à vivre, à aimer, à se battre. Un grand nombre de héros de cette famille désertent chaque année les côtes de Picardie, de Normandie, de Bretagne, pour aller passer en Angleterre la riante saison des amours, des fêtes, des batailles. Revenu à résipiscence et à des habitudes plus pacifiques après la perte de son costume de noces, le paladin finit par fournir à l'arrière-saison un gibier très-passable. Ainsi Renaud de Montauban, le plus célèbre des quatre fils d'Aymon, pour racheter ses erreurs, se fit sur ses vieux jours porte-mortier des maçons qui construisaient la cathédrale de Cologne.

Le combattant vit parfaitement en domesticité pendant un an, mais à la condition qu'on ait soin de lui donner des compagnons de servitude avec lesquels il puisse échanger de temps à autre un coup de bec.

Genre Chevalier. — Onze espèces, les plus grosses avoisinant la bécasse, les plus petites l'alouette; toutes parfaitement reconnaissables à la marque qui leur a donné leur nom : Chevalier semi-

palmé, — gambette ou à pieds rouges, — à pieds verts, — arlequin, — à longue queue, — cul blanc, — sylvain ou des bois, — à bec retroussé, — aboyeur, — guignette (cul blanc de Paris, *gravier* de Champagne).

Le genre Chevalier se distingue des genres précédents en ce que la plupart des espèces ont les pieds à demi palmés et le bec plus long. Les chevaliers ont la double mue comme les combattants, et leur verbe ne manque pas d'éclat dans la période d'amour; mais leur costume de noces n'est guère plus brillant que leur costume de voyage. Le gris, avec l'amour, prend une teinte un peu plus foncée; le blanc devient un peu plus clair : c'est toute la différence. Les chevaliers se font de temps en temps tirer à l'intérieur sur les berges des fleuves et sur les rives des étangs; ils s'abattent même volontiers sur les mares des plaines. Le chevalier sylvain, ambigu comme la bécasse entre les oiseaux des bois et les oiseaux de rivage, se rencontre quelquefois comme la bécassine dans les jeunes taillis des forêts inondées. Les guignettes, qui s'en viennent de l'Égypte et de l'Afrique en Europe au mois de mai, et qui s'en retournent au mois d'août, opèrent leur double traversée en suivant la route des fleuves. Ce double passage procure aux riverains l'agrément d'un intermède de chasse qui a d'autant plus de charmes qu'on a peu de chose à chasser à l'une et l'autre époque, que le gibier est délicieux d'ailleurs et de plus difficile à tirer. Je parle naturellement du passage des guignettes au troisième volume de cet ouvrage, au chapitre de la chasse des oiseaux de rivage.

Le Tournepierre. — Espèce unique. Taille du vanneau; bec noir, pieds rouges; tarses courts; doigts libres, pouce invisible; manteau noir teinté de blanc et de gris, la partie supérieure du col et la tête noires, le dessous du corps d'un blanc terne. Le nom de cet oiseau indique suffisamment l'industrie dont il vit : c'est une espèce de dépaveur qui se sert de son bec comme d'un levier pour dépaver les petits cailloux des bords de la mer et faire main basse sur les vers et les larves qui ont l'habitude de se loger sous cet abri. Le tournepierre, qui se rapproche assez du vanneau pour la couleur et la taille, et qui est vermivore comme lui, n'en doit pas différer sensiblement quant à la chair. Les personnes qui désire-

raient voir figurer le vanneau dans l'ordre des échassiers devraient le colloquer à la suite du Tournepierre.

Groupe des Longirostres. — Deux genres; cinq espèces.

Le groupe des Longirostres renferme ces espèces qui sont si remarquables par la dimension exagérée de leur bec, et qu'on pourrait nommer pour cette cause *Bécassiens*. Ces longs becs sont droits ou arqués; de là deux genres ou deux sous-groupes : *Rectirostres* bec droit, *Falcirostres* ou bec en forme de faux.

Sous-groupe des Rectirostres. — Un seul genre : Barge; deux espèces : la Barge à queue noire, la Barge à queue barrée.

La barge, qu'il est facile de confondre de prime abord avec la bécasse, et qu'on nomme pour cette raison la bécasse de mer, est le plus beau coup de fusil qu'on puisse avoir à tirer dans la chasse des oiseaux de rivage; car elle joint à la délicatesse de la chair le mérite du volume. La barge est beaucoup plus forte et beaucoup plus haute sur jambes que la bécasse; son bec est plus long aussi que celui de cette dernière espèce; il est moins renflé à l'extrémité, et il aspire presque à se relever vers le ciel. Du reste, même consistance molle et quasi spongieuse annonçant que les deux espèces doivent trouver leur vie dans le même élément, la vase plus ou moins détrempée. La barge, moins riche de toilette que la bécasse, et qui se contente pour tenue habituelle d'un simple paletot grisâtre de la nuance la plus modeste, revêt un manteau roux dans la saison d'amour. La barge à queue barrée est un peu plus petite que la barge à queue noire. Pièces de premier choix comme gibier maritime, mais inférieures de plusieurs grades à la bécasse et à la bécassine.

Sous-groupe des Falcirostres. — Un seul genre : Courlis; trois espèces.

Les naturalistes ont l'habitude de diviser ce groupe en deux genres dits des *Courliens* et des *Ibiens*, ayant pour caractère commun un bec démesuré taillé en forme de faucille, mais se distinguant cependant par plusieurs caractères essentiels. Ainsi les ibiens ont le front et les joues chauves, tandis que les courliens ont toutes les parties de la tête parfaitement emplumées. De plus, le bec des ibis est beaucoup plus solide et plus vigoureux que celui des cour-

liens, à telles enseignes qu'ils s'en servent pour attaquer et pour dépecer les reptiles, genre de nourriture complétement interdit aux courliens. Enfin les ibiens habiteraient exclusivement les savanes et les rives marécageuses des fleuves des contrées les plus méridionales du globe, tandis que les courliens préféreraient les plages maritimes des zones tempérées. Ceux-ci seraient paludiens, ceux-là palustriens.

La distinction de ces deux caractères a peu d'intérêt pour l'histoire des oiseaux de France où les ibiens ne sont guère connus que de nom, mais elle en a beaucoup pour l'histoire universelle en ce qu'elle permet de suivre de l'œil toutes les gradations de la série. Il est curieux de voir, en effet, avec quel art infini la nature prévient les sauts brusques, et comme elle réussit à relier les genres les plus disparates par les transitions les plus insensibles. Observez dans l'ordre qui nous occupe le chemin qu'elle a pris pour amener le type rectiligne le plus simple au type curviligne le plus accentué auquel nous arrivons. C'était au début le bec de la maubèche ou du bécasseau, bec droit et effilé de longueur raisonnable. Le bec a grandi peu à peu avec le chevalier; il a atteint avec la barge et la bécasse des proportions menaçantes; il s'est renflé à l'extrémité de la mandibule supérieure. De la barge ou de la rectilignité absolue il a passé par un moule que nous ne possédons pas en France, par les *Rynchées*, à la courbure la plus adoucie de l'arc, puis enfin il est arrivé de celle-ci à la courbure falciforme par le bec des courlis et par celui de l'ibis. Il est bon, quand on étudie, de s'arrêter de temps à autre à ces revues rétrospectives qui servent à résumer les connaissances acquises, et qui sont pour la mémoire une aide plus puissante que tous les procédés mnémotechniques.

Indépendamment de l'intérêt ornithologique que l'ibis présente comme type extrême de série, il aurait encore droit à une mention honorable de notre part à titre de grandeur déchue. Et s'il est vrai, comme l'affirment quelques observateurs de Languedoc, que la tempête jette quelquefois sur nos côtes du midi un individu de cette famille, nous devons d'autant mieux l'accueillir que cet ibis ne peut être que celui de l'Égypte, l'ibis sacré, le fameux ibis auquel la reconnaissance des indigènes de cette contrée pieuse éleva

jadis des autels. C'est, à parler franchement, un assez triste oiseau que l'ibis sacré, un oiseau chauve, gros comme une belle volaille, blanc par-dessus et par-dessous, avec des pieds noirs, un cou noir, un bec noir, long comme une faux. Il ne paie pas de mine; mais il n'est pas le seul dieu des temps anciens et modernes qui ait éprouvé des malheurs et qui ne porte plus sur son front l'empreinte du caractère auguste dont il fut revêtu en des temps plus heureux. Respectons l'infortune de l'ibis, car nul de nous ne sait ce qu'il peut devenir, et rappelons-nous que bien d'autres divinités ont avalé l'encens des hommes qui n'avaient pas gagné leurs autels à manger des serpents.

Maintenant, à supposer que l'ibis d'Égypte dût être mentionné dans ce recueil à titre de voyageur égaré, ce serait au chapitre de la Longitarsie palustrienne et non en celui-ci qu'il lui faudrait faire place.

La Guyane française nourrit un magnifique oiseau qui s'appelle l'ibis rouge, et qui sera l'un des plus beaux ornements de nos pièces d'eau et de nos jardins publics quand on sera parvenu à l'acclimater parmi nous. L'ibis est ami de l'homme, ainsi que la cigogne sa cousine.

Le genre Courlis a trois représentants en France : le grand Courlis de mer, le petit Courlis, le Corlieu.

Le grand courlis de mer, qu'il n'est pas rare de voir figurer l'hiver au marché de la Vallée de Paris, est un grand oiseau fauve fort remarquable par la longueur démesurée de son bec en faucille. Son plumage, d'une seule nuance jaune terreux, est tout à fait semblable à celui de l'œdicnème, vulgairement dit courlis, qu'on rencontre dans les steppes. L'oiseau est assez haut sur jambes et deux fois gros comme la bécasse, avec laquelle le peuple le confond volontiers. Je dirai à ce propos que l'ignorance en histoire naturelle est un des crimes que le gamin de Lorraine émérite pardonne le moins aux gamins de Paris, dont la crédulité passe toute mesure. On ferait un volume très-ridicule et très-gros avec les absurdités et les fables qui se débitent en un seul jour au Jardin des Plantes devant les divers parcs des oiseaux ou devant le palais des singes. J'ai fini par m'expliquer l'étrangeté de certains votes politiques du

peuple parisien par son opinion sur l'autruche. L'autruche est, au dire du gamin de Paris, un animal féroce qui combat les cavaliers à coups de pierre, et qui les tue fréquemment de la même façon que David tua Goliath. Pour lui encore, l'hyène, qui s'apprivoise comme un chien, est toujours la bête la plus féroce et la plus sanguinaire de la création, et l'oiseau qui a un grand bec, huîtrier ou courlis, est toujours la bécasse. Il n'y a réellement que la crédulité de ce badaud futur qui puisse égaler son aplomb. Le badaud de Paris est le gamin à l'état adulte.

Le grand courlis, comme beaucoup de paludiens de son ordre, traverse fréquemment les terres pour passer d'une mer à l'autre, et comme il s'arrête dans sa route au bord des eaux dormantes, il est peu de chasseurs de marais qui ne l'aient tué.

Les gens qui ont le bonheur d'être dévorés de la passion de la pêche à la ligne savent tous ce procédé pour récolter des vers rouges qui consiste à ficher un bâton pointu en terre et à ébranler circulairement le terrain. Le ver, qui sent trembler le sol autour de lui, s'imagine avoir affaire à la taupe, sa plus formidable ennemie, et se hâte de sortir pour que l'homme le prenne. Je ne sais qui a pu mettre le courlis au courant de ces détails, mais le fait est qu'il se sert de son bec immense pour produire le tremblement de terre comme le pêcheur à la ligne, et que le procédé lui réussit parfaitement.

Le petit courlis et le corlieu, communs sur les côtes de Picardie et de Bretagne, sont taillés sur le même patron, bec, tarses, pied, envergure; seulement le modèle est réduit. L'histoire de ce genre-là offre peut-être des particularités intéressantes, mais j'avoue que jusqu'à ce jour elles ne sont pas venues jusqu'à moi. La chair des courlis n'est que mangeable.

Genre Perdrix de mer. — Deux espèces : Glaréole, Giarole.

Ce genre a été mal nommé Perdrix de mer, car les deux espèces qui le composent sont plus palustriennes que paludiennes; mais la rectification a si peu d'importance que je ne la discute pas. La division en espèces maritimes et fluviatiles peut être fort commode pour l'ordre, mais elle n'a rien de rigoureux.

La glaréole, qui porte plus particulièrement le nom de *perdrix de*

mer, est un oiseau excessivement rare, sinon invisible, sur nos côtes. Sa patrie est aux rives du Don et du Volga, de la mer Noire et de la Caspienne. On le rencontre sur les rives des grands lacs de Hongrie et sur celles du Danube, quelquefois sur les grèves du Rhône, dans le voisinage de son embouchure. C'est un oiseau de la grosseur d'une tourterelle, vêtu d'un manteau isabelle uni et sans mouchetures. Bec de moyenne longueur, légèrement arqué ; queue fourchue et longues ailes ; toute la tournure de l'hirondelle de mer ; tarses courts et pieds rapides, indiquant que l'oiseau préfère le sable à la vase.

La giarole est une espèce tout à fait voisine, de même taille et de même couleur. Toutes deux sont décorées d'un ordre qui se porte en collier. Ce collier est un ruban noir.

ÉCHASSIERS PALUSTRIENS (23 espèces).

Trois séries : Dactyligrades, Pollicigrades, Longidactyles.

PREMIÈRE SÉRIE : *Dactyligradie*. — Un groupe : Longirostres ; deux genres : Bécasse, Bécassine ; quatre espèces.

Caractères généraux du groupe. — Bec très-long, droit et mou, plus large à l'origine qu'à l'extrémité ; narines en sillon, mandibule supérieure renflée vers la pointe ; tête carrée et comme aplatie sur les côtés ; grands yeux *myopes*, percés au sommet de la tête ; physionomie peu spirituelle. Ailes aiguës et étroites ; vol rapide, irrégulier, puissant ; queue arrondie et courte. Passion des voyages nocturnes. Le nom de *Mollirostres* conviendrait aussi bien à ce groupe que celui de Longirostres ; car la mollesse des mandibules est le caractère le plus particulier du bec dans ces espèces. Ce bec, qui fait l'effet d'une sonde à l'aide de laquelle l'oiseau fouille au plus profond de la vase pour saisir les vers dont il fait sa pâture, emprunte en effet sa tactilité exquise à son extrême mollesse. Le bourrelet qui enveloppe la mandibule supérieure a l'apparence granuleuse et la consistance d'une véritable langue, et c'est là que réside évidemment un sens de tact alimentaire qui n'est ni le tact, ni le goût, ni l'odorat tout seul, mais qui tient de ces trois sens à la fois.

Des quatre espèces de ce groupe, une seule, la Bécassine, est, à proprement parler, indigène à la France. Les trois autres y nichent, mais en si petit nombre qu'il faut les considérer réellement comme oiseaux de passage. Heureusement que l'influence du milieu méditerranéen a opéré sur chacune d'elles, et que les quatre espèces rivalisent pour la finesse de la chair avec tout ce que le règne des oiseaux a de mieux. Ce n'est pas la seule différence que produise la transition des vases maritimes aux vases fluviatiles : la femelle, chez la Bécasse, est plus grosse que le mâle, et les bécassines se marient!

Ce groupe occupait une place assez intéressante dans l'histoire de la chasse et de la cuisine française pour mériter d'être traité avec une distinction toute spéciale. Aussi chacun des deux genres qui le composent est-il, dans le troisième volume de *l'Esprit des Bêtes*, l'objet d'un chapitre important. J'ai soin d'informer le lecteur de ces petits détails pour le porter à excuser la sécheresse et la brièveté de mes descriptions à l'endroit de certaines espèces dont il lui est pénible de voir écourter la monographie. Qu'il n'oublie pas que j'ai trois cent soixante espèces d'oiseaux à faire tenir dans un très-petit cadre, et que ce cadre, à raison de son exiguïté, ne peut renfermer qu'un exposé trop succinct des caractères séparatifs des espèces.

Genre Bécasse. — La bécasse, que tout le monde connaît, forme un genre ambigu qui aurait pu aussi bien trouver place parmi les oiseaux des forêts que parmi les échassiers. La bécasse, en effet, a le bois pour patrie; elle y vit, elle y aime; mais comme elle ne perche pas, comme elle se rapproche par tous les autres caractères de la famille des Échassiers, j'ai dû la loger dans cet ordre. Elle se distingue de la bécassine en ce qu'elle a les tarses beaucoup plus courts et la jambe couverte de plumes, ce qui indique des habitudes plus coureuses et la fréquentation d'un milieu plus couvert. C'est de plus un oiseau qui ne vole spontanément que la nuit, mais qui marche le jour.

La bécasse habite pendant l'été les plus hautes montagnes du continent européen et aussi le Groënland et l'Islande. Elle en descend avec les grands froids dans les plaines et passe avec aisance d'Amé-

rique en Afrique par-dessus l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Espagne. Aucun oiseau n'a plus que la bécasse la passion des voyages, ce qui la force à se munir de ces fortes provisions de graisse qui donnent tant de prix à sa chair. Beaucoup hivernent en France aux environs des sources chaudes qui coulent dans nos bois et ne gèlent jamais. Quelques-unes même y nichent et y restent toute l'année. Le nid est une petite cuvette naturelle creusée sous un buisson de houx et à peine garnie de feuilles. La femelle pond dès le commencement d'avril; sa ponte est de quatre œufs. J'ai pris au nid de jeunes bécasses et les ai élevées heureusement jusqu'à l'état adulte. Elles accouraient à ma voix comme des perdreaux et des faisandeaux, et me suivaient pour un ver à travers chiens et chats. Il était même inutile d'extraire les vers de leur gangue pour les leur donner en pâture. Elles les retiraient parfaitement à l'aide de leurs sondes, et avec une habileté et une rapidité incroyables, de la petite motte de gazon ou d'argile dans laquelle ils étaient enterrés. La bécasse est donc un oiseau éminemment domesticable et sociable, et dont l'éducation peut devenir l'objet d'une riche industrie. Le succès me semble d'autant plus certain que j'ai vu d'autres amateurs réussir comme moi dans l'éducation de cette espèce, et que les cas d'albinisme, qui sont fréquents chez les bécasses, indiquent de leur part une tendance naturelle à se rallier à l'homme.

On a vu dans la mer du Nord des bécasses fatiguées s'abattre en vols nombreux sur le pont des navires, et j'ai cité déjà au cinquième chapitre de ce livre l'histoire des pauvres voyageuses qui, deux fois par an, se cassent la tête aux cages de nos phares maritimes. Ces détails et beaucoup d'autres se retrouveront où j'ai dit.

Les pays de France qu'affectionnent particulièrement les bécasses sont : à l'ouest, la Bretagne, la Vendée et les Landes; à l'est, l'Alsace, la Franche-Comté, le Bugey et les Alpes; au centre, le Cantal et les Cévennes. On en trouve partout ailleurs dans le mois de novembre et jusqu'à l'arrivée des froids; mais nulle part on ne les rencontre en aussi grande quantité que dans les environs de Belley et de Grenoble.

La bécasse est un oiseau complétement muet pendant dix ou onze mois de l'année et à qui l'amour seul a puissance de délier la

langue. Elle commence à parler vers la fin de février pour rentrer dans son mutisme obstiné avant la mi-avril. Son langage se compose d'une seule phrase, d'un cri d'appel amoureux en trois notes d'un timbre métallique et sonore : *pitt-pitt-corrr*. La note terminale a fait inventer le verbe *croûler* pour exprimer l'idiome de la bécasse et le substantif *croûle* pour désigner un genre de chasse spécial à cet oiseau.

Le manteau de la bécasse, qu'il serait très-difficile de décrire, offre une riche bigarrure de plaques noires et de bandes transversales sur un fond roux qui n'appartient qu'à elle. La tête est sillonnée dans la direction de l'avant à l'arrière par d'élégants bandeaux alternativement noirs et blancs qui encadrent le regard et se retrouvent chez les bécassines. La couleur-type du gibier-plume, s'il en existe une, doit être celle de la bécasse; car je ne connais pas de pièce tuée qui fasse mieux que la bécasse à l'œil et à la main, comme je ne connais pas de rôti qui réjouisse d'une façon plus complète le palais et le nez.

Beaucoup de saints personnages sont friands de la bécasse, qui est l'emblème de la dévote, espèce grassouillette qui donne surtout vers l'arrière-saison.

Genre Bécassine. — Trois espèces : la double Bécassine, — la Bécassine, — la Sourde.

Caractères généraux. — Manteau brun noir à reflets verdâtres, le dessous du corps blanc, la poitrine marquée de grivelures d'une nuance terne, le tarse plus long que chez la bécasse, une partie de la jambe nue.

La double Bécassine. — Commune dans les marais de Russie et de Pologne, niche rarement en France. Elle est intermédiaire pour la grosseur entre la bécasse et la bécassine proprement dite. Elle vole plus droit que cette dernière, part sans pousser le moindre cri et se tient plus volontiers sur les bords de l'eau vive qu'au milieu des marais. Je l'ai tuée plusieurs fois au bois, dans les taillis mangés par la bruyère et même dans les chaumes en plein champ.

La Sourde (bécot, bécasseau, jacquet). — Ainsi nommée parce qu'elle est muette et semble ne pas vous entendre venir, vous partant toujours sous les pieds. De passage plutôt qu'indigène, originaire

des grands marais du nord de l'Europe; arrivant assez tard en France et nommée pour cette cause bécassine *de la Saint-Martin* (11 novembre). La sourde, qui n'est guère plus forte que l'alouette, est moins difficile à tirer que la bécassine; elle tient l'arrêt comme une caille et se remise volontiers quand on la manque à trente pas de l'endroit d'où elle est partie. On la rencontre aussi fréquemment dans la plaine et dans les bruyères. Son arrivée coïncide avec celle de la bécasse et de la grive mauvis. J'ai cru lui reconnaître, en Algérie où elle est très-commune l'hiver, une prédilection toute spéciale pour le sol des prairies humides fraîchement incendiées. Gibier hors ligne pour la broche comme pour la casserole.

La Bécassine.—La Bécassine qui n'a, pour ainsi dire, que trois doigts au pied, *perche* et, qui plus est, elle *chante*. Ces tours de force merveilleux sont l'œuvre de l'amour qui ne connaît pas d'obstacles. Il n'y a que le mâle qui perche et il ne perche que pour chanter, et bien entendu qu'il ne chante que dans la saison d'amour et pour charmer les longues heures de travail d'incubation de la femelle. J'ai longtemps révoqué en doute la faculté de perchement de la bécassine, mais force me fut bien de revenir de mon obstination, après qu'on m'eut rendu témoin du phénomène et fait assassiner de mes propres mains deux pauvres amoureux sur la plus haute branche du même arbre. Cet arbre était un chêne qui s'élevait au milieu d'une prairie marécageuse du Val-de-Loire.

Le chant de la bécassine est une série de légers bêlements de chèvre qui reviennent de minute en minute et dont les intervalles sont remplis par une chaîne sans fin de *taratatata* monotones que le virtuose récapitule avec une ardeur, une verve et une puissance d'haleine que je n'ai connues qu'à lui. J'ai entendu le mâle de la bécassine chanter deux heures de suite sans faiblir une seconde, sans varier ses intonations d'un demi-bémol, sans augmenter ni diminuer ses intervalles d'un soupir. Et si le dilettante exigeant est en droit de reprocher un peu de sécheresse et de pauvreté à la cantate, en revanche l'amateur d'évolutions aériennes a sujet d'être satisfait; car le vol de la bécassine en amour est un des plus curieux spectacles qui se puissent admirer. Ce vol est une alternance indéfinie d'ascensions verticales et de descentes en parachute dont le nid de la

femelle est le point d'arrivée et de départ. Vous venez de voir l'oiseau piquer droit dans la nue à la façon des martinets et des fusées volantes, votre oreille le suit encore, mais votre œil l'a perdu; attendez quelques secondes qu'il ait eu le temps de courir une vingtaine de bordées dans l'espace et de bêler son amoureux délire aux quatre points cardinaux du ciel. Le revoilà, regardez-le qui plonge et qui s'abat sur le sol; il va s'y enclouer tant sa chute de plomb est rapide; heureusement que son parachute s'est déployé à temps et comme il allait toucher terre. Admirez avec quelle grâce et quelle légèreté il se balance sur ses ailes; c'est pour faire le Saint-Esprit sur la tête de la couveuse, c'est pour l'endormir par une passe et pour la tenir encharmée. Après quoi il remontera pour redescendre encore et toujours et toujours..... O heureux par-dessus tous, ceux qui aiment et qui jamais n'ont fini de le dire, le royaume du ciel est à eux.

Le mâle de la bécassine en costume de noces est un très-bel oiseau dont le manteau fond roux est moucheté de taches brunes à reflets vert cuivreux, et dont la queue élégante s'épanouit en éventail sous l'impression d'une sensation profonde. Il n'a toutes ses couleurs qu'à sa troisième mue. La femelle est plus grise; chez les jeunes, le dos est presque complétement noir, le ventre complétement blanc; ces jeunes s'élèvent aussi facilement que ceux de la bécasse.

Malgré la puissance de son vol, la bécassine paie un large tribut à la convoitise du hobereau, de l'épervier et de l'émérillon; car tous ces petits tyrans de l'air ne font pas moins cas de sa chair que l'homme. Le faucon-pèlerin, semblable au chasseur de haut titre, qui est plus glorieux d'un paroli de bécassine que de dix parolis de perdreaux; le faucon-pèlerin, qui chasse pour chasser presque autant que pour manger, renonce à la perdrix ou au canard qu'il est prêt de harponner pour courir à la bécassine. Mais de tous les ennemis de la pauvre volatille, hélas! le plus terrible est l'homme.

Depuis que la prairie gagne sur le marais et que les digues et les levées s'exhaussent de toutes parts pour dire à l'océan et au fleuve : *Tu n'iras pas plus loin,* la bécassine a désappris la route de la France et, comme le cormoran, elle va demander un refuge aux

plages maritimes. Mais où seront les plaisirs de la chasse et les joies de la table, quand la bécassine ne sera plus!

Deuxième série. — *Pollicigrades*. Trois genres : Héron, Cigogne, Spatule; onze espèces.

Tous les pollicigrades appartiennent à la Longitarsie palustrienne ou terrienne. Tous s'unissent en saint et légitime nœud. Tous perchent.

Rien n'empêche de relier les deux genres Héron et Cigogne en un groupe dit des *Ensirostres*, à raison de la conformation caractéristique de leur bec long, droit, pointu et affilé comme une épée. En ce cas, le bec du héron figurerait l'épée actuelle; celui de la cigogne l'épée à deux mains d'autrefois.

Le héron et la cigogne sont les types populaires des échassiers : jambes immenses, ailes immenses, omnivores, piscivores, ranivores, murivores, percheurs, planeurs. Singulière influence du pouce! parce que l'oiseau marche sur quatre doigts au lieu de marcher sur trois, le voilà qui devient monogame, qui perche, qui plane et qui mange de toute sorte de bêtes, en même temps que son caractère moral s'élève au niveau de ses facultés physiques.

Genre Héron. — Huit espèces : Héron commun, — Héron garcette, — Héron crabier, — Héron garde-bœuf, — Butor, — Bihoreau, — Blongios.

Caractères généraux du genre. — Long bec emmanché d'un long cou, longs tarses, longs pieds, corps grêle, jambes à moitié nues, faisceau de plumes fines en bas du chignon, rabat de dentelle, pouce inséré au doigt interne au delà de l'extrémité du tarse, le doigt du milieu cannelé, queue courte, les pieds faisant office de gouvernail; grandes ailes, vol puissant; physionomie de serpent; piscivores, immangeables.

Le Héron commun. — Le plus grand et le plus connu de tous les hérons de France, celui de La Fontaine. Oiseau gris cendré, de haute taille, mesurant un mètre environ de l'assise des doigts au sommet de la tête. Bec effilé et menaçant, long de dix centimètres.

Les adultes portent en bas du chignon, en manière d'accroche-cœur ou plutôt de catogan, un léger faisceau de plumes fines, souples et déliées qui retombent élégamment sur l'arrière du col

comme des nattes d'Alsacienne, mais qu'on a tort d'appeler aigrette, parce qu'une aigrette, en français, est une parure de tête qui aspire à monter et non pas à descendre. Le paon et le vanneau ont des aigrettes, le héron et le faisan doré n'ont que des queues. Cette queue du chignon a pour parure correspondante sur l'avant un fanon ou un rabat pointu de plumes fines roussâtres. La couleur noire et la blanche qui se fondent dans la grise se réveillent de temps à autre sur la robe du héron pour le relever de sa monotonie. La couleur noire encadre élégamment les rémiges, dessine sur la tête deux larges bandeaux qui descendent ensemble et se suivent jusqu'à la nuque; elle égrène enfin sur la gorge ses mouchetures de jais. La blanche argente les scapulaires, la coiffe et la partie antérieure du col pour aider au contraste.

Le bec du héron est une arme dangereuse dont l'oiseau malmené se sert pour tenir son ennemi à distance, homme, faucon ou chien. Un des instincts particuliers à tous les individus du genre est de viser aux yeux qui les attaque, et plus d'un braque imprudent a payé sa précipitation à courir sus au héron de la perte d'un œil. L'oiseau dans l'attitude de la pêche tient le bec presque caché dans la profondeur des épaules; il le décoche comme un pêcheur son dard contre le poisson qui passe à sa belle, et manque rarement son coup. La détente de l'arme prend sa force du jeu que lui laisse le brisement d'un long cou replié sur lui-même et lové à la façon d'un reptile. Cependant ce bec à poignard, si étroit et emmanché d'un cou si grêle, peut s'ouvrir pour donner passage à des pièces d'un volume énorme; cette gorge, grosse comme un tuyau de plume, se dilate au besoin comme celle des serpents. J'ai trouvé des poissons de deux livres au bas des chênes de la héronnière d'Écury dont il va être question, et j'ai connu chez un ami un héron parfaitement privé, et répondant à l'appel de son nom, qui engloutissait avec aisance et facilité des côtelettes de mouton ou de veau de deux à trois pouces d'envergure. L'animal se prêtait avec une complaisance extrême à toutes les expériences que les curieux voulaient tenter sur sa gloutonnerie. Le même était devenu, avec la patience et le temps, d'une adresse sans égale au tir du moineau franc et de l'hirondelle au vol. Il s'était fait un poste d'affût de l'es-

sieu d'une vieille roue de carrosse abandonnée dans un coin de la cour. Caché parmi les rayons de cette roue, il attendait patiemment durant des heures entières qu'une pauvre hirondelle s'aventurât à portée de son trait. L'imprudence commise, le héron lardait l'oiseau au vol, descendait aussitôt de son observatoire, courait les ailes ouvertes vers le baquet où on lui servait ses repas, y plongeait proprement sa proie à diverses reprises, et après cette cérémonie préalable, l'avalait. Cette habitude de laver sa proie avant de l'engloutir n'est pas particulière au héron. J'ai déjà écrit que le labbe a grand soin de faire dessaler dans l'eau fraîche les harengs qu'on lui sert ; je signale également la grue et la cigogne, proches parentes du héron, comme coutumières du fait. Bien des années, vingt ans peut-être après avoir été témoin oculaire des détails qu'on vient de lire, j'ai mis la main par le plus grand des hasards sur un ouvrage indigeste de Julius César Scaliger où j'ai retrouvé toute l'histoire de mes observations Scaliger aussi avait beaucoup connu un héron qui se conduisait absolument comme le mien à l'égard des moineaux francs. La seule différence que j'aie constatée entre les deux personnages est que le héron de Scaliger se permettait le gigot de mouton ; le mien n'allait que jusqu'à la côtelette.

Le héron affectionne, comme tous ses congénères, les poses impossibles, tristes et mélancoliques. Une de ses attitudes favorites est la station sur un seul pied, la tête renfoncée dans les épaules, le bec figurant parfaitement un clou pointu qui sort de la poitrine. D'autres fois il s'accroupit sur ses tarses, la paume des pieds en l'air, et se fait aller en voiture. C'est un prestidigitateur d'une habileté supérieure qui perd à volonté dix-huit pouces de sa taille. Il vole les jambes sous le ventre, les pieds étendus vers l'arrière en manière de gouvernail. Quand un faucon l'attaque et le force à monter, il commence par se délester de tout ce qui l'alourdit, et l'on voit descendre du ciel, les uns après les autres, serpents, crapauds, mulots, etc.

La Fontaine et la Fauconnerie ont illustré le héron ; la nature l'a destiné à jouer un rôle immense dans les fêtes de l'avenir. Comme c'est l'oiseau de nos climats qui monte le plus haut dans les nues après l'aigle et le vautour, c'est aussi celui dont le vol (chasse par

le faucon) offre le plus d'intérêt. Rien n'empêcherait dès aujourd'hui de réunir dans un amphithéâtre de la dimension du Champ-de-Mars un million de spectateurs, et là de leur servir le spectacle attrayant d'un tournoi aérien entre le gerfaut et le héron. La représentation aurait d'autant plus de charme que tout le monde pourrait suivre avec une longue-vue toutes les péripéties du drame, et qu'il est presque toujours facile d'en humaniser le dénoûment en sauvant la victime.

Le héron est le pêcheur de rivière par excellence, le modèle de résignation et de patience, qui entre dans l'eau jusqu'à mi-jambe pour happer le poisson. Il est indigène et sédentaire, habite toutes les contrées de la France et pêche sur tous nos fleuves.

Tous les individus de cette famille, qui s'éparpillent sur la superficie du territoire français après la saison des amours, se réunissent au printemps pour nicher en société en des localités spéciales appelées *héronnières*, et qui sont des massifs de vieux chênes où ces oiseaux reviennent tous les ans à l'instar des cigognes. Ces héronnières sont devenues très-rares depuis un demi-siècle. Je n'en ai rencontré, pour mon compte, qu'une seule dans tout le cours de mes excursions cynégétiques; c'était la héronnière d'Écury, petite commune marécageuse du département de la Marne, distante de quatre ou cinq kilomètres de Jallons, station du chemin de fer de Strasbourg entre Épernay et Châlons. La futaie hospitalière dont je parle faisait partie des propriétés de M. le général Sainte-Suzanne, il y a vingt-cinq ans. Ce devait être, d'après mon estime, le domicile d'amour de tous les hérons de dix provinces; car les nids se touchaient sur les arbres, et je crois rester au-dessous de la vérité en évaluant le nombre de ces nids à une centaine. Chacun de ces établissements embrassait une circonférence de trois pieds de diamètre. Chaque ménage se composait de cinq ou six têtes en moyenne, le père, la mère et trois ou quatre petits. La consommation quotidienne qui se faisait là de perches, de poissons blancs, de grenouilles et de couleuvres était prodigieuse, et le voisinage d'une pareille pension serait certainement la ruine de toutes les rivières et de tous les étangs d'alentour, si les hérons étaient plus ménagers de leurs peines. Heureusement que ces bêtes intelligentes

comprennent la nécessité de répartir équitablement leurs ravages pour ne pas faire crier. Elles commencent donc par se créer un arrondissement de pêche de quarante à cinquante lieues de rayon, plus ou moins; puis, cette limite fixée, le conseil de la république assigne à chaque couple son canton spécial, ses étangs, ses cours d'eau; à celui-ci le Rhin, ou la Meuse, ou la Seine; à cet autre la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, etc. C'est, sur une plus vaste échelle, l'image de la Commune Russe où chaque individu marié reçoit de la communauté une portion de terrain suffisante pour le nourrir lui et les siens. La république des hérons est, du reste, un excellent sujet d'études pour tous les chercheurs de solutions politiques; elle est bâtie sur le principe de la solidarité universelle des intérêts, et tous les citoyens y sont égaux devant le travail. Chacun y vit des produits de sa pêche, et nul n'y élève jamais l'insolente prétention de prélever une part quelconque sur les fruits de la pêche d'autrui. Il n'est pas difficile de deviner le secret de la prospérité de la république et les causes de l'entente cordiale : les hérons mâles sont tous des modèles de soumission conjugale, de constance et d'amour, dont l'unique ambition serait d'être admis, comme l'hirondelle et la tourterelle mâles, aux honneurs de l'incubation. Ne pouvant obtenir de leurs compagnes qu'elles se déchargent sur eux d'une partie du fardeau de la maternité, ils mettent du moins tout leur zèle à leur en alléger le poids. Chacun de ces tendres époux veille avec une sollicitude extrême à ce que le garde-manger de la couveuse soit constamment fourni de poisson frais et de l'espèce qu'elle aime. L'histoire ne rapporte pas que Philémon lui-même ait eu pour Baucis de pareilles attentions. A peine l'éclosion a-t-elle eu lieu que le père exige impérieusement que la mère se repose pendant plusieurs jours, et il prend généreusement pour lui seul la charge de l'entretien de la jeune famille.

Je viens de dire en termes assez clairs que la république des hérons est assise sur le principe de l'amour le plus pur, lisez sur le principe de la déférence passionnée du sexe masculin pour l'autre. Donnez-moi un oiseau qui aime, et il comprendra tout! m'écrierai-je à mon tour après saint Augustin. L'état de grâce, vous le savez bien, c'est l'amour. Ce qui fait le plus de tort à la doctrine de la

grâce et ce qui l'empêche de pénétrer dans tous les cœurs est d'être prêchée par des hommes qui ne sont pas gracieux ; faites-la prêcher par des femmes, et l'harmonie s'établira sur cette terre comme par enchantement.

Le héron est un oiseau beaucoup plus utile que nuisible, qui avale plus de couleuvres, de grenouilles et de crapauds que de carpes, et qui déserte volontiers les étangs et les gués des fleuves pour défendre nos plaines quand le mulot les envahit à l'arrière-saison. C'est un auxiliaire libre de l'homme, un gardien-né de son repos et de ses cultures. Doué d'un tempérament plus robuste que la cigogne, il nous reste quand celle-ci nous fuit. Il n'emploie que pour sa défense les armes puissantes que lui a données la nature. Il tient dans la chasse à l'oiseau le même emploi que le cerf dans la chasse au chien courant. C'est l'emblème inoffensif du pêcheur à la ligne toujours patient, toujours riche d'espoir, plus léger de butin, et disant par sa maigreur que pour lui le carême dure douze mois par an. Sa chair est immangeable, et l'huile de ses pieds est un mythe. Que pour toutes ces raisons le chasseur respecte les jours du héron.

Le Héron pourpre. — Taille approchant de celle du précédent. Rare en France ; exclusif aux Bouches-du-Rhône et aux rives des étangs salés du Midi ; indigène des rives du Danube et des lacs de Hongrie. Le héron pourpre n'est pas rouge, comme semblerait l'indiquer son nom ; il est simplement marqué sur le poitrail et sur le dos de belles plaques d'un roux-vineux. Il a le dessus de la tête et les plumes du chignon noirs, le ventre roux, le reste du plumage cendré, le bec olivâtre, les pieds roux, le tout de nuances indécises difficiles à caractériser.

Le héron Garzette, nommé aussi petite aigrette, est un héron de la taille d'une corneille dont tout le corps est blanc, le bec noir, les pieds verdâtres, les brides de même nuance. Rare en France. La grande aigrette, dont la taille dépasse celle du héron commun, est indigène de l'Amérique méridionale. Les jolies femmes d'Europe ornent volontiers leur coiffure des plumes élégantes et soyeuses qui forment l'aigrette de cet oiseau. Le crabier, qui est un autre petit héron blanc à poitrine rousse, a les tarses plus courts et perche

plus volontiers que ses voisins ; il se nourrit indifféremment de coquillages maritimes et fluviatiles. Ces petites espèces sont rares en France, et ne se rencontrent guère que vers les parages de la Camargue, Delta du Rhône.

Le héron Garde-bœuf, presque invisible en France, où on ne le rencontre que vers l'embouchure de ce fleuve, est un charmant oiseau blanc, de la grosseur d'un pigeon, qui suit le bétail dans les champs, et revient avec lui aux étables. C'est le plus doux, le plus familier et le plus innocent de tous les volatiles amis de l'homme.

Sa mission est de servir d'escorte aux troupeaux qui vont paître et de les garder dans les champs. Je ne connais rien de joli comme un groupe de hérons blancs formés en cercle à l'entour d'un bœuf noir enseveli dans l'herbe à l'heure de midi, le veillant, le défendant contre les attaques des insectes ailés avides de son sang, et le débarrassant avec art des tiquets dévorants qui se suspendent en grappes à ses chairs. J'ai souvent admiré ces scènes dans les pâturages de l'Algérie, aux premières années de notre occupation, et plus d'une fois alors j'ai indiqué aux paysagistes amis des bêtes, comme délicieux sujet de paysage, cette défense du patient quadrupède par ses blanches sentinelles. Je regrette qu'aucun artiste éminent n'ait traduit sur sa toile ce petit drame rustique; car il est possible que les représentations qui avaient lieu fréquemment autrefois aux plaines herbues de la Mitidja, de la Mina et du Chélif ne soient bien rares aujourd'hui.

En effet, la destruction du héron garde-bœuf, qui n'est pas mangeable, mais qui a le tort de tenter par la blancheur de sa robe tous les porte-fusils assassins, s'opérait déjà de mon temps en Afrique avec rapidité, et pour peu que la contagion de l'assassinat ait étendu ses ravages, la malheureuse espèce a dû être réduite à un chiffe mesquin, et condamnée à demander au désert un refuge contre les barbares de la civilisation.

Ce gardien ailé des troupeaux du cultivateur, qui paie un si lourd tribut de sang à la méchanceté diabolique des hommes, est l'image de l'humble berger que les prétendues nécessités de la guerre arrachent à une industrie utile pour le faire servir de point

de mire aux canons ennemis : triste métier pour l'homme, qui est un animal raisonnable, au dire de Cicéron.

Le Butor. — Le butor, qu'on a raison de comprendre dans le genre Héron, se distingue cependant de ce type par des caractères remarquables. C'est d'abord un oiseau de nuit dont le plumage, pour cette cause, a dû revêtir la nuance sombre qu'affectionnent les hiboux. Le butor a en outre le cou et les tarses plus courts que le héron, le corps plus ramassé, le bec moins long, plus large à la base et un peu plus arqué. Le héron fréquente de préférence les gués des fleuves, les plages découvertes et les plaines où l'ennemi se voit de loin. Le butor se plaît au contraire au plus épais des fourrés de roseaux où il se tient caché tout le jour, attendant pour partir que le chasseur ou le chien lui marche sur le dos. Il niche à terre, non sur les arbres, et en qualité d'oiseau de nuit se dispense de bâtir pour sa famille un domicile comfortable. Il ne porte pas de catogan, mais bien une véritable fraise qui s'arrondit en housse circulaire comme celle des combattants et des coqs, et lui donne des attitudes belliqueuses imposantes. Il quitte nos contrées septentrionales pendant l'hiver, et va passer dans les étangs maritimes du Midi la saison des grands froids. Les marais Pontins, qui servent d'asile vers cette époque à d'immenses volées de canards, abritent les butors par la même occasion.

Le butor, comme on le voit, est un fort triste personnage, et dont l'utilité ne m'est pas démontrée d'une façon aussi claire que celle du héron.

Le butor a surtout contre lui son effroyable chant d'amour, qui est tout simplement un beuglement de taureau, lequel a fait croire autrefois à l'existence de certaines cavernes éoliennes situées au fond des eaux, et d'où les vents s'échappaient de temps à autre, vers l'époque du printemps, avec un grand tapage. Aristote lui-même ne sait pas trop comment expliquer ces rumeurs sous-ondines.

Un homme mal embouché, et qui garde son chapeau sur la tête en société, s'appelle en français un *butor*. La grossièreté se traduisant généralement par la hauteur du verbe, le qualificatif a été assez bien imaginé quant à l'homme; mais il est arrivé que l'ac-

ception figurée donnée à l'adjectif hominal a si bien absorbé le sens physique du vocable que ledit adjectif est revenu de l'homme à l'oiseau, et a fini par placer ce dernier sous le jour le plus fâcheux. Il importe donc de rétablir pour l'oiseau le sens primitif de son nom, *Botaurus*. Un butor n'est pas un oiseau plus mal élevé que beaucoup d'autres; c'est seulement un oiseau qui beugle comme un taureau quand la passion lui parle. Si les savants linguistes qui fabriquent les mots avaient demandé conseil aux gamins de Lorraine pour baptiser le *Butor*, ils l'auraient appelé le *bœuf d'eau*, et la confusion déplorable que je viens de signaler n'aurait pu avoir lieu.

J'ai compris, d'après la lecture de certains versets des Psaumes, que le saint roi David avait fait entrer le butor en même temps que le pivert dans la composition de son pélican ou de son onocrotale, dont la voix désolée emplit la solitude. J'ai déjà fait observer mainte fois qu'ils n'étaient pas forts en Judée sur la zoologie, ce qui s'explique par le commandement que Moïse avait fait à son peuple de *dominer les nations par l'usure* (1). Le désir de se conformer à la loi sainte a dû naturellement pousser ce peuple à l'étude exclusive des moyens de gonfler sa bourse et lui faire négliger les autres. « Un même serviteur, dit l'Évangile, ne peut servir deux maîtres. »

J'ai tué quelques douzaines de butors dans ma vie, et je ne serais pas éloigné de croire qu'il existe deux espèces de cet oiseau en France, si les différences d'âge et de sexe n'apportaient trop souvent en de pareilles matières des éléments d'erreur. Un fait certain, c'est qu'il m'est arrivé d'abattre dans la même saison des butors de stature fort variable, dont les uns égalaient le grand héron en hauteur, tandis que les autres étaient moins gros et moins hauts d'un bon tiers. Néanmoins, malgré la différence de la taille, la couleur de la robe était la même à peu de chose près. Tous étaient vêtus de la tête à la queue de cet uniforme jaune-roux qu'affectionnent les hiboux; le dos était constellé, comme la poi-

(1) Deutéronome, chap. VI, v. 15.

trine, des mêmes *étoiles* ou taches brunes à quatre pointes qui distinguent cette espèce de toutes les autres et lui ont fait donner le nom de butor *étoilé*.

Un oiseau qui exprime son amour par un mugissement et qui fait ses coups à la sourdine est peu fait pour mériter les sympathies des esprits délicats. J'ai toujours tiré le butor sans remords, sinon sans crainte. La crainte me venait d'avoir vu un de ces oiseaux blessé à mort percer d'un coup de bec le flanc d'un chien qui s'était mis en demeure de le happer. Donc, assurez-vous bien que le butor que vous avez abattu a rendu le dernier soupir avant de prier votre chien de vous le rapporter.

Le bihoreau, qui est un oiseau de nuit comme le butor, porte cependant un uniforme gris-perle d'une nuance très-tendre. Il est moins haut que le héron commun, a le cou et les tarses plus courts, la tête plus épaisse et le corps plus ramassé ; son aigrette, plus élégante que celle de ses congénères, est formée de trois plumes blanches. Il a le dessus de la tête et le dos noirs, le bec court et légèrement arqué. C'est un des plus rares de l'espèce. On ne le rencontre que dans les grands marais ou lacs de la Bretagne et de la Lorraine, dans ceux de la Sologne et sur les rives du Rhône. C'est le nictycorax des anciens sur le compte duquel il a été forgé plus d'une fable insignifiante qui ne mérite pas de place en cet écrit.

Le blongios, le plus petit des hérons de France, est un oiseau moins gros que la tourterelle, fort commun dans tous les pays marécageux de France, et qu'on rencontre en grande quantité dans les tourbières d'Essonne, près Paris. C'est un pêcheur de menu fretin fort habile, et qui se perche sur les glaïeuls et les prêles pour darder sa proie au passage. On ne peut tirer un coup de fusil dans les parages que je viens de citer, vers le mois d'août et de septembre, sans mettre en rumeur tous les roseaux de la vallée. Les blongios, à ce qu'il paraît, ne peuvent ouïr la détonation du salpêtre sans protester d'une voix unanime contre l'invention diabolique ; et la clameur furibonde, gagnant de proche en proche et de l'avant à l'arrière, finit par assourdir tous les échos de la vallée depuis Mennecy jusqu'à Étampes. Le blongios a les couvertures des ailes noires, le dos et le dessus de la tête brun foncé, le des-

sous du corps d'un jaune sale, le bec et les pieds verdâtres. Il porte sur le devant de la poitrine un large rabat de plumes rousses; il niche à terre, comme le butor, dans l'herbe la plus épaisse des prairies marécageuses qui ne se fauche que très-tard. C'est un méchant coup de fusil, car sa chair n'est pas mangeable, et sa maigreur ne dément pas sa race. Je verrais détruire tous les blongios du monde que je ne les regretterais pas, car je ne connais d'autre utilité à cette espèce que d'empêcher la trop grande pullulation du fretin. Or mieux vaut laisser la tâche au brocheton et à la perchette, qu'on retrouve et qu'on mange, qu'à un oiseau criard dont la voracité ne profite à personne.

La famille des hérons confine par la grue à celle des outardes. Elle est très-répandue sur toute la surface du globe, et possède dans l'intérieur de l'Afrique, dans l'Australie et dans l'Amérique du Midi des espèces d'une stature colossale. Le plus fort et le plus gigantesque de tous ces moules est le héron du Nil Blanc, indigène de l'Abyssinie, qu'on appelle le héron Goliath. C'est à cette famille aussi qu'appartient l'ombrette, un héron à aigrette du cap de Bonne-Espérance, qui bâtit l'un des plus curieux nids qu'on puisse voir, un nid en forme de réduit fortifié, maçonné et blindé à l'instar des casemates, et divisé à l'intérieur en trois appartements, dont le troisième seul est habité par la famille et sert véritablement de nid. Ces fortifications imprenables sont construites pour éviter les coups de main des reptiles trop communs dans cette partie du monde. La première pièce est un poste couvert où le mâle se tient durant le jour pour veiller à la défense de ses amours. Que ne fait-on pas quand on aime!

Genre Cigogne. — Deux espèces : la Cigogne blanche, la Cigogne noire.

La cigogne des églises figure en tête du groupe des oiseaux du Bon Dieu ou des auxiliaires libres de l'homme dans la zoologie passionnelle.

Les cigognes diffèrent des hérons par un bec beaucoup plus fort, des ailes plus concaves, un cou plus court. Le pouce est inséré à l'extrémité postérieure du tarse au lieu d'être attaché au doigt externe comme chez les hérons. Les cigognes, en général, chassent

plus qu'elles ne pèchent, habitent la demeure de l'homme, et sont des oiseaux voyageurs.

La cigogne vulgaire, trop connue pour qu'il soit besoin de la portraiturer en détail, est un grand oiseau de deux à trois pieds de hauteur, dont les rémiges sont noires et tranchent hardiment avec la couleur blanche du reste de la robe. Son bec, ses pieds, ses tarses sont, ainsi que sa peau, d'une belle couleur rose de chair. Le tour des yeux est dénudé chez la cigogne, ce qui indique chez l'espèce une tendance à la calvitie. La viande est immangeable et, pour une multitude de causes doit nous être sacrée.

Je traiterai en grand l'histoire de la cigogne.

La cigogne noire est un oiseau presque inconnu en France. Elle vit exclusivement de pêche, plonge comme le cormoran et niche sur les arbres. Elle ne vit pas en société comme l'autre et fuit le voisinage des hommes. Je ne sais de son histoire aucun fait à citer. Même taille que la précédente; tour des yeux nu, manteau noir à reflets verdâtres; plastron et abdomen blanc pur; bec olivâtre; tarses rouge obscur.

Le musée de la ville de Nancy possède une cigogne maguari tuée dans les environs de cette ville au siècle dernier. Comme cette cigogne est exclusive à l'Amérique centrale, rien n'empêche de croire que l'individu tué en Lorraine provenait de quelque ménagerie. Des faits de cette nature sont arrivés cent fois en Angleterre, où la passion des oiseaux exotiques est commune.

La famille fournit en outre un des moules les plus laids qui soient au monde : la cigogne *à sac* (Marabout du Sénégal, Philosophe du Gange). Le philosophe est certainement l'oiseau le plus mal habillé qui soit sous la calotte du ciel. Ses vêtements, de couleur sale, sont déguenillés et percés aux coudes; il est chauve jusqu'à la moitié du col, où il porte un rabat d'hermine. La cigogne à sac a volé au vautour toutes ses laideurs, toutes ses puanteurs et ses habitudes vomitoires. Un ignoble sac nu lui sort du cou comme un goitre simulant parfaitement une besace de mendiant gonflée de toutes sortes d'infamies. Sur son crâne dévasté pousse l'usnée des tombeaux, et le bec ajusté à cette tête semble être un bec fossile, car la nature actuelle n'en fait plus de cette taille ni de cette forme-là.

L'âge antédiluvien de la bête est écrit d'ailleurs sur son front. En un mot, le philosophe est le modèle achevé de la laideur volatile; ce qui n'empêche pas ce véritable ami de la sagesse d'être content de son sort. Que voulez-vous! il aime, et pour lui, par conséquent, sa femelle est un parangon de beauté, de délicatesse et de grâce, un abrégé des merveilles des cieux. Je sais des hommes de ce nom qui s'entichent aussi follement de leur prétendue science, et qui sont persuadés que le titre de philosophe est le premier de tous. Or, vous savez ce que c'est qu'un philosophe, — un pauvre diable qui prêche à autrui la nécessité de réprimer ses passions pour gagner de quoi donner l'essor aux siennes!

Genre Spatule. — Une seule espèce. Très-rare en France; se rencontrant par aventure dans les grands étangs du Midi. La spatule est un grand oiseau blanc de la taille de la cigogne, au bec et aux tarses noirs, et qui porte l'aigrette ou le catogan à l'instar des hérons. Elle est surtout remarquable par la forme caractéristique de son long et large bec aplati à ses deux extrémités en manière de spatule. La famille fournit en Amérique un moule d'une grande beauté, tout rose, couleur qui dit assez l'innocence de ses mœurs. Fiez-vous à l'oiseau rose; la nature ne trompe jamais à ce caractère-là, que du reste elle ne prodigue pas.

Genres ambigus. — Flamant, Grue.

J'ai besoin de loger à cette place un moule extravagant, ambigu, excentrique, difficile à classer, le Flamant ou Phénicoptère. Le mot grec veut dire ailes de flamme; le mot français la même chose.

Où placer le flamant dactyligrade, qui a deux mètres de haut et ne pèse que trois kilogrammes, sinon parmi les échassiers, dont il est le type idéal? Où placer l'échassier à pieds archi-palmés et à bec de canard sinon en trait d'union entre l'ordre des Échassiers et celui des Rémipèdes, section des Lamellirostres? Tout bien considéré, j'ai cru devoir le laisser à ce poste que lui-même semble avoir choisi.

Le flamant, qui est un des plus grands oiseaux du globe, n'est pas seulement un moule excentrique et bizarre comme l'avocette, il est pharamineux et caricatural. C'est un canard rose de cinq

pieds de haut monté sur des échasses de deux pieds et demi pour le moins, et qui a le cou si long qu'on l'accuse de s'en servir comme d'une canne et de s'appuyer dessus. Il vole les jambes pendantes et le cou tendu, et comme ses ailes sont beaucoup trop courtes pour son corps, il fait de loin à l'observateur l'effet d'une croix de feu qui s'emporte dans les airs. J'ai toujours été tenté d'attribuer à l'espièglerie d'un individu de cette espèce l'apparition du fameux labarum qui versa un si grand courage dans le cœur des soldats du pieux Constantin combattant contre le tyran Maxence et qui décida le triomphe des chrétiens sur les infidèles. J'ai eu des cerfs-volants bien réussis qui volaient mieux que le flamant et qui ressemblaient beaucoup plus à un oiseau véritable.

Le bec du flamant est une autre plaisanterie. On a eu raison de dire qu'un grand nombre de volatiles avaient été conçus par la nature dans un jour de gaieté. La description de ce bec n'est pas chose facile. Je ne puis mieux le comparer qu'à un superbe bec d'oie qui aurait reçu contre une muraille un renfoncement si furieux qu'il se serait du choc aplati et cassé en deux, si bien que la moitié antérieure serait restée pendante et inclinerait même légèrement à se diriger vers la gorge. La première moitié de la mandibule supérieure est une lame déprimée qui s'emboîte et s'encaisse dans la mandibule inférieure comme un rasoir dans un étui. Enfin les deux lames s'étant disjointes au point de la fracture, il s'est formé en ce dernier lieu une cavité considérable où la langue s'est logée. Cette langue tuméfiée et graisseuse est ce friand morceau dont raffolait l'empereur Héliogabale. Les Égyptiens d'aujourd'hui s'en servent en guise de beurre ou de lard pour accommoder leurs ragoûts. L'histoire des excentricités du flamant n'est pas terminée encore. J'éprouve plus que jamais le besoin de faire faire de ce livre une édition illustrée dans le genre de l'ouvrage d'Audubon.

La nidification et l'incubation sont aussi curieuses que le reste chez ce moule fantastique. La femelle, pour couver à l'aise avec d'aussi longues jambes, a imaginé de se bâtir un cône d'argile d'une élévation correspondante à celle de ses échasses; elle tronque le cône à la hauteur convenable, et creuse à son sommet une cuvette où elle pond. Cette disposition ingénieuse lui permettra dé-

sormais de couver à califourchon, les pieds pendants à terre. Comme les femelles, dans cette espèce, aiment à couver en société, ce doit être un assez singulier tableau que la réunion d'une cinquantaine de ces hauts personnages vêtus de robes roses et assis gravement sur leurs chaises pointues à la façon des sénateurs romains. Je sais qu'il s'est rencontré des naturalistes assez malveillants pour traiter de fable cette histoire des nids en pisé, et pour affirmer *de visu* que les femelles des flamants couvaient comme toutes les autres femelles en repliant leurs jambes sous leur corps; je n'ai aucune foi en leurs dires. C'est précisément parce que le flamant ne peut rien faire comme tout le monde que je tiens pour prouvé le fait de l'incubation à cheval que de nombreux témoins, du reste, certifient aussi *de visu* sincère et véritable.

Le flamant ne pouvait pas manger comme les autres oiseaux, dès qu'il accomplissait toutes les autres fonctions d'une façon différente. La conformation de son bec lui prescrivait d'ailleurs un mode de manducation tout spécial. Il mange donc *en fauchant*. Il commence par renverser son bec, le fait circuler ensuite dans une position horizontale à l'aide de son long col, et réussit par ce procédé à ramasser au fond de l'eau des brassées de mollusques du milieu desquels il extrait les plus mous qu'il avale de côté. Et voilà comment la nature, à force de génie, finit par se justifier de ses excentricités les plus audacieuses.

Les flamants qui veulent pêcher une pièce d'eau se mettent en ligne à l'instar des faucheurs de luzerne. L'homme pourrait parfaitement, à raison de cette habitude, utiliser le flamant en guise de rabatteur de poisson.

L'éducation des jeunes flamants est longue et difficile, et la croissance tardive de leurs ailes les laisse pendant plusieurs mois sans défense à la merci de leurs ennemis naturels. Les adultes eux-mêmes ont chaque année de rudes semaines à passer à l'époque de la mue. La crise les prend si subitement qu'ils perdent à la fois toutes leurs pennes et demeurent plusieurs jours dans l'impuissance absolue de voler. Malheur à celui qui, dans ce moment de gêne, se trouve avoir affaire à l'homme et à ses chiens!

Le flamant est un oiseau de mœurs fort innocentes qui s'ac-

commode parfaitement de la domesticité à laquelle on l'a soumi dans beaucoup de pays de l'Amérique méridionale. Il est malheureux seulement qu'il ne puisse rembourser par le volume et la délicatesse de sa chair les dépenses de son éducation.

Les os du flamant sont tubulés et évidés au dedans au point d'en être diaphanes comme ceux du pélican, dont le squelette est quinze à vingt fois plus léger que le corps plein. Aussi les anciens tiraient-ils grand parti du fémur du phénicoptère pour la fabrication des instruments de musique. C'est avec ce fémur que se confectionnaient entre autres ces fameuses flûtes dont je ne sais plus le nom, et dont le son était si harmonieux et si propre à exalter les passions amoureuses que les législateurs se virent forcés d'en interdire l'usage.

Le flamant est un oiseau des lacs plutôt qu'un oiseau de rivage maritime ou fluviatile. On le trouve en assez grande quantité dans les savanes de l'ancien et du nouveau continent. La contrée d'Europe où il se plaît le plus est l'Andalousie, et dans l'Andalousie son séjour favori est la région des Marismas, immenses plaines inondées qui s'étendent à droite et à gauche du Guadalquivir, près de son embouchure dans l'Océan. C'est de là et du nord de l'Afrique qu'il vient en France. On l'a rencontré quelquefois en vols assez nombreux sur les rives du grand étang de Valcarès, en Camargue. Comme cet oiseau est assez enclin aux longs voyages, *quoique* ou plutôt *parce que* mauvais voilier, il lui arrive quelquefois de profiter d'une violente tempête pour se faire pousser plus au nord. J'en ai vu deux empaillés dans un café de la ville de Vitry-le-Français, en Champagne, qui s'étaient fait tuer dans la plaine voisine vers les premières années de la restauration.

Le genre Flamant renferme plusieurs espèces qui diffèrent entre elles par la taille. L'espèce qui s'égare en France est des plus haut jambées.

La Grue. — La grue est ambiguë entre les hérons et les outardes, c'est-à-dire entre les échassiers et les vélocipèdes. Elle a des premiers les hautes jambes, le haut vol, le long cou, le long bec; des seconds les habitudes arvicoles et les goûts granivores, bien qu'elle ne dédaigne pas à l'occasion le mulot ou la grenouille. Si

je la fais figurer à la suite des hérons au lieu de la placer à la suite des outardes, c'est parce que sa conformation générale la rapproche plus de la première famille que de la seconde, et parce qu'il m'a paru souverainement impossible de traiter des échassiers sans parler de la grue. La nature, du reste, a ménagé avec luxe la transition entre ces deux familles.

La nature ne s'est pas bornée, en effet, à créer le genre Grue comme moule de raccordement entre le type de l'échassier, qui est le héron, et le type du coureur, qui est l'outarde; elle a créé de plus entre l'outarde et la grue un genre intermédiaire spécial dans lequel elle a si exactement marié les caractères des deux groupes voisins qu'il est devenu très-difficile de dire auquel de ses deux plus proches parents le moule ambigu ressemble le plus. Ce moule ambigu est celui qu'un célèbre professeur a baptisé du nom d'Ardéotide (outarde-héron). Le terme est euphonique, mais je ne le trouve pas suffisamment exact, parce que l'oiseau ainsi nommé est beaucoup plutôt intermédiaire entre la grue et l'outarde qu'entre celle-ci et le héron, et parce que le nom de gruotide lui eût mieux convenu que celui d'ardéotide. Il est difficile d'admettre, en effet, qu'un oiseau comme l'outarde, qui n'a que trois doigts et qui est polygame, puisse enjamber d'un seul saut la distance qui le sépare du héron, qui a quatre doigts et qui est monogame. La nature, je l'ai dit, a horreur de ces transitions brutales, et c'est précisément pour adoucir la pente qu'elle a créé la grue, qui est monogame et qui possède quatre doigts, mais dont le pouce est relevé pour indiquer la transition du pollicigrade au tridactyle. C'est la grue qui est le véritable ardéotide, puisqu'elle participe du héron et de l'outarde; l'autre, l'officiel, est un oiseau des terres qui méprise la pêche, et n'a l'air de ressembler au héron que parce que le héron lui-même ressemble considérablement à la grue.

La grue est un oiseau célèbre dans les fastes de l'analogie, de la mythologie, de la vénerie et de l'histoire. Il fut même à Rome une époque où elle acquit le lustre gastrosophique, et figura avec honneur sur la table des riches au lieu et place de la cigogne. Fermons les yeux sur ces déplorables aberrations du palais et de l'art culinaire, et occupons-nous de sujets plus dignes. Reconnaissons

d'abord que la grue est à la hauteur de la considération qu'on eut pour elle dans tous les siècles.

La grue est un des plus grands et des meilleurs voiliers que l'on connaisse; elle accomplit deux fois par an un voyage de deux mille lieues d'un hémisphère à l'autre. Les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Asie sont ses demeures d'été; l'Afrique équatoriale, le Sénégal, l'Abyssinie, sont ses quartiers d'hiver. On assure qu'elle fait une ponte dans chacune de ses patries. Le fait à priori me semble très-douteux.

La grue vole lentement, mais longtemps, ne faisant guère plus de vingt lieues à l'heure; elle met une quinzaine de jours environ à venir du cercle polaire au tropique. Ses voyages ont lieu à des époques fixes; elle passe sur les terres de France du 15 octobre à la Toussaint pour l'aller, du 15 mars au 1er avril pour le retour.

La grue, qui tient du héron et de la cigogne pour la physionomie, se rapproche beaucoup de l'oie sauvage et du cygne pour les habitudes et les mœurs. Les Grecs l'appelaient la Moissonneuse à cause de sa passion pour le blé. Elle est herbivore et granivore, et s'abat comme l'oie sur les plaines cultivées; elle vole par grands bataillons affectant le même ordre de marche. L'oie, la grue et le cygne habitent la même patrie l'été, et la quittent ensemble à la venue des froids. Les trois espèces semblent également munies d'un porte-voix de métal à retentissement prodigieux; elles recherchent la même nourriture et sont persécutées par les mêmes ennemis.

La grue d'Europe est haute de trois à quatre pieds. C'est un oiseau de noble prestance, aux tarses et au bec noir, au manteau gris-cendré uniforme, de la même nuance à peu près que celui du héron, plus foncé seulement. Elle porte un collier noir; le sommet de la tête est nu et vermillonné chez le mâle. L'oiseau semble avoir été taillé sur un patron plus avantageux que tous ses congénères; les proportions entre les diverses parties du corps sont plus harmonieuses; la légèreté s'y marie à la force et la grâce à la majesté. Une disposition toute particulière des pennes secondaires, qui se retrouve chez le cygne d'Australie, force l'extrémité de ces pennes à se relever à l'arrière en un somptueux panache qui donne à l'ensemble de la parure un cachet de recherche et de coquetterie.

Toute la famille semble, du reste, attacher un haut prix à la question de toilette, ce qui est très-naturel, puisque la danse est le passe-temps favori de la plupart de ses membres. On ne va pas au bal en blouse ni en sabots.

La plus coquette de toutes les grues, celle qui raffole le plus de danse et de colifichets, est la grue du pays des nègres, celle qu'on appelle la Grue Couronnée du Sénégal. Cet oiseau affiche une gaieté folâtre que la captivité altère à peine. Elle aime à se couvrir d'aigrettes et de pierreries (verroteries vaudrait peut-être mieux); elle en porte depuis le bout des pennes jusqu'au dessous des yeux. Néanmoins son goût passionné pour les étoffes voyantes lui fait tort. Le velours et la pourpre, le blanc d'argent et le jaune d'or, se font si souvent opposition dans son costume que ce costume finit par ressembler à un habit d'arlequin et par manquer de distinction, sinon d'originalité. On reproche encore à la grue couronnée d'avoir le nez camard, de se trémousser trop vivement dans ses passes, et d'apporter dans la contredanse des poses risquées et orageuses sentant leur Bamboula. Bien entendu que ce n'est pas moi qui fais entendre ces plaintes, mais les faux moralistes qui voient du mal partout.

La Demoiselle de Numidie a plus de monde, plus de retenue et de décence, et elle sait allier la souplesse chorégraphique et la grâce des poses à la dignité du maintien. C'est une grande dame du siècle de Louis XIV qui affectionne par-dessus tout le menuet, et méprise souverainement le galop et la valse qui chiffonnent les robes. Sa mise, très-recherchée sans en avoir l'air, est un modèle de bon goût et de simplicité. Les demoiselles aiment à contempler leur portrait dans le cristal des ondes et aussi dans les miroirs de Venise. J'approuve d'autant plus ce goût, qui ne fait de tort à personne, que les motifs de cette coquetterie apparente sont presque toujours très-louables : en liberté, les demoiselles se mirent pour voir si chaque pièce de leur uniforme est bien exactement à sa place, et on saura tout à l'heure la raison de ce respect méticuleux de la tenue; en esclavage, elles sont heureuses de retrouver dans leur image celle de compagnes chéries dont elles pleurent l'absence; car l'amour de ses proches est une des vertus de la famille.

Aristote raconte que les demoiselles sont tellement passionnées pour la danse qu'elles en oublient quelquefois le sentiment de leur conservation personnelle, et qu'elles se laissent souvent surprendre par l'ennemi au milieu d'une figure. *Elles aiment trop le bal*... On croit que leur nom de demoiselles leur vient de l'habitude qu'elles ont de se rengorger quand on les examine, à l'instar des jeunes filles de province qui passent sous le feu des regards d'un régiment au sortir de la messe. Des barbares ont exploité autrefois, à ce qu'on dit, la passion des pauvres bêtes pour la parure et pour les ablutions de toilette en leur tendant un piége indigne. Le procédé consistait à se laver d'abord le visage et les mains à une certaine distance de ces oiseaux qui vous regardaient faire, puis à mettre dans la cuvette, au lieu d'eau, de la glu, et à s'éloigner doucement. Les curieuses, après votre départ, ne manquaient pas de vouloir répéter l'expérience; elles se barbouillaient de glu le visage, les mains et le poitrail, et ne tardaient pas à devenir victimes de leur curiosité. Si cette fable était une histoire, elle prouverait que l'homme est un être bien méchant et peu ingénieux.

Les grues d'Europe et celles d'Asie partagent naturellement la passion de leurs congénères pour la danse. Kemfer a écrit qu'au Japon on les dressait à cet exercice, et que des maîtres habiles leur faisaient exécuter de savantes pantomimes et des rondes merveilleuses. Les personnes qui ont vu des ballets de dindes domestiques ne trouveront rien de surprenant à ce fait. Les dindes domestiques, sans être ennemies de la danse, ont cependant beaucoup moins de vocation que les grues pour cet art.

Le caractère moral qui distingue le genre Grue de tous les autres est le respect de la discipline et de l'ordre qui explique l'importance de la tenue. Rien dans cette république ne se promulgue et ne se fait qui n'ait été délibéré préalablement en séance publique, et l'obéissance à la loi y est considérée comme le premier devoir de tous les citoyens. L'heure et le jour des départs sont réglés par un sénatus-consulte à la rédaction duquel prennent part tous les adultes. Les chefs de l'expédition sont nommés dans l'assemblée à la pluralité ou pour mieux dire à l'unanimité des voix; car il n'y a pas de brigue possible là où l'obtention des grades ne confère

d'autre avantage que celui de servir la république au poste le plus périlleux; et alors les suffrages vont tous au mérite et à la capacité, aux ailes les plus vigoureuses, à la vue la plus perçante, à l'érudition géographique la plus consommée. Quand le sort d'une expédition dépend de l'expérience et de la sagesse du chef qui la conduit, on conçoit que le choix de ce chef soit pour tous les intéressés l'objet d'un examen approfondi, et comme ici l'intérêt de tous les associés est le même, on ne voit pas de raison pour que le vote s'égare et aille à un indigne. Le genre Homme est, sous ce dernier rapport, beaucoup moins avancé que le genre Grue; c'est un aveu humiliant à faire. Le genre Homme a reconnu explicitement, du reste, la sagesse qui préside aux délibérations du genre Grue en donnant à ses assemblées politiques et diplomatiques le nom significatif de *congrès*, qu'il a tiré du verbe latin *Congruere, se réunir à la façon des grues*. Congrès, comme qui dirait l'assemblée par excellence.

L'ordre de vol que suivent les grues dans leurs émigrations périodiques est l'ordre triangulaire, qui était aussi l'ordre d'attaque de la phalange macédonienne. On sait la puissance ordonnatrice du nombre trois et du triangle. Les cygnes, les oies et les canards, et tous les oiseaux lourds qui comprennent la nécessité de ménager leurs moyens, ont adopté comme la grue l'ordre triangulaire, qui doit être le plus avantageux pour fendre l'air, puisque tant d'espèces savantes l'ont choisi. Quant aux oiseaux plus légers, tels que les pluviers, les étourneaux et les hirondelles, qui ne sont pas astreints à économiser leurs ressources, ils suivent indifféremment l'ordre profond ou mince, volent en ouragans, en trombes, en tourbillons ou en lames brisées.

Cicéron, dans son traité de la *Nature des dieux*, explique d'une façon très-ingénieuse que l'ordre de marche des grues est combiné de manière à ce que l'arrière-garde pousse en avant le corps de bataille. Je ne suis pas bien sûr des raisons du beau diseur, mais il est vraisemblable, d'après les déplacements perpétuels qui s'opèrent dans les rangs de tous les oiseaux dont le vol dessine un triangle ou plutôt un angle aigu, que le poste le plus difficile à tenir est celui du sommet de l'angle. L'oiseau placé à ce poste est un chef de

nage qui a pour office de rompre le courant de l'air et de frayer la voie à ceux qui le suivent. Aussi le voit-on, quand ses ailes se sont épuisées à ce travail, céder la place à un autre et prendre position à l'arrière-garde. On a remarqué en outre que les soldats du centre demeuraient étrangers à ces revirements, et on en a conclu judicieusement que les rangs intermédiaires devaient se composer des jeunes de l'année, et que les adultes s'arrangeaient de manière à prendre pour eux toute la peine. Ce n'est pas la seule preuve de fraternité et de sagesse qu'offre la conduite de l'espèce exemplaire dont nous parlons ici.

Les anciens, qui prêtaient beaucoup d'attention aux choses de la nature et surtout au vol des oiseaux, croyaient avoir observé que les grues n'abandonnaient jamais leur ordre de vol triangulaire que devant l'imminence d'une grave perturbation atmosphérique ou l'apparition de l'aigle, leur ennemi redouté, et ils ont forgé à ce propos des contes amusants qu'a ramassés naturellement la crédulité des modernes; car, tant que la réalité sera laide, il faudra bien que les hommes, qui sont par essence amis du beau, l'aillent chercher dans la fable.

Les Grecs ont raconté, par exemple, que lorsque les grues des environs de la mer Noire approchaient des monts Taurus, qui se trouvent sur la route de la Thrace à l'Égypte, où elles allaient passer l'hiver, la crainte de tomber dans les croisières des aigles qui peuplent cette chaîne leur faisait prendre des précautions toutes particulières. Un premier ordre du jour prohibait d'abord les voyages diurnes; un second invitait tous les voyageurs à prendre un caillou dans leur bec pour se tenir la langue captive pendant la route. Au moyen de ces précautions, les traversées s'opéraient sans encombre; ou si quelque catastrophe arrivait par suite de l'indiscrétion d'une personne de la société, au moins était-il facile de connaître sur-le-champ la coupable; et comme le châtiment suivait de près la faute, l'exemple guérissait les bavardes de la démangeaison de jaser.

Les Grecs n'ont pas menti en affirmant que beaucoup d'oiseaux peureux intervertissaient leurs heures de départ quand ils avaient à traverser des parages redoutables. Le fait est vrai pour la grue

comme pour l'oie, le canard, la grive et une foule d'autres espèces voyageuses. Il n'y a de controuvé ici que le procédé du caillou.

Ayant observé que les grues avaient emprunté aux guerriers l'habitude de disposer des sentinelles la nuit autour du camp qu'elles ont choisi pour paturer et dormir, les mêmes Grecs ont également éprouvé le besoin de faire intervenir un second caillou dans l'histoire. Bien que la nouvelle fable ne soit qu'une variante de la première, elle a eu plus de succès encore, tant de succès que la grue est devenue du fait l'emblème officiel de la vigilance, et que la corporation des typographes a déclaré un beau jour l'adopter pour attribut.

J'ai dit l'histoire, voici le conte. Il arriva une nuit que par le défaut de vigilance d'une sentinelle qui s'était endormie, un ennemi féroce, qu'on suppose être un renard, s'introduisit dans le camp et y moissonna largement pour le compte de la mort. Alors, pour prévenir le retour d'un semblable désastre, il fut décidé qu'à l'avenir les sentinelles seraient obligées de se tenir sur une seule patte et d'avoir un caillou dans l'autre pour que la chute de ce corps les réveillât lorsqu'elles seraient sur le point de succomber au sommeil. Et depuis ce jour-là, le signe hiéroglyphique de la vigilance fut une grue en faction tenant en sa patte un caillou. Il y a tel Elzévir *à la grue* qui vaut aujourd'hui des sommes folles.

Au surplus, ce n'est pas d'hier que datent les bons rapports des grues et des lettrés. Une opinion vieille comme le monde ou comme le jeu d'échecs veut que ce soient ces bêtes qui aient soufflé à Palamède l'invention de la lettre Y (*n* grec) et celle de la lettre Y (*upsilon*), qui représentent toutes deux l'angle aigu que les grues décrivent dans leur vol. De là le nom de l'oiseau de Palamède décerné à la grue.

La déposition muette que firent les grues dans l'affaire de l'assassinat d'Ibycus contribua grandement aussi à leur popularité. Ibycus était un poëte lyrique qui avait beaucoup d'ennemis, et que ceux-ci occirent un jour qu'il flânait par les champs. Or il arriva qu'un vol de grues passait sur la scène du meurtre. Alors la victime, prenant ces oiseaux à témoin de la scélératesse des assassins, leur cria : « Soyez mes vengeurs ! » Quoique le crime eût fait beau-

coup de bruit, ses auteurs demeuraient toujours inconnus, lorsqu'un beau soir deux étrangers qui se promenaient sur la place publique de Corinthe, apercevant en l'air une troupe de grues, laissèrent échapper cette exclamation imprudente : Voilà les vengeurs d'Ibycus! A ce nom, les voisins se retournent; le mystérieux propos par eux recueilli est commenté par mille bouches. La foule entoure les deux amis; le magistrat les fait arrêter, leur applique la question, et si bien que les assassins finissent par avouer tout ce qu'on veut au milieu des tortures. C'est à ce sujet que le sage Plutarque mit au monde le fameux adage : *Trop gratter cuit, trop parler nuit.*

Les démêlés des grues et des pygmées eurent encore dans le temps un retentissement raisonnable. Pline a essayé de tirer la fable à clair à la suite d'Aristote; mais les explications des deux grands naturalistes de l'antiquité m'ont semblé si peu satisfaisantes que je ne les reproduis pas. La version la plus probable est que ces petits bonshommes de deux pieds de haut qui vivaient dans des cavernes étaient des singes avec lesquels les grues avaient maille à partir quand elles se rencontraient avec eux au pillage des récoltes de l'homme. Mais cette version, qui serait tout au plus acceptable pour la haute Égypte, pays de singes, ne l'est plus pour la Thrace ni pour les rives de l'Èbre et du Strymon, où les poëtes placent ordinairement la scène du combat, mais où de mémoire humaine on ne vit quadrumanes.

La grue, si intéressante au point de vue de la mythologie, ne l'est pas moins à celui de la fauconnerie. Au moyen âge, en Europe et dans l'Asie, en tout temps, en tout lieu, le vol de la grue a été considéré comme vol royal ou impérial de première classe. Au Japon, où ces oiseaux sont exclusivement réservés à la volerie impériale, on les traite d'Altesses ou d'un titre équivalent. Les Tartares, qui furent toujours d'habiles fauconniers, ne témoignaient pas moins de considération pour cet oiseau. Mais ce n'était pas assez pour l'ambition de la grue de se faire peindre comme emblème de vigilance et d'être traitée d'Altesse; elle a voulu figurer en outre, dans les *Traités de la Morale en action* des hommes, comme un modèle incomparable d'amitié et de fidélité, ce qui est cause que j'ai lu dans Paul Jove

l'histoire touchante d'une grue du nord de l'Europe qui vécut pendant quarante ans avec un certain philosophe nommé Tomæus Léonicus, et voulut mourir avec lui.

On pense bien qu'un oiseau doué de tant de qualités et de vertus ne pouvait pas être étranger à l'art divin d'Esculape. La grue, à raison de la puissance de son vol, avait donc la propriété de rendre les jarrets infatigables. Atalante et les plus célèbres coureurs de l'antiquité n'ont dû leur illustration qu'à la précaution qu'ils avaient de porter sur eux un os de grue. C'est grand dommage pour notre époque que le secret de la recette soit perdu, comme celui de la fricassée de corbeau qui donnait à ceux qui en mangeaient la faculté de prédire l'avenir et de deviner les quaternes.

La grue, qui n'est plus que de passage en France depuis bientôt trois siècles, et qui a même renoncé depuis peu à pondre en Angleterre, a fait beaucoup moins parler d'elle dans l'ornithologie moderne que dans l'ornithologie ancienne. On ne la chasse pas, on la tue peu, on la mange encore moins en France; on se contente de la regarder passer, et tout ce que la science d'aujourd'hui sait de plus particulier sur elle, c'est qu'elle a, comme le cygne du Nord, la trachée plus longue que le cou, ce qui l'oblige à faire creuser pour cet organe une cage supplémentaire à l'avant de la carène sternale. Mais le phénomène était connu de toute antiquité, puisqu'on trouve dans Athénée le bon mot d'un brave homme qui conseille aux amis de la dive bouteille d'adopter pour emblème la grue *au triple entonnoir*.

L'opinion analogique du brave homme d'Athénée n'a pas le sens commun. Le buveur a pour emblème la grive, oiseau dodu, cher à Bacchus, grand ami du raisin et des gaies chansonnettes. La grue, buveuse d'eau et montée sur échasses, ne saurait personnifier une race pansue, à courtes jambes, et qui professe pour le cristal des ondes le plus profond mépris. Je ne crois même pas que la grue possède son analogue humain dans la société actuelle; car cet analogue me paraît être une corporation de fakiresses très-savantes dans l'art des évolutions chorégraphiques, un peu sèches, mais infatigables et fidèles, et courant le monde en dansant. La grue est monogame. Monogame et danseuse, ceci cache un mystère.

Troisième série : *Longidactyles* ou *Coureurs de roseaux*. — Cinq genres : Poule d'eau, — Râle d'eau, — Marouette, — Râle de genêts, — Talève; sept espèces.

Les longidactyles sont de tous les oiseaux ceux qui ont les plus longs doigts. Cet agrément, qui leur permet de marcher sur l'eau sans enfoncer, est compensé par l'inconvénient des ailes courtes, lequel est compensé à son tour par l'avantage d'un corsage si mince que l'oiseau peut circuler à travers les lacis les plus épais de l'herbe des prairies avec la même facilité qu'une perdrix dans un champ labouré.

Je ne connais pas dans tout le monde ornithologique une série aussi fortement marquée que celle-ci au coin de l'ambigu. La Faune française compte à peine cinq ou six espèces longidactyles réparties en quatre ou cinq genres, et, dans ce nombre d'espèces si minime, j'en vois une qui n'a pas les pieds palmés, mais qui nage et qui plonge mieux que vingt palmipèdes; une autre qui distance à la course la caille et le turnix, oiseaux coureurs doués d'un jarret vigoureux; une troisième enfin qui a l'aile armée en guerre, et qui se sert de son pied comme d'une main pour porter ses mets à son bec à l'instar d'un vrai perroquet. Ce n'est pas tout encore; nous trouvons en ces rares espèces : Ambigus de l'oiseau d'eau à l'oiseau de rivage; Ambigus de l'oiseau Nageur à l'oiseau Coureur (*vélocipède*); Ambigu du Vermivore à l'Anguivore, Ambigu de l'Échassier inoffensif au moule redoutable illustré à tout jamais par Buffon sous le nom de Kamichi; ce kamichi, dont la grande voix domine les clameurs de la savane, dont le bec est aussi crochu que celui de l'aigle, qui porte à chaque coude deux dagues de merci, et qui se suicide de chagrin quand le sort inhumain lui ravit sa moitié. C'est ici qu'on peut voir une preuve remarquable de la supériorité de la méthode pédiforme sur les autres.

Les longidactyles, en effet, ne tiennent aux échassiers pollicigrades que par le pied; ils en sont à des distances prodigieuses par le bec et les ailes. Les pollicigrades sont des oiseaux planeurs, des oiseaux aux longues ailes. Les longidactyles ont les ailes si courtes qu'elles finissent par disparaître complétement dans le râle ocydrome et dans le notornis de la Nouvelle-Zélande. Les échassiers

pollicigrades ont un bec énorme et pointu, taillé en forme d'épée; les longidactyles ont le bec court, carré, inconsistant. Les premiers, quand on les attaque, vont chercher un refuge dans le sein de la nue; les seconds ne connaissent d'autre abri que le fourré du marécage, et s'y tiennent si bien qu'il est presque impossible de les en détacher. Ceux-là s'en vont par la grande route de l'air, ceux-ci par la voie de terre. Certes, s'il est entre deux oiseaux une différence capitale, c'est bien d'avoir des ailes ou de n'en pas avoir; et cependant voyez, il a suffi de la parenté du pied entre les deux familles pour forcer en quelque sorte la parenté des mœurs. Ainsi le butor, le bihoreau, le blongios, qui font la queue du groupe des hérons, affectionnent les mêmes demeures fourrées que les poules d'eau et les râles, et sont aussi paresseux à partir que ceux-ci. La poule d'eau vit de vermisseaux et de mollusques aquatiques comme l'échassier; le râle de genêts mange le lézard, et toutes ces espèces traînardes volent les pattes pendantes à la façon des hérons et des cigognes. Mais faites abstraction de la parenté du pied, et il vous deviendra absolument impossible de séparer le râle de genêts de l'outarde, de laquelle il se rapproche par tant de caractères que la science officielle n'a pas encore osé dire si certains coureurs de l'Amérique méridionale qu'on appelle eudromies étaient des outardes ou des râles,... comme si c'était chose bien difficile de compter le nombre des doigts du pied pour résoudre le problème.

Si la méthode pédiforme n'éprouve aucun embarras à trouver la bonne voie parmi toutes celles que nous offre le carrefour où nous sommes, c'est qu'elle est une méthode naturelle et que le pied est un excellent caractère générique.

La méthode naturelle commence par appeler la série des Longidactyles de France la série des *Coureurs de roseaux*, pour bien préciser d'un seul mot les allures caractéristiques de la famille et le milieu où elle vit. Beaucoup d'oiseaux, en effet, habitent les roseaux des étangs, les prairies marécageuses, les rives boisées des fleuves, mais aucune espèce, si ce n'est la poule d'eau, le râle d'eau ou la marouette, n'y *court* et ne cherche à lutter contre le chien par la vigueur des jarrets. La poule d'eau, qui plonge et

qui nage, est une très-proche voisine de la judelle, c'est vrai. Ces deux espèces vivent dans les mêmes eaux et presque de la même nourriture; leur bec a été taillé dans le même moule, et toutes deux semblent avoir une foule de caractères communs; mais les nomenclateurs n'en ont pas moins eu tort de confondre quelquefois les deux espèces dans le genre unique *Foulque*, car chacun de ces oiseaux appartient non-seulement à une famille distincte, mais à un ordre différent. La loi de la série admet volontiers la tendance au rapprochement entre la poule d'eau, oiseau coureur à longues jambes et à pieds non palmés, et la judelle, oiseau lourd, à tarses courts et à pieds archimembranés, mais elle ne peut pas reconnaître entre les deux espèces la parenté de genre. Ceux qui ont confondu la judelle parmi les échassiers ont commis la même erreur que ceux qui ont rangé la poule d'eau parmi les palmipèdes. C'est une immense erreur de croire qu'on est de la même race lorsqu'on ne se ressemble pas par les pieds. Les femmes d'esprit sont plus fières de la petitesse et de la beauté de leur pied que de tout le reste, parce qu'elles savent parfaitement que là est le véritable cachet de l'aristocratie féminine.

Ainsi le râle de genêts, dont le classement a coûté tant de tablature aux classificateurs empiriques, devient encore dans la méthode naturelle un moule précieux de ralliement. Le râle de genêts, qui vous intrigue si fort, est, dites-vous, un oiseau tétradactyle au corsage souple, aux pieds rapides, aux ailes paresseuses; eh bien, c'est précisément le moule dont nous avions besoin pour opérer la jonction entre les coureurs de terre ferme tridactyles et les coureurs de roseaux tétradactyles. Le râle de genêts est le *coureur de la prairie*; il est aussi voisin de la caille et du turnix, que nous passerons en revue tout à l'heure, que la poule d'eau est voisine de la judèle. Il touche aux vélocipèdes par ces deux espèces comme la poule d'eau touche aux rémipèdes par la foulque. Il a quatre doigts au pied, mais le pouce est retroussé d'une façon si leste qu'on le prendrait pour celui d'un dactyligrade. Le râle forme un des deux termes extrêmes d'une immense série qui, pour ne pas compter de nombreux représentants en France et en Europe, n'en est pas moins une des plus importantes du règne tout entier, et qui occupe sur-

tout une position considérable au sein de la savane américaine où Buffon a trouvé de si magnifiques effets de style. Et puis, qui est-ce qui oserait se plaindre de la pauvreté de la série qui produit le râle de genêts? Vous m'offririez, à moi, tous les moules d'élite de la série intégrale, Poule Sultane, Tiklin, Jacana, Kamichi, en échange du râle de genêts, que je ne voudrais pas du marché.

Les personnes qui ont lu avec fruit ce que j'ai dit précédemment de la bécasse, qui joue le râle d'ambigu entre les oiseaux de rivage et les oiseaux des bois, doivent comprendre, rien qu'à l'excellence de la chair du râle de genêts, le caractère du rôle conciliateur qui lui est assigné. Aujourd'hui que je commence à posséder une teinte superficielle de la série, un fumet délicat de rôti ne saurait chatouiller mes narines sans réveiller à l'instant même, au fond de mon cerveau, l'idée de l'ambigu.

Mal en a pris, hélas! à la science officielle de l'imperfection obstinée de son nerf olfactif, car sa méconnaissance des propriétés et du parfum de l'ambigu lui a fait commettre ici même, à cet endroit du râle, une de ces fautes graves que l'indulgence la plus charitable aurait peine à excuser.

Comme le guidon de la série qui était ici le caractère du *coureur* manquait donc aux savants, ils ont pris pour pivot de cette série la poule d'eau, qui n'était qu'un de ses termes extrêmes, et, la logique aidant, ils en sont arrivés à me faire du râle roux une *poule d'eau de genêts!*

Une poule d'eau de genêts, Dieu du ciel! Comme si les genêts, qui croissent dans les hautes terres, dans les bois, dans les sables, poussaient dans l'eau comme les glaïeuls! comme s'il était rationnel de donner le nom de poule d'eau à un oiseau qui ne va pas sur l'eau et qui ne ressemble pas à une poule! Comme si l'illustration gastrosophique du râle de genêts n'aurait pas dû protéger sa personne contre de telles confusions!

Les chasseurs d'autrefois l'appelaient le Roi des Cailles; l'expression n'était pas très-juste, puisque le râle ne porte pas de couronne et ne marche pas à la tête des cailles; mais du moins elle était pittoresque et sonore; elle était, de plus, un titre d'honneur gastrosophique au lieu d'être une injure. Enfin elle disait une chose vraie,

à savoir que le râle de genêts vit dans la société des cailles. Savants, gardez pour vous votre poule d'eau de genêts, et rendez-moi mon Roi des Cailles!

La série des Longidactyles de France compte cinq genres : Poule d'eau, Râle d'eau, Marouette, Râle de genêts, Talève. L'existence de ce dernier genre sur le territoire français est plus que problématique. Nous l'accueillons cependant avec notre hospitalité habituelle, parce que le talève se rencontre assez fréquemment en Sardaigne, et qu'il nous semble bien difficile qu'un oiseau curieux qui habite cette île ne traverse pas le détroit de Boniface, rien que pour dire qu'il a vu la Corse. D'ailleurs, la faune ornithologique de cette dernière contrée n'est pas encore assez parfaitement connue pour que je prenne sur moi d'affirmer qu'elle ne comprend pas au moins une vingtaine d'espèces étrangères à la France continentale. Selon toute apparence, la plupart des espèces qui sont considérées aujourd'hui comme exclusives aux provinces les plus méridionales de l'Europe, Andalousie, Sicile, Calabres, Grèce, habitent également la Corse.

Les caractères généraux de la série sont ceux que j'ai décrits tout à l'heure : tarses verdâtres, longs et forts, doigts d'une longueur démesurée ; pollicigrades, brévipennes, efflanqués ; corsage étroit et long, déprimé à l'origine des cuisses ; col effilé, tête fine ; forme du bec variable, suivant les espèces, ainsi que la délicatesse de la chair. Habitants des roseaux, des prairies, des oseraies, des taillis marécageux. Les oiseaux qui ne prennent jamais leur essor quand ils peuvent s'en dispenser n'ont pas besoin de gouvernail pour diriger leur vol ; la nature n'a laissé aux coureurs de roseaux qu'un bout de queue pour la montre. Les longidactyles sont monogames, et forment le personnel d'une chasse spéciale à laquelle un chapitre du troisième volume a été consacré.

Genre Talève. — Au genre Talève appartient la magnifique espèce connue sous le nom de Porphyrion ou de Poule Sultane, qui tenait dans la peinture antique la même place que le faisan doré dans celle des Chinois. La poule sultane remplit admirablement toutes les conditions du moule fantastique par le relief et l'éclat des couleurs de sa robe et par l'exagération de la grandeur de ses

pieds. Son uniforme n'a que deux couleurs, mais ces deux couleurs se font valoir étrangement l'une l'autre par leur contraste et leur disposition. Tout ce qui est plume est indigo tendre; le reste, bec et tarses, carmin, et les doigts de ses pieds sont d'une dimension telle que l'oiseau s'en sert comme d'une main pour ramasser les objets à sa convenance et les lever à bras tendu à hauteur de ses épaules. Le bec court et presque carré, largement assis à la base, contribue puissamment à l'étrangeté de cette physionomie. La poule sultane est le type idéal de la série des Longidactyles. C'est un de ces oiseaux dont la mémoire vous reste dans les yeux pour toujours quand vous l'avez vu une fois. La nature l'a destiné, comme le faisan doré, l'ibis rouge et tant d'autres, à embellir la demeure de l'homme, et lui s'est empressé de tout temps de souscrire aux vœux de la nature. Le talève de Sardaigne, celui qui peut se rencontrer en Corse est un moule beaucoup moins remarquable que le porphyrion et qui se rapproche plus de la poule d'eau commune dont il a le volume et la physionomie : manteau vert sombre, col et plastron indigo; bec et pieds rouge tendre; front nu, bec de tous points semblable à celui de la poule d'eau. Mais le talève est le premier oiseau qui nous présente ce caractère remarquable de l'aile éperonnée, qui atteste que des liens de parenté éloignée existent entre la famille de la poule d'eau et celle du kamichi, Roi de la savane américaine.

Genre Poule d'eau. — Espèce unique.

Le nom de poule d'eau est un des plus malheureux de l'histoire naturelle, car l'oiseau dont il est ici question ne ressemble en rien à une poule, pas plus au physique qu'au moral. La poule d'eau possédait cependant un caractère fort distinctif au moyen duquel il eût été facile de lui donner un joli nom. Ce caractère est une paire de bracelets ou plutôt de jarretières rouge-orangé qu'elle porte au bas de la jambe, à la hauteur de l'articulation que le vulgaire appelle le genou, mais qui n'est que le talon. Un bracelet se disant en latin *armilla,* rien n'empêchait d'appeler la poule d'eau l'*Armillaire*. Dans certains pays de France, on donne à la poule d'eau le nom de *Pattes vertes,* et on applique la qualification aux râles d'eau, ses voisins. On a parfaitement raison : *Pattes vertes,*

Chloropus, *Viridipèdes*, sont tous infiniment supérieurs à poule d'eau.

La poule d'eau vulgaire est un oiseau long, haut jambé, de la taille d'une perdrix qui porte un pardessus brun olive, écussonné de taches sombres à franges claires, et dont la robe, depuis la gorge jusqu'à l'abdomen, a l'air d'avoir trop longtemps trempé dans une bouteille d'encre. La couleur blanche n'apparaît, dans tout le costume, qu'à la partie inférieure de la queue. Le bec, large à la base, étroit à l'extrémité, s'infléchit rapidement et se rapproche assez de celui de la judelle ; il est coloré, chez le mâle adulte, d'une jolie teinte rouge-orangé qui n'embrasse que la première moitié de ses mandibules. Cette nuance est la même que celle des jarretières qui orne le tibia de l'oiseau ; elle n'a tout son éclat que dans la saison des amours. Le front est nu, et la nudité semble continuer le bec.

La poule d'eau habite toutes les contrées marécageuses de la France, tourbières, marais, étangs, rives de fleuves, fossés de citadelles ; elle vit d'insectes, de mollusques, de frai de poisson et de grenouilles. Elle mérite une mention spéciale pour l'art qu'elle déploie dans la construction de son nid : ce nid est un polyèdre régulier à cinq ou six pans, plutôt qu'un cylindre ; il est composé de feuilles sèches de glaïeul, dont l'oiseau multiplie les assises, jusqu'à ce que l'édifice s'élève à la hauteur d'un pied au-dessus des grandes eaux ; la construction est adossée de toutes parts à une forte muraille de tiges desséchées, qui lui sert à la fois de contrefort et de rempart contre la curiosité du passant. La poule d'eau fait une ponte de huit à dix œufs chaque printemps. Les petits naissent couverts de duvet noir et sortent du nid aussitôt qu'ils sont éclos.

Le mâle aide la femelle dans la construction du nid et remplit dignement tous les devoirs du père de famille. Quand la mère quitte ses œufs, elle a grand soin de les couvrir à l'instar de la perdrix, pour dérober ce fruit tentateur à la vue perçante du corbeau, la bête noire de toutes les couveuses.

La poule d'eau marche avec grâce et court avec rapidité à terre ; elle a coutume d'accompagner chacun de ses mouvements de progression d'une saccade de la queue, comme la perdrix inquiète. Quand elle se promène à travers les roseaux sur les larges feuilles de

nénuphar qui tapissent la face des eaux mortes, on dirait qu'elle marche sur l'onde. Plus habile à courir qu'à nager, elle ne se hasarde que timidement à franchir l'enceinte de ses fourrés de roseaux, de joncs et de glaïeuls, et se hâte de s'y réfugier à tire d'aile à la première apparence de péril; elle nage comme elle marche, par saccade, et vole les pattes pendantes. Elle trahit fréquemment sa demeure, pendant le jour, par un cri de rappel, bref, métallique et sonore, mais elle ne s'aventure en pleine eau que vers la première et la dernière heure du jour.

La poule d'eau tient l'arrêt comme la caille et plonge très-souvent, au lieu de s'envoler, lorsque le chien la pille. On la prend fréquemment à la main après le premier vol et le premier plongeon. Elle vit parfaitement en domesticité et s'accommode de la société des volailles, pourvu qu'elle ait à sa proximité une mare où barboter à l'aise. Sa chair est presque mangeable en salmis à l'arrière-saison. J'ai remarqué que la robe de la poule d'eau, qui est parfaitement imperméable tant que l'oiseau est en vie, prend l'eau instantanément après sa mort. Toutes les poules d'eau que vous tuez raides sur l'eau et que votre chien vous rapporte sont mouillées.

C'est vers la mi-octobre que les poules d'eau quittent les étangs, les mares, les fossés des châteaux et des places de guerre pour les rives couvertes des rivières et des fleuves où elles passent souvent tout l'hiver, quand le froid n'est pas rigoureux. Il existe un grand nombre de cours d'eau qui ne gèlent jamais et où l'on trouve en tout temps des poules d'eau, des râles d'eau, des grèbes castagneux. Les poules d'eau émigrent vers les grands étangs du Midi et pénètrent jusqu'au cœur des contrées les plus méridionales de l'Europe, quand la gelée menace de solidifier l'eau de nos fleuves; il est probable même qu'elles traversent la Méditerranée et se rendent en Afrique, car j'en ai tué en Algérie, vers le mois de janvier, des masses qui étaient évidemment de passage, puisqu'on en tirait, en un seul jour, une trentaine en des endroits où, quelques semaines auparavant, on aurait eu beaucoup de peine à en voir une ou deux.

La poule d'eau a pour ennemis tous les oiseaux de proie qui rôdent sur les étangs, la loutre, le chien et l'homme.

Le Rale d'eau. — Encore un mauvais nom. Le râle dont je veux

parler ici est celui qui a l'iris rouge, le bec long et arqué, à mandibule inférieure rouge obscur. Ce râle-là est évidemment le diminutif de la *poule d'eau*, et le nom de *poulette d'eau*, qu'on lui a donné quelquefois, lui conviendrait mieux que celui de râle. C'est l'intermédiaire parfait entre la poule d'eau et le râle de genêts. Il habite exclusivement, en effet, les marécages, les roseaux, les glaïeuls, et s'embarque même quelquefois à la nage. Le devant de sa robe, de la gorge à la queue, est largement saturé d'encre aussi comme celui de la poule d'eau. La coloration de son bec le rapproche encore de celle-ci; il vit de la même façon qu'elle. En un mot, par tous ses principaux caractères et par ses habitudes aquatiques, ce râle est plus voisin de l'oiseau d'eau que de l'oiseau de terre; mais néanmoins sa parenté avec le râle de genêts est visible, car il porte le même pardessus et voyage de pied comme lui.

Je n'ai jamais trouvé de nid de râle d'eau en Lorraine où cet oiseau est fort commun en automne et même en hiver, ce qui tendrait à me faire croire qu'il n'est que de passage en France et qu'il niche, comme la marouette, plus au nord. Ce râle d'eau est le plus mince et le plus efflanqué de tous les coureurs de roseaux; il est de la taille du râle de genêts, mais ne prend pas comme lui la graisse : c'est un pauvre gibier. Je l'ai tué en plein cœur de janvier dans ces marécages voisins des bois où l'eau ne gèle jamais et où croissent de petits bouquets d'aulnes.

La Marouette (*Râle tigré*). — Taille de la grive; plumage moucheté par-dessus et par-dessous; le fond du manteau olivâtre; bec jaune, court et quadrangulaire. Gibier de beaucoup supérieur aux deux espèces précédentes. La marouette, qu'il est impossible de confondre avec aucun des genres voisins, est un oiseau de passage dont l'émigration périodique et régulière commence et finit chaque année avec celle des cailles, et dure deux mois environ, de la mi-août à la mi-octobre. Elle abonde alors suivant les années dans les pays d'étang, dans les prairies marécageuses et dans les mares des plaines. Les marais de l'Artois et de la Bresse et les rives des cours d'eau de l'est en sont généralement plus fournis que ceux de l'ouest et du centre; car la masse paraît se diriger du nord de l'Europe vers l'Afrique en passant par l'Italie et les marais Pontins.

Toutes les petites rivières et tous les petits ruisseaux herbeux qui se versent de droite et de gauche dans la Saône et dans l'Ain sont de véritables nids à marouettes vers le 1er septembre, tandis que les affluents de la Loire n'en hébergent qu'un très-petit nombre.

La marouette a besoin de se sentir les pieds frais et ne quitte jamais la terre molle. Elle est si paresseuse à voler qu'elle aime mieux quelquefois traverser un canal à la nage que de le franchir en volant. Elle circule sous le nez du chien avec une vitesse extrême, multiplie les détours et les contre, coule sous les racines des aulnes à la façon des rats d'eau, et ne se décide à prendre l'essor que lorsqu'elle sent sur son dos le souffle de l'animal. Les choupilles, qui ne font que pointer et qui n'arrêtent pas, sont les chiens les plus convenables pour cette chasse amusante. J'en ai connu deux en Bresse dont le nom ne me revient pas, et qui s'entendaient si bien à bloquer et à happer la marouette qu'ils laissaient à peine à leur maître l'agrément de la tirer. Ils lui firent rapporter une fois quatre-vingts marouettes d'une seule chasse dans le marais de Poyat, près de Bourg. L'événement eut lieu au mois de septembre de l'an des râles 1841, pour lequel j'avais prédit, dans le *Journal des Chasseurs,* un déluge de marouettes.

Rale Poussin. — Ambigu entre le râle d'eau et la marouette, mais qui se rapproche tout à fait de celle-ci par le bec et les mœurs. Rare en France, exclusif au midi. Devanture de la robe tachée d'encre; pardessus olivâtre; taille de l'alouette.

Rale Baillon. — Autre espèce minuscule, moule réduit de la marouette. Plumage noir. Rare en France, mais indigène.

Toutes les espèces qui précèdent ont la chair noire et veulent être mangées en salmis. J'estime qu'il faut ranger le râle d'eau dans le même genre que la poule d'eau, et faire des trois dernières espèces le genre Marouette, qui devrait prendre alors le nom de Râle d'eau.

Le Rale de genets. — Quand le roi Charles X, qui s'entendait mieux à tirer un lapin qu'à gouverner un peuple, habitait encore les Tuileries, les gardes de ses chasses avaient ordre de considérer le râle de genêts comme gibier royal de première classe, c'est-à-dire de le réserver pour le fusil du roi et de le détourner comme s'il se

fût agi d'un dix-cors; si bien que lorsqu'il arrivait à un garde de Versailles ou de Saint-Germain de lever un de ces oiseaux, il en observait attentivement la remise, y marquait sa brisée, et faisait immédiatement son rapport. Le roi, toutes autres affaires cessantes, venait, tirait, tuait, et le soir même mangeait sa chasse; car le râle est un mets de prince, mais qui aime, comme la truite, à être mangé frais. Cet hommage solennel rendu au râle de genêts par un roi de France qui savait estimer le gibier à sa juste valeur venge suffisamment cet oiseau de l'affront qu'a essayé de lui faire subir la science en le classant dans sa nomenclature sous le pseudonyme de poule d'eau.

Le râle de genêts (râle roux, râle rouge, roi des cailles) est un oiseau de grosseur intermédiaire entre la perdrix et la caille. Il porte un uniforme d'une couleur à lui, roux-isabelle. Les pennes sont mouchetées de brun foncé en leur partie médiane; le manteau est plus brun que le dessous du corps, la gorge plus pâle que le plastron et l'abdomen. Le râle a la passion du lézard et prend admirablement la graisse. Sa chair est de la plus entière blancheur et naturellement faisandée, pourquoi elle perd considérablement à attendre et ne se garde pas. Ses pattes ne sont pas vertes comme celles des autres râles, mais blondes; il a le pouce relevé à la façon du coureur de terre. Son corsage conserve sa sveltesse en dépit de son embonpoint. C'est le plus infatigable coureur de nos prairies et de nos plaines; il fait à pied les trois quarts de ses voyages d'Irlande en Afrique, et ne se décide à prendre la voie de l'air que lorsqu'il y est forcé, lorsque, par exemple, il a atteint les rivages de l'Océan, et qu'il s'agit de franchir la Méditerranée ou la Manche. Le râle de genêts a l'aile plus paresseuse encore que la caille, et se montre aussi passionné que celle-ci pour les voyages de long cours. L'espèce est indigène de France, mais sa véritable patrie européenne est l'Irlande. Il passe du 15 août à la Toussaint, après laquelle époque il est presque aussi invisible en France que le coucou. Il habite l'Afrique pendant l'hiver.

Le râle de genêts niche dans les prairies, où il fait entendre au printemps un chant peu harmonieux qui rappelle assez exactement celui de la crécelle, d'où les savants lui ont donné en latin le nom

de *Crex*. On n'a jamais pu savoir pourquoi les mêmes savants qui avaient trouvé convenable d'appeler le râle en latin *crex*, par onomatopée, n'ont pas jugé à propos de l'appeler en français *crécelle*, en continuant la métaphore. Il est certain pourtant que Crécelle des prés eût mieux valu mille fois que Râle de genêts et surtout que Poule d'eau de genêts; mais le moyen d'obtenir que des gens qui n'en ont pas l'habitude aient raison tout à coup en deux langues à la fois?

Le râle de genêts, indigène des prairies épaisses, se réfugie dans les blés, dans les luzernes, dans les genêts, les bruyères et les taillis herbus aussitôt que les foins sont coupés. C'est là qu'on le rencontre dans la saison des chasses et aussi dans les prés-marais, où l'herbe ne se fauche que très-tard. C'est de toutes les pièces de gibier-plume la plus facile à tirer, mais la plus difficile à lever. J'ai chassé plus d'une fois le râle de genêts avec des chiens courants qui lui cornaient leur musique à bout portant dans les oreilles, et le battaient souvent pendant une heure entière avant de le décider à partir. Rien d'amusant comme de suivre à travers la passée des chiens les savantes évolutions du coureur, qui rebrousse très-souvent sur la meute, au lieu de piquer droit devant elle, et vous part à l'autre bout de la pièce, à cent pas de distance, pendant que vous croyez marcher dessus. Je tiens que le basset est préférable pour cette chasse au meilleur chien couchant, que ce piétement obstiné fatigue et dégoûte de l'arrêt. Mais n'anticipons pas sur le champ de nos études ultérieures, et hâtons-nous de terminer cette notice.

De nombreux gastrosophes ont assigné au râle de genêts la première place comme rôti. Si le becfigue, l'ortolan, la bécasse et la bécassine n'étaient plus de ce monde, je n'hésiterais peut-être pas à considérer ce jugement comme une sentence sans appel; mais, aussi longtemps que ces quatre espèces existeront pour le bonheur des hommes, je demanderai pour moi et pour les autres liberté absolue des goûts.

Le râle *aux pieds légers* nous conduit aux *vélocipèdes*. Un introducteur de ce mérite et de cette saveur nous fait suffisamment pressentir les principaux caractères de l'ordre dans lequel nous allons entrer. L'ordre des Vélocipèdes débute par l'outarde et finit par

la gelinotte!... Il a des ambigus qui s'appellent le pluvier doré, le guignard, le vanneau, la caille, etc.!... Il est borné au midi par le francolin, au nord par le lagopède; il transite aux percheurs et aux chanteurs par la colombe et par l'alouette! Flambez, fourneaux! broches, entrez en danse! et vous, messieurs les chiens, Pointers, Settlers, Braques et Griffons, tout beau!

Que dit le savant d'une méthode de nomenclature où les espèces s'abouchent par le côté moral en même temps que par le côté matériel; où la parenté des espèces et des ordres se trahit par la délicatesse et le fumet de la chair aussi bien que par les allures du corps et les dominantes passionnelles; où le nez tout seul, à défaut de lunettes, vous dit le bon chemin?

Des cinquante-six espèces d'échassiers que nourrit la France, pas une n'est ralliée à l'homme, à quelque titre que ce soit. La cigogne seule habite sa demeure et le sert comme auxiliaire libre. En revanche, quarante espèces sont mangeables, et parmi elles toutes les paludiennes; mais la palme de la délicatesse appartient sans conteste aux espèces palustriennes, et parmi les palustriennes aux moules ambigus, vagabonds des marais, des bois et de la plaine : bécasse, bécassine, râle de genêts.

Le plus grand de tous les échassiers de France est le flamant, qui a cinq pieds de haut; le plus petit, le râle bâillon ou le bécasseau pygmée.

L'ordre des Échassiers sert de fond à dix chasses spéciales dont les deux plus intéressantes sont la chasse de la bécasse aux bois et celle de la bécassine au marais, qui toutes deux exigent la coopération du chien d'arrêt, le plus prudent, le plus rusé, le plus subtil. Mais le plus fécond de tous les ordres en gibier qui se chasse et en gibier qui se mange, est celui dans lequel nous entrons, l'ordre des Vélocipèdes.

CHAPITRE IX.

ORDRE DES VÉLOCIPÈDES (33 espèces).

Louange à Dieu, qui a créé le vélocipède, charme du palais et des yeux, gloire et splendeur des champs, des forêts, des festins, nourrisseur du riche et du pauvre !

Car aucune autre race ne contribue dans les mêmes proportions que celle-là aux jouissances composées de l'homme (Chasse et Table). Aucune ne lui fournit autant d'espèces ralliées et soumises. L'homme et la femme seraient seuls avec le vélocipède sur la terre, que le monde ne finirait pas.

Les vélocipèdes arrivent immédiatement après les échassiers, dans l'ordre de la création. Ils furent les premiers habitants des premiers continents émergés, puisqu'ils sont herbivores et granivores et que l'herbe est la première manifestation de la puissance vitale de la terre. Leur caractère de primogéniture est d'ailleurs écrit dans leurs traits, dans leur structure rudimentaire, dans le petit nombre de leurs doigts. L'ordre débute par l'autruche... L'autruche est un oiseau quadrupède comme le manchot est un oiseau poisson ; elle ne vole pas faute d'ailes, et n'a que deux doigts au pied. Le Casoar à casque des îles de la Sonde, le Nandou de l'Amérique australe, les Dromés de la Nouvelle-Hollande, coureurs géants, qui n'ont pas plus d'ailes que l'Autruche et qui forment le personnel de la tridactylie aptère, sont encore des vélocipèdes, et le dinornis et l'epiornis aussi, et, si le monodactyle existait, il appartiendrait à cet ordre.

L'autruche et ses plus proches parents sont nécessairement étran-

gers au continent européen, dont le raffinement aromal et le vieil âge ne s'accommodent plus des ébauches et demandent des moules plus finis. Les espèces gigantesques vivantes encore ou enterrées d'hier appartiennent exclusivement à l'hémisphère austral riche en monstres, de même que l'aptérix, l'ocydrome et le notornis, tétradactyles aptères. Il y a cent siècles environ que l'Europe a vu périr dans un de ses déluges ses types identiques. C'est à la même époque à peu près qu'elle a perdu ses Éléphants et ses Mastodontes, analogues des éléphants, des rhinocéros et des hippopotames, qui sont les contemporains et les compatriotes des autruches.

Il en est des Coureurs ou des vélocipèdes de France comme de ses échassiers, ils sont tous pourvus d'ailes et volent. La série la moins travaillée est celle de la tridactylie ailée; l'espèce la plus voisine de l'autruche est l'outarde.

Cependant, comme, de près ou de loin, toutes les espèces de l'ordre ont la charpente taillée sur celle de l'Autruche, image du chameau, il importe de revenir sur ce moule originel, primitif, et d'en comparer l'organisation avec celle de l'oiseau-mouche, pour bien faire comprendre le caractère et la destination providentielle de l'ordre qui nous occupe.

J'ai dit que, chez l'oiseau-mouche et tous les fins voiliers, la cavité thoracique (poitrine) était développée outre mesure et que la carène sternale faisait saillie au dehors comme la quille d'un esquif. J'ai dit qu'en vertu de la loi naturelle d'équilibre, ce développement excessif ne pouvait avoir lieu qu'au détriment d'une autre partie quelconque du corps. Cette partie déprimée, atrophiée ou sacrifiée chez l'oiseau-mouche, est la région du bassin qui est la région de l'insertion des membres inférieurs.

Le développement extraordinaire de l'enveloppe sternale est motivé, chez l'oiseau-mouche, par la nécessité d'offrir de vastes et solides points d'attache aux muscles pectoraux qui sont les agents principaux de la locomotion aérienne et de laisser leur jeu aux clavicules qui sont en quelque sorte les détentes de l'arc alaire. Tout est sacrifié à la légèreté et à l'utile; les muscles de ceinture qui arrondissent les formes, mais qui alourdissent le corps, ont été supprimés; la poitrine est taillée en lame de couteau, le ventre

ravalé, l'intestin court ; bref, toute la puissance musculaire est accaparée par les ailes et la chair comme tirée en haut ; c'est-à-dire que le fin voilier nu ressemble toujours plus ou moins à son squelette, image odieuse qui repousse invinciblement la pensée du rôti.

Mais démolissons pièce à pièce cette charpente de l'oiseau fin voilier, du rapace ou de l'oiseau-mouche ; mettons le plein à la place du vide, le vide à la place du plein ; prenons, en un mot, le contrepied de toutes les dispositions anatomiques ci-dessus, et nous aurons le moule exact du coureur. Peut-être n'existe-t-il pas dans toute la nature deux êtres de la même famille qui aient aussi peu de traits de parenté que l'oiseau-mouche et l'autruche. Vainement celle-ci voudrait-elle le nier, mais elle tient plus du quadrupède et du chameau surtout, que du bipède, à preuve qu'elle porte sur son dos des enfants et des rois d'Égypte. Or, ce ne sont pas là des allures d'oiseau et particulièrement d'oiseau-mouche.

Ces deux moules d'ailleurs formant des termes extrêmes de série sont en rapport absolu de contraste, ce qui équivaut à dire que l'autruche doit être un oiseau-mouche renversé et *vice versâ*. Cette proposition est très-vraie.

L'oiseau mouche était tout ailes, tout queue, tout vol ; l'autruche est toute jambes et toute ventre. Le sternum, chez l'autruche, au lieu de saillir en arête, se trouve réduit à des dimensions ridicules; c'est une plaque osseuse en forme d'écu qui fait *proue* au lieu de faire *quille* et à laquelle l'omoplate s'est soudée par ankylose. Plus d'ailes, par conséquent, ni de queue; rémiges et rectrices absentes; dépression excessive des muscles pectoraux. Toute la puissance musculaire *active* s'est retirée dans la région du bassin, ou elle a été mise au service de la locomotion pédestre, qui exige d'énormes leviers. La charpente de ce bassin a été dressée avec le même luxe que celle du thorax chez l'oiseau-mouche ; l'ossature déborde à son tour et fait crête sur l'épine dorsale. La région sacrifiée est celle où s'inséraient les ailes. Les cuisses, les jambes, les tarses, chargés de suppléer à celles-ci, prennent les dimensions volumineuses qu'ont les membres correspondants chez les quadrupèdes herbivores. La cavité abdominale s'agrandit considérablement pour loger un intestin que la nourriture végétale a pour effet de distendre. Enfin, comme la vitesse

de la course exige impérieusement que le poids du corps porte sur l'avant, et comme le développement des pectoraux faisait ici défaut, la nature a bien été obligée de pourvoir à cette nécessité par un autre moyen. Elle a fait de la plaque osseuse du sternum, qui avait rompu toutes relations avec la région d'en haut, le point d'attache d'une masse musculaire inerte, aspirant vers la terre, et dont l'unique office est de faire poids et de donner de l'abattage au coureur. C'était le muscle pectoral supérieur qui prédominait chez l'oiseau-mouche et chez l'oiseau de proie et qui déprimait le muscle de ceinture, le muscle inférieur. Ici, au contraire, c'est le muscle de ceinture qui occupe glorieusement toute la place; c'est la région d'en bas qui absorbe la vitalité de l'organisme ; mais voici malheureusement ce qui arrive. Cette masse de chair, trop éloignée des os et trop pesante pour les deux pauvres ligaments qui la retiennent, ne tarde pas à manifester ses tendances vers une obésité et une rotondité fâcheuses. Bientôt la chair déborde le sternum, et la graisse menace de déborder la chair...

C'est-à-dire que la nature qui, chez les fins voiliers, a favorisé étrangement le développement des parties qui ne se mangent pas au préjudice des parties qui se mangent, a complétement changé son système de bâtisse à l'égard des oiseaux coureurs, négligeant complétement les parties qui ne se mangent pas pour développer, d'une façon luxueuse, les parties qui se mangent !

Un Arabe du désert me disait une fois qu'une bonne autruche, du poids de trente à trente-cinq kilogrammes, lui rendrait largement de vingt à vingt-cinq kilogrammes de gigots et d'aiguillettes de qualité superfine. La vérité était dans les paroles de l'enfant de Mahom; seulement cette qualification de superfine arrachée par l'enthousiasme n'est bien placée que dans la bouche d'un Bédouin vagabond, qui a jeûné souvent. L'aiguillette et le gigot d'autruche peuvent être de délicieux morceaux dans le désert, ils ne sont que bons partout ailleurs; c'est comme le bifteck de chameau. L'autruche est, de tous ses congénères, le moins charnu peut-être et le moins susceptible d'embonpoint.

Maintenant pourquoi ce contraste de l'anatomie comparée ? Pourquoi la nature, qui ne fait rien sans motif, a-t-elle si richement

développé l'aiguillette et le gigot chez le vélocipède; pourquoi doté cette chair si tendre d'une facilité d'assimilation si remarquable, d'un fumet si exquis, si appétissant, et qui semble de lui-même appeler les parfums de la truffe? La nature voudrait-elle insinuer, par tant de signes, que la destination providentielle du coureur est surtout d'être rôti?

La chose est trop probable, hélas! le langage trop clair, l'oracle trop certain. Oui, tout nous porte à croire que la nature a destiné l'ordre des vélocipèdes à servir de pâture aux carnassiers de tous les règnes. Oui, cet ordre infortuné mérite, au même titre que le ruminant, la qualification d'Ordre-Victime. (*Victime*, du mot latin *victus*, vaincu, dont on a fait aussi victuaille, à cause de l'habitude où étaient jadis les vainqueurs de manger leurs vaincus.)

Oui, les vélocipèdes, à quoi nous servirait de nous mentir à nous-mêmes? sont à l'homme, parmi les oiseaux, ce que lui sont les ruminants parmi les mammifères, un ordre dont chaque espèce a mission de lui fournir un élément de jouissance composée. Il faut que l'analogie soit bien évidente, pour avoir frappé, avant nous, un grand nombre de savants.

Il y a, en effet, les vélocipèdes des sables et des steppes, des prés, des rochers, des abîmes, comme il y a le ruminant de tout cela. Il y a l'Autruche, comme il y a le Chameau; l'Outarde, comme l'Antilope; la Poule, comme la Vache; la Perdrix, le Faisan, le Coq de Bruyère, comme la Gazelle, le Chevreuil, le Daim, le Cerf; la Bartavelle et le Lagopède, comme le Moufflon, le Bouquetin, le Chamois.

Il y a plus, tous les vélocipèdes sont de vrais ruminants qui vivent d'herbes et de grains comme ceux-ci, et qui ont plusieurs estomacs dont un préparatoire qui remplit exactement le même office que la Panse chez les ruminants. Or, toutes les viandes faites d'herbe sont de goût délicat et de digestion facile.

Analogiquement et algébriquement parlant, la poule est à la vache comme la perdrix est au chevreuil. Je ne sais pas si l'on prouverait l'égalité des deux rapports par l'égalité du produit des Moyens avec celui des Extrêmes; mais il est certain que la poule nous donne ses œufs et ses poulets comme la vache son lait et

son veau, et que les deux espèces domestiques s'entendent pour nous fournir le nécessaire, comme les deux espèces sauvages pour nous procurer le superflu, en nous offrant indépendamment de rôtis supérieurs, le barbare plaisir de les tuer. Il est à remarquer encore que, dans l'un et l'autre ordre, la chair de la femelle est de beaucoup plus fine et plus tendre que celle du mâle. Le fait est universel, du reste; la nature a doué partout les femelles d'aromes plus délicats que les mâles, en même temps que de muscles plus charnus, plus arrondis et plus courts, et elle les a de plus soustraites à l'influence des passions incendiaires qui calcinent la chair du Coq, du Taureau et du Bouc. J'entends émettre contre cette proposition indiscutable l'objection que la chair de bœuf est cependant préférable à celle de la vache..... Je ne dis pas non, mais je fais observer seulement que le bœuf n'est pas le contraire de la vache et qu'il n'est que l'oncle du veau. Placez la vache dans la même situation que le bœuf, et elle l'emportera sur celui-ci comme la poularde l'emporte sur le chapon. La poularde non plus n'est que la tante du poulet.

Mais l'analogie ne ressort pas seulement de la similitude de l'organisation physique, elle se trahit surtout dans le rapprochement des dominantes caractérielles. Je dirai même que c'est l'étude approfondie de ces analogies morales qui m'a conduit à la découverte de cette magnifique loi de mouvement passionnel :

« Dieu livre les bêtes à l'homme par les vertus des femelles et par les vices des mâles. »

Prenez l'un après l'autre tous les animaux domestiques (la liste n'est pas longue à écrire), analysez consciencieusement le moral des deux sexes, vous trouverez inévitablement au bout de vos comparaisons la conclusion qui précède; et partout et toujours vous verrez l'innocence, la douceur et la docilité des femelles en antagonisme absolu avec la fierté, la méchanceté, l'humeur indisciplinable et farouche des mâles. Le coq d'Inde, le coq domestique, le coq de faisan doré, le coq de perdrix rouge, ne font pas beaucoup parler d'eux pour leur férocité, parce que cette férocité n'aboutit pas généralement à mort d'homme; mais ce n'est pas la volonté de faire mal qui leur manque, et il est juste de leur tenir compte de

leurs intentions. J'affirme que ces coqs-là poussent l'esprit d'agression et de bataille plus loin que tous les taureaux de Séville, tous les buffles des marais Pontins et tous les étalons de la steppe.

Les ruminants mammifères vivent sous le régime de la polygamie comme les ruminants ovipares; mais il y a au moins à dire à l'avantage des taureaux qu'ils se réunissent bravement, à l'occasion, pour défendre leurs femelles et leurs petits contre les attaques des plus redoutables carnivores, tandis que le Coq, chez les trois quarts des vélocipèdes, se montre l'ennemi le plus acharné de son propre sang, assassinant les jeunes avec délices et cassant les œufs dans le nid pour reprendre possession des mères.

J'appuie avec bonheur sur ces détails qui me défendent du remords et tranquillisent ma conscience sur la légitimité de mes appétits de gastrosophe et de chasseur; car il est évident pour moi que si la nature a titré ces mâles en grossier sensualisme, ce n'a été que dans le but d'affaiblir l'intérêt abusif que nous aurions pu porter à une espèce innocente, qu'elle avait destinée à nous servir de nourriture, tout le temps que la grossièreté générale des aromes de notre planète nous ferait un besoin de la carnivorie.

Donc l'immense majorité des espèces de l'ordre des Vélocipèdes marche, comme les ruminants, sous la bannière impudique des Platon, des Mahomet, des Moïse, ces tristes instituteurs de Promiscuité et de Polygamie. Lorsque les mâles sont plus nombreux que les femelles, il y a Promiscuité; Harem et Polygamie, quand les mâles sont plus rares. A peine si quelque famille courageuse, comme celle de la perdrix, ose protester en faveur de la fidélité conjugale au milieu du débordement universel des mœurs, comme a fait le chevreuil parmi les ruminants.

Or, nous savons que là où la Polygamie est la règle, les mâles sont mieux vêtus et mieux nourris que les femelles; alors nous apprendrons sans surprise que l'outarde mâle pèse seize kilogrammes, son épouse six ou sept.

La jalousie est un des caractères les plus affreux de la Polygamie. Alors nous devinons d'avance que la manie du duel sera endémique dans l'ordre, et que la lice des tournois y sera ouverte du matin jusqu'au soir en certaines saisons.

Mais notre propre histoire nous apprend que la passion effrénée des aventures amoureuses et des duels a pour complémentaire fatal l'amour non moins ardent du faste et du colifichet, et que les raffinés du Louvre n'étaient pas moins curieux de pourpoints de velours, de fraises et de dentelles, que de rapières bien mordantes et de bottes secrètes. Nous allons donc rencontrer chez les coqs, qui sont les raffinés de l'ordre des oiseaux, tous les vices, tous les goûts et toutes les habitudes de leurs homonymes humains. — Ainsi culte frénétique des colliers, des aigrettes et des riches atours; affectation de galanterie excessive et de parler doucereux auprès des femelles; besoin de s'étaler en public, de faire la roue et d'ébruiter ses conquêtes. — Poses de matamore entre rivaux; verbe aigre et cassant; tenue et propos de salle d'armes..... C'est là en effet tout le coq. Dans cet ordre des Vélocipèdes, la plupart des mâles sont des diables à quatre qui portent leur tempérament sur leur mine; néanmoins, à côté des verts-galants comme le faisan et le coq domestique, originaires de l'Asie, se trouvent des amoureux transis comme le dindon de l'Amérique du Nord. On sait que le nom de coq se donne indistinctement à tous les mâles de la tribu des gallinacés, comme celui de poule aux femelles.

Ainsi le sexe le plus beau, le plus fort, le plus favorisé dans l'ordre des Vélocipèdes (j'emploie ironiquement le langage vulgaire), a pour péchés capitaux la Bataille, l'Orgueil, le Luxe, la Luxure et l'Infanticide. Ajoutez heureusement la Gourmandise et la Paresse.

J'ai vu des moralistes absurdes s'emporter ridiculement à ce propos contre les coqs et appeler sur leurs têtes les foudres vengeresses du ciel. L'appel à la vengeance de Dieu était puéril et l'imprécation inutile. Il y a bel âge en effet que l'immoralité de ces coqs est retombée sur eux.

Car tous ces capitaines Fracasses, si terribles d'aspect, si hautains de verbe, si indisciplinables de loin, si chatouilleux sur le point d'honneur, si prêts à dégainer pour un mot plus haut que l'autre, sont au fond, pour qui les sait prendre, tout ce qu'il y a de plus maniable et de plus ductile en fait de pâte de bêtes. Comme ils sont avant tout paresseux, gourmands et lubriques, ils appartiennent par ces trois vices au premier venu qui les empanse, qui les gorge

et les soûle; ils sont plats, rampants et soumis pour qui leur donne à banqueter et à coqueter gratis et à gogo. Et pour vivre jusqu'au bout d'une vie fainéante, ils sont disposés tous à accepter les rôles les plus indignes et les obéissances les plus lâches; ils se laisseront emprisonner sans résistance, fustiger, chaponner, mutiler au physique comme au moral. J'en connais qui, pour colorer leur bassesse et se faire illusion à eux-mêmes sur leur propre infamie, ont érigé la passivité absolue, c'est-à-dire l'abdication complète de leur libre arbitre, en vertu supérieure, en devoir sacro-saint. Ils y ont gagné, les stupides! que l'homme, leur maître, a fait d'eux de la chair à pâté ou bien d'ignobles gladiateurs qu'il force à se couper la gorge en public pour le divertissement des badauds.

C'est triste, mais c'est ainsi, le coq n'a guère à choisir qu'entre ces trois rôles, chair à fusil, chair à pâté, spadassin. Mais j'en prends mon parti en brave et vais même plus loin : je dis que ce n'est pas le cas de tonner avec le moraliste contre le débordement des passions mauvaises, mais au contraire une magnifique occasion d'admirer la sagesse des décrets de la Providence et de s'incliner devant elle. Je reviens à mes moutons, et je répète que la nature, en pétrissant les coqs de cette pâte, avait uniquement en vue le bonheur de l'homme, et qu'elle n'a refusé un titre supérieur aux espèces de la tribu succulente que pour nous la livrer plus sûrement. Je dis qu'elle a fait le coq vicieux par le même motif qu'elle l'a fait déjà plus gros de taille et plus voyant de costume que la poule, afin de détourner exclusivement sur lui l'attention du chasseur, et je prouve l'utilité providentielle de la dépravation masculine par cet argument tout-puissant, que c'est l'infamie même du coq qui nous a donné la poule.

Écoutez l'argument :

La poule est le modèle des mères; c'est même un des emblèmes cardinaux de maternisme. Jamais aucune mère, en effet, ne fut chargée d'une responsabilité plus lourde et plus alarmante que la poule; car les femelles, dans cette race, ne sont pas moins fécondes qu'héroïques, et elles ne peuvent compter que sur elles seules pour l'éducation de leur nombreuse famille. Or, cette éducation dure des saisons entières et demande des soins infinis; les petits sont d'une

santé aussi délicate dans leur jeune âge qu'ils sont robustes dans l'âge adulte, et toutes les herbes de la forêt et de la plaine sont semées d'ennemis invisibles. Encore si la famille n'avait à craindre que les ennemis du dehors; mais les ennemis les plus redoutables, hélas! sont dans son propre sein. Oui, ces pères qui, d'après les lois ordinaires de la nature, devaient être les premiers tuteurs et les guides attentifs de leurs infortunés rejetons, ces pères dénaturés, ces pères fainéants, ne se contentent pas de laisser lâchement retomber sur leurs épouses toutes les charges de l'entretien et de la nourriture de la famille, ils poussent l'oubli de leurs devoirs les plus sacrés jusqu'à se faire les bourreaux de leur propre sang, à ce point que les mères ont plus à se cacher d'eux que du renard.

Et ce n'est pas seulement la chair des poussins qui affriande toutes les mauvaises bêtes de la création, toujours à l'affût de la couvée; les corbeaux et les pies, qui tâtent quelquefois du perdreau, du poulet et du faisandeau, prétendent que les œufs d'où ils sortent sont encore préférables, et, pour se procurer cette nourriture délectable, il n'est pas de bassesse dont ils n'usent; et les fouines disent de même. Vous jugez s'il était nécessaire que Dieu mît au cœur de la poule un fonds inépuisable de tendresse maternelle pour lui donner la puissance de résister à tant d'assauts et à tant de persécuteurs.

Alors les pauvres mères, abandonnées de leurs défenseurs naturels et affligées de tant d'angoisses, ont été obligées de chercher auprès de l'homme l'appui qui leur manquait chez elles. C'était tout ce que voulait la Nature. C'est ainsi qu'elle a obtenu le ralliement forcé d'une foule d'espèces de l'ordre des Vélocipèdes, coq domestique, paon, faisan, pintade, dindon, etc. Les perdrix, qui se marient et qui sont toujours à deux dans chaque ménage pour protéger les poussins, n'ont pas eu besoin de recourir à la même assistance; les cailles, qui vivent sous le régime de la promiscuité, et qu'il est impossible d'acclimater à raison de leur amour des voyages, avaient leur fécondité extrême pour se sauver de la destruction.

Comme je le disais donc, Dieu nous a livré les Vélocipèdes par les vices des mâles et par les vertus des femelles; et s'il a jugé à propos de condamner les pécheurs aux flammes éternelles (rôti) en

expiation de leurs méfaits, il ne nous appartient pas d'aller à l'encontre de sa sentence. S'il nous a laissé la possibilité d'apprécier encore la délicatesse de la chair là où il nous interdisait l'admiration des qualités de l'esprit, nous devons le remercier de sa bonté infinie et nous résigner même avec philosophie à nous faire les exécuteurs de sa sainte volonté à l'égard des coqs, sauf à reporter sur les poules exclusivement tout l'intérêt que mérite la famille. Cette morale de l'Analogie, en même temps qu'elle est consolante, a l'avantage d'être conforme aux commandements de Dieu.

Ne demandons pas à l'histoire, qui ne nous répondrait pas, à quelle époque précise a été conclu le traité d'alliance entre la Poule et l'Homme, car c'est toujours par les femelles, douces et sympathiques à l'homme, que les espèces se rallient à lui; mais l'analogie heureusement sait bien des choses que l'histoire ignore, et n'est pas tenue de se taire toutes les fois que celle-ci a le bec clos.

Puisque tous les vélocipèdes sont granivores, ils sont naturellement amis de l'homme qui fait venir les grains (le lecteur n'a pas oublié cet aphorisme mémorable). La conclusion du traité d'alliance entre la poule et l'homme a donc eu lieu aux temps voisins de l'invention de la charrue. Le pigeon, qui est plus granivore encore que le vélocipède, et qui est même exclusivement granivore, s'est rallié pour cette raison avant le coq; mais il y a une espèce qui a pris les devants de la soumission sur le pigeon et sur le coq, c'est le faucon ou l'épervier, parce que l'homme a dû vivre de chasse avant de vivre du grain de ses moissons. Les plus anciens livres du monde, le livre de Job, la Bible et même l'Odyssée, confirment à cet égard les assertions de l'analogie. Moïse, qui vivait quinze cents ans avant Jésus-Christ; Job, plus antérieur encore; Homère, qui est de trois siècles au moins plus moderne que Moïse, connaissent tous l'épervier et le pigeon, mais ils ignorent la poule. La Batracomyomachie parle bien de celle-ci, mais cette œuvre est de beaucoup postérieure à l'Iliade et n'a jamais appartenu à Homère.

D'autres considérations non moins importantes que celles qui précèdent, et prises d'un point de vue non moins philosophique, viennent encore confirmer la légitimité de nos appétits pour la

chair des vélocipèdes. Dieu semble avoir si bien compris la haute utilité de ces espèces pour l'homme, qu'il n'a voulu en déshériter ni un seul continent ni une seule latitude. D'abord il a fait ces familles pour l'immense majorité *sédentaires*, et quant aux rares espèces voyageuses comme la caille, il les a forcées de parcourir successivement toutes les contrées du globe et de payer tribut à chacune en passant. Ainsi il a donné à l'Afrique l'Autruche, les Outardes, les Pintades, une foule d'autres pulvérateurs (gallinacés); à l'Amérique, le Nandou, le Dindon, les Hoccos, les Marails, etc.; à l'Australie, les Dromés, etc.; à l'Asie le Casoar, le Paon, l'Argus, les Faisans, le Coq, le Népaul, le Lophophore, etc.; à l'Europe enfin, les Tétras, les Francolins, les Perdrix, les Gangas. De plus, pour stimuler les peuples à la conquête des espèces étrangères à leur sol et pousser, en résultat final, au partage fraternel de toutes ces races précieuses entre tous les habitants du globe, il les a douées d'une facilité de domestication exemplaire et d'une vigueur de complexion sans égale qui leur permet de s'acclimater partout et de suivre partout l'homme. Avant un demi-siècle l'Europe aura vu s'acclimater dans ses principaux États les pénélopes, les hoccos, les pauxis et les colins d'Amérique et les gouras, les népauls, le lophophore et l'éperonnier d'Asie, qui n'ont pas plus de raisons que les paons et les faisans pour refuser de traiter avec l'homme. Entre temps, les Français d'Algérie auront domestiqué l'autruche et peut-être l'outarde. Et ces résultats que j'annonce n'ont rien de merveilleux, rien qui sente l'utopie. Déjà les Anglais sont tout près d'avoir réalisé quelques-unes de ces impossibilités, et pendant que nous nous acharnons, nous tous tant que nous sommes, braconniers ou chasseurs, à exterminer les derniers chevreuils, les dernières outardes ou les dernières bartavelles de notre triste patrie, ils sont là au Jardin des Plantes deux ou trois naturalistes courageux, MM. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et Florent Prévost entre autres, qui s'attachent avec une persévérance infatigable à combler ces vides affreux par l'acclimatation de magnifiques espèces en ruminants et en vélocipèdes. A la disparition imminente de nos richesses cynégétiques nationales, cerf, daim, chevreuil, bouquetin, isard, outarde, ils répondent par la naturalisation du grand cerf

d'Aristote, du cerf cochon de l'Inde, du cerf de Virginie, de l'Axis du Bengale, du Lama, de la Vigogne des Andes, du Dromé de l'Australie, de la Bernache d'Égypte, etc., etc. Vienne une loi raisonnable sur la chasse qui mette enfin un terme à la boucherie des espèces précieuses et qui concilie dans de sages limites l'exercice de la vénerie avec la conservation du gibier-poil et plume, et alors nous verrons tout à coup nos forêts, nos plaines, nos montagnes, pulluler de moules inconnus conquis par la vraie science sur tous les pays du globe; et tous les vrais amis des bêtes et tous les gastrosophes, m'imitant, béniront dans leur reconnaissance les noms glorieux des hommes que je viens de citer.

J'ai signalé à travers cette longue excursion dans le domaine des causes providentielles les raisons de la majestueuse prestance des espèces vélocipèdes. Cette majesté est un des caractères proéminents de l'ordre. J'ai parlé de la richesse du costume des mâles, de leur fierté, de leur orgueil. C'est pour cette race que le verbe *se pavaner* a été inventé. Se pavaner, c'est se mirer dans sa propre splendeur, ainsi que fait le paon, que Junon, la reine de l'Olympe, voulut pour attribut. On a retenu que l'inconstance en amour, la jalousie, l'humeur batailleuse et la passion du luxe extérieur étaient les caractérielles dominantes de ces beaux fils, et que les femelles n'avaient reçu en partage que l'humilité, la douceur, l'héroïsme maternel, la sympathie pour l'homme. Un autre caractère essentiel et séparatif de l'ordre des Vélocipèdes est la pesanteur du vol, compensation nécessaire d'une marche rapide. L'aile ronde, le bec voûté et court, les tarses vigoureux et cylindriques, sont encore des signes auxquels on peut les reconnaître. Tous les Vélocipèdes nichent à terre et y vivent; plusieurs espèces néanmoins se branchent pour dormir. Presque toutes grattent la terre pour y chercher leur pâture. Beaucoup ont l'habitude de vivre en société et demeurent attachées aux lieux qui les ont vues naître. Dieu devait faire fécondes ces espèces dodues et succulentes si précieuses pour l'homme; la fécondité est en effet l'apanage du plus grand nombre et surtout des plus délicates. Or, cette fécondité exige à son tour que les petits soient en état de courir et de manger tout seuls aussitôt qu'ils sont sortis de l'œuf; car la mère, à qui incombe tout le

fardeau de leur éducation, ne pourrait les nourrir. La longueur de l'éducation de ces petits, ainsi que leur délicatesse de complexion dans le jeune âge, sont encore des caractères propres à la famille. Je garderai les autres signes distinctifs d'une importance secondaire pour la division des séries, des groupes et des genres.

Il est pourtant un dernier caractère général qui n'est pas exclusif à l'ordre des Vélocipèdes, mais qui se retrouve chez toutes les espèces granivores et que je veux signaler : c'est la sympathie touchante dont toutes ces espèces sont animées à l'égard des nobles quadrupèdes qui aident l'homme dans ses travaux agricoles. Cette sympathie, qui avait frappé les anciens, est facile à expliquer au moyen du fameux aphorisme de la granivorie.

Il est tout simple, avons-nous dit, qu'un oiseau des champs qui vit de graines ou d'insectes soit ami de la charrue qui ouvre le sein de la terre pour mettre à nu les larves et les vers qui s'y cachent, et pour y déposer le germe des moissons à venir. Or, pour ces oiseaux-là, le véritable nom de la charrue est cheval, cheval ou bœuf suivant les pays, et quand ils voient se diriger sur le terrain du travail un ou deux de ces animaux traînant une charrette ou un véhicule quelconque, ils ne peuvent pas s'enfuir à l'approche de l'attelage; car ce serait faire une impolitesse gratuite à qui ne leur a fait que du bien, et ces façons d'agir ne sont pas dans leurs mœurs; ils aiment mieux le saluer. L'homme exploite bien lâchement cette noble sympathie des oiseaux pour le cheval et pour le bœuf, pauvres bêtes innocentes qu'il associe de force à ses méfaits; mais il n'a pu tarir encore dans le cœur des victimes la source de leur confiance naïve dans la loyauté de leurs amis naturels. Aux premiers temps de notre occupation de l'Algérie, pays où l'indigène était plus charitable aux oiseaux du ciel qu'à ses frères, l'apparition d'une seule charrue suffisait ponr amener sur les pas du laboureur des myriades d'oiseaux de tous les points de la plaine. Les plus familiers de la bande, les traquets, les hochequeues, le héron garde-bœuf, commençaient par accaparer les places les meilleures et s'adjugeaient la primeur des mottes retournées. Puis venaient à la suite l'étourneau, le corbeau, le rollier, la pie-grièche, le merle, la perdrix et vingt autres, faisant au travailleur un cor-

tége de fête, amusant ses regards du spectacle de leur fourmillement actif, de leurs querelles bruyantes, de leurs catégories confuses. Dans l'Amérique méridionale, le gaucho qui a besoin d'une perdrix pour son dîner s'en va tout simplement la chercher à cheval. Il se dirige vers la première qu'il avise et lui passe au col un lacet disposé au bout d'une grande gaule. La perdrix ne bouge pas; elle ne fait que lever la tête pour faciliter l'opération. Voilà quelques siècles déjà que l'âge de ces jeux est passé pour la France, où l'oiseau n'a plus foi en l'homme; mais que de trahisons et de meurtres il en a dû coûter au souverain de la terre pour détruire au cœur des oiseaux cet amour pour sa race que l'auteur de toutes choses y avait si solidement incrusté!

Un jour, quand la vapeur aura enlevé au cheval son dernier instrument de travail, quand elle labourera à sa place, la charrue s'incarnera dans l'esprit de l'oiseau sous la forme d'un panache de fumée qui marche, et l'homme pourra encore abuser pendant un certain temps des remparts de la machine pour assassiner ses amis.

Il n'est pas d'ordre plus complet, plus distinct, plus isolé de tous les autres que celui des Vélocipèdes, et je tombe réellement de mon haut quand j'entends Linnæus et Buffon, et d'autres naturalistes de premier mérite, reprocher à la nature de n'avoir pas tracé entre les divers groupes de l'ordre une ligne de démarcation assez nette. « Chose étrange! s'écriait Charles Fourier dans son humble langage, que tous les philosophes aient manqué la solution du problème des destinées sociales, pour en laisser la gloire à un obscur sergent de boutique! » Chose non moins étrange! m'écrierai-je à mon tour, que tant d'ornithologistes illustres aient eu les yeux fermés sur les caractères séparatifs de l'ordre des Gallinacés, pour laisser l'honneur de les découvrir et de les indiquer à un obscur analogiste, chasseur de son métier! En effet, là où les maîtres se plaignent de la parcimonie de la nature en caractères différentiels, j'en suis à déplorer sa profusion inouïe et sa prodigalité; là où ils se disent empêchés de trouver un type suffisamment générique, je rencontre ces types en si grand nombre que je ne sais plus lequel prendre. Mon embarras n'est pas moindre que le leur; seulement c'est l'embarras du choix.

Une des premières causes de la confusion où sont tombés tous les nomenclateurs, Buffon et Cuvier en tête, gît dans l'impropriété et dans l'insignifiance de la dénomination de Gallinacés qu'ils ont donnée à l'ordre des Coureurs. L'insignifiance des termes est un vice impardonnable dans une nomenclature sérieuse où tout nom doit avoir un sens clair et précis; et je défie les plus habiles maîtres de rallier qui que ce soit, gens ou bêtes, sous un étendard invisible, sans devise ni couleur. Ce nom de Gallinacés n'a eu d'autre avantage jusqu'ici que d'apporter le trouble et le chaos dans une famille admirablement ordonnée et hiérarchisée par la nature. Si Georges Cuvier et les siens avaient eu le bon esprit de faire comme moi et de remplacer cette dénomination insignifiante de Gallinacés, qui ne veut rien dire du tout, par celle de *Pulvérateurs* qui veut dire quelque chose, il est plus que probable qu'ils n'auraient pas eu sujet d'accuser la nature. Le chaos dont ils se plaignent est celui qu'ils ont fait.

Non-seulement Pulvérateurs signifie quelque chose, mais ce quelque chose rappelle une habitude fonctionnelle commune à toutes les espèces de la famille que l'on voulait désigner par le nom de Gallinacés. Pulvérateurs a un autre mérite encore : de loin le mot fait image, et il suffit de le prononcer devant vous pour forcer votre pensée de se rabattre sur la perdrix, le faisan et la poule, que vous avez vus mille fois *poudroyer* et *gratter* la terre. Prenez donc Pulvérateurs, puisque toutes les espèces de votre ordre des Gallinacés sont enclines à faire de la poussière, et que telle poudroie dans le sable vitrifié, telle autre dans la neige, celle-ci dans les guérets, celle-là sous les chênes.

Une difficulté surtout qui a fort embarrassé les savants a été de savoir comment on s'y prendrait pour séparer la tribu des outardes de celle des Gallinacés proprement dits. Des savants embarrassés pour distinguer un oiseau qui n'a que trois doigts d'un oiseau qui en a quatre!... La chose est vraie, sur mon honneur, si elle n'est pas vraisemblable. Mais alors qu'on me dise donc ce qui sera aisé, s'il est si difficile de compter jusqu'à quatre!!!

. . . . . .

L'ordre des Vélocipèdes ne renferme que deux séries : celle des

Coureurs qui ont trois doigts, Tridactylie; celle des Coureurs qui en ont quatre, Tétradactylie.

Maintenant, comme tous les bipèdes qui courent, emplumés ou non emplumés, sont forcés de lever le talon et de s'appuyer sur la pointe des pieds, la logique m'a forcé à renoncer pour la dernière série à mon système habituel de division, qui m'eût donné les *Dactylidrômes* et les *Pollicidrômes*. Alors j'ai conservé à la première série son nom de Tridactylie tout court, et choisi pour la seconde celui de Pulvérateurs pour les causes signalées plus haut.

Première série : *Tridactylie*. — Cinq genres : Outarde, — Courvite, — Turnix, — Œdicnème, — Pluvier; onze espèces, plus deux ambiguës.

La différence dans le nombre des doigts n'est pas la seule qui sépare les Coureurs tridactyles des Pulvérateurs. Plusieurs autres caractères contribuent à établir entre eux une ligne de démarcation bien tranchée. Les Tridactyles habitent exclusivement les steppes, les hautes terres, les plaines découvertes. Ils tiennent de l'échassier pour l'humeur vagabonde, changent volontiers de canton, émigrent même. La fécondité des femelles de cette série, loin d'approcher de celle qui caractérise les Pulvérateurs, est au contraire fort restreinte. Le bec présente encore des différences très-marquées; enfin les goûts de toilette ne se ressemblent plus. Les Tridactyles affectionnent particulièrement la couleur jaune terreux, qui est celle des herbes et des champs brûlés par le soleil, et leurs dépenses de parure portent principalement sur les articles collier et ornement de poitrine; ils négligent presque tous leur coiffure et leur queue. Enfin les rares espèces qui s'arment portent l'épée au poignet (coude). Tout cela est contraire aux habitudes de tous les Pulvérateurs, coqs, faisans, paon, dindon, etc., qui se ruinent en dépenses de coiffure, étalent des queues splendides et portent l'épée au talon (éperon).

Je viens de dire les caractères communs aux diverses espèces tridactyles, l'amour des uniformes jaunes, des colliers noirs, du vagabondage et des steppes. Elles se distinguent parfaitement les unes des autres par la forme du bec et le genre de nourriture. Beaucoup sont exclusivement vermivores; aucune n'est exclusivement granivore.

Genre Outarde. — Ce genre ne compte réellement que deux espèces en France, la grande et la petite outarde, dite vulgairement Canepetière. L'outarde Houbara, dont la patrie est l'Afrique, n'apparaît sur notre territoire qu'à la suite de rares accidents. Ce nom d'outarde dérive de deux mots, l'un grec, *otis*, l'autre latin, *tarda*, qui signifient à peu près oiseau lourd. Les gendarmes prononcent la Houtarde, comme on dit la *onzième*, mais cette locution n'est pas pure.

Caractères du genre. — Tarses nus, jambe musculeuse, plastron largement développé, corps pesant, doigts courts et rectilignes reliés à leur base par une membrane étroite qui se prolonge jusqu'à l'ongle; col effilé; bec un peu voûté, mais comprimé et un peu large à la base, et se rapprochant de celui de l'autruche qui est plat et triangulaire; grands yeux, iris jaunâtre, attitude verticale, ailes arrondies, vol saccadé, sibilant, lourd; course rapidissime. Les outardes habitent les plaines découvertes et les terrains les plus secs et les plus arides; leur véritable patrie est la steppe de Russie ou le désert d'Afrique. Leur nourriture se compose de grains, d'herbes, d'insectes, vers, scarabées, grillons. Elles vagabondent plutôt qu'elles n'émigrent, et transhument pendant l'hiver des steppes du Nord à celles du Midi, ce qui est cause que leur chair est excellente, quoiqu'un peu sèche, et convient surtout au pâté. Ces oiseaux boivent fort peu.

La grande Outarde. — La grande outarde est la plus proche parente de l'autruche en Europe. C'est la plus belle pièce de gibier-plume de France; c'est le plus gros et le plus pesant de tous les oiseaux que nourrit notre patrie. Son poids, qui est quelquefois de seize kilos, dépasse de deux kilos celui du pélican et de quatre celui du cygne; mais cette haute taille et ce poids exorbitant n'appartiennent qu'au mâle.

L'outarde est le plus rapide de tous nos oiseaux coureurs. Par contre, le vol est un exercice très-fatigant pour elle; aussi ne s'y livre-t-elle qu'avec une répugnance visible et lorsqu'il y a péril en la demeure. Elle est obligée de courir longtemps sur la pointe des pieds et de s'aider du vent et des ailes pour prendre l'essor, à la façon des oies privées. La plus légère des avaries dans sa voilure

l'expose à de graves désastres. Une fois que des paysans champenois se rendaient de Suippe à Châlons-sur-Marne avant le lever de l'aurore, ils avisèrent à quelque distance de la route un troupeau de bêtes qui semblaient faire d'inutiles efforts pour se détacher du sol; et, s'en étant approchés pour contempler le phénomène de plus près, ils reconnurent que les oiseaux empêchés étaient des outardes de la plus grande espèce à qui le verglas de la nuit avait si bien cadenassé les ailes qu'elles ne pouvaient plus s'en servir ni pour le vol ni pour la course. De laquelle position nos barbares pèlerins abusèrent naturellement, comme nous aurions fait à leur place, pour assommer les malheureuses volatiles dont le marché de Châlons, capitale du pays des outardes, se trouva par extraordinaire largement approvisionné ce jour-là. L'outarde est un coup de fusil de vingt francs au bas mot.

La fatigue d'amour produit quelquefois chez le mâle le même résultat que le verglas.

Il existe une variété jaune de la dinde domestique dont la femelle donne une idée assez exacte de l'outarde quant à la taille, aux allures, à la couleur du manteau et à la physionomie générale. La différence entre les deux moules consiste surtout en ce que chez la dinde la tête est nue et garnie de caroncules et la gorge fanonnée, tandis que chez l'outarde la tête est parfaitement garnie de plumes et que le mâle remplace avantageusement le fanon de chair rouge par une fraise élégante de plumes barbues et frisées. Pour complément à cette parure de bon goût, empruntée comme toujours au costume des raffinés du Louvre, l'outarde ajoute une riche pèlerine ou plutôt une riche housse de plumes fines d'un fauve rutilant qui lui retombe gracieusement sur les épaules. Le bec est à peu près semblable à celui du dindon, aux dimensions près de la racine, qui est plus large chez l'oiseau sauvage que chez le domestique; la mandibule supérieure est aussi moins voûtée. La gorge, la poitrine et l'abdomen sont d'une teinte uniforme blanc jaunâtre; le dessus de la tête et la partie supérieure du corps, les couvertures des ailes et la queue sont striés de barres brunes transversales sur fond jaune. Ces barres transversales, qui ne se continuent pas en lignes droites, mais laissent entre elles des espaces vides, et qui al-

ternent régulièrement dans leur longueur du brun foncé au jaune clair, historient ce manteau d'une maillure élégante. La disposition de ces bandes alternées est absolument semblable à celle qu'on observe chez le dindon. La queue de l'outarde est presque aussi étoffée, mais beaucoup plus courte que celle de ce dernier, dont elle imite les évolutions rotatoires dans les grandes démonstrations de tendresse amoureuse.

Les mâles étant moins nombreux que les femelles dans cette espèce, elle est naturellement régie par la polygamie. Les mâles se constituent un harem à l'instar des coqs d'Inde et des coqs de bruyère, et jettent successivement le mouchoir à chacune de leurs odalisques, qui se retirent dans la solitude aussitôt qu'elles sont fécondées. Les mâles, énervés par l'excès des plaisirs, ne tardent pas à suivre leur exemple, et s'en vont de leur côté demander à quelque Thébaïde bien éloignée du monde un refuge contre les orages de la vie. Nous retrouvons ces habitudes chez le dindon sauvage des forêts de l'Ohio.

La femelle niche dans les blés et dans les étoules des grandes plaines. Son nid se compose de quelques coussins d'herbes sèches déposés contre les parois d'une cavité peu profonde. La femelle y pond en avril deux ou trois œufs seulement. On dit qu'elle les transporte en un autre lieu quand elle soupçonne que son nid est connu. Les petits courent en sortant de l'œuf; mais, comme leurs ailes ont besoin d'un long travail pour se développer complétement, les pauvres petites créatures restent pendant les deux ou trois mois que dure leur croissance à la merci des flâneurs, des renards et des chiens. Aussitôt que les petits sont en état de voler, les bandes se reforment sous la conduite d'un vieux mâle et restent assemblées tout l'hiver. Les êtres craintifs qui ont des motifs pour se dissimuler parlent peu; l'outarde est un des oiseaux les plus taciturnes que l'on connaisse.

La Champagne pouilleuse, qui était du temps de Bélon si féconde en outardes et si stérile en productions végétales, est encore aujourd'hui la seule contrée de la France où ces oiseaux se plaisent et consentent à nicher. Mais je ne citerai que deux faits pour donner une idée de la rareté de l'espèce. Beaucoup de chasseurs, moi com-

pris, ont chassé des années entières dans la Thébaïde champenoise sans avoir eu l'occasion de tirer une seule outarde, et Chevet, l'illustre marchand de gibier du Palais-Royal, n'en reçoit jamais plus d'une demi-douzaine par hiver depuis nombre d'années. La grande outarde est passée à l'état de mythe en Artois, en Vendée et en Brenne, et jusque dans les craus pierreuses du Midi, où elle avait l'habitude de prendre jadis ses quartiers d'hiver. Son apparition dans ces contrées crédules est considérée aujourd'hui comme l'annonce de graves événements politiques, bien qu'elle se borne généralement à annoncer le froid.

Le séjour de prédilection des outardes dans le désert champenois était l'espace compris entre les villes d'Arcis-sur-Aube et de Châlons-sur-Marne. On la rencontrait fréquemment aussi dans le canton de Suippe et dans les steppes voisines du fameux camp d'Attila, pays peu ombragé, où l'on voit courir un mulot à cinq cents pas de distance. Le camp d'Attila est situé à égale distance à peu près de Châlons et de Sainte-Menehould. Les nombreuses plantations de pins que l'industrie agricole a créées dans la patrie des outardes ont cruellement rétréci depuis un demi-siècle les limites de leur désert, et n'ont pas peu contribué à leur faire déserter le territoire national. Dieu veuille que la gelinotte, amie des forêts de pins et voisine de la Champagne par les Ardennes, vienne s'établir au moins à la place de l'outarde dans la contrée ingrate! J'ai dit que la Russie méridionale, pays de plaines rases, et l'Espagne, hostile aux forêts, avaient hérité des dépouilles opimes de nos steppes. Je verserais encore des larmes abondantes sur cette grande infortune, si mes yeux n'étaient secs de l'avoir tant pleurée.

La chair de l'outarde, riche de sucs, moitié noire et moitié blanche, sans être un morceau d'empereur, est un rôti digne d'estime; les artistes culinaires d'Harmonie en font un cas immense; à raison de la taille énorme et de l'incroyable succulence de chair qu'ils sont parvenus à donner à l'oiseau par le procédé du chaponnage anticipé. Les phalanges d'Harmonie ont été plus heureuses que les Français et les Russes de civilisation, dont tous les efforts pour domestiquer l'outarde ont échoué jusqu'ici.

La grande outarde, étant la plus noble pièce de gibier-plume de

la France et même du continent d'Europe, avait droit, à ce titre, à une notion spéciale dans le troisième volume de cet ouvrage, à la lecture duquel je renvoie les lecteurs curieux de plus amples détails; et, comme j'ai fait ainsi pour toutes les espèces de l'ordre des Vélocipèdes, je demande qu'on prenne note du renvoi une bonne fois pour toutes, et qu'on me dispense à l'avenir de la répétition fastidieuse de cet avertissement. L'outarde se chasse avec des chiens courants, comme le dindon sauvage.

La Canepetière. — Ce n'est pas l'analogie qui a servi de marraine à la petite outarde, car elle l'eût baptisée autrement, attendu que la petite outarde n'a rien de commun avec la cane. Comme elle l'eût baptisée probablement l'outarde à collier, je propose de l'appeler de ce nom, qui joint à l'avantage de caractériser l'espèce celui de faire disparaître du dictionnaire de l'ornithologie française un nom peu poétique. Les braconniers de la Touraine et du Maine, qui appellent la petite outarde *canepétrelle*, disent que ce nom lui vient de la ressemblance de son vol avec celui du canard et de l'habitude qu'elle a de vivre dans les steppes pierreuses (pétrelle, de *petra*, pierre). Je serais tenté de donner raison à l'érudition de nos braconniers de l'ouest, si l'explication des anciens fauconniers ne me paraissait préférable.

La canepetière, qui couvrait jadis de ses troupes nombreuses toutes les plaines un peu nues de la France, et qui était moins rare que la caille ne l'est aujourd'hui dans les plaines de Genevilliers et de Nanterre, est aussi une magnifique pièce de gibier-plume. On la volait donc avec amour aux beaux temps de la fauconnerie, que nos neveux verront renaître. Or, quand un oiseau lourd se voit en butte à l'attaque d'un faucon, une des premières opérations que lui conseille la peur est de se débarrasser de son lest pour se faire aussi léger que possible. Ainsi fait l'aéronaute qui veut piquer une tête dans le sein de la nue; ainsi fait le héron à mesure qu'il s'élève: ainsi fait la petite outarde, qui n'a qu'une médiocre confiance dans la rapidité de ses ailes, et qui sait n'avoir pas de temps à perdre pour mettre ses affaires en règle quand le faucon l'attaque. La petite outarde n'attend donc pas, comme le héron, que la densité de la couche d'air qu'elle traverse décroisse dans telle ou telle propor-

tion pour alléger son poids. Elle se déleste dès le départ; mais, comme cette opération ne se fait pas sans trouble et s'accompagne ordinairement d'un bruit qui a reçu un nom dans la langue des hommes, les fauconniers, témoins auriculaires de la chose, ont appelé l'oiseau canepetière.

La petite outarde est le moule réduit de la grande. Elle lui ressemble autant qu'il est permis à un oiseau d'un à deux kilogrammes de ressembler à un de seize. C'est le même plumage, le même bec, les mêmes pieds, les mêmes allures, la même physionomie, la même discrétion et la même défiance; même manière de vivre, de nicher, d'élever la famille. La grande outarde est plus grosse que le dindon, la petite est de la taille du faisan; voilà toute la différence. Il y a bien quelques légères dissidences de goût entre les deux espèces en matière de toilette, mais cette diversité de goûts ne constitue que des nuances. Ainsi la canepetière ne porte pas, comme la grande outarde, une fraise à la Henri IV dans la saison d'amour; mais elle remplace avec avantage cet ornement prétentieux par un magnifique collier de velours noir et par une belle écharpe de même étoffe. La disparition de cette double écharpe, après la mue d'été, laisse voir une élégante cuirasse maillée de filets noirs sur fond jaune. Sa queue s'épanouit également en éventail sous l'influence de la passion d'amour, et prend cette disposition tectiforme qui est un des caractères distinctifs de la queue du faisan et de celle du coq domestique.

La petite outarde a encore l'aile moins paresseuse que la grande, et ses mœurs sont un peu moins farouches, parce qu'elle a moins besoin de se cacher. Néanmoins on l'a citée de tout temps pour sa défiance et sa réserve extrêmes, et du temps de Bélon on disait d'une personne d'un abord difficile qu'*elle faisait sa canepetière,* comme on dit aujourd'hui qu'elle fait *sa chipie.*

Le vol de la petite outarde est sibilant comme celui du canard; elle court pour prendre l'essor, et se laisse approcher par les voitures et surtout par les chevaux. Cette malheureuse confiance dans le porteur de l'homme, qui lui est commune avec la grande outarde, avait été signalée par les anciens veneurs dès avant l'époque de Pline.

Le temps n'est plus où les innombrables légions de la canepetière obscurcissaient le soleil de la Brie, de la Beauce, du Poitou, du Languedoc. La petite outarde, à l'heure actuelle, est un des oiseaux les plus rares et les plus inconnus de la France, et les braconniers eux-mêmes savent à peine son nom dans les lieux qu'elle habite. Ce coureur des steppes que les paysans de la Touraine appellent canepétrelle n'est autre que l'œdicnème, plus connu du vulgaire sous le nom de courlis.

Les patries de la canepetière étaient celles que nous avons précédemment assignées à l'outarde, les provinces aux grandes plaines. Ses derniers séjours de prédilection sont encore à présent les plaines du Berry et celles de la Vendée, plus la contrée aride et pierreuse qui s'étend à l'ouest de la forêt de Fontainebleau, dans la direction de Milly et de la Ferté-Aleps. La Beauce, l'Artois et la Champagne en voient bien apparaître chaque année sur leur sol quelques couples perdus, mais l'oiseau est si rare qu'il n'a pas même de nom dans ces contrées barbares; et, comme l'ignorance où l'on est de ses mérites ne permet pas de lui attribuer une valeur vénale, il arrive quelquefois que le braconnier qui le tue le cloue sur un des battants de sa porte cochère comme un oiseau de proie. Si je n'avais été témoin du fait, je ne le dirais pas.

La chair de la canepetière, noire et blanche comme celle de l'outarde, mérite de figurer à la meilleure table. Un chapon d'outarde à collier, engraissé à l'épinette d'après la méthode harmonienne, damerait probablement le pion à tous les chapons du Maine et même aux poulardes de Bresse.

L'outarde à collier, si rare en France, est encore un gibier fort commun aujourd'hui dans toutes les plaines arides et caillouteuses des autres États voisins de la Méditerranée. Les steppes de l'Adriatique, de l'Espagne et de la Grèce en foisonnent. Les champs brûlés de la Syrie, de la Judée, de l'Égypte, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du Maroc n'ont pas une place nue et plate où la canepetière n'ait le pied. La petite outarde est ce gibier glorieux que nos colons d'Algérie connaissent sous le nom de *poule de Carthage* ou de faisan d'Afrique, et dont ils disent la chair plus délicate que celle de la bécasse. Les steppes de la Crimée, de la Russie méridionale et de la

Tartarie nourrissent à elles seules plus d'outardes grandes et petites que toutes les autres contrées du globe réunies.

Le Houbara. — Le houbara, qu'on a tué quelquefois en France, est l'espèce la plus remarquable du genre par le luxe extravagant de ses costumes de noces. Aucune autre espèce volatile, à l'exception du Combattant, ne porte aussi loin que le houbara le culte de la coiffure et de la cravate. Il ne se contente pas de se barder la poitrine par une double écharpe de velours comme l'outarde à collier, il éprouve le besoin de surcharger son chef d'une huppe de marabout retombant sur la nuque; il lui faut de vastes fraises de pareille étoffe qui lui emprisonnent le col de l'oreille à l'épaule, et débordent de droite et de gauche en bossoirs luxuriants. Le houbara est du pays des nègres comme la grue couronnée; j'ai bien peur qu'il n'ait pris comme elle pour patrons, en matière d'atours, les rois de sa patrie. Il vise au majestueux et n'atteint qu'au grotesque. Le vol du Houbara par le faucon est riche d'incidents curieux.

Le groupe des Outardes, brusquement interrompu en France par défaut d'ambigus, se continue parfaitement dans le cadre général par la tribu des Eudromies et des Tinamous d'Amérique, dont quelques nomenclateurs européens ont eu tort de vouloir faire des perdrix. L'eudromie, qui est de la taille de la canepetière, est une outarde véritable qui témoigne de son respect pour les traditions de la famille en s'habillant des mêmes étoffes que ses parents de l'autre monde. Elle n'a que trois doigts au pied, et son bec ne diffère aucunement de celui des outardes. Les tinamous, tétradactyles, forment un genre intermédiaire entre l'outarde, le râle et la perdrix. Je ne connais pas la chair du tinamou, mais je désirerais la connaître.

Le Courvite. — Une seule espèce, de passage, exclusive aux plaines caillouteuses de la Provence et du Languedoc. Très-rare et inconnue des dix-neuf vingtièmes des chasseurs. Grosseur de la tourterelle. Attitude verticale; taille grêle, élancée; hautes jambes; bec plus long et plus voûté que celui de l'outarde; ailes aiguës, contrairement aux habitudes du groupe; manteau jaune isabelle, collier marron, bordure inférieure des pennes noire. Originaire de Syrie et d'Égypte, jeté par accident sur nos côtes.

Le Turnix. — Ambigu de l'outarde à la caille. Originaire de Sicile et d'Espagne; s'égarant parfois dans les garrigues du Languedoc. Le turnix, que les nomenclateurs officiels appellent *tachydrôme* (coureur rapide), est un petit oiseau tout à fait semblable à la caille de volume et de costume, et ne se distinguant de celle-ci que par le nombre de ses doigts et par une tache jaune qu'il porte sur le sternum. J'ai tué quelquefois le turnix dans les broussailles de l'Atlas, parmi les palmiers nains et les lentisques. Il tient l'arrêt comme la caille, court devant le chien comme le râle, et n'aime pas plus que ce dernier à prendre son essor. Le turnix vagabonde d'une contrée à l'autre, mais entre des limites d'émigration fort restreintes, à l'instar des alouettes. C'est un oiseau de mœurs fort belliqueuses, qui a dans la Chine et dans les îles Philippines des parents qu'on dresse au combat comme le coq, et qui servent à amuser la fainéantise des indigènes. C'était le turnix, dit-on, et non la caille, que les Athéniens de la décadence élevaient aussi pour de semblables jeux. Le turnix répond admirablement par la délicatesse de sa chair aux riches promesses de son titre d'ambigu entre la caille et l'outarde.

Cuvier a fait de la famille des outardes un groupe particulier qu'il a nommé des *pressirostres,* en raison de la forme comprimée de leur bec. Je n'empêche personne de conserver ce titre à la famille des outardes, que je crois suffisamment caractérisée comme genre par son nom seul après la division préalable de l'ordre des Vélocipèdes en tridactyles et en tétradactyles. Mais, si l'on admet le Pressirostre pour les trois genres qui précèdent, il est nécessaire de créer pour l'œdicnème et le pluvier, un second groupe qu'on pourrait dire des *rectirostres*. Autant qu'elle n'amène pas confusion ni surcharge, abondance de division ne nuit pas. Mais je préférerais pour les pluviers et l'œdicnème un nom de groupe comme *simirostres* qui voulût dire *becs camus* ou *air bête,* ces deux caractères étant ceux qui donnent aux deux genres une physionomie spéciale.

L'Œdicnème. — Taille du corbeau; manteau jaune terreux d'une seule nuance, à part les bordures extérieures des pennes teintées de noir; tête beaucoup trop forte pour le cou; gros yeux; iris d'or; bec droit et quasi camard, renflé à son extrémité supérieure; phy-

sionomie stupide; hautes jambes, doigts courts, ailes longues et pointues; vaguant de nuit comme de jour.

L'œdicnème, ainsi nommé de l'enflure de ses genoux, est un moule de transition parfait entre les outardes que nous connaissons et les pluviers que nous ne connaissons pas encore. S'il tient à ces derniers par la figure et les ailes, il tient à la petite outarde par des liens de parenté plus prononcés encore, parenté de plumage, d'habitudes et d'allures.

Les mêmes gens qui ont si malheureusement baptisé la canepetière ont été mieux inspirés à l'endroit de l'œdicnème, qu'ils ont appelé *courlis* de son nom véritable, indiqué par le cri plaintif et retentissant que cet oiseau fait entendre chaque soir et toutes les fois que le temps veut changer : *Turrlui, Turrlui, Turrlui.* L'œdicnème pendant le jour arpente de ses pieds légers les hautes terres, et ne se livre spontanément à l'exercice du vol qu'après le coucher du soleil, où on le voit s'abattre vers les rives des eaux.

En sa qualité de demi-oiseau de nuit, l'œdicnème se dispense de construire un nid pour sa famille; il se borne à creuser dans le sable un entonnoir peu profond dans lequel il dépose deux œufs fort gros de la couleur de ceux de la caille. Je l'ai vu plus d'une fois défendre vigoureusement son nid contre le passage du troupeau et des chiens. Les petits, à peine éclos, sont aptes à courir; mais la croissance de leurs ailes est loin de marcher aussi vite que celle de leur corps, et celui-ci a atteint tout son développement bien avant que celles-là ne soient en mesure de le soutenir dans les airs. Ce retard anormal, qui est le vice radical de toutes les espèces de l'ordre, est la cause que les chiens d'arrêt forcent chaque année, dans les mois d'août et de septembre, un grand nombre de jeunes œdicnèmes âgés de trois mois et plus.

L'œdicnème est connu sous son nom naturel de courlis dans tous les mauvais pays de France, notamment dans les steppes de la Champagne, de l'Artois, de la Vendée, du Berry, de la Touraine. On le trouve partout dans les terrains en friche et jusque dans les clairières stériles de la forêt de Saint-Germain, aux portes de Paris. J'en ai tué de grandes quantités à l'aide du char-à-bancs dans les plaines crayeuses de la Marne, où ce léger véhicule circule à travers

champs le plus commodément du monde, et où les chemins sont de luxe. Le courlis, si défiant vis-à-vis de l'homme comme l'outarde, a toujours besoin de croire comme celle-ci à la loyauté du cheval.

Je reproche à l'œdicnème, qui a pris tant de choses au pluvier et à la canepetière, de ne pas leur avoir emprunté par la même occasion un peu de l'excellence de leur chair. Le jeune œdicnème est mangeable, mais le vieux a contre lui la consistance et l'odeur de ce bifteck célèbre que Robert-Macaire vit tailler dans la culotte de peau d'un gendarme.

L'œdicnème est répandu par grandes masses sur toute la surface de la zone tempérée de l'ancien continent. On le trouve en Poméranie, en Algérie, au Japon, à la Chine, en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie. Il vit dans la société des canepetières dans tout le nord de l'Afrique, y compris le Maroc, l'Égypte et la Cyrénaïque. On le tue, mais on ne le chasse pas. C'est un résultat glorieux pour l'agronome que d'avoir chassé l'œdicnème de ses terres et de l'avoir remplacé par la caille; car la caille est amie des céréales et des prairies artificielles, tandis que l'œdicnème partage l'horreur de la perdrix rouge et de la bécassine pour les améliorations agricoles.

L'œdicnème, qui a le bec plus droit que l'outarde, a pour parents en Australie des œdicnèmes plus grands que lui et qui outrent ce caractère de Rectirostrie jusqu'à se confondre avec la famille des hérons, ainsi que fait l'outarde. La parenté de l'outarde et de l'œdicnème a ici sa preuve solennelle dans la communauté des cousins.

L'œdicnème est le seul individu de l'ordre qui ne fasse pas bien à la broche. J'ai mainte fois demandé à l'analogie le motif de cette exception fâcheuse. L'analogie n'a pas encore jugé à propos de me répondre. Peut-être l'œdicnème vaut-il mieux que sa réputation.

Genre Pluvier. — Cinq espèces : le grand Pluvier de terre, — le Guignard, — le Pluvier à collier, — le Pluvier à collier interrompu, — le Pluvier doré.

Caractères généraux. — Les pluviers sont ambigus entre l'ordre des Vélocipèdes et celui des Échassiers; mais ceux-là ne se révol-

tent pas comme l'œdicnème contre les nécessités de leur situation politique, et ils tiennent admirablement leur bout en chasse comme en cuisine. Les pluviers sont des oiseaux qui ont les ailes aiguës et le pied léger, et qui sont aussi bien taillés pour le vol que pour la course. Ils ont des espèces pour la steppe, pour les champs cultivés et pour tous les marais. Ils vivent exclusivement d'insectes et particulièrement de vers de terre qu'ils font sortir de leurs trous en piétinant le sol, habitude qui leur est commune avec les vanneaux et qui aurait pu les faire appeler les *batteurs de terre*. Les pluviers n'ont pas la physionomie heureuse; leur tête est beaucoup trop volumineuse, leur œil trop grand, leur bec aussi trop court et inséré trop bas et trop à angle droit dans le crâne. Ce bec est noir, court, arrondi à la base, renflé à son extrémité. Ils portent le costume traditionnel de la série : manteau plus ou moins jaune, émaillé de mouchetures brunes, plus force colliers noirs et plaques d'ordre sur la poitrine. Le sentiment de fraternité est très-développé chez la plupart des espèces. Quand un pluvier est abattu, tout le vol revient sur lui pour le secourir, et il est arrivé plus d'une fois à un chasseur d'exterminer toute une bande de guignards sans bouger de place. Les pauvres bêtes, qui payent cruellement la faute de leur tête trop ronde, ont aussi la bonhomie de croire à l'innocuité des gens ivres, et se laissent approcher facilement par quiconque fait semblant de ne pouvoir se soutenir sur ses jambes. Religieux observateurs de la loi musulmane, ils pratiquent la polygamie, et se rendent au bord des eaux deux ou trois fois par jour, à des heures régulières, pour faire leurs ablutions et se laver les pieds. Presque tous sont indigènes des régions septentrionales de l'Europe, d'où ils émigrent à l'approche de l'hiver pour traverser tout le continent et se rendre en Afrique. Ils ne sont que de passage en France, où ils arrivent vers la saison des pluies, ainsi que leur nom l'indique. Les espèces de pluviers qui sont armées n'appartiennent pas à l'Europe. Les pluviers sont de grands ennemis de la stabilité; ils muent deux fois par an, et figurent avec distinction dans les fastes de la cuisine et de la cynégétique françaises. C'est un pluvier qui a commencé la gloire et la fortune de la pâtisserie de Chartres.

Le grand Pluvier de terre. — Très-rare et de passage en

France; taille de l'œdicnème; manteau brun-cendré, poitrine d'un blanc sale, large collier noir et ceinturon de même nuance, la pointe du bec noire et le reste orangé, pieds rouges. Oiseau solitaire qui fréquente les hautes terres, et se fait tuer sur le bord des grands étangs et des fleuves où il vient se laver les pieds.

Le Guignard. — Taille du merle; manteau gris-roux, plastron roux cerclé d'un large bandeau noir dans la saison d'amour, une tache noire ovale sur le ventre. Le guignard apparaît aux environs des deux équinoxes de mars et de septembre dans les plaines découvertes de l'Artois, de la Beauce, de la Vendée, de la Champagne et dans les plaines arides du midi. Il rase le sol en vols nombreux, tourbillonnants et rapides. C'est de tous les pluviers celui qui a la tête la plus forte et la plus ronde, ce qui ne veut pas dire qu'il y loge une plus grande quantité de cervelle, au contraire; car c'est de tous les pluviers le plus crédule à l'endroit de l'homme ivre et le plus obstiné à revenir sur le chasseur. C'est ce même guignard, jadis très-commun dans la Beauce, qui fut l'élément primitif du fameux pâté de Chartres. Il habitait alors le canton de Bonneval, et dans ce canton la commune de Neuvy en Dunois, où se trouve un dolmen druidique; il y reparaît encore de temps à autre aux environs des équinoxes de septembre et de mars. C'est sa gloire qui l'a perdu, le succès du pâté ayant naturellement poussé à la consommation et celle-ci à la destruction de l'espèce. La pâtisserie, comme toujours, après avoir mangé son revenu, n'a pas tardé à attaquer son capital, si bien que la source de ce revenu magnifique est aujourd'hui presque entièrement tarie, et que les pâtissiers chartrains ont fini par remplacer le guignard absent par la perdrix, la caille et l'alouette. Ainsi le gaspillage et l'imprévoyance engloutissent les trésors des peuples et préparent aux générations de l'avenir des regrets éternels!

Le Pluvier a collier. — C'est un joli petit oiseau de la taille de la guignette, au manteau gris-perle, au collier noir, le même qui piétine si rapidement sur les grèves de la Loire au printemps, et qu'on cesse d'apercevoir aussitôt qu'il s'arrête. Je ne connais pas un oiseau dont l'iris ait autant d'éclat que celui du pluvier à collier, et pour cette raison, autant que pour le distinguer des espèces voisines qui

raffolent toutes de colliers, j'aurais voulu qu'on le nommât le pluvier aux yeux d'or. Il est indigène de France, et j'ai bien des fois trouvé son nid dans ces dunes de sable fin émaillé de jard que les crues de la Loire déposent en se retirant sur ses rives.

Le pluvier aux yeux d'or n'a jamais beaucoup fait parler de lui dans les traités de chasse et de cuisine; mais la thérapeutique d'autrefois a cité son nom avec éloge. Il fut une époque, en effet, où ce petit oiseau guérissait la jaunisse, et où il suffisait au malade de le regarder fixement dans ses prunelles d'or et avec une forte volonté de lui repasser son mal pour que la guérison radicale s'accomplît instantanément. La malheureuse bête comprenait si bien d'avance le sort qui l'attendait qu'elle tremblait de tous ses membres à l'approche de l'ictérique et ne pouvait supporter son regard. Heureusement pour l'oiseau que la jaunisse, inconstante comme toutes les affections de l'homme, a cédé à l'empire de la mode et ne veut plus aujourd'hui être guérie que par la carotte.

Le Pluvier a collier interrompu. — Plus petit que le précédent; même couleur; taille de l'alouette; collier cassé en deux. C'est cette espèce-là ou l'autre, ou une espèce voisine, qui entretient commerce d'amitié avec le Crocodile du Nil et lui sert de cure-dent après ses déjeuners. Comme le crocodile n'a pas de langue mobile pour se rincer la bouche à l'instar des autres bêtes, il a grand besoin de l'aide d'un plus petit que lui pour se désobstruer les molaires à la suite de ses repas. Il a donc confié cet office de curage à un petit oiseau que les Arabes nomment le *fouilleur*, et qui fréquente les égouts des cités et les berges des fleuves où il a chance de rencontrer son pourvoyeur. Aussitôt que le crocodile qui l'attend l'aperçoit, il ouvre sa large gueule comme fait le patient pour son opérateur, et tient complaisamment ses mâchoires entr'ouvertes tant que dure l'opération, ayant grand soin surtout de ne pas les refermer que l'oiseau ne soit dehors. Le fait avait été observé par Hérodote, il y a près de trois mille ans, et consigné par lui dans ses intéressants récits sans que personne voulût croire à sa véracité, tant l'esprit des mortels est rebelle aux enseignements de l'histoire, et il a fallu pour vaincre l'incrédulité des modernes qu'un savant de nos jours, que l'illustre Geoffroy Saint-Hilaire, eût vérifié de ses

propres yeux l'exactitude du témoignage d'Hérodote. Si le Directoire n'eût pas décidé l'expédition d'Égypte, si Geoffroy Saint-Hilaire n'eût pas fait partie du corps savant destiné à accompagner l'armée expéditionnaire, le monde savant en serait encore à cette heure à douter de la sincérité du père de l'Histoire, et voilà à quoi tient la réputation des grands hommes!

Or, depuis que Geoffroy Saint-Hilaire a réhabilité Hérodote sur la fameuse question du Trochilus si vivement agitée dans le siècle dernier, des curieux ont voulu tenter la même expérience sur le Caïman des Antilles et voir si celui-là se conduirait comme le Crocodile de l'Égypte. L'observation américaine a confirmé de nouveau la version d'Hérodote. Le caïman de Saint-Domingue a recours, comme tous les individus de sa race, aux bons offices d'un petit oiseau pour le curage de sa mâchoire. Seulement ce dernier n'appartient plus à la famille des Pluviers, mais à celle des Todiers.

Le Pluvier doré. — Celui-ci est le plus connu et le plus populaire de tous les pluviers de France. Il abonde sur tous les marchés de la capitale en Brumaire, Pluviôse et Ventôse, et pénètre même par rares échappées jusque dans les cuisines du quartier des Écoles. Sa taille est celle de la tourterelle. Son manteau et le dessus de sa tête, ainsi que les couvertures de ses ailes, sont colorés d'une teinte uniforme, formée de mouchetures d'un brun foncé sur fond jaune verdâtre. Il porte une écharpe noire sur la poitrine dans la saison d'amour; les plus vieux, à cette époque, ont le plastron presque complétement noir.

Les pluviers dorés sont des voyageurs infatigables à l'aile pointue, au vol rapide, qui émigrent du Nord au Midi en nombreuses colonnes, traversent la Méditerranée d'une seule traite, et s'abattent tumultueusement sur les champs de l'Algérie aux premières pluies d'octobre. La venue de ces pluies qui détrempent les terres et font sortir les vers qui servent de pâture aux pluviers annonce l'époque de leur arrivée; les gelées qui durcissent le sol les forcent à déguerpir. Ils sont généralement accompagnés dans leurs expéditions lointaines de nombreux vols de vanneaux et d'étourneaux qui vivent comme eux de vers et ne sont pas moins tourmentés du besoin de déplacement. Les pluviers dorés voyagent en trombes

tourbillonnantes, drues, serrées, innombrables, plus larges que profondes, qui s'annoncent de loin par d'aigus sifflements, rasent le sol comme les hirondelles, se redressent tout à coup dans les airs avec la prestesse d'un ressort, disparaissent et réapparaissent aux regards avec l'instantanéité de l'éclair, et franchissent en quelques secondes les limites de l'horizon visuel. La funeste habitude qu'ils ont prise de raser le sol et d'annoncer de fort loin leur approche facilite singulièrement la cruelle industrie des tendeurs et des chasseurs qui font à cette espèce une guerre acharnée, rien n'étant plus aisé que d'imiter ce sifflet et d'attirer sur soi le vol tout entier par un appel perfide. Et quand on est lancé à fond de train et d'une vitesse minima de trente lieues à l'heure, il est bien difficile de se détourner à temps de la voie scélérate où le drap de mort est tendu; de même qu'il est bien difficile que tous les grains du coup de fusil ne portent pas et n'opèrent pas dans vos rangs un affreux vide quand vous voyagez en masses si serrées que tous les coudes se touchent. J'ai vu des tendeurs en Champagne prendre cent pluviers d'un coup de filet, et des chasseurs en tuer vingt et vingt-cinq d'un seul coup de fusil. On peut calculer par ces deux chiffres ce qu'il doit manquer d'émigrants au retour de ces expéditions d'outre-mer. Comme les cadavres des croisés marquaient le chemin du saint-sépulcre aux époques de foi, ainsi le fumet des pluviers dorés qui rôtissent pourrait dire chaque automne la route qu'ils ont suivie.

Le pluvier doré parcourt de préférence les plaines basses, humides et fertiles, et les champs cultivés où abondent les lombrics. Il piétine le sol avec rage pour forcer ces vers à sortir, et c'est uniquement pour se laver les pieds crottés à ce travail qu'il descend au marais deux ou trois fois par jour.

Tout le monde connaît ce dicton culinaire hyperbolique : « Qui n'a goûté ni pluvier ni vanneau, ne sait pas ce que gibier vaut. » Le pluvier doré et le vanneau sont assurément deux gibiers très-honnêtes et très-estimables, surtout aux environs de la Toussaint, et je serais désolé de leur dire quelque chose qui pût les humilier; mais, franchement, le préjugé populaire leur a fait une réputation plus haute que leur mérite. L'adulation exagérée est un poison qui

gâte tout ce qu'il touche et qui dessert toujours ceux qu'on voudrait servir. Quand on connaît la grive, la caille, la bécasse, l'ortolan, le rouge-rouge, le becfigue et vingt autres, on n'a pas besoin d'avoir tâté du pluvier ou du vanneau pour savoir ce que gibier vaut.

Le pluvier doré est la dernière expression de la Tridactylie en France. A partir de ce point, ce caractère de primitivité disparaît complétement pour nous, et sa disparition annonce la clôture de la Planipédie et l'entrée dans une sphère supérieure. Cependant, parmi les trois derniers ordres de la nouvelle classe, il n'en est véritablement qu'un seul, celui des oiseaux de proie, qui ait entièrement dépouillé le vieux moule. Ainsi nous retrouvons encore dans l'ordre des Percheurs et dans celui des Grimpeurs un bec croisé et un pic à trois doigts. Il est vrai que ces exceptions sont si rares (deux ou trois noms sur quatre à cinq mille) qu'on serait tenté de les prendre pour des accidents fortuits et pour des distractions de la puissance créatrice. Mais moi qui sais jusqu'à quelle exagération de minutie la Nature pousse l'esprit de suite et combien elle a peur d'être surprise en flagrant délit d'écart brusque, j'attribue cette intrusion des deux genres inférieurs dans la sphère supérieure à de hautes considérations morales et à des calculs plutôt qu'à des oublis. Les oiseaux de proie sont titrés en monoganisme pur, et la femelle, chez eux, est toujours plus forte que le mâle. Voilà pourquoi la nature a préservé cet ordre de tout alliage avec les séries subalternes. Trop d'espèces parmi les deux autres ordres vivent encore sous le régime de la monogamie annuelle et n'ont pas rompu assez énergiquement avec les habitudes immorales des espèces d'ébauche. Voilà pourquoi la nature leur laisse cloué aux flancs un stigmate d'infériorité.

Il est d'ordre naturel que le nombre des points de suture ou des nœuds d'ambigus s'accroisse à mesure que la série s'élève. La grande tribu des Vélocipèdes doit donc avoir plus de points de contact que les ordres précédents avec toutes les tribus voisines, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur. Par conséquent, nous allons voir à l'intérieur la contiguïté des tridactyles aux pulvérateurs s'opérer par le passage du Turnix à la Caille, qui touche à la perdrix et

aux éperonnés. Un moule de transition devrait rattacher cette série des tridactyles aux dernières espèces des pulvérateurs, tétras et lagopèdes; mais ce moule manque à la faune française. C'est une espèce de tétras tridactyle tout à fait remarquable par la longueur excessive de ses ailes et la brévité de ses tarses, et qui rappelle le type ambigu de l'hirondelle que nous avons déjà retrouvé dans l'ordre des Rémipèdes (sterne) et dans celui des Échassiers (glaréole). Le shirrapte (c'est le nom de l'ambigu des pluviers aux tétras) a été découvert en ce siècle, et dans le fond des déserts de la Russie d'Asie, par le célèbre voyageur russe Pallas, le même qui eut la chance de rencontrer à l'embouchure de la Léna un éléphant d'avant le déluge parfaitement conservé dans sa glace, et qui fut tué dans son cabinet d'un coup de foudre par un paratonnerre dont il avait oublié de s'isoler.

Les liens de la série externe ne sont pas moins nombreux que ceux de la série interne. Le turnix confine au râle de genêts aussi bien qu'à la caille, et le râle de genêts est lui-même ambigu des échassiers aux coureurs de roseaux. L'outarde confine à l'œdicnème, l'œdicnème aux pluviers, dont les diverses espèces se détachent peu à peu des steppes pour aborder les grèves sablonneuses, et finissent par aboutir à celle du pluvier doré, qui est toujours un oiseau des plaines, mais des plaines inondées. Plaines inondées et plages maritimes se rapprochent de bien près comme milieux habituels, et le pluvier doré vermivore aux pieds toujours crottés est déjà bien voisin pour le goût et les habitudes des barboteurs paludicoles, chevaliers, combattants, tourne-pierre. Cependant la Nature, dans son amour infini des nuances, a créé, pour adoucir encore la transition entre ces genres voisins, deux nouvelles espèces, le Squatarole ou vanneau suisse et le vanneau à aigrette.

Aucune raison absolue ne me commandait de loger ce nouveau genre à la place où nous sommes, c'est-à-dire à la fin de la série des Vélocipèdes tridactyles; car le vanneau a quatre doigts, et j'ai même indiqué dans la revue des espèces paludiennes de l'ordre des Échassiers le nœud d'insertion de l'espèce. Le vanneau est ambigu entre les échassiers et les vélocipèdes, et son vrai poste de série dans la nomenclature pédiforme est entre le tourne-pierre et le plu-

vier doré. Mais, comme il importe peu en somme de faire partir l'ambigu de l'un de ses points de raccordement plutôt que de l'autre, j'ai cru bien faire de classer le vanneau à la suite du pluvier et non ailleurs, parce que la nature a établi entre ces deux genres une affinité si patente qu'il m'a paru impossible de les séparer. Qui peut parler du pluvier sans parler du vanneau? qui peut songer à désunir deux espèces amies dont les mœurs et les goûts sont tellement identiques qu'elles voyagent ensemble, mangent ensemble et donnent ensemble dans les mêmes filets, appelées par les mêmes appelants? Une méthode qui ne tiendrait pas compte de ces affinités morales et matérielles ne serait pas une méthode.

Genre ambigu : *Vanneau.* — Deux espèces : Vanneau suisse, — Vanneau couronné.

Les vanneaux piétinent la terre humide, comme les pluviers dorés, pour en faire sortir les lombrics; ils ont également besoin de descendre à l'eau deux ou trois fois par jour pour se laver les pieds; ils émigrent comme les pluviers, et aux mêmes époques, du nord de l'ancien continent pour aller passer la saison d'hiver dans les chaudes contrées du Sud. Leurs émigrations ont lieu généralement à des époques si précises qu'elles servent quelquefois à fixer des dates, et que le mois d'octobre a reçu au Kamschatka le nom de mois des vanneaux. Ce petit détail me rappelle que j'eus un jour l'envie de doter la vénerie française du calendrier cynégétique qui lui manque, et que la difficulté du sujet me fit lâchement renoncer à la tâche. Je dirai ailleurs comment les vanneaux se tuent et se prennent; je ne vois pas d'inconvénient à dire dès aujourd'hui que les vanneaux de la Toussaint veulent être mangés à la broche, ceux de carême en salmis; car le vanneau est maigre, Dieu ne le défend pas.

Le vanneau est un bel oiseau à manteau de couleur verte changeante, plastron noir, ventre blanc, taille du pigeon fuyard. Il cumule dans une si parfaite mesure les caractères de l'ambiguïté de l'ordre des Échassiers à celui des Vélocipèdes que sa classification présenterait de véritables embarras à ceux qui n'auraient pas comme nous à leur disposition un type générique infaillible. La

difficulté serait au moins égale, sans l'existence du pouce, pour décider auquel des deux genres, du pluvier doré ou du vanneau, appartient le vanneau suisse, qu'ils appellent Squatarolle.

Le vanneau suisse ne porte pas, en effet, d'aigrette comme le vanneau proprement dit, mais il a en revanche le plastron noir comme le pluvier doré en costume de noces; il est de la même taille et lui ressemble par les traits; en un mot, il est pluvier depuis la tête jusqu'à l'extrémité du tarse; et encore dissimule-t-il si habilement son pouce imperceptible que l'idée ne pourrait venir à personne de le séparer de ce genre à première vue. Cependant une attention méticuleuse finit par faire découvrir cet appendice microscopique qui trahit sa parenté réelle. On avait déjà vu par l'exemple de l'aptérix quel titre passionnel supérieur peut conférer instantanément à un quasi-tridactyle la simple adjonction d'un ergot, si haut juché qu'il soit. L'influence de ce quatrième doigt n'est pas moins manifeste ici. Le vanneau suisse se marie. Il veut bien demeurer le commensal et l'ami du pluvier doré quant aux relations de la vie habituelle d'hiver, mais il repousse toute solidarité de doctrines politiques et printanières avec lui.

La supériorité morale du tétradactyle sur le tridactyle est bien autrement caractérisée encore chez le vanneau à aigrette. Pourquoi, en effet, cette aigrette? pourquoi cet attribut de royauté sur cette tête et non pas sur l'autre? J'aurais l'air de me vanter si je disais que j'ai proposé cette énigme redoutable à plus de cinquante savants distingués sans avoir jamais rencontré parmi eux un Œdipe. Le fait est exact cependant; les plus hardis de la bande m'ont répondu *parce que,* mais sans aller plus loin, ce qui n'est pas une réponse. Il faut bien cependant que je tire ces braves gens de peine, puisqu'ils ont jeté leur langue aux chiens.

L'embarras des savants sur la question de l'aigrette du vanneau provient de la même cause qui leur a fait donner au râle de genêts le nom de poule d'eau. Cette cause universelle d'ânonnements et d'erreurs est l'ignorance complète des propriétés de l'ambigu. Je me tue de dire que l'ambigu est un être essentiellement utile ou agréable à l'homme : quand un ambigu m'offre l'un de ces deux

caractères, je suis content de lui; mais quand il les cumule, ma satisfaction s'exalte jusqu'à l'enthousiasme. Or, ce dernier sentiment est celui que m'inspire le vanneau.

Car le vanneau ne se contente pas de servir à l'homme un aliment savoureux par sa chair en octobre; il lui donne de plus au printemps des œufs d'une délicatesse exquise, aussi bons pour le moins que ceux de la poule domestique. Il ne se borne pas à lui procurer le plaisir de la table, il lui offre celui de la chasse sur la plus vaste échelle; il ne se contente pas de lui être agréable après sa mort, il lui est pendant sa vie auxiliaire intelligent et dévoué. Libre, c'est lui qui défend les digues de la Hollande contre les ravages des tarets qui ruinent ces constructions par leurs menées souterraines, et c'est pour cela qu'il habite de préférence à tout autre milieu les Polders, plaines qui sont au-dessous du niveau de la mer et que l'industrie de l'homme a conquises sur les flots. Captif, le vanneau couronné embellit les jardins des grâces de sa personne; il y fait aux lombrics, aux escargots naissants et aux limaces impures une guerre acharnée. Lui seul enfin, rompant courageusement en visière aux habitudes honteuses de ses voisins les échassiers et les vélocipèdes, arbore la noble bannière de la fidélité conjugale.

J'ai cherché à vous donner une idée pittoresque des évolutions de la bécassine amoureuse, le vol du vanneau enflammé n'est pas moins riche de culbutes et de cabrioles audacieuses que celui de la bécassine; et si le vanneau ne bêle pas comme la chèvre, il miaule comme le chat.

Je suppose que maintenant l'aigrette du vanneau n'intrigue plus personne, et que chacun sait le mot de l'énigme. Cette aigrette est un prix d'honneur décerné au vanneau en récompense de sa belle conduite en ménage et des services nombreux rendus par lui à l'homme en mode composé.

Deuxième série : *Pulvérateurs*. — Douze genres : Caille, — Perdrix, — Pintade, — Francolin, — Faisan, — Coq, — Paon, — Dindon, — Ganga, — Coq de bruyère, — Gelinote, — Lagopède; vingt espèces.

C'est de toutes les tribus ailées celle qui joue le rôle le plus important dans les annales de l'humanité, celle qui figure avec le plus

de distinction au chapitre de ses institutions culinaires, cynégétiques, politiques et religieuses. Aucune ne fait à l'homme la vie aussi facile et n'occupe dans son industrie, dans ses joies, dans ses fêtes, une place aussi éminente. Si le faucon s'est rallié à lui dès le commencement et bien avant la poule, c'est que le faucon appartient comme le chien à la série des *Auxiliaires*, et que le service des auxiliaires doit naturellement précéder celui des *Domestiques*. Mais, à ne considérer l'oiseau que sous ce dernier aspect et à titre de denrée alimentaire, il faut dire que nulle autre conquête n'égale en importance pour l'homme celle des pulvérateurs. Sur vingt espèces volatiles environ domestiquées déjà ou en train de l'être, dix au moins appartiennent à cette famille, à qui revient de droit la plus grande somme des éloges enthousiastes que ma reconnaissance adressait naguère à l'ordre tout entier ; car on peut censurer les mœurs de cette tribu sensuelle, mais non pas dénigrer ses vertus... alibiles.

Du moment que la nature avait décidé de faire de la série des Pulvérateurs la société intime de l'homme, elle devait accumuler sur elle une foule d'avantages : charmes animiques et fécondité exubérante chez les femelles ; corpulence glorieuse et beauté externe chez les mâles. Une seule de ces espèces, la poule domestique, fournit à la consommation annuelle de Paris seulement cent vingt millions d'œufs et plusieurs millions de poulets... La pintade pond cent œufs par an, cent œufs d'un goût exquis, et l'on a mangé quelquefois des dindons du poids de 15 kilogrammes. Il est probable que c'est de ces espèces-là que j'ai voulu dire que, si elles étaient seules sur la terre avec l'homme, le monde ne finirait pas. Fourier, qui méprisait de si haut l'étroitesse de génie de nos malheureux hommes d'État qui sont dans l'embarras pour le moindre milliard, Fourier a indiqué le moyen de payer la dette de l'Angleterre avec des œufs de poule ; la dette de l'Angleterre dépasse vingt milliards.

La série des Pulvérateurs, confinant à la tridactylie par la tribu des outardes, doit offrir nécessairement un grand nombre de points de similitude avec cette dernière. C'est, en effet, chez le personnel de l'une et l'autre série, la même prestance majestueuse, la même ampleur de pectoraux, la même manière de vivre à peu près, la même rapidité à la course, le même vol bruyant et saccadé,

la même répugnance à prendre l'essor; c'est presque le même bec, les mêmes ailes, les mêmes pieds, les mêmes mœurs polygames.

Cependant le bec des pulvérateurs est plus court et plus robuste, plus voûté et moins comprimé que celui des outardes; la mandibule supérieure déborde beaucoup plus l'inférieure. Les pulvérateurs sont essentiellement granivores et insectivores, mais aucune espèce ne dédaigne les baies ni les fruits des bois, et parmi les fruits il en est, comme le gland par exemple, qui ne peuvent être brisés que par de violents efforts, et qui exigent un appareil fracteur dont n'ont pas besoin les outardes. On entend fréquemment parler dans le monde de la puissance digestive de l'estomac de l'autruche. L'autruche a, en effet, le gésier musculeux et assez fort pour broyer à la longue les cailloux et les métaux; mais les pulvérateurs sont encore mieux partagés sous ce rapport que l'autruche.

La jambe des pulvérateurs est aussi semblable à celle des outardes dans les espèces les plus voisines; le tarse est généralement nu, vigoureux, écailleux, dégagé, et les doigts sont réunis, à leur base, par une étroite membrane; mais, à mesure que la série s'éloigne de son point de départ, les tarses tendent à s'armer de protubérances cornées qui bientôt dégénèrent en éperons. Puis la hauteur de ces tarses diminue graduellement pour se couvrir graduellement aussi de plumes de plus en plus épaisses. Enfin ces dernières espèces perchent. Or ces allures et ces modes sont complétement étrangères à la famille des outardes.

Toutes les espèces vivent à terre et y nichent; les nids, dans la seconde série comme dans la première, sont composés d'herbes sèches. La durée de l'incubation est aussi longue, les difficultés de l'éducation aussi grandes; mais la fécondité des pulvérateurs est quintuple ou sextuple de celle des outardes. La grande outarde pond trois œufs, la perdrix grise vingt, la caille fait plusieurs pontes de dix œufs en moyenne.

Toutes les ménagères et tous les chasseurs qui se sont un peu occupés de faisanderie ont déploré plus d'une fois l'extrême sensibilité organique des petits poulets, des dindonneaux, des perdreaux, des faisandeaux, à qui le moindre refroidissement est mortel et dont le tempérament est aussi délicat dans le premier âge qu'il est

robuste dans l'âge adulte. Cette sensibilité du jeune âge, qui fait le désespoir de la faisanderie et des couveuses, est un caractère particulier à la série des pulvérateurs. La nature ne semble avoir infligé ce surcroît de tablature aux mères que pour faire briller d'un plus vif éclat la grandeur de leur dévouement.

On devine pourquoi les mâles, dans cette série, ont le verbe si haut; ils ont le verbe de leur métier, le verbe des batailleurs et des provocateurs. Dieu a fait du talent musical l'apanage exclusif des amants soumis et fidèles; il a doué surtout d'un charme de mélodie suprême le gosier des amoureux qui prennent pour confidents de leur bonheur les échos de la nuit.

La masse des pulvérateurs est sédentaire, ce en quoi cette série diffère de la première. Deux espèces indigènes seulement, parmi les douze, se laissent entraîner à la passion des voyages. La nature, en signe de cette destination exceptionnelle, leur a taillé l'aile en pointe, mais elle ne les a pas affranchies du joug de la paresse, qui est dans le sang de la famille.

Les pulvérateurs poussent du reste bien plus loin que les outardes le fanatisme de la parure, des colliers, des dentelles, et beaucoup il s'en faut que le houbara et la canepetière approchent, en leurs plus beaux atours, du luxe éblouissant que déploient leurs rivaux. La raison de cette différence est fort simple; d'abord le luxe des armes n'entre point dans la toilette des outardes comme dans celle des pulvérateurs. Ensuite les couleurs étincelantes que peuvent se permettre les faisans et les paons qui vivent sous le couvert sont formellement interdites aux espèces qui habitent les plaines dénudées et pour lesquelles les uniformes un peu brillants deviendraient un péril.

La famille des Pulvérateurs de France se compose de douze genres, mais sur ce nombre sept seulement sont autochthones, c'est-à-dire originaires d'Europe. Ces sept genres s'appellent : Caille, Perdrix, Francolin, Ganga, Coq de bruyère, Gelinote, Lagopède; les cinq autres : Faisan, Coq domestique, Paon, Pintade et Dindon sont des trésors ravis à trois autres parties du monde. Le faisan, le coq et le paon appartiennent à l'Asie, la pintade à l'Afrique, le dindon à l'Amérique du Nord. Le faisan ordinaire, le coq, le paon et

la pintade sont depuis plus de mille ans naturalisés en France. L'introduction du dindon, contemporaine de celle du tabac, ne remonte qu'au règne des Valois, et le premier de ces oiseaux qui fut mangé chez nous fut servi au repas de noces du roi de la Saint-Barthélemy. La conquête du faisan doré, du faisan argenté, du faisan à collier, qui est sans contredit la plus belle de toutes les conquêtes modernes de l'Anglais sur la Chine, date d'hier, et je sais que l'Anglais dont l'ambition ne démord pas, ne se bornera pas à enrichir l'Europe de ces moules précieux et qu'il est en train aujourd'hui d'en acclimater une foule d'autres. Alors je n'attendrai pas qu'il ait réussi dans sa noble entreprise pour lui crier lâchement : *Rule Britannia! England and France for ever*. Assez de fois j'ai maudit l'Anglais dans son rôle de bourreau et de vampire des peuples, pour être tenu de mentionner à l'occasion ses actes méritants. Je crois qu'il est grand temps de s'occuper d'augmenter les ressources de l'alimentation publique, et de mettre sous la dent de l'Irlandais un morceau plus savoureux que la pomme de terre, pour l'empêcher de manger le lord. Tant mieux pour beaucoup de gens si l'aristocratie britannique, qui donne le branle à l'opinion du monde, commence à comprendre la question; car on a tort de s'imaginer que la Grande-Bretagne soit le seul endroit de ce globe où il se trouve des Irlandais ayant faim de la chair des lords. La situation est la même, absolument la même, pour tous les États du monde où il y a des riches et des pauvres, des repus et des affamés.

Remarquons en passant ce fait significatif, que sur les douze espèces de pulvérateurs que nous venons de citer, cinq seulement sont ralliées à l'homme à titre de domestiques; que ces cinq espèces sont toutes de provenance asiatique (l'Asie est le berceau de toutes les impostures et de toutes les oppressions); — et enfin, que ces cinq espèces sont précisément celles chez lesquelles les coqs affichent les caractères les plus indisciplinables et les tempéraments les plus impétueux. Je ne saurais trop vous recommander de vous défier de la parole d'honneur et des grands airs de ces éperonnés.

La Nature a si régulièrement constitué cette série de pulvérateurs et si artistement limité les intervalles des genres, qu'elle a réellement fait de chaque caractère physique de l'oiseau un élément de

classification et de ralliement convenable qu'on serait trop heureux de rencontrer ailleurs pour sérier vingt familles. J'affirme, contrairement à l'opinion des maîtres, qu'on peut prendre cette famille des Pulvérateurs par les pieds, par la tête, par le cou, par la queue, par la couleur, l'origine, la patrie, l'élément habituel, sans courir le moindre risque d'erreur.

Il y a pour la coiffure l'aigrette du paon, la huppe du faisan, la crête longitudinale du coq, le casque de la pintade, la tête chauve et caronculée du dindon.

Il y a les queues rudimentaires, les queues courtes, les queues moyennes, les queues démesurées, les queues carrées, arrondies, étagées, rabaissées, relevées, les queues tectiformes à panache, tectiformes à longues pennes horizontales, les queues en forme de lyre, et celles en forme de roue ou d'éventail, étalant aux regards éblouis leurs magnifiques gradins de tectrices ocellées.

J'ai dit tout à l'heure la patrie de chaque espèce; il y a les espèces exotiques et les espèces indigènes, les domestiquées et les sauvages.

Il y a, quant à l'élément habituel, les pulvérateurs des prairies et des plaines grasses (caille, perdrix grise), des bruyères, des coteaux abrupts, des roches montagneuses (perdrix rouge, perdrix de roche, bartavelle); pulvérateurs de basse-cour (coq, paon, dindon, faisan doré, faisan argenté, pintade); pulvérateurs des bois (faisan commun, tétras), des sables (ganga de Provence), des neiges (lagopèdes). Ici la série est si complète et si parfaitement ordonnée qu'il est véritablement impossible de demander mieux pour une simple nomenclature matérielle.

Cependant le caractère générique que nous avons choisi, le caractère tiré de la forme du pied et du mode de chaussure, est beaucoup plus saillant encore et plus facile à saisir que celui tiré de l'élément habituel.

La nature, en effet, a divisé elle-même la famille des pulvérateurs en deux groupes, en faisant à certains genres le tarse long et nu, aux autres le tarse court et garni de plumes fines. En conséquence, le premier groupe sera dit des *Nudítarses*, le second des *Patus* ou des *Dasytarses*. La dénomination de *Longitarses* et de *Brévi-*

tarses eût pu suffire à la rigueur, mais nous avons déjà usé ces termes, qui eussent péché d'ailleurs par l'omission de ce caractère de nudité ou d'empennure qui fait ici une opposition très-tranchée. Rappelons que l'empennure du tarse implique sa brévité, de même que sa hauteur implique sa nudité.

Le groupe des Pulvérateurs nuditarses contient huit genres : Caille, Perdrix, Pintade, Francolin, Faisan, Coq, Paon et Dinde, sans compter un nombre infini de variétés; car les variétés sont naturellement fort nombreuses dans les espèces ralliées à l'homme, surtout quand ces espèces sont domestiquées depuis cinquante siècles.

Le groupe des Dasytarses ou des Patus contient les quatre autres genres : Ganga, Tétras ou Coq de bruyère, Gelinote et Lagopède.

Malgré la proximité intime des genres du groupe des Nuditarses, une foule de caractères fort tranchés les séparent en deux catégories parfaitement distinctes. Il y a, quant à la couleur, les *ternes* et les *flamboyants*, qu'il est absolument impossible de confondre, tant l'opposition entre la couleur des costumes est générique et tranchée. Il y a encore les espèces qui se branchent pour passer la nuit et celles qui dorment à terre. Rien n'eût donc empêché de nommer ces dernières *Humicubes;* on eût appelé les premières par opposition *Ramicubes;* et, chose fort remarquable, les deux sous-groupes ainsi séparés eussent compris les mêmes espèces, malgré la différence du type de division. Il y avait aussi la division des *Polygames* et des *Monogames*, et dix autres encore. Le lecteur est à même de juger si j'avais raison tout à l'heure de me plaindre de l'embarras du choix.

Mais il y a bien mieux que tout cela encore dans la série comme type séparatif. Il y a ici même un caractère générique tellement saillant et tellement supérieur par son importance qu'il suffit de l'indiquer pour se dispenser de faire mention des autres : j'ai nommé l'éperon.

L'éperon n'est plus un simple accident de la chaussure, une simple fantaisie d'artiste, un caractère générique destiné comme tant d'autres à nuancer une transition et à tenir séparées deux espèces;

c'est un type pivotal de série, un signe de la main de Dieu sur une espèce exceptionnelle. L'éperon ne fait pas nuance, il fait révolution, il transforme radicalement le costume et les mœurs, il résume tout ce qui a été écrit jusqu'à présent sur la famille.

Qui dit éperon dit pacha, dit harem, despotisme, jalousie, tenue éblouissante des mâles, douceur et timidité des femelles, délicatesse de chair et domesticabilité. Quand la nature chausse l'éperon à un coq, elle lui jette en même temps sur les épaules un riche manteau d'étoffe chatoyante à reflets *métalliques;* elle lui couvre le col d'une fraise mobile, lui prodigue les armures de Milan, les crinières excentriques, panaches de l'avant, panaches de l'arrière. C'est comme conséquence de cet éperon qu'elle lui souffle au cœur un si vif désir de bataille. Il est visible ici plus que partout ailleurs que la nature, une en ses plans, a soin de calquer tous ses moules sur le type de l'homme.

L'oiseau-mouche et le colibri, le couroucou et le caurale ont peut-être le droit de disputer à l'éperonné le prix de la beauté; la bécasse et le becfigue peuvent lui ravir celui de la délicatesse; mais aucune famille d'oiseaux ne réunit dans les mêmes proportions que celle des éperonnés le charme composé de beauté et de bonté.

La propriété du reflet métallique du plumage est si bien l'appoint de l'éperon chez les pulvérateurs, elle est si étroitement conséquentielle à l'existence de cette armure, que la corrélation des deux caractères a acquis la rigidité inflexible d'un principe qui se rit des intervalles des océans et de la puissance du soleil. Ainsi, de ce que les oiseaux resplendissants que nous possédons en France, le coq, le faisan et le paon, appartiennent aux contrées les plus chaudes de l'Asie, on aurait pu attribuer *à priori* cette propriété de réfulgence métallique à l'action du soleil de leur contrée natale; mais on eût fait très-mal de spéculer ainsi, car la réfulgence vient de l'éperon et de l'éperon seul. La preuve qu'elle ne dépend nullement du soleil, c'est que le dindon de l'Amérique *Nord,* qui est armé de l'éperon, jouit de la propriété, tandis que les espèces de la même tribu (hoccos, pénélopes, etc.) qui habitent la zone équatoriale de l'Amérique, mais qui sont dépourvues de l'éperon, sont privées du reflet.

Toutes les espèces du groupe des Nuditarses, du reste, semblent intimement pénétrées de l'importance et de la valeur de l'éperon. Celles qui le portent en sont fières, marchent la poitrine en avant et la tête en arrière ; celles qui ne le portent pas aspirent à le chausser. Tous les mâles de perdrix, les vieilles cailles elles-mêmes, qui ne peuvent pas atteindre jusqu'à l'éperon, s'arment le tarse d'une protubérance cornée qui joue cet appendice et en approche d'aussi près que possible, puisque l'armure des vieilles perdrix est la même que celle des faisans de première mue. C'est un commencement d'éperon.

Dès que la manie de porter l'éperon était endémique à toute la famille, ce caractère devenait son type de classification naturel et devait la nommer. J'ai donc divisé le groupe des Pulvérateurs nuditarses en deux sous-groupes, celui des éperonnés (Plectroniens) et celui des non éperonnés (Aplectroniens). Le mot grec *plectron* m'a semblé plus maniable que le latin *calcar*. Dans le groupe des non éperonnés figurent la caille, la perdrix, la pintade, le francolin; dans celui des éperonnés, faisan, coq, paon, dindon.

Mais, avant d'aller plus loin, j'ai besoin de m'expliquer catégoriquement sur ce substantif *éperon* et de dire ce qu'il en est, ma conscience d'analogiste ne me permettant pas d'autoriser par mon exemple l'emploi d'une locution vicieuse. J'ai besoin de dire que l'éperon du coq et du faisan argenté n'a rien de commun avec l'aiguillon dont l'homme se sert pour stimuler une monture paresseuse, mais que cet éperon est une véritable rapière, une arme de spadassin, une franche colichemarde pour se couper la gorge, cela et rien que cela. Voilà pourquoi le nom qui convenait aux porteurs de cette arme était *raffinés* ou *gladiateurs*, et non *éperonnés*; mais que voulez-vous obtenir de complet dans une nomenclature matérielle quelconque, quand même cette méthode serait préférable à toutes celles des savants!

Le savant est enclin à l'impropriété du verbe, parce qu'il ignore quelles funestes conséquences peuvent surgir d'un mot qui n'est pas à sa place; mais j'imagine qu'il se montrerait plus sévère pour le choix des substantifs s'il voyait aussi loin que nous, s'il comprenait, par exemple, que le destin des empires peut dépendre d'un

vice d'attribution d'emblème. Je ne ris pas, croyez-le bien, car je pense en ce moment à l'honneur de nos armes.

Ainsi le préjugé vulgaire avait admis jusqu'ici que la Nature, en chaussant l'éperon au coq domestique, l'avait voulu armer chevalier, et les maîtres ès sciences héraldiques, partant de cette donnée inexacte, avaient fait de ce type indigne un emblème de nationalité pour un peuple vaillant et ami des combats. On sait ce que cette erreur a coûté à notre gloire. Ne remuons pas, de crainte de nous brûler les doigts, des cendres encore chaudes; mais retenons bien ceci : que la Nature pensait au Bourreau des crânes et non au Chevalier quand elle créa le coq, et qu'elle l'a armé d'une rapière et non chaussé d'un éperon. La nature choisit ses emblèmes de chevalerie parmi les cœurs fidèles, esclaves passionnés du beau sexe, et non parmi les polygames, les tyrans de harem et les vilipendeurs d'amour.

La nature, qui a horreur des transitions brutales, va nous faire aborder la famille des pulvérateurs par le groupe des Arvicoles ou habitants des plaines, c'est-à-dire par le groupe qui confine à celui des outardes amies des steppes. Le dernier genre de la Tridactylie était celui du turnix, paresseux au vol et coureur; le moule par lequel nous engrenons dans la série nouvelle est la caille, paresseuse et coureuse.

Groupe des Nuditarses. — Huit genres, quatorze espèces, une foule de variétés.

Sous-groupe des Aplectroniens. — Quatre genres : Caille, — Perdrix, — Pintade, — Francolin; sept espèces.

Genre Caille. — Espèce unique.

Il y a plus de différence à la première vue entre un cailleteau et sa mère qu'entre celle-ci et le turnix. C'est le même plumage, la même taille, le même oiseau enfin, à part les habitudes et le nombre des doigts du pied. La caille est citoyenne du monde, et voyage deux fois par an du cap de Bonne-Espérance au cap Nord, ne s'arrêtant que là où le grain et la terre lui manquent. Le turnix borne ses pérégrinations aux plaines des péninsules de la Méditerranée.

La caille a le corps épais, le bec court, le tarse nu et couleur de

chair, présentant quelquefois les rudiments de la protubérance cornée d'où sortira l'éperon dans les moules supérieurs. Le pied est petit, comme chez les coureurs; les doigts sont réunis à la base par une membrane interdigitale de faible dimension; le pouce est inséré trop haut pour aider à la marche. Queue courte, à pennes égales.

La caille court plus volontiers qu'elle ne vole, et, malgré l'ardeur de son tempérament, elle préfère la voie de terre à l'autre pour se rendre à l'appel amoureux de la femelle. On ne connait pas d'oiseau qui aime autant ses aises et qui prenne de lui-même plus de graisse en sa bonne saison. C'est que la nature, comme je l'ai répété si souvent, a destiné la caille aux voyages de long cours. Elle lui a aussi, pour les mêmes raisons, taillé les ailes en pointe. Ce seul caractère suffirait pour la distinguer parfaitement des espèces contiguës.

Il n'y a peut-être en Europe que le coucou et le martinet chez qui la passion des voyages soit aussi prononcée que chez la caille. La caille prisonnière se casse fréquemment la tête contre les barreaux de sa cage, de dépit de ne pouvoir s'embarquer quand vient la saison des passages.

La caille a les habitudes polygames et horizontales du groupe. Elle paresse avec délices. Le plus grand de ses plaisirs est de poudroyer au soleil, la plume ébouriffée, le corps à demi enterré dans la cendre, une jambe étirée et flottant dans le vide. Cette attitude de Sybarite a pour elle tant de charmes que la présence du chien d'arrêt suivi de son chasseur n'a pas toujours puissance de la lui faire quitter aux heures chaudes du jour. Il est vrai que la caille se donne pendant la nuit beaucoup de mouvement.

Les Chinois portent des cailles en guise de manchon pendant l'hiver pour se préserver de l'onglée. On a dit longtemps que les aigles employaient le pigeon de la même manière, et l'épervier le moineau franc. Je n'ajoute pas foi entière à toutes ces histoires de chauffe-main; mais il est sûr que le moineau franc, le pigeon et la caille doivent avoir le sang chaud.

La caille ne perche pas. Le mâle, dont la voix sonore annonce si agréablement le retour du vrai printemps, ne se distingue pas

ostensiblement de la femelle par l'ampleur de la taille, mais bien par la teinte plus foncée de son plumage et par une tache noire qu'il porte sous la gorge à la manière du moineau franc. Cette double infraction à la règle générale du groupe provient de ce que, dans cette espèce, les mâles sont plus nombreux que les femelles et n'ont pas par conséquent les moyens d'entretenir un harem à l'instar des faisans, des coqs et des tétras. Ce caractère de profusion des mâles veut dire encore bien d'autres choses, et par exemple que l'espèce a été vouée à la broche, car on sait que la nature tien peu à la conservation du sexe masculin.

La caille fait plusieurs couvées par an. La charge de l'éducation de la jeune famille pèse sur la mère seule. Celle-ci se sépare de ses petits aussitôt qu'ils sont assez grands pour voler de leurs propres ailes, et elle ne perd pas de temps pour faire une nouvelle ponte. Chaque ponte est d'une douzaine d'œufs plus ou moins. La pauvre mère couve avec tant d'ardeur qu'elle se laisse faucher sur son nid. On trouve des nids de caille en France depuis le 1er mai jusqu'à la mi-octobre. Les petits s'élèvent parfaitement en captivité et même sans le concours de la poule. On fait éclore les œufs dans des cendres chaudes. La caille blanche s'obtient par la nourriture exclusive du chènevis.

Cette espèce est probablement la plus féconde de toutes les espèces volatiles, et il ne lui fallait pas moins que sa fécondité extraordinaire pour résister à la guerre d'extermination que lui ont déclarée tous les peuples civilisés et tous les oiseaux de proie de la terre. On peut se faire une idée du nombre prodigieux de victimes que la seule traversée de la Méditerranée coûte à l'espèce par deux faits bien connus et que tous les auteurs citent.

L'évêque de Capri se faisait un revenu net de vingt-cinq mille francs par an avec ses cailles. Ces vingt-cinq mille francs écus représentent cent cinquante mille cailles pour le moins en nature. Capri, l'ex-Caprée de Tibère, est un méchant ilot d'une lieue de long à peine qui gît à l'entrée de la baie de Naples.

Dans certaines îles de l'Archipel et sur certaines côtes du Péloponèse, les habitants, hommes et femmes, n'ont pas d'autre industrie pendant deux mois de l'année que de ramasser les cailles qui leur

pleuvent du ciel, de les plumer, de les vider, de les saler et de les encaquer dans des barils pour les expédier ensuite dans tous les grands centres de consommation du Levant; c'est-à-dire que le passage des cailles est pour cette partie de la Grèce ce que le passage des harengs est pour la Hollande et l'Écosse. Les tendeurs de cailles arrivent sur la plage une quinzaine de jours à l'avance, et numérotent leurs places pour éviter les contestations.

La caille arrive d'Afrique en France aux premiers jours de mai et en repart vers la fin d'août. Le passage dure deux mois et finit en octobre. Les vieilles partent les premières, ainsi que j'ai déjà dit.

La caille habite de préférence les plaines découvertes et fertiles et les prairies herbues. Ses patries de prédilection chez nous sont les provinces du nord, Flandre, Artois, Picardie, Normandie, Ile-de-France, Champagne, Lorraine, Alsace, et parmi les provinces du milieu la Touraine, l'Anjou, le Poitou, le Berry, la Limagne d'Auvergne, la Bourgogne, la Bresse, le Forez. Elle niche peu dans le midi; elle se plaît surtout dans les terrains calcaires, et déteste les pays boisés et les plaines siliceuses. Elle s'arrête au printemps dans les prés et dans les blés verts, les sainfoins, les luzernes. On la trouve abondamment en septembre dans les chaumes de froment, les jeunes trèfles, les étoules et les hautes herbes des étangs desséchés. Elle se tient encore dans toutes les récoltes restées debout, céréales, pommes de terre, sarrasins, navettes d'été, camelines, chanvres. On la rencontre également dans les vignes vers l'arrière-saison; mais je suis porté à croire que c'est moins le raisin qui l'y attire que le grand nombre de petits escargots jaunes dont ces vignes sont alors peuplées; car la plupart des cailles tardives qu'on tue dans ce couvert ont le jabot rempli de ces mollusques.

Les départements de France où la destruction de la caille s'opère sur la plus vaste échelle sont nos départements maritimes du midi, le Var, les Bouches-du-Rhône, le Gard, l'Hérault, l'Aude et les Pyrénées orientales, qui sont les stations d'arrivée et de départ de l'immense majorité des cailles appartenant à l'Europe occidentale.

J'ai déjà consacré une mention honorable à la caille au début de ce livre, et je dois la retrouver au volume de la chasse. C'est une

double raison pour que je ne m'étende pas plus longuement sur ses mérites. Je n'ajouterai à ces détails qu'une simple observation gastrosophique relativement aux propriétés de l'ambigu, parce que l'exemple de la caille est un des meilleurs à citer en faveur de la règle générale par nous établie, qui veut que tout ambigu soit supérieur par la sociabilité de ses mœurs ou par la qualité de sa chair aux genres qu'il relie. La caille, au point de vue du rôti, est supérieure au turnix et à la perdrix grise. Le pluvier doré, qui relie les coureurs des steppes aux coureurs de rivages, est supérieur au vanneau et à l'œdicnème. Ainsi de l'anguille, qui est de beaucoup préférable à la couleuvre, qu'elle relie aux poissons; ainsi du lièvre, qui relie les rongeurs aux herbivores. La loutre et le castor, qui sont ambigus des carnassiers et des rongeurs aux poissons, et de qui la fourrure vaut beaucoup, sinon la chair, sont les auxiliaires-nés de l'homme. Nous trouverons à chaque pas dans le cours de ces études des applications victorieuses de cette loi peu connue dont l'énoncé ne pouvait mieux venir qu'à la fin d'une dissertation sur la caille, qui est le premier et le plus délicat de tous les gibiers-plumes pour une foule d'autorités respectables; la caille, dont le fumet exquis et la fécondité merveilleuse suffiraient au besoin à relever le globe de l'anathème impie prononcé par Moïse.

La caille n'a été nommée heureusement dans aucune langue que je connaisse; son nom véritable est Ouin-Ouin.

Ardente, passionnée, sensible à tous les feux et n'arrêtant jamais, la caille symbolise la prêtresse de la Vénus mobile. La déesse avait même autrefois exprimé le désir que son char fût traîné par des cailles; mais la paresse de celles-ci fut plus forte que leur ambition et leur fit refuser la position brillante qui leur était offerte.

Genre Perdrix. — Quatre espèces : Perdrix grise, Perdrix rouge, Perdrix de roche, Bartavelle; une variété : la Rochassière.

Caractères généraux. — Corps trapu, bec voûté et court; tarses de hauteur moyenne, nus, présentant chez le mâle adulte la nodosité osseuse et d'apparence cornée que nous avons déjà surprise chez la caille. Ailes arrondies, queue courte à pennes égales; vol bruyant, lourd, rapide. Oiseaux paresseux à se lever, agiles à la course. Sédentaires et ne s'éloignant jamais qu'à de faibles dis-

tances de leur remise habituelle. Vivant toujours à terre; quelques espèces douées de la faculté de percher, mais n'en usant que dans des circonstances exceptionnelles et graves. Granivores, insectivores et de plus herbivores. Manteaux à couleur de muraille; gorge ou plastron orné de riches colliers ou de fer à cheval; riches et élégantes maillures sur les flancs. Attitude gracieuse.

La polygamie n'est plus ici le code des relations d'amour. Les perdrix se marient, et leur union dure une année au moins, quelquefois davantage. Le mâle une fois apparié reste fidèle à sa compagne et se tient tapi près d'elle sous la verdure tout le temps que dure l'incubation, c'est-à-dire trois semaines. Il prend la tutelle de la famille aussitôt que cette famille a vu le jour, et ne montre pas moins d'intelligence et de courage que la mère pour la défendre contre les entreprises de ses ennemis naturels, l'homme, le renard, le chien, la pie et le corbeau.

L'esprit de famille est vivace et persistant au cœur de toutes les espèces de ce genre. Les petits ne se séparent pas de leurs parents, comme font les faisandeaux et les cailleteaux, aussitôt qu'ils peuvent se passer d'eux; ils continuent à vivre en société intime, à se prêter mutuellement secours et assistance dans toutes leurs traverses, partageant fraternellement les bonnes et les mauvaises fortunes. Ces familles se nomment compagnies; elles ne se dissolvent que vers la fin de l'hiver, à l'époque où les liens de l'hyménée viennent remplacer les liens d'amitié et de famille.

Les mâles dans cette espèce étant plus nombreux que les femelles, il arrive que beaucoup d'entre eux sont condamnés chaque année au célibat forcé et n'acceptent pas avec philosophie la sentence du sort. De là des querelles acharnées, des tentatives d'enlèvement de Sabines, des attaques sans fin contre l'honneur et la tranquillité des bien nantis du voisinage. Ces bruyants démêlés, que le chasseur novice dénoue brutalement quelquefois en tirant sur les mâles et en tuant la femelle, aboutissent fréquemment à de fâcheux résultats. Il n'est pas rare, en effet, de voir un soupirant évincé et réduit à couver dans son cœur des projets de vengeance, s'insinuer traîtreusement dans le domicile conjugal des époux dont le bonheur l'offense et briser impitoyablement leurs œufs. Voilà pourquoi il

importe au propriétaire prévoyant et jaloux de son plaisir de purger chaque printemps son territoire de chasse de tous ces postulants d'amour au moyen de la chanterelle; voilà pourquoi aussi la législation de mai 1844, qui régit la matière, a eu tort de prohiber ce genre de destruction qui n'atteint que des surnuméraires dangereux. Les mâles évincés de chaque canton finissent par se consoler et par se réunir en compagnies de célibataires au mois d'août.

Le genre Perdrix a toujours tenu le premier rang sur la carte du gibier-plume de France à raison de son importance et de son ubicuité. C'est le genre le plus précieux pour nos plaisirs et pour notre industrie culinaire. Il y a mieux que la perdrix pour le gourmand, mais non pour le chasseur. C'est dire que le chapitre qui concerne ce genre a été traité au volume de chasse avec des développements proportionnels à la grandeur du sujet.

L'habitude qu'ont les perdrix de vivre en compagnie et de se marier pour une année au moins sont des caractères qui ne permettent pas qu'on les confonde avec les espèces voisines. J'ai signalé la nodosité osseuse du tarse, qui révèle dans toutes les fractions du groupe une tendance ambitieuse à chausser l'éperon.

La Perdrix grise. — Aucun oiseau n'est plus connu que celui-ci, à part le moineau franc et l'hirondelle de fenêtre, qui habitent nos demeures. La perdrix grise se laisse élever avec la plus grande facilité par la poule domestique et se familiarise avec l'homme au point d'accourir à sa voix. Néanmoins la jeune perdrix élevée à la basse-cour reconnait à première audition l'accent de sa vraie mère, et se rend à son appel dès qu'elle peut voler.

La perdrix grise est l'espèce la plus répandue en France, la plus féconde et la plus délicate en même temps. Elle est arvicole comme la caille.

La perdrix grise a la démarche gracieuse, le pied petit et léger, la tête haute, les pectoraux largement développés, les ailes arrondies, la queue courte, le vol lourd, bruyant et rapide, le tarse écailleux, dégagé, quelquefois orné chez le mâle de la nodosité cornée, mais non toujours; l'iris noir, l'œil vif, surmonté d'une bande sourcilière écarlate; le bec fort et voûté, arqué dès la base, bleuâtre comme le tarse. Le tour du bec et des yeux

est coloré d'une belle couleur orangée pâle ; le dessus du manteau d'une couleur roux cendré indéfinissable, pointillé et zébré de fines mouchetures rouge-tuile bordées de filets bruns. Les plumes du plastron sont teintées d'une nuance gris de fer très-franche et striées de délicates rayures brunes du plus charmant effet. Ce plastron est décoré à sa partie inférieure d'un magnifique fer à cheval d'un rouge brun tirant sur le noir et dont la couleur s'assombrit avec l'âge. On comprend à l'inspection de ce plumage que la nature a dû dépenser beaucoup de science et d'efforts pour faire à la perdrix une riche toilette sans sortir de la tonique obscure qui devait régir la gamme générale des couleurs d'une espèce destinée à vivre en plein champ, sous le regard inquisitorial d'innombrables ennemis. Ne pouvant faire don à la perdrix d'une robe trop éclatante et qui l'eût compromise, la nature a voulu compenser dans son œuvre le défaut du coloris étincelant par la douceur des nuances et la délicatesse du dessin. La robe de la perdrix grise n'est pas voyante comme celle du faisan, parce qu'elle habite des lieux découverts et qu'elle n'a pas, comme le faisan, la ressource du fourré pour se dérober à sa gloire; parce qu'elle a besoin, en un mot, que la couleur de son manteau se confonde avec celle du sol. Elle porte son fer à cheval au-dessous du poitrail et le cache en marchant; elle abrite sous ses ailes les plumes de ses flancs où scintillent ses maillures. Elle cèle aux regards tout ce qu'elle a de mieux : la modestie est la vertu des faibles.

L'espèce est monogame pour une saison; les mâles sont plus nombreux que les femelles, c'est-à-dire que le coq ne se distingue guère de la chanterelle par l'ampleur de la taille et la richesse du costume. L'accentuation énergique du fer à cheval, qui n'est qu'indiqué chez la femelle, et la protubérance cornée du tarse, sont, en effet, les deux seuls caractères qui distinguent les sexes. La bande sourcilière écarlate est aussi plus colorée et plus gorgée de sang chez le coq. *Chanterelle* est le nom vulgaire de la femelle des perdrix.

La fécondité de la perdrix dépasse toute mesure, comme celle des lapins et des lièvres, tant la nature est attentive à multiplier les espèces utiles au bien-être de l'homme. J'ai trouvé une fois vingt-

six œufs dans un nid de perdrix grise libre; mais j'ai vu mieux que cela encore dans un nid de perdrix grise captive... quarante-deux œufs que la mère couva avec acharnement pendant vingt jours, et qu'elle eût fait éclore si le nid n'eût été noyé dans la volière par un orage épouvantable la veille de l'éclosion. Ce malheur irréparable advint en un castel voisin de la ville de Saint-Omer, au mois de juin de l'an 1842.

La fécondité de la perdrix était proverbiale chez les Grecs et chez les Égyptiens, qui cependant ne connaissaient guère que la perdrix rouge, la perdrix de roche et la bartavelle, bien moins fécondes que notre perdrix grise. La perdrix, dans le langage hiéroglyphique, signifiait fécondité.

La perdrix grise habite de préférence les pays de plaine et ne perche jamais. Les persécutions acharnées dont elle est partout l'objet l'obligent trop souvent à chercher dans les bois un asile pendant le jour; mais jamais elle n'y passe la nuit par la peur qu'elle a du renard, et cette peur n'est que trop légitime, car la perdrix grise a pour ennemis mortels tous les carnivores des airs, des forêts, des cités.

La perdrix grise, qui s'apparie dans le nord de la France à la fin de février, ne commence à pondre que vers le commencement de mai et à couver que vers le commencement de juin. Les petits éclosent habituellement à la Saint-Jean d'été, et ne volent guère que vers la fin du mois suivant. Ils maillent en septembre et n'acquièrent tout leur développement qu'après la mue d'octobre. *A la Saint Remy,* disent les chasseurs, *les perdreaux sont perdrix.*

On dit que les perdreaux sont maillés quand ils sont parvenus à remplacer les plumes grises de leur devanture par ces belles plumes barrées de rouge-tuile qui leur décorent les flancs et les deux côtés du col. Les perdreaux sont perdrix quand ils ont pris l'auréole orangée de la face; mais il faut que les mâles attendent la troisième année pour chausser le corps calleux.

Le nid de la perdrix est une cavité hémisphérique creusée en terre et matelassée d'herbes sèches. La mère y étage ses œufs le long des parois dans un ordre parfait et de manière à pouvoir répartir également sur tous la chaleur de son corps. Elle couvre ce nid

d'herbes quand elle le quitte pour aller chercher un peu de nourriture. La fièvre d'amour maternel qui s'empare d'elle à la fin de son travail est si forte qu'elle ne voit pas venir le faucheur et se laisse faucher sur son nid comme la caille. Les Égyptiens, qui avaient fait de la perdrix l'image de la fécondité, en auraient pu faire aussi bien l'emblème du dévouement maternel.

L'époque de l'incubation des perdrix coïncide malheureusement avec les premières coupes des prairies artificielles, où ces oiseaux aiment à établir leur domicile d'amour; et il n'y a pas d'année que les faucheurs de sainfoins et de luzernes ne détruisent involontairement quelques milliers de nids. Heureuses les contrées primitives où n'ont pas encore pénétré ces améliorations déplorables qui débutent par affamer les hommes sous prétexte d'engraisser les bœufs.

Les patries de prédilection de la perdrix grise de France sont nos provinces du nord les moins boisées, les plus fertiles et les mieux cultivées, la Flandre, la Picardie, l'Artois, la Normandie, la Bretagne, l'Ile-de-France, la Champagne, la Brie, la Beauce, l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, le Maine. L'espèce est moins répandue dans les provinces boisées de l'est, où le braconnier, le collet, l'oiseau de proie, la fouine, ont trop beau jeu à la guetter et à lui tendre des piéges. L'empire de la perdrix grise semble avoir pour limite vers le midi la Loire. On voit ses rangs se dégarnir à mesure qu'elle approche des rives de ce fleuve, où commence l'empire de la perdrix rouge. Le Berry et la Vendée, qui renferment de grands pays de plaines, font encore exception à la règle générale; mais elle est rare dans toute la région du midi et presque inconnue dans les craus du Languedoc et de la Provence.

Si les registres de l'octroi pouvaient donner une idée précise de la consommation annuelle de perdrix que fait Paris tout seul, on verrait jusqu'à quelle hauteur s'élève la question au point de vue de l'alimentation publique. Le pays se ruine à payer chaque année une prime de six cents francs par tête aux matelots qui se livrent à la pêche du poisson salé de Terre-Neuve, une industrie dont le premier inconvénient est de rendre inhabitables les cités où elle fait sécher ses produits. Quand le gouvernement le désirera, je lui in-

diquerai un moyen beaucoup plus simple et beaucoup moins coûteux de faire un fonds de nourriture populaire deux fois plus important et bien plus parfumé, bien plus fécond surtout en jouissances composées. Il ne s'agirait que de débarrasser le sol de tous les ennemis de la perdrix grise et de la laisser repeupler tranquillement pendant plusieurs années.

Il n'est guère de vieux chasseur qui n'ait tué une fois dans sa vie, dans une compagnie de perdrix grises, une perdrix blanche ou une perdrix simplement panachée. Si ces perdrix blanches ou panachées se mariaient entre elles et conservaient la nuance anormale, on pourrait les considérer comme des variétés et les classer sous ce titre. Mais le fait n'a pas lieu, et l'albinisme n'est jamais qu'un accident dans l'espèce.

Beaucoup de chasseurs superficiels, et qui s'en rapportent plus à l'opinion erronée de Buffon qu'à leur propre expérience, ont parlé aussi de la *Roquette* comme d'une variété de perdrix grise. Je nie formellement l'existence de cette espèce. Ce qu'on m'a fait tuer dix fois dans ma vie pour roquette n'était qu'une perdrix grise. Cette perdrix grise était plus petite que l'ordinaire, parce qu'elle habitait des terres maigres; elle avait l'humeur plus vagabonde, parce qu'elle désirait naturellement changer son ingrate patrie contre une autre. Les perdrix sont comme les poules domestiques et les vaches, dont la taille dépend du régime alimentaire auquel elles sont soumises. C'est même une habitude dans certains pays de France de prendre la taille des perdrix pour thermomètre de la richesse du sol et des progrès de l'agriculture. Dans tous les pays du monde où il y a des perdrix rouges ou grises, on trouve des familles plus cossues, mieux nourries et plus étoffées que leurs voisines. Les cadets d'Albion, qui s'en vont chercher fortune au diable, ont aussi l'abdomen moins proéminent que leurs aînés, à qui la loi aristocratique confère l'inique privilége de l'hérédité et de l'obésité; mais ils ne sont pas pour autant d'autre race que ceux-ci. Il en est de même des roquettes.

Les roquettes qu'on rencontre dans les collections d'amateurs sont des produits chimiques qui s'obtiennent au moyen d'un liquide astringent dont on imbibe à l'intérieur des peaux de per-

drix grises pour les faire rétrécir. Je voyais une fois l'opération se pratiquer sous mes yeux; et comme je n'avais pu m'empêcher de faire reproche au fabricant du mensonge de son industrie : « On voit bien, me répondit-il, que vous êtes étranger au commerce. Eh! mon Dieu! moi aussi je disais comme vous dans le principe que la roquette était un mythe éclos dans l'imagination féconde de M. de Buffon, et je refusais d'en vendre; mais quand j'ai vu que ces refus me nuisaient dans l'estime de mes clients et qu'ils trouvaient chez mes confrères les pièces que je n'avais pas, je commençai à comprendre les dangers de l'observation trop rigoureuse de la véracité en matière commerciale, et je m'améliorai peu à peu. Aujourd'hui j'en suis venu à considérer les amateurs de roquettes comme de grands enfants gâtés dont il serait imprudent de contrarier les désirs; et attendu que c'est toujours au plus raisonnable à céder, je cède, et toutes les fois qu'on me commande une roquette, je la fais. » Je me retirai sans en demander davantage, suffisamment édifié sur le compte de la roquette et de la morale du commerce.

La caille et la perdrix, qui sont les espèces les plus voisines des tridactyles, sont celles qui conservent avec le plus de fidélité les pures traditions de la Tridactylie. Elles ne perchent jamais et habitent les terres cultivées. On eût pu en faire le sous-groupe des Pulvérateurs arvicoles dans la nomenclature prise de l'élément habituel.

La Perdrix rouge. — Mêmes allures et même conformation que la précédente. La taille un peu plus forte, le corps un peu plus massif, le tarse plus court et plus fort; le bec, les jambes et les pieds d'une belle couleur rouge-rose. Un élégant bandeau noir, qui part de l'origine du bec, passe au-dessus de l'œil, encadre les joues et la gorge, et dessine sur le devant du cou un riche collier de jais dont les grains retombent sur le plastron comme une pluie de perles noires. Les joues et la gorge sont blanches; le manteau, le dessus de la tête et les couvertures des ailes sont teintés d'une nuance roux cendré uniforme, sans zébrures; le dessous du corps est coloré d'un jaune-brun orangé d'un ton très-riche; les plumes qui bordent les flancs et les parties latérales du col au-dessous du collier portent des mailles d'un beau rouge de brique cuite bordé d'une fine rayure brune. L'iris est noir et brillant, l'œil sur-

monté d'un léger sourcil écarlate. La perdrix rouge est un des plus jolis oiseaux de France.

Elle a le vol rapide, mais plus lourd et plus bruyant encore que la perdrix grise; elle est aussi plus difficile à lever et se défend moins bien contre la neige et contre l'oiseau de proie. Elle est également moins féconde. Je n'ai jamais compté plus de seize œufs dans un nid de perdrix rouge; mais j'ai trouvé une fois un de ces nids où une poule domestique venait pondre chaque jour. Le bon accord régna entre les deux femelles aussi longtemps qu'il ne s'agit que de la ponte, mais la mésintelligence survint aussitôt que la grande question de l'incubation s'éleva. Ce fut naturellement à qui des deux mères accaparerait le privilége de la maternité future que chacune voulait pour elle seule. On commença par l'invective suivant l'usage, puis de l'invective on passa aux coups de bec. Je terminai le différend en éconduisant la poule domestique et l'engageant poliment à aller couver ailleurs, ce qu'elle fit. Et comme j'avais eu soin d'enlever du nid tous les œufs blancs, la perdrix supposa naturellement que c'était sa concurrente qui, cédant aux conseils de la raison et de la justice, avait opéré le déménagement. Alors elle se livra avec enthousiasme à ses fonctions de couveuse, et ne tarda pas à m'amener une superbe compagnie.

La perdrix rouge ne perche jamais, à moins d'y être forcée; mais le cas arrive quelquefois, et alors la pauvre bête demande son salut aux branches touffues du chêne ou du pin maritime. Une fois branchée, elle se croit en sûreté parfaite et paraît s'amuser beaucoup à voir courir les chiens au-dessous d'elle. Elle est souvent distraite de ces récréations par un coup de fusil. Il y a des chasseurs qui ont habité des pays de perdrix rouges pendant des demi-siècles et qui n'ont jamais vu un seul de ces oiseaux branché.

La perdrix rouge, forcée, s'insinue quelquefois dans un terrier de lapin ou dans le creux d'un arbre.

Le mâle se distingue de la femelle, comme dans l'espèce précédente, par l'éclat des couleurs et la protubérance cornée du tarse. La mue des jeunes perdreaux suit les mêmes phases.

Les perdrix rouges vivent parfaitement en captivité. La femelle y pond, mais n'y couve pas. Le mâle y conserve son humeur fa-

rouche et indomptable ; il se jette sans provocation aucune à la tête des gens et des chiens. L'éducation des perdreaux rouges présente d'extrêmes difficultés ; c'est la pierre d'achoppement de la faisanderie. La perdrix rouge n'est pas moins difficile à acclimater qu'à élever. Les anciens souverains de France, grands amateurs de vénerie, de fauconnerie et de tir, ont dépensé des millions et fait pendant des siècles de continuels efforts pour acclimater dans leurs tirés royaux les perdrix rouges de la Sologne et de la Touraine ; mais la forêt de Compiègne et celle de Saint-Germain sont, à ma connaissance, les seules que ces oiseaux n'aient pas complétement désertées. Les faisans, malgré leurs éperons, sont beaucoup plus disciplinables que cette perdrix désarmée.

Toutes ces difficultés d'éducation et d'acclimatation s'évanouiront un jour avec toutes les impossibilités politiques, quand un système d'éducation rationnelle aura remplacé les barbares systèmes aujourd'hui existants, quand l'étude de la faisanderie pratique fera partie obligée de tous les programmes d'enseignement primaire, quand les enfants rentrés dans la voie de nature s'occuperont un peu plus de greffer les rosiers que de décliner *rosa, la rose*. En ce temps-là, il en coûtera dix fois moins pour peupler nos champs, nos jardins, nos basses-cours de faisans dorés, de perdrix rouges et du reste, qu'il ne nous en coûte aujourd'hui pour peupler toutes nos administrations d'incapables et tous nos salons de benêts.

L'amour de la bruyère natale survit chez cette espèce à tous les déplacements, et de même qu'il est à peu près impossible de lui faire adopter de force une patrie, de même il est très-difficile de la bannir à toujours des lieux qu'elle a habités autrefois. Il n'est pas rare de voir des perdrix rouges revenir après quinze et vingt ans d'absence en des pays d'où on les avait crues exilées sans retour. La perdrix rouge se cantonne aussi plus régulièrement que la grise, tant d'hectares pour chaque compagnie, ce qui est cause que le propriétaire qui la ménage ne tire pas grand profit de sa générosité ; ce qui est cause qu'on ne la ménage pas.

Vous voyez que chez les Pulvérateurs comme chez les Ruminants et les hommes, l'amour de la patrie est endémique au cœur des indigènes des régions froides et pauvres, incultes et désolées,

et que le mal du pays est surtout le mal des enfants des montagnes. J'ai dit souvent pourquoi, parce que la question touche à celle de l'immortalité de l'âme.

La perdrix grise chérit les plaines grasses et fertiles aux horizons sans fin et les terrains calcaires; la rouge préfère la steppe vierge de toute culture, les gorges encaissées, les terrains siliceux. Ces tristes pays de fièvre que la charrue respecte, ces arides plateaux au sol imperméable dont l'hiver fait des lacs et l'été des chaussées brûlantes, ces landes monotones où de maigres brebis paissent éternellement la bruyère et le genêt nain épineux, sont surtout les demeures favorites de la perdrix rouge. Lande, brande, gatine, garrigue, bruyère, steppe, ainsi s'appellent dans tous les idiomes de la France les remises de la perdrix rouge. Elle se plaît encore aux halliers des ravines, aux versants abruptes des collines rocheuses fourrées de buis, de houx, d'églantiers, de fougères. Son antipathie insurmontable pour les cultures de l'homme cède devant l'attrait de la vigne dont les larges couverts, respectés des chasseurs jusqu'à la saison des vendanges, lui présentent le plus sûr et le plus agréable des refuges. Mais encore a-t-elle grand soin de choisir parmi les vignes qu'elle accepte pour remises les pièces les plus en pente et les plus escarpées, celles où la négligence du propriétaire laisse végéter avec le plus d'entrain les soucis et les tussilages, et où la main du vigneron a bâti ces monticules de pierre couronnés d'épines noires qu'on appelle *murgets* en Bourgogne, *perriers* ailleurs, et qui servent habituellement de repaire à toutes les mauvaises bêtes, belettes, lapins, vipères.

Les landes et les terrains incultes occupent encore en France une superficie de cinq à six millions d'hectares. Voilà pourquoi on trouve encore quelques perdrix rouges en France; mais le braconnage, stimulé par la rapidité des communications avec la capitale et la certitude du placement avantageux des produits, ne tardera pas à avoir raison de l'espèce. Aucun gibier n'est plus facile à détruire. Les perdrix rouges ne partent pas en bloc comme les grises, mais bien les unes après les autres, attendant poliment que le chasseur ait rechargé son arme pour prendre leur essor.

Une pratique agricole nouvelle, et qui va se propageant avec ra-

pidité, est en train de porter le coup de mort à la perdrix rouge; c'est le mouillage des semences de froment par le sulfate de cuivre (couperose bleue). De nombreuses compagnies de perdrix rouges qui avaient l'habitude de gaspiller les semailles à l'automne, et qui ne peuvent pas comprendre que l'homme empoisonne de lui-même les grains dont il entend se nourrir, périssent chaque jour victimes de leur confiance dans ce blé empoisonné. L'empoisonnement des perdrix rouges n'est pas le seul inconvénient du procédé en question, car le sulfate de cuivre dont on mouille le grain pour le purifier se retrouve dans le pain et passe de là dans l'homme.

La Sologne et le Gatinais, qui sont des pays de fièvre aussi mal cultivés que possible, sont les séjours de prédilection de la perdrix rouge de France. La Sologne est ce long plateau qui s'étend du Cher à la Loire et sépare le bassin de ces deux rivières. Le Gatinais est le plateau qui sépare les eaux de la Loire de celles de la Seine et que traverse le canal du Loing. La ville de Gien, qui a un pied dans chacune de ces deux régions, peut être considérée comme la capitale de l'empire des perdrix rouges, bien que les perdreaux rouges du Mans tiennent le haut du pavé sur le marché de la capitale. Cet empire, qui s'étend des rives de la forêt de Fontainebleau aux plages de la mer du Midi, ne comprend qu'un très-petit nombre de provinces au nord de la Loire, et entre autres l'Orléanais, la Touraine, l'Anjou, le Maine et la Bretagne. Le Nivernais, la Bourgogne et la Champagne en font également partie. La perdrix rouge est presque inconnue dans toutes les autres provinces d'en deçà du fleuve, excepté aux portes de Paris; elle ne va pas plus loin que les collines d'Épernay à l'est, et n'a jamais franchi la vallée de la Meuse.

La perdrix rouge est plus estimée du chasseur que la grise; c'est l'inverse pour le gastrosophe, qui tient moins à la rareté de l'espèce et à la beauté du plumage qu'à la finesse de la chair; ce qui n'empêche pas que le perdreau rouge de vigne, tué aux environs de la Toussaint et attendu à son point, ne soit un morceau d'élite infiniment préférable à tous les produits des épinettes de la Bresse et du Maine.

La perdrix grise et la perdrix rouge sont, avec la caille et la bécasse, les gibiers que le chien couchant chasse avec le plus d'en-

thousiasme et qui tiennent le mieux l'arrêt. Les perdrix sont le vrai fonds de la chasse de plaine en France.

La Bartavelle. — Le monde est plein de gens qui s'imaginent avoir occis des centaines de bartavelles et qui n'en ont jamais vu voler une seule. La bartavelle est un des oiseaux de France les plus rares; elle s'empaille et ne se mange pas, et on ne la tue plus que dans quelques localités exceptionnelles si connues et si rares qu'on pourrait les marquer toutes sur la carte de France avec une demi-plumée d'encre. Je ne passe guère de jour sans visiter la montre de Chevet, au Palais-Royal, quand je suis à Paris dans la saison de chasse; j'ai été des hivers sans y apercevoir une seule bartavelle.

La bartavelle, plus grosse et plus ramassée que la perdrix rouge, diffère encore de celle-ci par deux caractères essentiels. Elle porte un collier noir comme l'autre, mais ce collier ne s'égrène pas comme celui de la perdrix rouge : c'est un large ruban sans broderies ni franges. Les maillures des flancs sont d'une teinte plus sombre, et la belle couleur jaune du ventre de la perdrix rouge passe chez la bartavelle au gris ardoisé du ramier. La couleur rouge du bec et du tarse est également plus sombre.

La perdrix grise habite les plaines basses, la perdrix rouge les plateaux et les premiers gradins des montagnes; la bartavelle établit son domicile aux étages supérieurs, s'élevant quelquefois jusqu'aux extrêmes confins de la région des neiges, patrie du lagopède. Il y a des pays en France, par exemple celui des montagnes qui bordent la vallée de l'Isère, où le partage des gradins entre les quatre espèces pourrait être constaté par un procès-verbal.

La bartavelle est exclusive aux montagnes les plus élevées de la France, les Vosges exceptées. Elle a été assez commune autrefois dans les gorges rocheuses de la Côte-d'Or et du Morvan; on ne l'y retrouve plus que par des chances extraordinaires. Le Jura, le Cantal, la Lozère, les Alpes dauphinoises, la chaîne des Pyrénées, l'île de Corse, en possèdent encore quelques échantillons. Elle n'est pas tout à fait inconnue dans les vignobles escarpés qui serrent de droite et de gauche les flancs du Rhône, et où l'amour de la vendange et des escargots jaunes la fait très-souvent descendre. Comme

elle ne quitte pas le couvert et comme elle a l'aile paresseuse de tous les oiseaux de sa race, elle tient encore mieux l'arrêt que la perdrix grise ; il est plus difficile par conséquent de la joindre que de la tuer. La bartavelle choisit ordinairement pour remise un fortin de broussailles épaisses bien défendu par un rempart de roches et suspendu à la cime de quelque colline escarpée. Elle plonge au départ, pique une tête dans l'abîme, s'abat au pied du mont, et remonte au grand galop la hauteur sans perdre une seconde, désespérant chiens et chasseurs par la rapidité de ses évolutions pédestres. La bartavelle, comme la perdrix rouge, cherche parfois son salut sur les arbres.

L'éducation de la bartavelle présente encore plus de difficultés que celle de la perdrix rouge ; la première difficulté de l'entreprise consiste à se procurer des œufs. C'est une espèce magnifique, aussi douce aux yeux qu'au palais, que Dieu avait créée pour être la parure et l'ornement des sols deshérités, et qui va périr en nos mains si l'administration n'y prend garde. Mais, hélas ! pour avoir le temps de s'occuper des bêtes, il faudrait que l'administration commençât par s'occuper un peu moins des hommes.

Le peu qu'on mange de bartavelles à Paris vient de Grenoble et de la Lozère.

Perdrix de roche. — Taille de la perdrix rouge, habitante des rochers à pic qui surplombent l'abîme, exclusive à la Corse et aux revers de cette partie des Alpes françaises qui regardent la Savoie. La perdrix de roche, qui est l'espèce la plus commune en Algérie, ne diffère de la rouge que par la couleur de son collier ou de son chapelet, dont les grains ne sont plus noirs, mais roux. La teinte générale du manteau tire davantage aussi sur cette dernière couleur. La perdrix de roche est plus rare encore que la bartavelle et un peu moins délicate que les espèces précédentes. Elle perche plus volontiers que les deux espèces qui précèdent ; mais encore faut-il qu'on l'y force.

La Rochassière. — C'est une perdrix *rouge* de roche. Elle a le plumage de la perdrix rouge et les habitudes de la perdrix de roche. On ne la trouve en France que dans les environs de Grenoble. Cette espèce ne peut être considérée que comme une simple variété de la rouge.

Ainsi, sur les quatre espèces dont le genre Perdrix se compose, une est trop rare pour faire nombre, et une autre est en voie de disparition totale. C'est triste. De même qu'on eût pu faire pour la perdrix grise et la caille un sous-groupe intitulé des *arvicoles*, il y aurait moyen d'établir pour la perdrix rouge, la bartavelle et la perdrix de roche un second sous-groupe des *monticoles* ou *rupicoles*. Il est bon de multiplier les synonymes et les équivalents dans une nomenclature, quand ces équivalents peuvent prêter à la variété du langage sans nuire à sa netteté et à sa précision.

Les perdrix monogames et arvicoles, qui vivent parmi les troupeaux et les grains, symbolisent le patriarcat. A l'autre volume les détails.

Genre Francolin. — Je déclare avec ma franchise habituelle que je n'ai aucune preuve de l'existence d'une seule espèce de francolin dans un seul des quatre-vingt-six départements de France. Un de mes amis qui a chassé pendant quelques années en Corse m'a bien affirmé que le francolin roux de Sicile et le tétras des saules, qui ont disparu de la France continentale, se sont conservés dans cette île; mais, en dépit de cette affirmation de chasseur, je ne prends pas le fait sous ma garantie personnelle, et je fais toutes réserves à l'égard du genre et de l'espèce que je puis avoir portés en trop sur le catalogue des richesses ornithologiques de mon pays. Donc, si je parle ici du genre Francolin, c'est moins pour l'acquit de ma conscience d'historien que pour l'honneur de la série dans laquelle ce genre occupe une position importante. Le francolin est intermédiaire entre la perdrix et le faisan, et mérite à ce titre une mention honorable.

La monomanie de l'éperon se révèle par des manifestations plus franches encore chez les francolins que chez les perdrix. Le francolin roux de Sicile, celui qui a vécu en France s'il n'y vit plus maintenant, est armé d'un tubercule qui joue si bien l'éperon qu'on pourrait se méprendre au vrai caractère de cet appendice. Ses couleurs aussi sont plus éclatantes que celles des perdrix et virent du roux au pourpre; enfin son bec diffère de celui des perdrix en ce que la mandibule supérieure dépasse beaucoup plus l'inférieure, disposition qui rappelle celle du bec des oiseaux de proie. Cette

mandibule en forme de pioche indique chez le francolin une industrie spéciale, et cette industrie consiste à déterrer les bulbes de certaines plantes méridionales dont cet oiseau est très-friand, et qui donnent à sa chair un fumet délicieux. Le francolin est presque de la grosseur du faisan; c'est, par la beauté du plumage et la délicatesse de la chair, une des gloires de l'ornithologie européenne. Malheureusement les qualités brillantes qui devaient le sauver l'ont perdu. Les derniers débris de l'espèce errent inquiets et tremblants dans les gorges couvertes des montagnes de la Ronda en Espagne, de l'Etna en Sicile, de l'Apennin, dans les Abruzzes et les Calabres. On dit, laissons les dire, que les forêts vierges de la Corse et de la Sardaigne en recèlent encore quelques couples dans leurs profondeurs ignorées.

Nous savons que l'Europe n'a donné le jour à aucune espèce de pulvérateur armé ou éperonné. Les francolins qui portent plusieurs éperons au talon, et dont les jambes ressemblent à une tige d'églantier, appartiennent à d'autres continents. La nature a parfaitement indiqué la transition ou l'ambiguité, puisqu'elle y a créé des espèces éperonnées et non éperonnées. Le francolin se branche aussi pour dormir, et sous le rapport de la délicatesse de la chair il remplit dignement son emploi d'ambigu.

La Pintade. — La pintade est un des oiseaux les plus anciennement ralliés à l'homme. Elle est originaire d'Afrique, d'où elle fut apportée de très-bonne heure en Italie, en Grèce et dans les Gaules. Les Grecs en avaient fait l'emblème de l'attachement fraternel. Les taches blanches et rondes qui perlent en si grand nombre sur le manteau gris-bleu de la pintade étaient l'empreinte des larmes que les sœurs de Méléagre avaient versées sur le corps de leur frère. Par les contes religieux se révèle l'ancienneté des relations établies entre l'homme et les bêtes.

Ces relations que la Rome des consuls et des Césars avait cultivées avec bonheur cessèrent tout à coup vers l'époque de l'invasion des Barbares, et la pintade fut perdue pour l'Europe tout entière pendant près de mille ans. L'histoire ne signale sa réapparition en France que vers le milieu du XVIe siècle. La pintade, malgré sa fécondité extrême, est encore assez rare en France. La monotonie

assourdissante de ses réclames et son amour de la bataille et du vagabondage rendent sa société tellement incommode que l'immense majorité des ménagères a renoncé à son éducation. C'est grand dommage, car la chair de la pintade, convenablement attendrie et préparée, est, comme celle du paon et du faisan, un mets de haute saveur, et ses œufs, dont elle n'est pas plus avare que la poule et qui sont excellents, pourraient accroître énormément les ressources de l'alimentation publique. Un jour, quand il n'y aura plus de braconniers ni de renards, quand tous les coteaux de la France seront plantés de vignes et toutes les cimes couvertes de forêts d'*arbres fruitiers,* le chasseur ne pourra faire un pas dans ces couverts sans lever un faisan, un paon, une pintade. En ce temps-là, on aura des vignobles exclusivement consacrés à la nourriture du gibier-plume, et qui seront entrecoupés de champs de millet, de sarrasin et de fraises, et les pierrailles les plus stériles donneront des revenus doubles et triples de ceux de la Limagne d'aujourd'hui.

La pintade est un oiseau tout rond qui a la tête petite, le bec court, le cou court, les ailes courtes, les tarses courts, la queue courte. Le sommet de la tête est nu comme le cou, mais protégé contre la nudité par un armet osseux taillé en forme de casque ou de mitre d'une couleur bleuâtre qui vire au rouge par places. Le bec, court et renflé, est entouré à sa base d'une membrane qui figure la cire de l'oiseau de proie; deux barbillons charnus semblables à ceux du coq, mais à peine teintés de rouge, s'échappent de la mandibule inférieure et retombent sur la gorge. Les ailes sont si convexes que l'oiseau, quand il court, ressemble complétement à une boule qui roule. De pareilles allures annoncent un oiseau qui préfère la locomotion pédestre à la locomotion aérienne et quitte rarement le sol. Cependant la pintade qui habite le couvert perche plus volontiers que toutes les espèces voisines. En Afrique, où elle vit en bandes nombreuses à l'état libre, elle a l'habitude de se brancher à la moindre apparence de péril, et comme elle se croit parfaitement invisible une fois qu'elle est juchée sur un arbre, elle se laisse approcher et tuer avec un stoïcisme égal à celui du faisan. On a cru remarquer que la pintade était de tous les oiseaux de la

basse-cour le seul qui ne jalousât pas le paon à cause de sa beauté suprême et qui lui vînt en aide en ses mauvais quarts d'heure.

Les mâles, dans cette espèce, sont moins nombreux que les femelles. Chacun d'eux possède un harem dont il est occupé sans cesse à rassembler le personnel sans pouvoir jamais réussir dans cette opération. Les soucis de l'amour jaloux le font sécher sur pied. La poule se recèle comme la paonne et s'éloigne à de grandes distances de l'habitation pour pondre, ce qui cause la destruction de la plupart des couvées.

Il existe deux variétés de cette espèce : la pintade blanche, produit de la domesticité; une autre, la pintade aux barbillons bleus, exclusive à la haute Égypte et à l'Abyssinie. Celle-ci est le véritable oiseau consacré à Méléagre.

Fourier a fait de cette espèce acariâtre, importune, mal mise, et qui combat en fuyant à la manière des Parthes, l'emblème des gens communs.

Sous-groupe des Plectroniens ou des Éperonnés. — Quatre genres : Faisan, — Coq, — Paon, — Dindon; sept espèces.

Genre Faisan. — Quatre espèces : Faisan doré, — argenté, — à collier, — Faisan commun. Une variété blanche et plusieurs panachées.

Caractères généraux. — Éperon ; huppe fuyante ; couleurs fulgurantes, reflet métallique; queue tectiforme horizontale dont les quatre pennes médianes atteignent des proportions démesurées (plus d'un mètre quelquefois). Bec fort, voûté, tranchant, à mandibule supérieure fortement infléchie ; face nue et verruqueuse, injectée de vermillon ; ailes arrondies et paresseuses. Vol bruyant, saccadé et lourd ; marche rapide, tarse écailleux, robuste, nu, dégagé. Mâles moins nombreux que les femelles, beaucoup plus forts de taille et plus richement vêtus. Mœurs polygames. Moins de tendresse maternelle et d'ardeur pour l'incubation chez les poules faisanes que chez les poules de perdrix et chez les poules domestiques. Tous les faisans sont originaires d'Asie, se plaisent dans les fourrés et les herbes épaisses qui leur rappellent les jungles de la contrée natale; tous se branchent pour passer la nuit. Granivores, insectivores, frugivores, baccivores, mais surtout *formivores* dans le jeune âge.

Le Faisan doré. — J'ai lu dans tous les traités d'ornithologie que le faisan doré de la Chine ne portait pas l'éperon, condition de rigueur du reflet fulgurant, et mes propres observations m'ont confirmé cent fois les rapports de ces livres ; mais j'ai besoin d'autorités plus imposantes que les dires de ma vue, le plus trompeur des sens, pour renoncer à ma foi dans l'unité de système de la nature, et les lumières de ma raison, supérieures à celles de mes yeux, ne veulent pas que je me laisse aller ici à condamner l'analogie infaillible sur la simple déposition d'un misérable fait variable et contingent. J'admets que le faisan doré ne porte plus aujourd'hui l'éperon, mais la question est de savoir s'il ne l'a pas porté jadis, au fond de sa forêt natale, sur les bords fortunés de la rivière Jaune ou de la rivière Bleue. Il est très-possible, en effet, que le faisan doré, qui compte déjà dans sa patrie quelques milliers d'années de servitude, ait subi l'influence de cette civilisation chinoise dont l'idée fixe est de tout rabougrir : oranger, pied de femme et le reste. Il est possible que le faisan captif, n'ayant plus de combats à livrer, ait fini par se débarrasser d'une arme qui l'embarrassait dans sa marche et qui lui était complétement inutile. Ainsi nous avons vu tout récemment dans nos étables certains taureaux se défaire complaisamment de leurs cornes pour rassurer leurs maîtres ; ainsi nous avons vu autrefois, dans les salons de Versailles, les héros de Fontenoy ceindre l'épée de baleine au lieu de l'épée homicide. Or, parce qu'il aura plu à certains taureaux pacifiques, et même à tous les taureaux, de déposer leurs cornes, l'analogiste courageux sera-t-il mal venu et traité de factieux pour affirmer plus tard que l'essence du ruminant est de porter armure en tête ? Non sans doute, parce que tout le monde comprend qu'il ne s'agit ici que de savoir comment la nature a fait au commencement des choses et non pas ce que l'art de l'homme a pu faire depuis. Et il en doit être du faisan doré de la Chine comme du taureau sans cornes de Durham. Je n'ai besoin que d'un seul cas, d'un seul où le faisan doré ait repris l'éperon qu'il a déchaussé depuis des siècles, pour avoir raison contre tout le monde et pour réduire à néant toutes les accusations de versatilité et de contradiction lancées contre la nature. Il est bien évident que là où la liberté est elle-même l'exception, c'est l'ex-

ception qui doit être prise pour la règle générale. Il faut peut-être tuer cent cailles pour en rencontrer une qui présente le tubercule corné que nous savons être le premier degré de l'éperon, mais cette rareté n'empêche pas que ce caractère ne soit le véritable type générique de l'espèce.

Donc je ne séparerai pas le faisan doré du groupe qu'il commande avant qu'on ne m'ait fourni la preuve que jamais cette espèce n'a chaussé l'éperon à l'instar du francolin et du coq. Il m'en coûterait trop de renoncer à mes habitudes analogiques pour diviser ce que la nature a uni. Après cela, l'ergot du faisan doré est quelquefois si pointu et si dur qu'il peut bien passer pour éperon.

Le faisan doré, originaire de la Chine, n'a été introduit et domestiqué en Europe que dans le cours du siècle dernier. Aux Anglais, ai-je dit, appartient l'honneur de la conquête à laquelle le nom de Hans Sloane demeure glorieusement attaché. Le faisan doré se reproduit parfaitement en domesticité et même à l'état sauvage dans les parcs ; c'est celui dont l'éducation coûte le moins de peine et de frais. Seulement, comme la mère est mauvaise couveuse, il importe de lui retirer l'administration de ses œufs et de les confier à une poule domestique.

Le faisan doré n'est guère plus gros que la bartavelle ; c'est le plus petit de tous les faisans, ce qui ne l'empêche pas de prendre femme dans toutes les espèces du genre et même de se marier avec la poule domestique. Les métis qui naissent de ces mariages forcés sont généralement stériles et plus remarquables par la délicatesse de leur chair que par l'éclat de leurs couleurs.

Le faisan doré est une de ces créatures merveilleuses pour lesquelles la nature semble avoir épuisé toutes ses munificences, empruntant au prisme solaire toutes les notes de sa gamme et à toutes les pierres précieuses le scintillement de leurs feux. Longtemps on ne l'a connu en Europe que par les peintures des Chinois, et alors tout le monde le prenait pour un oiseau fantastique éclos dans le pays des rêves, ou pour la pourtraiture impossible d'un phénix quelconque d'Arabie. En effet, le faisan doré est un oiseau hors ligne, une sorte d'écrin vivant qui ne peut se mouvoir sans faire jouer de toutes parts les rubis, les topazes, les émeraudes, les sa-

phirs dont sa robe est semée. On remarquait à la première exposition universelle de Londres un perroquet de diamant estimé sept millions. Ce perroquet artificiel, que je n'ai pas voulu voir, n'était qu'un moule informe et terne en regard du faisan doré vivant, qui ne vaut qu'une guinée.

Il porte sur la tête une huppe dorée et relevée en forme d'arc dont les filets soyeux retombent gracieusement sur la nuque et s'y fondent avec un charmant camail mobile à fond aurore zébré de stries noirâtres, et échancré sur la gorge dans toute sa hauteur. Au-dessous de cette fraise mobile et impatiente qui s'agite et se gonfle comme la crinière d'un étalon arabe, s'étend une large zone d'un vert sombre à reflets cuivreux qui couvre toute la partie supérieure du corps jusqu'à la naissance des ailes. Le dos, le plastron et l'abdomen sont coloriés d'un rouge vif plus éclatant que celui du prisme, et qui fait avec la note verte contiguë un accord parfait de couleur. Les rémiges sont ourlées à l'extérieur d'un liséré jaune clair; les grandes couvertures des ailes sont nuancées de noir indigo; le croupion doré comme la crête.

L'élégance de la taille et la vivacité de la physionomie sont à l'avenant de la richesse éblouissante du costume chez le faisan doré. La forme elliptique du corps, l'admirable proportion des jambes qui le portent, la longueur incommensurable des pennes de la queue que relève une délicate marbrure de filets noirs et de gouttelettes de vermillon alternant sur fond isabelle, l'animation du regard, la prestesse des mouvements, la grâce des attitudes, tout concourt à faire de ce moule un des chefs-d'œuvre les mieux réussis de la création dernière. Le paon et le dindon font la roue avec leur queue, le coq avec ses ailes, le faisan doré joue de la cravate et de la queue pour emprisonner sa femelle dans le cercle magnétique.

Beaucoup de gens estiment que le paon, le couroucou et l'oiseau-mouche ne peuvent disputer au faisan doré le prix de la beauté. Ils disent que le paon n'a pas de rouge, que le couroucou est exclusivement vert et or, et que l'oiseau-mouche n'est qu'une adorable miniature bonne à monter sur bague, mais qui vole trop vite pour qu'on ait le temps de l'admirer. J'ai entendu d'autre part de ti-

mides coloristes se plaindre de l'excessive énergie des tons du faisan pourpre. Ce reproche est injuste et dicté par l'impuissance; car aucun de ces tons n'est criard dans sa mâle énergie. Chaque note a sa complémentaire pour la plus grande satisfaction des yeux. Ce braconnier de ma connaissance était plus juste, qui refusa de tirer sur un faisan doré de la Chine, *de peur de l'abîmer*, et qui eût assassiné sans vergogne une perdrix sur ses œufs et fait de ceux-ci une omelette.

La femelle du faisan doré, un peu plus exiguë de taille que son mari, est un oiseau élégant qu'on citerait avec éloge pour la riche zébrure de sa robe isabelle dans toute autre tribu que celle des faisans. Cette zébrure régulière de barres brunes sur fond jaune terreux est analogue à celle qu'on admire sur le manteau de la bécasse, de l'épervier, de l'autour. J'ai dit que cette espèce était une de celles où l'on voyait s'opérer le plus fréquemment ces incroyables métamorphoses de sexe qui confondent l'imagination et font mentir Blackstone; j'ai dit encore que, s'il était permis aux femelles de se travestir en mâles au gré de leurs caprices, la réciproque était interdite aux mâles, attendu que le féminin est plus noble que le masculin, et que si celui qui peut le plus peut le moins, il ne s'ensuit pas que celui qui peut le moins puisse le plus. On croit que je suis heureux de répéter cette histoire jusqu'à saturation absolue : on se trompe; il m'est toujours douloureux, au contraire, de voir des individus du sexe supérieur pousser l'oubli de leurs devoirs jusqu'à répudier le titre de mère, et je n'accepte jamais pour ces résolutions désespérées d'autre excuse que la maladie, force majeure. Je voudrais même jeter le voile sur ces tristes écarts que l'analogie explique, mais qu'elle déplore amèrement, et pour me consoler de la faiblesse de certaines mères coupables, j'ai besoin de songer qu'il est d'autres poules dans les espèces même les plus voisines de la faisane dorée qui n'ont jamais donné dans de pareils travers, ni excipé de leurs souffrances pour colorer le scandale de leurs métamorphoses. Tous les jours vous rencontrez jusqu'aux portes des grandes villes de pauvres perdrix grises à qui l'oiseleur inhumain a ravi leur couvée et percé le cœur de sept flèches, mais vous

ne m'en citerez jamais une à qui le désespoir ait pris toute sa raison et insinué l'idée de se faire coq.

Les faisanes dorées objectent, pour atténuer leurs torts, que tout n'est pas rose dans le métier de mère et qu'elles ont beaucoup à faire pour résister aux persécutions de leurs amants, qui, au lieu de les seconder dans leur tâche familiale, cherchent constamment à les détourner de leurs fonctions de couveuses et d'éducatrices, violent souvent leur domicile à main armée et brisent tout ce qui s'y trouve. Ces excuses ne manquent pas de valeur; le coq, dans cette espèce, est en effet le plus grand ennemi de la famille qui existe. J'en ai vu qui, après avoir assassiné de sang-froid douze à quinze faisandeaux en moins d'une demi-heure, n'avaient pas honte de réclamer de la propre mère des victimes le prix de leur forfait. Que des mères qui ont subi de pareils assauts redoutent de s'exposer à la récidive, on le comprend sans peine; on conçoit même que la folie s'empare d'elles à la suite de tels accidents, et que cette folie les porte à renoncer pour toujours aux joies de la maternité et à changer de sexe. Alors le moyen de parer à toutes ces éventualités est celui que j'ai dit, de ravir à la faisane dorée aussitôt qu'elle a pondu l'administration de ses biens.

Les jeunes faisans dorés ressemblent naturellement à leur mère dans le premier âge. Ce n'est qu'après la première mue d'octobre que les coquelets (jeunes mâles) commencent à piquer la maille; mais il leur faut trois ans pour parfaire leur plumage.

Le Faisan argenté. — Taille double de celle du précédent, le plus grand de tous les faisans acclimatés en France. Tarse nu et dégagé, démarche fière jusqu'à l'insolence; rapière formidable affilée comme une dague; mœurs difficiles; mauvais coucheur dans toute l'acception du terme.

Le faisan argenté est originaire, comme le faisan doré des forêts du Céleste-Empire, et sa domestication remonte, comme toutes les institutions de la Chine, à des âges antéhistoriques. L'éducation des petits de cette espèce ne présente aucune difficulté, et il n'est pas rare de voir des couvées entières réussir. Le faisan argenté adulte brave avec une rusticité sans égale les frimas les plus ri-

goureux. Il se reproduit dans nos forêts aussi facilement que le faisan commun; j'en ai vu tuer par centaines en 1830 dans les forêts royales de Saint-Germain, de Versailles et de Vincennes. La chair du faisan argenté est aussi délicate que celle du faisan commun.

Les hommes qui ont le sang brûlé par la soif de l'or, et qui ne savent rien de plus beau que ce métal avec lequel tout s'achète en civilisation, ont donné au faisan pourpre le nom de faisan doré. Pour faire pendant à ce nom mal choisi, et parce qu'après l'or ils ne connaissent rien d'aussi beau que l'argent, ils ont donné au faisan noir et blanc le nom de faisan *argenté*.

La nature ayant dépensé follement toutes les couleurs du prisme à peindre le manteau du premier, il ne lui restait plus pour habiller convenablement le second que le blanc et le noir, qui sont en dehors de la gamme. Mais elle a su tirer de ces faibles ressources un parti si avantageux qu'elle a réussi à faire du faisan argenté comme de l'autre un parangon merveilleux de beauté. C'est au point que le faisan argenté a ses partisans fanatiques qui le proclament sous tous les rapports supérieur à son rival. Des goûts et des couleurs il ne faut disputer.

Il y a blancs et blancs comme il y a noirs et noirs; mais le blanc dont la nature a peint la robe du faisan argenté est un blanc comme on n'en voit guère, un blanc de lait à reflets nacrés. Le noir est un noir sombre à reflets indigo. La disposition hardie des couleurs n'a pas moins contribué à l'effet de magnificence de l'ensemble que le ton même des nuances choisies. Le corps de l'animal est divisé en deux compartiments elliptiques tranchés horizontalement comme ces terrines de faïence qui représentent un lièvre ou un canard. Toute la partie supérieure, à partir du bec jusqu'à la dernière extrémité de la queue, est blanche, à l'exception du front et du sommet de la tête; toute la partie inférieure, depuis le dessous du bec jusqu'à la naissance de la queue, est noire sans exception. La tête a pour coiffure une huppe noire fuyante dont les dernières plumes font saillie sur la nuque. Les nudités de la face, colorées d'un vermillon plus vif que celui de la croix de Jérusalem, font à l'œil un cadre sanglant. La passion d'amour appelle à cette

partie du visage un tel afflux de vitalité au printemps qu'elle y fait déborder la chair en deux plaques luxuriantes qui retombent et s'arrondissent des deux côtés des joues comme les barbes d'une capuche de velours écarlate. Les poëtes et les peintres ne se lasseront jamais d'admirer ce détail. La couleur du bec et des pieds est un rouge rosé tendre qui semble être la sensible du noir sombre du plastron et de l'abdomen. Les couvertures des ailes et la partie du dos la plus voisine du croupion sont vergetées dans le sens longitudinal d'étroits filets noirs parallèles qui ont l'air d'être mis là pour adoucir le contraste des deux notes principales et les amener à la fusion.

Le costume des femelles ne ressemble en rien à celui des mâles. Le corps est uniformément vêtu par-dessus comme par-dessous d'une robe d'un brun verdâtre obscur strié de filets noirs dont les détails se perdent. La queue ne s'étend pas comme celle des mâles en longues palmes horizontales, mais se relève seulement en forme de toit ou de chapeau à claque comme celle de la poule domestique. Les petits, comme toujours, portent la livrée de leurs mères dans le premier âge, et les mâles n'endossent la robe virile qu'après la première mue.

Linnæus, qui était poëte, a donné au faisan argenté le nom de *Nyctémère,* mot à mot : *la nuit et le jour,* pour peindre l'opposition tranchée des deux principales nuances de la robe de l'oiseau.

Faisan a collier. — Ce faisan ne se distingue du faisan commun dont nous allons parler que par un étroit collier blanc qui lui ceint les trois quarts de la périphérie du col. Il vit avec lui dans les bois et ne mérite aucune mention particulière. Il a été introduit récemment en Europe par les Anglais et vient de Chine.

Faisan commun. — Taille un tant soit peu inférieure à celle du faisan argenté; le mâle adulte pesant quelquefois un kilogramme et demi. Plumage imbriqué à écailles rutilantes cerclées de noir et à reflets bleus, les écailles du col ayant le reflet de l'acier brûlé; nudités écarlates de la face; rudiments d'aigrettes cornues; vol pesant; aile ronde; tarse nu, dégagé, éperonné; queue tectiforme formant un arc immense. Le faisan commun est, comme tous ses congénères, une des plus magnifiques formes de la volatilité.

Le faisan commun, originaire de la Colchide, arrosée par le Phase,

est connu en Europe depuis la conquête de la Toison-d'Or par les Argonautes, c'est-à-dire depuis trois à quatre mille ans. Les Athéniens, qui entretenaient des relations commerciales très-suivies avec les habitants des rives de la mer Noire, furent les premiers Européens qui tentèrent d'acclimater chez eux cette espèce exotique aussi précieuse par sa beauté que par la délicatesse de sa chair. Les gourmands de Rome le reçurent des Grecs, mais ne l'apprécièrent pas à sa juste valeur. L'oiseau du Phase n'était guère connu que de nom en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en France avant l'époque des Croisades. C'est seulement à partir de cette date mémorable qu'on le voit figurer sur la table de l'empereur comme sur celle du pape et remplacer le paon dans son rôle de rôti d'honneur. L'histoire nous a conservé le cérémonial usité dans les cours d'Orient pour la présentation et le dépecement de cette pièce pivotale. C'est de la pratique des écuyers-tranchants de Constantinople que nous est venue la singulière habitude de servir le faisan avec sa queue entière et le chef garni de ses plumes. Ainsi la conquête de l'oiseau du Phase par les héros coalisés de l'Europe a été deux fois dans l'histoire, et à quelques milliers d'années de distance, le plus doux fruit, sinon l'unique but, de deux des plus mémorables mouvements d'hommes qui se soient opérés sur la surface du globe. Je veux parler de l'expédition des Argonautes et de celle des Croisades, entreprises grandioses qui ouvrirent tant d'horizons nouveaux à la chasse et aux beaux-arts, à la cuisine, au commerce et à la politique. Le faisan a le droit d'être fier de son illustration historique; car peu de noms réveillent autant de poétiques souvenirs que le sien. Trop heureuse, ma patrie, si chacune de ses guerres lui eût rapporté un volatile de ce mérite pour prix de ses sacrifices en hommes et en argent! Mais ma patrie a possédé, hélas! une partie de l'Inde asiatique, Madagascar et Maurice, le Sénégal, le Canada, la Louisiane, Saint-Domingue, sans qu'aucun de ses hommes d'État ait songé à emprunter le moindre vélocipède à ces riches colonies, si riches d'espèces domesticables. Elle a reçu le dindon des Espagnols, le faisan doré des Anglais, etc., elle a pris de toutes mains sans rien rendre à personne. Je ne me console pas de cette position d'infériorité humiliante de mon pays vis-à-vis des autres puissances, et je

ne saurais me faire à ce dédain stupide pour le seul genre de conquêtes qui puisse légitimer l'ambition d'un grand peuple.

Si j'estime la gloire d'Alexandre de Macédoine par-dessus toutes les autres, ce n'est pas parce qu'il a fondé plus de villes que les autres conquérants n'en ont démoli ou égorgé plus d'hommes que ses rivaux; c'est avant tout parce qu'il a conquis plus de bêtes qu'aucun de ces grands vainqueurs qui ont marqué d'une longue traînée de sang leur passage sur la terre. La science zoologique et la cuisine moderne ne savent pas assez ce qu'elles doivent de reconnaissance à la mémoire d'Alexandre qui entretenait une armée de chasseurs naturalistes tout exprès pour enrichir les collections d'Aristote de toutes les bêtes de l'Inde et de la Perse, et qui apprit à l'Europe une foule d'animaux et de fruits inconnus. Un fleuron manquera toujours pour moi à la couronne de gloire de l'Empire, qui coûta à la France trois millions de soldats et deux fois autant à l'Europe, parce que je demande vainement à cette gloire le nom du volatile qu'elle nous a rapporté des champs de bataille d'Égypte, de Russie et d'Espagne pour prix de tant de sang.

Les rois de France passionnés veneurs et passionnés fauconniers poussèrent vivement dès l'origine à la propagation du faisan dans les forêts de la couronne. La Noblesse, qui de tout temps se modela sur la cour, n'eut garde de mentir à ses traditions en cette circonstance. Le Clergé, qui sut toujours tempérer les pratiques austères de la vertu et les jeûnes du carême par les récréations innocentes de la table, offrit généreusement l'hospitalité de ses vignobles à l'oiseau réputé la perle des rôtis. Les derniers faisans du Midi appartinrent à des moines ainsi que les derniers serfs, et la première espèce perdit énormément à la disparition des ordres religieux.

L'art de la faisanderie se créa donc de bonne heure en France, et il atteignait déjà sous le règne des Valois à des résultats magnifiques. A cette époque, toutes les forêts du domaine royal, tous les parcs des châteaux du Berry et de la Loire, tous les bois, toutes les vignes des riches abbayes, sont peuplés de faisans. Le coq est assuré de l'inviolabilité par son titre de gibier royal de première classe; des édits très-sévères interdisent formellement le meurtre de la poule. La fortune de l'oiseau s'en va toujours crois-

sant avec celle de la famille des Bourbons, depuis l'avénement de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI. Après avoir atteint son apogée sous ce dernier règne, elle subit une éclipse sous la révolution, puis se relève sous l'empire, héroïque période où tous les hommes en état de porter le fusil sont traînés à la gloire de brigade en brigade, où la guerre d'extermination que se font entre eux les peuples procure quelques moments de répit au malheureux gibier. Cette fortune semble même briller d'un éclat plus vif que jamais sous la monarchie restaurée; mais cet éclat, hélas! n'est qu'éphémère. Bientôt l'expédition de Rambouillet a lieu, et l'inviolabilité du faisan disparaît dans la catastrophe où sombrèrent tant d'autres inviolabilités, où furent découronnées tant de têtes royales. L'expédition de Rambouillet s'appellera dans l'histoire le Waterloo du faisan, du daim et du dix-cors. Ainsi tout fuit, ainsi tout passe.

Le faisan, ne pouvant tenir contre les révolutions politiques dont il sera toujours la première victime, l'espèce est menacée en France d'une disparition prochaine. Déjà l'espace qu'elle occupe est réduit à une misérable superficie qui n'est pas la trentième partie du territoire national. Le centre de cette province privilégiée est Paris; son rayon n'a pas plus de vingt-cinq lieues et se réduit chaque jour. Les faisans ont disparu des contrées de la Garonne et du Rhône; deux ou trois parcs murés de la Touraine et du Berry en conservent encore quelques-uns pour la montre. La race est sur ses fins; le gouvernement et la loi laisseront-ils périr entre nos mains cette dernière richesse?

Je dirai une autre fois le moyen de propager indéfiniment le faisan à l'état libre, en compagnie du paon, du dindon, de la pintade et de dix autres. J'invite dès aujourd'hui l'administration qui tient sous sa dépendance la régie des forêts du domaine à y interdire sévèrement la chasse, et à consacrer exclusivement le million d'hectares qu'elle possède encore à l'acclimatation et à la propagation de toutes les nobles races de fauves et de pulvérateurs tant anciennes que nouvelles; à encourager par de fortes primes la destruction de tous les animaux nuisibles, loups, renards, blaireaux, fouines, putois, buses, corbeaux, pies. En Harmonie, où les plaisirs de la chasse et l'éducation des bêtes tiennent une place immense dans la

vie des humains, toutes les forêts, tous les jardins, les plaines, les coteaux, les cimes, sont émaillés de myriades de pulvérateurs dont la personne est sacrée pour chacun, parce que chacun sait que le nombre des individus de chaque espèce est en rapport parfait avec les besoins de l'État ou de la commune, parce que la chasse y est l'objet de fêtes solennelles auxquelles toute la population est conviée, et que personne ne voudrait attenter par une jouissance égoïste et individuelle aux jouissances de la masse. L'esprit d'antagonisme universel qui dévore le civilisé lui fait considérer cet état de choses comme une utopie absurde. Je voudrais être seulement administrateur suprême des eaux et forêts de France pendant une décade pour le faire revenir de son incrédulité. Je tiens même que dans la situation actuelle, avec les seuls moyens de prime dont l'administration dispose et sans moi, il est facile de détruire en un an tous les loups, tous les renards et tous les blaireaux de France. Quant à la fouine et au putois, au corbeau, à la pie et à la buse, si la destruction de ces méchantes bêtes exigeait quelques années de plus, au moins serait-il aisé d'en supprimer dès la première campagne les trois quarts. Les économistes, qui ont l'air de s'occuper sérieusement des moyens d'augmenter le bien-être universel, ne se font pas une idée de ce que gagnerait la fortune publique à l'extermination des voleurs et des parasites que je viens de nommer.

Le faisan commun, aujourd'hui parfaitement acclimaté en France, est l'honneur des forêts et la gloire des festins. Sa chair, sans être aussi délicate que celle de la bécasse et de la caille, acquiert par la *faisandaison* un fumet supérieur et une tendreté exquise. Aucune espèce de gibier ne le vaut peut-être pour la confection du pâté. Le coulis préparé avec les os pilés du faisan qui a subi la broche et l'addition de la truffe enfante des condiments à faire regretter aux élus le séjour de la terre.

Le faisan est un de ces tapageurs éperonnés dont nous savons les mœurs, provocateur et superbe à la surface, lâche et craintif au fond, et ne demandant qu'à servir de cible à la mitraille, pourvu qu'on lui assure jusque-là le vivre et le couvert. La femelle, sans être aussi bonne mère que la dinde et la poule domestique, possède quanmoins à un degré éminent la plupart des vertus de son sexe,

la fécondité notamment. Aucune espèce n'a donc été plus visiblement destinée par la nature à servir les plaisirs de l'homme en mode composé. Ajoutons que dans cette famille un coq peut suffire à dix poules, et qu'il importe de limiter le nombre de ces sultans pour garantir les couveuses de leurs obsessions. Pour toutes ces causes, la propagation du faisan doit revêtir aux yeux de tous les hommes d'État le caractère le plus prononcé d'utilité publique. Quelle gloire pour un Colbert d'avoir descendu le prix du faisan à la portée de toutes les bourses! et comme un corps savant qui aurait pour mission spéciale d'accomplir ces grandes choses me semblerait plus utile que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fondée pour deviner des rébus égyptiens!

Profitons de la circonstance pour rendre un hommage mérité aux services du savant professeur du Collége de France qui vient de doter sa patrie de la féconde industrie de la pisciculture, art nouveau, art sublime, au moyen duquel toutes les eaux de la France seront repeuplées avant peu d'anguilles, de saumons, de truites, etc. Honneur et gloire à M. Coste, qui a détourné ses regards de la voûte céleste pour les reporter sur la terre; qui laisse sommeiller dans leur tombe les générations enterrées pour s'occuper exclusivement du sort de ses contemporains et de celui des générations à venir! Que l'humanité tout entière lui vote sur ma proposition un millier de statues et de couronnes d'or, pour que la récompense soit digne du bienfait, et pour que les lauriers du nouvel Aristide suscitent un nouveau Thémistocle qui trouve à son tour le moyen de repeupler indéfiniment de gibier les forêts et les plaines!

Le faisan est ami des fourrés, des taillis, des hautes herbes, des glaïeuls desséchés, qui forment la ceinture des mares. Insectivore, granivore, baccivore, frugivore, la Nature lui fournit pour chaque saison une nourriture nouvelle, afin que sa chair soit en tout temps plaisante et salutaire à l'homme. Là où la forêt manque, ainsi qu'en Angleterre, il s'accommode parfaitement du couvert des récoltes, et ne regrette de ses forêts que les œufs de fourmis. Le grain qu'il affectionne par-dessus tout est celui du sarrasin, grain brûlant qui enivre et pousse à la bataille. Le raisin est encore un

des fruits de son goût; le gland qu'il déterre sous la neige, et qu'il ouvre en quatre d'un coup de bec, le maintient en bon point pendant l'hiver. Quoique sédentaire par nature, il semble éprouver chaque année pendant quelques semaines le besoin de déplacement qui tourmente tant d'espèces. Cette manie de vagabondage, désastreuse pour l'espèce, coïncide constamment avec la venue des brouillards; la poule paraît en être plus vivement affectée que le coq. A cette époque, les propriétaires des parcs à faisans qui tiennent à la conservation de leur gibier sont obligés de faire battre une ou deux fois par jour les lisières de leurs taillis pour faire rentrer les vagabonds dans le fort des enceintes. C'est le temps où le braconnier fait le plus aisément sa main sur la rive des bois.

La poule domestique donne avec le faisan commun ce métis remarquable dont j'ai déjà parlé, le coquart, produit d'une haute taille et d'une haute saveur, supérieur de beaucoup à ses auteurs pour la délicatesse de la chair. Le coquart, à qui l'analogie assigne dans l'avenir de hautes destinées culinaires, semble avoir compris sa mission, car il ne cherche pas même à se reproduire. Toutes ses tendances sont féminines; il n'aspire qu'à couver.

Les variétés sont nombreuses dans l'espèce. La première de ces variétés est la panachée, qui ne tarde pas à passer à la variété blanche, laquelle se conserve et mérite par conséquent de tenir une place dans la nomenclature.

C'est à cette riche famille des faisans qu'appartient ce magnifique oiseau des îles de la Sonde qu'on appelle l'Argus, qui rivalise avec le paon pour la grandeur de la taille et l'emporterait sur lui pour la beauté peut-être, si l'éclat de la couleur de sa robe était à l'avenant de la richesse et de l'ordonnance admirable des dessins dont elle est ornée. L'argus a reçu son nom de l'ocellation de ses pennes secondaires dont le développement anormal donne aux ailes étendues de l'oiseau la figure parfaite d'un manteau vénitien jeté sur ses épaules et recouvre carrément tout le corps jusqu'à l'origine de la queue. L'argus est un de ces chefs-d'œuvre qui s'admirent et ne se décrivent pas. J'ai cherché dans le cercle de mes connaissances botaniques et minéralogiques une couleur pour peindre ce manteau de velours aventurine constellé de grands yeux noirs ouverts et disposés

avec une régularité si parfaite sur la longueur des ailes, je n'en ai pas trouvé une seule. J'ai demandé une forme pour caractériser ces deux pennes caudales immenses qui donnent à l'oiseau, du bout du bec à l'extrémité de la queue, une taille de quatre à cinq pieds, et dépassent toutes les proportions de la fantaisie faisanesque; je n'ai pas été plus heureux dans cette seconde tentative que dans la première, et j'ai dû renoncer à mes recherches. Il m'eût fallu, hélas! pour décrire convenablement ces merveilles, deux choses que je n'ai pas, le vocabulaire inépuisable et le style diamanté de Théophile Gautier, un grand artiste et un grand poëte qui peint avec la plume comme Decamps avec le pinceau, et semble posséder seul... *cet art ingénieux De peindre la parole et de parler aux yeux.*

Le faisan, plus distingué de tenue et de costume que le coq domestique, plus jaloux de sa liberté, plus réservé dans ses amours, plus digne dans tous ses actes, est le véritable emblème du raffiné de cour, du gentilhomme ami du faste, toujours prêt à se couper la gorge avec le premier venu pour le plus futile des motifs, mais trop fier cependant pour se donner en spectacle au public. Le faisan nous transporte en pleine civilisation, en ces règnes de corruption élégante et parée où la convoitise et l'égoïsme cherchent à se dissimuler sous un brillant vernis d'urbanité et de grâce. Le mâle s'adonne à la dissipation et à la débauche; la poule, séduite par les propos galants des beaux diseurs, ne tarde pas à trouver fatigantes les sublimes fonctions de la maternité. Elle commence par se débarrasser des charges de l'éducation de sa famille sur des nourrices étrangères, adopte peu à peu les principes et les allures du mâle, puis finit par se dégrader complétement en empruntant à l'autre sexe son costume et son verbe. Elle y gagne de n'être pas un coq et de n'être plus une poule. Le boulevard et le bois de Boulogne sont pavés de ces êtres-là.

Entre le faisan qui porte un commencement d'aigrette et le paon couronné se glissent plusieurs moules intermédiaires d'une beauté également éblouissante, tous habitant les îles de la Sonde ou l'Asie orientale, tous portant l'éperon, tous excellents de chair autant que riches de parure, tous faciles à domestiquer et destinés à être ral-

liés par l'Anglais avant un quart de siècle. Du nombre de ces royales espèces sont :

1° Le Népaul Tragopan, superbe vélocipède de la taille d'un chapon du Mans, porteur d'un manteau roux brun à reflets de cantharide, parsemé de taches blanches, rondes et cerclées de noir. Le tragopan, dont le chef est orné de deux cornes à l'instar de celui du bouc, est originaire des montagnes de l'Himalaya.

2° Le Lophophore, moule merveilleux de la même grandeur, espèce de miroir métallique à aigrette et dont l'irisement perpétuel empêche de distinguer les véritables nuances.

3° L'Éperonnier, c'est-à-dire l'éperonné par excellence, ainsi nommé de la superfétation ridicule d'ergots dont il arme sa jambe. L'éperonnier est le moule réduit ou plutôt le précurseur du paon ; il a de l'oiseau de Junon les traits, la physionomie, la couleur générale, et déjà même ses tectrices caudales laissent voir, enchâssées dans leur gangue de plumes grises, quelques-unes de ces ocellations admirables velours-pensée, or et azur, dont la profusion inouïe va faire de la queue de l'oiseau royal le plus splendide et le plus éblouissant des écrins. Tous ces magnifiques gibiers-là seront aussi communs avant cent ans dans les forêts de l'Algérie et de la France que la grive et le rouge-gorge aujourd'hui.

Le Paon. — Il existe deux espèces de paon, indépendamment de l'éperonnier qui devrait être rangé dans ce genre, dont l'ocellation des tectrices caudales est le caractère typique. Ces deux espèces sont : 1° le paon domestique, dont l'aigrette se compose d'un faisceau de filets déliés terminés par une palette; 2° le paon spicifer ou à épis, dont l'aigrette est composée de plumes allongées et barbues dans toute leur longueur. Cette espèce, plus rare que la première et domestiquée à peine, a pour patrie Java et le Japon.

Le paon est la merveille des merveilles de la Nature quant à la richesse du costume. Il est d'autant plus impossible de lui contester le prix de la beauté suprême que la Nature elle-même le lui a décerné en lui posant sur la tête l'aigrette triomphale. Les Grecs, fins connaisseurs en matière d'esthétique, ont consacré cette royauté en faisant de l'oiseau sans rival l'attribut de Junon, la reine acariâtre de l'Olympe. Personne n'est plus convaincu, du

reste, que le paon lui-même de la divinité et de la légitimité de ses droits au sceptre de beauté.

Aucun être sur la terre n'est plus vain de ses dons naturels, ne se mire avec plus d'amour dans sa propre splendeur et ne fait chatoyer avec plus de complaisance et d'adresse les pierreries de sa robe. Il suffit qu'une femme, qui passe auprès de lui, s'extasie un peu haut sur l'éclat de sa parure pour qu'il étale aussitôt l'écrin de ses joyaux et les fasse miroiter au soleil comme pour dire : Admirez. Il fait moins de frais pour les hommes.

Ovide comprenait admirablement le mobile de vanité qui fait agir le paon quand il écrivait ce distique :

> Laudatas ostendit avis Junonia pennas,
> Si tacitus spectes, ipsa recondet opes.

« L'oiseau de Junon aime à déployer ses riches plumes devant ceux qui l'admirent; il les renferme dans leur étui dès qu'on n'applaudit plus. »

C'est pour la même cause que le paon se retire à l'écart par les temps nébuleux, qui sont peu favorables au miroitement des pierreries; car il n'aime à se montrer que sous son jour le plus avantageux. L'oiseau de Junon est de l'avis de toutes les coquettes, qui pensent judicieusement que ce ne serait pas la peine que Dieu les eût faites belles si personne n'était là pour le voir et le dire.

Lorsque la mue d'été l'a dépouillé de son costume de noces, le paon se considère comme frappé de déchéance et cherche la solitude. Après avoir excité si longtemps l'envie, il craint d'inspirer la pitié. L'orgueil n'est pas, comme on l'a cru jusqu'ici, son défaut capital, mais bien la vanité, qui est une dominante opposée à l'orgueil; car l'orgueil est la satisfaction de soi-même, la vanité est le besoin de l'approbation d'autrui.

De pauvres observateurs, qui ne se doutaient guère des secrets desseins de Dieu, ont écrit que ce n'était pas la coquetterie toute seule qui poussait le paon à hisser tous les pavillons de sa beauté à la fois, et que l'éventail de sa queue lui servait aussi de parasol. Cette opinion est tout simplement absurde. Si la Nature avait eu réellement l'intention de faire don à l'oiseau d'un parasol, elle ne lui en

aurait pas interdit l'usage pendant les mois les plus caniculaires; elle n'aurait pas décidé que la saison du printemps, où le soleil est très-tolérable, serait celle où le paon se pavanerait le plus. Quand Dieu fait un oiseau très-beau, c'est pour lui donner les moyens de plaire à sa femelle ou pour qu'il soit un familier de l'homme. La beauté merveilleuse du paon lui a été attribuée pour l'un et l'autre motifs.

On a fait courir encore le bruit que la bête avait de vilains pieds, qu'elle ne pouvait les regarder sans rougir, et que la désolation qu'elle éprouvait de cette infirmité était la cause qui lui arrachait de si lamentables plaintes. Aucune de ces sottises, qui sont passées à l'état de préjugés vulgaires, n'a le moindre fondement. Les pieds du paon n'ont rien de disgracieux, et l'oiseau n'a point à cet endroit de mortifications à subir. Ces pieds sont taillés en force comme ceux de tous les coureurs, mais parfaitement proportionnés au poids et au volume du corps. Plus élancés, ils auraient fait défaut à l'harmonie de l'ensemble, qui exige évidemment un robuste appareil de locomotion pédestre en compensation d'une si lourde queue et de si courtes ailes. D'ailleurs l'oiseau a été créé pour être vu marchant, par conséquent il est impossible qu'il pèche par les pieds. Mais j'avoue volontiers que la clameur du paon agacé par l'orage est l'une des plus détestables criaïlleries qui se puissent ouïr; ce qui signifie que cet oiseau n'est pas né pour orner les basses-cours ni pour vivre dans le voisinage immédiat de l'homme.

Ce n'est pas, en effet, pour les salir et les traîner dans la boue fétide des fumiers que la Nature donne aux paons et aux faisans des robes magnifiques et des manteaux à queue brodés de pierreries. Si elle avait voulu faire de ces deux espèces comme du coq domestique des oiseaux de basse-cour, elle leur aurait retroussé la queue comme elle a fait pour le coq, qu'elle a réussi à préserver ainsi de la souillure du milieu où il est destiné à vivre. Le paon ne déchire les oreilles aux gens que pour leur rappeler qu'il a été créé pour l'ornement des parcs et des forêts et non pour l'ornement de l'intérieur; il ne dégrade les murailles que pour avertir qu'il fait mieux juché sur une branche d'arbre que sur un pan de mur. On ne peut pas se figurer jusqu'à quel point tous ces jolis oi-

seaux, qui savent avoir été mis au monde pour poser et pour se faire voir, tiennent à ces minuties d'encadrement et redoutent de perdre un détail. Le paon se plaint de n'être pas assez en vue sur l'arête de la toiture, parce qu'il y a un côté du bâtiment d'où l'on n'aperçoit pas sa queue; il préfère pour perchoir un fût de colonne ou une simple branche de chêne où il fait tableau de n'importe où. Tous les éperonnés, du reste, sont les ornements naturels des arbres des jardins enchantés, et l'homme intelligent qui sait leur mission et leur rôle est tenu de leur faire des séjours, des perchoirs et des perspectives proportionnels à leurs attractions.

Le cri désagréable du paon est même une punition du ciel, Dieu n'ayant accordé les voix mélodieuses qu'aux seuls amants fidèles. Polygamie et mélodie sont deux choses qui s'excluent chez les bêtes comme chez les hommes. La musique des mahométans est un charivari infernal. On peut aimer vaillamment sans être un ténor de première classe, mais on ne peut pas être un ténor de première classe sans aimer vaillamment. Le merle moqueur d'Amérique, qui passe pour posséder le plus magnifique gosier du monde, est la perle des amoureux.

Le paon vit donc comme tous ses congénères sous le triste régime de la polygamie; néanmoins ses façons amoureuses n'ont rien de l'emportement et de la brutalité de celles du coq domestique. Il ne demande point à la violence la faveur qu'il peut conquérir par des moyens plus nobles. Sa tactique innocente consiste à enfermer la poule dans un cercle magique pour l'éblouir par ses magnificences et la fasciner par ses passes. La morale la plus rigoureuse n'a réellement rien à reprendre à ces démonstrations délicates qui témoignent d'une ardeur passionnée en même temps que d'un respect profond des droits de la femelle. Malheureusement la véhémence de la passion conduit ce mâle, comme tous les autres, à rechercher le nid de la poule et à lui casser ses œufs pour la détourner de ses devoirs et la retenir indéfiniment sous le joug des plaisirs. Mais elle, qui sait de quels excès les amoureux trop ardents sont capables, emploie tant de détours et de ruses pour cacher sa retraite qu'elle finit par dégoûter son persécuteur d'une recherche inutile. Comme il s'en faut cependant de beaucoup que le

dévouement maternel de la paonne égale celui de la poule domestique, encore moins de la dinde, il est prudent de lui retirer ses œufs pour les confier à cette dernière.

On dit que l'ortie, qui est si bienfaisante au dindon et qui l'aide si puissamment *à piquer le rouge,* est funeste au paon. Il serait curieux de savoir si par contre la digitale pourprée, qui est mortelle au dindon, ne serait pas dans certains cas favorable à la santé du paon. L'analogie passionnelle serait heureuse qu'il en fût ainsi; car le paon symbolise pour elle un valeureux champion d'amour; le dindon, au contraire, un amoureux transi. Or, il serait logique que l'ortie, qui doit être un puissant tonique, fût bienfaisante au tempérament glacial et funeste au volcanique, et que la digitale, qui est un narcotique, refroidît complétement le transi et calmât l'impétueux.

J'ai dit que le suprême artiste avait mis la beauté de l'argus sur ses pennes secondaires, qu'il avait semées d'yeux comme l'aile du papillon. Ce n'est plus l'aile, c'est le groupe des tectrices caudales et les rectrices elles-mêmes qui deviennent le champ de l'ocellation chez le paon. Chacune de ces pennes et de ces plumes est composée d'une baguette solide à laquelle s'insèrent des barbules frisées d'une couleur indéfinissable, rouge, brun, vert et or. Le feutrage de ces barbules, lâche vers la naissance de la tige, se resserre à mesure qu'il approche de l'extrémité, où il s'épanouit comme un cœur dont le centre est marqué d'une ocellation réniforme de velours pensée autour de laquelle circule une série d'arcs-en-ciel encadrés les uns dans les autres. Le nombre de ces ocellations, qui figurent des soleils tout aussi bien que des regards humains, doit être en rapport avec celui des planètes de notre tourbillon pour des causes que je sais, mais qu'il est inutile de dire. Les civilisés ne sont pas encore parvenus à produire avec l'outremer, l'indigo et le prussiate de fer, la teinte d'azur profond qui colore chez le paon la devanture de la poitrine et du col; mais ils ont trouvé le secret de donner à quelques-unes de leurs étoffes de soie le reflet mordoré des plumes qui couvrent les épaules. Ils imitent aussi quelquefois assez bien dans leurs feux d'artifice, au moyen d'une gerbe de fusées volantes qu'ils appellent le bouquet, cette gerbe

d'éclairs éblouissants qui jaillit tout à coup d'une queue de paon qui se déploie en éventail.

La beauté radieuse du paon n'est pas son seul mérite. Sa chair est excellente rôtie ou à la daube, et n'a besoin, comme celle du faisan et de la bécasse, que de se faire un peu pour acquérir toute la saveur dont elle est susceptible. Il y a dans la pâtisserie française une superbe position à prendre pour un artiste un peu ambitieux, celle de fabricant de pâtés de paon. L'analogie m'a tenu sur les propriétés merveilleuses de cette invention désirable des propos enthousiastes, et j'ai vu dans ma pratique des estomacs très-faibles se remonter rapidement sous l'influence de certain coulis fait d'os de paon et de queues d'écrevisse de Meuse, pilés ensemble avec égard et convenablement lessivés de madère. J'éprouve à cette occasion le besoin de déclarer aux pâtissiers de Pithiviers et de Chartres que leurs pâtés de perdreaux et d'alouettes ne sont pas des pâtés, attendu que le vrai pâté se tranche à la cuiller comme la terrine de foie gras de Toulouse ou de Strasbourg, et n'admet jamais l'os. La Nature n'a pas fait les os de gibier pour être mangés par l'homme, mais bien pour être convertis en des jus et en des gelées d'une saveur puissante qui doivent servir de gangue et d'enveloppe aux ailes et aux cuisses. Le pâté d'alouettes ou de perdrix non désossées est une mystification coupable et une véritable insulte de la fabrique paresseuse à la consommation trop facile. La révolution est à faire dans le pâté comme partout.

La conquête du paon est une des premières de l'homme et probablement une de celles qui lui ont le moins coûté. Entre l'oiseau désireux de la louange de l'homme et l'homme désireux de la chair de l'oiseau, la connaissance, en effet, ne dut pas tarder à se faire. On ne sait pas au juste depuis combien de mille ans le paon est domestiqué dans l'Inde, sa patrie; mais il paraît certain que sa domestication a précédé celle du coq, originaire des mêmes contrées que lui. Et pour qu'on lui ait donné place dans l'Olympe, il fallait que sa célébrité fût déjà très-grande lors de la fondation de cet établissement, qui remonte assez haut.

Les Athéniens, qui étaient des amateurs passionnés d'oiseaux rares, avaient beaucoup entendu parler du paon au temps de la guerre

médique; mais la véritable date de la grande introduction de cet oiseau en Europe est celle de l'expédition d'Alexandre, dont la mémoire m'est si chère. De la Grèce, où il s'acclimata rapidement, l'oiseau passa en Italie à la suite des triomphes des Flaminius et des Paul Émile. C'était le temps où cette stupide loi Fannia qui proscrivait le chapon et les autres délices de la table n'était plus dans les mœurs de Rome; c'était l'aurore de la belle époque culinaire latine où Lucullus se montrait plus fier d'avoir conquis la cerise du Pont et la galette de la Cappadoce que d'avoir vaincu Mithridate, où un Métellus Scipion inventait le pâté de Strasbourg. On dit que le premier paon qui fut mangé à Rome le fut à la table d'Hortensius, l'avocat de Verrès et le rival de Cicéron. Le succès du nouveau rôti dut être immense, puisque nous voyons à quelque temps de là un certain Aufidius Lurco qui tire de l'engraissement des paons un revenu annuel de 60,000 sesterces (15 à 18,000 francs). Les Romains, qui ne possédaient pas la vingtième partie de nos ressources en matière de préparations culinaires, et qui n'avaient pas de sucre pour faire les confitures, n'en ont pas moins dépassé de cent coudées les modernes dans l'art d'engraisser les oiseaux et surtout les poissons. Le rôti de paon régna comme mets d'honneur sur la table de tous les grands d'Europe pendant mille ans et plus, de l'an 400 à l'an 1400 environ. J'ai dit le tort que le faisan de l'Anatolie lui fit vers le milieu du XIIe siècle; le dindon de l'Amérique l'acheva. Je n'hésite pas à considérer la disparition du paon comme une calamité publique. L'éducation du paon n'est pas plus difficile ni plus coûteuse que celle du dindon, et sa chair a des mérites que celle de l'oiseau des jésuites ne possédera jamais. Mais j'oublie que la propagation illimitée d'un oiseau de cette beauté, de ce fumet, de cette taille, ne peut être qu'une utopie chez les civilisés.

Fourier a fait du paon l'emblème de l'Harmonie sériaire qui s'appuie sur la Civilisation, phase de laideur morale que figure la laideur physique des pieds du paon. Je n'ose pas accepter l'analogie comme parfaite, malgré le respect dû à l'autorité du maître, parce qu'il est évident que Fourier a cédé sans le vouloir à la pression du préjugé populaire qui a calomnié les jambes de l'oiseau, et ensuite parce que je ne puis admettre comme emblème d'harmonie

une bête polygame douée d'un organe criard. Je suis plus disposé à voir dans l'oiseau magnifique, amoureux de sa propre beauté, avide de louanges et heureux du soleil, un glorieux épris de la fausse grandeur. Je retrouverais volontiers encore dans le paon natif d'Orient, chamarré de pierreries sur toutes les coutures et léger de cervelle, l'image des souverains barbares ses compatriotes, Grands Mogols, Shas, Nababs, dont la robe vaut des royaumes, dont rien n'égale l'orgueil, le faste et l'insolence dans la prospérité, mais qui s'alarment et se désespèrent à la vue du moindre nuage, et ne savent plus où cacher leur honte quand le vent de l'adversité a soufflé sur leur gloriole et les a dépouillés de leurs vains oripeaux.

Le Coq domestique. — Originaire de l'Inde où on le retrouve encore à l'état libre sous deux ou trois types primitifs, coq de Bantiva, coq Lafayette, coq Sonnerat. Le véritable ancêtre du coq de nos basses-cours est le coq de Bantiva, natif de la presqu'île au delà du Gange, et qui se reproduit tous les jours sans la moindre altération sous nos yeux. C'est un oiseau un peu plus petit que le faisan commun, assez haut monté sur jambes, éperonné à la première mode, porteur d'un manteau rouge-roux à reflets dorés métalliques. Il a le bec voûté, court et robuste, le sommet de la tête orné d'une crête de chair dentelée, simple et longitudinale, colorée d'un rouge vif, avec un fanon très-court et de même couleur joignant le haut de la gorge au menton, plus deux barbillons écarlates s'échappant de la base de la mandibule inférieure. Son col est couvert d'une housse mobile de plumes rutilantes qui lui retombe sur les épaules et lui couvre la poitrine. Sa queue, inégale, tectiforme, relevée en panache, est remarquable par la dimension et la forme des deux pennes caudales intérieures, qui sont de couleur verte, dépassent considérablement les autres en hauteur et retombent en une courbe gracieuse. Plastron verdâtre à reflets cuivreux. C'est le modèle qui se reproduit le plus fréquemment dans les basses-cours de nos fermes, et il est très-probable que ce costume primitif reprendrait promptement le dessus et redeviendrait rapidement l'uniforme officiel de l'espèce si on la rendait à la liberté. Le coq de Bantiva a considérablement gagné en volume

par la domesticité ; c'est le contraire de ce qui a eu lieu pour le dindon de l'Amérique. L'oisiveté et l'éducation ont contribué également à développer chez lui la passion du duel, et on l'a vu, sous l'influence de l'excitation de l'homme, chausser une double et une triple paire d'éperons d'une dimension ridicule. Comme si la nature n'avait pas assez richement doté l'animal sous ce rapport, l'homme a cru devoir ajouter à la puissance de son armature en l'enchâssant dans une gaîne d'acier tranchante comme un rasoir.

Le coq Lafayette, originaire de Ceylan, a bien pu mêler son sang à celui de notre race domestique, mais le type ne se reproduit pas obstinément comme celui du coq de Bantiva. Le coq Lafayette a le pennage lancéolé de noir, et paraît être plutôt le père de la poule nègre que de la nôtre. La poule nègre, qui a les os noirs, est l'espèce la plus communément répandue sur tous les rivages de l'océan indien. Quant au coq Sonnerat, originaire des îles de la Sonde, il serait très-difficile de prouver ses liens de parenté originelle avec les espèces domestiques.

Il existe encore dans les régions équatoriales de l'Asie une espèce de coq dite de la Cochinchine, remarquable par la grandeur de sa taille et par l'absence de la queue. Cette espèce, naturalisée depuis longtemps dans le reste de l'Asie et en Europe, paraît être la souche de nos plus grandes espèces.

Il n'est pas d'espèce domestiquée chez laquelle le régime de la servitude ait introduit plus de modifications physiques que chez celle-ci. Les hommes sont parvenus à obtenir du coq qu'il échangeât sa crête de chair vive contre une huppe de plumes. Or, pour se plier à cette fantaisie du maître, il a fallu que la boîte osseuse du crâne de l'oiseau subît une dépression énorme par le fait de la radiculation des plumes de la huppe. L'os s'est donc aminci et déprimé à tel point que les racines des plumes semblent implantées dans les méninges. Mais il est à remarquer que le caractère batailleur du coq a perdu à la métamorphose.

Et de même qu'on a forcé le coq à se défaire de sa crête et de sa queue, on a réussi à lui raccourcir les jarrets et à lui faire abandonner l'éperon pour une garniture de plumes. On a eu de cette manière le coq pattu de Java. Les Chinois, qui sont nos maîtres dans

l'art de rapetisser les êtres et de contrecarrer l'œuvre de la nature, ont fini par créer une espèce grosse comme la caille et qui pond pendant l'hiver au rebours de tous les oiseaux. Enfin nous possédons une variété de coq aux plumes retournées et qui se reproduit parfaitement. L'impossibilité de tenir compte de ces variétés innombrables m'oblige de réduire la famille à un genre unique celui qui se reproduirait tout seul du libre amalgame de toutes ces variétés au bout d'un siècle ou deux.

L'introduction du coq domestique en Europe a une date presque moderne. Le coq ne se trouve ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, ni dans la Bible, qui ne sont pas antérieures de plus de douze et quinze cents ans à l'ère chrétienne. Des auteurs classiques que nous connaissons, les tragiques grecs sont les premiers qui en fassent mention, ce qui donnerait à croire que l'oiseau qu'on a appelé depuis le coq gaulois par la plus déplorable des licences poétiques n'existait pas même dans les Gaules à l'époque où les héros de cette nation firent leur première apparition sur la scène de l'histoire. Cependant il est démontré que les Chinois et les Égyptiens connaissaient les procédés de l'incubation artificielle des œufs de poule dès les âges les plus reculés, et que bien des siècles avant Aristote les Égyptiens faisaient éclore une centaine de millions de poulets chaque année sans le secours des poules. Du reste, le procédé paraît n'avoir été connu des Romains qu'après la conquête de l'Égypte, car Aristote l'ignore complétement et se trompe grossièrement quand il affirme que les Égyptiens se bornent à enfouir les œufs dans le fumier. L'incubation artificielle se pratiquait au moyen de fours exclusivement consacrés à ce genre d'industrie et dont la construction a été parfaitement retrouvée de nos jours. On sait que le secret du procédé se perdit promptement à Rome par la faute de l'impératrice Livie, qui, ayant réussi à couver un œuf dans son sein, fit abandonner l'ancien système pour ce dernier, qui ne conserva pas non plus la vogue très-longtemps, en dépit de l'initiative impériale. De grands efforts furent faits dans l'âge moderne pour retrouver le procédé antique, et les rois chasseurs de France, Charles VIII notamment, ne dédaignèrent pas de s'associer par leur puissant concours à ces louables tentatives qui n'aboutirent qu'à des

résultats incomplets. Le véritable retrouveur du système égyptien fut l'illustre Réaumur, qui reconstruisit de toutes pièces l'appareil et indiqua la manière de s'en servir. Deux établissements se fondèrent sur ses indications savantes à Auteuil et à Bourg-la-Reine, et l'incubation artificielle y réussit parfaitement; seulement l'industrie, qui ne put se développer sur une assez large échelle, ne tint pas contre la concurrence du bas prix de la production naturelle. Il est à regretter que l'État, qui consacre tant de millions à l'encouragement de l'extermination de la baleine, n'ait pas songé à venir au secours d'une institution utile qui eût pu, tout en renonçant à l'éducation du poulet, réaliser d'immenses bénéfices dans l'éducation de toutes les espèces de gibier-plume, perdrix, faisans, paons, pintades, hoccos, pénélopes, népauls, etc., spécialités fructueuses et pour longtemps à l'abri de toute concurrence. Qui créerait aujourd'hui cent mille faisandeaux par année ne serait pas embarrassé d'en trouver le placement à 4 ou 5 francs la pièce.

J'ai dit la consommation annuelle de Paris en œufs de poule, dix millions de douzaines. Le littoral français de la Manche en expédie annuellement pour la seule ville de Londres de six à sept millions de douzaines. Je crois rester de beaucoup au-dessous de la vérité en évaluant la production totale des œufs de poule en France au chiffre de deux milliards. Quand la raison sera rentrée dans les conseils du peuple, la statistique de la production nationale enregistrera à côté de ce chiffre qui triplera, je l'espère, un chiffre égal d'œufs de pintade, et les faisandiers de ma patrie pourront se vanter, à l'instar de leurs devanciers de l'ancienne Égypte, de lancer chaque année dans le torrent de la consommation alimentaire cent millions de faisans!

La poule, dont la fécondité prodigieuse constitue, ainsi qu'on vient de le voir, un des plus puissants éléments de la prospérité des empires, est, sous le rapport moral, le modèle de toutes les vertus. Elle unit la patience à la discrétion, la sobriété à la sagesse, le dévouement au courage. L'amour de la famille est le seul qu'elle connaisse; mais ce sentiment est tellement développé en elle qu'on peut impunément abuser de sa confiance pour substituer à ses œufs tous les œufs imaginables, œufs de perdrix, de caille, de faisan,

de canard. Tous les jours on trompe sa tendresse en lui donnant à couver des œufs de plâtre. La poule, pour avoir une famille à aimer, à élever, couverait des œufs de crocodile et réchaufferait volontiers des serpents dans son sein. C'est même sur cette facilité extrême avec laquelle elle se charge de l'éducation des familles étrangères que repose principalement l'art de la faisanderie. On distingue les œufs qui doivent produire des coqs de ceux qui doivent produire des poules par leur forme pointue. Les œufs à poule sont les plus ronds : la rondeur semble un attribut universel de la féminité. Le sexe est également masculin lorsque le vide qu'on observe dans l'œuf occupe l'un des deux bouts. L'importance de l'œuf comme élément de nourriture, et partant celle de la poule doivent aller croissant de siècle en siècle, à mesure que l'humanité se raffinera et se fera plus femme, c'est-à-dire à mesure que l'appétit carnivore diminuera en elle.

M. de Buffon, qui ne fut pas assez analogiste pour sa gloire, s'était imaginé qu'il y avait généralement similitude entre la couleur de l'œuf et celle du costume de l'oiseau; en foi de quoi il a fait de la poule sauvage un oiseau blanc, parce qu'elle pond des œufs de cette nuance. Le fait est matériellement inexact. La poule primitive est un oiseau gris-fauve, d'une couleur approchant de celle de la poule faisane ou de la poule de bruyère; sa robe, d'une teinte uniforme, est imbriquée d'écussons encadrés d'une bordure plus foncée. Elle porte sur la tête un rudiment de crête, et en bas de chaque joue un essai de barbillon; sa queue, privée des deux plumes médianes retombantes qui sont apanage masculin, est composée, comme celle du faisan et du coq, de deux plans quasi verticaux qui se joignent sous un angle très-aigu et affectent la forme d'un pignon de muraille. Ce type se retrouve fréquemment chez nos poules domestiques. La poule pond des œufs blancs parce que cette couleur lui plaît, étant celle d'unité, et parce que l'albinisme, de quelque façon qu'il se manifeste, indique en général une tendance de ralliement à l'homme. Mais là n'est point l'unique raison de sa préférence. La couleur de l'œuf est plus en rapport d'identité avec celle du milieu où l'oiseau fait son nid qu'avec celle de son plumage. Quand cet œuf est déposé à nu sur le sol, il est toujours

de la couleur du sable ou de la terre, témoin ceux de l'œdicnème, de la caille, de la bécasse, etc.; et quand les œufs sont blancs, c'est presque toujours un signe que le nid de l'oiseau doit être très-caché. C'est ainsi que presque tous les oiseaux qui nichent dans des trous d'arbre, dans des trous de muraille ou dans des trous sous terre, où nul regard ennemi ne saurait pénétrer, pondent des œufs blancs. Ceci est vrai des pics, des chouettes, des hirondelles, des pingouins, de mille autres. La poule, qui a grand soin de dissimuler ses œufs et de les couvrir quand elle les quitte, peut sans inconvénient procéder à l'instar de ces espèces. Si le système de M. de Buffon était fondé, il donnerait raison à cette opinion puérile qui considère comme une des sept merveilles du monde la poule noire qui fait des œufs blancs.

La poule est la principale pièce de ce riche mobilier rural qu'on nomme la volaille. Elle réunit au plus haut degré les deux conditions essentielles de la domesticabilité, qui sont de pouvoir vivre de tout et partout. La puissance de caléfaction de son estomac est prodigieuse, mais ne va pas cependant, comme le vulgaire le suppose, jusqu'à fondre les métaux. La poule ne digère pas les pièces de cent sous, elle les rogne seulement, et, à force de les user, elle les fait disparaître. L'opération est purement mécanique et nullement chimique; elle se pratique au moyen d'un double frottoir de cailloux dont la poule a soin de garnir les parois internes de son gésier, et qui fait l'office des dents chez tous les pulvérateurs. On sait que le gésier est un estomac musculeux doué d'une force de contraction immense. Je n'hésiterais pas, si j'étais joaillier, à employer cette force pour polir les diamants.

Maintenant, si la loi de domestication que j'ai posée est vraie, si Dieu nous livre les espèces par les vices des mâles autant que par les vertus des femelles, il est certain qu'aucune famille n'a dû rechercher l'alliance de l'homme avec plus d'empressement que celle du coq domestique; car si la femelle, dans cette espèce, est le résumé de toutes les qualités sociables, le mâle est, en revanche, le résumé de toutes les turpitudes.

C'est l'Orgueil incarné qui marche la poitrine en avant et la tête en arrière, qui fixe effrontément le soleil et se baisse pour passer

sous les arcs de triomphe de peur d'en offenser les voûtes; c'est la Luxure jointe à la vantardise et à l'impudicité; car ce sultan brutal ne comprend que la violence comme procédé d'amour, et sonne la fanfare pour chacun de ses honteux triomphes; c'est la Paresse et la Gourmandise en personne; c'est la Jalousie et l'Envie poussées jusqu'à la soif du sang de tous les siens. Toutes les brillantes qualités que l'habitude et la routine ont prêtées aux coq, sa galanterie et sa bravoure notamment, sont des cadeaux immérités, sont de pures inventions. Le coq n'est ni galant ni brave de sa nature. Ce n'est pas être galant que de battre ses femelles pour les contraindre à subir ses caresses; ce n'est pas être brave que d'assassiner les poussins sans défense et de poursuivre les enfants pour fuir devant l'oiseau de proie. Le coq montre beaucoup moins de courage contre le renard et contre le chien que la poule. Il est poltron comme le conscrit quand on le laisse faire, et n'est brave qu'autant qu'on l'y force. J'ai dit que l'homme civilisé avait exploité odieusement tous les penchants atroces de cette créature : ces deux êtres étaient bien faits pour s'estimer et se comprendre. L'homme a dressé la brute au métier de gladiateur et de machine à meurtre, et non-seulement la brute s'est prêtée complaisamment à la méchanceté de l'homme, mais elle a fini par se complaire en son infamie.

Le coq de combat porte avec fierté le poignard gallicide dont son maître l'a armé pour égorger ceux de sa race, et une fois qu'il a mordu au carnage et que l'odeur du sang l'a grisé, c'est une bête enragée qui n'y voit plus que rouge, qui se rue sans rime ni raison, et sans distinction de couleur ni de drapeau, contre tout ce qui se trouve devant lui, et retourne même à l'occasion sa fureur contre celui qui l'a dressé. Entre ennemis généreux, la mort éteint la haine; il n'en est pas ainsi entre coqs de combat : leur rage ne s'éteint pas dans le sang de l'ennemi; le suprême bonheur du vainqueur est d'entonner son chant de victoire sur le cadavre du vaincu. Ce vaincu est quelquefois un père, un cousin germain ou un frère; mais le coq ne s'arrête pas à ces considérations vulgaires; son rôle est d'égorger, il égorge; et quant à sa honteuse habitude d'outrager les restes du vaincu, il cite pour se justifier

l'exemple de ce misérable Achille, fils de Pélée, qui, après avoir assassiné Hector, traîna le cadavre de ce héros autour des murs de Troie. (Je dis assassiné, parce que le plus brave des Grecs était invulnérable, et qu'un homme qui se bat dans de telles conditions n'est qu'un lâche assassin.) La mort surprend parfois le triomphateur au milieu de sa gloire, et le râle de l'agonie interrompt subitement la chanson de victoire. Juste vengeance du ciel!

Les dresseurs de coqs de combat, dont la fortune s'étaie sur l'ardeur de tuerie dont sont animés leurs séides, n'ont pas de paroles assez louangeuses pour célébrer les vertus belliqueuses de ces brutes; mais moi et l'honnête homme, nous considérons l'extermination entre frères comme un acte barbare et stupide, aussi déshonorant pour l'esclave qui s'y prête que pour le maître qui l'ordonne, et je félicite ma nation de ce que la passion des combats de coqs ne soit pas dans ses mœurs. Soyons sûrs que l'Anglais, le Chinois et l'Espagnol, qui raffolent de ce genre de spectacle ignoble, ne sont pas intentionnellement éloignés de substituer le combat d'hommes au combat de coqs, et que ce n'est pas la bonne volonté qui manque à ces populations vieillies et dégradées de voir assaisonner leurs tauraumachies et leurs boxes de plus de sang humain.

Une preuve sans réplique que tous les vices du coq sont de son sexe, c'est qu'il suffit de le métamorphoser en chapon pour faire s'attendrir sur-le-champ son moral et sa chair. Qui n'a pas vu le chapon, débarrassé de son principe de mal, revenir à la pratique de toutes les vertus féminines, amener à parfaite éclosion une famille nombreuse, l'élever, la protéger comme la plus attentive des mères, et édifier par sa belle conduite la basse-cour qu'il eût scandalisée de ses débordements? Le chapon est l'état parfait du coq, je l'ai dit et le répète.

Cependant, comme ce monde est un océan de mensonge, d'ignorance et de ténèbres sur lequel le flambeau de l'analogie passionnelle n'a versé encore que de faibles clartés, il est arrivé que la nation française a pris un jour pour emblème national le coq, ce moule impur, ce cloaque d'infamie que je viens de décrire. Dieu

sauve du remords éternel les pauvres révolutionnaires qui ne rougirent pas de personnifier le génie de ma patrie dans ce vil gladiateur, et qui bénévolement ramassèrent dans le fumier, pour s'en parer comme d'un attribut glorieux, le sobriquet de *gallus*, que Rome la superbe, qui aimait à voir s'égorger nos ancêtres dans ses cirques, leur avait jeté autrefois en signe de mépris, et pour faire allusion à cette funeste passion du duel qui est dans le sang de notre race.

L'histoire contemporaine a dit ce qu'il était advenu des trois ou quatre révolutions françaises qui se sont placées sous l'invocation du coq gaulois depuis un demi-siècle : l'une a péri sous l'horreur de l'échafaud; l'autre s'est engloutie en un instant dans l'abîme du mépris universel; l'autre a sombré sous voiles par la faute de l'impéritie et de la timidité des pilotes chargés de la conduire au port. En aucune circonstance le coq n'a tenu contre l'aigle, parce qu'il n'est pas possible qu'un roi de basse-cour tienne contre un roi des airs, et qu'un peuple imbu de chauvinisme et ami de la bataille hésite entre les deux emblèmes quand il est admis à choisir. Puissent du moins ces tristes leçons de l'expérience profiter aux révolutionnaires à venir! Pour une nation guerrière, l'attribut le plus glorieux est le gerfaut, type modèle de bravoure, de dévouement et de galanterie! Mais le peuple supérieur qui aspire au nom de peuple de Dieu a mieux encore à prendre pour attribut caractéristique dans l'ordre des oiseaux : c'est l'alouette pacifique et amie du laboureur; l'alouette, qui s'élève en chantant vers le ciel pour reporter à Dieu les bénédictions de la terre. Et cet emblème radieux, hélas! était précisément celui que les Gaulois, nos ancêtres, avaient choisi entre tous; car la fameuse légion gauloise, qui vainquit avec César à Pharsale, portait une alouette sur ses casques en guise de cimier, et le nom de nos anciens poëtes, le mot *Barde*, était dérivé de *Bardalis*, nom celtique de l'alouette.

Oh! comme Benjamin Franklin, qui ravit la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans, et qui découvrit aussi l'effet du plâtre sur la luzerne; comme Benjamin Franklin, qui est peu connu comme analogiste, comprenait cependant mieux qu'eux tous l'extrême importance du choix de l'emblème national pour un grand peuple!

Que de haute raison, de bon sens, de sagesse, dans la courte protestation qu'on va lire :

« Pour moi, dit ce grand homme, j'aurais souhaité que l'aigle chauve ne représentât pas mon pays; c'est un oiseau de vilain caractère, sans dignité morale, et qui gagne sa vie d'une manière déshonnête. Voyez-le à la cime de l'arbre mort d'où il surveille le balbusard. Trop paresseux pour pêcher lui-même, il guette le moment où ce pêcheur laborieux va porter à sa jeune famille le poisson qu'elle attend pour le poursuivre et le dépouiller aussitôt. Et cependant, malgré ses iniquités, l'aigle chauve n'est jamais *bien dans ses affaires;* il est généralement pauvre et souvent même très-gueux, *comme il arrive parmi les hommes à ceux qui vivent d'escroquerie et de vol.* C'est d'ailleurs un vrai poltron, et que l'*oiseau royal,* qui n'est pas plus gros qu'un moineau, attaque avec hardiesse et chasse du district; un lâche audacieux qui convient parfaitement pour représenter ce que les Français appellent des *chevaliers d'industrie,* mais qui ne saurait être l'emblème des honnêtes et braves Cincinnatus d'Amérique, qui ont chassé de leur pays *tous les oiseaux du roi* (1). »

Or, l'oiseau contre le choix duquel s'élevait en termes si énergiques le Père de la Révolution dans les deux mondes, cet oiseau est un aigle, et le plus puissant et le plus redouté de tous les dominateurs de l'air. Qu'eût dit Franklin de l'emblème ignominieux du coq, moitié soudard, moitié bourreau!

Quelques naturalistes distingués ont cru devoir tenir compte à quelques espèces de coqs des cinq doigts qu'elles ont au pied, trois à l'avant, deux à l'arrière. C'est bien de la bonté à eux; il n'y a pas plus de raison pour créer un genre nouveau d'ovipare en fa-

(1) Ce passage est extrait du livre d'Audubon, le plus fort et le plus intéressant de tous les ornithologistes de ce temps. Le chasseur américain, que l'étude passionnée de l'ornithologie entraîne vers l'analogie par une pente naturelle, se joint à Benjamin Franklin pour protester contre le choix de l'aigle à tête blanche comme emblème national de sa patrie. Je profite de la circonstance pour recommander d'avance à tous les amateurs de zoologie curieux de s'amuser et de s'instruire l'excellente traduction d'Audubon par Mme Loreau, traduction qui n'a d'autre défaut que d'être inédite, et à laquelle j'ai emprunté la citation qui précède.

veur du coq à cinq doigts qu'il n'y en a pour créer une nouvelle espèce humaine en faveur du tambour-major, qui porte aussi trois plumets et cinq plumets sur son colbak au lieu d'un seul. Ce luxe extravagant et monstrueux, qui est identique chez les deux races de bipèdes emplumés, constitue des ridicules et non pas des caractères génériques. Le coq est un oiseau tétradactyle. Si la surabondance de nourriture, le luxe et l'oisiveté qui engendrent tant de vices, le poussent à chausser un ergot de plus que tous ses congénères, la science a le devoir de noter l'accident et même le droit d'en rire comme d'un travers d'esprit; mais ses observations doivent s'arrêter là.

Je crois que Cuvier a classé le coq dans le genre Faisan en dépit de la disparité des coiffures dans les deux espèces, et bien que le nom latin du coq eût été choisi pour désigner l'ordre entier dit des Gallinacés. Je ne connais pas de pires distributeurs de séries que ces grands hommes de science officielle. Lisez, pour vous édifier à cet égard, les lignes ci-après.

Le Dindon. — Si l'on eût laissé au premier enfant venu le soin de baptiser le dindon, il est plus que probable que cet oiseau eût été appelé le glouglou, attendu que c'est le nom que lui-même se donne et celui par conséquent qui lui convient le mieux. Mais les choses ne vont pas aussi couramment en histoire naturelle, où les baptêmes sont des cérémonies qui demandent plus de combinaisons, de génie et de temps. Les premiers parrains de la bête, avisant qu'elle avait certains rapports éloignés avec le coq domestique, lui donnèrent le nom de *Coq d'Inde,* pour le distinguer du premier qui venait de l'Inde, remarquez bien, tandis que le nouveau venu avait pour patrie l'Amérique. Mais comme dans ces temps-là l'Amérique passait pour la continuation de l'Inde asiatique et portait le même nom, le choix vicieux de cette qualification de coq d'Inde ne peut être imputé à l'ignorance de quelques-uns, mais à l'ignorance générale. Puis on supprima le coq, et l'oiseau s'appela peu à peu le dindon, puis le dinde. Les gastrosophes de nos jours disent volontiers dinde truffé.

La confusion en est restée là en français, mais elle a fait mieux en latin. J'ai dit que la Mythologie grecque avait métamorphosé

les sœurs de Méléagre en pintades, et que les taches blanches et rondes dont la robe de cet oiseau est semée figuraient les larmes que ces demoiselles avaient versées sur le corps de leur frère. Or, comme le dindon d'Amérique a la tête chauve comme la pintade, l'idée vint à Linnæus d'appliquer par analogie au dindon ce nom de *Meleagris* qui fait bien en nomenclature; et la science moderne ayant consacré l'appellation par son adhésion pusillanime, il s'ensuit que le nom du beau chasseur grec qui vainquit à la course Atalante se trouve ignominieusement apparenté à celui du dindon d'Amérique, oiseau complétement inconnu à l'antiquité. Encore passe si ce nom de meleagris eût été attribué au dindon à raison de sa légèreté à la course, le rapprochement eût été moins barbare.

Le nom de coq-paon, *gallopavo,* imaginé par Brisson, était mieux trouvé que celui de méléagride, car le dindon d'Amérique tient en effet de ces deux espèces par des caractères essentiels; il fait la roue comme l'oiseau de Junon, et ses mœurs ne sont pas moins impures que celles de l'oiseau de Mars. La race du dindon est encore une de celles que Dieu nous a livrées par les vices des mâles et par les vertus des femelles.

J'ai dit la date de l'introduction du dindon en Europe. Cette introduction eut lieu par le fait des Espagnols ; mais c'est à tort qu'on attribue l'honneur de l'importation aux jésuites, car cette importation est contemporaine de la fondation de l'ordre, et les Anglais possédaient déjà le dindon en l'an 1524, époque où les révérends Pères n'avaient pas encore eu le temps de conquérir des royaumes en Amérique et attendaient patiemment que les Fernand Cortez et les Pizarre leur eussent frayé la voie. Audubon, qui vient de mourir, est le premier historien qui nous ait donné une monographie complète du dindon sauvage, dont les habitudes et les mœurs nous étaient encore inconnues au commencement de ce siècle. Je reproduirai au volume des chasses cette monographie curieuse. Fourier, qui savait tant de choses qu'il n'avait pas apprises, et qui devinait l'histoire d'une espèce par un seul de ses caractères, a fait du dindon l'emblème de l'amoureux transi. L'oiseau possède en effet la plupart des qualités requises pour justifier ce titre. Il foule aux

pieds l'amour qui le tue et l'épuise ; mais cette faiblesse de tempérament n'est qu'un de ses moindres défauts. Le dindon est l'emblème de ce grand parti de la peur qui s'intitule volontiers dans le jargon politique le grand parti de l'ordre, le parti des honnêtes gens. M. de Buffon, qui a voulu faire du dindon un brave, cite à l'appui de son opinion ce singulier trait de courage, qu'on a vu quelquefois des dindons *en troupe* entourer un lièvre au gîte et chercher à le tuer à coups de bec. Une foule de héros du grand parti de la peur sont très-capables aussi de ce genre d'héroïsme.

Le dindon est de bien plus bas titre encore que le coq domestique. C'est un goinfre de la pire espèce, faisant son dieu de son ventre, et qui se sait si bien destiné à la broche qu'il prend la graisse de lui-même et sans qu'il soit besoin d'aider à cette disposition naturelle par aucune opération chirurgicale. Sa voracité extrême est cause qu'il s'étouffe souvent en mangeant, et lui a fait donner le nom de goulu dans les pays riverains de la Loire. Il porte d'ailleurs tous ses vices écrits sur sa physionomie stupide, et n'a pas l'enseigne menteuse. On dit d'un homme bête et méchant qu'il ressemble au dindon; c'est un portrait flatté, le dindon est mieux que bête, méchant, goulu et amoureux transi.

Il est chauve comme tous les viveurs; il a la face, le front, les joues déshonorées par des grappes de verrues et des chapelets d'excroissances charnues vermillonnées par les excès de la table. Ces caractères rappellent la physionomie du vautour, dont le dindon se rapproche par la taille, la couleur, la lâcheté et la voracité. Le vautour est un usurier de haut titre, le dindon un épais Mondor, un parvenu de finance; il devait y avoir parenté physique et morale entre les deux types. Le dindon porte encore au bas du cou un bouquet de crins noirs, en témoignage de sa fraternité avec le bouc, emblème de luxure et d'impudicité. Ce modèle des gourmands, des ivrognes et des oisifs, a l'humeur irascible comme tous les riches de fraîche date. Vous l'entendez toujours tempêter, glouglouter; vous le voyez toujours rouge ou bleu de colère.

Le vautour, image de Gobsek, se pare avec amour de ses grègues en loques; il affiche la misère pour ne pas tenter la cupidité des puissants. Une des manies les plus risibles de Turcaret fut toujours

au contraire de singer la Noblesse et de calquer ses travers. Le dindon est superbement vêtu ; il s'habille comme le paon et porte l'épée comme le coq. Mais ces travestissements lui coûtent cher ; car le coq, qui saisit avec ardeur l'occasion de dégaîner, avisant le lourdaud armé de sa rapière inoffensive, ne manque pas de le provoquer au combat et souvent lui coupe le cou avant que l'infortuné ait eu le temps de se mettre en garde.

Le pauvre diable n'est pas plus heureux dans ses tentatives obstinées pour éblouir le public et le beau sexe en faisant la roue comme le paon. Il a beau se démener, souffler, se gonfler comme un ballon, balayer la terre de ses ailes, et se trémousser des pieds jusqu'à la tête, ses efforts n'aboutissent qu'à faire sortir un peu de vent de l'outre, et ses poses ridicules provoquent les sifflets des gamins, sifflets qui l'exaspèrent jusqu'à la fureur blanche. Les dindons de la finance ont, comme ceux de la basse-cour, le double tort de prêter à la raillerie par leurs prétentions ridicules et de ne pas vouloir qu'on les raille.

Comme il est de bon air de solder des impures et de manger sa légitime avec ces dames des chœurs, le fermier général, qui n'est ni beau ni jeune, se croit obligé aussi à tenir un grand état de petite maison et à se ruiner en danseuses. Ainsi le dindon, qui voit le paon, le faisan et le coq possesseurs de sérails, mais qui n'a pas les mêmes excuses de tempérament que ceux-ci pour motiver son luxe de maîtresses, se croit tenu d'honneur à singer leurs façons et succombe à la peine. La Nature, qui a fait de la digitale un poison mortel pour le dindon, a écrit dans l'analogie de cette plante vénéneuse le châtiment qu'elle réserve aux amoureux hors d'âge.

Les guerres que se font les dindons entre eux pour la possession des femelles se réduisent à des prises de bec innocentes ; mais il n'en est pas de même des combats qu'ils se livrent à l'arrière-saison sur la question de nourriture. Il n'est pas rare de voir alors deux goulus, allumés par l'ivresse du sarrasin, se colleter des heures entières avec un acharnement sans égal et tomber morts de fureur, d'asphyxie ou d'épuisement. La vraie dominante du dindon, sa goinfrerie effrénée, se révèle dans ces luttes. Les mamelons charnus qui couvrent le derrière de la tête sont d'une teinte blanc livide, tandis

que ceux qui s'épanouissent sur la gorge sont injectés d'un sang vermeil, pour dire que la vie chez cette bête n'est pas dans le cerveau, mais bien dans l'estomac.

Comme font tous les lâches, les dindons se vengent sur les faibles des avanies que leur font subir les forts. Qu'un coq devenu vieux ou blessé dans un duel se recèle dans un coin retiré de la basse-cour ou sous la haie du champ voisin, les dindons ne tarderont pas à découvrir sa retraite et à frapper la bête désarmée, jusqu'à ce que mort s'ensuive. L'histoire de toutes les guerres civiles fait foi qu'aucun parti ne se montre plus impitoyable dans ses vengeances que le parti de la peur. Et cette barbarie se conçoit : la peur est un mal si honteux que ceux qui l'ont subi doivent naturellement chercher à anéantir les témoins de leur honte.

De même que les fermiers-généraux, les fournisseurs de vivres et toutes les sangsues publiques qui vivent de l'iniquité, aperçoivent un péril dans chaque idée nouvelle et jettent les hauts cris à chaque annonce de projet de réforme qui menace de couper par la racine les abus dont ils vivent, ainsi le dindon pousse son cri d'alarme à l'aspect de tout objet nouveau et signale un caillou brillant comme une machine infernale. La couleur rouge est particulièrement désagréable à cet oiseau trembleur et rageur; il ne peut ni la voir ni en entendre parler sans entrer immédiatement en fureur. On profite dans les campagnes de cette horreur instinctive de l'inconnu qui caractérise la gent dindonnière pour retrouver les couteaux.

Tous les vices des mâles heureusement sont rachetés par la délicatesse de leur chair et par les vertus de leurs femelles. La dinde est la plus courageuse et la plus dévouée des mères. La fièvre d'amour maternel est si puissante chez elle qu'elle se laisse quelquefois mourir d'inanition sur ses œufs plutôt que de les quitter. C'est sur elle seule que retombent les soins de l'éducation de la famille, et aucune espèce n'est entourée dans son enfance de plus de dangers que celle-là. Ces dangers sont si grands et si multipliés pour la famille sauvage que la tendresse maternelle est moins forte quelquefois chez les pauvres bêtes que la peur de la responsabilité que le titre de mère leur impose, et qu'on en voit souvent qui renoncent aux joies de la maternité pour vivre à la façon des coqs. Or,

comme les ovaires des femelles disparaissent complétement à la suite de cette résolution, il en résulte que la dinde qui a abjuré les devoirs de la maternité s'est métamorphosée d'elle-même en *dindarde*, et Audubon raconte qu'il a tué de ces *dindardes* naturelles qui pesaient jusqu'à trente livres et dont la chair surpassait en délicatesse tout ce que l'Amérique du Nord nourrit de plus exquis en fait de volatiles.

Ce poids de trente ou de trente-deux livres qu'atteint spontanément la dinde sauvage privée de sexe est le poids normal du mâle dans sa bonne saison, c'est-à-dire vers la fin d'octobre, à l'époque où les glands couvrent le sol. Le dindon est avide de ce fruit comme le porc, qui est un emblème d'avarice et de goinfrerie, parce que le financier tient volontiers du gourmand et du ladre. La vraie hure de sanglier se fait principalement avec des blancs de dinde richement armoriés de truffes et de pistaches, le tout ayant passé un espace de temps convenable dans un large bain chaud de Pouilly fortement aromatisé. J'embarrasserais peut-être beaucoup de savants très-haut placés dans l'estime publique si je les priais de me dire pourquoi le dindon a perdu en domesticité la moitié de son poids, tandis que le coq y a doublé le sien : question grave et pleine de périls.

L'analogie passionnelle m'inspire une idée judicieuse à propos du dindon. Cet oiseau, qui habite les grandes forêts de l'Illinois et de l'Ohio dans l'Amérique septentrionale, a de grands rapports de taille, de tempérament et d'allures avec la grande outarde, qui est originaire des steppes de la zone tempérée de l'ancien continent. Les deux espèces sont aussi richement jambées l'une que l'autre et non moins remarquables par leur vélocité, qui est telle qu'on a beaucoup de peine à les forcer à la course avec les chiens courants les plus rapides. Or, il faut savoir que l'outarde est, ainsi que l'autruche, l'emblème de ces grands seigneurs qui doivent leur haute position au hasard de la naissance, mais chez lesquels l'esprit n'est pas à la hauteur de la fortune; et, attendu qu'il arrive fréquemment aux mâles adultes de cette caste de prendre femme dans la finance, je soupçonne qu'il ne serait pas impossible de rallier l'outarde rebelle en employant pour l'amener à composition les arti-

fices et les séductions de la dinde. On objectera sans doute à cette idée que la distance qui sépare l'oiseau à trois doigts de l'oiseau à quatre doigts est bien grande, et que l'union proposée doit rencontrer de ce chef des difficultés excessives. Je ne nie pas l'immensité des obstacles qui s'opposent à ce mariage; mais qu'est-ce qu'un obstacle ou même une impossibilité pour l'amour?

Il existe deux variétés dans l'espèce domestique, la blanche et la panachée. L'espèce sauvage est également représentée par deux moules dont l'un, le plus petit, habite le Mexique et l'emporte de beaucoup sur l'autre pour la richesse de son costume.

Groupe des Pattus ou des Dasytarses.—Quatre genres : Ganga, — Gelinotte, — Coq de bruyère, — Lagopède; six espèces.

On n'a jamais bien pu savoir pour quelle raison Aristote, Pline et les modernes ont donné le nom de *tétras*, qui veut dire *quatre*, à divers genres d'une famille dont le principal caractère est de gratter le sol et de porter des pantalons de duvet en place de culottes courtes. Mille fois mon esprit s'est perdu en conjectures absurdes pour deviner les rapports qui pouvaient exister entre ce nom de tétras et les oiseaux qu'il sert à désigner; mais à la fin j'ai dû jeter ma langue aux chiens et renoncer à la tâche. Je suis sûr néanmoins que j'aurais encore eu la lâcheté d'adopter ce terme insignifiant de tétras pour désignation du groupe important de Pulvérateurs à l'histoire duquel nous voici arrivés, si, pour ne pas se départir de ses vieilles habitudes, la nomenclature officielle ne s'était pas amusée à confondre indignement toutes les espèces de l'ordre et à faire entrer pêle-mêle dans ce genre *tétras* les perdrix et les cailles qui ont le tarse nu et calleux avec les coqs de bruyère et les gelinottes qui l'ont garni de plumes, et avec les lagopèdes eux-mêmes qui portent des gants fourrés. Cette confusion incroyable à laquelle ils ont tous mis la main, depuis Aristote et Pline jusqu'à Buffon et Cuvier, est la seule qui m'ait fait expulser de ma classification le vocable tétras que j'aime pour sa simplesse et sa brièveté. On doit s'estimer si heureux quand les noms adoptés par les maîtres ne sont qu'insignifiants comme tétras et non dangereux ou ridicules comme *méléagride, hæmatopus* ou *poule d'eau de genêts!*

Le groupe des Pulvérateurs dasytarses ou pattus se distingue du précédent par des caractères si tranchés qu'on ne s'imagine même pas que les savants en aient pu confondre les genres ni les espèces. Un enfant ne confond pas un cavalier avec un fantassin, voyant que le premier porte des éperons et le second des guêtres. Or, la distinction n'est pas plus difficile à établir entre un coq d'Inde et un coq de bruyère qu'entre ces deux variétés de héros. Un enfant reconnaît encore avec la plus grande facilité la différence qui existe entre une culotte courte qui laisse voir les mollets et un pantalon qui les couvre. Je déclare qu'il est inutile d'en savoir davantage pour être en état de sérier convenablement les divers groupes de cette grande famille des Pulvérateurs dont la classification a coûté à la science tant de veilles inutiles.

Les caractères généraux du groupe des Pulvérateurs pattus sont donc de ne pas porter d'éperons et d'avoir les tarses couverts de plumes (pantalonnés). Ces pantalons sont plus ou moins étoffés, et l'étoffe en est plus ou moins fine; il y en a qui ne dépassent pas la cheville, d'autres qui descendent jusque sous le cou-de-pied ; il y a enfin les pantalons à pied qui couvrent tout le pied, dessus et dessous, sauf les ongles. Ces différences sont celles qui nous serviront à former les divers genres du groupe.

Maintenant, puisque le principe de répartition équilibrée que nous avons reconnu ne veut pas qu'un membre profite en épaisseur sans perdre proportionnellement en hauteur, nous devinons que tous les tarses couverts de plumes seront des tarses courts. En effet, les pulvérateurs pattus sont plus bas sur jambes que les éperonnés, ce qui les fait paraître plus trapus et plus ramassés. Leur course est en même temps et pour la même cause moins rapide, et ils doivent demander plus fréquemment leur salut à leurs ailes. Les espèces qui vivent dans les forêts de sapins se cachent dans la sombre ramée de ces arbres; d'autres s'ensevelissent dans la neige. Ceux qui habitent les steppes et qui ne peuvent pas se cacher ont reçu de la nature des ailes vigoureuses. Tous les oiseaux de ce groupe, à l'exception d'une seule espèce, ont l'aile ronde, le vol bruyant et lourd; tous sont insectivores, granivores, frugivores, comme ceux du groupe précédent; tous grattent la terre pour y chercher leur

nourriture ou fouillent dans les feuilles mortes pour y retrouver des fruits; tous ont une chair de haut goût, puissamment colorée, fine et délicieuse, quoique parfois un peu sèche. Presque tous vivent sous les lois de la polygamie, mais d'une polygamie raffinée, élégante et pour ainsi dire chevaleresque, s'il est permis d'unir un adjectif et un substantif de mœurs si différentes. L'amour des mâles s'exalte jusqu'à l'aveuglement et déborde en lyrisme. La jalousie engendre aussi de nombreux combats parmi eux, et les choses de la toilette tiennent une place immense dans leur vie. Les femelles sont toujours des modèles de courage et de dévouement maternel. La race a été douée d'une fécondité proportionnelle à l'excellence de sa chair et à la masse innombrable de ses ennemis. Aucune espèce n'est ralliée à l'homme.

M. Valmont de Bomare, auteur d'un dictionnaire d'histoire naturelle tombé en désuétude, après avoir affirmé dans ce gros livre que le paon était le seul oiseau qui eût la propriété de faire la roue, a admis une exception en faveur du dindon. Le naïf compilateur eût pu joindre hardiment à son exception celle de cinquante autres espèces, et notamment une exception en faveur de tous les individus de l'ordre des Vélocipèdes, à commencer par l'outarde et à finir par la gelinotte; car cette faculté singulière d'étaler sa queue en éventail pour se faire admirer des belles est dans les habitudes galantes de tous les pulvérateurs. Et non-seulement les pulvérateurs pattus font la roue comme le dindon, malgré le peu de développement de leur queue, mais ils ajoutent à ces façons d'agir des agréments d'un autre ordre; ils accompagnent leur mimique passionnée de fioritures musicales analogues à la circonstance : tel coq imite la scie, tel autre le flageolet; celui-ci bat la grosse caisse, celui-là parle du ventre; chacun enfin semble posséder à fond l'art de la mise en scène du grand drame d'amour. C'est-à-dire que le talent des évolutions caudales est si bien caractéristique de l'ordre entier que je l'aurais volontiers intitulé l'ordre des *Rotateurs*, si j'avais trouvé pour exprimer la figure un substantif plus heureux. Je regrette quelquefois de n'avoir pas hasardé le nom de *Pavoniens*.

J'ai fait mention d'une espèce de tétras tridactyle découvert au

commencement de ce siècle par Pallas. Il a été dit que cette espèce, décorée par la science du nom barbare de *Sirrapte*, était la transition naturelle de l'outarde et du pluvier aux pulvérateurs pattus. Elle a, en effet, les ailes d'une longueur démesurée, les tarses courts; elle ressemble aux hirondelles de cheminée, aux hirondelles de mer et aux glaréoles, et porte la livrée jaune terreux des outardes. Elle donne la main à un pulvérateur des steppes caillouteuses du Midi, qui est si peu pattu qu'il faut y regarder de très-près pour distinguer la légère couche de duvet qui couvre le devant de ses tibias, et qui a si peu de pouce que plusieurs observateurs recommandables ont cru devoir le loger dans la classe des oiseaux à trois doigts.

Le Ganga-Canta. — Ce pulvérateur quasi tridactyle est le ganga-canta du midi de la France, espèce unique et rare et exclusive aux déserts caillouteux de la Provence, du Languedoc et des deux versants des Pyrénées. Le ganga-canta tient de l'outarde à collier par le costume et de la caille par la paresse. Il a le bec et les pieds de la même couleur bleue terne que la perdrix grise, le cou court, la tête petite et renfermée dans les épaules comme la pintade, le regard somnolent du crapaud. La partie supérieure du corps est teinte de la même nuance que les cailloux brûlés par le soleil, une nuance fauve doré que relèvent de temps à autre des taches écussonnées d'une couleur brune à reflet bleu ou vert. Le ganga, pour signaler sa parenté avec le pluvier et l'outarde, porte un large plastron isabelle, cerclé d'une bordure sombre; le dessous du corps est gris-jaunâtre. Le mâle se distingue de la femelle par deux élégants filets de soie qui terminent les deux pennes médianes de la queue, et qui ont fait donner à l'espèce le nom de ganga *sétile*. Les ailes du ganga sont taillées en pointe comme celles de la caille, car c'est un oiseau voyageur, mais dont la zone de parcours est fort restreinte. Sa taille est celle de la perdrix grise; mais, comme il a les pieds très-courts, les ailes quasi traînantes et la démarche paresseuse, sa vue rappelle involontairement le souvenir de la tortue et condamne l'esprit de l'observateur à des rapprochements disgracieux. Le ganga, qui habite les craus brûlantes de la Provence, du Languedoc, du Roussillon et de la Catalogne, n'avait guère besoin de se couvrir les

jambes par précaution contre le froid. Aussi est-il visible qu'il ne porte un pantalon que pour la forme, si l'on peut donner ce nom de pantalon à l'espèce de jambart à plumes courtes et clair-semées qui lui couvre la partie antérieure du tarse.

Les gangas, que l'on retrouve en Algérie, sont des oiseaux éminemment pacifiques et domesticables. Ils errent en vols peu nombreux dans leurs steppes pierreuses, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir et à poudroyer au soleil, confondus parmi les cailloux. Ils ne commencent à éprouver le besoin de changer de place que lorsque le soleil décline à l'horizon; alors ils se rapprochent de la rive des eaux. Ils ne perchent pas, n'ayant pas besoin de savoir se tenir sur les branches dans un pays où il n'y a point d'arbres. Leur chair est fine et délicate et bicolore comme celle des outardes. L'espèce est aujourd'hui fort rare en France; un savant chasseur de Marseille, à qui j'avais eu l'imprudence de demander des renseignements sur le ganga-canta de *Provence,* me demanda à son tour si je ne voulais pas par hasard lui parler de la foulque.

La Gelinotte.— Nous connaissons le pulvérateur pattu des steppes tartares, le sirrapte, puis celui des steppes de Provence, d'Espagne et d'Algérie, le ganga; l'ordre de la série appelle celui des plaines fertiles, qui fait défaut à la faune de France, mais qui doit se retrouver dans celle de l'Amérique du Nord et ressembler étrangement au Colin. Le colin d'Amérique est une espèce féconde, ambiguë entre la perdrix et la gelinotte, qui porte la huppe et siffle, et fait, au moral comme au physique, la transition parfaite entre les deux genres. Le colin, qui habite les prairies boisées du Mississipi, nous amène à la gelinotte habitante des forêts.

La gelinotte est plus connue des gourmands que des chasseurs; elle habite cette région moyenne des montagnes où le noir sapin commence à disputer avec avantage la possession du sol aux chênes et aux hêtres. On la rencontre en France dans les grandes forêts des Ardennes et des Vosges, qui sont ses demeures favorites. On retrouve, pour ainsi dire, l'espèce étendue en cordon sur toute la ceinture de nos frontières de l'est, d'où quelques rares familles ont bien pu s'échapper pour gagner les forêts d'arbres verts du Cantal et celles des Pyrénées. Le prix de la gelinotte démontre assez claire-

ment sa rareté. Cet oiseau, qui n'est pas plus gros que la perdrix rouge, coûte plus cher que le faisan, et ne se vend guère que chez Chevet, où je la vois payer communément huit et dix francs la pièce; mais il est juste de dire que l'excellence de la chair de la gelinotte est à la hauteur de son prix. Le nom hongrois de cet oiseau signifie morceau d'empereur, et c'est le seul oiseau, au dire de Gessner, qu'on puisse faire reparaître deux fois sur les tables des rois.

La gelinotte tient un peu par le plumage et par la taille de la perdrix rouge et de la bécasse, mais elle ressemble bien plus au colin d'Amérique qu'à aucune autre espèce. Elle porte sur les épaules et sur le dos un riche manteau de couleur feuille-morte comme la bécasse, et toute la devanture de sa robe est d'un blanc sale relevé par de larges mouchetures d'un brun rougeâtre. Le sommet de la tête est noir; les plumes de l'occiput affectent, par leur disposition, une tendance à la huppe. Le mâle se distingue de la femelle, comme dans les espèces du moineau franc et de la caille par une belle tache noire sous la gorge. Les gelinottes ont, comme les coqs de bruyère, l'œil surmonté d'une bande sourcilière écarlate dont la couleur est plus vive chez le mâle que chez la femelle, surtout vers le temps des amours. Elles ont les tarses garnis de plumes courtes, mais seulement par devant; leur pantalon ne descend que jusqu'à la cheville. Les doigts sont remarquables par un caractère particulier qui aurait pu servir encore à spécifier la famille; ils sont pectinés, c'est-à-dire garnis des deux côtés d'une dentelure cornée analogue à celle du peigne (*pecten, pectinipèdes*); le doigt du milieu est tranchant, pour aider l'oiseau des montagnes à fouiller la terre durcie par la gelée et à se creuser des souterrains sous la neige. Le pouce a pris une force et une dimension convenables; on comprend à l'inspection du pied que la gelinotte doit percher fréquemment. En effet, la gelinotte, qui vit à terre comme tous les pulvérateurs, est un oiseau craintif qui a l'habitude de chercher un refuge dans l'intérieur des sapins les plus touffus, à la moindre apparition de chien ou d'oiseau de proie. Elle se blottit là pendant des heures entières sans faire un mouvement, et comme la cachette des branches épaisses de l'arbre vert est pour ainsi dire inaccessible au regard de l'homme et de l'oiseau, il s'ensuit que les colleteurs,

race infâme, détruisent beaucoup plus de gelinottes que les chasseurs, qui ne peuvent guère tirer ces oiseaux qu'au départ, ou bien en les faisant venir à l'appeau. L'appeau de la gelinotte est un instrument qui imite le sifflet sonore de la femelle, et par conséquent ne fait tuer que des mâles, comme chez les perdrix et les cailles ; mais ces détails ressortent de la question de chasse.

La gelinotte, qui s'est appelée longtemps la poule des coudriers, n'est pas exclusive à ces noires forêts où le vent murmure toujours et qui jamais ne se dépouillent de leur sombre manteau. Elle s'égare volontiers dans les bois de hêtres, de bouleaux, de chênes qui couvrent le pied des monts et s'étendent dans les plaines. Le territoire des Ardennes, qui sépare le plat pays de Champagne du plapays de Belgique, n'est qu'une série de collines peu élevées où l'arbre résineux est une essence à peu près inconnue. Tout porte à croire que la gelinotte ne recherche la société du sapin aux branches ténébreuses que pour des motifs de prudence, et qu'elle serait heureuse de peupler une foule de forêts où elle n'a pas encore mis le pied, pour peu que le gouvernement fît quelque chose pour elle. Ce serait, je le répète, d'interdire pendant trois ans le tir et la vente de ce gibier, et de détruire, une bonne fois *pour toutes*, le renard, le colleteur et la fouine.

La gelinotte est frugivore, baccivore, herbivore et insectivore. Elle mange du grain en cage, mais le mets qu'elle préfère à tous les autres est la baie du myrtille, et l'on peut considérer tous les bois où croît cette plante comme des patries naturelles de la gelinotte et même des coqs de bruyère. Elle adore encore la mûre de ronce, les sorbes, les alizes, et quand le fruit pulpeux devient rare et commence à s'enterrer sous la feuille ou sous la neige, elle se rabat philosophiquement sur les chatons de bouleaux et de coudriers et sur les baies de genièvre, qui constituent le fond de sa nourriture d'hiver, comme les larves de fourmis, les scarabées, les vers, le fond de sa nourriture de printemps et d'été. J'ai déjà dit que la nature prévoyante, qui a destiné ces espèces à être croquées par d'autres, avait varié à l'infini leurs appétits et leurs goûts, pour qu'elles pussent en tout temps trouver un régime alimentaire convenable et se maintenir en bon point. Si je reviens souvent à cette

considération de destinée providentielle, c'est que je désire la graver solidement dans l'esprit de mes lecteurs.

La fécondité de la gelinotte égalerait celle de la perdrix grise si tous les œufs qu'elle pond venaient à bien ; malheureusement les deux tiers de ces œufs sont ordinairement clairs, et la compagnie ne dépasse guère sept à huit membres. Les gelinottes se marient, et les noces sont chez cette espèce, comme chez les voisines et chez l'homme, l'occasion de fêtes très-bruyantes et de grandes dépenses de costumes et de galanterie. Le mâle redresse sa queue et l'étale en éventail à la façon du dindon, et la bordure foncée qui termine chacune des pennes caudales décrit sur cet éventail un arc de velours noir du plus charmant effet. Le père et la mère se conduisent parfaitement avec leurs petits pendant leur tendre enfance, mais les associations familiales ne durent guère en forêt, et à peine les petits se croient-ils en état de se passer des conseils et des soins de leurs auteurs, qu'ils s'en séparent pour toujours et cherchent à s'établir pour leur compte. La saison d'amour commence de très-bonne heure pour les gelinottes, et elles n'attendent pas la venue des beaux jours pour aimer. La nature devait bien une compensation de ce genre à la malheureuse espèce qui ne rencontre en ce monde que des persécuteurs acharnés à sa perte, ou des amis trompeurs (le cheval), pires que des ennemis. J'ai fait dans ma vie beaucoup de comparaisons d'existences d'oiseau, afin de bien savoir lequel je voudrais être. Le sort de la gelinotte est peut-être celui de tous qui m'a paru le plus amer et le moins enviable.

Cependant M. de Buffon a oublié de s'attendrir sur la gelinotte ; le même M. de Buffon, qui a si cruellement abusé jadis de ma sensibilité en me faisant répandre de véritables larmes sur les prétendues infortunes du pivert, que j'ai su depuis être un oiseau éminemment espiègle, facétieux et loustic ; M. de Buffon, enfin, qui a trouvé un sujet de gémissements et de lamentations jusque dans l'histoire de la grive de vigne, emblème du franc buveur et du gai chansonnnier !

M. de Buffon définit, en effet, la grive, *un oiseau triste et mélancolique, et d'autant plus amoureux de sa liberté!*

Il est vrai qu'après avoir gémi convenablement sur la tristesse

et la mélancolie de l'oiseau cher à Bacchus, le grand écrivain ajoute que *la grive chante presque toute l'année, parce que l'année a plus d'un printemps pour elle.... et que son ramage est très-varié et très-agréable...* La pauvre bête !

Il est vrai encore qu'après avoir signalé l'amour excessif de la liberté comme une des dominantes passionnelles de la grive, le même historien prouve *qu'elle se console facilement de la captivité et prend rapidement la graisse dans la volière*, en citant l'exemple des gourmands de l'ancienne Rome, qui engraissaient de ces oiseaux par milliers.

L'éloquence et le génie ont de dangereux priviléges qui sont d'éterniser les erreurs en les embellissant par le charme du style. Si j'avais eu le malheur d'écrire sur le compte de la grive la moitié des erreurs que M. de Buffon a commises, ce serait, parmi les critiques, à qui me rirait au nez, me couvrirait de confusion et me larderait d'épigrammes, et, entre nous, je n'aurais pas volé la correction et n'aurais nul droit de me plaindre. Mais c'est M. de Buffon qui est le coupable, et alors la thèse change, le crime n'est plus que peccadille. La critique, habituée à se courber devant les grands noms, admire de confiance et ne sait pas même si elle a bien le droit d'avoir une opinion contre celle d'un grand seigneur qui écrivait sur une table magnifique éclairée de vingt bougies et les doigts ombragés par de riches manchettes de dentelles. Si bien que l'erreur accréditée par l'adulation de quelques-uns et par la lâcheté de tous s'ancre dans les cerveaux, et que la vile multitude, qui se passionne pour les noms et qui ne comprend rien aux choses, accepte le pivert et la grive comme des oiseaux tristes et mélancoliques, parce que M. de Buffon *l'a dit*.

Je proteste, au nom de la vérité et de l'analogie, contre la fausseté des attributions caractérielles données par M. de Buffon à la grive, n'ayant jamais vu cet oiseau triste que dans un cas unique : quand, pour avoir trop bu, il ne pouvait plus boire ; et je persiste à soutenir que la gelinotte des Ardennes mérite mieux que l'oiseau de Bacchus l'honneur d'une lamentation modulée en style académique.

Le Coq de bruyère. — Il y a deux coqs de bruyère en France, le

grand et le petit : le grand qui approche de la taille du dindon et pèse douze livres, le petit qui n'est pas plus gros que le faisan. L'histoire de ces deux moules est à peu près la même.

Commençons par déclarer que coq de bruyère est un nom tout aussi absurde que celui de tétras ou de faisan bruyant donné à cette espèce. D'abord, les deux oiseaux dont il s'agit sont autochthones, c'est-à-dire indigènes des forêts de la Gaule, et puisqu'ils ont deux ou trois mille ans de séjour en ce pays de plus que le coq d'Asie, qui ne s'y est acclimaté qu'à la longue, je ne comprends pas qu'on ait pu attendre la venue de l'étranger pour baptiser de son nom l'indigène.

Le nom de coq appliqué à un oiseau français est toujours un anachronisme ; celui de faisan bruyant est vicié de la même impropriété. Quant au qualificatif *de bruyère*, il est insuffisant et trompeur, car je connais en France de vastes étendues de terrains que couvre la bruyère et où les coqs de bruyère n'ont jamais mis le pied; et, par contre, la bruyère végète à peine dans les hautes localités où se trouvent aujourd'hui confinées ces espèces. Si l'on voulait donner à ces deux bêtes un nom convenable tiré du milieu qu'elles habitent, il fallait appeler le grand coq le *Pulvérateur des sapins*, et le petit le *Pulvérateur des bouleaux*.

Les Allemands, qui sont encore plus barbares que les Français en fait de nomenclature, étant plus savants qu'eux, désignent le grand coq de bruyère sous le nom d'*Auerhan*, qui veut dire coq sauvage, ce qui ne signifie pas grand'chose ; ils appellent le petit *Birkhan*, ou coq des bouleaux, ce qui est plus hardi. Une perdrix, en allemand, s'appelle un coq de champ. Il est humiliant pour la métaphysique et pour la philosophie de songer que tous ces malheureux savants de Germanie et de Gaule, qui n'ont jamais été capables de baptiser convenablement un oiseau, soient tous néanmoins de force à écrire d'odieux volumes sur l'essence des rapports du *moi* et du *non moi*.

En ornithologie passionnelle, les coqs de bruyère portent un nom élégant d'une seule pièce qui veut dire *fou d'amour*. Il paraît que ces mêmes Allemands, que j'invectivais tout à l'heure pour vice de maladresse en matière de nomenclature, ont découvert la véritable domi-

nante caractérielle de leur auerhau, puisqu'ils ont fait de ce nom un sobriquet et une épigramme à l'usage des amoureux que leur passion aveugle. Mais alors, mes braves gens, leur dirai-je, pourquoi ne pas traiter d'amoureux fou votre auerhau, puisque vous traitez d'auerhans tous les amoureux fous? Il faut, en vérité, que le cerveau de tout ce monde soit affecté d'une forte dépression à l'endroit de la logique. Toute l'histoire des coqs de bruyère est contenue dans ces deux mots : fou d'amour.

Le grand tétras est, après la grande outarde, la plus belle espèce de gibier-plume d'Europe. Il fut longtemps l'honneur des monts et des bois de la France; il avait un nom propre dans vingt de nos patois avant l'invention de la poudre. L'espèce est confinée aujourd'hui dans quelques localités sauvages de quelques départements montagneux, Haut-Rhin, Bas-Rhin, Vosges, Jura, Isère, Alpes et Pyrénées, où l'on compte une compagnie de coqs de bruyère environ par arrondissement. Elle a disparu complétement des forêts de l'Auvergne depuis le commencement du siècle. La fixation du nombre des coqs de bruyère qui foulent encore, à l'heure qu'il est, le sol inhospitalier de la France, de leur pied léger et pattu, n'exigerait donc pas de longs calculs. Mettons une centaine de têtes, deux cents, si vous voulez, mais n'allons pas plus loin. Hélas! ce chiffre est supérieur encore à celui des existences de la grande outarde et du daim.

J'ai besoin de beaucoup de philosophie pour ne pas me laisser aller à l'attendrissement et au désespoir quand j'ai à consigner dans un chapitre de ces navrants détails. Je devrais me faire une raison cependant et me dire que nous sommes tous mortels, hommes comme bêtes, et que la Terre finira comme a fini la Lune, et le Soleil comme la Terre, et qu'alors, puisqu'il faut que tout le monde saute le pas un peu plus tôt un peu plus tard, il est puéril de s'apitoyer sur le sort de ceux qui s'en vont les premiers. Tout cela est fort sensé peut-être, mais ne m'empêche pas de regretter qu'on n'ait pas servi à la mort les races du renard, de la fouine, du corbeau et de la vipère, avant celles de l'outarde, du coq de bruyère et du daim.

J'ai dit le poids du grand tétras, du mâle adulte. Ce poids est

celui du dindon ordinaire, cinq à six kilogrammes. La poule ne pèse guère que moitié du vieux coq. Il y a entre ce dernier et le dindon de grandes ressemblances de taille, de couleur et d'habitudes sylvestres et amoureuses, et je m'étonne fréquemment que les nomenclateurs ordinaires de la Faculté n'aient pas profité de l'importation du coq d'Inde en Europe pour débaptiser ce tétras et l'appeler le dindon des sapins ou le dindon des Alpes. Assurément que le nom nouveau aurait pu jouter pour l'absurdité avec le premier venu, puisqu'il eût voulu dire coq d'Inde des Alpes; mais il eût toujours valu infiniment mieux pour l'expression et la couleur que celui de coq de bruyère, qui n'est pas moins affecté d'ailleurs du contre-sens étymologique, puisque le coq est un oiseau d'Asie qui n'avait pas plus de droits qu'un oiseau d'Amérique à servir de parrain à un oiseau d'Europe. Les habitants des plaines de l'ouest ont donné à la grande outarde le nom de dinde sauvage.

Cependant, bien que l'affinité consanguine soit plus manifeste entre le coq de bruyère et le dindon qu'entre le coq de bruyère et le coq domestique, il suffit de mettre les deux premiers moules en regard sur une table pour reconnaître à première vue que les deux espèces ne sont encore parentes qu'à des degrés fort éloignés.

En effet, le dindon a la tête petite et dégarnie de plumes, le cou long et chauve comme la tête, la face historiée d'une fraise de verrues, le bec long et quasi rectiligne, couvert d'une espèce d'étui de chair flasque, la gorge fanonnée, l'œil stupide.

Le coq de bruyère a la tête forte et garnie d'une épaisse chevelure, le cou court, le bec robuste à mandibules tranchantes et arqué dès sa base, comme celui des oiseaux de proie. Il a plus de tendance à coiffer la huppe et à porter le collier de barbe qu'à avoir le front chauve. Son regard est plein de feu, d'expression, d'énergie.

Le dindon est monté sur de hautes jambes à tarses nus et éperonnés; le coq de bruyère a les jambes courtes et les tarses couverts de duvet jusqu'à l'origine des doigts; il regarde l'éperon comme un meuble inutile. On ne se ressemble réellement plus quand on diffère par des caractères aussi essentiels, eût-on d'ail-

leurs un manteau de même nuance, la même corpulence et les mêmes façons d'aimer.

Le grand coq de bruyère est donc un magnifique oiseau noir à manteau lustré, de la taille de deux bons chapons. Ce manteau noir a des reflets verts ou bleus comme celui des coqs russes; il est coupé d'une tache blanche sur l'aile. Épais de corsage, bas sur jambes, richement étoffé des pieds jusqu'à la tête, muni d'un bec tranchant, de doigts pectinés et robustes, cet oiseau porte gravés sur tous les traits de sa physionomie les indices d'une constitution vigoureuse et d'un tempérament orageux. L'accentuation énergique et belliqueuse de cette physionomie lui vient surtout d'une bande sourcilière du plus vif écarlate qui fait briller son œil comme un charbon ardent.

Le costume de la poule est si différent de celui du coq, qu'il est difficile de ne pas considérer *à priori* la femelle comme appartenant à une espèce distincte. Cette femelle, dont la taille, comme je l'ai déjà dit, est inférieure de moitié à celle du coq, porte la livrée générale des poules des pulvérateurs, le manteau jaune terreux de la poule domestique ou de la faisane. Seulement les nuances de l'uniforme sont ici plus accusées, plus opposées, plus vives et produisent plus d'effet. Inutile d'ajouter, après ce simple détail, que les mâles, dans cette espèce, sont moins nombreux que les femelles, et que la polygamie y est le code des relations des sexes.

Le coq de bruyère est probablement de tous les oiseaux celui dans l'existence duquel l'amour tient le plus de place. Le mâle, dans cette espèce, est affecté tous les ans au printemps d'une érotomanie suraiguë qui dure soixante jours de la fin de février à celle d'avril. Et cette folie amoureuse est caractérisée par une succession d'extases dont les accès se renouvellent périodiquement chaque matin et chaque soir. Pendant tout ce temps-là, la pauvre bête est si fort en proie a Vénus, qu'elle en perd le manger et le boire, et jusqu'à la faculté de voir et d'entendre le péril. L'expression poétique que je viens d'emprunter à Racine me fournit l'occasion de m'étonner que la reine de Cythère n'ait pas eu la fantaisie de se donner un attelage de coqs de bruyère.

Aussitôt que le coq de bruyère a ressenti les premières atteintes

du mal brûlant qui va le consumer, il commence par chercher dans le canton qu'il habite un local et surtout une tribune convenablement disposée pour l'exercice de la parade amoureuse. Cette tribune est généralement un tronc d'arbre renversé et facilement arpentable de l'une à l'autre de ses extrémités. Une fois en possession de son théâtre, notre amoureux ne tarde pas à en annoncer l'ouverture. Pour ce faire, il se hisse sur la flèche la plus aiguë du plus haut sapin de la montagne, et adresse de là son appel passionné à toutes les poules des alentours. Cette réclame éloquente, que j'aurais beaucoup de peine à écrire en langue musicale, débute par un violent coup de tam-tam assez semblable au gloussement du dindon. Cette note détonnante est immédiatement suivie d'un feu de file d'autres notes grinçantes, stridentes et criardes, douces au tympan comme les gémissements d'une scie qu'on écorche. Après quoi le chanteur s'arrête, pour reprendre haleine d'abord et ensuite pour juger de l'effet de ce premier morceau, et puis il recommence. La durée de chaque séance est d'une heure environ. Celle du matin ouvre avant le lever du soleil; celle du soir se continue un peu après que l'astre est couché. Le même coup de tam-tam qui avait annoncé le commencement des exercices en annonce la clôture.

Pendant qu'il exécute sa cavatine, l'artiste est tellement absorbé par son art et tellement enivré du propre bruit de sa voix, qu'il en oublie l'univers et jusqu'à la méchanceté de l'homme, qui profite de son tapage et de son émotion pour s'approcher de lui traîtreusement et l'occir. *Amour, amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire : adieu prudence.*

La raison que donnent les assassins pour justifier leur crime est que l'oiseau qui veut être empaillé doit être tué dans ses plus beaux atours, dans son costume de noces.

J'ai connu des impies et des amoureux fanatiques assez peu soucieux du salut de leur âme pour appeler de leurs désirs une semblable fin et demander à mourir, comme le tétras, d'un coup de foudre dans le sein de l'extase.

Le grand air du coq de bruyère est brodé sur ce motif si connu : que le printemps vient de naître, et que le printemps est la saison d'aimer.

Mais la réclame d'amour a réveillé de leur long sommeil les échos engourdis de la forêt; elle retentit au cœur de la poule attentive qui sort du fourré qu'elle habite, se secoue, bat ses flancs de ses ailes, donne un coup d'œil et un coup de bec à son plumage, et se dirige d'un pas furtif vers l'arbre d'où partent les chants. Elle se croise sur la route avec quelques compagnes, empressées comme elle de répondre à l'appel passionné du seigneur de ces lieux. Quand celui-ci, qui les a vues ou les a entendues venir, juge que l'assistance est assez nombreuse, il descend avec calme et majesté les gradins de son arbre, met pied à terre au milieu de ses vassales, les salue courtoisement, et, sans perdre de temps, les conduit vers son estrade, où tout est disposé pour faire valoir ses avantages extérieurs. C'est là seulement, dans la douce retraite qu'il s'est choisie lui-même et dans l'intimité de son harem, que l'illustre sultan aime à se révéler dans sa gloire. Il gravit la tribune, la mesure du regard, se hérisse soudain, se huppe, se rengorge, s'ébouriffe, se gonfle, fait feu de toutes ses plumes pour éblouir sa cour. Sa queue s'épanouit en éventail comme celle du paon, ses ailes traînent et balaient le plancher à la façon de celles du dindon; il multiplie les allées et les venues, c'est-à-dire les passes et contre-passes magnétiques, recueillant avidement les propos flatteurs qu'il excite et y répondant vivement par des regards de feu et des redoublements de grâces.

Ces premières rencontres, néanmoins, se bornent à des présentations et à des cérémonies. Après la réception et la parade, le maître congédie poliment ses esclaves, et leur donne rendez-vous pour la séance du soir ou pour celle du lendemain. Aucune n'a garde de manquer à sa promesse, car chacune a dans le cœur l'idée fixe d'être promue, par le libre choix du sultan, au rang de sultane favorite. Au bout de quelques jours, les relations deviennent plus intimes; les poules fascinées, entraînées, enflammées par les mâles attraits et les façons galantes du coq, abrégent bientôt son martyre et couronnent ses feux.

La lune de miel passée, le coq, qui s'est usé la voix à trop chanter l'amour, éprouve le besoin d'un peu de calme; la poule, qui a terminé sa ponte, se retire tout à fait du monde pour se livrer dans

la solitude au grand travail de l'incubation et de l'éducation d'une famille nouvelle. Elle choisit habituellement, pour déposer ses œufs, un lit épais de feuilles sèches, tassées par le vent et la pluie au pied des houx et des genièvres, au fond de quelque creux. Le nombre de ses petits dépasse rarement sept à huit; leur éducation est pénible et féconde en angoisses pour le cœur de leur mère. Comme chez les perdrix et les faisans, les petits, dans le premier âge, portent la livrée grise des mères, et les mâles ne commencent à prendre leurs belles plumes noires lustrées qu'à l'automne. Le noir est d'autant plus profond, le reflet d'autant plus bleuâtre que l'oiseau est plus vieux et qu'il a moins souffert. Il faut trois ans au coq pour atteindre à l'état parfait.

Mais l'histoire que je viens de raconter est l'histoire du coq de bruyère de la Laponie, de la Souabe, de la Sibérie, de la Bohême, etc., et non celle du coq de bruyère de France, réduit à la continence par la misère des temps, et à qui sa pauvreté ne permet pas d'entretenir le nombre d'épouses légitimes que sa loi autorise. Le coq de bruyère des Vosges s'estime quelquefois heureux de trouver une poule qui réponde à sa voix. On en a vu qui ont prêché des semaines entières dans le désert, et qui sont morts à la peine avant même d'avoir fait leurs frais.

J'ai omis à dessein, en parlant du grand tétras de France, de narrer les combats sanglants que les coqs se livraient entre eux pour l'exploitation théâtrale des cantons les plus avantagés sous le rapport de la population féminine. Il faut être plusieurs pour se disputer et se battre.

Les coqs de bruyère sont à peu près omnivores comme tous leurs congénères. Ils vivent d'insectes au printemps, de fruits rouges l'été, de baies de myrtille pendant l'automne, et pendant l'hiver d'herbes, de chatons de bouleaux, de graines de sapins. Le fruit du myrtille, qu'ils préfèrent sagement, ainsi que les gelinottes, est l'ordinaire qui leur convient le mieux et qui donne le plus de qualité à leur chair. Cette chair est noire, pesante et un peu sèche. Elle a besoin de beaucoup attendre pour arriver à son point. Le régime exclusif du genièvre lui communique un fumet peu agréable qui est particulier à tous les gibiers-plumes qui aiment trop les baies

de cet arbuste, et que cependant une foule de barbares ne craignent pas de proclamer délicieux.

On a dit du coq de bruyère que l'amour de la liberté était si puissant chez lui qu'il se faisait mourir dans la volière en avalant sa langue. Ce procédé de suicide n'est pas plus dans les habitudes de cet oiseau que dans celles des tribus d'esclaves noirs auxquelles on l'a également attribué. Le coq de bruyère n'avale pas sa langue pour mourir, mais sa langue, quand il est mort, se retire au fond de son gosier, ce qui est une raison pour qu'on ne la retrouve plus dans son bec. Du reste, le coq de bruyère, en sa qualité d'indigène des montagnes, doit être plus sujet à la nostalgie que la plupart de ses congénères des pays chauds et des plaines.

Le petit coq de bruyère. — Tout ce qui vient d'être dit du grand coq de bruyère s'applique exactement au petit. Ce sont les mêmes mœurs amoureuses, les mêmes habitudes, le même régime alimentaire, et presque le même uniforme. Les deux espèces ne diffèrent entre elles que par le volume du corps et la conformation de la queue. Elles habitent les mêmes pays, puisqu'elles vivent de la même nourriture.

Le petit coq de bruyère est un superbe oiseau de la taille du faisan, qui porte aussi son manteau noir lustré à reflets bleuâtres et dont le regard jette des flammes. La poule, beaucoup moins forte que le coq, est vêtue d'une robe régulièrement striée comme celle de la faisane dorée, mais dont la couleur est plus sombre. Le caractère le plus distinctif de l'espèce est la forme de la queue, dont les rectrices extérieures sont plus longues que les médianes et se recourbent à leur extrémité, de manière à figurer une sorte de lyre évasée d'une extrême élégance. La partie inférieure de cette queue est blanche. La belle couleur noir-bleuâtre de la robe semble plus intense chez le tétras à queue fourchue que chez le grand tétras; la bande sourcilière est également plus colorée et plus large, et les taches blanches des joues et de la gorge plus nettes et plus accusées. La chair de cette seconde espèce passe aussi pour plus tendre et plus délicate que celle de la première.

Le petit coq de bruyère n'est plus connu que dans deux ou trois localités de la France : dans les montagnes du Jura, du Bugey et

dans les Alpes du Dauphiné. Je crois que la race a complétement disparu des Pyrénées et de l'Auvergne. C'est l'oiseau que les Francs-Comtois de certains districts appellent le faisan de montagne.

Les grands coqs de bruyère qui parent la montre de Chevet, au Palais-Royal, proviennent presque tous d'Allemagne, où l'on en trouve encore dans les forêts de la Souabe, de la Silésie, de la Moravie, de la Bohême. Quelques-uns nous arrivent du Piémont.

Les tétras à queue fourchue sont très-communs dans certains gouvernements de Russie et de Pologne, comme en Suède. On les retrouve aussi dans le nord de l'Angleterre, d'où nous vient le très-petit nombre de ceux qui se mangent à Paris.

Le Lagopède. — Nous venons d'esquisser successivement l'histoire des Pulvérateurs pattus de la steppe herbue, du désert caillouteux, de la colline, de la montagne, nous n'avons plus à nous occuper que de celle du Pulvérateur des neiges, habitant des zones glaciales et compatriote du chamois.

Le lagopède, dont le nom expressif veut dire pied de lièvre, est un bel oiseau plus blanc que neige, et qui ressemble à s'y méprendre à ces gros pigeons blancs pattus qui ornent nos basses-cours. C'est la perdrix blanche des chasseurs, beaucoup moins rare dans nos hautes montagnes de l'est et dans les Pyrénées que les espèces précédentes.

Le lagopède a l'œil surmonté d'une bande sourcilière écarlate, comme le coq de bruyère. Sa robe n'est pas complétement blanche, même dans son uniforme de petite tenue ou d'hiver. Le mâle a les joues sillonnées d'un trait noir qui part de la naissance du bec pour aboutir à l'œil, et qui s'étend quelquefois jusqu'à l'ouverture des ouïes. Les rémiges les plus externes, dont la tige est noire, semblent pour cette cause bordées d'un filet de cette nuance. Enfin, sur les quatorze rectrices, douze sont noires et simplement frangées de blanc à leur extrémité ; les deux pennes les plus externes font exception à la règle générale et sont blanches dès leur racine.

Les oiseaux les plus pattus que nous ayons inspectés jusqu'ici n'ont les tarses couverts que jusqu'à l'origine des doigts. La garniture de duvet descend, chez le lagopède, jusqu'à la naissance des ongles, et elle ne couvre pas simplement la partie supérieure des

doigts, comme chez les hiboux, elle en tapisse la partie inférieure, comme chez le lièvre, ce qui lui a fait donner par Pline l'excellent nom qu'il porte.

J'ai expliqué jadis, au chapitre du lièvre blanc et de l'hermine, pourquoi la fourrure blanche était l'attribut des espèces destinées à vivre dans la neige. La nature, en donnant des gants fourrés et une robe blanche au lagopède, lui a assigné pour patrie les dernières régions de la zone habitable, et lui a fait des attractions proportionnelles à sa destinée. Beaucoup d'oiseaux redoutent la froidure; le lagopède semble, au contraire, la chérir par-dessus toutes choses et ne craindre que les rayons du soleil. Il sourit de pitié aux récits qu'on lui fait des délices des contrées heureuses où l'eau reste toujours fluide, où les arbres sont toujours en fleurs; il ne comprend pas le bonheur dans un autre milieu que la neige, et meurt immédiatement de nostalgie quand on l'arrache à ses déserts de glace pour lui faire un sort plus tranquille dans un séjour plus doux.

Encore une vingtième preuve que l'amour de la patrie est en raison directe de la pauvreté de cette patrie et de la rigueur de son climat, comme l'attachement pour la vie en raison de ses misères. C'est pour cela que ces malheureux civilisés ont une si grande frayeur de la mort, et que le parti de la peur est constamment, hélas! le parti politique qui compte le plus grand nombre d'adhérents.

Le lagopède a d'ailleurs ses motifs pour adorer la neige et pour plaindre les habitants des zones que nous appelons fortunées. C'est ce blanc manteau des hauts pics dont la couleur se confond avec celle de sa robe qui le dérobe à l'œil de tous ses ennemis. C'est la neige qui lui conserve tendres et succulents les gramens dont il vit pendant l'hiver, et qui lui fournit en cette rude saison le vivre et le couvert; car le lagopède a le pied muni d'un ongle tranchant et canaliculé (celui du doigt médian) à l'aide duquel il sait se creuser de chaudes retraites au sein même de cette couche de frimas éternels, dits en style poétique le linceul funéraire des champs. Et puis c'est là qu'il aime, c'est là par conséquent que la nature a dû déployer toutes ses splendeurs et ses magnificences. La preuve sans ré-

plique que l'existence n'a rien d'amer pour le lagopède est dans la bonté de sa chair, qui ne tenterait pas les rapaces ni l'homme, s'il avait le moins du monde à souffrir du froid ou de la faim.

Le lagopède dont nous venons de parler est le lagopède d'hiver, la perdrix blanche des chasseurs ; mais le lagopède du printemps n'est plus le même oiseau. Quand souffle, vers l'équinoxe de mars, le vent de la molle Italie qui fait crever les cataractes des monts helvétiens, descelle les avalanches et emplit par-dessus les bords les profonds déversoirs des glaciers, le Pô, le Rhin, le Rhône ; quand la neige jaunit et s'affaisse et laisse pointer de toutes parts les îlots de verdure à travers son manteau troué ; quand l'accenteur des Alpes a retrouvé sa voix, sa voix mélodieuse qui retentit par delà les confins du règne de la vie, et force les échos de la région de mort à redire des chants d'allégresse et d'amour ; quand la terre change de robe et s'habille de gazons et de fleurs pour les fêtes du printemps... le lagopède éprouve aussi le besoin de changer de langage, de régime et de costume pour mettre sa tonique d'accord avec l'universelle dominante.

Cependant le costume de noces du lagopède est moins riche à mon sens que sa tenue d'hiver, et je préfère de beaucoup ce dernier uniforme blanc pur qu'accentuent si gracieusement les filets noirs des rémiges et la rouge encadrure de l'œil, au manteau panaché de gris, de brun, de roussâtre, qui va recouvrir les épaules, la tête, le cou et le devant de la poitrine. La couleur de ce manteau est analogue à celle des bécasses, des faisanes et des poules de bruyère ; la nature y a négligé le dessin et l'opposition des nuances, et de cette négligence est résultée une confusion fâcheuse qui ne charme plus le regard. Tout le plumage change, à l'exception des places où il y avait du noir ; le noir est toujours bon teint dans les étoffes dont les oiseaux s'habillent : que n'en peut-on dire autant de celles dont l'homme fait usage, et surtout du drap de Sedan, qui reluit si vite aux coudes !

Le lagopède, qui est très-voisin du pigeon blanc pattu par la taille, la couleur et la garniture des pieds, s'en rapproche encore du côté des façons amoureuses. Il persécute sa femelle de salamalecs et de révérences sans fin, et plane en tournoyant au-dessus d'elle,

l'invitant chaleureusement à céder à ses feux par un langage bizarre qui tient de l'aboiement enroué du chien et du roucoulement du biset.

Le lagopède, qui fut chargé par Dieu d'embellir et de peupler les frimas, conjointement avec le chamois, le moufflon et le bouquetin, n'a pas été pétri, plus que ces derniers moules, des quatre semences froides. Aucun oiseau n'a le sang plus abondant, plus rouge et plus chaud que le lagopède; sa chair a la couleur et le goût de celle du lièvre, et se corrompt très-vite. Voir pour l'analogie ce que j'ai dit au livre Ier des ruminants de l'abîme.

Le lagopède terre et ne perche pas, puisqu'il n'y a pas d'arbres dans les régions qu'il habite. Il a le pied plus plat et l'ongle du pouce plus long et moins crochu que la gelinotte et l'auerhan.

Le lagopède des Alpes est probablement le même que celui qui habite les extrémités septentrionales des deux continents; car c'est bien plus l'isothermie que la configuration du sol qui fait les pays ressemblants. Tel lagopède, natif des Hautes-Alpes, ne se trouvera pas dépaysé aux rivages bas et plats de la baie d'Hudson, qui succombera à la nostalgie au bout de quelques jours sur la crête des monts du Brésil.

L'oiseau qu'on nomme le Tétras des saules, et qui se retrouve encore en quelques contrées de l'Italie cisalpine, est un véritable lagopède, de même taille que notre perdrix blanche. Le lagopède des saules, ne hantant pas exclusivement la région des neiges, n'a pas besoin d'être exclusivement vêtu de blanc comme le nôtre; aussi son uniforme habituel ressemble-t-il davantage au costume de noces de ce dernier.

Le graus d'Écosse est encore une espèce précieuse de lagopède que Dieu a refusée à la France pour en doter l'Angleterre, ce qui est une injustice. L'Écosse doit à sa position de tête de pont et de promontoire avancé vers le pôle le privilége fructueux de servir de patrie à une foule innombrable d'oiseaux et de poissons délicats. Je comprends que le tableau des richesses ornithologiques et ichthyologiques de cette île fasse naître de vagues désirs de conquête et d'envahissement dans l'imagination des chasseurs et des pêcheurs de ce côté-ci de la Manche. Il y aurait largement à tailler

en Écosse une demi-douzaine de départements français qui pourraient s'appeler du Graus, du Saumon, de la Truite, du Pingouin, du Hareng.

Ici finit l'histoire de l'ordre des vélocipèdes, qui, sur trente-trois espèces, en compte au moins trente indigènes, dont dix-huit sédentaires et six domestiques. Ces six dernières sont les types primitifs de variétés infinies créées par l'homme. Chacune des espèces libres est l'objet de cinq ou six chasses spéciales et peut servir d'élément capital à vingt éprouvettes gastrosophiques. Je ne tenterai pas d'énumérer les mérites de la volaille, de crainte de rester au-dessous de ma tâche. J'ai souvent écrit que j'aimerais mieux voir donner des prix de dix mille francs et plus aux éleveurs de perdrix, de faisans, de bartavelles, de gelinottes, de coqs de bruyère et d'outardes, qu'aux éleveurs de chevaux de course, qui ne valent rien rôtis et qui sont des animaux complétement inutiles à l'homme depuis que le ballon et la locomotive les ont si triomphalement distancés.

Ici aussi doit se terminer ce volume qui touche à sa cinq centième page. Il était bien dans mon espoir et dans mes vœux d'y faire tenir une histoire abrégée de tous les oiseaux de France à la suite des développements indispensables de la formule du gerfaut, et d'accompagner cette histoire d'un court traité d'ornithologie passionnelle pure en guise de spécimen. Mais le sujet a été plus fort que moi, homme faible et trop enclin à laisser dériver ma plume au courant de la fantaisie, et il s'est trouvé que l'ouvrage imprimé dépassait déjà de quatre-vingts pages la matière de l'*Esprit des Bêtes* avant d'avoir absorbé la moitié de l'ouvrage manuscrit. Alors il a bien fallu se résoudre à faire deux volumes au lieu d'un, ou mieux trois volumes au lieu de deux. Or, comme ce n'est pas manquer à ses engagements que faire plus qu'on n'avait promis; comme ma conscience est pure de tout remords à l'endroit de l'intention; comme en fin de compte un ouvrage n'est jamais trop long quand il intéresse ou amuse, je crois ne devoir solliciter le pardon de per-

sonne pour n'avoir pas été assez bref, et j'attendrai que l'insuccès du livre ait prononcé contre sa longueur pour reconnaître que j'ai eu tort de le couper en deux. Et quand même la sentence de mes lecteurs me serait défavorable, je soutiendrais encore que la coupure que j'avais choisie pour diviser en deux parties *le Monde des Oiseaux* était bien celle qu'indiquait la nature.

Le lagopède est, en effet, la dernière expression de la Vélocipédie, qui est elle-même le dernier ordre de la Planipédie, qui est le domaine emblématique des phases malheureuses de l'humanité, dites sociétés *limbiques*, sociétés caractérisées par la domination masculine et qui s'appellent la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie, la Civilisation; sociétés régies par la contrainte, où la force est tout, le droit rien, où la Polygamie est la règle générale et la Monogamie l'exception. Or, il n'est pas une personne sensée et impartiale qui ne convienne qu'il y a un abîme et une masse de révolutions et de siècles entre ce monde de la Planipédie et celui de la Curvipédie, qui symbolise le règne de la femme et le triomphe de l'amour, de l'industrie, des beaux-arts et du droit. C'est-à-dire que je n'ai fait qu'obéir à une nécessité impérieuse en clôturant ce volume par la notice du lagopède. La série a ses lois que le savant vulgaire ignore et que, par conséquent, il n'est pas tenu de respecter; mais l'analogiste, qui sait ou du moins qui se pique de savoir, ne peut pas invoquer comme le simple savant l'excuse de l'ignorance; et lorsque la main de la série, par exemple, a écrit sur un poteau en caractères gros et lisibles : *Ici est le règne du mâle ou de la force*, et sur l'autre : *Ici est le règne de la femelle ou du droit*, il faut bien que le voyant tienne compte de ces indications officielles et signale la séparation. Ce que j'ai fait.

AUX SOUSCRIPTEURS

DU *MONDE DES OISEAUX.*

A MES AMIS CONNUS ET INCONNUS.

Je vous remercie avec effusion du concours empressé que vous avez accordé à mon œuvre. Je vous dois la publication de ce livre, dont le succès me serait d'autant plus cher que j'aurais à le partager avec vous.

Je n'avais qu'un seul moyen de m'acquitter envers vous, qui était d'écrire suivant votre cœur. J'y ai travaillé en conscience. Si je vous ai intéressés, applaudissez et criez *bis*: si je vous ai ennuyés, laissez-moi. Mais ayez égard à ceci : que si j'ai donné à mon travail de plus larges développements que ne le comportait son cadre primitif, c'est votre bienveillance qui en est cause bien plus que ma prolixité; car je ne comptais que sur trois cents souscripteurs, et, en ayant trouvé six cents, ma foi en mes mérites a monté naturellement jusqu'au niveau de vos sympathies, et m'a forcé d'attacher à mon œuvre plus d'importance que je ne lui en avais attribué d'abord.

Je ne tarderai pas d'ailleurs à savoir d'une manière précise si j'ai eu tort ou raison de me laisser emporter à cet accès de zèle; car je sollicite derechef votre concours pour la publication du second volume du *Monde des Oiseaux*, et déclare dès aujourd'hui la souscription ouverte.

La deuxième partie du *Monde des Oiseaux*, qui est composée, comprend l'histoire de la Curvipédie (perchcurs, grimpeurs, rapaces), dont la population dépasse d'environ quarante têtes celle de la Planipédie, qui ne compte que cent soixante-sept espèces proprement dites. Cette histoire est suivie du traité spécimen d'ornithologie passionnelle, dont les journaux *la Presse* et *la Démocratie Pacifique* ont publié déjà quelques fragments sous les divers titres de l'Aigle, du Vautour, du Cygne, de la Cigogne, de l'Hirondelle. Un troisième volume, qui traite exclusivement de la chasse des

oiseaux français et qui complète l'œuvre, n'attend également pour paraître que l'occasion favorable.

Pour peu que le zèle des premiers souscripteurs ne soit pas encore refroidi et que la lecture du premier volume fasse désirer celle du second, la lecture du second celle du troisième, ces deux dernières publications pourront être terminées dans le cours de l'année (1).

Dans le cas où le chiffre de la souscription nouvelle demeurerait inférieur à celui de l'ancienne, après une période de deux mois, le montant de chaque souscription serait retourné à qui de droit, et l'auteur en resterait là de son travail, étant de ceux qui n'écrivent que pour le très-petit nombre et qui n'ambitionnent pas les suffrages de la foule.

J'attends votre sentence avec calme.

A vous d'amitié et de cœur,

A. TOUSSENEL.

Paris, septembre 1852.

(1) Les souscriptions devront être adressées à M. Émile Bourdon, 2, rue de Beaune.

SOUSCRIPTION

AU DEUXIÈME VOLUME DU *MONDE DES OISEAUX*.

La souscription pour le deuxième volume du *Monde des Oiseaux*, par M. TOUSSENEL, est ouverte dès à présent. Le prix de ce second volume, avec portrait de l'auteur, est le même que pour le premier : 6 francs pour Paris, et par la poste 7 fr. 50 cent. — Envoyer tous mandats et valeurs à l'ordre et au nom de M. ÉMILE BOURDON, 2, rue de Beaune, à Paris.

Les avances pour l'impression de ce second volume nous sont d'autant plus nécessaires que, la première édition de *l'Esprit des Bêtes*, par M. TOUSSENEL, étant épuisée, nous allons immédiatement mettre sous presse une seconde édition de cet ouvrage. Le prix de ce volume sera aussi de 6 fr., et par la poste 7 fr. 50 cent.

TABLE DES MATIÈRES.

À Madame Henriette L... 1

Errata.

Avertissement de l'auteur. 1

Chapitre Ier. — Le monde des oiseaux, leur politique, leurs lois, leurs mœurs et leurs coutumes. — Singuliers résultats de l'accord de la tonique avec la dominante. — Formule du gerfaut 3

Chapitre II. — Où il est prouvé, par le témoignage de tous les règnes, que le bonheur des individus est en raison directe de l'autorité féminine et inverse de la masculine. 49

Chapitre III. — Où il est prouvé, par la même méthode, que le rang des espèces est en raison directe de l'autorité féminine, et que l'Ignorance est la Haine, comme la Science est l'Amour. — Solution radicale et inattendue d'une foule de questions insolubles. — Résumé. 92

Chapitre IV. — De l'oiseau considéré sous le rapport physique. . . 137

Chapitre V. — Aspect général de l'oiseau de France. — Sa patrie, ses voyages 167

Chapitre VI. — De la classification pédiforme et de l'éclosion des mondes. 196

— Division cardinale. 227

Chapitre VII. — Tous les oiseaux de France.. 238

Ordre des Rémipèdes, page 238. — Rémipédie pélagienne, 241. — Première série : Tridactylie, 245. Genre Pingouin : le Macareux, le Cèphe, le Guillemot. — Tétradactylie pélagienne : deuxième série, Dactylirèmes, 251. — Groupe des Curvirostres : genre Pétrel, genre Goëland, genre Mouette, genre Labbe ou Stercoraire. — Troisième série : Sémirémie, 257. — Quatrième série : Pollicirémie, 259. — Le fou de Bassan. — Rémipédie flu-

viatile. — Première série : Dactylirémie, 263. — Deuxième série : Fissirèmes ou Lobidactyles, 264. Genre Grèbe : le Phalarope, la Foulque. — Lamellirostres, 270. Genre canard : le Morillon, le Garrot, la Religieuse, le Chipeau ou Ridenne, le Siffleur, le Pilet, le Milouin, le Milouinan, le Souchet, la Sarcelle, le Canard sauvage, le Canard de Barbarie, le Tadorne, l'Eider, la Macreuse. Genre Oie, 281. Genre Cygne. Genre Harle. — Troisième série : Pollicirémie, 288.

CHAPITRE VIII. — Ordre des Longitarses ou des Échassiers. 292
Division primordiale. Échassiers paludiens, 296. — Première série : Tridactylie. L'Échasse, l'Huîtrier ou la Pie de mer, le Sanderling. — Deuxième série : Dactyligradie, 299. L'Avocette; groupe des Ténuirostres, genre Maubèche, genre Bécasseau, genre Combattant, genre Chevalier, le Tournepierre. — Sous-groupe des Rectirostres, sous-groupe des Falcirostres, 306. — Genre Perdrix de mer. — Échassiers palustriens, 310. — Première série : Dactyligrades. Genre Bécasse, genre Bécassine : la double Bécassine, la Sourde, la Bécassine. — Deuxième série : Pollicigrades, 316. Genre Héron, le Héron commun, le Héron pourpre, le Butor; genre Cigogne, genre Spatule. Genres ambigus, Flamant, Grue. — Troisième série : Longidactyles, 341. Genres Poule d'eau, Marouette, Râle poussin, Râle Baillon, Râle de Genêts.

CHAPITRE IX. — Ordre des Vélocipèdes. 354
Première série : Tridactylie, 370. Genre Outarde : la grande Outarde, la Canepetière, le Houbara; le Turnix, l'OEdicnème. Genre Pluvier : le grand Pluvier de terre, le Guignard, le Pluvier à collier, *idem* à collier interrompu, *id.* doré. Genre ambigu, Vanneau. — Deuxième série : Pulvérateurs, 391. — Groupe des Nuditarses, sous-groupe des Aplectroniens, 400. Genre Caille; genre Perdrix : Perdrix grise, *id.* rouge, la Bartavelle, la Perdrix de roche, la Rochassière. Genres Francolin, Pintade. — Sous-groupe des Plectroniens ou des Éperonnés, 421. Genre Faisan : le Faisan doré, *id.* argenté, *id.* à collier, *id.* commun. Le Paon, le Coq domestique, le Dindon. — Sous-groupe des Pattus ou des Dasytarses, 459 : le Ganga-canta, la Gelinotte, le Coq de bruyère, le petit Coq de bruyère, le Lagopède.

AUX SOUSCRIPTEURS DU *Monde des Oiseaux* 483

FIN DE LA TABLE.